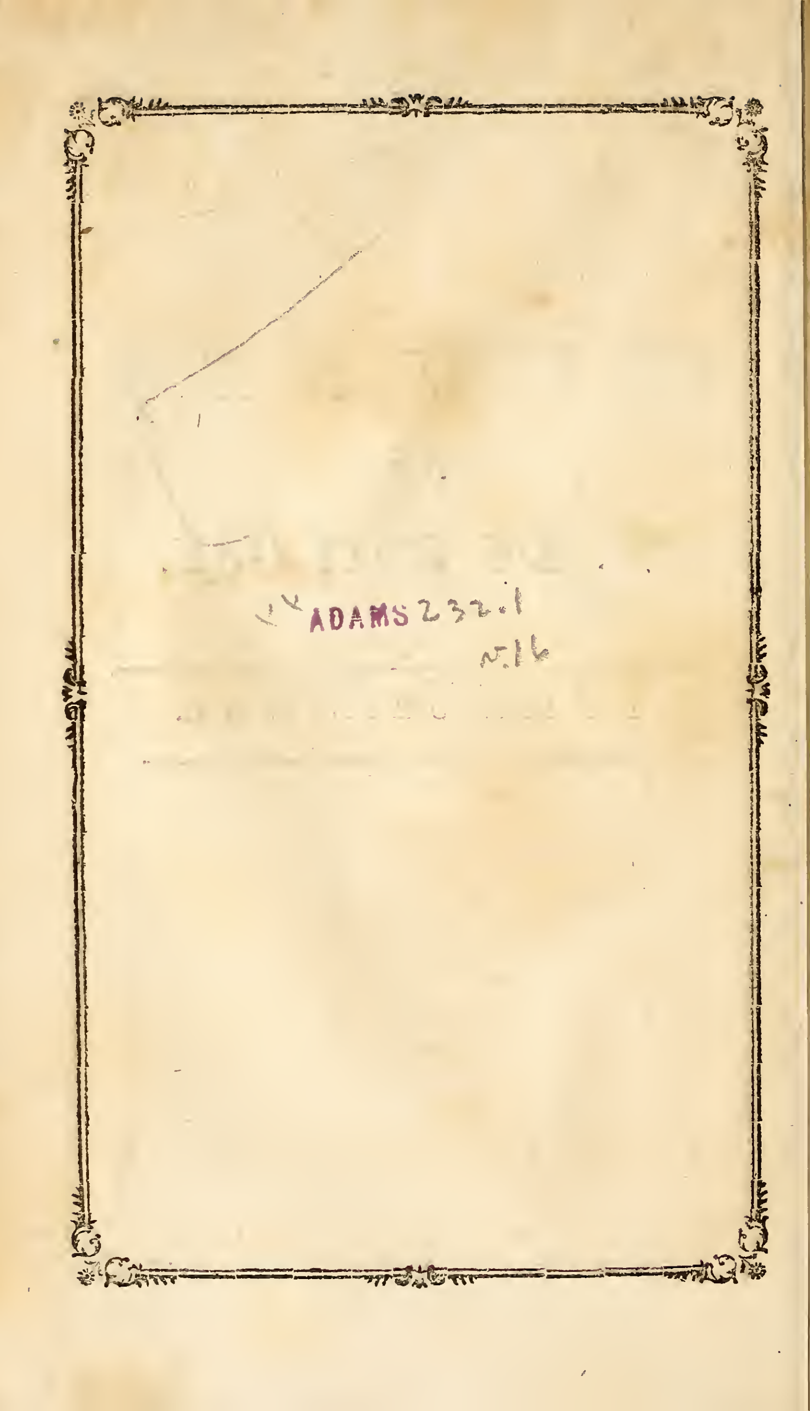
ŒUVRES

DE

M^R. DE VOLTAIRE.

TOME SEIZIÈME.



ESSAI

SUR

LES MŒURS, ET L'ESPRIT

DES NATIONS;

ET SUR

LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE,

DEPUIS

CHARLEMAGNE, JUSQU'A LOUIS XIII.

TOME TROISIÈME.



M. DCC. LXXV.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce troiſième Volume.

Fin de la Table du Tome troiſième.

ESSAI
SUR LES MŒURS ET L'ESPRIT
DES NATIONS,
ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.



CHAPITRE PREMIER.

De Pic de la Mirandole.

SI l'aventure de *Savonarole* fait voir quelle était encor la fuperftition, les thèfes du jeune prince de la Mirandole nous montrent en quel état étaient les fciences. C'eft à Florence & à Rome, chez les peuples alors les plus ingénieux de la terre, que fe paffent ces deux fcènes différentes. Il eft aifé d'en conclure quelles ténèbres étaient répandues ailleurs, & avec quelle lenteur la raifon humaine fe forme.

C'eft toujours une preuve de la fupériorité des Italiens dans ce tems-là, que *Jean-François Pic de la Mirandole*, prince fouverain, ait été dès fa plus tendre jeuneffe un prodige d'étude & de mémoire. Il eût été dans notre tems un prodige de véritable érudition. Le goût des fciences fut fi fort en lui, qu'à la fin il renonça à fa principauté, fe retira à Florence, où il mourut en 1494, le même jour que *Charles VIII.* fit fon entrée dans cette ville. On dit qu'à l'âge de dix-huit ans il favait vingt-deux langues. Cela n'eft certainement

pas dans le cours ordinaire de la nature. Il n'y a point de langue qui ne demande environ une année pour la bien ſavoir. Quiconque dans une ſi grande jeuneſſe en ſait vingt-deux, peut être ſoupçonné de les ſavoir bien mal, ou plutôt il en ſait les élémens, ce qui eſt ne rien ſavoir.

Il eſt encor plus extraordinaire que ce prince ayant étudié tant de langues ait pu à vingt-quatre ans ſoutenir à Rome des thèſes ſur tous les objets des ſciences, ſans en excepter une ſeule. On trouve à la tête de ſes ouvrages quatorze cents concluſions générales ſur leſquelles il offrit de diſputer. Un peu d'élémens de géométrie & de la ſphère, étaient dans cette étude immenſe la ſeule choſe qui méritait ſes peines. Tout le reſte ne ſert qu'à faire voir l'eſprit du tems. C'eſt *la ſomme de St. Thomas*, c'eſt le précis des ouvrages d'*Albert* ſurnommé *le Grand*, c'eſt un mélange de théologie avec le péripatétiſme. On y voit qu'un ange eſt infini *ſecundùm quid* : les animaux & les plantes naiſſent d'une *corruption animée par la vertu productive.* Tout eſt dans ce goût. C'eſt ce qu'on apprenait dans toutes les univerſités. Des milliers d'écoliers ſe rempliſſaient la tête de ces chimères, & fréquentaient juſqu'à quarante ans les écoles où on les enſeignait. On ne ſavait pas mieux dans le reſte de la terre. Ceux qui gouvernaient le monde étaient bien excuſables alors de mépriſer les ſciences, & *Pic de la Mirandole* bien malheureux d'avoir conſumé ſa vie & abrégé ſes jours dans ces graves démences.

Ceux qui nés avec un vrai génie cultivé par la lecture des bons auteurs Romains, avaient échappé aux ténèbres de cette érudition, étaient depuis *le Dante* & *Pétrarque* en très-petit nombre. Leurs ouvrages convenaient davantage aux princes, aux hommes d'état, aux femmes, aux ſeigneurs, qui ne cherchent dans la lecture qu'un délaſſement agréable ; & ils devaient être plus propres au prince de la Mirandole que les compilations d'*Albert le Grand*.

Mais la passion de la science universelle l'emportait ; & cette science universelle consistait à savoir par cœur sur chaque matière quelques mots qui ne donnaient aucune idée. Il est difficile de comprendre comment les mêmes hommes qui raisonnent si juste & si finement sur les affaires du monde & sur leurs intérêts, ont pu se payer de paroles inintelligibles dans presque tout le reste. La raison en est, qu'on veut paraître instruit plutôt que de s'instruire ; & quand des maîtres d'erreur ont plié notre ame dans notre jeunesse, nous ne faisons pas même d'efforts pour la redresser, nous en faisons au contraire pour la courber encor. De là vient que tant d'hommes pleins de sagacité, & même de génie, sont pêtris d'erreurs populaires.

Pic de la Mirandole écrivit à la vérité contre l'astrologie judiciaire ; mais il ne faut pas s'y méprendre, c'était contre l'astrologie pratiquée de son tems. Il en admettait une autre, & c'était l'ancienne, la véritable, qui, disait-il, était négligée.

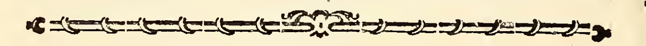
Il dit dans sa première proposition, que la *magie, telle qu'elle est aujourd'hui, & que l'église condamne, n'est point fondée sur la vérité, puisqu'elle dépend des puissances ennemies de la vérité.* On voit par ces paroles même, toutes contradictoires qu'elles sont, qu'il admettait la *magie* comme une *œuvre des démons*, & c'était le sentiment reçu. Aussi il assure, qu'il n'y a aucune vertu dans le ciel & sur la terre qu'un magicien ne puisse faire agir ; & il prouve que les paroles sont efficaces en *magie*, parce que Dieu s'est servi de la parole pour arranger le monde.

Ces thèses firent beaucoup plus de bruit, & eurent plus d'éclat que n'en ont eu de nos jours les découvertes de *Newton*, & les vérités approfondies par *Locke*. Le pape *Innocent VIII.* fit censurer treize propositions de toute cette grande doctrine. Ces censures ressemblaient aux décisions de ces Indiens qui condamnaient l'opinion que

la terre eſt ſoutenue par un dragon, parce que, diſaient-ils, elle ne peut être ſoutenue que par un éléphant. *Pic de la Mirandole* fit ſon apologie; il s'y plaint de ſes cenſeurs. Il dit qu'un deux s'emporta violemment contre *la cabale. Mais ſavez-vous*, lui dit le jeune prince, *ce que veut dire ce mot de cabale? Belle demande*, répondit le théologien, *ne ſait-on pas que c'était un hérétique qui écrivit contre* JESUS-CHRIST?

Enfin il fallut que le pape *Alexandre VI.* qui au moins avait le mérite de mépriſer ces diſputes, lui envoyât une abſolution. Il eſt remarquable, qu'il traita de même *Pic de la Mirandole* & *Savonarole.*

L'hiſtoire du prince de la Mirandole n'eſt que celle d'un écolier plein de génie, parcourant une vaſte carrière d'erreurs, & guidé en aveugle par des maîtres aveugles: ce qui ſuit eſt l'hiſtoire des maîtres du menſonge qui fondent leur puiſſance ſur la ſtupidité humaine.



CHAPITRE DEUXIEME.

Du pape ALEXANDRE VI. *& du roi* LOUIS XII. *Crimes du pape & de ſon fils. Malheurs du faible* LOUIS XII.

LE pape *Alexandre VI.* avait alors deux grands objets; celui de joindre au domaine de Rome tant de terres qu'on prétendait avoir été démembrées, & celui de donner une couronne à ſon fils *Céſar Borgia.* Le ſcandale de ſa conduite ne lui ôtait rien de ſon autorité. On ne vit point le peuple ſe révolter contre lui dans Rome. Il était accuſé par la voix publique d'abuſer de ſa propre fille *Lucrèce*, qu'il enleva ſucceſſivement à trois maris, dont il fit aſſaſſiner le dernier (*Alphonſe d'Arragon*), pour la donner enfin à l'héritier de la maiſon

d'*Este*. Ces noces furent célébrées au Vatican par la plus plus infame réjouissance que la débauche ait jamais inventée & qui ait effrayé la pudeur. Cinquante courtisanes nues dansèrent devant cette famille incestueuse, & des prix furent donnés aux mouvemens les plus lascifs. Les enfans de ce pape, le duc de *Gandie*, & *César de Borgia* alors diacre, archevêque de Valence en Espagne & cardinal, avaient passé publiquement pour se disputer la jouissance de leur sœur *Lucrèce*. Le duc de *Gandie* fut assassiné dans Rome, la voix publique imputa ce meurtre au cardinal *Borgia*, & *Guichardin* n'hésite pas à l'en accuser. Le mobilier des cardinaux appartenait après leur mort au pontife; & il y avait de fortes présomptions qu'on avait hâté la mort de plus d'un Cardinal dont on avait voulu hériter. Cependant le peuple Romain était obéissant, toutes les puissances recherchaient *Alexandre VI*.

Louis XII. roi de France, successeur de *Charles VIII*. s'empressa plus qu'aucun autre à s'allier avec ce pontife. Il en avait plus d'une raison. Il voulait se séparer, par un divorce, de sa femme fille de *Louis XI*. avec laquelle il avait consommé son mariage, & qui avait vécu avec lui vingt-deux années, mais sans en avoir d'enfans. Nul droit, hors le droit naturel, ne pouvait autoriser ce divorce; mais le dégoût & la politique le rendaient nécessaire.

Anne de Bretagne, veuve de *Charles VIII*. conservait pour *Louis XII*. l'inclination qu'elle avait sentie pour le duc d'Orléans; & s'il ne l'épousait pas, la Bretagne échappait à la France. C'était un usage ancien, mais dangereux, de s'adresser à Rome, soit pour se marier avec ses parentes, soit pour répudier sa femme. Car de tels mariages ou de tels divorces étant souvent nécessaires à l'état, la tranquillité d'un royaume dépendait donc de la manière de penser d'un pape souvent ennemi de ce royaume.

L'autre raison qui liait *Louis XII*. avec *Alexandre VI*.

c'était ce droit funeſte qu'on voulait faire valoir ſur les états d'Italie. *Louis XII.* revendiquait le duché de Milan, parce qu'il comptait parmi ſes grand'mères une ſœur d'un *Viſconti*, lequel avait eu cette principauté. On lui oppoſait la preſcription & l'inveſtiture que l'empereur *Maximilien* avait donnée à *Louis le Maure*, dont même cet empereur avait épouſé la nièce.

Le droit public féodal toujours incertain ne pouvait être interprété que par la loi du plus fort. Ce duché de Milan, cet ancien royaume des Lombards, était un fief de l'empire. On n'avait point décidé ſi ce fief était mâle ou femelle, ſi les filles devaient en hériter. L'aïeule de *Louis XII* fille d'un *Viſconti* duc de Milan, n'avait eu par ſon contrat de mariage que le comté d'Aſt. Ce contrat de mariage fut la ſource des malheurs de l'Italie, des diſgraces de *Louis XII.* & des malheurs de *François I.* Preſque tous les états d'Italie ont flotté ainſi dans l'incertitude, ne pouvant ni être libres, ni décider à quel maître ils devaient appartenir.

Les droits de *Louis XII.* ſur Naples étaient les mêmes que ceux de *Charles VIII.*

Le bâtard du pape, *Céſar de Borgia*, fut chargé d'apporter en France la bulle du divorce, & de négocier avec le roi ſur tous ces projets de conquête. *Borgia* ne partit de Rome, qu'après être aſſuré du duché de Valentinois, d'une compagnie de cent hommes d'armes & d'une penſion de vingt mille livres que lui donnait *Louis XII.* avec promeſſe de faire épouſer à cet archevêque la ſœur du roi de Navarre. *Céſar Borgia*, tout diacre & archevêque qu'il était, paſſa donc à l'état ſéculier, & ſon père le pape donna en même tems diſpenſe à ſon fils & au roi de France, à l'un pour quitter l'égliſe, à l'autre pour quitter ſa femme. On fut bientôt d'accord. *Louis XII.* prépara une nouvelle deſcente en Italie.

Il avait pour lui les Vénitiens, qui devaient partager

une partie des dépouilles du Milanais. Ils avaient déjà pris le Beſſan & le pays de Bergame : ils voulaient au moins le Crémonois, ſur lequel ils n'avaient pas plus de droit que ſur Conſtantinople.

L'empereur *Maximilien*, qui eut dû défendre le duc de Milan ſon beau-père & ſon vaſſal contre la France ſon ennemie naturelle, n'était alors en état de défendre perſonne. Il ſe ſoutenait à peine contre les Suiſſes, qui achevaient d'ôter à la maiſon d'*Autriche* ce qui lui reſtait dans leur pays. *Maximilien* joua donc en cette conjoncture le rôle forcé de l'indifférence.

Louis XII. termina tranquillement quelques diſcuſſions avec le fils de cet empereur, *Philippe le Beau*, père de *Charles-Quint*, maître des Pays-Bas ; & ce *Philippe le Beau* rendit hommage en perſonne à la France pour les comtés de Flandre & d'Artois. Le chancelier *Gui de Rocheſort* reçut dans Arras cet hommage. Il était aſſis & couvert, tenant entre ſes mains les mains jointes du prince, qui découver, ſans armes & ſans ceinture, prononça ſes mots : *Je fais hommage á monſieur le roi pour mes pairies de Flandre & d'Artois*, *&c.*

Louis XII. ayant d'ailleurs renouvellé les traités de *Charles VIII.* avec l'Angleterre, aſſuré de tous côtés, du moins pour un tems, fait paſſer les Alpes à ſon armée. Il eſt à remarquer qu'en entreprenant cette guerre, loin d'augmenter les impôts, il les diminua, & que cette indulgence commença à lui faire donner le nom de *Père du peuple*. Mais il vendit pluſieurs offices qu'on nomme royaux, & ſur-tout ceux des finances. N'eût-il pas mieux valu établir des impôts également répartis, que d'introduire la vénalité honteuſe des charges dans un pays dont il voulait être le père ? Cet uſage de mettre des emplois à l'encan venait d'Italie : on a vendu long-tems à Rome les places de la chambre apoſtolique, & ce n'eſt que de nos jours que les papes ont aboli cette coutume.

L'armée que *Louis XII.* envoya au-delà des Alpes, n'était guère plus forte que celle avec laquelle *Charles VIII.* avait conquis Naples. Mais ce qui doit paraître étrange, c'eſt que *Louis le Maure* ſimple duc de Milan, de Parme & de Plaiſance, & ſeigneur de Gênes, avait une armée tout auſſi conſidérable que le roi de France.

On vit encor ce que pouvait *la furia franceſe* contre la ſagacité italienne. L'armée du roi s'empara en vingt jours de l'état de Milan & de celui de Gênes, tandis que les Vénitiens occupèrent le Crémonois.

Louis XII. après avoir pris ces belles provinces par ſes généraux, fit ſon entrée dans Milan; il y reçut les députés de tous les états d'Italie en homme qui était leur arbitre. Mais à peine fut-il retourné à Lyon, que la négligence qui ſuit preſque toujours la fougue, fit perdre aux Français le Milanais, comme ils avaient perdu Naples. *Louis le Maure* dans ce rétabliſſement paſſager, payait un ducat d'or pour chaque tête de Français qu'on lui apportait. Alors *Louis XII.* fit un nouvel effort. *Louis de la Trimouille* va réparer les fautes qu'on avait faites. On rentre dans le Milanais. Les Suiſſes qui depuis *Charles VIII.* faiſaient uſage de leur liberté pour ſe vendre à qui les payait, étaient à la fois en grand nombre dans l'armée Françaiſe, & dans la Milanaiſe. Il eſt remarquable que les ducs de Milan furent les premiers princes qui prirent des Suiſſes à leur ſolde. *Marie Sforze* avait donné cet exemple aux ſouverains.

Quelques capitaines de cette nation, ſi reſſemblante juſqu'alors aux anciens Lacédémoniens, par la liberté, l'égalité, la pauvreté & le courage, flétrirent ſa gloire par l'amour de l'argent. Ils gardaient dans Novarre le duc de Milan, qui leur avait confié ſa perſonne préférablement aux Italiens. Mais loin de mériter cette confiance, ils composèrent avec les Français. Tout ce que *Louis le Maure* put en obtenir, ce fut de ſortir avec

eux habillé à la ſuiſſe, une hallebarde à la main. Il parut ainſi à travers les haies des ſoldats Français : mais ceux qui l'avaient vendu, le firent bien tôt reconnaître. Il eſt pris, conduit à Pierre-en-Ciſe, de là dans la même tour de Bourges, où *Louis XII.* lui-même avait été en priſon ; enfin transféré à Loches, où il y vécut encor dix années, non dans une cage de fer, comme on le croit communément, mais ſervi avec diſtinction, & ſe promenant les dernières années à cinq lieues du château.

Louis XII. maître du Milanais & de Gênes, veut encor avoir Naples ; mais il devait craindre ce même *Ferdinand le Catholique* qui en avait déjà chaſſé les Français.

Ainſi qu'il s'était uni avec les Vénitiens pour conquérir le Milanais dont ils partagèrent les dépouilles, il s'unit avec *Ferdinand* pour conquérir Naples. Le roi catholique alors aima mieux dépouiller ſa maiſon que la ſecourir. Il partagea par un traité avec la France, ce royaume où régnait *Fréderic* le dernier roi de la branche bâtarde d'*Arragon*. Le roi catholique retient pour lui la Pouille & la Calabre : le reſte eſt deſtiné pour la France. Le pape *Alexandre VI.* allié de *Louis XII.* entre dans cette conjuration contre un monarque innocent ſon feudataire, & donne aux deux rois l'inveſtiture qu'il avait donnée au roi de Naples. Le roi catholique envoie ce même général *Gonſalve de Cordoue* à Naples, ſous prétexte de défendre ſon parent, & en effet pour l'accabler. Les Français arrivent par mer & par terre. Il faut avouer que dans cette conquête de Naples il n'y eut qu'injuſtice, perfidie & baſſeſſe ; mais l'Italie ne fut pas gouvernée autrement pendant plus de ſix cents années.

Les Napolitains n'étaient point dans l'habitude de combattre pour leurs rois. L'infortuné monarque trahi par ſon parent, preſſé par les armes Françaiſes, dénué de toute reſſource, aima mieux ſe remettre dans les mains de *Louis XII.* qu'il crut généreux, que dans celles du roi

catholique, qui le traitait avec tant de perfidie. Il demande aux Français un passe-port pour sortir de son royaume. Il vient en France avec cinq galères, & là il reçoit un pension du roi de cent vingt mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Etrange destinée pour un souverain !

Louis XII. avait donc tout à la fois un duc de Milan prisonnier, un roi de Naples suivant sa cour & son pensionnaire. La république de Gênes était une de ses provinces. Le royaume peu chargé d'impôts, était un des plus florissans de la terre. Il lui manquait seulement l'industrie du commerce & la gloire des beaux-arts, qui étaient, comme nous le verrons, le partage de l'Italie.



CHAPITRE TROISIEME.

*Attentats de la famille d'*ALEXANDRE VI. *& de* CESAR BORGIA. *Suite des affaires de* LOUIS XII. *avec* FERDINAND LE CATHOLIQUE. *Mort du pape.*

ALEXANDRE *VI.* faisait alors en petit ce que *Louis XII.* exécutait en grand. Il conquérait les fiefs de la Romagne, par les mains de son fils. Tout était destiné à l'agrandissement de ce fils; mais il n'en jouit guère. Il travaillait sans y penser pour le domaine ecclésiastique.

Il n'y eut ni violence, ni artifice, ni grandeur de courage, ni scélératesse que *César Borgia* ne mît en usage. Il employa pour envahir huit ou dix petites villes, & pour se défaire de quelques petits seigneurs, plus d'art que les *Alexandre*, les *Gengis*, les *Tamerlan*, les *Mahomet*, n'en mirent à subjuguer une grande partie de la terre. On vendit des indulgences pour avoir une armée. Le cardinal *Bembo* assure que dans les seuls do-

maines de Venise on en vendit pour près de cent marcs d'or. On imposa le dixième sur tous les revenus ecclésiastiques, sous prétexte d'une guerre contre les Turcs ; & il ne s'agissait que d'une petite guerre aux portes de Rome.

D'abord on saisit les places des *Colonna* & des *Savelli* auprès de Rome. *Borgia* emporta par force & par adresse Forli, Faënza, Rimini, Imola, Piombino ; & dans ces conquêtes, la perfidie, l'assassinat, l'empoisonnement font une partie de ses armes. Il demande au nom du pape des troupes & de l'artillerie au duc d'Urbin. Il s'en sert contre le duc d'Urbin même, & lui ravit son duché. Il attire dans une conférence le seigneur de la ville de Camerino ; il le fait étrangler avec ses deux fils. Il engage par les plus grands sermens le duc de *Gravina*, *Oliverotto*, *Pagolo Vitelli* & un autre, à venir traiter avec lui auprès de Sinigaglia. L'embuscade était préparée. Il fait massacrer impitoyablement *Vitelli* & *Oliverotto*. Pourrait-on penser que *Vitelli* en expirant suppliât son assassin d'obtenir pour lui auprès du pape son père, une indulgence à l'article de la mort ? C'est pourtant ce que disent les contemporains. Rien ne montre mieux la faiblesse humaine & le pouvoir de l'opinion. Si *César Borgia* fût mort avant *Alexandre VI.* du poison qu'on prétend qu'ils préparèrent à des cardinaux & qu'ils burent l'un & l'autre, il ne faudrait pas s'étonner que *Borgia* en mourant eût demandé une indulgence plénière au pontife son père.

Alexandre VI. dans le même tems se saisissait des amis de ces infortunés, & les faisait étrangler au château St. Ange. *Guicciardino* croit que le seigneur de Farneza, nommé *Astor*, jeune homme d'une grande beauté, livré au bâtard du pape, fut forcé de servir à ses plaisirs, & envoyé ensuite avec son frère naturel au pape, qui les fit périr tous deux par la corde. Le roi de France, père de son peuple, & honnête homme chez lui, favorisait en

Italie ces crimes qu'il aurait punis dans ſon royaume. Il s'en rendait le complice. Il abandonnait au pape ces victimes, pour être ſecondé par lui dans ſa conquête de Naples. Ce qu'on appelle la politique, l'intérêt d'état, le rendit injuſte en faveur d'*Alexandre VI.* Quelle politique, quel intérêt d'état de ſeconder les violences d'un ſcélérat qui le trahit bientôt après ! Et comment les hommes ſont gouvernés !

La deſtinée des Français, qui était de conquérir Naples, était auſſi d'en être chaſſés. *Ferdinand le Catholique* ou *le Perfide* qui avait trompé le dernier roi de Naples ſon parent, ne fut pas plus fidèle à *Louis XII.* Il fut bientôt d'accord avec *Alexandre VI.* pour ôter au roi de France ſon partage.

Gonſalve de Cordoue, qui mérita ſi bien le titre de *grand capitaine*, & non de *vertueux*, lui qui diſait que *la toile d'honneur doit être groſſiérement tiſſue*, trompa d'abord les Français, & enſuite les vainquit. Il me ſemble qu'il y a eu ſouvent dans les généraux Français beaucoup plus de ce courage que l'honneur inſpire, que de cet art néceſſaire dans les grandes affaires. Le duc de *Némours*, ce deſcendant de *Clovis* qui commandait les Français, appella *Gonſalve* en duel. *Gonſalve* répondit en battant pluſieurs fois ſon armée, & ſur-tout à Cérignola dans la Pouille où *Némours* fut tué avec quatre mille Français. Il ne périt, dit-on, que neuf Eſpagnols dans cette bataille; preuve évidente que *Gonſalve* avait choiſi un poſte avantageux, que *Némours* avait manqué de prudence, & qu'il n'avait que des troupes découragées. En vain le fameux chevalier *Bayard* ſoutint ſeul ſur un pont étroit l'effort de deux cents ennemis qui l'attaquaient. Cet effort de valeur fut glorieux & inutile.

Ce fut dans cette guerre qu'on trouva une nouvelle manière d'exterminer les hommes. *Pierre de Navarre* ſoldat de fortune, & grand général Eſpagnol, inventa les mines, dont les Français éprouvèrent les premiers effets.

La France cependant était alors si puissante, que *Louis douze* put mettre à la fois trois armées en campagne, & une flotte en mer. De ces trois armées, l'une fut destinée pour Naples, les deux autres pour le Roussillon & pour Fontarabie. Mais aucune de ces armées ne fit de progrès, & celle de Naples fut bientôt entiérement dissipée; tant on opposa une mauvaise conduite à celle du *grand capitaine*. Enfin *Louis XII.* perdit sa part du royaume de Naples sans retour.

Bientôt après l'Italie fut délivrée d'*Alexandre VI.* & de son fils. Tous les historiens se plaisent à transmettre à la postérité que ce pape mourut du poison qu'il avait destiné dans un festin à plusieurs cardinaux; trépas digne en effet de sa vie; mais le fait est bien peu vraisemblable. On prétend que dans un besoin pressant d'argent, il voulut hériter de ces cardinaux; mais il est prouvé que *César Borgia* emporta cent mille ducats d'or du trésor de son père après sa mort : le besoin n'était donc pas réel. D'ailleurs, comment se méprit-on à cette bouteille de vin empoisonnée, qui, dit-on, donna la mort au pape, & mit son fils au bord du tombeau? Des hommes qui ont une si longue expérience du crime, ne laissent pas lieu à une telle méprise. On ne cite personne qui en ait fait l'aveu. Il paraît donc bien difficile qu'on en fût informé. Si quand le pape mourut, cette cause de sa mort avait été sue, elle l'eût été par ceux-là même qu'on avait voulu empoisonner. Ils n'eussent point laissé un tel crime impuni : ils n'eussent point souffert que *Borgia* s'emparât paisiblement des trésors de son père. Le peuple qui hait souvent ses maîtres, & qui a de tels maîtres en exécration, tenu dans l'esclavage sous *Alexandre*, eût éclaté à sa mort : il eût troublé la pompe funèbre de ce monstre; il eût déchiré son abominable fils. Enfin le journal de la maison de *Borgia* porte que le pape âgé de soixante-douze ans fut attaqué d'une fièvre tierce, qui bientôt devint continue & mortelle. Ce n'est pas-là l'effet du poison. On ajoute

que le duc de *Borgia* ſe fit enfermer dans le ventre d'une mule. Je voudrois bien ſavoir de quel venin le ventre d'une mule eſt l'antidote. Et comment ce *Borgia* moribond ſerait-il allé au Vatican prendre cent mille ducats d'or? était-il enfermé dans ſa mule quand il enleva ce tréſor.

Il eſt vrai qu'après la mort du pape, il y eut du tumulte dans Rome. Les *Colonnes* & les *Urſins* y rentrèrent en armes. Mais c'était dans ce tumulte même qu'on eût dû accuſer ſolemnellement le père & le fils de ce crime. Enfin le pape *Jule II.* mortel ennemi de cette maiſon, & qui eut long-tems le duc en ſa puiſſance, ne lui imputa point ce que la voix publique lui attribue.

Mais d'un autre côté pourquoi le cardinal *Bembo*, *Guichardin*, *Paul Jove*, *Tomaſi*, & tant de contemporains s'accordent-ils dans cette étrange accuſation? d'où viennent tant de circonſtances détaillées? pourquoi nomme-t-on l'eſpèce de poiſon dont on ſe ſervit, qui s'appellait *cantarella*? On peut répondre qu'il n'eſt pas difficile d'inventer quand on accuſe, & qu'il fallait colorer de quelques vraiſemblances une accuſation ſi horrible, que ces écrivains ne faiſaient pas ſcrupule de charger *Alexandre* d'un forfait de plus, & qu'on pouvait ſoupçonner cette dernière ſcélérateſſe lorſque tant d'autres étaient avérées.

Alexandre VI. laiſſa dans l'Europe une mémoire plus odieuſe que celle des *Néron* & des *Caligula*, parce que la ſainteté de ſon miniſtère le rendit plus coupable. Cependant c'eſt à lui que Rome dut ſa grandeur temporelle: & ce fut lui qui mit ſes ſucceſſeurs en état de tenir quelquefois la balance de l'Italie. Son fils perdit tout le fruit de ſes crimes, que l'égliſe recueillit. Preſque toutes les villes dont il s'était emparé, ſe donnèrent à d'autres, dès que ſon père fut mort: & le pape *Jules II.* le força bientôt après de lui remettre les autres. Il ne lui reſta rien de toute ſa funeſte grandeur. Tout fut pour le St. Siége, à

qui sa scélérateſſe fut plus utile que ne l'avait été l'habileté de tant de papes ſoutenue des armes de la religion. Mais ce qui eſt ſingulier, c'eſt que cette religion ne fut pas attaquée alors; comme la plupart des princes, des miniſtres & des guerriers n'en avaient point du tout, les crimes des papes ne les inquiétaient pas. L'ambition effrénée ne faiſait aucune réflexion à cette ſuite horrible de ſacriléges : on n'étudiait point, on ne liſait point. Le peuple hébété allait en pélerinage. Les grands égorgeaient & pillaient, Ils ne voyaient dans *Alexandre VI.* que leur ſemblable, & on donnait toujours le nom de St. Siége au ſiége de tous les crimes.

Machiavel prétend que les meſures de *Borgia* étaient ſi bien priſes, qu'il devait reſter maître de Rome & de tout l'état eccléſiaſtique après la mort de ſon père; mais qu'il ne pouvoit pas prévoir que lui-même ſerait aux portes du tombeau, dans le tems qu'*Alexandre* y deſcendrait. Amis, ennemis, alliés, parens, tout l'abandonna en peu de tems; on le trahit, comme il avait trahi tout le monde. *Gonſalve de Cordoue*, le grand capitaine, auquel il s'était confié, l'envoya priſonnier en Eſpagne. *Louis XII.* lui ôta ſon duché de Valentinois & ſa penſion. Enfin évadé de ſa priſon, il ſe réfugia dans la Navarre. Le courage qui n'eſt pas une vertu, mais une qualité heureuſe, commune aux ſcélérats & aux grands hommes, ne l'abandonna pas dans ſon aſile. Il ne quitta en rien ſon caractère; il intrigua; il commanda l'armée du roi de Navarre ſon beau-frère, dans une guerre qu'il conſeilla pour dépoſſéder les vaſſaux de la Navarre, comme il avait autrefois dépoſſédé les vaſſaux de l'empire & du St. Siége. Il fut tué les armes à la main. Sa mort fut glorieuſe; & nous voyons dans le cours de cette hiſtoire des ſouverains légitimes, & des hommes vertueux périr par la main des bourreaux.





CHAPITRE QUATRIEME.

Suite des affaires politiques de LOUIS *XII.*

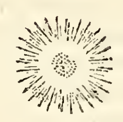
IL eût été poſſible aux Français de reprendre Naples, de même qu'ils avoient repris le Milanais. L'ambition du premier miniſtre de *Louis XII.* fut cauſe que cet état fut perdu pour toujours. Le cardinal *Chaumont d'Amboiſe*, archevêque de Rouen, tant loué pour n'avoir eu qu'un ſeul bénéfice, mais à qui la France qu'il gouvernait en maître, tenait au moins lieu d'un ſecond, voulut en avoir un autre plus relevé. Il prétendit être pape après la mort d'*Alexandre VI.* & on eût été forcé de l'élire, s'il eût été auſſi politique qu'ambitieux. Il avait des tréſors : les troupes qui devaient aller au royaume de Naples, étaient aux portes de Rome : mais les cardinaux Italiens lui perſuadèrent d'éloigner cette armée, afin que ſon élection en parût plus libre, & en fût plus valide. Il l'écarta, & alors le cardinal *Julien de la Rovère* fit élire *Pie III.* qui mourut au bout de vingt-ſept jours. Enſuite ce cardinal *Julien*, qu'on appelle *Jules II.* fut pape lui-même. Cependant la ſaiſon pluvieuſe empêcha les Français de paſſer aſſez tôt le Garillan, & favoriſa *Gonſalve de Cordoue.* Ainſi le cardinal d'*Amboiſe*, qui pourtant paſſe pour un homme ſage, perdit à la fois la tiare pour lui, & Naples pour ſon roi.

Une ſeconde faute d'un autre genre qu'on lui a reprochée, fut l'incompréhenſible traité de Blois, par lequel le conſeil du roi démembrait & détruiſait d'un coup de plume la monarchie Francaiſe. Par ce traité le roi donnait la ſeule fille qu'il eût d'*Anne de Bretagne* au petit-fils de l'empereur & du roi *Ferdinand d'Arragon* ſes deux ennemis ; à ce même prince qui fut depuis, ſous le nom de *Charles-Quint*, ſi terrible à la France & à l'Europe. Qui croirait

croirait que ſa dot devait être compoſée de la Bretagne entière, de la Bourgogne, & qu'on abandonnait Milan, Gênes, ſur leſquels on cédait ſes droits ? Voilà ce que *Louis XII.* ôtait à la France en cas qu'il mourût ſans enfans mâles. On ne peut excuſer un traité ſi extraordinaire, qu'en diſant que le roi & le cardinal d'*Amboiſe* n'avaient nulle intention de le tenir, & qu'enfin *Ferdinand* avait accoutumé le cardinal d'*Amboiſe* à l'artifice.

Auſſi les états-généraux aſſemblés à Tours réclamèrent contre ce projet funeſte. Peut-être le roi, qui s'en repentait, eut-il l'habileté de ſe faire demander par la France entière ce qu'il n'oſait faire de lui-même. Peut-être céda-t-il par raiſon aux remontrances de la nation. L'héritière d'*Anne de Bretagne* fut donc ôtée à l'héritier de la maiſon d'*Autriche* & de l'Eſpagne ; ainſi qu'*Anne* elle-même avait été ravie à l'empereur *Maximilien.* Elle épouſa le comte d'Angoulême, qui fut depuis *François I.* La Bretagne deux fois unie à la France, & deux fois prête à lui échapper, lui fut incorporée ; & la Bourgogne n'en fut point démembrée.

Une autre faute qu'on reproche à *Louis XII.* fut de ſe liguer contre les Vénitiens ſes alliés, avec tous ſes ennemis ſecrets. Ce fut un événement inoui juſqu'alors, que la conſpiration de tant de rois contre une république, qui trois cents années auparavant était une ville de pêcheurs devenus d'illuſtres négocians.



CHAPITRE CINQUIEME.

De la ligue de Cambrai, & quelle en fut la suite. Du pape JULES II, *&c.*

LE pape *Jules II*, né à Savone domaine de Gênes, voyait avec indignation sa patrie sous le joug de la France. Un effort que fit Gênes en ce tems-là, pour recouvrer son ancienne liberté, avait été puni par *Louis XII.* avec plus de faste que de rigueur. Il était entré dans la ville l'épée nue à la main; il avait fait brûler en sa présence tous les priviléges de la ville. Ensuite ayant fait dresser son trône dans la grande place sur un échaffaut superbe, il fit venir les Génois au pied de l'échaffaut, qui entendirent leur sentence à genoux. Il ne les condamna qu'à une amende de cent mille écus d'or; & bâtit une citadelle, qu'il appella *la bride de Gênes.*

Le pape qui, comme tous ses prédécesseurs, aurait voulu chasser tous les étrangers d'Italie, cherchait à renvoyer les Français au-delà des Alpes; mais il voulait d'abord que les Vénitiens s'unissent avec lui, & commençassent par lui remettre beaucoup de villes que l'église réclamait. La plupart de ces villes avaient été arrachées à leurs possesseurs par le duc de Valentinois *César Borgia* : & les Vénitiens toujours attentifs à leurs intérêts, s'étaient emparés immédiatement après la mort d'*Alexandre VI*, de Rimini, de Faënza, de beaucoup de terres dans la Romagne, dans le Ferrarois & dans le duché d'Urbin. Ils voulurent retenir leurs conquêtes. *Jules II.* se servit alors contre Venise des Français même, contre lesquels il eût voulu l'armer. Ce ne fut pas assez des Français, il fit entrer toute l'Europe dans la ligue.

Il n'y avait guère de souverain qui ne pût redemander quelque territoire à cette république. L'empereur

Maximilien avait des prétentions illimitées comme empereur : un fait très-intéreſſant qui n'a pas été connu à l'abbé *Dubos*, dans ſon excellente hiſtoire de *la ligue de Cambrai*, un fait qui nous paraît aujourd'hui très-extraordinaire, & qui pourtant ne l'était pas aux yeux de la chancellerie Allemande, c'eſt que l'empereur *Maximilien* avait déjà cité le doge *Loredano* & tout le ſénat de Veniſe à comparaître devant lui, pour n'avoir pas ſouffert qu'il paſsât par leur territoire avec des troupes, pour aller ſe faire couronner empereur à Rome. Le ſénat n'ayant point obéi à ſes ſommations, la chambre impériale le condamna par contumace & le mit au ban de l'empire.

Il eſt donc évident qu'on regardait à Vienne les Vénitiens comme des vaſſaux rebelles, & que jamais la cour impériale ne ſe départit de ſes prétentions ſur preſque toute l'Europe. S'il eût été auſſi aiſé de prendre Veniſe que de la condamner, cette république la plus ancienne & la plus floriſſante de la terre n'exiſterait plus. Le droit le plus ſacré des hommes, la liberté, ce droit plus ancien que tous les empires ne ſerait qu'une rebellion. C'eſt-là un étrange droit public ?

D'ailleurs Vérone, Vicence, Padoue, la marche Tréviſane, le Frioul étaient à la bienſéance de l'empereur. Le roi d'Arragon *Ferdinand le Catholique* pouvait reprendre quelques villes maritimes dans le royaume de Naples qu'il avait engagées aux Vénitiens. C'était une manière prompte de s'acquitter. Le roi de Hongrie avait des prétentions ſur une partie de la Dalmatie. Le duc de Savoie pouvait auſſi revendiquer l'iſle de Chypre, parce qu'il était allié de la maiſon de *Chypre*, qui n'exiſtait plus. Les Florentins en qualité de voiſins, avaient auſſi des droits.

Preſque tous les potentats ennemis les uns des autres ſuſpendirent leurs querelles pour s'unir enſemble à Cambrai contre Veniſe. Le Turc ſon ennemi naturel, &

qui était alors en paix avec elle, fut le ſeul qui n'accéda pas à ce traité. Jamais tant de rois ne s'étaient ligués contre l'ancienne Rome. Veniſe était auſſi riche qu'eux tous enſemble. Elle ſe confia dans cette reſſource, & ſur-tout dans la déſunion qui ſe mit bientôt entre tant d'alliés. Il ne tenait qu'à elle d'appaiſer *Jules II*. principal auteur de la ligue. Mais elle dédaigna de demander grace, & oſa attendre l'orage. C'eſt peut-être la ſeule fois qu'elle ait été téméraire.

Les excommunications plus mépriſées chez les Vénitiens qu'ailleurs, furent la déclaration du pape. *Louis XII.* envoya un héraut d'armes annoncer la guerre au doge. Il redemandait le Crémonois, qu'il avait cédé lui-même aux Vénitiens, quand ils l'avaient aidé à prendre le Milanais. Il revendiquait le Breſſan, Bergame & d'autres terres.

Cette rapidité de fortune qui avait accompagné les Français dans les commencemens de toutes leurs expéditions, ne ſe démentit pas. *Louis XII.* à la tête de ſon armée détruiſit les forces Vénitiennes à la célèbre journée d'Aignadel près de la rivière d'Adda. Alors chacun des prétendans ſe jeta ſur ſon partage. *Jules II.* s'empara de toute la Romagne. Ainſi les papes qui devaient, dit-on, à un empereur de France leurs premiers domaines, durent le reſte aux armes de *Louis XII.* Ils furent alors en poſſeſſion de preſque tout le pays qu'ils occupent aujourd'hui.

Les troupes de l'empereur s'avançant cependant dans le Frioul, s'emparèrent de Trieſte, qui eſt reſté à la maiſon d'*Autriche*. Les troupes d'Eſpagne occupèrent ce que Veniſe avait en Calabre. Il n'y eut pas juſqu'au duc de Ferrare, & au marquis de Mantoue, autrefois général au ſervice des Vénitiens, qui ne ſaiſiſſent leur proie. Veniſe paſſa de la témérité à la conſternation. Elle abandonna elle-même ſes villes de terre-ferme, & leur remit non-ſeulement les ſermens de fidé-

lité, mais l'argent qu'elles devaient à l'état; & réduite à ſes lagunes, elle implora la miſéricorde de l'empereur *Maximilien*, qui ſe voyant heureux fut inflexible.

Le ſénat excommunié par le pape & opprimé par tant de princes, n'eut alors d'autre parti à prendre que de ſe jeter entre les bras du Turc. Il députa *Louis Raimond*, en qualité d'Ambaſſadeur vers *Bajazet;* mais l'empereur *Maximilien* ayant échoué au ſiége de Padoue les Vénitiens reprirent courage & contremandèrent leur ambaſſadeur. Au lieu de devenir tributaires de la Porte-Ottomane, ils conſentirent à demander pardon au pape *Jules II.* auquel ils envoyèrent ſix nobles. Le pape leur impoſa des pénitences, comme s'il avait fait la guerre par ordre de DIEU, & comme ſi DIEU avait ordonné aux Vénitiens de ne pas ſe défendre.

Jules II. ayant rempli ſon premier projet d'agrandir Rome ſur les ruines de Veniſe, ſongea au ſecond: c'était de chaſſer *les barbares* d'Italie.

Louis XII. était retourné en France, prenant toujours ainſi que *Charles VIII.* moins de meſures pour conſerver, qu'il n'avait eu de promptitude à conquérir. Le pape pardonna aux Vénitiens, qui revenus de leur première terreur, réſiſtaient aux armes impériales.

Enfin il ſe ligua avec cette même république contre ces mêmes Français, après l'avoir opprimée par eux. Il voulait détruire en Italie tous les étrangers les uns par les autres, exterminer le reſte, alors languiſſant de l'autorité Allemande, & faire de l'Italie un corps puiſſant dont le ſouverain pontife ſerait le chef. Il n'épargna dans ces deſſins ni négociations, ni argent, ni peines. Il fit lui-même la guerre; il alla à la tranchée; il affronta la mort. Nos hiſtoriens blâment ſon ambition & ſon opiniâtreté; il fallait auſſi rendre juſtice à ſon courage, & à ſes grandes vues. C'était un mauvais prêtre, mais un prince auſſi eſtimable qu'aucun de ſon tems.

Une nouvelle faute de *Louis XII.* ſeconda les deſ-

ſeins de *Jules II.* Le premier avait une éconnomie, qui eſt une vertu dans le gouvernement ordinaire d'un état paiſible, & un vice dans les grandes affaires.

Une mauvaiſe diſcipline faiſait conſiſter alors toute la force des armées dans la gendarmerie, qui combattait à pied comme à cheval. On n'avait pas ſu faire encor une bonne infanterie Françaiſe, ce qui était pourtant aiſé, comme l'expérience l'a prouvé depuis; & les rois de France ſoudoyaient des fantaſſins Allemans ou Suiſſes.

Les Français commencèrent très-bien & finirent très-mal la guerre d'Italie. *Louis XII.* avait encor une deſtinée plus triſte que *Charles VIII*; car du moins les Français s'étaient ouvert une retraite glorieuſe ſous *Charles*, par la bataille de Fornoue; mais ſous *Louis* ils furent chaſſés par les ſeuls Suiſſes à la bataille de Novarre. Ce fut le comble du malheur & de la honte. *Louis de la Trimouille* fut envoyé avec une armée pour conſerver au moins les reſtes du Milanais qu'on perdait. Il aſſiégea Novarre. Douze mille Suiſſes viennent l'attaquer avant qu'il ſe ſoit retranché. Ils ſe préſentent ſans canon, ils marchent droit au ſien & s'en emparent, ils détruiſent toute ſon infanterie, font fuir la gendarmerie, remportent une victoire complette dont le P. *Hénault* ne parle pas, & donnent à *Maximilien Sforze* le duché de Milan que *Louis* avait tant diſputé. Le père de ce duc était mort priſonnier en France & ſon fils règne. *Louis* perd Gênes en un inſtant. Il ne lui reſte rien au-delà des Alpes. Voilà le fruit de tant ſang & de tant tréſors prodigués; toutes ſes négociations, toutes ſes guerres eurent une fin malheureuſe.

On ſait que les Suiſſes ſur-tout avaient contribué à la conquête du Milanais. Ils avaient vendu leur ſang, & juſqu'à leur bonne foi, en livrant *Louis le Maure*. Les cantons demandèrent au roi une augmentation de penſion; *Louis* la refuſa. Le pape profita de la conjoncture. Il les flatta & leur donna de l'argent: il les en-

couragea par les titres qu'il leur prodigua de défenſeurs de l'égliſe. Il fit prêcher chez eux contre les Français. Ils accouraient à ſes ſermons guerriers qui flattaient leurs paſſions. C'était prêcher une croiſade.

On voit que par la bizarrerie des conjonctures, ces mêmes Français étaient alors les alliés de l'empire Allemand, dont ils ont été ſi ſouvent ennemis. Ils étaient de plus ſes vaſſaux. *Louis XII.* avait donné pour l'inveſtiture de Milan cent mille écus d'or à l'empereur *Maximilien*, qui n'était ni un allié puiſſant, ni un ami fidèle; & comme empereur, il n'aimait ni les Français, ni le pape.

Ferdinand le Catholique, par qui *Louis XII.* fut toujours trompé, abandonna la ligue de Cambrai, dès qu'il eut ce qu'il prétendait en Calabre. Il reçut du pape l'inveſtiture pleine & entière du royaume de Naples. *Jules II.* le mit à ce prix entiérement dans ſes intérêts. Ainſi le pape par ſa politique avait pour lui les Vénitiens, les Suiſſes, les ſecours du royaume de Naples, ceux même de l'Angleterre; & ce fut aux Français à ſoutenir tout le fardeau.

Louis XII. attaqué par le pape, convoqua une aſſemblée d'évêques à Tours, pour ſavoir s'il lui était permis de ſe défendre, & ſi les excommunications du pape ſeraient valides. La poſtérité éclairée ſera étonnée qu'on ait fait de telles queſtions; mais il fallait alors reſpecter les préjugés du tems. Je ne peux m'empêcher de remarquer le premier cas de conſcience qui fut propoſé dans cette aſſemblée. Le préſident demanda *ſi le pape avait droit de faire la guerre, quand il ne s'agiſſait ni de religion, ni du domaine de l'égliſe*; & il fut répondu que non. Il eſt évident qu'on ne propoſait pas ce qu'il fallait demander, & qu'on répondait le contraire de ce qu'il fallait répondre. Car en matière de religion & de poſſeſſion eccléſiaſtique, ſi on s'en tient à l'évangile, un évêque loin de faire la guerre, ne doit que prier & ſouffrir; mais en matière de politique, un ſouverain de Rome peut & doit

aſſurément ſecourir ſes alliés & venger l'Italie. Et ſi *Jules* s'en était tenu-là, il eût été un grand prince.

Cette aſſemblée Françaiſe répondit plus dignement, en concluant qu'il fallait s'en tenir à la fameuſe pragmatique ſanction de *Charles VIII.* ne plus envoyer d'argent à Rome, & en lever ſur le clergé de France pour faire la guerre au pape, chef Romain de ce clergé Français:

On commença par ſe battre vers Bologne & vers le Ferrarois. *Jules II.* avait déjà enlevé Bologne aux *Bentivoglio*; & il voulait s'emparer de Ferrare. Il détruiſait par ces invaſions ſon grand deſſein de chaſſer d'Italie les étrangers; car Bologne & Ferrare appellaient néceſſairement les Français à leur ſecours contre lui; & après avoir voulu être le vengeur de l'Italie, il en devint l'oppreſſeur. Son ambition qui l'emportait, plongea l'Italie dans les calamités dont il eût été ſi glorieux de la tirer. Il préféra ſes intérêts aux bienſéances, au point de recevoir dans Bologne une nombreuſe troupe de Turcs arrivée avec les Vénitiens pour le défendre contre l'armée Françaiſe commandée par *Chaumont d'Amboiſe*; c'eſt *Paul Jove*, évêque de Nocera, témoin oculaire, qui nous inſtruit de ce fait ſingulier. Les autres papes avaient armé contre les Turcs. *Jules* fut le premier qui ſe ſervit d'eux. Il fit ce que les Vénitiens avaient voulu faire: on ne pouvait inſulter davantage au chriſtianiſme, dont il était le premier pontife. On vit ce pape âgé de ſoixante-dix ans. aſſiéger en perſonne la Mirandole, aller le caſque en tête à la tranchée, viſiter les travaux preſſer les ouvrages, & entrer en vainqueur par la brèche.

Tandis que le pape caſſé de vieilleſſe était ſous les armes, le roi de France encor dans la vigueur de l'âge aſſemblait un concile. Il remuait la chrétienté eccléſiaſtique, & le pape la chrétienté guerrière. Le concile fut indiqué à Piſe, où quelques cardinaux ennemis du pape ſe rendirent. Mais le concile du roi ne fut qu'une entrepriſe vaine, & la guerre du pape fut heureuſe.

En vain on fit frapper à Paris quelques médailles, sur lesquelles *Louis XII* était représenté, avec cette devise : *Perdam Babylonis nomen*; *Je détruirai jusqu'au nom de Babylone.* Il était honteux de s'en vanter, quand on était si loin de l'exécuter : & d'ailleurs quel raport de Paris à Jérusalem, & de Rome à Babylone.

Les actions de courage les plus brillantes, souvent même des batailles gagnées, ne servent qu'à illustrer une nation & non à l'agrandir, quand il y a dans le gouvernement politique un vice radical qui à la longue porte la destruction. C'est ce qui arriva aux Français en Italie. Le brave chevalier *Bayard* fit admirer sa valeur & sa générosité. Le jeune *Gaston de Foix* rendit à vingt-trois ans son nom immortel, en repoussant d'abord une armée de Suisses, en passant rapidement quatre rivières, en chassant le pape de Bologne, en gagnant la célèbre bataille de Ravenne, où il acquit tant de gloire, & où il perdit la vie. Tous ces faits d'armes rapides étaient éclatans : mais le roi était éloigné, les ordres arrivaient trop tard, & quelquefois se contredisaient. Son économie quand il fallait prodiguer l'or, donnait peu d'émulation. L'esprit de subordination était inconnu dans les troupes. L'infanterie était composée d'étrangers Allemands, mercenaires peu attachés. La galanterie des Français, & l'air de supériorité, qui convenait à des vainqueurs, irritaient les Italiens humiliés & jaloux. Le coup fatal fut porté, quand l'empereur *Maximilien*, gagné enfin par le pape, fit publier les avocatoires impériaux, par lesquels tout soldat Allemand qui servait sous les drapeaux de France, devait les quitter, sous peine d'être déclaré traître à la patrie.

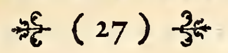
Les Suisses descendent aussi-tôt de leurs montagnes contre ces Francais, qui au tems de la ligue de Cambrai avaient l'Europe pour alliée, & qui maintenant l'avaient pour ennemie. Ces montagnards se faisaient un honneur de mener avec eux le fils de ce duc de Milan *Louis le*

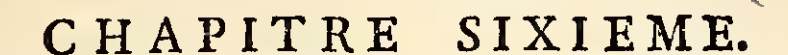
Maure, & d'expier, en couronnant le fils, la trahiſon qu'ils avaient faite au père.

Les Français commandés par le maréchal *de Trivulce*, abandonnent l'une après l'autre toutes les villes qu'ils avaient priſes du fond de la Romagne aux confins de la Savoie. Le fameux *Bayard* faiſait de belles retraites: mais c'était un héros obligé de fuir. Il n'y eut que trois mois entre la victoire de Ravenne & la totale expulſion des Français. *Louis XII* eut la mortification de voir établi dans Milan par les Suiſſes le jeune *Maximilien Sforze*, fils du duc mort priſonnier dans ſes états. Gènes où il avait étalé la pompe d'un roi d'Aſie, reprit ſa liberté, & chaſſa deux fois les Français.

Les Suiſſes devenus ennemis du roi, dont ils avaient été les fantaſſins mercenaires, vinrent au nombre de vingt mille mettre le ſiége devant Dijon. Paris même fut épouvanté. *Louis de la Trimouille*, gouverneur de Bourgogne, ne put les renvoyer qu'avec vingt mille écus comptant, une promeſſe de quatre cent mille au nom du roi, & ſept ôtages qui en répondaient. Le roi ne voulut donner que cent mille écus; payant encore à ce prix leur invaſion plus cher que leurs ſecours refuſés. Mais les Suiſſes furieux de ne recevoir que le quart de leur argent, condamnèrent à la mort leurs ſept ôtages. Alors le roi fut obligé de promettre non-ſeulement toute la ſomme, mais encore la moitié par-deſſus. Les ôtages heureuſement évadés, ſauvèrent au roi ſon argent, mais non pas ſa gloire.







CHAPITRE SIXIEME.

Suite des affaires de LOUIS XII. *De* FERDINAND LE CATHOLIQUE *&* *de* HENRI VIII. *roi d'Angleterre.*

CETTE fameuſe ligue de Cambrai, qui s'était d'abord tramée contre Veniſe, ne fut donc à la fin tournée que contre la France : & c'eſt à *Louis XII.* qu'elle devint funeſte. On voit qu'il y avait ſur-tout deux princes plus habiles que lui, *Ferdinand le Catholique* & le pape. *Louis* n'avait été à craindre qu'un moment, & il eut depuis le reſte de l'Europe à craindre.

Tandis qu'il perdait Milan & Gênes, ſes tréſors, ſes troupes, on le privait encor d'un rempart que la France avait contre l'Eſpagne. Son allié, & ſon parent le roi de Navarre, *Jean d'Albret*, vit ſon état enlevé tout d'un coup par *Ferdinand le catholique.* Ce brigandage était appuyé d'un prétexte ſacré. *Ferdinand* prétendait avoir une bulle du pape *Jules II.* qui excommuniait *Jean d'Albret*, comme adhérant du roi de France, & du concile de Piſe. La Navarre eſt reſtée depuis à l'Eſpagne, ſans que jamais elle en ait été détachée.

Pour mieux connaître la politique de ce *Ferdinand le Catholique*, fameux par la religion & la bonne foi dont il parlait ſans ceſſe, & qu'il viola toujours, il faut voir avec quel art il fit cette conquête. Le jeune *Henri VIII.* roi d'Angleterre était ſon gendre. Il lui propoſe de s'unir enſemble pour rendre aux Anglais la Guienne, leur ancien patrimoine, dont ils étaient chaſſés depuis plus de cent ans. Le jeune roi d'Angleterre ébloui, envoie une flotte en Biſcaye. *Ferdinand* ſe ſert de l'armée Anglaiſe pour conquérir la Navarre, & laiſſe les Anglais retourner enſuite chez eux, ſans avoir rien tenté ſur la

Guienne, dont l'invaſion était impraticable. C'eſt ainſi qu'il trompa ſon gendre, après avoir ſucceſſivement trompé ſon parent le roi de Naples, & le roi *Louis XII.* & les Vénitiens & les papes. On l'appellait en Eſpagne *le ſage*, *le prudent*; en Italie *le pieux*; en France & à Londres *le perfide.*

Louis XII. qui avait mis un bon ordre à la défenſe de la Guienne, ne fut pas auſſi heureux en Picardie. Le nouveau roi d'Angleterre *Henri VIII.* prenait ce tems de calamité pour faire de ce côté une irruption en France, dont la ville de Calais donnait toujours l'entrée.

Ce jeune roi bouillant d'ambition & de courage, attaqua ſeul la France, ſans être ſecouru des troupes de l'empereur *Maximilien*, ni de *Ferdinand le Catholique*, ſes alliés. Le vieil empereur toujours entreprenanr & pauvre ſervit dans l'armée du roi d'Angleterre, & ne rougit point d'en recevoir une paye de cent écus par jour. *Henri VIII.* avec ſes ſeules forces ſemblait près de renouveller les tems funeſtes de Poitiers & d'Azincourt. Il eut une victoire complette à la journée de Guinegaſte, qu'on nomma *la journée des éperons.* Il prit Terouane, qui à préſent n'exiſte plus, & Tournai, ville de tout tems incorporée à la France, & le berceau de la monarchie Françaiſe.

Louis XII. alors veuf d'*Anne de Bretagne*, ne put avoir la paix avec *Henri VIII.* qu'en épouſant ſa ſœur *Marie d'Angleterre*; mais au lieu que les rois, auſſi-bien que les particuliers, reçoivent une dot de leurs femmes, *Louis XII.* en paya une. Il lui en coûta un million d'écus pour épouſer la ſœur de ſon vainqueur. Rançonné à la fois par l'Angleterre & par les Suiſſes, toujours trompé par *Ferdinand le Catholique*, & chaſſé de ſes conquêtes d'Italie par la fermeté de *Jules II.* il finit bientôt après ſa carrière.

Comme il mit peu d'impôts, il fut appellé *père* par le peuple. Les héros dont la France était pleine, l'euſſent

auſſi appellé leur père, s'il avait, en impoſant des tributs néceſſaires, conſervé l'Italie, réprimé les Suiſſes, ſécouru efficacement la Navarre, & repouſſé l'Anglais.

Mais s'il fut malheureux au-dehors de ſon royaume, il fut heureux au-dedans. On ne peut reprocher à ce roi que la vente des charges, laquelle ne s'étendit pas ſous lui aux offices de judicature. Il en tira en dix-ſept années de règne, la ſomme de douce cent mille livres dans le ſeul diſtrict de Paris. Mais les tailles, les aides furent modiques. Il eut toujours une attention paternelle à ne point faire porter au peuple un fardeau peſant. Il ne ſe croyait pas roi des Français, comme un ſeigneur l'eſt de ſa terre, uniquement pour en tirer la ſubſtance. On ne connut de ſon tems aucune impoſition nouvelle : & lorſque *Fromentau* préſenta au diſſipateur *Henri III* en 1580, un état de comparaiſon de ce qu'on exigeait ſous ce malheureux prince, avec ce qu'on avait payé ſous *Louis XII* on vit à chaque article une ſomme immenſe pour *Henri III*, & une modique pour *Louis*, ſi c'était un ancien droit ; mais quand c'était une taxe extraordinaire, il y avait à l'article, *Louis XII néant* ; & malheureuſement cet état de ce qu'on ne payait pas à *Louis XII* & de ce qu'on exigeait ſous *Henri III* contient un gros volume.

Ce roi n'avait environ que treize millions de revenu mais ces treize millions en valaient environ cinquant ; d'aujourd'hui. Les denrées étaient beaucoup moins chèrese & l'état n'était pas endetté. Il n'eſt donc pas étonnant, qu'avec ce faible revenu numéraire, & une ſage économie, il vécut avec ſplendeur, & maintint ſon peuple dans l'abondance. Il avait ſoin que la juſtice fût rendue par-tout avec promptitude, avec impartialité & preſque ſans frais. (*a*) On payait quarante fois moins d'épices

(*a*) Sous *Louis XV* on n'en paya plus depuis 1771 : le chancelier de *Moupeou* en aboliſſant l'infame vénalité des offices de judicature, introduite par le chancelier *Duprat*, ſupprima auſſi l'opprobre des épices.

qu'aujourd'hui. Il n'y avait dans le baillage de Paris que quarante-neuf ſergens, & à préſent il y en a plus de cinq cents. Il eſt vrai que Paris n'était pas la cinquième partie de ce qu'il eſt de nos jours. Mais le nombre des officiers de juſtice s'eſt accrû dans une bien plus grande proportion que Paris ; & les maux inſéparables des grandes villes ont augmenté plus que le nombre des habitans.

Il maintint l'uſage où étaient les parlemens du royaume, de choiſir trois ſujets pour remplir une place vacante. Le roi nommait un des trois. Les dignités de la robe n'étaient données alors qu'aux avocats ; elles étaient l'effet du mérite, ou de la réputation qui ſuppoſe le mérite. Son édit de 1499, éternellement mémorable, & que nos hiſtoriens n'auraient pas dû oublier, a rendu ſa mémoire chère à tous ceux qui rendent la juſtice, & à ceux qui l'aiment. Il ordonne par cet édit, *qu'on ſuive toujours la loi, malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourrait arracher du monarque.*

Le plan général ſuivant lequel vous étudiez ici l'hiſtoire, n'admet que peu de détails ; mais de telles particularités, qui font le bonheur des états, & la leçon des bons princes, deviennent un objet principal.

Louis XII fut le premier des rois qui mit les laboureurs à couvert de la rapacité du ſoldat, & qui fit punir de mort les gendarmes qui rançonnaient le payſan. Il en coûta la vie à cinq gendarmes, & les campagnes furent tranquilles. S'il ne fut ni un grand héros ni un grand politique, il eut donc la gloire plus précieuſe, d'être un bon roi ; & ſa mémoire ſera toujours en bénédiction à la poſtérité.





CHAPITRE SEPTIEME.

De l'Angleterre, & de ses malheurs après l'invasion de la France. De MARGUERITE D'ANJOU *femme de* HENRI VI, *&c.*

LE pape *Jules II.* au milieu de toutes les dissentions qui agitèrent toujours l'Italie, ferme dans le dessein d'en chasser tous les étrangers, avait donné au pontificat une force temporelle qu'il n'avait point eu jusqu'alors. Parme & Plaisance détachés du Milanais étaient joints au domaine de Rome du consentement de l'empereur même. *Jules* avait consommé son pontificat & sa vie par cette action qui honore sa mémoire. Les papes n'ont point conservé cet état. Le St. Siége était alors en Italie une puissance temporelle prépondérante.

Venise, quoiqu'en guerre avec *Ferdinand le Catholique* roi de Naples, demeurait encor très-puissante. Elle résistait à la fois aux mahométans, & aux chrétiens. L'Allemagne était paisible. L'Angleterre recommençait à être redoutable. Il faut voir d'où elle sortait, & où elle parvint.

L'aliènation de l'esprit de *Charles VI.* avait perdu la France. La faiblesse de l'esprit de *Henri VI.* désola l'Angleterre.

D'abord ses parens se disputèrent le gouvernement dans sa jeunesse, ainsi que les parens de *Charles VI.* avaient tout bouleversé pour commander en son nom. Si dans Paris un duc de Bourgogne fit assassiner un duc d'Orléans, on vit à Londres, la duchesse de *Glocester*, tante du roi, accusée d'avoir attenté à la vie de *Henri VI.* par des sortiléges. Une malheureuse devineresse, & un prêtre imbécille ou scélérat, qui se disaient sorciers,

furent brûlés vifs pour cette prétendue conſpiration. La ducheſſe fut heureuſe de n'être condamnée qu'à faire *une amende honorable* en chemiſe, & à une priſon perpétuelle. L'eſprit de philoſophie était alors bien éloigné de cette iſle ; elle était le centre de la ſuperſtition & de la cruauté.

La plupart des querelles des ſouverains ont finit par des mariages. *Charles VII.* donna pour femme à *Henri VI. Marguerite d'Anjou*, fille de ce *René d'Anjou* roi de Naples, duc de Lorraine, comte du Maine, qui avec tous ces titres était ſans états, & qui n'eut pas de quoi donner la plus légère dot à ſa fille. Peu de princeſſes ont été plus malheureuſes en père & en époux. C'était une femme entreprenante, courageuſe, inébranlable ; héroïne, ſi elle n'avait d'abord ſouillé ſes vertus par un crime. Elle eut tous les talens du gouvernement & toutes les vertus guerrières. Mais auſſi elle ſe livra quelquefois aux cruautés & aux attentats, que l'ambition, la guerre & les factions inſpirent. Sa hardieſſe & la puſillanimité de ſon mari furent les premières ſources des calamités publiques.

Elle voulut gouverner ; & il fallut ſe défaire du duc de *Glocester*, oncle du roi, & mari de cette ducheſſe déjà ſacrifiée à ſes ennemis, & confinée en priſon. On fait arrêter ce duc ſous prétexte d'une conſpiration nouvelle, & le lendemain il eſt trouvé mort dans ſon lit. Cette violence rendit le gouvernement de la reine, & le nom du roi odieux. Rarement les Anglais haïſſent ſans conſpirer. Il ſe trouvait alors en Angleterre un deſcendant d'*Edouard III.* de qui même la branche était plus près d'un degré de la ſouche commune, que la branche alors régnante. Ce prince était un duc d'Yorck. Il portait ſur ſon écu une *roſe blanche*, & le roi *Henri VI.* de la branche de *Lancaſtre*, portait une *roſe rouge*. C'eſt de-là que vinrent ces noms fameux conſacrés à la guerre civile.

Dans les commencemens des factions, il faut être protégé

protégé par un parlement, en attendant que ce parlement devienne esclave du vainqueur. Le duc d'Yorck accuse devant le parlement le duc du *Suffolk*, premier ministre & favori de la reine, à qui ces deux titres avaient valu la haine de la nation. Voici un étrange exemple de ce que peut cette haine. La cour pour contenter le peuple, bannit d'Angleterre le premier ministre. Il s'embarque pour passer en France. Le capitaine d'un vaisseau de guerre, garde-côte, rencontre le vaisseau qui porte ce ministre. Il demande qui est à bord. Le patron dit qu'il mène en France le duc de *Suffolk*. Vous ne conduirez pas ailleurs celui qui est accusé par mon pays, dit le capitaine; & sur le champ il lui fait trancher tête. C'est ainsi que les Anglais en usaient en pleine paix. Bientôt la guerre ouvrit une carrière plus horrible.

Le roi *Henri VI.* avait des maladies de langueur, qui le rendaient, pendant des années entières, incapable d'agir & de penser. L'Europe vit dans ce siècle trois souverains, que le dérangement des organes du cerveau plongea dans les plus extrêmes malheurs, l'empereur *Venslas*, *Charles VI.* de France, & *Henri VI.* d'Angleterre. Pendant une de ces années funestes de la langueur de *Henri VI.* le duc d'Yorck & son parti se rendent les maîtres du conseil. Le roi, comme en revenant d'un long assoupissement, ouvrit les yeux. Il se vit sans autorité. Sa femme *Marguerite d'Anjou* l'exhortait à être roi : mais pour l'être il fallut tirer l'épée. Le duc d'Yorck chassé du conseil, était déjà à la tête d'une armée. On traîna *Henri* à la bataille de St. Alban ; il y fut blessé & pris, mais non encor détrôné. Le duc d'Yorck son vainqueur le conduisit en triomphe à Londres, & lui laissant le titre de roi, il prit pour lui-même celui de *protecteur*, titre déjà connu aux Anglais.

Henri VI. souvent malade & toujours faible, n'était qu'un prisonnier servi avec l'appareil de la royauté. Sa femme voulut le rendre libre pour l'être elle-même.

Son courage était plus grand que ſes malheurs. Elle lève des troupes comme on en levait dans ce tems-là, avec le ſecours des ſeigneurs de ſon parti. Elle tire ſon mari de Londres, & devient la générale de ſon armée. Les Anglais en peu de tems virent ainſi quatre Françaiſes conduire des ſoldats, la femme du comte de *Montfort* en Bretagne, la femme du roi *Edouard II.* en Angleterre, la *Pucelle-d'Orléans* en France, & *Marguerite d'Anjou.*

Cette reine rangea elle-même ſon armée en bataille, à la ſanglante journée de Northampton, & combattit à côté de ſon mari. Le duc d'Yorck ſon grand ennemi n'était pas dans l'armée oppoſée. Son fils aîné, le comte de *la Marche*, y faiſait ſon apprentiſſage de la guerre civile ſous le comte de *Warwick*, l'homme de ce tems-là qui avait le plus de réputation, eſprit né pour ces tems de trouble, pêtri d'artifice, & plus encor de courage & de fierté; propre pour une campagne & pour un jour de bataille; fécond en reſſources, capable de tout, fait pour donner & ôter le trône ſelon ſa volonté. Le génie du comte de *Warwick* l'emporta ſur celui de *Marguerite d'Anjou.* Elle fut vaincue; elle eut la douleur de voir prendre priſonnier le roi ſon mari dans ſa tante; & tandis que ce malheureux prince lui tendait les bras, il fallut qu'elle s'enfuit à toute bride avec ſon fils le prince de Galles. Le roi eſt reconduit pour la ſeconde fois par ſes vainqueurs dans ſa capitale, toujours roi & toujours priſonnier.

On convoqua un parlement, & le duc d'Yorck, auparavant protecteur, demanda cette fois une autre titre. Il réclamait la couronne, comme repréſentant *Edouard III.* à l'excluſion de *Henri VI.* né d'une branche cadette. La cauſe du roi & de celui qui prétendait l'être, fut ſolemnellement débattue dans la chambre des pairs. Chaque parti fournit ſes raiſons par écrit, comme dans un procès ordinaire. Le duc d'Yorck, tout vainqueur qu'il

était, ne put gagner sa cause entiérement. Le parlement décida que *Henri VI.* garderait le trône pendant sa vie, & que le duc d'Yorck à l'exclusion du prince de Galles, serait son successeur. Mais à cet arrêt on ajouta une clause, qui était une nouvelle déclaration de trouble & de guerre, c'est que si le roi violait cette loi, la couronne dès ce moment serait dévolue au duc d'Yorck.

Marguerite d'Anjou vaincue, fugitive, éloignée de son mari, ayant contre elle le duc d'Yorck victorieux, & Londres, & le parlement, ne perdit point courage. Elle courait dans la principauté de Galles, & dans les provinces voisines, animant ses amis, s'en faisant de nouveaux, & formant une armée. On sait assez que ces armées n'étaient pas des troupes régulières, tenues long-tems sous le drapeau, & soudoyés par un seul chef. Chaque seigneur amenait ce qu'il pouvait d'hommes rassemblés à la hâte. Le pillage tenait lieu de provisions & de solde. Il fallait en venir bientôt à une bataille, ou se retirer. La reine se trouva enfin en présence de son grand ennemi le duc d'Yorck, dans la province de ce nom, près du château de Sandal. Elle était à la tête de dix-huit mille hommes. La fortune dans cette journée féconda son courage. Le duc d'Yorck vaincu, mourut percé de coups. Son second fils *Rutland* fut tué en fuyant. La tête du père plantée sur la muraille avec celles de quelques généraux, y resta long-tems comme un monument de sa défaite.

Marguerite victorieuse marche vers Londres pour délivrer le roi son époux. Le comte de *Warwick*, l'ame du parti d'*Yorck*, avait encor une armée dans laquelle il traînait *Henri* son roi & son captif à sa suite. La reine & *Warwick* se rencontrèrent près de St. Alban, lieu fameux par plus d'un combat. La reine eut encor le bonheur de vaincre. Elle goûta le plaisir de voir fuir devant elle ce *Warwick* si redoutable, & de rendre à son mari sur le champ de bataille sa liberté & son autorité. Jamais

femme n'avait eu plus de succès & plus de gloire ; mais le triomphe fut court. Il fallait avoir pour soi la ville de Londres. *Warwick* avait su la mettre dans son parti. La reine ne put y être reçue, ni la forcer avec une faible armée. Le comte de *la Marche*, fils aîné du duc d'Yorck, était dans la ville & respirait la vengeance. Le fruit des victoires de la reine ne fut que la retraite. Elle alla dans le nord de l'Angleterre fortifier son parti, que le nom & la présence du roi rendaient encor plus considérable.

Cependant *Warwick* maître dans Londres, assemble le peuple dans une campagne aux portes de la ville, & lui montrant le fils du duc d'Yorck; *Lequel voulez-vous pour votre roi*, dit-il, *ou ce jeune prince*, *ou Henri de Lancastre* ? Le peuple répondit, *Yorck*. Les cris de la multitude tinrent lieu d'une délibération du parlement. Il n'y en avait point de convoqué pour lors. *Warwick* assembla quelques seigneurs & quelques évêques. Ils jugèrent que *Henri VI. de Lancastre* avait enfreint la loi du parlement, parce que sa femme avait combattu pour lui. Le jeune *Yorck* fut donc reconnu roi dans Londres sous le nom d'*Edouard IV.* tandis que la tête de son père était encor attachée aux murailles d'Yorck, comme celle d'un coupable. On ôta la couronne à *Henri VI.* qui avait été déclaré roi de France & d'Angleterre au berceau, & qui avait régné à Londres trente-huit années, sans qu'on eût pu jamais lui rien reprocher que sa faiblesse.

Sa femme à cette nouvelle rassembla dans le nord d'Angleterre jusqu'à soixante mille combattans. C'était un grand effort. Elle ne hasarda cette fois ni la personne de son mari, ni celle de son fils, ni la sienne. *Warwick* conduisit son jeune roi à la tête de quarante mille hommes contre l'armée de la reine. On se trouva en présence à Santon, & vers les bords de la rivière d'Aire, aux confins de la province d'Yorck. Ce fut-là que se donna la plus sanglante bataille qui ait dépeuplé l'Angleterre. Il y périt, disent les contemporains, plus de trente-six mille hom-

mes. Il faut toujours faire attention que ces grandes batailles se donnaient par une populace effrénée, qui abandonnait pendant quelques semaines sa charue & ses pâturages; l'esprit de parti l'entraînait. On combattait alors de près, & l'acharnement produisait ces grands massacres, dont il y a peu d'exemples depuis que des troupes réglées combattent pour de l'argent, & que les peuples oisifs attendent à quel vainqueur leurs bleds appartiendront.

Warwick fut pleinement victorieux, le jeune *Edouard IV.* affermi, & *Marguerite d'Anjou* abandonnée. Elle s'enfuit dans l'Ecosse avec son mari & son fils. Alors le roi *Edouard* fit ôter des murs d'Yorck la tête de son père, pour y mettre celle des généraux ennemis. Chaque parti dans le cours de ces guerres exterminait tour-à-tour par la main des bourreaux les principaux prisonniers. L'Angleterre était un vaste théâtre de carnage, ou les échaffauts étaient dressés de tous côtés sur les champs de bataille. La France avait été aussi malheureuse sous *Philippe de Valois*, sous *Jean*, sous *Charles VI.* mais elle le fut par les Anglais, qui sous leur *Henri VI.* jusqu'à leur *Henri VII.* ne furent malheureux que par eux-mêmes.



CHAPITRE HUITIEME.

*D'*EDOUARD IV. *De* MARGUERITE D'ANJOU, *& de la mort de* HENRI VI.

L'INTRÉPIDE *Marguerite* ne perdit point courage. Mal secourue en Ecosse, elle passe en France à travers des vaisseaux ennemis qui couvraient la mer. *Louis XI.* commençait alors à régner. Elle solicita du secours; & quoique la fausse politique de *Louis* lui en refuse, elle ne

ſe rebute point. Elle emprunte de l'argent, elle emprunte des vaiſſeaux; elle obtient enfin cinq cents hommes; elle ſe rembarque; elle eſſuie une tempête qui ſépare ſon vaiſſeau de ſa petite flotte: enfin elle regagne le bord de l'Angleterre: elle y aſſemble des forces: elle affronte encor le ſort des batailles; elle ne craint plus alors d'expoſer ſa perſonne, & ſon mari, & ſon fils. Elle donne une nouvelle bataille vers Exham; mais elle la perd encor. Toutes les reſſources lui manquent après cette défaite. Le mari fuit d'un côté, la femme & le fils de l'autre, ſans domeſtiques, ſans ſecours, expoſés à tous les accidens & à tous les affronts. *Henri* dans ſa fuite tomba entre les mains de ſes ennemis. On le conduiſit à Londres avec ignominie, & on le renferma dans la tour. *Marguerite* moins malheureuſe, ſe ſauva avec ſon fils en France chez *René d'Anjou* ſon père, qui ne pouvait que la plaindre.

Le jeune *Edouard IV.* mis ſur le trône par les mains de *Warwick*, délivré par lui de tous ſes ennemis, maître de la perſonne de *Henri*, régnait paiſiblement. Mais dès qu'il fut tranquille, il fut ingrat. *Warwick*, qui lui ſervait de père, négociait en France le mariage de ce prince avec *Bonne de Savoie*, ſœur de la femme de *Louis XI. Edouard* pendant qu'on était prêt à conclure, voit *Elizabeth Voodville*, veuve du chevalier *Gray*, en devient amoureux, l'épouſe en ſecret, & enfin la déclare reine ſans en faire part à *Warwick*. L'ayant ainſi offenſé, il le néglige; il l'écarte des conſeils, il s'en fait un ennemi irréconciliable. *Warwick*, dont l'artifice égalait l'audace, employa bientôt l'un & l'autre à ſe venger. Il ſéduiſit le duc de *Clarence*, frère du roi; il arma l'Angleterre; & ce n'était point alors le parti de la *roſe rouge* contre la *roſe blanche*: enfin la guerre civile était entre le roi & ſon ſujet irrité. Les combats, les trèves, les négociations, les trahiſons, ſe ſuccédèrent rapidement. *Warwick* chaſſa enfin d'Angleterre le roi

qu'il avait fait, & alla à la tour de Londres tirer de prifon ce même *Henri VI.* qu'il avait détrôné, & le replaça fur le trône. On le nommait *le faifeur de rois.* Les parlemens n'étaient que les organes de la volonté du plus fort. *Warwick* en fit convoquer un, qui rétablit bientôt *Henri VI.* dans tous fes droits, & qui déclara ufurpateur & traître ce même *Edouard IV.* auquel il avait peu d'années auparavant décerné la couronne. Cette longue & fanglante tragédie n'était pas à fon dénouement. *Edouard IV.* réfugié en Hollande avait des partifans en Angleterre. Il y rentra après fept mois d'exil. Sa faction lui ouvrit les portes de Londres. *Henri*, le jouet de la fortune, rétabli à peine, fut encor remis dans la tour. Sa femme *Marguerite d'Anjou*, toujours prête à le venger & toujours féconde en reffources, repaffait dans ces tems-là même en Angleterre avec fon fils le prince de Galles. Elle apprit en abordant fon nouveau malheur. *Warwick*, qui l'avait tant perfécutée était fon défenfeur. Il marchait contre *Edouard.* C'était un refte d'efpérance pour cette malheureufe reine. Mais à peine avait-elle appris la nouvelle prifon de fon mari, qu'un fecond courrier lui apprend fur le rivage que *Warwick* vient d'être tué dans un combat, & qu'*Edouard IV.* eft vainqueur.

On eft étonné qu'une femme après cette foule de difgraces ait ofé encor tenter la fortune. L'excès de fon courage lui fit trouver des reffources & des amis. Quiconque avait un parti en Angleterre était fûr au bout de quelque tems de trouver fa faction fortifiée par la haine contre la cour & contre le miniftre. C'eft en partie ce qui valut encor une armée à *Marguerite d'Anjou*, après tant de revers & de défaites. Il n'y avait guère de provinces en Angleterre dans laquelle elle n'eût combattu. Les bords de la Saverne, & le parc de Teuksbury, furent le champ de fa dernière bataille. Elle commandait fes troupes, menant de rang en rang le prince

de *Galles*. Le combat fut opiniâtre ; mais enfin *Edouard IV*. demeura victorieux.

La reine dans le désordre de sa défaite, ne voyant point son fils, & demandant en vain de ses nouvelles, perdit tout sentiment, & toute connoissance. Elle resta long-tems évanouie sur un charriot, & ne reprit ses sens que pour voir son fils prisonnier, & son vainqueur *Edouard IV*. devant elle. On sépara la mère & le fils. Elle fut conduite à Londres dans la tour où était le roi son mari.

Tandis qu'on enlevait ainsi la mère, *Edouard* se tournant vers le prince de Galles : *Qui vous a rendu assez hardi*, lui dit-il, *pour entrer dans mes états ? Je suis venu dans les états de mon père*, répondit le prince, *pour le venger, & pour sauver de vos mains mon héritage. Edouard* irrité le frappa de son gantelet au visage ; & les historiens disent que les propres frères d'*Edouard*, le duc de *Clarence* rentré pour lors en grace, & le duc de *Glocester*, accompagné de quelques seigneurs, se jettèrent alors comme des bêtes féroces sur le prince de Galles, & le percèrent de coups. Quand les premiers d'une nation ont de telles mœurs, qu'elles doivent être celles du peuple ? On ne donna la vie à aucun prisonnier ; & enfin on résolut la mort de *Henri VI*.

Le respect que dans ces tems féroces on avait eu pendant plus de quarante années pour la vertu de ce monarque, avait toujours arrêté jusques-là les mains des assassins. Mais après avoir ainsi massacré le prince de Galles, on respecta moins le roi. On prétend que ce même duc de *Glocester*, depuis *Richard III*. qui avait trempé ses mains dans le sang du fils, alla lui-même dans la tour de Londres assassiner le père. Cette horreur peut être vraie & n'est point du tout vraisemblable, à moins, comme le dit l'ingénieux M. *Walpole*, que ce duc de *Glocester* n'eût reçu d'*Edouard IV*. son frère des patentes de bourreau en titre d'office. On laissa vivre *Marguerite d'Anjou*, parce qu'on espérait que les Français paieraient sa rançon. En

effet lorſque quatre ans après *Edouard* paiſible chez lui vint à Calais pour faire la guerre à la France, & que *Louis XI.* le renvoya en Angleterre à force d'argent par un traité honteux, *Louis* dans cet accord racheta cette héroïne pour cinquante mille écus. C'était beaucoup pour des Anglais appauvris par les guerres de France, & par leurs troubles domeſtiques. *Marguerite d'Anjou* après avoir ſoutenu dans douze batailles les droits de ſon mari & de ſon fils, mourut en 1482 la reine, l'épouſe & la mère la plus malheureuſe de l'Europe, & ſans le meurtre de l'oncle de ſon mari, la plus vénérable.



CHAPITRE NEUVIEME.

Suite des troubles d'Angleterre ſous EDOUARD IV. *ſous le tyran* RICHARD III. *& juſqu'à la fin du règne de* HENRI VII.

EDOUARD IV. régna tranquille. Le triomphe de la *roſe blanche* était complet, & ſa domination était cimentée du ſang de preſque tous les princes de la *roſe rouge.* Il n'y a perſonne qui en conſidérant la conduite d'*Edouard IV.* ne ſe figure un barbare uniquement occupé de ſes vengeances. C'était cependant un homme livré au plaiſir, plongé dans les intrigues des femmes autant que dans celles de l'état. Il n'avait pas beſoin d'être roi pour plaire, La nature l'avait fait le plus bel homme de ſon tems, & le plus amoureux; & par un contraſte étonnant, elle mit dans un cœur ſi ſenſible une barbarie qui fait horreur. Il fit condamner ſon frère *Clarence* ſur les ſujets les plus légers, & ne lui fit d'autre grace que de lui laiſſer le choix de ſa mort. *Clarence* demanda qu'on l'étouffât dans un tonneau de vin; choix bizarre dont on

ne voit pas la raiſon. Mais qu'il ait été noyé dans du vin ou qu'il ait péri d'un genre de mort plus vraiſemblable, il en réſulte qu'*Edouard* était un monſtre, & que les peuples n'avaient que ce qu'ils méritaient en ſe laiſſant gouverner par de tels ſcélérats.

Le ſecret de plaire à ſa nation, était de faire la guerre à la France. On a déjà vu dans l'article de *Louis XI.* comment cet *Edouard* paſſa la mer en 1475, & par quelle politique mêlée de honte *Louis XI.* acheta la retraite de ce roi, moins puiſſant que lui & mal affermi. Acheter la paix d'un ennemi, c'eſt lui donner de quoi faire la guerre. *Edouard* propoſa donc à ſon parlement en 1483 une nouvelle invaſion en France. Jamais offre ne fut acceptée avec une joie plus univerſelle. Mais lorſqu'il ſe préparait à cette grande entrepriſe, il mourut à l'âge de quarante-deux ans.

Comme il était d'une conſtitution très-robuſte, on ſoupçonna ſon frère *Richard*, duc de *Gloceſter*, d'avoir avancé ſes jours par le poiſon. Ce n'était pas juger témérairement du duc de *Gloceſter*; ce prince était un autre monſtre né pour commettre de ſang froid tous les crimes.

Edouard IV. laiſſa deux enfans mâles, dont l'aîné âgé de treize ans porta le nom d'*Edouard V.* *Gloceſter* forma le deſſein d'arracher les deux enfans à la reine leur mère, & de les faire mourir pour régner. Il s'était déjà rendu maître de la perſonne du roi qui était alors vers la province de Galles. Il fallait avoir en ſa puiſſance le duc d'*Yorck* ſon frère. Il prodigua les ſermens & les artifices. La faible mère mit ſon ſecond fils dans les mains du traître, croyant que deux parricides ſeraient plus difficiles à commettre qu'un ſeul. Il les fit garder dans la tour. C'était, diſait-il, pour leur ſureté. Mais quand il fallut en venir à ce double aſſaſſinat, il trouva un obſtacle. Le lord *Haſtings*, homme d'un caractère farouche, mais attaché au jeune roi, fut ſondé par les émiſſaires de *Gloceſter*, & laiſſa entrevoir qu'il ne prêterait jamais ſon miniſtère

à ce crime. *Glocefter* voyant un tel fecret en des mains fi dangereufes, n'héfita pas un moment fur ce qu'il devait faire. Le confeil d'état était affemblé dans la tour : *Haftings* y affiftait : *Glocefter* entre avec des fatellites : *Je t'arrête pour tes crimes*, dit-il au lord *Haftings*. *Qui ? moi mylord ?* répondit l'accufé. *Oui*, *toi*, *traître*, dit le duc de *Glocefter* ; & dans l'inftant il lui fit trancher la tête en préfence du confeil.

Délivré ainfi de celui qui favait fon fecret, & méprifant les formes des loix avec lefquelles on colorait en Angleterre tous les attentats, il raffemble des malheureux de la lie du peuple, qui crient dans l'hôtel-de-ville, qu'ils veulent avoir *Richard de Glocefter* pour monarque. Un maire de Londres va le lendemain fuivi de cette populace lui offrir la couronne. Il l'accepte ; il fe fait couronner fans affembler de parlement, fans prétexter la moindre raifon. Il fe contente de femer le bruit que le roi *Edouard quatre* fon frère était né d'adultère, & ne fit point de fcrupule de déshonorer fa mère qui était vivante. De telles raifons n'étaient inventées que pour la vile populace. Les intrigues, la féduction & la crainte faifaient tout le refte auprès des feigneurs du royaume, non moins méprifables que le peuple.

A peine fut-il couronné, qu'un nommé *Tirrel* étrangla, dit-on, dans la tour le jeune roi & fon frère. La nation le fut, & ne fit que murmurer en fecret ; tant les hommes changent avec les tems. *Glocefter* fous le nom de *Richard III.* jouit deux ans & demi du fruit du plus grand des crimes que l'Angleterre eût encor vus, toute accoutumée qu'elle y était. M. *Walpole* révoque en doute ce double crime. Mais fous le règne de *Charles II.* on retrouva les offemens de ces deux enfans précifément au même endroit où l'on difait qu'ils avaient été enterrés. Peut-être dans la foule des forfaits qu'on impute à ce tyran, il en eft qu'il n'a pas commis. Mais fi l'on a fait de lui des jugemens téméraires, c'eft lui qui en eft cou-

pable. Il eſt certain qu'il enferma ſes neveux dans la tour, ils ne parurent plus, c'eſt à lui d'en répondre.

Dans cette courte jouiſſance du trône, il aſſembla un parlement, dans lequel il oſa faire examiner ſon droit. Il y a des tems où les hommes ſont lâches à proportion que leurs maîtres ſont cruels. Ce parlement déclara que la mère de *Richard. III.* avait été adultère : que ni le feu roi *Edouard IV.* ni ſes autres frères n'étaient légitimes : que le ſeul qui le fût était *Richard*; & qu'ainſi la couronne lui appartenait à l'excluſion des deux jeunes princes étranglés dans la Tour, mais ſur la mort deſquels on ne s'expliquait pas. Les parlemens ont fait quelquefois des actions plus cruelles, mais jamais de ſi infames. Il faut des ſiècles entiers de vertu, pour réparer une telle lâcheté.

Enfin au bout de deux ans & demi, il parut un vengeur. Il reſtait après tous les princes maſſacrés un ſeul rejetton de la *Roſe rouge* caché dans la Bretagne. On l'appellait *Henri* comte de *Richemont.* Il ne deſcendait point de *Henri VI.* Il rapportait comme lui ſon origine à *Jean de Gand* duc de *Lancaſtre*, fils du grand *Edouard III.* mais par les femmes, & même par un mariage très-équivoque de ce *Jean de Gand.* Son droit au trône était plus que douteux; mais l'horreur des crimes de *Richard III.* le fortifiait. Il était encor fort jeune quand il conçut le déſſein de venger le ſang de tant de princes de la maiſon de *Lancaſtre*, de punir *Richard III.* & de conquérir l'Angleterre. Sa première tentative fut malheureuſe; & après avoir vu ſon parti défait, il fut obligé de retourner en Bretagne mendier un aſile. *Richard* négocia ſecrétement avec le miniſtre de *François II.* duc de Bretagne, père d'*Anne de Bretagne*, qui épouſa *Charles VIII.* & *Louis XII.* Ce duc n'était pas capable d'une action lâche, mais ſon miniſtre *Landois* l'était. Il promit de livrer le comte de *Richemont* au tyran. Le jeune prince s'enfuit de Bretagne déguiſé ſur les terres d'Anjou, & n'y arriva qu'une heure avant les ſatellites qui le cherchaient.

Il était de l'intérêt de *Charles XIII.* alors roi de France' de protéger *Richemont.* Le petit-fils de *Charles VII.* qui pouvait nuire aux Anglais, & qui les eût laissés en repos, eût manqué au premier devoir de la politique. Mais *Charles VIII.* ne donna que deux mille hommes. C'en était assez, supposé que le parti de *Richemont* eût été considérable. Il le devint bientôt ; & *Richard* même, quand il sut que son rival ne débarquait qu'avec cette escorte, jugea que *Richemont* trouverait bientôt une armée. Tout le pays de Galles dont ce jeune prince était originaire, s'arma en sa faveur. *Richard III* & *Richemont* combattirent à Bosworth près de Liechfields. *Richard* avait la couronne en tête, croyant avertir par-là ses soldats qu'ils combattaient pour leur roi contre un rebelle. Mais le lord *Stanley* un de ses généraux, qui voyait depuis long-tems avec horreur cette couronne usurpée par tant d'assassinats, trahit son indigne maître, & passa avec un corps de troupes du côté de *Richemont. Richard* avait de la valeur, c'était sa seule vertu. Quand il vit la bataille désespérée, il se jeta en fureur au milieu de ses ennemis, & y reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritait. Son corps nud & sanglant trouvé dans la foule des morts, fut porté dans la ville de Leycestre sur un cheval, la tête pendante d'un côté & les pieds de l'autre. Il y resta deux jours exposé à la vue du peuple, qui se rappellant tous ses crimes, n'eut pour lui aucune pitié. *Stanley* qui lui avait arraché la couronne de la tête lorsqu'il avait été tué, la porta à *Henri de Richemont.*

Les victorieux chantèrent le *Te Deum* sur le champ de bataille, & après cette prière tous les soldats inspirés d'un même mouvement s'écrièrent, *vive notre roi Henri.* Cette journée mit fin aux désolations dont la *rose rouge* & la *rose blanche* avaient rempli l'Angleterre. Le trône toujours ensanglanté & renversé, fut enfin ferme & tranquille. Les malheurs qui avaient persécuté la famille d'*Edouard III.* cessèrent. *Henri VII.* en épousant une fille

d'*Edouard IV.* réunit lès droits des *Lancaſtre* & des *Yorck* en ſa perſonne. Ayant ſu vaincre, il ſut gouverner. Son règne qui fut de vingt-quatre ans, & preſque toujours paiſible, humaniſa un peu les mœurs de la nation. Les parlemens qu'il aſſembla & qu'il ménagea, firent de ſages loix; la juſtice diſtributive rentra dans tous ſes droits: le commerce qui avait commencé à fleurir ſous le grand *Edouard III.* ruiné pendant les guerres civiles, commença à ſe rétablir. L'Angleterre en avait beſoin. On voit qu'elle était pauvre par la difficulté extrême que *Henri VII.* eut à tirer de la ville de Londres un prêt de deux mille livres ſterling, qui ne revenait pas à cinquante mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Son goût & la néceſſité le rendirent avare. Il eût été ſage, s'il n'eût été qu'économe; mais une léſine honteuſe, & des rapines fiſcales, ternirent ſa gloire. Il tenait un regiſtre ſecret de tout ce que lui valaient les confiſcations. Jamais les grands rois n'ont deſcendu à ces baſſeſſes. Ses coffres ſe trouvèrent remplis à ſa mort de deux millions de livres ſterling, ſomme immenſe, qui eût été plus utile en circulant dans le public, qu'en reſtant enſevelie dans le tréſor du prince. Mais dans un pays où les peuples étaient plus enclins à faire des révolutions qu'à donner de l'argent à leurs rois, il était néceſſaire que le roi eût un tréſor.

Son règne fut plutôt inquiété que troublé par deux aventures étonnantes. Un garçon boulanger lui diſputa la couronne: il ſe dit neveu d'*Edouard IV.* Inſtruit à jouer ce rôle par un prêtre, il fut couronné roi à Dublin en Irlande, & oſa donner bataille au roi près de Nottingham. *Henri* qui le prit priſonnier, crut humilier aſſez les factieux en mettant ce roi dans ſa cuiſine, où il ſervit long-tems.

Les entrepriſes hardies, quoique malheureuſes, ſont ſouvent des imitateurs. On eſt excité par un exemple brillant, & on eſpère de meilleurs ſuccès. Témoins ſix faux *Demetrius* qu'on a vus de ſuite en Moſcovie, &

témoins tant d'autres imposteurs. Le garçon boulanger fut suivi par le fils d'un Juif courtier d'Anvers, qui joua un plus grand personnage.

Ce jeune Juif, qu'on appellait *Perkins*, se dit fils du roi *Edouard IV.* Le roi de France attentif à nourrir toutes les semences de division en Angleterre, le reçut à sa cour, le reconnut, l'encouragea ; mais bientôt ménageant *Henri VII.* il abandonna cet imposteur à sa destinée.

La vieille douairière de Bourgogue, sœur d*Edouard IV.* & veuve de *Charles le Téméraire*, laquelle faisait jouer ce ressort, reconnut le jeune Juif pour son neveu. Il jouit plus long-tems de sa fourberie que le jeune garçon boulanger. Sa taille majestueuse, sa politesse, sa valeur, semblaient le rendre digne du rang qu'il usurpait. Il épousa une princesse de la maison d'*Yorck*, dont il fut encor aimé, même quand son imposture fut découverte. Il eut les armes à la main pendant cinq ans entiers. Il arma même l'Ecosse, & eut des ressources dans ses défaites. Mais enfin abandonné & livré au roi, condamné seulement à la prison, & ayant voulu s'évader, il paya sa hardiesse de sa tête. Ce fut alors que l'esprit de faction fut anéanti, & que les Anglais, n'étant plus redoutables à leur monarque, commencèrent à le devenir à leurs voisins, sur-tout lorsque *Henri VIII.* en montant au trône, fut, par l'économie extrême de son père, possesseur d'un ample trésor, & par la sagesse de ce gouvernement, maître d'un peuple belliqueux, & pourtant soumis autant que les Anglais peuvent l'être.



CHAPITRE DIXIEME.

Idée génerale du seizième siècle.

LE commencement du ſeizième ſiècle que nous avons déja entamé, nous préſente à la fois les plus grands ſpectacles que le monde ait jamais fournis. Si on jette la vue ſur ceux qui régnaient pour lors en Europe, leur gloire, ou leur conduite, ou les grands changemens dont ils ont été cauſe, rendent leurs noms immortels. C'eſt à Conſtantinople un *Sélim* qui met ſous la domination Ottomane la Syrie & l'Egypte, dont les mahométans mammelucs avaient été en poſſeſſion depuis le treizième ſiècle. C'eſt après lui ſon fils, le grand *Soliman*, qui le premier des empereurs Turcs marche juſqu'à Vienne, & ſe fait couronner roi de Perſe dans Bagdat priſe par ſes armes, faiſant trembler à la foi l'Europe & l'Aſie.

On voit en même tems vers le Nord, *Guſtave Vaſa*, briſant dans la Suède le joug étranger, élu roi du pays dont il eſt le libérateur.

En Moſcovie les deux *Jean Baſilovits* ou *Baſilides* délivrent leur patrie du joug des Tartares dont elle était tributaire; princes à la vérité barbares, & chefs d'une nation plus barbare encor: mais les vengeurs de leur pays méritent d'être comptés parmi les grands princes.

En Eſpagne, en Allemagne, en Italie, on voit *Charles-Quint* maître de tous ces états ſous des titres différens, ſoutenant le fardeau de l'Europe, toujours en action & en négociation, heureux long-tems en politique & en guerre, le ſeul empereur puiſſant depuis *Charlemagne*, & le premier roi de toute l'Eſpagne depuis la conquête des Maures; oppoſant des barrières à l'empire Ottoman, faiſant des rois, & une multitude de princes, & ſe dépouillant enfin de toutes les couronnes dont il eſt

chargé,

chargé, pour aller mourir en solitaire après avoir troublé l'Europe.

Son rival de gloire & de politique *François I.* roi de France, moins heureux, mais plus brave & plus aimable, partage entre *Charles-Quint* & lui les vœux & l'estime des nations. Vaincu & plein de gloire, il rend son royaume florissant malgré ses malheurs ; il transplante en France les beaux-arts, qui étaient en Italie au plus haut point de perfection.

Le roi d'Angleterre *Henri VIII.* trop cruel, trop capricieux, pour être mis au rang des héros, a pourtant sa place entre ces rois ; & par la révolution qu'il fit dans les esprits de ses peuples, & par la balance que l'Angleterre apprit sous lui à tenir entre les souverains. Il prit pour devise un guerrier tendant son arc, avec ces mots, *Qui je défends est maître* ; devise que sa nation a rendue quelquefois véritable.

Le nom du pape *Léon X.* est célèbre, par son esprit, par ses mœurs aimables, par les grands hommes dans les arts qui éternisent son siècle, & par le grand changement qui sous lui divisa l'église.

Au commencement du même siècle la religion, & le prétexte d'épurer la loi reçue, ces deux grands instrumens de l'ambition, font le même effet sur les bords de l'Afrique qu'en Allemagne, & chez les mahométans que chez les chrétiens. Un nouveau gouvernement, une race nouvelle de rois, s'établissent dans le vaste empire de Maroc & de Fez, qui s'étend jusqu'aux déserts de la Nigritie. Ainsi l'Asie, l'Afrique & l'Europe éprouvent à la fois une révolution dans les religions : car les Persans se séparent pour jamais des Turcs, & reconnoissant le même DIEU & le même prophète, ils consomment le schisme d'*Omar* & d'*Aly*. Immédiatement après, les chrétiens se divisent aussi entr'eux, & arrachent au pontife de Rome la moitié de l'Europe.

L'ancien monde est ébranlé, le nouveau monde est

découvert & conquis pour *Charles-Quint*; le commerce s'établit entre les Indes orientales & l'Europe par les vaiſſeaux & les armes du Portugal.

D'un côté *Cortez* ſoumet le puiſſant empire du Mexique, & les *Pizarro* font la conquête du Pérou avec moins de ſoldats qu'il n'en faut en Europe pour aſſiéger une petite ville. De l'autre, *Albuquerque* dans les Indes établit la domination & le commerce du Portugal avec preſque auſſi peu de forces, malgré les rois des Indes, & malgré les efforts des muſulmans en poſſeſſion de ce commerce.

La nature produit alors des hommes extraordinaires preſqu'en tous les genres, ſur-tout en Italie.

Ce qui frappe encor dans ce ſiècle illuſtre, c'eſt que malgré les guerres que l'ambition excita, & malgré les querelles de religion qui commençaient à troubler les états, ce même génie qui faiſait fleurir les beaux-arts à Rome, à Naples, à Florence, à Veniſe, à Ferrare, & qui de là portait ſa lumière dans l'Europe, adoucit d'abord les mœurs des hommes dans preſque toutes les provinces de l'Europe chrétienne. La galanterie de la cour de *François I.* opéra en partie ce grand changement. Il y eut entre *Charles-Quint* & lui une émulation de gloire, d'eſprit de chevalerie, de courtoiſie, au milieu même de leurs plus furieuſes diſſentions; & cette émulation qui ſe communiqua à tous les courtiſans, donna à ce ſiècle un air de grandeur & de politeſſe inconnu juſqu'alors.

L'opulence y contribua; & cette opulence devenue plus générale était en partie (par une étrange révolution) la ſuite de la perte funeſte de Conſtantinople: car bientôt après, tout le commerce des Ottomans fut fait par les chrétiens, qui leur vendaient juſqu'aux épiceries des Indes, en les allant charger ſur leurs vaiſſeaux dans Alexandrie & les portant enſuite dans les mers du Levant. Les Vénitiens ſur-tout firent ce commerce non-ſeulement juſqu'à la conquête de l'Egypte par le ſultan *Sélim*; mais

jusqu'au tems où les Portugais devinrent les négocians des Indes.

L'industrie fut par-tout excitée. Marseille fit un grand commerce. Lyon eut de belles manufactures. Les villes des Pays-Bas furent plus florissantes encor que sous la maison de *Bourgogne*. Les dames appellées à la cour de *François I.* en firent le centr de la magnificence, comme de la politesse. Les mœurs étaient plus dures à Londres, où régnait un roi capricieux & féroce : mais Londres commençait déjà à s'enrichir par le commerce.

En Allemagne les villes d'Augsbourg & de Nuremberg, répandant les richesses de l'Asie qu'elles tiraient de Venise, se ressentaient déjà de leur correspondance avec les Italiens. On voyait dans Augsbourg de belles maisons dont les murs étaient ornés de peintures *à fresque*, à la manière Vénitienne. En un mot, l'Europe voyait naître de beaux jours ; mais ils furent troublés par les tempêtes que la rivalité entre *Charles-Quint* & *François I.* excitèrent ; & les querelles de religion, qui déja commençaient à naître, souillèrent la fin de ce siècle ; elles la rendirent affreuse, & y portèrent une espèce de barbarie que les Hérules, les Vandales & les Huns n'avaient jamais connue.



CHAPITRE ONZIEME.

État de l'Europe du tems de CHARLES-QUINT. *De la Moscovie ou Russie. Digression sur la Laponie.*

AVANT de voir ce que fut l'Europe sous *Charles-Quint*, je dois me former un tableau des différens gouvernemens qui la partageaient. J'ai déjà vu ce qu'étaient l'Espagne, la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre. Je ne parlerai de la Turquie, & de ses con-

quêtes en Syrie & en Afrique, qu'après avoir vu tout ce qui ſe paſſa d'admirable & de funeſte chez les chrétiens, & lorſqu'ayant ſuivi les Portugais dans leurs voyages & dans leur commerce militaire en Aſie, j'aurai vu en quel état était le monde oriental.

Je commence à préſent par les royaumes chrétiens du Septentrion. L'état de la Moſcovie ou Ruſſie prenait quelque forme. Cet empire ſi puiſſant, & qui le devint tous les jours davantage, n'était depuis l'onzième ſiècle qu'un aſſemblage de demi-chrétiens ſauvages, eſclaves des Tartares de Cazan, deſcendans de *Tamerlan.* Le duc de Ruſſie payait tous les ans un tribut à ces Tartares, en argent, en pelleteries & en bétail. Il conduiſait le tribut à pied devant l'ambaſſadeur Tartare, ſe proſternait à ſes pieds, lui préſentait du lait à boire, & s'il en tombait ſur le cou du cheval de l'ambaſſadeur, le prince était obligé de le lécher. Les Ruſſes étaient d'un côté eſclaves des Tartares, de l'autre preſſés par les Lithuaniens; & vers l'Ukraine, ils étaient encor expoſés aux déprédations des Tartares de la Crimée, ſucceſſeurs des Scythes de la Cherſonèſe Taurique, auxquels ils payoient un tribut. Enfin il ſe trouva un chef nommé *Jean Baſilides*, ou fils de *Baſile*, homme de courage, qui anima les Ruſſes, s'affranchit de tant de ſervitude, & joignit à ſes états Novogorod & la ville de Moſcou, qu'il conquit ſur les Lithuaniens à la fin du quinzième ſiècle. Il étendit ſes conquêtes dans la Finlande, qui a été ſouvent un ſujet de rupture entre la Ruſſie & la Suède.

La Ruſſie fut donc alors une grande monarchie, mais non encor redoutable à l'europe. On dit que *Jean Baſilides* ramena de Moſcou trois cents charriots chargés d'or, d'argent, & de pierreries. Les fables ſont l'hiſtoire des tems groſſiers. Les peuples de Moſcou, non plus que les Tartares, n'avaient alors d'argent que celui qu'ils avaient pillé; mais volés eux-mêmes dès long-tems par

ces Tartâres, quelles richeſſes pouvaient-ils avoir? ils ne connaiſſaient guère que le néceſſaire.

Le pays de Moſcou produit de bon bled, qu'on ſeme en Mai, & qu'on recueille en Septembre. La terre porte quelques fruits; le miel y eſt commun ainſi qu'en Pologne: le gros & le menu bétail y a toujours été en abondance; mais la laine n'étant point propre aux manufactures, & les peuples groſſiers n'ayant aucune induſtrie, les peaux étaient leurs ſeuls vêtemens. Il n'y avait pas à Moſcou une ſeule maiſon de pierre. Leurs huttes de bois étaient faites de troncs d'arbres enduits de mouſſe. Quant à leurs mœurs, ils vivaient en brutes, ayant une idée confuſe de l'égliſe grecque, de laquelle ils croyaient être. Leurs paſteurs les enterraient avec un billet pour *St. Pierre* & pour *St. Nicolas*, qu'on mettait dans la main du mort. C'était-là leur plus grand acte de religion: mais au-delà de Moſcou vers le nord-eſt, preſque tous les villages étaient idolâtres.

Les czars depuis *Jean Baſilides* eurent des richeſſes, ſur-tout lorſqu'en 1551 un autre *Jean Baſilovits* eut pris Cazan & Aſtracan, ſur les Tartares: mais les Ruſſes furent toujours pauvres; car ces ſouverains abſolus faiſant preſque tout le commerce de leur empire, & rançonnant ceux qui avaient gagné de quoi vivre, eurent bientôt des tréſors, & ils étalèrent même une magnificence aſiatique dans les jours de ſolemnité. Ils commerçaient avec Conſtantinople par la mer Noire, avec la Pologne par Novogorod. Ils pouvaient donc policer leurs états, mais le tems n'en était pas venu. Tout le nord de leur empire par-delà Moſcou, conſiſtait dans de vaſtes déſerts, & dans quelques habitations de ſauvages. Ils ignoraient même que la vaſte Sibérie exiſtât. Un Coſaque découvrit la Sibérie ſous ce *Jean Baſilovits*, & la conquit, comme *Cortez* conquit le Mexique, avec quelques armes à feu.

Les czars prenaient peu de part aux affaires de l'Eu-

rope, excepté dans quelques guerres contre la Suède au ſujet de la Finlande, ou contre la Pologne pour des frontières. Nul Moſcovite ne ſortait de ſon pays; ils ne trafiquaient ſur aucune mer, excepté le Pont-Euxin. Le port même d'Archangel était alors auſſi inconnu que ceux de l'Amérique. Il ne fut découvert que dans l'année 1553 par les Anglais, lorſqu'ils cherchèrent de nouvelles terres vers le nord, à l'exemple des Portugais & des Eſpagnols, qui avaient fait tant de nouveaux établiſſemens au midi, à l'orient, & à l'occident. Il fallait paſſer le Cap-Nord à l'extrémité de la Laponie. On ſut par expérience, qu'il y a des pays où pendant près de cinq mois le ſoleil n'éclaire pas l'horizon. L'équipage entier de deux vaiſſeaux périt de froid & de maladie dans ces terres. Un troiſième ſous la conduite de *Chancelor* aborda le port d'Archangel ſur la Duina, dont les bords n'étaient habités que par des ſauvages. *Chancelor* alla par la Duina vers le chemin de Moſcou. Les Anglais depuis ce tems furent preſque les ſeuls maîtres du commerce de la Moſcovie, dont les pelleteries précieuſes contribuèrent à les enrichir. Ce fut encor une branche de commerce enlevée à Veniſe. Cette république ainſi que Gênes avait eu des comptoirs autrefois, & même une ville ſur les bords du Tanaïs; & depuis elle avait fait ce commerce de pelleteries par Conſtantinople. Quiconque lit l'hiſtoire avec fruit, voit qu'il y a eu autant de révolutions dans le commerce que dans les états.

On était alors bien loin d'imaginer qu'un jour un prince Ruſſe fonderait dans des marais, au fond du golfe de *Finlande*, une nouvelle capitale, où il aborde tous les ans environ deux cent cinquante vaiſſeaux étrangers, & que de là il partirait des armées, qui viendraient faire des rois en Pologne, ſervir l'empire Allemand contre la France, prendre la Crimée & démembrer la Suède.

On commença dans ce tems-là à connaître plus par-

ticulièrement la Laponie, dont les Suédois même, les Danois & les Ruſſes n'avaient encor que de faibles notions. Ce vaſte pays voiſin du pole avait été déſigné par *Strabon* ſous le nom de la contrée des *Troglodites* & des *pygmées* ſeptentrionaux. Nous apprîmes que la race des *pygmées* n'eſt point une fable. Il eſt probable que les *pygmées* méridionaux ont péri, & que leurs voiſins les ont détruits. Pluſieurs eſpèces d'hommes ont pu ainſi diſparaître de la face de la terre, comme pluſieurs eſpèces d'animaux. Les Lapons ne paraiſſent point tenir de leurs voiſins. Les hommes, par exemple, ſont grands & bien faits en Norwége; & la Laponie ne produit que des hommes de trois coudées de haut. Leurs yeux, leurs oreilles, leurs nez les différencient encor de tous les peuples qui entourent leurs déſerts. Ils paraiſſent une eſpèce particulière faite pour le climat qu'ils habitent, qu'ils aiment, & qu'eux ſeuls peuvent aimer. La nature qui n'a mis les rennes ou les rangifères que dans ces contrées, ſemble y avoir produit des Lapons; & comme leurs rennes ne ſont point venues d'ailleurs, ce n'eſt pas non plus d'un autre pays que les Lapons y paraiſſent venus. Il n'eſt pas vraiſemblable que les habitans d'une terre moins ſauvage aient franchi les glaces & les déſerts pour ſe tranſplanter dans des terres ſi ſtériles. Une famille peut être jetée par la tempête dans une iſle déſerte & la peupler; mais on ne quitte point dans le continent des habitations qui produiſent quelque nourriture, pour aller s'établir au loin ſur des rochers couverts de mouſſe, où l'on ne peut ſe nourrir que de lait de rennes, & de poiſſons. De plus, ſi des Norwégiens, des Suédois s'étaient tranſplantés en Laponie, y auraient-ils changé abſolument de figure? Pourquoi les Iſlandais, qui ſont auſſi ſeptentrionaux que les Lapons, ſont-ils d'une haute ſtature, & les Lapons non-ſeulement petits, mais d'une figure toute différente? C'était donc une nouvelle eſpèce d'hommes qui ſe pré-

ſentait à nous, tandis que l'Amérique, l'Aſie & l'Afrique nous en faiſaient voir tant d'autres. La ſphère de la nature s'élargiſſait pour nous de tous côtés, & c'eſt par-là ſeulement que la Laponie mérite notre attention.

Je ne parlerai point de l'Iſlande, qui était le Thulé des anciens, ni du Groenland, ni de toutes ces contrées voiſines du pole, où l'eſpérance de découvrir un paſſage en Amérique a porté nos vaiſſeaux. La connaiſſance de ces pays eſt auſſi ſtérile qu'eux, & n'entre point dans le plan politique du monde.

DE LA POLOGNE.

La Pologne ayant long-tems conſervé les mœurs des Sarmates, commençait à être conſidérée de l'Allemagne, depuis que la race des *Jagellons* était ſur le trône. Ce n'était plus le tems où ce pays recevait un roi de la main des empereurs, & leur payait tribut.

Le premier des *Jagellons* avait été élu roi de cette république en 1382. Il était duc de Lithuanie. Son pays & lui étaient idolâtres, ou du moins ce que nous appellons idolâtres, auſſi-bien que plus d'un palatinat. Il promit de ſe faire chrétien & d'incorporer la Lithuanie à la Pologne. Il fut roi à ces conditions.

Ce *Jagellon*, qui prit le nom de *Ladiſlas*, fut père de ce malheureux *Ladiſlas* roi de Hongrie & de Pologne, né pour être un des plus puiſſans rois du monde, mais qui fut défait & tué en 1445 à cette bataille de Varnes, que le cardinal *Julien* lui fit donner contre les Turcs malgré la foi jurée, ainſi que nous l'avons vu.

Les deux grands ennemis de la Pologne furent long-tems les Turcs & les religieux chevaliers Teutoniques. Ceux-ci qui s'étaient formés dans les croiſades, n'ayant pu réuſſir contre les muſulmans, s'étaient jetés ſur les idolâtres & ſur les chrétiens de la Pruſſe, province que les Polonais poſſédaient.

Sous *Caſimir* au quinzième ſiècle, les chevaliers re-

ligieux Tutoniques firent long-tems la guerre à la Pologne, & enfin partagèrent la Pruſſe avec elle, à condition que le grand-maître ſerait vaſſal du royaume, & en même tems palatin ayant ſéance aux diètes.

Il n'y avait alors que ces palatins qui euſſent voix dans les états du royaume; mais *Caſimir* y appella les députés de la nobleſſe vers l'an 1460, & ils ont toujours conſervé ce droit.

Les nobles en eurent alors un autre, commun avec les palatins; ce fut de n'être arrêtés pour aucun crime, avant d'avoir été convaincus juridiquement. Ce droit était celui de l'impunité. Ils avaient encor droit de vie & de mort ſur leurs payſans : il pouvaient tuer impunément un de ces ſerfs, pourvu qu'ils miſſent environ dix écus ſur la foſſe; & quand un noble Polonais avait tué un payſan appartenant à un autre noble, la loi d'honneur l'obligeait d'en rendre un autre. Ce qu'il y a d'humiliant pour la nature humaine, c'eſt qu'un tel privilége ſubſiſte encor.

Sigiſmond, de la race des *Jagellons*, qui mourut en 1548, était contemporain de *Charles-Quint*, & paſſait pour un grand prince. Les Polonais eurent de ſon tems beaucoup de guerres contre les Moſcovites, & encor contre ces chevaliers Teutoniques, dont *Albert de Brandebourg* était grand-maître. Mais la guerre était tout ce que connaiſſaient les Polonais, ſans en connaître l'art, qui ſe perfectionnait dans l'Europe méridionale. Il combattaient ſans ordre, n'avaient point de place fortifiée; leur cavalerie faiſait comme aujourd'hui toute leur force.

Ils négligeaient le commerce. On n'avait découvert qu'au treizième ſiècle les ſalines de Cracovie, qui ſont une des richeſſes du pays. Le négoce du bled & du ſel était abandonné aux Juifs & aux étrangers, qui s'enrichiſſaient de l'orgueilleuſe oiſiveté des nobles & de l'eſclavage du peuple. Il y avait déjà en Pologne plus de deux cents ſynagogues.

D'un côté cette adminiſtration était à quelques égards

une image de l'ancien gouvernement des Francs, des Moſcovites & des Huns. De l'autre il reſſemblait à celui des anciens Romains, en ce que chaque noble a le droit des tribuns du peuple, de pouvoir s'oppoſer aux loix du ſénat par le ſeul mot *veto*. Ce pouvoir étendu à tous les gentilshommes, & porté juſqu'au droit d'annuller par une ſeule voix toutes les voix de la république, eſt devenu la prérogative de l'anarchie. Le tribun était le magiſtrat du peuple Romain, & le gentihomme n'eſt qu'un membre, un ſujet de l'état : le droit de ce membre eſt de troubler tout le corps. Mais ce droit eſt ſi cher à l'amour propre, qu'un sûr moyen d'être mis en pièces ſerait de propoſer dans une diète l'abolition de cette coutume.

Il n'y avait d'autre titre en Pologne que celui de noble, de même qu'en Suède, en Dannemarck & dans tout le Nord : les qualités de duc & de comte ſont récentes ; c'eſt une imitation des uſages d'Allemagne : mais ces titres ne donnent aucun pouvoir ; toute la nobleſſe eſt égale. Ces palatins, qui ôtaient la liberté au peuple, n'étaient occupés qu'à défendre la leur contre leur roi. Quoique le ſang des *Jagellons* eût régné long-tems, les princes ne furent jamais ni abſolus par leur royauté, ni rois par droit de naiſſance. Ils furent toujours élus comme les chefs de l'état, & non comme les maîtres. Le ſerment prêté par les rois à leur couronnement portait en termes exprès, qu'*ils priaient la nation de les détroner s'ils n'obſervaient pas les loix qu'ils avaient jurées.*

Ce n'était pas une choſe aiſée de conſerver toujours le droit d'élection, en laiſſant toujours la même famille ſur le trône. Mais les rois n'ayant ni fortereſſe, ni la diſpoſition du tréſor public, ni celle des armées, la liberté n'a jamais reçu d'atteinte. L'état n'accordait alors au roi qu'environ douze cent mille de nos livres annuelles pour ſoutenir ſa dignité. Le roi de Suède aujourd'hui n'en a pas tant. L'empereur n'a rien ; il eſt à ſes frais *le chef de l'univers chrétien, caput orbis chriſtiani* ; tandis que l'iſle

de la Grande-Bretagne donne à ſon roi vingt-trois millions pour ſa liſte civile. La vente de la royauté eſt devenue en Pologne la plus grande ſource de l'argent qui roule dans l'état. La capitation des Juifs, qui fait un de ſes gros revenus, ne monte pas à plus de cent vingt mille florins du pays.

A l'égard de leurs loix, ils n'en eurent d'écrites en leur langue qu'en 1552. Les nobles toujours égaux entre eux ſe gouvernaient ſuivant leurs réſolutions priſes dans leurs aſſemblées, qui ſont la loi véritable encor aujourd'hui ; & le reſte de la nation ne s'informe ſeulement pas de ce qu'on y a reſolu. Comme ces poſſeſſeurs des terres ſont les maîtres de tout ; & que les cultivateurs ſont eſclaves, c'eſt auſſi à ces ſeuls poſſeſſeurs qu'appartiennent les biens de l'égliſe. Il en eſt de même en Allemagne ; mais c'eſt en Pologne une loi expreſſe & générale, au lieu qu'en Allemagne ce n'eſt qu'un uſage établi ; uſage trop contraire au chriſtianiſme, mais conforme à l'eſprit de la conſtitution Germanique. Rome différemment gouvernée a eu toujours cet avantage, depuis ſes rois & ſes conſuls juſqu'aux derniers tems de la monarchie pontificale, de ne fermer jamais la porte des honneurs au ſimple mérite.

DE LA SUÈDE ET DU DANNEMARCK.

Les royaumes de Suède, de Dannemarck & de Norwége étaient électifs à-peu-près comme la Pologne. Les agriculteurs étaient eſclaves en Dannemarck : mais en Suède ils avaient ſéance aux diètes de l'état, & donnaient leur voix pour régler les impôts. Jamais peuples voiſins n'eurent une antipathie plus violente que les Suédois & les Danois. Cependant ces nations rivales n'avaient compoſé qu'un ſeul état par la fameuſe union de Calmar à la fin du quatorzième ſiècle.

Un roi de Suède, nommé *Albert*, ayant voulu prendre

pour lui le tiers des métairies du royaume, ses sujets se soulevèrent. *Marguerite Valdemar* fille de *Valdemar III*, la *Sémiramis* du Nord, profita de ces troubles, & se fit reconnaître en 1395 reine de Suède, de Dannemarck & de Norwége. Elle unit deux ans après ces royaumes, qui devaient être à perpétuité gouvernés par un même souverain.

Quand on se souvient qu'autrefois de simples pirates Danois avaient porté leurs armes victorieuses presque dans toute l'Europe, & conquis l'Angleterre & la Normandie, & qu'on voit ensuite la Suède, la Norwége & le Dannemarck réunis, n'être pas une puissance formidable à leurs voisins, on voit évidemment qu'on ne fait des conquêtes que chez des peuples mal gouvernés. Les seules villes anséatiques, Hambourg, Lubeck, Dantzig, Rostoc, Lunebourg, Vismar, pouvaient résister à ces trois royaumes, parce qu'elles étaient plus riches. La seule ville de Lubeck fit même la guerre aux successeurs de *Marguerite Valdemar*. Cette union de trois royaumes, qui semble si belle au premier coup-d'œil, fut la source de leurs malheurs.

Il y avait en Suède un primat archevêque d'Upsal, & six évêques, qui avaient à-peu-près cette autorité que la plupart des ecclésiastiques avaient acquise en Allemagne & ailleurs. L'archevêque d'Upsal sur-tout était, ainsi que le primat de Pologne, la seconde personne du royaume. Quiconque est la seconde veut toujours être la première.

Il arriva qu'en 1452 les états de Suède lassés du joug Danois, élurent pour leur roi d'un commun consentement, le grand maréchal *Charles Canutson*, *bonde* d'une maison qui subsiste encor.

Non moins lassés du joug des évêques, ils ordonnèrent qu'on ferait une recherche des biens que l'église avait envahis à la faveur des troubles. L'archevêque d'Upsal, nommé *Jean de Salstad*, assisté des six évêques de Suède & du clergé, excommunia le roi & le sénat dans une

meſſe ſolemnelle, dépoſa ſes ornemens ſur l'autel, & prenant une cuiraſſe & une épée, ſortit de l'égliſe en commençant la guerre civile. Les évêques la continuèrent pendant ſept ans. Ce ne fut depuis qu'une anarchie ſanglante & une guerre perpétuelle entre les Suédois qui voulaient avoir un roi indépendant, & les Danois qui étaient preſque toujours les maîtres. Le clergé tantôt armé pour la patrie, tantôt contr'elle, excommuniait, ſe battait & pillait. Il eût mieux valu pour la Suède d'être demeurée payenne que d'être devenue chrétienne à ce prix.

Enfin les Danois l'ayant emporté ſous leur roi *Jean* fils de *Chriſtiern I.* les Suédois s'étant ſoumis, & s'étant depuis ſoulevés, ce roi *Jean* fit rendre pat ſon ſénat en Dannemarck, un arrêt contre le ſénat de Suède, par lequel tous les ſénateurs Suédois étaient condamnés à perdre leur nobleſſe & leurs biens. Ce qui eſt fort ſingulier, c'eſt qu'il fit confirmer cet arrêt par l'empereur *Maximilien*, & que cet empereur écrivit aux états de Suède, *qu'ils euſſent à obéir*, *qu'autrement il procéderait contr'eux ſelon les loix de l'empire*. Je ne ſais comment l'abbé *de Vertot* a oublié dans ſes *révolutions de Suède*, un fait auſſi important, ſoigneuſement recueilli par *Puffendorff*.

Ce fait prouve que les empereurs Allemans, ainſi que les papes, ont toujours prétendu une juriſdiction univerſelle. Il prouve encor que le roi Danois voulait flatter *Maximilien*, dont en effet il obtint la fille pour ſon fils *Chriſtiern II.* Voilà comme les droits s'établiſſent. La chancellerie de *Maximilien* écrivait aux Suédois comme celle de *Charlemagne* eût écrit aux peuples de Bénevent ou de la Guienne. Mais il fallait avoir les armées & la puiſſance de *Charlemagne*.

Ce *Chriſtiern II.* après la mort de ſon père, prit des meſures différentes. Au lieu de demander un arrêt à la chambre impériale, il obtint de *François I.* roi de France, trois mille hommes. Jamais les Francais juſqu'a-

lors n'étaient entrés dans les querelles du Nord. Il eſt vraiſemblable que *François I.* qui aſpirait à l'empire, voulait ſe faire un appui du Dannemarck. Les troupes Françaiſes combattirent en Suède ſous *Chriſtiern*, mais elles en furent bien mal récompenſées : congédiées ſans paye, pourſuivies dans leur retour par les payſans, il n'en revint pas trois cents hommes en France ; ſuite ordinaire parmi nous de toute expédition qui ſe fait trop loin de ſa patrie.

Nous verrons dans l'article du luthéraniſme quel tyran était *Chriſtiern*. Un de ſes crimes fut la ſource de ſon châtiment qui lui fit perdre trois royaumes. Il venait de faire un accord avec un adminiſtrateur créé par les états de Suéde, nommé *Stenon Sture*. *Chriſtiern* ſemblait moins craindre cet adminiſtrateur, que le jeune *Guſtave-Vaſa*, neveu du roi *Canutſon*, prince d'un courage entreprenant, le héros & l'idole de la Suède. Il feignit de vouloir conférer avec l'adminiſtrateur dans Stockholm, & demanda qu'on lui amenât ſur ſa flotte à la rade de la ville le jeune *Guſtave* & ſix autres ôtages.

A peine furent-ils ſur ſon vaiſſeau qu'il les fit mettre aux fers, & fit voile en Dannemarck avec ſa proie. Alors il prépara tout pour une guerre ouverte. Rome ſe mêlait de cette guerre. Voici comme elle y entra, & comme elle fut trompée.

Troll archevêque d'Upſal, dont je rapporterai les cruautés en parlant du luthéraniſme, élu par le clergé, confirmé par *Léon X.* & lié d'intérêt avec *Chriſtiern*, avait été dépoſé par les états de Suède en 1517, & condamné à faire pénitence dans un monaſtère. Les états furent excommuniés par le pape ſelon le ſtyle ordinaire. Cette excommunication, qui n'était rien par elle-même, était beaucoup par les armes de *Chriſtiern*.

Il y avait alors en Dannemarck un légat du pape nommé *Arcemboldi*, qui avait vendu les indulgences dans les trois royaumes. Telle avait été ſon adreſſe &

telle l'imbécillité des peuples, qu'il avait tiré près de deux millions de florins de ces pays les plus pauvres de l'Europe. Il allait les faire paſſer à Rome. *Chriſtiern* les prit, pour faire, diſait-il, la guerre à des excommuniés. Sa guerre fut heureuſe. Il fut reconnu roi, & l'archevêque *Troll* fut rétabli.

C'eſt après ce rétabliſſement que le roi & ſon primat donnèrent dans Stockholm cette fête funeſte, dans laquelle ils firent égorger le ſénat entier & tant de citoyens. Cependant *Guſtave* s'était échappé de ſa priſon, & avait repaſſé en Suède. Il fut obligé de ſe cacher quelque tems dans les montagnes de la Dalécarlie, déguiſé en payſan. Il travailla même aux mines, ſoit pour ſubſiſter, ſoit pour ſe mieux déguiſer. Mais enfin il ſe fit connaître à ces hommes ſauvages, qui déteſtaient d'autant plus la tyrannie, que toute poli ique était inconnue à leur ſimplicité ruſtique. Ils le ſuivirent, & *Guſtave-Vaſa* ſe vit bientôt à la tête d'une armée. L'uſage des armes à feu n'était point encor connu de ces hommes groſſiers, & peu familier au reſte des Suédois. C'eſt ce qui avait donné toujours aux Danois la ſupériorité. Mais *Guſtave* ayant fait acheter ſur ſon crédit des mouſquets à Lubeck, combattit bientôt avec des armes égales.

Lubeck ne fournit pas ſeulement des armes, elle envoya des troupes ; ſans quoi *Guſtave* eût eu bien de la peine à réuſſir. C'était une ſimple ville de marchands de qui dépendait la deſtinée de la Suède. *Chriſtiern* était alors en Dannemarck. L'archevêque d'Upſal ſoutint tout le poids de la guerre contre le libérateur. Enfin, ce qui n'eſt pas ordinaire, le parti le plus juſte l'emporta. *Guſtave* après des aventures malheureuſes battit les lieutenans du tyran, & fut maître d'une partie du pays.

Chriſtiern furieux, qui dès long-tems avait en ſon pouvoir à Copenhague la mère & la ſœur de *Guſtave*, fit une action, qui même après ce qu'on a vu de lui, paraît d'une atrocité preſqu'incroyable. Il fit jeter, dit-

on, ces deux princesses dans la mer enfermées dans un sac l'une & l'autre. Il y a des auteurs qui disent qu'on se contenta de les menacer de ce supplice.

Ce tyran savait ainsi se venger, mais il ne savait pas combattre. Il assassinait des femmes, & il n'osait aller en Suède faire tête à *Gustave*. Non moins cruel envers ses Danois qu'envers ses ennemis, il fut bientôt aussi exécrable au peuple de Copenhague qu'aux Suédois.

Ces Danois en possession alors d'élire leurs rois, avaient le droit de punir un tyran. Les premiers qui renoncèrent à sa domination furent ceux du Jutland, du duché de Schlesvich, & de la partie du Holstein qui appartenait à *Christiern*. Son oncle *Fréderic*, duc de Holstein, profita du juste soulèvement des peuples. La force appuya le droit. Tous les habitans de ce qui composait autrefois la Chersonèse Cimbrique, firent signifier au tyran l'acte de sa déposition authentique par le premier magistrat du Jutland.

Ce chef de justice intrepide, osa porter à *Christiern* sa sentence dans Copenhague même. Le tyran voyant tout le reste de l'état ébranlé, haï de ses propres officiers, n'osant se fier à personne, reçut dans son palais, comme un criminel, son arrêt, qu'un seul homme désarmé lui signifiait. Il faut conserver à la postérité le nom de ce magistrat; il s'appellait *Mons*. *Mon nom*, disait-il, *devrait être écrit sur la porte de tous les méchans princes.* Le Dannemarck obéit à l'arrêt. Il n'y a point d'exemple d'une révolution si juste, si subite & si tranquille. Le roi se dégrada lui-même en fuyant, & se retira en Flandre dans les états de *Charles-Quint* son beau-frere, dont il implora long-tems le secours.

Son oncle *Fréderic* fut élu dans Copenhague roi de Dannemarck, de Norwége & de Suède; mais il n'eut de la couronne de Suède que le titre. *Gustave-Vasa*, ayant pris dans le même tems Stockholm, fut élu roi par les Suédois, & fut défendre le royaume qu'il avait délivré *Christiern*, avec son archevêque *Troll*, errant comme lui,

lui, fit au bout de quelques années une tentative pour rentrer dans quelques-uns de ses états. Il avait la ressource que donnent toujours les mécontens d'un nouveau règne. Il y en eut en Dannemarck : il y en eût en Suède. Il passa avec eux en Norwége. Le roi *Gustave* avait changé la religion des Suédois. Le roi *Fréderic* permettait que les Danois en changeassent. *Christiern* se déclarait bon catholique : mais n'en étant ni meilleur prince, ni meilleur général, ni plus aimé, il ne fit qu'un effort inutile.

Abandonné bientôt de tout le monde, il se laissa mener en Dannemarck en 1532, & finit ses jours en prison. L'empereur *Charles-Quint* son beau-frère qui ébranla l'Europe, ne fut pas assez puissant pour le seconder. L'archevêque *Troll* d'une ambition inquiète, ayant armé la ville de Lubeck contre le Dannemarck, mourut de ses blessures plus glorieusement que *Christiern*; dignes l'un & l'autre d'une fin plus tragique.

Gustave libérateur de son pays, jouit assez paisiblement de sa gloire. Il fit le premier connaître aux nations étrangères de quel poids la Suède pouvait être dans les affaires de l'Europe, dans un tems où la politique Européane prenait une nouvelle face, & où l'on commençait à vouloir établir la balance du pouvoir.

François I. fit une alliance avec lui, & même, tout luthérien qu'était *Gustave*, il lui envoya le collier de son ordre malgré les statuts. *Gustave* le reste de sa vie se fit une étude de régler l'état. Il fallut user de sa prudence pour que la religion qu'il avait détruite, ne troublât pas son gouvernement. Les Dalécarliens qui l'avaient aidé les premiers à monter sur le trône furent les premiers à l'inquiéter. Leur rusticité farouche les attachait aux anciens usages de leur église ; ils n'étaient catholiques que comme ils étaient barbares, par la naissance & par l'éducation. On en peut juger par une requête qu'ils présentèrent ; ils demandèrent que le roi ne portât point d'habits découpés à la mode de France, & qu'on fit brûler tous les

citoyens qui feraient gras le vendredi. C'était prefque la feule chofe à quoi ils diftinguoient les catholiques des luthériens.

Le roi étouffa tous ces mouvemens, établit avec adreffe fa religion en confervant des évêques, & en diminuant leurs revenus & leur pouvoir. Les anciennes loix de l'état furent refpectées; il fit déclarer fon fils *Fréderic* fon fucceffeur par les états en 1544, & même il obtint que la couronne refterait dans fa maifon, à condition que fi fa race s'éteignait, les états rentreraient dans le droit d'élection; que s'il ne reftait qu'une princeffe, elle aurait une dot fans prétendre à la couronne.

Voilà dans quelle fituation étaient les affaires du Nord du tems de *Charles-Quint*. Les mœurs de tous ces peuples étaient fimples, mais dures; on n'en était que moins vertueux pour être plus ignorant. Les titres de comte, de marquis, de baron, de chevalier, & la plupart des fymboles de la vanité, n'avaient point pénétré chez les Suédois, & peu chez les Danois; mais auffi les inventions utiles y étaient ignorées. Ils n'avaient ni commerce réglé, ni manufactures. Ce fut *Guftave-Vafa*, qui en tirant les Suédois de l'obfcurité, anima auffi les Danois par fon exemple.

DE LA HONGRIE.

La Hongrie fe gouvernait entiérement comme la Pologne: elle élifait fes rois dans fes diètes. Le palatin de Hongrie avait la même autorité que le primat Polonais; & de plus il était juge entre le roi & la nation. Telle avait été autrefois la puiffance ou le droit du palatin de l'empire, du maire du palais de France, du jufticier d'Arragon. On voit que dans toutes les monarchies l'autorité des rois commença toujours par être balancée. On voulut des monarques, mais jamais de defpotes.

Les nobles avaient les mêmes priviléges qu'en Polo-

gne, je veux dire d'être impunis, & de disposer de leurs serfs : la populace était esclave. La force de l'état était dans la cavalerie, composée de nobles & de leurs suivans : l'infanterie était un ramas de paysans sans ordre, qui combattaient dans le tems qui suit les semailles, jusqu'à celui de la moisson.

On se souvient, que vers l'an 1000 la Hongrie reçut le christianisme. Le chef des Hongrois *Etienne*, qui voulait être roi se servit de la force & de la religion. Le pape *Silvestre II.* lui donna le titre de roi & même de roi apostolique. Des auteurs prétendent que ce fut *Jean XVIII.* ou *XIX.* qui conféra ces deux honneurs à *Etienne* en 1003 ou 1004. De telles discussions ne sont pas le but de mes recherches. Il me suffit de considérer que c'est pour avoir donné ce titre dans une bulle, que les papes prétendaieint exiger des tributs de la Hongrie, & c'est en vertu de ce mot *apostolique* que les rois de Hongrie prétendaient donner tous les bénéfices du royaume.

On voit qu'il y a des préjugés par lesquels les rois & les nations entières se gouvernent. Le chef d'une nation guerrière n'avait osé prendre le titre de roi sans la permission du pape. Ce royaume & celui de Pologne étaient gouvernés sur le modèle de l'empire Allemand. Cependant les rois de Pologne & de Hongrie, qui ont fait enfin des comtes n'osèrent jamais faire des ducs, loin de prendre le titre de *majesté*, on les appellait alors *votre excellence.*

Les empereurs regardaient même la Hongrie comme un fief de l'empire. En effet *Conrad le Salique* avait reçu un hommage & un tribut du roi *Pierre*; & les papes de leur côté soutenaient qu'ils devaient donner cette couronne, parce qu'ils avaient les premiers appellé du nom de roi le chef de la nation Hongroise.

Il faut un moment remonter ici au tems où la maison de *France*, qui a fourni des rois au Portugal, à l'Angleterre, à Naples, vit aussi ses rejetons sur le trône de Hongrie.

Vers l'an 1290 le trône étant vacant, l'empereur *Rodolphe de Habſbourg* en donna l'inveſtiture à ſon fils *Albert d'Autriche*, comme s'il eût donné un fief ordinaire. Le pape *Nicolas IV.* de ſon côté conféra le royaume comme un bénéfice, au petit-fils de ce fameux *Charles d'Anjou* frère de *St. Louis*, roi de Naples & de Sicile. Ce neveu de *St. Louis* était appellé *Charles Martel*, & il prétendait le royaume, parce que ſa mère *Marie de Hongrie* était ſœur du roi Hongrois dernier mort. Ce n'eſt pas chez les peuples libres un titre pour régner que d'être parent de leurs rois. La Hongrie ne prit pour maître ni celui que nommait l'empereur, ni celui que lui donnait le pape. Elle choiſit *André*, ſurnommé *le Vénitien* parce qu'il s'était marié à Veniſe, prince qui d'ailleurs était du ſang royal. Il y eut des excommunications & des guerres; mais après ſa mort, & après celle de ſon concurrent *Charles Martel*, les arrêts du tribunal de Rome furent exécutés.

Boniface VIII. en 1303, quatre mois avant que l'affront qu'il reçut du roi de France, le fit, dit-on, mourir de douleur, jouit de l'honneur de voir plaider devant lui, comme on l'a déjà dit, la cauſe de la maiſon d'*Anjou*. La reine de Naples *Marie* parla elle-même devant le conſiſtoire; & *Boniface* donna la Hongrie au prince *Carobert* fils de *Charles Martel*, & petit-fils de cette *Marie*.

Ce *Carobert* fut donc en effet roi par la grace du pape, ſoutenu de ſon parti & de ſon épée. La Hongrie ſous lui devint plus puiſſante que les empereurs, qui la regardaient comme un fief. *Carobert* réunit la Dalmatie, la Croatie, la Servie, la Tranſilvanie, la Valachie, provinces démembrées du royaume dans la ſuite des tems.

Le fils de *Carobert*, nommé *Louis*, frère de cet *André de Hongrie* que la reine de Naples *Jeanne* ſa femme fit étrangler, accrut encor la puiſſance des Hongrois. Il paſſa au royaume de Naples pour venger le meurtre de ſon frère. Il aida *Charles de Durazzo* à détrôner *Jeanne*, ſans

l'aider dans la cruelle mort dont *Durazzo* fit périr cette reine. De retour dans la Hongrie, il y acquit une vraie gloire, car il fut juste ; il fit de sages loix ; il abolit les épreuves du fer ardent & de l'eau bouillante, d'autant plus accréditées que les peuples étaient plus grossiers.

On remarque toujours qu'il n'y a guère de grand homme qui n'ait aimé les lettres. Ce prince cultivait la géométrie & l'astronomie. Il protégeait les autres arts. C'est à cet esprit philosophique si rare alors, qu'il faut attribuer l'abolition des épreuves superstitieuses. Un roi qui connaissait la saine raison, était un prodige dans ces climats. Sa valeur fut égale à ses autres qualités. Ses peuples le chérirent ; les étrangers l'admirèrent : les Polonais sur la fin de sa vie l'élurent pour leur roi en 1370. Il régna heureusement, quarante ans en Hongrie, & douze ans en Pologne. Les peuples lui donnèrent le nom de *Grand* dont il était digne. Cependant il est presque ignoré en Europe. Il n'avait pas régné sur des hommes qui sussent transmettre sa gloire aux nations. Qui sait qu'au quatorzième siècle, il y eut un *Louis le Grand* vers les monts Krapak ?

Il était si aimé, que les états élurent en 1382 sa fille *Marie*, qui n'était pas encor nubile, & l'appellèrent *Marie-roi*, titre qu'ils ont encor renouvellé de nos jours pour la fille du dernier empereur de la maison d'*Autriche*.

Tout sert à faire voir que si dans les royaumes héréditaires on peut se plaindre des abus du despotisme, les états électifs sont exposés à de plus grands orages, & que la libertè même, cet avantage si naturel & si cher, a quelquefois produit de grands malheurs. La jeune *Marie-roi* était gouvernée, aussi-bien que l'état, par sa mère *Elizabeth de Bosnie*. Les seigneurs furent mécontens d'*Elizabeth* ; ils se servirent de leur droit de mettre la couronne sur une autre tête. Ils la donnèrent à *Charles de Durazzo*, surnommé *le Petit*, descendant en droite ligne du frère de *St. Louis* qui régna dans les deux Siciles. Il

arrive de Naples à Bude : il est couronné solemnellement en 1386, & reconnu roi par *Elizabeth* elle-même.

Voici un de ces événemens étranges sur lesquels les loix sont muettes, & qui laissent en doute si ce n'est pas un crime de punir le crime même.

Elizabeth & sa fille *Marie*, après avoir vécu en intelligence autant qu'il était possible avec celui qui possédait leur couronne, l'invitent chez elles, & le font assassiner en leur présence. Elles soulèvent le peuple en leur faveur ; & la jeune *Marie* toujours conduite par sa mère, reprend la couronne.

Quelque tems après *Elizabeth* & *Marie* voyagent dans la Basse-Hongrie. Elles passent imprudemment sur les terres d'un comte de *Hornac* ban de Croatie. Ce ban était ce qu'on appelle en Hongrie *comte suprême*, commandant les armées & rendant la justice. Il était attaché au roi assassiné. Lui était-il permis ou non de venger la mort de son roi ? Il ne délibéra pas, & parut consulter la justice dans la cruauté de sa vengeance. Il fait le procès aux deux reines, fait noyer *Elizabeth*, & garde *Marie* en prison comme la moins criminelle.

Dans le même tems *Sigismond*, qui depuis fut empereur, entrait en Hongrie, & venait épouser la reine *Marie*. Le ban de Croatie se crut assez puissant, & fut assez hardi, pour lui amener lui-même cette reine dont il avait fait noyer la mère. Il semble qu'il crut n'avoir fait qu'un acte de justice sévère. Mais *Sigismond* le fit tenailler & mourir dans les tourmens. Sa mort souleva la noblesse Hongroise, & ce règne ne fut qu'une suite de troubles & de factions.

On peut régner sur beaucoup d'états, & n'être pas un puissant prince. Ce *Sigismond* fut à la fois empereur, roi de Bohême & de Hongrie. Mais en Hongrie il fut battu par les Turcs, & mis une fois en prison par ses sujets révoltés. En Bohême il fut presque toujours en guerre contre les hussites ; & dans l'empire son autorité

fut presque toujours contrebalancée par les priviléges des princes & des villes.

En 1438, *Albert d'Autriche* gendre de *Sigismond*, fut le premier prince de la maison d'*Autriche* qui régna sur la Hongrie.

Il fut, comme *Sigismond*, empereur & roi de Bohême: mais il ne régna que trois ans. Ce règne si court fut la source des divisions intestines, qui jointes aux irruptions des Turcs, ont dépeuplé la Hongrie, & en ont fait une des malheureuses contrées de la terre.

Les Hongrois toujours libres, ne voulurent point pour leur roi d'un enfant que laissait *Albert d'Autriche*, & ils choisirent cet *Uladislas* ou *Ladislas*, roi de Pologne, que nous avons vu perdre en 1444 la bataille de Varnes avec la vie.

Fréderic III. d'Autriche, empereur d'Allemagne en 1440, se dit roi de Hongrie, & ne le fut jamais. Il garda dans Vienne le fils d'*Albert d'Autriche*, que j'appelerai *Ladislas Albert*, pour le distinguer de tant d'autres; tandis que le fameux *Jean Huniade* tenait tête en Hongrie à *Mahomet II.* vainqueur de tant d'états. Ce *Jean Huniade* n'était pas roi, mais il était général chéri d'une nation libre & guerrière, & nul roi ne fut aussi absolu que lui.

Après sa mort la maison *d'Autriche* eut la couronne de Hongrie. Ce *Ladislas Albert* fut élu. Il fit périr par la main du bourreau un des fils de ce *Jean Huniade* vengeur de la patrie. Mais chez les peuples libres la tyrannie n'est pas impunie. *Ladislas Albert d'Autriche* fut chassé de ce trône souillé d'un si beau sang, & paya par l'exil sa cruauté.

Il restait un fils de ce grand *Huniade*: ce fut *Matthias Corvin*, que les Hongrois ne tirèrent qu'a force d'argent des mains de la maison d'*Autriche*. Il combattit, & l'empereur *Fréderic III.* auquel il enleva l'Autriche, & les Turcs qu'il chassa de la Haute-Hongrie.

Après sa mort arrivée en 1490, la maison d'*Autriche* voulut toujours ajouter la Hongrie à ses autres états.

L'empereur *Maximilien* rentré dans Vienne ne put obtenir ce royaume. Il fut déféré à un roi de Bohême nommé encor *Ladiſlas*, que j'appellerai *Ladiſlas de Bohême.*

Les Hongrois en ſe choiſiſſant ainſi leurs rois, reſtraignaient toujours leur autorité, à l'exemple des nobles en Pologne, & des électeurs de l'empire. Mais il faut avouer que les nobles de Hongrie étaient de petits tyrans, qui ne voulaient point être tyranniſés. Leur liberté était une indépendance funeſte, & ils réduiſaient le reſte de la nation à un eſclavage ſi miſérable, que tous les habitans de la campagne ſe ſoulevèrent contre des maîtres trop durs. Cette guerre civile, qui dura quatre années, affaiblit encor ce malheureux royaume. La nobleſſe mieux armée que le peuple, & poſſédant tout l'argent, eut enfin le deſſus; & la guerre finit par le redoublement des chaînes du peuple, qui eſt encor réellement eſclave de ſes ſeigneurs.

Un pays ſi long-tems dévaſté, & dans lequel il ne reſtait qu'un peuple eſclave & mécontent ſous des maîtres preſque toujours diviſés ne pouvait plus réſiſter par lui-même aux armes des ſultans Turcs. Auſſi quand le jeune *Louis II.* fils de ce *Ladiſlas de Bohême*, & beau-frère de l'empereur *Charles-Quint*, voulut ſoutenir les efforts de *Soliman*, toute la Hongrie ne put dans cette extrême néceſſité lui fournir une armée de trente mille combattans. Un cordelier nommé *Tomoré*, général de cette armée dans laquelle il y avait cinq évêques, promit la victoire au roi *Louis*. L'armée fut détruite à la célèbre journée de Mohats en 1526. Le roi fut tué, & *Soliman* vainqueur parcourut tout ce royaume malheureux, dont il emmena plus de deux cent mille captifs.

En vain la nature a placé dans ce pays des mines d'or, & les vrais tréſors des bleds & des vins; en vain elle y forme des hommes robuſtes, bien-faits, ſpirituels; on ne voyait preſque plus qu'un vaſte déſert, des villes ruinées, des campagnes dont on labourait une partie les

armes à la main, des villages creusés sous terre où les habitans s'ensevelissaient avec leurs grains & leurs bestiaux, une centaine de châteaux fortifiés, dont les possesseurs disputaient la souveraineté aux Turcs & aux Allemans.

Il y avait encor plusieurs beaux pays de l'Europe dévastés, incultes, inhabités, tels que la moitié de la Dalmatie, le nord de la Pologne, les bords du Tanaïs, la fertile contrée de l'Ukraine, tandis qu'on allait chercher des terres dans un nouvel univers & aux bornes de l'ancien.

DE L'ÉCOSSE.

Dans ce tableau du gouvernement politique du Nord, je ne dois pas oublier l'Écosse, dont je parlerai encor en traitant de la religion.

L'Écosse entrait un peu plus que le reste dans le système de l'Europe, parce que cette nation ennemie des Anglais qui voulaient la dominer, était alliée de la France depuis long-tems. Il n'en coûtait pas beaucoup aux rois de France pour faire armer les Écossais. On voit que *François I.* n'envoya que trente mille écus (qui font aujourd'hui cent trente mille de nos livres) au parti qui devait en 1543 faire déclarer la guerre aux Anglais. En effet l'Ecosse est si pauvre, qu'aujourd'hui qu'elle est réunie à l'Angleterre, elle ne paie que la quarantième partie des subsides des deux royaumes. (*a*)

Un état pauvre, voisin d'un état riche, est à la longue vénal. Mais tandis que cette province ne se vendit point, elle fut redoutable. Les Anglais qui subjuguèrent si aisément l'Irlande sous *Henri II.* ne purent dominer en Ecosse. *Edouard III.* grand guerrier & adroit politique, la dompta, mais ne put la garder. Il y eut toujours entre les Ecossais & les Anglais une inimitié & une jalousie pareille à celle qu'on voit aujourd'hui entre les Portugais

(*a*) Ceci était écrit en 1740.

& les Eſpagnols. La maiſon des *Stuarts* régnait ſur l'Ecoſſe depuis 1370. Jamais maiſon n'a été plus infortunée. *Jacques I.* après avoir été priſonnier en Angleterre dix-huit années, fut aſſaſſiné par ſes ſujets en 1444. *Jacques II.* fut tué dans une expédition malheureuſe à Roxboroug à l'âge de vingt-neuf ans. *Jacques III.* n'en ayant pas encor trente-cinq, fut tué par ſes ſujets en bataille rangée. *Jacques IV.* gendre du roi d'Angleterre *Henri ſept*, périt âgé de trente-neuf ans en 1513 dans une bataille contre les Anglais, après un règne très-malheureux. *Jacques V.* mourut dans la fleur de ſon âge à trente ans en 1542.

Nous verrons la fille de *Jacques V.* plus malheureuſe que tous ſes prédéceſſeurs, augmenter le nombre des reines mortes par la main des bourreaux. *Jacques VI.* ſon fils ne fut roi d'Ecoſſe, d'Angleterre & d'Irlande, que pour jeter par ſa faibleſſe les fondemens des révolutions qui ont porté la tête de *Charles I.* ſur un échaffaut, qui ont fait languir *Jacques VII.* dans l'exil, & qui tiennent encor cette famille infortunée errante loin de ſa patrie. Le tems le moins funeſte de cette maiſon était celui de *Charles-Quint* & de *François I.* C'était alors que régnait *Jacques V.* père de *Marie Stuart*, & qu'après ſa mort ſa veuve *Marie de Lorraine*, mère de *Marie Stuart*, eut la régence du royaume. Les troubles ne commencèrent à naître que ſous la régence de cette *Marie de Lorraine* : & la religion, comme on le verra, en fut le premier prétexte.

Je n'étendrai pas davantage ce recenſement des royaumes du Nord au ſeizième ſiècle. J'ai déjà expoſé en quels termes étaient enſemble l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Eſpagne. Ainſi je me ſuis donné une connaiſſance préliminaire des intérêts du Nord & du Midi. Il faut voir plus particuliérement ce que c'était que l'empire.

CHAPITRE DOUZIEME.

De l'Allemagne & de l'empire, aux quinzième & seizième siècles.

LE nom d'empire d'Occident subsistait toujours. Ce n'était guère depuis très-long-tems qu'un titre onéreux; & il y parut bien, puisque l'ambitieux *Edouard III.* à qui les électeurs l'offrirent en 1348, n'en voulut point. L'empereur *Charles IV.* regardé comme le législateur de l'empire, ne put obtenir du pape *Innocent IV.* & des barons Romains, la permission de se faire couronner empereur à Rome, qu'à condition qu'il ne coucherait pas dans la ville. Sa fameuse *bulle d'or* mit quelqueordre dans l'anarchie de l'Allemagne. Le nombre des électeurs fut fixé par cette loi, qu'on regarda comme fondamentale, & à la quelle on a dérogé depuis. De son tems les villes impériales eurent voix délibérative dans les diètes. Toutes les villes de la Lombardie étaient réellement libres, & l'empire ne conservait sur elles que des droits. Chaque seigneur continua d'être souverain dans ses terres en Allemagne & en Lombardie pendant tous les règnes suivans.

Les tems de *Venceslas*, de *Robert*, de *Josse*, de *Sigismond*, furent des tems obscurs, où l'on ne voit aucune trace de la majesté de l'empire, excepté dans le concile de Constance que *Sigismond* convoqua, & où il parut dans toute sa gloire; mais dont il sortit avec la honte d'avoir violé le droit des gens en laissant brûler *Jean Hus* & *Jérôme de Prague.*

Les empereurs n'avaient plus de domaines, ils les avaient cédes aux évêques & aux villes; tantôt pour se faire un appui contre les seigneurs des grands fiefs, tantôt pour avoir de l'argent. Il ne leur restait que la

ſubvention des mois Romains ; taxe qu'on ne payait qu'en tems de guerre, & pour la vaine cérémonie de la couronne, & du voyage de Rome. Il était donc abſolument néceſſaire d'élire un chef puiſſant par lui-même, & ce fut ce qui mit le ſceptre dans la maiſon d'*Autriche*. Il fallait un prince dont les états puiſſent d'un côté communiquer à l'Italie, & de l'autre réſiſter aux inondations des Turcs. L'Allemagne trouvait cet avantage avec *Albert II.* duc d'Autriche, roi de Bohême & de Hongrie; & c'eſt ce qui fixa la dignité impériale dans ſa maiſon: le trône y fut héréditaire ſans ceſſer d'être électif. *Albert* & ſes ſucceſſeurs furent choiſis, parce qu'ils avaient de grands domaines; & *Rodolphe de Habsbourg*, tige de cette maiſon, avait été élu parce qu'il n'en avait point. La raiſon en eſt palpable. *Rodolphe* fut choiſi dans un tems où les maiſons de *Saxe* & de *Souabe* avaient fait craindre le deſpotiſme, & *Albert II.* dans un tems où l'on croyait la maiſon d' *Autriche* aſſez puiſſante pour défendre l'empire, & non aſſez pour l'aſſervir.

Fréderic III. eut l'empire à ce titre. L'Allemagne de ſon tems fut dans la langueur & dans la tranquillité. Il ne fut pas auſſi puiſſant qu'il aurait pu l'être; & nous avons vu qu'il était bien loin d'être *ſouverain de la chrétienté*, comme le porte ſon épitaphe.

Maximilien I. n'étant encor que roi des Romains, commença la carièrre la plus glorieuſe par la victoire de Guinegaſte en Flandre qu'il remporta contre les Français en 1479, & par le traité de 1492. qui lui aſſura la Franche-Comté, l'Artois, & le Charolois. Mais ne tirant rien des Pays-Bas qui appartenaient à ſon fils *Philippe le Beau*, rien des peuples de l'Allemagne, & peu de choſe de ſes états tenus en échec par la France, il n'aurait jamais eu de crédit en Italie ſans la ligue de Cambrai, & ſans *Louis XII.* qui travailla pour lui.

D'abord le pape & les Vénitiens l'empêchèrent

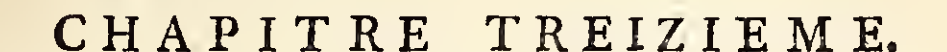
en 1508. de venir ſe faire couronner empereur à Rome, & il prit le titre d'*empereur élu*, ne pouvant être empereur couronné par le pape. On le vit depuis la ligue de Cambrai recevoir en 1713 une ſolde de cent écus par jour du roi d'Angleterre *Henri VIII.* Il avait dans ſes états d'Allemagne des hommes avec leſquels on pouvait combattre des Turcs; mais il n'avait pas les tréſors avec leſquels la France, l'Angleterre & l'Italie combattaient alors.

L'Allemagne était devenue véritablement une république de princes & de villes, quoique le chef s'expliquât dans ſes édits en maître abſolu de l'univers. Elle était dès l'an 1500 diviſée en dix cercles, & les directeurs de ces cercles, étant des princes ſouverains, les généraux & les colonels des cercles étant payés par les provinces, & non par l'empereur, cet établiſſement, qui liait toutes les parties de l'Allemagne enſemble, en aſſurait la liberté. La chambre impériale, qui jugeait en dernier reſſort, payée par les princes & par les villes, & ne réſidant point dans les domaines particuliers du monarque, était encor un appui de la liberté publique. Il eſt vrai qu'elle ne pouvait jamais mettre ſes arrêts à exécution contre de grands princes, à moins que l'Allemagne ne la ſecondât; mais cet abus même de la liberté en prouvait l'exiſtence. Cela eſt ſi vrai, que la cour aulique, qui prit ſa forme en 1512, & qui ne dépendait que des empereurs, fut bientôt le plus ferme appui de leur autorité.

L'Allemagne ſous cette forme de gouvernement était alors auſſi heureuſe qu'aucun autre état du monde. Peuplée d'une nation guerrière & capable des plus grands travaux militaires, il n'y avait pas d'apparence que les Turcs puſſent jamais la ſubjuguer. Son terrain eſt aſſez bon & aſſez bien cultivé pour que ſes habitans, n'en cherchaſſent pas d'autres, comme autrefois; & ils n'étaient ni aſſez riches, ni aſſez pauvres, ni aſſez unis pour conquérir toute l'Italie.

Mais quel était alors le droit fur l'Italie, & fur l'empire Romain ? Le même que celui des *Othons*, & de la maifon impériale de *Souabe*; le même qui avait coûté tant de fang, & qui avait fouffert tant d'altérations, depuis que *Jean XII.* patrice de Rome auffi-bien que pape, au lieu de réveiller le courage des anciens Romains, avait eu l'imprudence d'appeller les étrangers. Rome ne pouvait que s'en repentir, & depuis ce tems il y eut toujours une guerre fourde entre l'empire & le facerdoce, auffi-bien qu'entre les droits des empereurs, & les libertés des provinces d'Italie. Le titre de *Céfar* n'était qu'une fource de droits conteftés, de difputes indécifes, de grandeur apparente & de faibleffe réelle. Ce n'était plus le tems où les *Othons* faifaient des rois & leur impofaient des tributs. Si le roi de France *Louis XII.* s'était entendu avec les Vénitiens, au lieu de les battre, jamais probablement les empereurs ne feraient revenus en Italie. Mais il fallait néceffairement, par les divifions des princes Italiens, & par la nature du gouvernement pontifical, qu'une grande partie de ce pays fût toujours la proie des étrangers.





CHAPITRE TREIZIEME.

Usages des quinzième & seizième siècles, & de l'état des beaux-arts.

ON voit qu'en Europe il n'y avait guère de souverains absolus. Les empereurs avant *Charles-Quint* n'avaient osé prétendre au despotisme. Les papes étaient beaucoup plus maîtres à Rome qu'auparavant, mais moins dans l'église. Les couronnes de Hongrie & de Bohême étaient encor électives, ainsi que toutes celles du Nord : & l'élection suppose nécessairement un contrat entre le roi & la nation. Les rois d'Angleterre ne pouvaient ni faire des loix, ni en abuser sans le concours du parlement. *Isabelle* en Castille avait respecté les priviléges des *cortes*, qui sont les états du royaume. *Ferdinand le Catholique* n'avait pu en Arragon détruire l'autorité du justicier, qui se croyait en droit de juger les rois. La France seule depuis *Louis XI.* s'était tournée en état purement monarchique, gouvernement heureux lorsqu'un roi tel que *Louis XII.* répara par son amour pour son peuple, toutes les fautes qu'il commit avec les étrangers ; mais gouvernement le pire de tous, sous un roi faible ou méchant.

La police générale de l'Europe s'était perfectionnée, en ce que les guerres particulières des seigneurs féodaux n'étaient plus permises nulle part par les loix ; mais il restait l'usage des duels.

Les décrets des papes, toujours sages, & de plus toujours utiles à la chrétienté dans ce qui ne concernait pas leurs intérêts personnels, anathématisaient ces combats : mais plusieurs évêques les permettaient. Les parlemens de France les ordonnaient quelquefois, témoin celui de *Legris* & de *Carrouge* sous *Charles VI.* Il se fit beaucoup de duels depuis assez juridiquement. Le même

abus était aussi appuyé en Allemagne, en Italie, & en Espagne, par des formes regardées comme essentielles. On ne manquait pas sur-tout de se confesser & de communier avant de se préparer au meurtre. Le bon chevalier *Bayard* faisait toujours dire une messe lorsqu'il allait se battre en duel. Les combattans choisissaient un parrain, qui prenait soin de leur donner des armes égales, & surtout de voir s'ils n'avaient point sur eux quelques enchantemens ; car rien n'était plus crédule qu'un chevalier.

On vit quelquefois de ces chevaliers partir de leurs pays pour aller chercher un duel dans un autre, sans autre raison que l'envie de se signaler. On a vu que le duc *Jean de Bourbonnais* fit déclarer en 1414, *Qu'il irait en Angleterre avec seize chevaliers combattre a outrance pour éviter l'oisiveté, & pour mériter la grace de la très-belle, dont il est serviteur.*

Les tournois quoiqu'encor condamnés par les papes, étaient par-tout en usage. On les appellait toujours *ludi gallici*, parce que *Géofroi de Preuilly* en avait rédigé les loix au onzième siècle. Il y avait eu plus de cent chevaliers tués dans ces jeux : & ils n'en étaient que plus en vogue. C'est ce qui a été détaillé au chapitre des *tournois.*

L'art de la guerre, l'ordonnance des armées, les armes offensives & défensives, étaient tout autres encor qu'aujourd'hui.

L'empereur *Maximilien* avait mis en usage les armes de la phalange Macédonienne, qui étaient des piques de dix-huit pieds : les Suisses s'en servirent dans les guerres du Milanais, mais ils les quittèrent pour l'espadon à deux mains.

Les arquebuses étaient devenues une arme offensive indispensable contre ces remparts d'acier, dont chaque gendarme était couvert. Il n'y avait guère de casque & & de cuirasse à l'épreuve de ces arquebuses. La gendarmerie, qu'on appellait *la bataille*, combattait à pied

comme

comme à cheval : celle de France au quinzième ſiècle était la plus eſtimée.

L'infanterie Allemande & Eſpagnole étaient réputées les meilleures. Le cri d'armes était aboli preſque partout. Il y a eu des modes dans la guerre comme dans les habillemens.

Quant au gouvernement des états, je vois des cardinaux preſque à la tête de tous les royaumes. C'eſt en Eſpagne un *Ximénès* ſous *Iſabelle*, qui après la mort de ſa reine eſt régent du royaume, qui toujours vêtu en cordelier, met ſon faſte à fouler ſous ſes ſendales le faſte Eſpagnol ; qui lève une armée à ſes propres dépens, la conduit en Afrique, & prend Oran ; qui enfin eſt abſolu, juſqu'à ce que le jeune *Charles-Quint* le renvoie à ſon archevêché de Tolède, & le faſſe mourir de douleur.

On voit *Louis XII.* gouverné par le cardinal *d'Amboiſe*. *François I.* a pour miniſtre le cardinal *Duprat*. *Henri VIII.* eſt pendant vingt ans ſoumis au cardinal *Volſey* fils d'un boucher, homme auſſi faſtueux que *d'Amboiſe* qui comme lui voulut être pape, & qui n'y réuſſit pas mieux. *Charles-Quint* prit pour ſon miniſtre en Eſpagne, ſon précepteur le cardinal *Adrien*, que depuis il fit pape : & le cardinal *Granvelle* gouverna enſuite la Flandre. Le cardinal *Martinuſius* fut maître en Hongrie ſous *Ferdinand* frère de *Charles-Quint*.

Si tant d'eccléſiaſtiques ont régi des états tous militaires, ce n'eſt pas ſeulement parce que les rois ſe fiaient plus aiſément à un prêtre qu'ils ne craignaient point, qu'à un général d'armée qu'ils redoutaient ; c'eſt encor parce que ces hommes d'égliſe étaient ſouvent plus inſtruits, plus propres aux affaires, que les généraux & les courtiſans.

Ce ne fut que dans ce ſiècle que les cardinaux ſujets des rois commencèrent à prendre le pas ſur les chanceliers. Ils le diſputaient aux électeurs, & le cédaient en France & en Angleterre aux chanceliers de ces royaumes ; &

c'eſt encor une des contradictions que les uſages de l'orgueil avaient introduites dans la république chrétienne. Les regiſtres du parlement d'Angleterre font foi que le chancelier *Varham* précéda le cardinal *Volſey* juſqu'à l'année 1516.

Le terme de *majeſté* commençait à être affecté par les rois. Leurs rangs étaient réglés à Rome. L'empereur avait ſans contredit les premiers honneurs. Après lui venait le roi de France ſans aucune concurrence : la Caſtille, l'Arragon, le Portugal, la Sicile alternaient avec l'Angleterre : puis venaient l'Ecoſſe, la Hongrie, la Navarre, Chypre, la Bohême, & la Pologne. Le Dannemarck & la Suède étaient les derniers. Ces préſéances causèrent depuis de violens démêlés. Preſque tous les rois ont voulu être égaux, mais aucun n'a jamais conteſté le premier rang aux empereurs ; ils l'ont conſervé en perdant leur puiſſance.

Tous les uſages de la vie civile différaient des nôtres ; le pourpoint & le petit manteau étaient devenus l'habit de tous les cours. Les hommes de robe portaient par-tout la robe longue & étroite, les marchands une petite robe qui deſcendait à moitié des jambes.

Il n'y avait ſous *François I.* que deux coches dans Paris, l'un pour la reine, l'autre pour *Diane de Poitiers*. Hommes & femmes allaient à cheval.

Les richeſſes étaient tellement augmentées, que *Henri VIII.* roi d'Angleterre promit en 1519 une dot de trois cent trente-trois mille écus d'or à ſa fille *Marie*, qui devait épouſer le fils aîné de *Francois I.* On n'en avait jamais donné une ſi forte.

L'entrevue de *François I.* & de *Henri* fut long-tems célèbre par ſa magnificence. Leur camp fut appellé *le camp du drap d'or* : mais cet appareil paſſager, & cet effort de luxe, ne ſuppoſait pas cette magnificence générale, & ces commodités d'uſage ſi ſupérieures à la pompe d'un jour, & qui ſont aujourd'hui ſi communes. L'induſtrie n'avait point changé en palais ſomptueux, les

cabanes de bois & de plâtre qui formaient les rues de Paris. Londres était encor plus mal bâtié, & la vie y était plus dure. Les plus grands ſeigneurs menaient à cheval leurs femmes en croupe à la campagne. C'était ainſi que voyageaient toutes les princeſſes, couvertes d'une cappe de toile cirée dans les ſaiſons pluvieuſes. On n'allait point autrement au palais des rois. Cet uſage ſe conſerva juſqu'au milieu du dix-ſeptième ſiècle. La magnificence de *Charles-Quint*, de *François I.* de *Henri VIII.* de *Leon X.* n'étaient que pour les jours d'éclat & de ſolemnité. Aujourd'hui les ſpectacles journaliers, la foule des chars dorés, les milliers de fanaux qui éclairent pendant la nuit les grandes villes, forment un plus beau ſpectacle, & annoncent plus d'abondance, que les plus brillantes cérémonies des monarques du ſeizième ſiècle.

On commençait dès le tems de *Louis XII.* à ſubſtituer aux fourrures précieuſes, les étoffes d'or & d'argent qui ſe fabriquaient en Italie. Il n'y en avait point encor à Lyon. L'orfévrerie était groſſière. *Louis XII.* l'ayant défendue dans ſon royaume par une loi ſomptuaire indiſcrète, les Français firent venir leur argenterie de Veniſe. Les orfèvres de France furent réduits à la pauvreté, & *Louis XII.* révoqua ſagement la loi.

François I. devenu économe ſur la fin de ſa vie, défendit les étoffes d'or & de ſoie. *Henri II.* renouvella cette défenſe. Mais ſi ces loix avaient été obſervées, les manufactures de Lyon étaient perdues. Ce qui détermina à faire ces loix; c'eſt qu'on tirait la ſoie de l'étranger. On ne permit ſous *Henri II.* des habits de ſoie qu'aux évêques. Les princes & les princeſſes eurent la prérogative excluſive d'avoir des habits rouges, ſoit en ſoie, ſoit en laine. Enfin en 1563, il n'y eut que les princes & les évêques qui eurent le droit de porter des ſouliers de ſoie.

Toutes ces loix ſomptuaires ne prouvent autre choſe

ſinon que le gouvernement n'avait pas toujours de grandes vues, & qu'il parut plus aiſé aux miniſtres de proſcrire l'induſtrie que de l'encourager.

Les mûriers n'étaient encor cultivés qu'en Italie & en Eſpagne. L'or trait ne ſe fabriquait qu'à Veniſe & à Milan. Cependant les modes des Français ſe communiquaient déjà aux cours d'Allemagne, à l'Angleterre, & à la Lombardie. Les hiſtoriens Italiens ſe plaignent que depuis le paſſage de *Charles VIII.* on affectait chez eux de s'habiller à la françaiſe, & de faire venir de France tout ce qui ſervait à la parure.

Le pape *Jules II.* fut le premier qui laiſſa croître ſa barbe, pour inſpirer par cette ſingularité un nouveau reſpect aux peuples. *François I. Charles-Quint*, & tous les autres rois, ſuivirent cet exemple, adopté à l'inſtant par leurs courtiſans. Mais les gens de robe, toujours attachés à l'ancien uſage, quel qu'il ſoit, continuaient de ſe faire raſer, tandis que les jeunes guerriers affectaient la marque de la gravité & de la vieilleſſe. C'eſt une petite obſervation, mais elle entre dans l'hiſtoire des uſages,

Ce qui eſt bien plus digne de l'attention de la poſtérité, ce qui doit l'emporter ſur toutes ces coutumes introduites par le caprice, ſur toutes ces loix abolies par le tems, ſur les querelles des rois qui paſſent avec eux, c'eſt la gloire des arts qui ne paſſera jamais. Cette gloire a été pendant tout le ſeizième ſiècle, le partage de la ſeule Italie. Rien ne rappelle davantage l'idée de l'ancienne Grèce; car ſi les arts fleurirent en Grèce au milieu des guerres étrangères & civiles, ils eurent en Italie le même ſort; & preſque tout y fut porté à ſa perfection; tandis que les armées de *Charles-Quint* ſaccagèrent Rome, que *Barberouſſe* ravagea les côtes, & que les diſſentions des princes & des républiques troublèrent l'intérieur du pays.

L'Italie eut dans *Guichardin* ſon *Thucidide*, ou plutôt ſon *Xénophon*; car il commanda quelquefois dans les guerres qu'il écrivit. Il n'y eut en aucune province d'Italie

d'orateurs comme les *Démosthène*, les *Périclès*, les *Eschine*. Le gouvernement ne comportait presque nulle part cette espèce de mérite. Celui du théâtre, quoique très-inférieur à ce que fut depuis la scène française, pouvait être comparé à la scène grecque qu'elle faisait revivre; & la seule *Mandragore* de *Machiavel* vaut peut-être mieux que toutes les comédies d'*Aristophane*. *Machiavel* d'ailleurs était un excellent historien, & un bel esprit, avec lequel *Aristophane* ne peut entrer en aucune sorte de comparaison. Le cardinal *Bibiena* avait fait revivre la comédie grecque, & *Trissino*, archevêque de Bénevent, la tragédie, dès le commencement du seizième siècle. *Ruccelaï* suivit bientôt l'archevêque *Trissino*. On traduisit à Venise les meilleures pièces de *Plaute*, & on les traduisit en vers comme elles doivent l'être, puisque c'est en vers que *Plaute* les écrivit; elles furent jouées avec succès sur les théâtres de Venise & dans les couvens où l'on cultivait les lettres.

Les Italiens en imitant les tragiques Grecs & les comiques Latins, ne les égalèrent pas; mais ils firent de la pastorale un genre nouveau, dans lequel ils n'avaient point de guides, & où personne ne les a surpassés. L'*Aminta* du *Tasse*, & le *Pastor Fido* de *Guarini*, sont encor le charme de tous ceux qui entendent l'italien.

Presque toutes les nations polies de l'Europe sentirent alors le besoin de l'art théatral, qui rassemble les citoyens, adoucit les mœurs, & conduit à la morale par le plaisir. Les Espagnols approchèrent un peu des Italiens; mais ils ne purent parvenir à faire aucun ouvrage régulier. Il y eut un théâtre en Angleterre, mais il était encor plus sauvage. *Shakespear* donna de la réputation à ce théatre sur la fin du seizième siècle. Son génie perça au milieu de la barbarie, comme *Lopès de Vega* en Espagne. C'est dommage qu'il y ait beaucoup plus de barbarie encor que de génie dans les ouvrages de *Shakespear*: pourquoi des scènes entières du *Pastor Fido* sont-elles sues par cœur aujourd'hui à Stockholm & à Pétersbourg,

& pourquoi aucune pièce de *Shakespear* n'a-t-elle pu passer la mer ? C'est que le bon est recherché de toutes les nations. Un peuple qui aurait des tragédies, des tableaux, une musique, uniquement de son goût, & réprouvés de tous les autres peuples policés, ne pourra jamais se flatter justement d'avoir le bon goût en partage.

Les Italiens réussirent sur-tout dans les grands poëmes de longue haleine; genre d'autant plus difficile que l'uniso mi é de la rime & des stances à laquelle ils s'asservirent, semblait devoir étouffer le génie.

Si on veut mettre sans préjugé dans la balance l'*odyssée* d'*Homère*, avec le *Roland* de l'*Arioste*, l'Italien l'emporte à tous égards. Tous deux ayant le même défaut, l'intempérance de l'imagination, & le romanesque incroyable; l'*Arioste* a racheté ce défaut par des allégories si vraies, par des satires si fines, par une connaissance si approfondie du cœur humain, par les graces du comique qui succèdent sans cesse à des traits terribles, enfin par des beautés si innombrables en tout genre, qu'il a trouvé le secret de faire un monstre admirable.

A l'égard de l'*iliade*, que chaque lecteur se demande à lui-même ce qu'il penserait s'il lisait pour la première fois ce poëme, & celui du *Tasse*, en ignorant les noms des auteurs, & les tems où ces ouvrages furent composés, en ne prenant enfin pour juge que son plaisir. Pourrait-il ne pas donner en tout sens la préférence au *Tasse* ? Ne trouverait-il pas dans l'Italien plus de conduite, d'intérêt, de variété, de justesse, de graces, & de cette mollesse qui relève le sublime ? Encor quelques siècles, & on n'en fera peut-être pas de comparaison.

Il paraît indubitable que la peinture fut portée dans ce seizième siècle à une perfection que les Grecs ne connurent jamais, puisque non-seulement ils n'avaient pas cette variété de couleurs que les Italiens employèrent,

mais qu'ils ignoraient l'art de la perſpective & du clair obſcur.

La ſculpture, art plus facile & plus borné, fut celui où les Grecs excellèrent; & la gloire des Italiens eſt d'avoir approché de leurs modèles. Ils les ont ſurpaſſés dans l'architecture; & de l'aveu de toutes les nations, rien n'a jamais été comparable au temple principal de Rome moderne, le plus beau, le plus vaſte, le plus hardi qui jamais ait été dans l'univers.

La muſique ne fut bien cultivée qu'après ce ſeizième ſiècle, mais les plus fortes préſomptions font penſer qu'elle eſt très-ſupérieure à celle des Grecs, qui n'ont laiſſé aucun monument par lequel ont pût ſoupçonner qu'ils chantaſſent en parties.

La gravure en eſtampes, inventée à Florence au milieu du quinzième ſiècle, était un art tout nouveau qui était alors dans ſa perfection. Les Allemans jouiſſaient de la gloire d'avoir inventé l'imprimerie à-peu-près dans le même tems que la gravure fut connue, & par ce ſeul ſervice ils multiplièrent les connaiſſances humaines. Il n'eſt pas vrai, comme le diſent les auteurs Anglais de l'*hiſtoire univerſelle*, que *Fauſte* fut condamné au feu par le parlement de Paris comme ſorcier. Mais il eſt vrai que ſes facteurs, qui vinrent vendre à Paris les premiers livres imprimés, furent accuſés de magie. Cette accuſation n'eut aucune ſuite. C'eſt ſeulement une triſte preuve de la groſſière ignorance dans laquelle on était plongé, & que l'art même de l'imprimerie ne put diſſiper de long-tems. Le parlement fit ſaiſir en 1474 tous les livres qu'un des facteurs de Mayence avait apportés. C'eſt ce que nous avons vu à l'article de *Louis XI*.

Il n'eût pas fait cette démarche dans un tems plus éclairé; mais tel eſt le ſort des compagnies les plus ſages, qui n'ont d'autres règles que leurs anciens uſages & leurs formalités. Tout ce qui eſt nouveau les effarouche. Ils

s'oppoſent à tous les arts naiſſans, à toutes les vérités contraires aux erreurs de leur enfance, à tout ce qui n'eſt pas dans l'ancien goût & dans l'ancienne forme.

C'eſt par cet eſprit que ce même parlement a réſiſté ſi long-tems à la réforme du calendrier, qu'il a défendu d'enſeigner d'autre doctrine que celle d'*Ariſtote*, qu'il a proſcrit l'émétique, qu'il a fallu pluſieurs lettres de juſſion pour lui faire enrégiſtrer les lettres de pairie d'un *Montmorenci*, qu'il s'eſt refuſé quelque tems à l'établiſſement de l'académie Françaiſe, & qu'il s'eſt enfin oppoſé de nos jours à l'inoculation de la petite vérole & au débit de l'*Encylopédie*.

Comme aucun membre d'une compagnie ne répond des délibérations du corps, les avis les moins raiſonnables paſſent quelquefois ſans contradiction. C'eſt pourquoi le duc de *Sulli* dit dans ſes mémoires, « que ſi la ſageſſe » deſcendait ſur la terre, elle aimerait mieux ſe loger » dans une ſeule tête que dans celles d'une compagnie. »

Louis XI. qui ne pouvait être méchant quand il ne s'agiſſait pas de ſes intérêts, & dont la raiſon était ſupérieure quand elle n'était pas aveuglée par ſes paſſions, ôta la connaiſſance de cette affaire au parlement : il ne ſouffrit pas que la France fût à jamais déshonorée par la proſcription de l'imprimerie, & fit payer aux artiſtes de Mayence le prix de leurs livres.

La vraie philoſophie ne commença à luire aux hommes que ſur la fin du ſeizième ſiècle. *Galilée* fut le premier qui fit parler à la phyſique le langage de la vérité & de la raiſon. C'était un peu avant que *Copernic*, ſur les frontières de la Pologne, découvrît le véritable ſyſtême du monde. *Galilée* fut non-ſeulement le premier bon phyſicien, mais il écrivit auſſi élégamment que *Platon*; & il eut ſur le philoſophe Grec l'avantage incomparable de ne dire que des choſes certaines & intelligibles. La manière dont ce grand homme fut traité par l'inquiſition ſur la fin de ſes jours, imprimerait une honte

éternelle à l'Italie, ſi cette honte n'était pas effacée par la gloire même de *Galilée.* Sept inquiſiteurs par leur décret en 1616 déclarèrent l'opinion de *Copernic*, miſe par le philoſophe Florentin dans un ſi beau jour, *non-ſeulement hérétique dans la foi, mais abſurde dans la philoſophie.* Ce jugement contre une vérité prouvée depuis en tant de manières, eſt un grand témoignage de la force des préjugés. Il dut apprendre à ceux qui n'ont que le pouvoir, à ſe taire quand la philoſophie parle, & à ne ſe pas mêler de décider ſur ce qui n'eſt pas de leur reſſort. *Galilée* fut condamné depuis par le même tribunal à la priſon & à la pénitence, & fut obligé de ſe rétracter à genoux. Sa ſentence eſt à la vérité plus douce que celle de *Socrate* : mais elle n'eſt pas moins honteuſe à la raiſon des juges de Rome, que la condamnation de *Socrate* ne le fut aux lumières des juges d'Athènes. C'eſt le ſort du genre humain, que la vérité ſoit perſécutée dès qu'elle commence à paraître. La philoſophie toujours gênée ne put dans le ſeizième ſiècle faire autant de progrès que les beaux-arts.

Les diſputes de religion, qui agitèrent les eſprits en Allemagne, dans le Nord, en France & en Angleterre, retardèrent les progrès de la raiſon au lieu de les hâter. Des aveugles qui combattaient avec fureur, ne pouvaient trouver le chemin de la vérité. Ces querelles ne furent qu'une maladie de plus dans l'eſprit humain. Les beaux-arts continuèrent à fleurir en Italie, parce que la contagion des controverſes ne pénétra guère dans ce pays ; & il arriva que lorſqu'on s'égorgeait en Allemagne, en France, en Angleterre pour des choſes qu'on n'entendait point, l'Italie tranquille depuis le ſaccagement étonnant de Rome par l'armée de *Charles-Quint*, cultiva les arts plus que jamais. Les guerres de religion étalaient ailleurs des ruines, mais à Rome & dans pluſieurs autres villes Italiennes, l'architecture était ſignalée par des prodiges. Dix papes de ſuite contribuèrent preſque ſans aucune

interruption à l'achèvement de la basilique de *St. Pierre*, & encouragèrent les autres arts. On ne voyait rien de semblable dans le reste de l'Europe. Enfin la gloire du génie appartint alors à la seule Italie, ainsi qu'elle avait été le partage de la seule Grèce.

Une centaine d'artistes en tout genre a formé ce beau siècle que les Italiens appellent le *seicento*; plusieurs de ces grands hommes ont été malheureux, & persécutés: la postérité les venge: leur siècle, comme tous les autres, produisit des crimes & des calamités: mais il a sur les autres siècles la supériorité que ces rares génies lui ont donnée. C'est ce qui arriva dans l'âge qui produisit les *Sophocle* & les *Démosthène*, dans celui qui fit naître les *Ciceron* & les *Virgile*. Ces hommes qui sont les précepteurs de tous les tems, n'ont pas empêché qu'*Alexandre* n'ait tué *Clitus*, & qu'*Auguste* n'ait signé les proscriptions. *Racine*, *Corneille* & *La Fontaine* n'ont certainement pu empêcher que *Louis XIV.* n'ait commis de très-grandes fautes. Les crimes & les malheurs ont été de tous les tems, & il n'y a que quatre siècles pour les beaux-arts. Il faut être fou pour dire que ces arts ont nui aux mœurs. Ils sont nés malgré la méchanceté des hommes, & ils ont adouci jusqu'aux mœurs des tyrans.



CHAPITRE QUATORZIEME.

De CHARLES-QUINT, *& de* FRANÇOIS I. *jusqu'à l'élection de* CHARLES *à l'empire en* 1519. *Du projet de l'empereur* MAXIMILIEN *de se faire pape. De la bataille de Marignan.*

VERS ce siècle où *Charles-Quint* eut l'empire, les papes ne pouvaient plus en disposer comme autrefois ; & les empereurs avaient oublié leurs droits sur Rome. Ces prétentions réciproques ressemblaient à ces titres vains de *roi de France* que le roi d'Angleterre prend encor, & au nom de *roi de Navarre* que le roi de France conserve.

Les partis des *Guelfes* & des *Gibelins* étaient presqu'entiérement oubliés. *Maximilien* n'avait acquis en Italie que quelques villes, qu'il devait au succès de la ligue de Cambrai & qu'il avait prises sur les Vénitiens ; mais *Maximilien* imagina un nouveau moyen de soumettre Rome & l'Italie aux empereurs ; ce fut d'être pape lui-même après la mort de *Jules II.* étant veuf de sa femme fille de *Galéas-Marie Sforze* duc de Milan. On a encor deux lettres écrites de sa main, l'une à sa fille *Marguerite* gouvernante des Pays-Bas, l'autre au seigneur de *Chièvres*, par lesquelles ce dessein est manifesté. Il avoue dans ces lettres qu'il marchandait le pontificat, mais il n'était pas assez riche pour acheter cette singulière couronne, tant de fois mise à l'enchère.

Qui peut savoir ce qui serait arrivé, si la même tête eût porté la couronne impériale & la tiare ? Le sistême de l'Europe eût bien changé ; mais il changea autrement sous *Charles-Quint.*

A la mort de *Maximilien*, précisément comme les

indulgences & *Luther* commençaient à diviser l'Allemagne, *François I.* roi de France, & *Charles d'Autriche* roi d'Espagne, des deux Siciles, de Navarre, & souverain des dix-sept provinces des Pays-Bas, briguèrent ouvertement l'empire, dans le tems que l'Allemagne, menacée par les Turcs avait besoin d'un chef tel que *François I.* ou *Charles d'Autriche.* On n'avait point vu encor de si grands rois se disputer la couronne d'Allemagne. *François I.* plus âgé de cinq ans que son rival, en paraissait plus digne par les grandes actions qu'il venait de faire.

Dès son avénément à la couronne de France en 1515. la république de Gênes s'était remise sous la domination de la France, par les intrigues de ses propres citoyens. *François I.* passe aussi-tôt en Italie, aussi rapidement que ses prédécesseurs.

Il s'agissait d'abord de conquérir le Milanais perdu par *Louis XII.* & de l'arracher encor à cette malheureuse maison de *Sforze.* Il avait pour lui les Vénitiens, qui voulaient reprendre au moins le Véronois enlevé par *Maximilien.* Il avait contre lui alors le pape *Léon X.* vif intriguant, & l'empereur *Maximilien* affaibli par l'âge & incapable d'agir : mais les Suisses toujours irrités contre la France depuis leur querelle avec *Louis XII.* toujours animés par les harangues de *Matthieu Skeiner* cardinal de Sion, étaient les plus dangereux ennemis du roi. Ils prenaient alors le titre de défenseurs des papes, & de protecteurs des princes ; & ces titres depuis près de dix ans n'étaient point imaginaires.

Le roi qui marchait à Milan négociait toujours avec eux. Le cardinal de Sion, qui leur apprit à tromper, fit amuser le roi de vaines promesses, jusqu'à ce que les Suisses, ayant su que la caisse militaire de France était arrivée, crurent pouvoir enlever cet argent, & le roi même, & délivrer l'Italie.

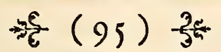
Ving-cinq mille Suisses, portant sur l'épaule & sur la poitrine la clef *de St. Pierre*, les uns armés de ces longues

piques de dix-huit pieds que plusieurs soldats poussaient ensemble en bataillon serré, les autres tenans leurs grands espadons à deux mains, vinrent fondre à grands cris dans le camp du roi près de Marignan. Ce fut de toutes les batailles données en Italie, la plus sanglante & la plus longue. Le jeune roi pour son coup d'essai s'avança à pied contre l'infanterie Suisse une pique à la main, combattit une heure entière accompagné d'une partie de sa noblesse. Les Français & les Suisses mêlés ensemble dans l'obscurité de la nuit, attendirent le jour pour recommencer. On sait que le roi dormit sur l'affut d'un canon à cinquante pas d'un bataillon Suisse. Ces peuples dans cette bataille attaquèrent toujours, & les Français furent toujours sur la défensive. C'est, me semble, une preuve assez forte que les Français, quand ils sont bien conduits, peuvent avoir ce courage patient qui est quelquefois aussi nécessaire que l'ardeur impétueuse qu'on leur accorde. Il était beau sur-tout à un jeune prince de vingt-un an, de ne perdre point le sang-froid dans une action si vive & si longue. Il était difficile, puisqu'elle durait, que les Suisses fussent vainqueurs, parce que les bandes noires d'Allemagne qui étaient avec le roi, faisaient une infanterie aussi ferme que la leur, & qu'ils n'avaient point de gendarmerie. Tout ce qui surprend, c'est qu'ils purent résister près de deux jours aux efforts de ces grands chevaux de bataille, qui tombaient à tout moment sur leurs bataillons rompus. Le vieux maréchal de *Trivulce* appellait cette journée une *bataille de géans*. Tout le monde convenait que la gloire de cette victoire était due principalement au fameux connétable *Charles de Bourbon*, depuis trop mal récompensé, & qui se vengea trop bien. Les Suisses fuirent enfin, mais sans déroute totale, laissant sur le champ de bataille plus de dix mille de leurs compagnons, & abandonnant le Milanais aux vainqueurs. *Maximilien Sforze* fut emmené en France comme *Louis le Maure*, mais avec des conditions plus douces. Il devint

ſujet, au lieu que l'autre avait été captif. On laiſſa vivre en France avec une penſion modique ce ſouverain du plus beau pays de l'Italie.

François après cette victoire de Marignan, & cette conquête du Milanais, était devenu l'allié du pape *Léon X.* & même celui des Suiſſes, qui enfin aimèrent mieux fournir des troupes aux Français, que ſe battre contre eux. Ses armes forcèrent l'empereur *Maximilien* à céder aux Vénitiens le Véronois, qui leur eſt toujours demeuré depuis. Il fit donner à *Léon X.* le duché d'Urbin, qui eſt encor à l'égliſe; on le regardait donc comme l'arbitre de l'Italie, & le plus grand prince de l'Europe, & le plus digne de l'empire qu'il briguait après la mort de *Maximilien.* La renommée ne parlait point encor en faveur du jeune *Charles d'Autriche* : ce fut ce qui détermina en partie les électeurs de l'empire à le préférer. Ils craignaient d'être trop ſoumis à un roi de France; ils redoutaient moins un maître dont les états, quoique plus vaſtes, étaient éloignés & ſéparés les uns des autres. *Charles* fut donc empereur, malgré les quatre cent mille écus dont *François I.* crut avoir acheté les ſuffrages.







CHAPITRE QUINZIEME.

De CHARLES-QUINT, *&* *de* FRANÇOIS I. *Malheurs de la France.*

On connaît quelle rivalité s'éleva dès-lors entre ces deux princes. Comment pouvaient-ils n'être pas éternellement en guerre ? *Charles* ſeigneur des Pays-Bas avait l'Artois, & beaucoup de villes à revendiquer. Roi de Naples & de Sicile, il voyait *François I.* prêt à réclamer ces états au même titre que *Louis XII.* Roi d'Eſpagne, il avait l'uſurpation de la Navarre à ſoutenir. Empereur, il devait défendre le grand fief du Milanais contre les prétentions de la France. Que de raiſons pour déſoler l'Europe !

Entre ces deux grands rivaux *Léon X.* veut d'abord tenir la balance. Mais comment le peut-il ? Qui choiſira-t-il pour vaſſal, pour roi des deux Siciles, *Charles* ou *François* ? Que deviendra l'ancienne loi des papes portée dès le treizième ſiècle, *que jamais roi de Naples ne pourra être empereur* ? Loi à laquelle *Charles d'Anjou* s'était ſoumis, & que les papes regardaient comme la gardienne de leur indépendance. *Léon X* n'était pas aſſez puiſſant pour faire exécuter cette loi : elle pouvait être reſpectée à Rome ; elle ne l'était pas dans l'empire. Bientôt le pape eſt obligé de donner une diſpenſe à *Charles-Quint* qui veut bien la ſolliciter, & de reconnaître malgré lui un vaſſal qui le fait trembler. Il donne cette diſpenſe, & s'en repent le moment d'après.

Cette balance que *Léon X.* voulait tenir, *Henri VIII.* l'avait entre les mains. Auſſi le roi de France & l'empereur le courtiſent ; auſſi tous deux tâchent de gagner ſon premier miniſtre le cardinal *Volſey*.

D'abord *François I.* ménage cette célèbre entrevue

près de Calais avec le roi d'Angleterre. *Charles* arrivant d'Efpagne, va voir enfuite *Henri* à Cantorberi, & *Henri* le reconduit à Calais & à Gravelines.

Il était naturel que le roi d'Angleterre prît le parti de l'empereur, puifqu'en fe liguant avec lui il pouvait efpérer de reprendre en France les provinces dont avaient joui fes ancêtres; au lieu qu'en fe liguant avec *François I.* il ne pouvait rien gagner en Allemagne, où il n'avait rien à prétendre.

Pendant qu'il temporife encor, *François I.* commença cette querelle interminable en s'emparant de la Navarre. Je fuis très-éloigné de perdre de vue le tableau de l'Europe, pour chercher à réfuter les détails rapportés par quelques hiftoriens; mais je ne peux m'empêcher de remarquer combien *Puffendorff* fe trompe quelquefois: il dit que cette entreprife fur la Navarre fut faite en 1516, immédiatement après la mort de *Ferdinand le Catholique*, par le roi dépoffédé. Il ajoute *que* Charles *avait toujours devant les yeux fon* plus ultrà, *& formait de jour en jour de vaftes deffeins.* Il y a là bien des méprifes. *Charles* en 1516 avait quinze ans; ce n'eft pas l'âge des vaftes deffeins; il n'avait point pris encor fa devife de *plus ultrà.* Enfin après la mort de *Ferdinand* ce ne fut point *Jean d'Albret* qui rentra dans la Navarre en 1516. Ce *Jean d'Albret* mourut cette année-là même; ce fut *François I.* qui en fit la conquête paffagère au nom de *Henri d'Albret*, non pas en 1516, mais en 1521.

Ni *Charles VIII.* ni *Louis XII.* ni *François I.* ne gardèrent leurs conquêtes. La Navarre à peine foumife fut prife par les Efpagnols. Dès-lors les Français furent obligés de fe battre toujours contre les forces Efpagnoles à toutes les extrémités du royaume, vers Fontarabie, vers la Flandre, vers l'Italie; & cette fituation des affaires a duré jufqu'au dix-huitième fiècle.

Dans le même tems que les troupes Efpagnoles de *Charles-Quint*

Charles-Quint reprenaient la Navarre, ſes troupes Allemandes pénétraient juſqu'en Picardie, & ſes partiſans ſoulevaient l'Italie. Les factions & la guerre étaient partout.

Le pape *Léon X* toujours flottant entre *François I* & *Charles-Quint*, était alors pour l'empereur. Il avait raiſon de ſe plaindre des Français; ils avaient voulu lui enlever Reggio comme une dépendance du Milanais; ils ſe faiſaient des ennemis de leurs nouveaux voiſins par des violences hors de ſaiſon. *Lautrec* gouverneur du Milanais avait fait écarteler le ſeigneur *Palavicini* ſoupçonné de vouloir ſoulever le Milanais, & il avait donné à ſon propre frère *de Foix* la confiſcation de l'accuſé. Cela ſeul rendait le nom Français odieux. Tous les eſprits étaient révoltés. Le gouvernement de France ne remédiait à ces déſordres ni par ſa ſageſſe, ni en envoyant l'argent néceſſaire.

En vain le roi de France devenu l'allié des Suiſſes en avait à ſa ſolde; il y en eut auſſi dans l'armée impériale, & ce cardinal de Sion, toujours ſi funeſte aux rois de France, ayant ſu renvoyer en leur pays ceux qui étaient dans l'armée françaiſe, *Lautrec*, gouverneur du Milanais, fut chaſſé de la capitale, & bientôt de tout le pays. *Léon X* mourut alors dans le tems que ſa monarchie temporelle s'affermiſſait, & que la ſpirituelle commençait à tomber en décadence.

Il parut bien à quel point *Charles-Quint* était puiſſant, & quelle était la ſageſſe de ſon conſeil. Il eut le crédit de faire élire pape ſon précepteur *Adrien*, quoique né à Utrecht & preſque inconnu à Rome. Ce conſeil toujours ſupérieur à celui de *François I* eut encore l'habileté de ſuſciter contre la France le roi *Henri VIII* qui eſpéra pouvoir démembrer au moins ce pays qu'avaient poſſédé les rois d'Angleterre. *Charles* va lui-même en Angleterre précipiter l'armement & le départ. Il ſut même bientôt après détacher les Vénitiens de l'alliance de la France, & les mettre dans ſon parti. Pour comble, une faction qu'il avait dans Gènes, aidée de ſes troupes, chaſſe les

Français, & fait un nouveau doge sous la protection impériale. Ainsi sa puissance & son adresse pressaient, & entouraient de tous côtés la monarchie française.

François I qui dans de telles circonstances dépensait trop à ses plaisirs, & gardait peu d'argent pour ses affaires, fut obligé de prendre dans Tours une grande grille d'argent massif, dont *Louis XI* avait entouré le tombeau de *St. Martin*, elle pesait près de sept mille marcs; cet argent à la vérité était plus nécessaire à l'état qu'à *St. Martin*, mais cette ressource montrait un besoin pressant. Il y avait déjà quelques années que le roi avait vendu vingt charges nouvelles de conseillers du parlement de Paris. La magistrature ainsi à l'encan, & l'enlèvement des ornemens des tombeaux, ne marquaient que trop le dérangement des finances. Il se voyait seul contre l'Europe, & cependant loin de se décourager il résista de tous côtés. On mit si bon ordre aux frontières de Picardie, que l'Anglais, quoiqu'il eût dans Calais la clef de la France, ne put entrer dans le royaume: on tint en Flandre la fortune égale; on ne fut point entamé du côté de l'Espagne; enfin le roi auquel il ne restait en Italie que le château de Crémone, voulut aller lui-même reconquérir le Milanais, ce fatal objet de l'ambition des rois de France.

Pour avoir tant de ressources, & pour oser rentrer dans le Milanais lorsqu'on était attaqué par-tout, vingt charges de conseillers & la grille de *St. Martin* ne suffisaient pas. On aliéna pour la première fois le domaine du roi; on haussa les tailles & les autres impôts. C'était un grand avantage qu'avaient les rois de France sur leurs voisins; *Charles-Quint* n'était despotique à ce point dans aucun de ses états; mais cette facilité funeste de se ruiner produisit plus d'un malheur en France.

On peut compter parmi les causes des disgraces de *François I* l'injustice qu'il fit au connétable de *Bourbon*, auquel il devait le succès de la journée de Marignan.

C'était peu qu'on l'eût mortifié dans toutes les occasions. *Louise de Savoie* ducheſſe d'Angoulême, mère du roi, qui avait voulu ſe marier au connétable devenu veuf, & qui en avait eſſuyé un refus, voulut le ruiner ne pouvant l'épouſer; elle lui ſuſcita un procès reconnu pour très-injuſte par tous les juriſconſultes; il n'y avait que la mère toute puiſſante d'un roi qui pût le gagner.

Il s'agiſſait de tous le biens de la branche de *Bourbon*. Les juges trop ſollicités donnèrent un arrêt, qui mettant ces biens en ſéqueſtre, dépouillait le connétable. Ce prince envoie l'évêque d'Autun ſon ami, demander au roi au moins une ſurſéance. Le roi ne veut pas ſeulement voir l'évêque. Le connétable au déſeſpoir était déjà ſollicité ſecrétement par *Charles-Quint*. Il eût été héroïque de bien ſervir & de bien ſouffrir. Il y a une autre ſorte de grandeur, celle de ſe venger. *Charles de Bourbon* prit ce funeſte parti: il quitta la France, & ſe donna à l'empereur. Peu d'hommes ont goûté plus pleinement ce triſte plaiſir de la vengeance.

Tous les hiſtoriens flétriſſent le connétable du nom de traître. On pouvait, il eſt vrai, l'appeller rebelle & transfuge, il faut donner à chaque choſe ſon nom véritable. Le traître eſt celui qui livre le tréſor, ou le ſecret, ou les places de ſon maître, ou ſon maître lui-même à l'ennemi. Le terme latin *tradere* dont traître dérive, n'a pas d'autre ſignification.

C'était un perſécuté fugitif qui ſe dérobait aux vexations d'une cour injuſte & corrompue, & qui s'allait mettre ſous la protection d'un défenſeur puiſſant pour ſe venger les armes à la main.

Le connétable de *Bourbon*, loin de livrer à *Charles-Quint* rien de ce qui appartenait au roi de France, ſe livra ſeul à lui dans la Franche-Comté où il s'enfuit ſans aucun ſecours.

Dès qu'il fut entré ſur les terres de l'empire il rompit publiquement tous les liens qui l'attachaient au roi

dont il ſe croyait outragé. Il rénonça à toutes ſes dignités, & accepta le titre de généraliſſime des armées de l'empereur. Ce n'était point trahir le roi, c'était ſe déclarer contre lui ouvertement. Sa franchiſe était à la vérité celle d'un rebelle, ſa défection était condamnable ; mais il n'y avait aſſurément ni perfidie, ni baſſeſſe. Il était à-peu-près dans le même cas que le prince *Louis de Bourbon*, nommé le *Grand Condé*, qui pour ſe venger du cardinal *Mazarin* alla ſe mettre à la tête des armées Eſpagnoles. Ces deux princes furent également rebelles, mais aucun d'eux n'a été perfide.

Il eſt vrai que la cour de France ſoumiſe à la ducheſſe d'Angoulême ennemie du connétable, perſécuta les amis du fugitif. Le chancelier *Duprat* ſur-tout, homme dur autant que ſervile, le fit condamner lui & ſes amis comme traîtres ; mais la trahiſon & la rebellion ſont deux choſes très-différentes.

Tous nos livres en *ana*, tous nos recueils de contes ont répété l'hiſtoriette d'un grand d'Eſpagne qui brûla ſa maiſon à Madrid parce que le traître *Bourbon* y avait couché. Cette anecdote eſt aiſément détruite ; le connétable de *Bourbon* n'alla jamais en Eſpagne, & d'ailleurs la grandeur Eſpagnole conſiſta toujours à protéger les Français perſécutés dans leur patrie.

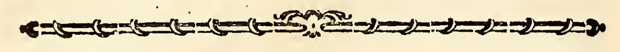
Le connétable en qualité de généraliſſime des armées de l'empereur, va dans le Milanais, où les Français étaient rentrés ſous l'amiral *Bonnivet* ſon plus grand ennemi. Un connétable qui connaiſſait le fort & le faible de toutes les troupes de France devait avoir un grand avantage. *Charles* en avait de plus grands ; preſque tous les princes d'Italie étaient dans ſes intérêts : les peuples haïſſaient la domination Françaiſe, & enfin il avait les meilleurs généraux de l'Europe ; c'était un marquis de *Peſcaire*, un *Lanoy*, un *Jean de Médicis*, noms fameux encor de nos jours.

L'amiral *Bonnivet*, oppoſé à ces généraux, ne leur fut

pas comparé ; & quand même il leur eût été supérieur par génie, il était trop inférieur par le nombre & par la qualité des troupes, qui encor n'étaient point payées. Il est obligé de fuir. Il est attaqué dans sa retraite à Biagrasse. Le fameux *Bayard*, qui ne commanda jamais en chef, mais à qui ce surnom de *Chevalier sans peur & sans reproche* était si bien dû, fut blessé à mort dans cette déroute de Biagrasse. Peu de lecteurs ignorent que *Charles de Bourbon* le voyant dans cet état lui marqua combien il le plaignait, & que le chevalier lui répondit en mourant : » Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, » mais vous qui combattez contre votre roi & contre » votre patrie. »

Il s'en fallut bien peu que la défection de ce prince ne fût la ruine du royaume. Il avait des droits litigieux sur la Provence, qu'il pouvait faire valoir par les armes, au lieu des droits réels qu'un procès lui avait fait perdre. *Charles-Quint* lui avait promis cet ancien royaume d'Arles dont la Provence devait faire la principale partie. Le roi *Henri VIII.* lui donnait cent mille écus par mois cette année pour les frais de la guerre. Il venait de prendre Toulon ; il assiégea Marseille. *François I.* avait sans doute à se repentir ; cependant rien n'était désespéré ; le roi avait une armée florissante. Il courut au secours de Marseille, & ayant délivré la Provence, il s'enfonça encor dans le Milanais. *Bourbon* alors retournait par l'Italie en Allemagne chercher de nouveaux soldats. *François I.* dans cet intervalle se crut quelque tems maître de l'Italie.





CHAPITRE SEIZIEME.

Prise de FRANÇOIS I. *Rome ſaccagée.* SOLIMAN *repouſſé. Principautés données. Conquête de Tunis. Queſtion ſi* CHARLES-QUINT *voulait la monarchie univerſelle?* SOLIMAN *reconnu roi de Perſe dans Babylone.*

VOICI un des plus grands exemples des coups de la fortune, qui n'eſt autre choſe après tout que l'enchaînement néceſſaire de tous les événemens de l'univers. D'un côté *Charles-Quint* eſt occupé dans l'Eſpagne à régler les rangs & à former l'étiquette : de l'autre *François I.* déjà célèbre dans l'Europe par la victoire de Marignan, auſſi valeureux que le chevalier *Bayard*, accompagné de l'intrépide nobleſſe de ſon royaume, ſuivi d'une armée floriſſante, eſt au milieu du Milanais. Le pape *Clément VII.* qui redoutait avec raiſon l'empereur, eſt hautement dans le parti du roi de France. Un des meilleurs capitaines de ce tems-là, *Jean de Médicis*, ayant quitté alors le ſervice des impériaux, combat pour lui à la tête d'une troupe choiſie. Cependant il eſt vaincu devant Pavie; & malgré des actions de bravoure qui ſuffiraient pour l'immortaliſer, il eſt fait priſonnier ainſi que les principaux ſeigneurs de France, & le roi titulaire de Navarre *Henri d'Albert*, fils de celui qui avait perdu ſon royaume, & conſervé ſeulement le Béarn. Le malheur de *François* voulut encor qu'il fût pris par le ſeul officier Français qui avait ſuivi le duc de *Bourbon*, & que le même homme qui était condamné à Paris, devînt le maître de ſa vie. Ce gentilhomme nommé *Pomperan*, eut à la fois la gloire de le garantir de la mort, & de le prendre priſonnier. Il eſt certain que le jour même le duc de *Bourbon* l'un de ſes vainqueurs vint le voir, & jouit de ſon triomphe.

Cette entrevue ne fut pas pour *François I.* le moment le moins fatal de la journée. Jamais lettre ne fut plus vraie que celle qu'écrivit ce monarque à sa mère : *Madame, tout est perdu, hors l'honneur.* Des frontières dégarnies, le trésor royal sans argent, la consternation dans tous les ordres du royaume, la désunion dans le conseil de la mère du roi régente, le roi d'Angleterre *Henri VIII.* menaçant d'entrer en France, & d'y renouveller les tems d'*Edouard III.* & de *Henri V.* Tout semblait annoncer une ruine inévitable.

Charles-Quint, qui n'avait pas encor tiré l'épée, tient en prison à Madrid non-seulement un roi, mais un héros. Il semble qu'alors *Charles* manqua à sa fortune ; car au lieu d'entrer en France, & de venir profiter de la victoire de ses généraux en Italie, il reste oisif en Espagne ; au lieu de prendre au moins le Milanais pour lui, il se croit boligé d'en vendre l'investiture à *François Sforze*, pour ne pas donner trop d'ombrage à l'Italie. *Henri VIII.* au lieu de se réunir à lui pour démembrer la France, devient jaloux de sa grandeur, & traite avec la régente. Enfin la prise de *François I.* qui devait faire naître de si grandes révolutions, ne produisit guère qu'une rançon avec des reproches, des démentis, des défis solemnels & inutiles, qui mêlèrent du ridicule à ces événemens terribles, & qui semblèrent dégrader les deux premiers personnages de la chrétienté.

Henri d'Albret détenu prisonnier dans Pavie, s'échappa & revint en France. *François I.* mieux gardé à Madrid, fut obligé, pour sortir de prison, de céder à l'empereur le duché entier de Bourgogne, une partie de la Franche-Comté, tout ce qu'il prétendait au-delà de Alpes, la suzeraineté sur la Flandre & l'Artois, la possession d'Arras, de Lisle, de Tournay, de Mortagne, de Hedin, de St. Amant, d'Orchie ; non-seulement il signe qu'il retablira le connétable de *Bourbon* son vainqueur dans tous les biens dont il l'avait dépouillé ; mais il promet encor

de *faire droit à cet ennemi pour les prétentions qu'il a ſur la Provence*. Enfin pour comble d'humiliation, il épouſe en priſon la ſœur de l'empereur. Le comte de *Lanoy*, l'un des généraux qui l'avaient fait priſonnier, vient en bottes dans ſa chambre lui faire ſigner ce mariage forcé. Ce traité de Madrid était auſſi funeſte que celui de Bretigni : mais *François I.* en liberté n'exécuta pas ſon traité comme le roi *Jean*.

Ayant cédé la Bourgogne, il ſe trouva aſſez puiſſant pour la garder. Il perdit la ſuzeraineté de la Flandre & de l'Artois; mais en cela il ne perdit qu'un vain hommage. Ses deux fils furent priſonniers à ſa place en qualité d'ôtages, mais il les racheta pour de l'argent: cette rançon à la vérité ſe monta à deux millions d'écus d'or, & ce fut un grand fardeau pour la France. Si on conſidère ce qu'il en coûta pour la capitivité de *François I.* pour celle du roi *Jean*, pour celle de *St. Louis*, combien la diſſipation des tréſors de *Charles V.* par le duc d'Anjou ſon frère, combien les guerres contre les Anglais avaient épuiſé la France, on admire les reſſources que *François I.* trouva dans la ſuite. Ces reſſources étaient dues aux acquiſitions ſucceſſives du Dauphiné, de la Provence, de la Bretagne, à la réunion de la Bourgogne, & au commerce qui fleuriſſait. Voilà ce qui répara tant de malheurs, & ce qui ſoutint la France contre l'aſcendant de *Charles-Quint*.

La gloire ne fut pas le partage de *François I.* dans toute cette triſte aventure. Il avait donné ſa parole à *Charles-Quint* de lui remettre la Bourgogne; promeſſe faite par faibleſſe, fauſſée par raiſon, mais avec honte. Il en eſſuya le reproche de l'empereur. Il eut beau lui répondre, *Vous avez menti par la gorge, & toutes les fois que le direz, mentirez*; la loi de la politique était pour *François I.* mais la loi de la chevalerie était contre lui.

Le roi voulut aſſurer ſon honneur en propoſant un duel à *Charles-Quint*, comme *Philippe de Valois* avait défié

Edouard III. L'empereur l'accepta & lui envoya même un héraut qui apportait ce qu'on appellait *la sureté du camp*, c'est-a-dire la désignation du lieu du combat & les conditions. *François I.* reçut ce héraut dans la grande salle du palais, en présence de toute la cour & des ambassadeurs; mais il ne voulut pas lui permettre de parler. Le duel n'eut point lieu. Tant d'appareil n'aboutit qu'au ridicule dont le trône même ne garantit pas les hommes. Ce qu'il y eut encor d'étrange dans toute cette aventure, c'est que le roi demanda au pape *Clément VIII.* une bulle d'absolution pour avoir cédé la mouvance de la Flandre & de l'Artois. Il se faisait absoudre pour avoir gardé un serment qu'il ne pouvait violer, & il ne se faisait pas absoudre d'avoir juré qu'il céderait la Bourgogne & de ne l'avoir pas rendue. On ne croirait pas une telle farce si cette bulle du 25 Novembre n'existait pas.

Cette même fortune qui mit un roi dans les fers de l'empereur en 1525, fit encor en 1527 le pape *Clément VII.* son prisonnier, sans qu'il le prévît, sans qu'il y eût la moindre part. La crainte de sa puissance avait uni contre lui le pape, le roi d'Angleterre, & la moitié de l'Italie. Ce même duc de *Bourbon*, si fatal à *François I.* le fut de même à *Clément VIII.* Il commandait sur les frontières du Milanais une armée d'Espagnols, d'Italiens & d'Allemans, victorieuse, mais mal payée, & qui manquait de tout. Il propose à ses capitaines & à ses soldats d'aller piller Rome pour leur solde, précisément comme autrefois les Hérules & les Goths avaient fait ce voyage. Ils y volèrent malgré une trève signée entre le pape & le vice-roi de Naples. On escalade les murs de Rome; *Bourbon* est tué en montant à la muraille; mais Rome est prise, livrée au pillage, saccagée comme elle le fut par *Alaric*, & le pape réfugié au château St. Ange y est prisonnier.

Les troupes Allemandes & Espagnoles vécurent neuf

mois à diſcrétion dans Rome, le pillage monta dit-on à quinze millions d'écus.

Il ſemble que c'était-là le tems d'être en effet empereur de Rome, & de conſommer ce qu'avaient commencé les *Charlemagne* & les *Othons*. Mais par une fatalité ſingulière, dont la ſeule cauſe eſt toujours venue de la jalouſie des nations, le nouvel empire Romain n'a jamais été qu'un fantôme.

La priſe de Rome, & la captivité du pape, ne ſervirent pas plus à rendre *Charles-Quint* maître abſolu de l'Italie, que la priſe de *François I.* ne lui avait donné une entrée en France. L'idée de la monarchie univerſelle qu'on attribue à *Charles-Quint*, eſt donc auſſi fauſſe & auſſi chimérique que celle qu'on imputa depuis à *Louis XIV.* Loin de garder Rome, loin de ſubjuguer toute l'Italie, il rend la liberté au pape pour quatre cent mille écus d'or, dont même il n'eut jamais que cent mille, comme il rend la liberté aux enfans de France pour deux millions d'écus.

On eſt ſurpris qu'un empereur, maître de l'Eſpagne, des dix-ſept provinces des Pays-Bas, de Naples & de Sicile, ſuzerain de la Lombardie, déjà poſſeſſeur du Mexique, & pour qui dans ce tems-là même on faiſait la conquête du Pérou, ait ſi peu profité de ſon bonheur. Mais les premiers tréſors qu'on lui avait envoyés du Mexique furent engloutis dans la mer; il ne recevait point de tribut réglé d'Amérique, comme en reçut depuis *Philippe II.* Les troubles excités en Allemagne par le luthéraniſme, l'inquiétaient: les Turcs en Hongrie l'alarmaient davantage: il avait à repouſſer à la fois *Soliman* & *François I.* à contenir les princes d'Allemagne, à ménager ceux d'Italie, & ſur-tout les Vénitiens, à fixer l'inconſtance de *Henri VIII.* Il joua toujours le premier rôle ſur le théatre de l'Europe; mais il fut toujours bien loin de la monarchie univerſelle.

Ses généraux ont encor de la peine à chaſſer d'Italie les Français qui étaient juſques dans le royaume de Naples

en 1528. Le fyftême de la balance & de l'équilibre était dès-lors établi en Europe : car immédiatement après la prife de *François I.* l'Angleterre & les puiffances Italiennes fe liguèrent avec la France pour balancer le pouvoir de l'empereur. Elles fe liguèrent de même après la prife du pape.

La paix fe fit à Cambrai fur le plan du traité de Madrid, par lequel *François I.* avait été délivré de prifon. C'eft à cette paix que *Charles* rendit les deux enfans de France, & fe défifta de fes prétentions fur la Bourgogne pour deux millions d'écus.

Alors *Charles* quitte l'Efpagne pour aller recevoir la couronne des mains du pape, & pour baifer les pieds de celui qu'il avait retenu captif. Il difpofe à la vérité de toute la Lombardie en maître. Il inveftit *François Sforze* du Milanais, & *Alexandre de Médicis* de la Tofcane ; il donne un duc à Mantoue ; il fait rendre par le pape Modène & Reggio au duc de Ferrare, mais tout cela pour de l'argent, & fans fe réferver d'autre droit que celui de la fuzeraineté.

Tant de princes à fes pieds lui donnent une grandeur qui impofe. La grandeur véritable fut d'aller repouffer *Soliman* de la Hongrie, à la tête de cent mille hommes, affifté de fon frère *Ferdinand*, & fur-tout des princes proteftans d'Allemagne, qui fe fignalèrent pour la défenfe commune. Ce fut-là le commencement de fa vie active & de fa gloire perfonnelle. On le voit à la fois combattre les Turcs, retenir les Français au-delà des Alpes, indiquer un concile, & revoler en Efpagne pour aller faire la guerre en Afrique. Il aborde devant Tunis, remporte une victoire fur l'ufurpateur de ce royaume, donne à Tunis un roi tributaire de l'Efpagne, délivre dix-huit mille captifs chrétiens, qu'il ramène en triomphe en Europe, & qui aidés de fes bienfaits & de fes dons, vont chacun dans leur patrie élever le nom de *Charles-Quint* jufqu'au ciel. Tous les rois chrétiens alors fem-

blaient petits devant lui, & l'éclat de ſa renommée obſcurciſſait toute autre gloire.

Son bonheur voulut encor que *Soliman*, ennemi plus redoutable que *François I.* fut alors occupé contre les Perſans. Il avait pris Tauris, & de là tournant vers l'ancienne Aſſyrie, il était entré en conquérant dans Bagdat, la nouvelle Babylone, s'étant rendu maître de la Méſopotamie, qu'on nomme à préſent le Diarbek, & du Curdiſtan qui eſt l'ancienne Suziane. Enfin il s'était fait reconnaître & inaugurer roi de Perſe par le calife de Bagdat. Les califes en Perſe n'avaient plus, depuis long-tems d'autre honneur que celui de donner en cérémonie le turban des ſultans, & de ceindre le ſabre au plus puiſſant. *Mahmoud*, *Gengis*, *Tamerlan*, *Iſmaël Sophi*, avaient accoutumé les Perſans à changer de maîtres. *Soliman* après avoir pris la moitié de la Perſe ſur *Thamas* fils d'*Iſmaël*, retourna triomphant à Conſtantinople. Ses généraux perdirent en Perſe une partie des conquêtes de leur maître. C'eſt ainſi que tout ſe balançait, & que tous les états tombaient les uns ſur les autres, la Perſe ſur la Turquie, la Turquie ſur l'Allemagne & ſur l'Italie, l'Allemagne & l'Eſpagne ſur la France, & s'il y avait eu des peuples plus occidentaux, l'Eſpagne & la France auraient eu de nouveaux ennemis.

L'Europe ne ſentit point de plus violentes ſecouſſes depuis la chûte de l'empire Romain, & nul empereur depuis *Charlemagne* n'eut tant d'éclat que *Charles-Quint*. L'un a le premier rang dans la mémoire des hommes comme conquérant & fondateur; l'autre avec autant de puiſſance, a un perſonnage bien plus difficile à ſoutenir. *Charlemagne* avec les nombreuſes armées aguerries par *Pepin* & *Charles Martel*, ſubjugua aiſément des Lombards amollis & triompha des Saxons ſauvages. *Charles-Quint* a toujours à craindre la France, l'empire des Turcs, & la moitié de l'Allemagne.

L'Angleterre qui était féparée du refte du monde au huitième fiècle, eft dans le feizième un puiffant royaume qu'il faut toujours ménager. Mais ce qui rend la fituation de *Charles-Quint* très-fupérieure à celle de *Charlemagne*, c'eft qu'ayant à-peu-près en Europe la même étendue de pays fous fes loix, ce pays eft plus peuplé, beaucoup plus floriffant, plein de grands hommes en tout genre. On ne comptait pas une grande ville commerçante dans les premiers tems du renouvellement de l'empire. Aucun nom, excepté celui du maître, ne fut confacré à la poftérité. La feule province de Flandre au feizième fiècle vaut mieux que tout l'empire au neuvième. L'Italie au tems de *Paul III.* eft à l'Italie du tems d'*Adrien I.* & de *Léon III.* ce qu'eft la nouvelle architecture à la gothique. Je ne parle pas ici des beaux-arts, qui égalaient ce fiècle à celui d'*Augufte*, & du bonheur qu'avait *Charles-Quint* de compter tant de grands génies parmi fes fujets. Il ne s'agit que des affaires publiques & du tableau général du monde.



CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Conduite de FRANÇOIS I. *Son entrevue avec* CHARLES-QUINT. *Leurs querelles, leur guerre. Alliance du roi de France & du fultan* SOLIMAN. *Mort de* FRANÇOIS I.

QUE *François I.* voyant fon rival donner des royaumes, voulût rentrer dans le Milanais auquel il avait renoncé par deux traités ; qu'il ait appellé à fon fecours ce même *Soliman*, ces mêmes Turcs repouffés par *Charles-Quint* ; cette manœuvre peut être politique, mais il fallait de grands fuccès pour la rendre glorieufe.

Ce prince pouvait abandonner ses prétentions sur le Milanais, source intarissable de guerre, & tombeau des Français, comme *Charles* avait abandonné ses droits sur la Bourgogne, droits fondés sur le traité de Madrid : il eût joui d'une heureuse paix ; il eût embelli, policé, éclairé son royaume beaucoup plus qu'il ne fit dans les derniers tems de sa vie ; il eût donné une libre carrière à toutes ses vertus. Il fut grand pour avoir encouragé les arts ; mais la passion malheureuse de vouloir toujours être duc de Milan & vassal de l'empire malgré l'empereur, fit tort à sa gloire. Réduit bientôt à chercher le secours de *Barberousse*, il en essuya des reproches pour ne l'avoir pas secondé, & il fut traité de renégat & de parjure en pleine diète de l'empire.

Quel funeste contraste, de faire brûler à petit feu dans Paris des luthériens parmi lesquels il y avait des Allemans, & de s'unir en même tems aux princes luthériens d'Allemagne, auprès desquels il est obligé de s'excuser de cette rigueur, & d'affirmer même qu'il n'y avait point eu d'Allemans parmi ceux qu'on avait fait mourir ! Comment des historiens peuvent-ils avoir la lâcheté d'approuver ce supplice, & de l'attribuer *au zèle pieux* d'un prince voluptueux qui n'avait pas la moindre ombre de cette piété qu'on lui attribue ? Si c'est-là un acte religieux, il est cruellement démenti par le nombre prodigieux de captifs catholiques que son traité avec *Soliman* livra depuis aux fers de *Barberousse* sur les côtes d'Italie. Si c'est une action de politique, il faut donc approuver les persécutions des payens qui immolèrent tant de chrétiens. Ce fut en 1535 qu'on brûla ces malheureux dans Paris. Le père *Daniel* met à la marge, *Exemple de piété.* Cet exemple de piété consistait à suspendre les patiens à une haute potence, dont on les faisait tomber à plusieurs reprises sur le bûcher. Exemple, en effet, d'une barbarie raffinée, qui inspire autant d'horreur contre les historiens qui la louent, que contre les juges qui l'ordonnèrent.

On ajoute que *François I.* dit publiquement qu'il ferait mourir ses propres enfans s'ils étaient hérétiques. Cependant il écrivait dans ce tems-là même à *Mélancton*, l'un des fondateurs du luthéranisme, pour l'engager à venir à sa cour.

Charles-Quint ne se conduisait pas ainsi, quoique les luthériens fussent ses ennemis déclarés; & loin de livrer des hérétiques aux bourreaux, & des chrétiens aux fers, il avait délivré dans Tunis dix-huit mille chrétiens esclaves, soit catholiques, soit protestans.

Il faut pour la funeste expédition de Milan passer par le Piémont; & le duc de Savoie refuse au roi le passage. Le roi attaque donc le duc de Savoie, pendant que l'empereur revenait triomphant de Tunis. Une autre cause de ce que la Savoie fut mise à feu & à sang, c'est que la mère de *François I.* était de cette maison. Des prétentions sur quelques parties de cet état étaient depuis long-tems un sujet de discorde. Les guerres du Milanais avaient de même leur origine dans le mariage de l'aïeul de *Louis XII.* Il n'y a aucun état héréditaire en Europe où les mariages n'aient apporté la guerre. Le droit public est devenu par là un des plus grands fléaux des peuples; presque toutes les clauses des contrats & des traités n'ont été expliquées que par les armes. Les états du duc furent ravagés; c'est cette invasion de *François I.* qui procura une liberté entière à Genève, & qui en fit comme la capitale de la nouvelle religion réformée. Il arriva que ce même roi, qui faisait périr à Paris les novateurs par des supplices affreux, qui faisait des processions pour expier leurs erreurs, qui disait qu'il *n'épargnerait pas ses enfans s'ils en étaient coupables*, était par-tout ailleurs le plus grand soutien de ce qu'il voulait exterminer dans ses états.

C'est une grande injustice dans le père *Daniel* de dire que la ville de Genève mit alors le comble à sa révolte contre le duc de Savoie. Ce duc n'était point son

ſouverain. Elle était ville libre impériale : elle partageait, comme Cologne, & comme beaucoup d'autres villes, le gouvernement avec ſon évêque. L'évêque avait cédé une partie de ſes droits au duc de Savoie, & ces droits diſputés étaient en compromis depuis douze années.

Les Genévois diſaient qu'un évêque n'a nul droit à la ſouveraineté, que les apôtres ne furent point des princes ; que ſi dans les tems d'anarchie & de barbarie les évêques uſurpèrent des provinces, les peuples dans des tems éclairés devaient les reprendre.

Mais ce qu'il fallait ſur-tout obſerver, c'eſt que Genève était alors un ville petite & pauvre, & que depuis qu'elle ſe rendit libre, elle fut plus peuplée du double, plus induſtrieuſe, plus commerçante.

Cependant quel fruit *François I.* recueille-t-il de tant d'entrepriſes ? *Charles-Quint* arrive de Rome, fait repaſſer les Alpes aux Français, entre en Provence avec cinquante mille hommes, s'avance juſqu'à Marſeille, met le ſiége devant Arles, & une autre armée ravage la Champagne & la Picardie. Ainſi le fruit de cette nouvelle tentative ſur l'Italie, fut de haſarder la France.

La Provence & le Dauphiné ne furent ſauvées que par la ſage conduite du maréchal de *Montmorenci*, comme elles l'ont été de nos jours par le maréchal de *Belle-Iſle.* On peut, ce me ſemble, tirer un grand fruit de l'hiſtoire, en comparant les tems & les événemens. C'eſt un plaiſir digne d'un bon citoyen, d'examiner par quelles reſſources on a chaſſé dans le même terrain & dans les mêmes occaſions deux armées victorieuſes. On ne ſait guère, dans l'oiſiveté des grandes villes, quels efforts il en coûte pour raſſembler des vivres dans un pays qui en fournit à peine à ſes habitans, pour avoir de quoi payer le ſoldat, pour lui fournir le néceſſaire ſur ſon crédit, pour garder des rivières, pour enlever aux ennemis des poſtes avantageux dont ils ſe ſont emparés. De tels détails n'entrent point dans

dans notre plan. Il n'eſt néceſſaire de les examiner que dans le tems même de l'action. Ce ſont les matériaux de l'édifice; on ne les compte plus quand la maiſon eſt conſtruite.

L'empereur fut obligé de ſortir de ce pays dévaſté, & de regagner l'Italie avec une armée diminuée par les maladies contagieuſes. La France envahie de ce côté regarda ſa délivance comme un triomphe; mais il eût été plus beau de l'empêcher d'entrer que de s'applaudir de le voir ſortir.

Ce qui caractériſe davantage les démêlés de *Charles-Quint* & de *François I.* & les ſecouſſes qu'ils donnèrent à l'Europe, c'eſt ce mélange bizarre de franchiſe & de duplicité, d'emportemens, de colère & de réconciliation, des plus ſanglans outrages & d'un prompt oubli, des artifices les plus raffinés, & de la plus noble confiance.

Il y eut des choſes horribles, il y en eut de ridicules.

François, dauphin, fils de *François I.* meurt d'une pleuréſie. On accuſe un Italien nommé *Montécuculi*, ſon échanſon, de l'avoir empoiſonné; on regarde *Charles-Quint* comme l'auteur du crime. Qu'aurait gagné l'empereur à faire perir par le poiſon un prince de dix-huit ans, qui n'avait jamais fait parler de lui, & qui avait un frère? *Montécuculi* fut écartelé, voilà ce qui eſt horrible. Voici le ridicule.

François I. qui par le traité de Madrid n'était plus ſuzerain de la Flandre & de l'Artois, & qui n'était ſorti de priſon qu'à cette condition, fait citer l'empereur au parlement de Paris, en qualité de comte de Flandre & d'Artois ſon vaſſal. L'avocat-général, *Cappel*, prend les concluſions contre *Charles-Quint*, & le parlement de Paris le déclare rebelle.

Peut-on s'attendre que *Charles* & *François* ſe verront familiérement comme deux gentilshommes voiſins, après la priſon de Madrid, après des *démentis par la gorge*, des duels propoſés en préſence du pape en plein conſiſtoire, après la ligue du roi de France avec *Soliman*;

enfin après que l'empereur a été accusé, aussi publiquement qu'injustement, d'avoir fait empoisonner le premier dauphin, & lorsqu'il se voit condamné comme contumace, par une cour de judicature, dans le même pays qu'il a fait trembler tant de fois ?

Cependant ces deux grands rivaux se voient à la rade d'Aiguemorte. Le pape avait ménagé cette entrevue après une trève. *Charles-Quint* même descendit à terre, fit la première visite, & se mit entre les mains de son ennemi : c'était la suite de l'esprit du tems. *Charles* se défia toujours des promesses du monarque, & se livra à la foi du chevalier.

Le duc de Savoie fut long-tems la victime de cette entrevue. Ces deux monarques, qui en se voyant avec tant de familiarité prenaient toujours des mesures l'un contre l'autre, gardèrent les places du duc ; le roi de France pour se frayer un passage dans l'occasion vers le Milanais, & l'empereur pour l'en empêcher.

Charles-Quint après cette entrevue à Aiguemorte, fait un voyage à Paris, qui est bien plus étonnant que celui des empereurs *Sigismond* & *Charles IV*.

Retourné en Espagne, il apprend que la ville de Gand s'est révoltée en Flandre. De savoir jusqu'où cette ville avait dû soutenir ses priviléges, & jusqu'où elle en avait abusé, c'est un problême qu'il n'appartient qu'à la force de résoudre. *Charles-Quint* voulait l'assujettir & la punir : il demande passage au roi, qui lui envoie le dauphin & le duc d'Orléans jusqu'à Bayonne, & qui va lui-même au-devant de lui jusqu'à Chateleraud.

L'empereur aimait à voyager, à se montrer à tous les peuples de l'Europe, à jouir de sa gloire. Ce voyage fut un enchaînement de fêtes, & le but était d'aller faire pendre vingt-quatre malheureux citoyens. Il eût pu aisément s'épargner tant de fatigues, en envoyant quelques troupes à la gouvernante des Pays-Bas : on peut même s'étonner qu'il n'en eût pas laissé assez en Flandre

pour réprimer la révolte des Gantois ; mais c'etait alors la coutume de licencier ses troupes après une trève ou une paix.

Le dessein de *François I.* en recevant l'empereur dans ses états avec tant d'appareil & de bonne foi, était d'obtenir enfin de lui la promesse de l'investiture du Milanais. Ce fut dans cette vaine idée qu'il refusa l'hommage que lui offraient les Gantois. Il n'eut ni Gand, ni Milan.

On a prétendu que le connétable de *Montmorenci* fut disgracié par le roi, pour lui avoir conseillé de se contenter de la promesse verbale de *Charles-Quint.* Je rapporte ce petit événement, parce que, s'il est vrai, il fait connaître le cœur humain. Un homme qui n'a qu'à s'en prendre à lui-même d'avoir suivi un mauvais avis, est souvent assez injuste pour en punir l'auteur. Mais on ne devait guère se repentir de n'avoir exigé de *Charles-Quint* que des paroles ; une promesse par écrit n'eût pas été plus sure.

François I. avait promis par écrit de céder la Bourgogne, & il s'était bien donné de garde de tenir sa parole. On ne cède guère à son ennemi une grande province, sans y être forcé par les armes. L'empereur avoua depuis publiquement, qu'il avait promis le Milanais à un fils du roi ; mais il soutint que c'était à condition que *François I.* évacuerait Turin, que *François* garda toujours.

La générosité avec laquelle le roi avait reçu l'empereur en France, tant de fêtes somptueuses, tant de témoignages de confiance & d'amitié réciproques, n'aboutirent donc qu'à de nouvelles guerres.

Pendant que *Soliman* ravage encor la Hongrie, pendant que *Charles-Quint* pour mettre le comble à sa gloire veut conquérir Alger comme il a subjugué Tunis, & qu'il échoue dans cette entreprise, *François I.* resserre les nœuds de son alliance avec *Soliman.* Il envoie deux ministres secrets à la Porte par la voie de Venise : ces

deux miniſtres ſont aſſaſſinés en chemin par l'ordre du marquis *del Vaſto* gouverneur du Milanais, ſous prétexte qu'ils ſont nés tous deux ſujets de l'empereur. Le dernier duc de Milan *François Sforze* avait quelques années auparavant fait trancher la tête à un autre miniſtre du roi. Comment accorder ces violations du droit des gens, avec la généroſité dont ſe piquaient alors les officiers de l'empereur, ainſi que ceux du roi ? la guerre recommence avec plus d'animoſité que jamais vers le Piémont, vers les Pyrénées, en Picardie. C'eſt alors que les galères du roi ſe joignent à celles de *Cheredin* ſurnommé *Barberouſſe*, amiral du ſultan & vice-roi d'Alger. Les fleurs de lis & le croiſſant ſont devant Nice. Les Français & les Turcs ſous le comte d'*Enghien* de la branche de *Bourbon*, & ſous l'amiral Turc, ne peuvent prendre cette ville : & *Barberouſſe* ramène la flotte Turque à Toulon, dès que le célèbre *André Doria* s'avance au ſecours de la ville avec ſes galères.

Barberouſſe était le maître abſolu dans Toulon. Il y fit changer une grande maiſon en moſquée : ainſi le même roi qui avait laiſſer périr dans ſon royaume tant de chrétiens de la communion de *Luther* par le plus cruel ſupplice, laiſſait les mahométans exercer leur religion dans ſes états. Voilà la piété que le jéſuite *Daniel* loue ; c'eſt ainſi que les hiſtoriens ſe déshonorent. Un hiſtorien citoyen eût avoué que la politique faiſait brûler des luthériens, & favoriſait des muſulmans.

André Doria eſt le héros qu'on peut mettre à la tête de tous ceux qui ſervirent la fortune de *Charles-Quint*. Il avait eu la gloire de battre ſes galères devant Naples, quand il était amiral de *François I.* & que Gênes ſa patrie était encor ſous la domination de la France. Il ſe crut enſuite obligé, comme le connétable de *Bourbon*, par des intrigues de cour, de paſſer au ſervice de l'empereur. Il défit pluſieurs fois les flottes de *Soliman* ; mais ce qui lui fit le plus d'honneur, ce fut de rendre

la liberté à ſa patrie, dont *Charles-Quint* lui permettait d'être ſouverain. Il préféra le titre de reſtaurateur à celui de maître. Il établit le gouvernement tel qu'il ſubſiſte aujourd'hui & vécut juſqu'à quatre-vingt-quatorze ans l'homme le plus conſidéré de l'Europe. Gênes lui éleva une ſtatue comme au libérateur de la patrie.

Cependant le comte d'*Enghien* répare l'affront de Nice par la victoire qu'il remporte à Cérizoles dans le Piémont ſur le marquis *del Vaſto*. Jamais victoire ne fut plus complette. Quel fruit retira-t-on de cette glorieuſe journée ? aucun. C'était le ſort des Français de vaincre inutilement en Italie. Les journées d'Agnadel, de Fornoue, de Ravenne, de Marignan, de Cérizoles, en ſont des témoignages immortels.

Le roi d'Angleterre *Henri VIII.* par une fatalité inconcevable, s'alliait contre la France avec ce même empereur dont il avait répudié la tante ſi honteuſement, & dont il avait déclaré la couſine bâtarde ; avec ce même empereur qui avait forcé le pape *Clément VII.* à l'excommunier. Les princes oublient les injures comme les bienfaits, quand l'intérêt parle. Mais il ſemble que c'était alors le caprice plus que l'intérêt qui liait *Henri VIII.* avec *Charles-Quint.*

Il comptait marcher à Paris avec trente mille hommes. Il aſſiégeait Boulogne-ſur-mer, tandis que *Charles-Quint* avançait en Picardie. Où était alors cette balance que *Henri VIII.* voulait tenir ? Il ne voulait qu'embarraſſer *François I.* & l'empêcher de traverſer le mariage qu'il projetait entre ſon fils *Edouard*, & *Marie Stuart*, qui fut depuis reine de France. Quelle raiſon pour déclarer la guerre !

Ces nouveaux périls rendent la bataille de Cérizoles infructueuſe. Le roi de France eſt obligé de rappeller une grande partie de cette armée victorieuſe, pour venir défendre les frontières ſeptentrionales du royaume.

La France était plus en danger que jamais. *Charles* était déjà à Soiſſons, & le roi d'Angleterre prenait Boulogne; on tremblait pour Paris. Le luthéraniſme fit alors le ſalut de la France, & la ſervit mieux que les Turcs, ſur qui le roi avait tant compté. Les princes luthériens d'Alemagne s'uniſſaient alors contre *Charles-Quint*, dont ils craignaient le deſpotiſme; ils étaient en armes. *Charles* preſſant la France, & preſſé dans l'empire, fit la paix à Crépi en Valois, pour aller combattre ſes ſujets en Allemagne.

Par cette paix il promit encor le Milanais au duc d'Orléans fils du roi, qui devait être ſon gendre: mais la deſtinée ne voulait pas qu'un prine de France eût cette province; & la mort du duc d'Orléans épargna à l'empereur l'embarras d'un nouveau violement de ſa parole.

François I. acheta bientôt après la paix avec l'Angleterre pour huit cent mille écus. Voilà ſes derniers exploits. Voilà le fruit des deſſeins qu'il eut ſur Naples & Milan toute ſa vie. Il fut en tout la victime du bonheur de *Charles-Quint*, car il mourut quelque mois après *Henri VIII.* de cette maladie alors preſque incurable que la découverte du nouveau-monde avait tranſplanté en Europe. C'eſt ainſi que les événemens ſont enchaînés. Un pilote Génois donne un univers à l'Eſpagne. La nature a mis dans les iſles de ces climats lointains un poiſon qui infecte les ſources de la vie; & il faut qu'un roi de France en périſſe. Il laiſſe en mourant une diſcorde trop durable, non pas entre la France & l'Allemagne, mais entre la maiſon de *France* & celle d'*Autriche*.

La France ſous ce prince commençait à ſortir de la barbarie, & la langue prenait un tour moins gothique. Il reſte encor quelques petits ouvrages de ce tems, qui, s'ils ne ſont pas réguliers, ont du ſel & de la naïveté: comme quelques épigrammes de l'évêque *St. Gelais*, de

Clément Marot, de *François I* même. Il écrivit, dit-on, ſous un portrait d'*Agnès Sorel.*

Gentielle Agnès plus d'honneur en mérite,
La cauſe étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Clauſe nonnain, ou bien dévot hermite.

Je ne ſaurais pourtant concilier ces vers qui paraiſſent purement écrits pour le tems, avec les lettres qu'on a encore de ſa main, & ſur-tout avec celle que *Daniel* a rapportée. « Tout à ſteure ynſi que je me vouloys mettre o lit » eſt aryvé *Laval*, lequel m'a apporté la ſerteneté du » levement den ſiége, &c. »

Ce n'était point ainſi que les *Scipion*, les *Sylla*, les *Céſar* écrivaient en leur langue. Il faut avouer que malgré l'inſtinct heureux qui animait *François I* en faveur des arts, tout était barbare en France, comme tout était petit en comparaiſon des anciens Romains.

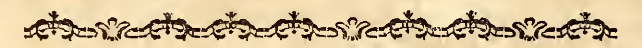
Il compoſa des mémoires ſur la diſcipline militaire dans le tems qu'il voulait établir en France la legion Romaine. Tous les arts furent protégés par lui ; mais il fut obligé de faire venir des peintres, des ſculpteurs, des architectes d'Italie.

Il voulut bâtir le Louvre, mais à peine eut-il le tems d'en faire jeter les fondemens ; ſon projet magnifique du collège royal ne put être exécuté, mais du moins on enſeigna par ſes libéralités les langues grecques & hébraïques, & la géométrie qu'on était très-loin de pouvoir enſeigner dans l'univerſité. Cette univerſité avait le malheur de n'être fameuſe que par ſa théologie ſcholaſtique & par ſes diſputes : il n'y avait pas un ſeul homme en France avant ce tems-là qui sût lire les caractères grecs.

On ne ſe ſervait dans les écoles, dans les tribunaux, dans les monumens publics, dans les contrats, que d'un mauvais latin appellé le langage du moyen âge, reſte de

l'ancienne barbarie des Francs, des Lombards, des Germains, des Goths, des Anglais, qui ne furent ni se former une langue régulière, ni bien parler la latine.

Rodolphe de Habsbourg avait ordonné dans l'Allemagne qu'on plaidât, & qu'on rendît les arrêts dans la langue du pays. *Alphonse le Sage* en Castille établit le même usage. *Edouard III* en fit autant en Angleterre. *François I* ordonna enfin qu'en France ceux qui avaient le malheur de plaider pussent lire leur ruine dans leur propre idiome. Ce ne fut pas ce qui commença à polir la langue française, ce fut l'esprit du roi & celui de sa cour à qui l'on eut cette obligation.



CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Troubles d'Allemagne. Bataille de Mulberg. Grandeur & disgrace de CHARLES-QUINT. *Son abdication.*

LA mort de *François I* n'applanit pas à *Charles-Quint* le chemin vers cette monarchie universelle dont on lui imputait le dessein : il en était alors bien éloigné. Non-seulement il eut dans *Henri II* successeur de *François* un ennemi redoutable : mais dans ce tems-là même, les princes, les villes de la nouvelle religion en Allemagne, faisaient la guerre civile, & assemblaient contre lui une grande armée. C'était le parti de la liberté beaucoup plus encore que celui du luthéranisme.

Cet empereur si puissant & son frère *Ferdinand* roi de Hongrie & de Bohême, ne purent lever autant d'Allemands que le sconfédérés leur en opposaient. *Charles* fut obligé, pour avoir des forces égales, de recourir à ses Espagnoles, à l'argent & aux troupes du pape *Paul III.*

Rien ne fut plus éclatant que sa victoire de Mulberg.

Un électeur de Saxe, un landgrave de Heſſe, priſonniers à ſa ſuite, le parti luthérien conſterné, les taxes immenſes impoſées ſur les vaincus, tout ſemblait le rendre deſpotique en Allemagne; mais il lui arriva encor ce qui lui était arrivé après la priſe de *François I.* Tout le fruit de ſon bonheur fut perdu. Ce même pape *Paul III.* retira ſes troupes dès qu'il le vit trop puiſſant. *Henri VIII* ranima les reſtes languiſſans du parti luthérien en Allemagne. Le nouvel électeur de Saxe *Maurice*, à qui *Charles* avait donné le duché du vaincu, ſe déclara bientôt contre lui, & ſe mit à la tête de la ligue.

Enfin cet empereur ſi terrible eſt ſur le point d'être fait priſonnier avec ſon frère par les princes proteſtans d'Allemagne, qu'il ne regardait que comme des ſujets révoltés. Il fuit en déſordre dans les détroits d'Inſpruck. Dans ce tems-là même le roi de France *Henri II.* ſe ſaiſit de Metz, Toul & Verdun, qui ſont toujours reſtés à la France pour prix de la liberté qu'elle avait aſſurée à l'Allemagne. On voit que dans tous les tems les ſeigneurs de l'empire, le luthéraniſme même, dûrent leur conſervation aux rois de France. C'eſt ce qui eſt encor arrivé depuis ſous *Ferdinand II.* & ſous *Ferdinand III.*

Le poſſeſſeur du Mexique eſt obligé d'emprunter deux cent mille écus d'or du duc de Florence *Coſme*, pour tâcher de reprendre Metz; & s'étant raccommodé avec les luthériens pour ſe venger du roi de France, il aſſiége cette ville à la tête de cinquante mille combattans. Ce ſiége eſt un des plus mémorables dans l'hiſtoire; il fait la gloire éternelle de *François de Guiſe* qui défendit la ville ſoixante-cinq jours contre *Charles-Quint*; & qui le contraignit enfin d'abandonner ſon entrepriſe après avoir perdu le tiers de ſon armée.

La puiſſance de *Charles-Quint* n'était alors qu'un amas de grandeurs & de dignités entouré de précipices. Les agitations de ſa vie ne lui permirent jamais de faire de ſes vaſtes états un corps régulier & robuſte dont toutes

les parties s'aidassent mutuellement & lui fournissent de grandes armées toujours entretenues. C'est ce que sut faire *Charlemagne* ; mais ses états se touchaient ; & vainqueur des Saxons & des Lombards, il n'avait point un *Soliman* à repousser, des rois de France à combattre, de puissans princes d'Allemagne & un pape plus puissant à réprimer ou à craindre.

Charles sentait trop quel ciment était nécessaire pour bâtir un édifice aussi fort que celui de la grandeur de *Charlemagne*. Il fallait que *Philippe* son fils eût l'empire ; alors ce prince, que les trésors du Mexique & du Pérou rendirent plus riche que tous les rois de l'Europe ensemble, eût pu parvenir à cette monarchie universelle plus aisée à imaginer qu'à saisir.

C'est dans cette vue que *Charles-Quint* fit tous ses efforts pour engager son frère *Ferdinand* roi des Romains à céder l'empire à *Philippe*. Mais à quoi aboutit cette proposition révoltante ? à brouiller pour jamais *Philippe* & *Ferdinand*.

Enfin lassé de tant de secousses, vieilli avant le tems, détrompé de tout, parce qu'il avait tout éprouvé, il renonce à ses couronnes & aux hommes à l'âge de cinquante-six ans, c'est-à-dire, à l'âge où l'ambition des autres hommes est dans toute sa force, & où tant de rois subalternes, nommés ministres ont commencé la carrière de leur grandeur.

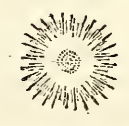
On prétend que son esprit se dérangea dans sa solitude de *St. Just*. En effet passer la journée à demonter des pendules, & à tourmenter des novices, se donner dans l'église la comédie de son propre enterrement, se mettre dans un cercueil, & chanter son *de profundis*, ce ne sont pas là des traits d'un cerveau bien organisé. Celui qui avait fait trembler l'Europe & l'Afrique, & repoussé le vainqueur de la Perse, mourut donc en démence. Tout montre dans sa famille l'excès de la faiblesse humaine.

Son grand père *Maximilien* veut être pape : *Jeanne* sa mère est folle & enfermée ; & *Charles-Quint* s'enferme chez les moines, & y meurt ayant l'esprit aussi troublé que sa mère.

N'oublions pas que le pape *Paul IV.* ne voulut jamais reconaître pour empereur *Ferdinand I.* à qui son frère avait cédé l'empire ; ce pape prétendait que *Charles* n'avait pu abdiquer sans sa permission. L'archevêque électeur de Mayence, chancelier de l'empire, promulgua tous ses actes au nom de *Charles-Quint*, jusqu'à la mort de ce prince. C'est la dernière époque de la prétention qu'eurent si long-tems les papes de disposer de l'empire. Sans tous les exemples que nous avons vus de cette prétention étrange, on croirait que *Paul IV.* avait le cerveau encor plus blessé que *Charles-Quint.*

Avant de voir quelle influence eut *Philippe II.* son fils sur la moitié de l'Europe, combien l'Angleterre fut puissante sous *Elizabeth*, ce que devint l'Italie, comment s'établit la république des Provinces-Unies, & à quel état affreux la France fut réduite ; je dois parler des révolutions de la religion, parce qu'elle entra dans toutes les affaires, comme cause ou comme prétexte, dès le tems de *Charles-Quint.*

Ensuite je me ferai une idée des conquêtes des Espagnols dans l'Amérique, & de celles que firent les Portugais dans les Indes ; prodiges dont *Philippe II.* recueillit tout l'avantage, & qui le rendirent le prince le plus puissant de la chrétienté.







CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

De LÉON X. *& de l'Eglise.*

VOUS avez parcouru tout ce vaste chaos dans lequel l'Europe chrétienne a été confusément plongée depuis la chûte de l'empire Romain. Le gouvernement politique de l'église, qui semblait devoir réunir toutes ces parties divisées, fut malheureusement la nouvelle source d'une confusion inouie jusqu'alors dans les annales du monde.

L'église romaine & la grecque sans cesse aux prises, avaient par leurs querelles, ouvert les portes de Constantinople aux Ottomans. L'empire & le sacerdoce, toujours armés l'un contre l'autre, avaient désolé l'Italie, l'Allemagne & presque tous les autres états. Le mélange de ces deux pouvoirs, qui se combattaient par-tout ou sourdement ou hautement, entretenait des troubles éternels. Le gouvernement féodal avait fait des souverains de plusieurs évêques & de plusieurs moines. Les limites des diocèses n'étaient point celles des états. La même ville était Italienne ou Allemande par son évêque, & Française par son roi. C'est un malheur que les vicissitudes des guerres attachent encor aux villes frontières. Vous avez vu la jurisdiction séculière s'opposer par-tout à l'ecclésiastique, excepté dans les états où l'église a été, & est encor souveraine : chaque prince séculier cherchant à rendre son gouvernement indépendant du siége de Rome, & ne pouvant y parvenir ; des évêques tantôt résistant aux papes, tantôt s'unissant à lui contre les rois ; en un mot la république chrétienne du rite latin unie presque toujours dans le dogme, en apparence, & à quelques scissions près, mais sans cesse divisée sur tout le reste.

Après le pontificat détesté, mais heureux, d'*Alexan-*

dre VI. après le règne guerrier, & plus heureux encor, de *Jules II.* les papes pouvaient ſe regarder comme les arbitres de l'Italie, & influer beaucoup ſur le reſte de l'Europe: Il n'y avait aucun potentat Italien qui eût plus de terres, excepté le roi de Naples, lequel relevait encor de la tiare.

Dans ces circonſtances favorables, les vingt-quatre cardinaux qui compoſaient alors tout le collége, élurent *Jean de Médicis*, arrière-petit-fils de ce grand *Coſme de Médicis*, ſimple négociant, & père de la patrie.

Créé cardinal à quatorze ans, il fut pape à l'âge de trente-ſix, & prit le nom de *Léon X.* Sa famille alors était rentrée en Toſcane. *Léon* eut bientôt le crédit de mettre ſon frère *Pierre* à la tête du gouvernement de Florence. Il fit épouſer à ſon autre frère, *Julien le Magnifique*, la princeſſe de Savoie, ducheſſe de Némours, & le fit un des plus puiſſans ſeigneurs d'Italie. Ces trois frères élevés par *Ange Politien*, & par *Chalcondile*, étaient tous trois dignes d'avoir eu de tels maîtres. Tous trois cultivaient à l'envi les lettres & les beaux-arts. Ils méritèrent que ce ſiècle s'appellât le ſiècle des *Médicis.* Le pape ſur-tout joignait le goût le plus fin à la magnificence la plus recherchée. Il excitait les grands génies dans tous les arts par ſes bienfaits, & par ſon accueil plus ſéduiſant encor. Son couronnement coûta cent mille écus d'or. Il fit repréſenter dans pluſieurs fêtes publiques le *Pénule* de *Plaute*, la *Calandra* du cardinal *Bibiena.* On croyait voir renaître les beaux jours de l'empire Romain. La religion n'avait rien d'auſtère; elle s'attirait le reſpect par des cérémonies pompeuſes; le ſtyle barbare de la daterie était aboli, & faiſait place à l'éloquence des cardinaux *Bembo* & *Sadolet*, alors ſecretaires des brefs, hommes qui ſavaient imiter la latinité de *Ciceron*, & qui ſemblaient adopter ſa philoſophie ſceptique. Les comédies de l'*Arioſte* & celles de *Machiavel*, quoiqu'elles reſpectent peu la pudeur & la

piété, furent jouées souvent dans cette cour en présence du pape & des cardinaux, par les jeunes gens les plus qualifiés de Rome. Le mérite seul de ces ouvrages (mérite très-grand pour ce siècle) faisait impression. Ce qui pouvait offenser la religion, n'était pas apperçu dans une cour occupée d'intrigues & de plaisirs, qui ne pensait pas que la religion pût être attaquée par ces libertés. Et en effet comme il ne s'agissait ni du dogme, ni du pouvoir, la cour Romaine n'en était pas plus effarouchée que les Grecs & les anciens Romains ne le furent des railleries *d'Aristophane* & de *Plaute*.

Les affaires les plus graves que *Léon X.* savait traiter en maître, ne dérobèrent rien à ses plaisirs délicats. La conspiration même de plusieurs cardinaux contre sa vie, & le châtiment sévère qu'il en fit, n'altéra point la gaieté de sa cour.

Les cardinaux *Petrucci*, & *Soli*, & quelques autres, irrités de ce que le pape avait ôté le duché d'Urbin au neveu de *Jules II.* corrompirent un chirurgien qui devait panser un ulcère secret du pape; & la mort de *Léon X.* devait être le signal d'une révolution dans beaucoup de villes de l'état eccléſiaſtique. La conspiration fut découverte. Il en coûta la vie à plus d'un coupable. Les deux cardinaux furent appliqués à la question, & condamnés à la mort. On pendit le cardinal *Petrucci* dans la prison. L'autre racheta sa vie par ses trésors.

Il est très-remarquable, qu'ils furent condamnés par les magistrats séculiers de Rome, & non par leurs pairs. Le pape semblait par cette action inviter les souverains à rendre tous les eccléſiaſtiques justiciables des juges ordinaires : mais jamais le St. Siége ne crut devoir céder aux rois un droit qu'il se donnait à lui-même. Comment les cardinaux, qui élisent les papes, leur ont-ils laissé ce despotisme, tandis que les électeurs & les princes de l'empire ont tant restraint le pouvoir des empereurs?

C'eſt que ces princes ont des états, & que les cardinaux n'ont que des dignités.

Cette triſte aventure fit bien-tôt place aux réjouiſſances accoutumées. *Léon X.* pour mieux faire oublier le ſupplice d'un cardinal mort par la corde, en créa trente nouveaux, la plupart Italiens, & ſe conformant au génie du maître. S'ils n'avaient pas tout le goût & les connaiſſances du pontife, ils l'imitèrent au moins dans ſes plaiſirs. Preſque tous les autres prélats ſuivirent leurs exemples. L'Eſpagne était alors le ſeul pays où l'égliſe connût les mœurs ſévères ; elles y avaient été introduites par le cardinal *Ximenès*, eſprit né auſtère & dur, qui n'avait de goût que celui de la domination abſolue, & qui revêtu de l'habit d'un cordelier quand il était régent d'Eſpagne, diſait qu'avec ſon cordon il ſaurait ranger tous les grands à leur devoir, & qu'il écraſerait leur fierté ſous ſes ſandales.

Par-tout ailleurs les prélats vivaient en princes voluptueux. Il y en avait qui poſſédaient juſqu'à huit & neuf évêchés. On s'effraie aujourd'hui en comptant tous les bénéfices dont jouiſſaient, par exemple, un cardinal de Lorraine, un cardinal de *Volſey*, & tant d'autres; mais ces biens eccléſiaſtiques accumulés ſur un ſeul homme, ne faiſaient pas un plus mauvais effet alors, que n'en font aujourd'hui tant d'évêchés réunis par des électeurs ou par des prélats d'Allemagne.

Tous les écrivains proteſtans & catholiques ſe récrient contre la diſſolution des mœurs de ces tems. Ils diſent que les prélats, les curés, & les moines paſſaient une vie commode; que rien n'était plus commun que des prêtres qui élevaient publiquement leurs enfans, à l'exemple d'*Alexandre VI.* Il eſt vrai qu'on a encor le teſtament d'un *Croui* évêque de Cambrai en ces tems-là, qui laiſſe pluſieurs legs à ſes enfans, & tient une ſomme en réſerve *pour les bâtards qu'il eſpère encor que* DIEU *lui fera la grace de lui donner, en cas qu'il réchappe*

de ſa maladie. Ce ſont les propres mots de ſon teſtament. Le pape *Pie II.* avait écrit dès long-tems, *que pour de fortes raiſons on avait interdit le mariage aux prêtres, mais que pour de plus fortes il fallait le leur permettre.* Les proteſtans n'ont pas manqué de recueillir les preuves, que dans pluſieurs états d'Allemagne les peuples obligeaient toujours leurs curés d'avoir des concubines, afin que les femmes mariées fuſſent plus en ſureté. On voit même dans les cent griefs rédigés auparavant par la diète de l'empire ſous *Maximilien I.* contre les abus de l'égliſe, que les évêques vendaient aux curés pour un écu par an le droit d'avoir une concubine, & qu'il fallait payer, ſoit qu'on usât de ce privilége, ſoit qu'on le négligeât. Mais auſſi il faut convenir que ce n'était pas une raiſon pour autoriſer tant de guerres civiles, & qu'il ne fallait pas tuer les autres hommes, parce que quelques prélats faiſaient des enfans, & que des curés achetaient avec un écu le droit d'en faire.

Ce qui révoltait le plus les eſprits, c'était cette vente publique & particulière d'indulgences, d'abſolutions, de diſpenſes à tout prix ; c'était cette taxe apoſtolique, illimitée & incertaine avant le pape *Jean XXII.* mais rédigée par lui comme un code du droit-canon. Un meurtrier ſous-diacre, ou diacre, était abſous avec la permiſſion de poſſéder trois bénéfices, pour douze tournois, trois ducats & ſix carlins, c'eſt environ vingt écus. Un évêque, un abbé, pouvait aſſaſſiner pour environ trois cents livres. Toutes les impudicités les plus monſtrueuſes avaient leur prix fait. La beſtialité était eſtimée deux cent cinquante livres. On obtenait même des diſpenſes, non-ſeulement pour des péchés paſſés, mais pour ceux qu'on avait envie de faire. On a retrouvé dans les archives de *Joinville* une indulgence en expectative pour le cardinal de Lorraine, & douze perſonnes de ſa ſuite, laquelle remettait à chacun d'eux par avance trois péchés à leur choix. *Le Laboureur*, écrivain exact, rapporte

que la ducheſſe de *Bourbon* & d'*Auvergne*, ſœur de *Charles VIII.* eut le droit de ſe faire abſoudre toute ſa vie de tout péché, elle & dix perſonnes de ſa ſuite, à quarante-ſept fêtes de l'année, ſans compter les dimanches.

Cet étrange abus ſemblait pourtant avoir ſa ſource dans les anciennes loix des nations de l'Europe, dans celles des Francs, des Saxons, des Bourguignons. La cour pontificale n'avait adopté cette évaluation des péchés & des diſpenſes, que dans les tems d'anarchie, & même quand les papes n'oſaient réſider à Rome. Jamais aucun concile ne mit la taxe des péchés parmi les articles de foi.

Il y avait des abus violens, il y en avait de ridicules. Ceux qui dirent qu'il fallait réparer l'édifice, & non le détruire, ſemblent avoir dit tout ce qu'on pouvait répondre au cri des peuples indignés. Le grand nombre de pères de famille qui travaillent ſans ceſſe pour aſſurer à leur femmes & à leurs enfans une médiocre fortune, le nombre beaucoup ſupérieur d'artiſans, de cultivateurs, qui gagnent leur pain à la ſueur de leur front, voyaient avec douleur des moines entourés du faſte & du luxe des ſouverains : on répondait que ces richeſſes répandues par ce faſte même rentraient dans la circulation. Leur vie molle, loin de troubler l'intérieur de l'égliſe en affermiſſait la paix ; & leurs abus euſſent-ils été plus exceſſifs, étaient moins dangereux, ſans doute, que les horreurs des guerres, & le ſaccagement des villes. On oppoſe ici le ſentiment de *Machiavel*, le docteur de ceux qui n'ont que de la politique. Il dit dans ſes diſcours ſur *Tite-Live*, que ſi *les Italiens de ſon tems étaient exceſſivement méchans*, *on le devait imputer à la religion & aux prêtres*. Mais il eſt clair, qu'il ne peut avoir en vue les guerres de religion, puiſqu'il n'y en avait point alors. Il ne peut entendre par ces paroles, que les crimes de la cour du pape *Alexandre VI.* & l'ambition de pluſieurs

eccléſiaſtiques, ce qui eſt très-étranger aux dogmes, aux diſputes, aux perſécutions, aux rebellions, à cet acharnement de la haine théologique qui produiſit tant de meurtres.

Veniſe même dont le gouvernement paſſait pour le plus ſage de l'Europe, avait, dit-on, très-grand ſoin d'entretenir tout ſon clergé dans la débauche, afin qu'étant moins révéré il fût ſans crédit parmi le peuple, & ne pût le ſoulever. Il y avait cependant par-tout des hommes de mœurs très-pures, des paſteurs dignes de l'être, des religieux ſoumis de cœur à des vœux qui effraient la molleſſe humaine ; mais ces vertus ſont enſevelies dans l'obſcurité, tandis que le luxe & le vice dominent dans la ſplendeur.

Le faſte de la cour voluptueuſe de *Léon X*. pouvait bleſſer les yeux ; mais auſſi on devait voir que cette cour même poliçait l'Europe, & rendait les hommes plus ſociables. La religion depuis la perſécution contre les huſſites, ne cauſait plus aucun trouble dans le monde. L'inquiſition exerçait à la vérité de grandes cruautés en Eſpagne contre les muſulmans & les Juifs : mais ce ne ſont pas là de ces malheus univerſels qui bouleverſent les nations. La plupart des chrétiens vivaient dans une ignorance heureuſe. Il n'y avait peut-être pas en Europe dix gentilshommes qui euſſent la bible. Elle n'était point traduite en langue vulgaire, ou du moins les traductions qu'on en avait faites dans peu de pays, étaient ignorées.

Le haut clergé occupé uniquement du temporel, ſavait jouir, & ne ſavait pas diſputer. On peut dire que le pape *Léon X*. en encourageant les études, donna des armes contre lui-même. J'ai ouï dire à un ſeigneur Anglais, qu'il avait vu une lettre du ſeigneur *Polus*, ou *de la Pole*, depuis cardinal, à ce pape, dans laquelle en le félicitant ſur ce qu'il étendait le progrès des ſciences en Europe, il l'avertiſſait qu'il était dangereux de rendre

les hommes trop ſavans. La naiſſance des lettres dans une partie de l'Allemagne, à Londres, & enſuite à Paris, à la faveur de l'imprimerie perfectionnée, commença la ruine de la monarchie ſpirituelle. Des hommes de la baſſe Allemagne que l'Italie traitait toujours de barbares, furent le premiers qui accoutumèrent les eſprits à mépriſer ce qu'on révérait. *Eraſme* quoique longtems moine; ou plutôt parce qu'il l'avait été, jeta ſur les moines, dans la plupart de ſes écrits, un ridicule dont ils ne ſe relevèrent pas. Les auteurs des lettres des *hommes obſcurs* firent rire l'Allemagne aux dépens des Italiens, qui juſques-là ne les avaient pas crus capables d'être de bons plaiſans; ils le furent pourtant; & le ridicule prépara en effet la révolution la plus ſérieuſe.

Léon X. était bien loin de craindre cette révolution qu'il vit dans la chrétienté. Sa magnificence, & une des plus belles entrepriſes qui puiſſent illuſtrer des ſouverains, en furent les principales cauſes.

Son prédéceſſeur *Jules II.* ſous qui la peinture & l'architecture commencèrent à prendre de ſi nobles accroiſſemens, voulut que Rome eût un temple qui ſurpaſsât Ste. Sophie de Conſtantinople, & qui fût le plus beau qu'on eût encor élevé ſur la terre. Il eut le courage d'entreprendre ce qu'il ne pouvait jamais voir finir. *Léon X.* ſuivit ardemment ce beau projet. Il fallait beaucoup d'argent, & ſes magnificences avaient épuiſé ſon tréſor. Il n'eſt point de chrétien qui n'eût dû contribuer à élever cette merveille de la métropole de l'Europe. Mais l'argent deſtiné aux ouvrages publics ne s'arrache jamais que par force ou par adreſſe. *Léon X.* eut recours, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion, à une des clefs de *St. Pierre*, avec laquelle on avait ouvert quelquefois les coffres des chrétiens pour remplir ceux du pape.

Il prétexta une guerre contre les Turcs, & fit vendre dans tous les états de la chrétienté ce qu'on appelle des

indulgences, c'eſt-à-dire, la délivrance des peines du purgatoire, ſoit pour ſoi-même, ſoit pour ſes parens & amis. Une pareille vente publique fait voir l'eſprit du tems. Perſonne n'en fut ſurpris. Il y eut par-tout des bureaux d'indulgences. On les affermait comme les droits de la douane. La plupart de ces comptoirs ſe tenaient dans des cabarets. Le prédicateur, le fermier, le diſtributeur, chacun y gagnait. Le pape donna à ſa ſœur une partie de l'argent qui lui en revint, & perſonne ne murmura encor. Les prédicateurs diſaient hautement en chaire, que *quand on aurait violé la Ste. Vierge, on ſerait abſous en achetant des indulgences*, & le peuple écoutait ces paroles avec dévotion.

Mais quand on eut donné aux dominicains cette ferme en Allemagne, les auguſtins, qui en avaient été longtems en poſſeſſion, furent jaloux; & ce petit intérêt de moines dans un coin de la Saxe produiſit plus de deux cents ans de diſcordes, de fureurs & d'infortunes chez trente nations.



CHAPITRE VINGTIEME.

De LUTHER *& de* ZUINGLE. *Des indulgences. De l'aventure des dominicains qui causa le changement de religion dans la moitié de la Suisse.*

VOUS n'ignorez pas que cette grande révolution dans l'esprit humain, & dans le systême politique de l'Europe, commença par *Martin Luther*, moine augustin, que ses supérieurs chargèrent de prêcher contre la marchandise qu'ils n'avaient pu vendre. La querelle fut d'abord entre les augustins, & les dominicains.

Vous avez dû voir que toutes les querelles de religion étaient venues jusques-là des prêtres théologiens; car *Pierre Valdo*, marchand de Lyon, qui passe pour l'auteur de la secte des Vaudois, n'en était point l'auteur; il ne fit que rassembler ses frères & les encourager. Il suivait les dogmes de *Bérenger*, de *Claude* évêque de Turin & plusieurs autres; ce n'est qu'apres *Luther* que les séculiers ont dogmatisé en foule, quand la bible traduite en tant de langues, & différemment traduite, a fait naître presque autant d'opinions qu'elle a de passages difficiles à expliquer.

Si on avait dit alors à *Luther* qu'il détruirait la religion romaine dans la moitié de l'Europe, il ne l'aurait pas cru. Il alla plus loin qu'il ne pensait; comme il arrive dans toutes les disputes, & dans presque toutes les affaires.

Après avoir décrié les indulgences, il examina le pouvoir de celui qui les donnait aux chrétiens. Un coin du voile fut levé. Les peuples animés voulurent juger ce qu'ils avaient adoré. Les horreurs d'*Alexandre VI.* & de sa famille n'avaient pas fait naître un doute sur la puissance spirituelle du pape. Trois cent mille pélerins étaient venus dans Rome à son jubilé. Mais les tems étaient changés, la mesure était comble. Les délices de

Léon furent punies des crimes d'*Alexandre*. On commença par demander une réforme, on finit par une séparation entière. On sentait assez que les hommes puissans ne se réforment pas. C'était à leur autorité & à leurs richesses qu'on en voulait : c'était le joug des taxes romaines qu'on voulait briser. Qu'importait en effet à Stockholm, à Copenhague, à Londres, à Dresde, que l'on eût du plaisir à Rome ? mais il importait que l'on ne payât point de taxes exorbitantes, que l'archevêque d'Upsal ne fût pas le maître d'un royaume. Les revenus de l'archevêché de Magdebourg, ceux de tant de riches abbayes tentaient les princes séculiers. La séparation qui se fit comme d'elle-même, & pour des causes très-légères, a opéré cependant à la fin en grande partie cette réforme tant demandée, & qui n'a servi de rien. Les mœurs de la cour Romaine sont devenues plus décentes, le clergé de France plus savant. Il faut avouer qu'en général le clergé a été corrigé par les protestans, comme un rival devient plus circonspect par la jalousie surveillante de son rival : mais on n'en a versé que plus de sang, & les querelles des théologiens sont devenues des guerres de cannibales.

Pour parvenir à cette grande scission, il ne fallait qu'un prince qui animât les peuples. Le vieux *Fréderic* électeur de Saxe, surnommé *le Sage*, celui-là même qui après la mort de *Maximilien* eut le courage de refuser l'empire, protégea *Luther* ouvertement. Cette révolution dans l'église commença comme toutes celles par qui les peuples ont détrôné les souverains. On présente d'abord des requêtes, on expose des griefs; on finit par renverser le trône. Il n'y avait point encor de séparation marquée en se moquant des indulgences, en demandant à communier avec du pain & du vin, en disant des choses très-peu intelligibles sur la justification & sur le libre arbitre, en voulant abolir les moines, en offrant de prouver que l'écriture sainte n'a pas expressément parlé du purgatoire.

Léon X. qui dans le fond méprisait ces disputes, fût

obligé comme pape d'anathématiser solemnellement par une bulle toutes ces propositions. Il ne savait pas combien *Luther* était protégé secrétement en Allemagne. Il fallait, disait-on, le faire changer d'opinion par le moyen d'un chapeau rouge. Le mépris qu'on eut pour lui, fut fatal à Rome.

Luther ne garda plus de mesure. Il composa son livre *de la captivité de Babylone*. Il exhorta tous les princes à secouer le joug de la papauté; il se déchaîna contre les messes privées; & il fut d'autant plus applaudi, qu'il se récriait contre la vente publique de ces messes. Les moines mendians les avaient mises en vogue au treizième siècle; le peuple les payait comme il les paie encor aujourd'hui quand il en commande. C'est une légère rétribution dont subsistent les pauvres religieux & les prêtres habitués. Ce faible honoraire, qu'on ne pouvait guère envier à ceux qui ne vivent que de l'autel & des aumônes, était alors en France d'environ deux sous de ce tems-là, & moindre encor en Allemagne. La transsubstantiation fut proscrite comme un mot qui ne se trouve ni dans l'écriture, ni dans les pères. Les partisans de *Luther* prétendaient que la doctrine qui fait évanouir la substance du pain & du vin, & qui en conserve la forme, n'avait été universellement établie dans l'église, que du tems de *Grégoire VII.* & que cette doctrine avait été soutenue & expliquée pour la première fois par le bénédictin *Paschase Ratbert* au neuvième siècle. Ils fouillaient dans les archives ténébreuses de l'antiquité, pour y trouver de quoi se séparer de l'église romaine, sur des mystères que la faiblesse humaine ne peut approfondir. *Luther* retenait une partie du mystère, & rejetait l'autre. Il avoue que le corps de JESUS-CHRIST est dans les espèces consacrées; mais il y est, dit-il, comme le feu est dans le fer enflammé, le fer & le feu subsistent ensemble. C'est cette manière de se confondre avec le pain & le vin, qu'*Osiander* appella *impanation*, *invination*, *consubstantiation*. *Luther* se contentait de dire que le corps

& le ſang étaient dedans, deſſus, & deſſous, *in*, *cum*, *ſub*. Ainſi tandis que ceux qu'on appellait *papiſtes* mangeaient DIEU ſans pain, les luthériens mangeaient du pain & DIEU; les calviniſtes vinrent bientôt après qui mangèrent le pain & qui ne mangèrent point DIEU.

Les luthériens voulurent d'abord de nouvelles verſions de la bible en toutes les langues modernes, & des verſions purgées de toutes les négligences & infidélités qu'ils imputaient à la vulgate. En effet, lorſque le concile voulut depuis faire réimprimer cette vulgate, les ſix commiſſaires chargés de ce ſoin par le concile, trouvèrent dans cette ancienne traduction huit mille fautes; & les ſavans prétendent qu'il y en a bien davantage: de ſorte que le concile ſe contenta de déclarer la vulgate authentique, ſans entreprendre cette correction. *Luther* traduiſit d'après l'hébreu la bible germanique; mais on prétend qu'il ſavait peu d'hébreu, & que ſa traduction eſt plus remplie de fautes que la vulgate.

Les dominicains avec les nonces du pape qui étaient en Allemagne, firent brûler les premiers écrits de *Luther*. Le pape donna une nouvelle bulle contre lui. *Luther* fit brûler la bulle du pape & les décrétales dans la place publique de Vittemberg. On voit par ce trait ſi c'était un homme hardi; mais auſſi on voit qu'il était déjà bien puiſſant. Dès-lors une partie de l'Allemagne, fatiguée de la grandeur pontificale, était dans les intérêts du réformateur, ſans trop examiner les queſtions de l'école.

Cependant ces queſtions ſe multipliaient. La diſpute du libre arbitre, cet autre écueil de la raiſon humaine, mêlait ſa ſource intariſſable de querelles abſurdes à ce torrent de haines théologiques. *Luther* nia le libre arbitre, que cependant ſes ſectateurs ont admis dans la ſuite. L'univerſité de Louvain, celle de Paris écrivirent. Celle-ci ſuſpendit l'examen de la diſpute, s'il y a eu trois *Magdeleines*, ou une ſeule *Magdeleine*, pour proſcrire les dogmes de *Luther*.

Il demanda enſuite que les vœux monaſtiques fuſſent abolis, parce qu'ils ne ſont pas de l'inſtitution primitive; que les prêtres puſſent être mariés, parce que pluſieurs apôtres l'étaient; qu'on communiât avec du vin, parce que JESUS avait dit, *buvez-en tous*; qu'on ne vénérât point les images, parce que JESUS n'avait point eu d'image; enfin il n'était d'accord avec l'égliſe romaine, que ſur la trinité, le baptême, l'incarnation, la réſurrection : dogmes encor qui ont été autrefois les ſujets des plus vives querelles, & dont quelques-uns ont été combattus dans les derniers tems; de ſorte qu'il n'eſt aucun point de théologie ſur lequel les hommes ne ſe ſoient diviſés.

Il fallait bien qu'*Ariſtote* entrât dans la querelle, car il était alors le maître des écoles. *Luther* ayant affirmé que la doctrine d'*Ariſtote* était fort inutile pour l'intelligence de l'écriture, la ſacrée faculté de Paris traita cette aſſertion d'erronée, & d'inſenſée. Les thèſes les plus vaines étaient mêlées avec les plus profondes; & des deux côtés les fauſſes imputations, les injures atroces, les anathèmes nourriſſaient l'animoſité des deux partis.

On ne peut, ſans rire de pitié, lire la manière dont *Luther* traite tous ſes adverſaires, & ſur-tout le pape. *Petit pape, petit papelin, vous êtes un âne, un ânon; allez doucement, il fait glacé, vous vous rompriez les jambes, & on dirait: Que diable eſt ceci? le petit ânon de papelin eſt eſtropié; un âne ſait qu'il eſt âne, une pierre ſait qu'elle eſt pierre; mais ces petits ânons de papes ne ſavent pas qu'ils ſont ânons.* Ces baſſes groſſiéretés aujourd'hui ſi dégoûtantes ne révoltaient point des eſprits aſſez groſſiers. *Luther* avec ces baſſeſſes d'un ſtyle barbare triomphait dans ſon pays de toute la politeſſe romaine.

Si on s'en était tenu à des injures, *Luther* aurait fait moins de mal à l'égliſe romaine qu'*Eraſme*; mais pluſieurs docteurs hardis ſe joignant à lui, élevèrent

leurs voix, non pas ſeulement contre les dogmes des ſcholaſtiques, mais contre le droit que les papes s'étaient arrogé depuis *Grégoire VII.* de diſpoſer des royaumes, contre le trafic de tous les objets de la religion, contre des oppreſſions publiques & particulières : ils étalaient dans les chaires & dans leurs écrits un tableau de cinq cents ans de perſécution; ils repréſentaient l'Allemagne baignée dans le ſang par les querelles de l'empire & du ſacerdoce : les peuples traités comme des animaux ſauvages, le purgatoire ouvert & fermé à prix d'argent par des inceſtueux, des aſſaſſins & des empoiſonneurs : de quel front un *Alexandre VI.* l'horreur de toute la terre, avait-il oſé ſe dire le vicaire de DIEU ? & comment *Léon X.* dans le ſein des plaiſirs & des ſcandales, pouvait-il prendre ce titre ?

Tous ces cris excitaient les peuples : & les docteurs de l'Allemagne allumaient plus de haine contre la nouvelle Rome, que *Varus* n'en avait excité contre l'ancienne dans les mêmes climats.

La bizarre deſtinée qui ſe joue de ce monde, voulut que le roi d'Angleterre *Henri VIII.* entrât dans la diſpute. Son père l'avait fait inſtruire dans les vaines & abſurdes ſciences de ce tems-là. L'eſprit du jeune *Henri* ardent & impétueux s'était nourri avidement des ſubtilités de l'école. Il voulut écrire contre *Luther*; mais auparavant il fit demander à *Léon X.* la permiſſion de lire les livres de cet héréſiarque, dont la lecture était interdite ſous peine d'excommunication. *Léon X.* accorda la permiſſion. Le roi écrit; il commente *Saint Thomas*; il défend ſept ſacremens contre *Luther*, qui alors en admettait trois, leſquels bientôt ſe réduiſirent à deux. Le livre s'achève à la hâte; on l'envoie à Rome. Le pape ravi, compare ce livre, que perſonne ne lit aujourd'hui, aux écrits des *Auguſtins*, & des *Jérômes.* Il donna le titre de *défenſeur de la foi* au roi *Henri* & à ſes ſucceſſeurs; & à qui le donnait-il ? à celui qui

devait être quelques années près le plus ſanglant ennemi de Rome.

Peu de perſonnes prirent le parti de *Luther* en Italie. Ce peuple ingénieux, occupé d'intrigues & de plaiſirs, n'eut aucune part à ces troubles. Les Eſpagnols, tout vifs & tout ſpirituels qu'ils ſont, ne s'en mêlèrent pas. Les Français, quoiqu'ils aient avec l'eſprit de ces peuples un goût plus violent pour les nouveautés, furent long-tems ſans prendre parti. Le théatre de cette guerre d'eſprit était chez les Allemans, & chez les Suiſſes, qui n'étaient pas réputés alors les hommes de la terre les plus déliés, & qui paſſent pour circonſpects. La cour de Rome ſavante & polie ne s'était pas attendue que ceux qu'elle traitait de barbares, pourraient, la bible comme le fer à la main, lui ravir la moitié de l'Europe, & ébranler l'autre.

C'eſt un grand problême, ſi *Charles-Quint* alors empereur, devait embraſſer la réforme, ou s'y oppoſer. En ſecouant le joug de Rome, il vengeait tout d'un coup l'empire, de quatre cents ans d'injures, que la tiare avait faites à la couronne impériale; mais il courrait riſque de perdre l'Italie. Il avait à ménager le pape, qui devait ſe joindre à lui contre *François I.* De plus ſes états héréditaires étaient tous catholiques. On lui reproche même d'avoir vu avec plaiſir naître une faction qui lui donnerait lieu de lever des taxes & des troupes dans l'empire, & d'écraſer les catholiques ainſi que les luthériens, ſous le poids d'un pouvoir abſolu. Enfin ſa politique & ſa dignité l'engagèrent à ſe déclarer contre *Luther*, quoique peut-être il fût dans le fonds de ſon avis ſur quelques articles, comme les Eſpagnols l'en ſoupçonnèrent après ſa mort.

Il ſomma *Luther* de venir rendre compte de ſa doctrine en ſa préſence à la diète impériale de Vorms, c'eſt-à-dire, de venir y déclarer, s'il ſoutenait les dogmes que Rome avait proſcrits. *Luther* comparut avec un ſauf-

conduit de l'empereur, s'exposant hardiment au sort de *Jean Hus*; mais cette assemblée étant composée de princes, il se fia à leur honneur. Il parla devant l'empereur, & devant la diète, & soutint sa doctrine avec courage. On prétend que *Charles-Quint* fut sollicité par le nonce *Alexandre*, de faire arrêter *Luther* malgré le le sauf-conduit, comme *Sigismond* avait livré *Jean Hus* sans égard pour la foi publique : mais que *Charles-Quint* répondit, *Qu'il ne voulait pas avoir à rougir comme Sigismond.*

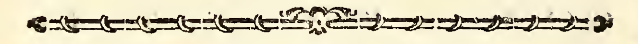
Cependant *Luther* ayant contre lui son empereur, le roi d'Angleterre, le pape, tous les évêques & tous les religieux, ne s'étonna pas. Caché dans une forteresse de Saxe, il brava l'empereur, irrita la moitié de l'Allemagne contre le pape, répondit au roi d'Angleterre comme à son égal, fortifia & étendit son église naissante.

Le vieux *Fréderic* électeur de Saxe souhaitait l'extirpation de l'église romaine. *Luther* crut qu'il était tems enfin d'abolir la messe privée. Ils s'y prit d'une manière, qui dans un tems plus éclairé n'eût pas trouvé beaucoup d'applaudissemens. Il feignit que le diable lui étant apparu, lui avait reproché de dire la messe & de consacrer. Le diable lui prouva, dit-il, que c'était un idolâtrie. *Luther* dans le récit de cette fiction avoua que le diable avait raison, & qu'il fallait l'en croire. La messe fut abolie dans la ville de Vittemberg, & bientôt après dans le reste de la Saxe. On abattit les images. Les moines & les religieuses sortaient de leurs cloîtres; & peu d'années après *Luther* épousa une religieuse nommée *Catherine Bore*. Les ecclésiastiques de l'ancienne communion lui reprochèrent qu'il ne pouvait se passer de femme. *Luther* leur répondit qu'ils ne pouvaient se passer de maîtresses. Ces reproches mutuels étaient bien différens. Les prêtres catholiques qu'on accusait d'incontinence, étaient forcés d'avouer qu'ils transgressaient la discipline de l'église entière. *Luther* & les siens la changeaient.

La loi de l'hiſtoire oblige de rendre juſtice à la plupart des moines qui abandonnèrent leurs égliſes & leurs cloîtres pour ſe marier. Ils reprirent, il eſt vrai, la liberté dont ils avaient fait le ſacrifice ; ils rompirent leurs vœux ; mais ils ne furent point libertins, & on ne peut leur reprocher des mœurs ſcandaleuſes. La même impartialité doit reconnaître que *Luther* & les autres moines, en contractant des mariages utiles à l'état, ne violaient guère plus leurs vœux que ceux qui ayant fait ſerment d'être pauvres & humbles poſſédaient des richeſſes faſtueuſes.

Parmi les voix qui s'élevaient contre *Luther*, pluſieurs faiſaient entendre avec ironie que celui, qui avait conſulté le diable pour détruire la meſſe, témoignait au diable ſa reconnoiſſance en aboliſſant les exorciſmes, & qu'il voulait renverſer tous les remparts élevés pour repouſſer l'ennemi des hommes. On a remarqué depuis dans tous les pays où l'on ceſſe d'exorciſer, qu'il n'y eut plus de poſſeſſions, ni de ſortiléges. On diſait, on écrivait, que les démons entendaient mal leurs intérêts, de ne ſe réfugier que chez les catholiques, qui ſeuls avaient le pouvoir de leur commander ; & on n'a pas manqué d'obſerver que le nombre des ſorciers & des poſſédés à été prodigieux dans l'égliſe romaine juſqu'à nos derniers tems. Il ne faut point plaiſanter ſur les ſujets triſtes. C'était une matière très-ſérieuſe, rendue funeſte par le malheur de tant de familles & le ſupplice de tant d'infortunés ; & c'eſt un grand bonheur pour le genre humain, que les tribunaux dans les pays éclairés n'admettent plus enfin les obſeſſions & la magie. Les réformateurs arrachèrent cette pierre de ſcandale deux cents ans avant les catholiques. On leur reprochait de heurter les fondemens de la religion chrétienne : on leur diſait que les obſeſſions & les ſortiléges ſont admis expreſſément dans l'écriture, que JESUS-CHRIST chaſſait les démons, & qu'il envoya ſur-tout ſes apôtres pour

les chaſſer en ſon nom. Ils répondaient à cette objection preſſante ce que répondent aujourd'hui tous les magiſtrats ſages, que DIEU permettait autrefois des choſes qu'il ne permet plus aujourd'hui ; que l'égliſe naiſſante avait beſoin de miracles, dont l'égliſe affermie n'a plus beſoin. En un mot, nous croyons par le témoignage de l'écriture qu'il y avait des poſſédés & des ſorciers, & il eſt certain qu'il n'y en a pas aujourd'hui ; car ſi dans nos derniers tems les proteſtans du Nord ont été encor aſſez imbécilles & aſſez cruels pour faire brûler deux ou trois miſérables accuſés de ſorcellerie, il eſt conſtant qu'enfin cette ſotte abomination eſt entiérement abolie.



CHAPITRE VINGT-UNIEME.

De Zuingle, *& de la cauſe qui rendit la religion romaine odieuſe dans une partie de la Suiſſe.*

LA Suiſſe fut le premier pays hors de l'Allemagne où s'étendit la nouvelle ſecte, qu'on appellait la *primitive égliſe. Zuingle* curé de Zurich, alla plus loin encor que *Luther*; chez lui point d'*impanation*, point d'*invination.* Il n'admit point que DIEU entrât dans le pain & dans le vin, moins encor que tout le corps de JESUS-CHRIST fût tout entier dans chaque parcelle & dans chaque goutte. Ce fut lui qu'en France on appella *ſacramentaire* ; nom qui fut d'abord donné à tous les réformateurs de ſa ſecte.

Zuingle s'attira des invectives du clergé de ſon pays : l'affaire fut portée aux magiſtrats. Le ſénat de Zurich examina le procès, comme s'il s'était agi d'un héritage. On alla aux voix. La pluralité fut pour la réformation. Le peuple attendait en foule la ſentence du ſénat, lorſque le greffier vint annoncer que *Zuingle* avait gagné ſa

cause. Tout le peuple fut dans le moment de la religion du sénat. Une bourgade Suisse jugea Rome. Heureux peuple après tout, qui dans sa simplicité s'en remettait à ses magistrats sur ce que ni lui, ni eux, ni *Zuingle* ne pouvaient parfaitement entendre.

Quelques années après, Berne, qui est en Suisse ce qu'Amsterdam est dans les Provinces-Unies, jugea plus solemnellement encor ce même procès. Le sénat ayant entendu pendant deux mois les deux parties, condamna la religion romaine. L'arrêt fut reçu sans difficulté de tout le canton; & l'on érigea une colonne, sur laquelle on grava en lettres d'or ce jugement solemnel, qui est depuis demeuré dans toute sa force.

Quand on voit ainsi la nation la moins inquiète, la moins remuante, la moins volage de l'Europe, quitter tout d'un coup une religion pour une autre, il y a infailliblement une cause qui doit avoir fait une impression violente sur tous les esprits. Voici cette cause de la révolution des Suisses.

Une animosité ouverte excitait les franciscains contre les dominicains depuis le treizième siècle. Les dominicains perdaient beaucoup de leur crédit chez le peuple, parce qu'ils honoraient moins la Vierge que les cordeliers, & qu'ils lui refusaient avec *St. Thomas* le privilége d'être née sans péché. Le cordeliers au contraire gagnaient beaucoup de terrain en prêchant par-tout la conception immaculée soutenue par *St. Bonaventure*. La haine entre ces deux ordres était si forte, qu'un cordelier prêchant à Francfort en 1503 sur la Vierge, & voyant entrer un dominicain, s'écria, qu'il remerciait DIEU de n'être pas d'une secte qui déshonorait la mère de DIEU même, & qui empoisonnait les empereurs dans l'hostie. Le dominicain nommé *Vigan*, lui cria qu'il en avait menti, & qu'il était hérétique. Le franciscain descendit de sa chaire, excita le peuple; il chassa son ennemi à grands coups de crucifix, & *Vigan* fut laissé

pour mort à la porte. Les dominicains tinrent en 1504 à Vimpfen un chapitre, dans lequel ils réfolurent de fe venger des cordeliers, & de faire tomber leur crédit & leur doctrine, en armant contr'eux la Vierge même. Berne fut choifi pour le lieu de la fcène. On y répandit pendant trois ans plufieurs hiftoires d'apparitions de la mère de DIEU, qui reprochait aux cordeliers la doctrine de l'immaculée conception, & qui difait que c'était un blafphême, lequel ôtait à fon fils la gloire de l'avoir lavée du péché originel & fauvée de l'enfer. Les cordeliers oppofaient d'autres apparitions : enfin en 1507 les dominicains ayant attiré chez eux un jeune frère laï nommé *Yetfer*, fe fervirent de lui pour convaincre le peuple. C'était une opinion établie dans les couvens de tous les ordres, que tout novice qui n'avait pas fait profeffion & qui avait quitté l'habit, reftait en purgatoire jufqu'au jugement dernier, à moins qu'il ne fût racheté par des prières & des aumônes au couvent.

Le prieur dominicain du couvent entra la nuit dans la cellule de *Yetfer*, vêtu d'une robe où l'on avait peint des diables. Il était chargé de chaînes, accompagné de quatre chiens ; & fa bouche, dans laquelle on avait mis une petite boîte ronde pleine d'étoupes, jetait des flammes. Ce prieur dit à *Yetfer* qu'il était un ancien moine mis en purgatoire pour avoir quitté l'habit, & qu'il en ferait délivré fi le jeune *Yetfer* voulait bien fe faire fouetter en fa faveur par les moines devant le grand autel ; *Yetfer* n'y manqua pas. Il délivra l'ame du purgatoire. L'ame lui apparut rayonnante & en habit blanc, pour lui apprendre qu'elle était montée au ciel, & pour lui recommander les intérêts de la Vierge que le cordeliers calomniaient.

Quelques nuits après *Ste. Barbe*, à qui frère *Yetfer* avait une grande dévotion, lui apparut : c'était une autre moine qui était *Ste. Barbe* ; elle lui dit qu'il était

Saint,

Saint, & qu'il était chargé par la Vierge de la venger de la mouvaiſe doctrine des cordeliers.

Enfin la Vierge deſcendit elle-même par le plafond avec deux anges ; elle lui commanda d'annoncer qu'elle était née dans le péché originel, & que les cordeliers étaient les plus grands ennemis de ſon fils. Elle lui dit, qu'elle voulait l'honorer des cinq plaies dont *Ste. Lucie* & *Ste. Catherine* avaient été favoriſées.

La nuit ſuivante les moines ayant fait boire au frère du vin mêlé d'opium, on lui perça les mains, les pieds & le côté. Il ſe réveilla tout en ſang. On lui dit que la Ste. Vierge lui avait imprimé les ſtigmates ; & en cet état on l'expoſa ſur l'autel à la vue du peuple.

Cependant, malgré ſon imbécillité, le pauvre frère ayant cru reconnaître dans la Ste. Vierge la voix du ſous-prieur, commença à ſoupçonner l'impoſture. Les moines n'héſitèrent pas à l'empoiſonner. On lui donna en le communiant une hoſtie ſaupoudrée de ſublimé corroſif. L'acreté qu'il reſſentit lui fit rejeter l'hoſtie ; auſſi-tôt les moines le chargèrent de chaînes comme un ſacrilége. Il promit pour ſauver ſa vie, & jura ſur une autre hoſtie, qu'il ne révélerait jamais le ſecret. Au bout de quelque tems, ayant trouvé le moyen de s'évader, il alla tout dépoſer devant le magiſtrat. Le procès dura deux années, au bout deſquelles quatre dominicains furent brûlés à la porte de Berne le dernier Mai 1509 ancien ſtyle, après la condamnation prononcée par un évêque délégué de Rome.

Cette aventure inſpira une horreur pour les moines, telle qu'elle devait la produire. On ne manqua pas d'en relever toutes les circonſtances affreuſes au commencement de la réforme. On oubliait que Rome même avait fait punir ce ſacrilége par le plus grand ſupplice. On ne ſe ſouvenait que du ſacrilége. Le peuple qui en avait été témoin croyait ſans peine cette foule de profanations & de preſtiges faits à prix d'argent, qu'on re-

prochait particuliérement aux ordres mendians, & qu'on imputait à toute l'églife. Si ceux qui tenaient encor pour le culte romain objectaient que le fiége de Rome n'était pas refponfable des crimes commis par les moines, on leur mettait devant les yeux les attentats dont plufieurs papes s'étaient fouillés. Rien n'eft plus aifé que de rendre un corps entier odieux, en détaillant les crimes de fes membres.

Le fénat de Berne & celui de Zurich avaient donné une religion au peuple, mais à Bafle ce fut le peuple qui contraignit le fénat à la recevoir. Il y avait déjà alors treize cantons Suiffes : Lucerne & quatre des plus petits & des plus pauvres, Zug, Schivitz, Uri, Undervald, étant demeurés attachés à la communion romaine, commencèrent la guerre civile contre les autres. Ce fut la première guerre de religion entre les catholiques & les réformés. Le curé *Zuingle* fe mit à la tête de l'armée proteftante. Il fut tué dans le combat, regardé comme un faint martyr par fon parti, & comme un hérétique déteftable par le parti oppofé : les catholiques vainqueurs firent écarteler fon corps par le bourreau, & le jettèrent enfuite dans les flammes. Ce font-là les préludes des fureurs auxquelles on s'emporta depuis.

Ce fameux *Zuingle* en établiffant fa fecte avait paru plus zélé pour la liberté que pour le chriftianifme. Il croyait qu'il fuffifait d'être vertueux pour être heureux dans l'autre vie, & que *Caton* & *St. Paul*, *Numa* & *Abraham*, jouiffaient de la même béatitude. Ce fentiment eft devenu celui d'une infinité de favans modérés. Ils ont penfé qu'il était abominable de regarder le père de la nature comme le tyran de prefque tout le genre humain, & le bienfaiteur de quelques perfonnes dans quelques petites contrées. Ces favans fe font trompés fans doute : mais qu'il eft humain de fe tromper ainfi.

La religion de *Zuingle* s'appella depuis *le calvinifme*. *Calvin* lui donna fon nom, comme *Americ Vefpuce*

donna le ſien au nouveau-monde découvert par *Colomb.* Voilà en peu d'années trois égliſes nouvelles; celle de *Luther*, celle de *Zuingle*, celle d'Angleterre, détachées du centre de l'union, & ſe gouvernant par elles-mêmes. Celle de France, ſans jamais rompre avec le chef, était encor regardée à Rome comme un membre ſéparé ſur bien des articles, comme ſur la ſupériorité des conciles, ſur la faillibilité du premier pontife, ſur quelques droits de l'épiſcopat, ſur le pouvoir des légats, ſur la nomination aux bénéfices, ſur les tributs que Rome exigeait. La grande ſociété chrétienne reſſemblait en un point aux empires profanes, qui furent dans leurs commencemens des républiques pauvres. Ces républiques devinrent avec le tems de riches monarchies; & ces monarchies perdirent quelques provinces qui redevinrent républiques.



CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

Progrès du luthéraniſme en Suède, en Dannemarck, & en Allemagne.

LE Dannemarck & toute la Suède embraſſaient le luthéraniſme, appellé *la religion évangélique.* Les Suédois en ſecouant le joug de évêques de la communion romaine, écoutèrent ſur-tout les motifs de la vengeance. Opprimés long-tems par quelques évêques, & ſur-tout par les archevêques d'Upſal, primats du royaume, ils étaient encor indignés de la barbarie commiſe, il n'y avait que trois ans, par le dernier archevêque nommé *Troll.* Cet archévêque, miniſtre & complice de *Chriſtiern II.* ſurnommé le *Néron du Nord*, tyran du Dannemarck & de la Suède, était un monſtre de cruauté, non moins abominable que *Chriſtiern*; il avait obtenu

une bulle du pape contre le sénat de Stockholm, qui s'était opposé à ses déprédations, aussi-bien qu'à l'usurpation de *Christiern*; mais tout ayant été appaisé, les deux tyrans *Christiern* & l'archevêque ayant juré sur l'hostie d'oublier le passé, le roi invita à souper dans son palais deux évêques, tout le sénat, & quatre-vingt-quatorze seigneurs. Toutes les tables étaient servies: on était dans la sécurité & dans la joie, lorsque *Christiern* & l'archevêque sortirent de table. Ils rentrèrent un moment après, mais suivis de satellites & de bourreaux: l'archevêque la bulle du pape à la main, fit massacrer tous les convives. On fendit le ventre au grand prieur de l'ordre de *St. Jean de Jérusalem*, & on lui arracha le cœur.

Cette fête de deux tyrans fut terminée par la boucherie qu'on fit de plus de six cents citoyens, sans distinction d'âge ni de sexe.

Les deux monstres qui devaient périr par le supplice du grand prieur de *St. Jean*, moururent à la vérité dans leur lit; mais l'archevêque après avoir été blessé dans un combat, & *Christiern* après avoir été détrôné. Le fameux *Gustave-Vasa*, comme nous l'avons dit en parlant de la Suède, délivra sa patrie du tyran; & les quatre états du royaume lui ayant décerné la couronne, il ne tarda pas à exterminer une religion, dont on avait abusé pour commettre de si exécrables crimes.

Le luthéranisme fut donc bientôt établi sans aucune contradiction dans la Suède, & dans le Dannemarck, immédiatement après que le tyran eut été chassé de ses deux états.

Luther se voyait l'apôtre du Nord, & jouissait en paix de sa gloire. Dès l'an 1525 les états de Saxe, de Brunsvick, de Hesse, les villes de Strasbourg & de Francfort, embrassaient sa doctrine.

Il est certain que l'église romaine avait besoin de réforme; le pape *Adrien*, successeur de *Léon X*, l'avouait lui-même. Il n'est pas moins certain, que s'il

n'y avait pas eu dans le monde chrétien une autorité qui fixât le ſens de l'écriture & les dogmes de la religion, il y aurait autant de ſectes que d'hommes qui ſauraient lire. Car enfin le divin légiſlateur n'a daigné rien écrire : ſes diſciples ont dit très-peu de choſes, & ils les ont dites d'une manière qu'il eſt quelquefois très-difficile d'entendre par ſoi-même; preſque chaque mot peut ſuſciter une querelle : mais auſſi une puiſſance qui aurait le droit de commander toujours aux hommes au nom de DIEU, abuſerait bientôt d'un tel pouvoir. Le genre humain s'eſt trouvé ſouvent dans la religion comme dans le gouvernement, entre la tyrannie & l'anarchie, prêt à tomber dans l'un de ces deux gouffres.

Les réformateurs d'Allemagne, qui voulaient ſuivre l'évangile mot à mot, donnèrent un nouveau ſpectacle quelques années après : ils diſpensèrent d'une loi reconnue, laquelle ſemblait ne devoir plus recevoir d'atteinte, c'eſt la loi de n'avoir qu'une femme, loi poſitive ſur laquelle paraît fondé le repos des états & des familles dans toute la chrétienté, mais loi quelquefois funeſte, & qui peut avoir beſoin d'exceptions, comme tant d'autres loix. Il eſt des cas où l'intérêt même des familles, & ſur-tout l'intérêt de l'état, demandent qu'on épouſe une ſeconde femme du vivant de la première, quand cette première ne peut donner un héritier néceſſaire. La loi naturelle alors ſe joint au bien public, & le but du mariage étant d'avoir des enfans, il paraît contradictoire de refuſer l'unique moyen qui mène à ce but.

Il ne s'eſt trouvé qu'un ſeul pape qui ait écouté cette loi naturelle, c'eſt *Grégoire II.* qui dans ſa célèbre décrétale de l'an 726 déclara *que quand un homme a une épouſe infirme, incapable des fonctions conjugales, il peut en prendre une ſeconde, pourvu qu'il ait ſoin de la première. Luther* alla beaucoup plus loin que le pape *Grégoire II. Philippe le Magnanime* landgrave de Heſſe, voulut du vivant de ſa femme *Chriſtine de Saxe* qui

n'était point infirme, & dont il avait des enfans, épouser une jeune demoiselle nommé *Catherine de Saal*, dont il était amoureux. Ce qui est peut-être plus étrange, c'est qu'il paraît, par les pièces originales concernant cette affaire, qu'il entrait de la délicatesse de conscience dans le dessein de ce prince. C'est un des grands exemples de la faiblesse de l'esprit humain. Cet homme, d'ailleurs sage & politique, semblait croire sincérement, qu'avec la permission de *Luther* & de ses compagnons, il pouvait transgresser une loi qu'il reconnaissait. Il représenta donc à ces chefs de son église, que sa femme la princesse de Saxe *était laide, sentait mauvais, & s'enivrait souvent.* Ensuite il avoue avec naïveté dans sa requête, qu'il est tombé très-souvent dans la *fornication*, & que son tempérament lui rend le plaisir nécessaire; mais ce qui n'est pas si naïf, il fait sentir adroitement à ses docteurs, que s'ils ne veulent pas lui donner la dispense dont il a besoin, il pourrait bien la demander au pape.

Luther assembla un petit synode dans Vittemberg, composé de six réformateurs: ils sentaient qu'ils allaient choquer une loi reçue dans leur parti même. La loi naturelle parlait seule en faveur du landgrave; la nature lui avait donné au nombre de trois ce qu'elle ne donne d'ordinaire aux autres qu'au nombre de deux; mais il n'apporte point cette raison physique dans sa requête.

La décrétale de *Grégoire II.* qui permet deux femmes, n'était point en vigueur, & n'autorise personne. Les exemples que plusieurs rois chrétiens, & sur-tout les rois Goths, avaient donnés autrefois de la polygamie, n'étaient regardés par tous les chrétiens que comme des abus. Si l'empereur *Valentinien l'Ancien* épousa *Justine* du vivant de *Severa* sa femme, si plusieurs rois Francs eurent deux ou trois femmes à la fois, le tems en avait presque effacé le souvenir. Le synode de Vittemberg ne regardait pas le mariage comme un sacrement, mais

comme un contract civil; il disait que la discipline de l'église admet le divorce, quoique l'évangile le défende; il disait que l'évangile n'ordonne pas expressément la monogamie: mais enfin il voyait si clairement le scandale, qu'il le déroba autant qu'il put aux yeux du public. La permission de la polygamie fut signée; la concubine fut épousée du consentement même de la légitime épouse. Ce que depuis *Grégoire*, jamais n'avaient osé les papes, dont *Luther* attaquait le pouvoir excessif, il le fit n'ayant aucun pouvoir. Sa dispense fut secrete; mais le tems révèle tous les secrets de cette nature. Si cet exemple n'a guère eu d'imitateurs, c'est qu'il est rare qu'un homme puisse conserver chez soi deux femmes, dont la rivalité ferait une guerre domestique continuelle, & rendrait trois personnes malheureuses.

Trevor chancelier d'Angleterre du tems de *Charles II.* épousa secrétement une seconde femme, avec le consentement de la première; il fit un petit livre en faveur de la polygamie, & vécut heureusement avec ses deux épouses. Mais ces cas sont très-rares.

La loi qui permet la pluralité des femmes aux Orientaux, est de toutes les loix la moins en vigueur chez les particuliers. On a des concubines; mais il n'y a pas à Constantinople quatre Turcs qui aient plusieurs épouses.

Si les nouveautés n'avaient apporté que ces scandales paisibles, le monde eût été trop heureux: mais l'Allemagne fut un théatre de scènes plus tragiques.





CHAPITRE VINGT-TROIZIEME.

Des anabaptiſtes.

DEUX fanatiques nommés *Storck* & *Muncer*, nés en Saxe, ſe ſervirent de quelques paſſages de l'écriture, qui inſinuent qu'on n'eſt point diſciple de CHRIST ſans être inſpiré ; ils prétendirent l'être.

Ce ſont les premiers enthouſiaſtes dont on ait ouï parler dans ces tems-là ; ils voulaient qu'on rebaptisât les enfans, parce que le CRRIST avait été baptiſé étant adulte ; c'eſt ce qui leur procura le nom d'*anabaptiſtes.* Ils ſe dirent inſpirés & envoyés pour réformer la communion romaioe & la luthérienne, & pour faire périr quiconque s'oppoſerait à leur évangile, ſe fondant ſur ces paroles : *Je ne ſuis pas venu apporter la paix, mais le glaive.*

Luther avait réuſſi à faire ſoulever les princes, les ſeigneurs, les magiſtrats, contre le pape & les évêques. *Muncer* ſouleva les payſans contre tous ceux-ci. Lui & ſes diſciples s'adreſsèrent aux habitans des campagnes en Souabe, en Miſnie, dans la Thuringe, dans la Franconie. Ils développèrent cette vérité dangereuſe qui eſt dans tous les cœurs, c'eſt que les hommes ſont nés égaux, & que ſi les papes avaient traité les princes en ſujets, les ſeigneurs traitaient les payſans en bêtes. A la vérité le manifeſte de ces ſauvages au nom des hommes qui cultivent la terre aurait été ſigné par *Licurgue* ; ils demandaient qu'on ne levât ſur eux que les dixmes des grains, qu'une partie fût employée au ſoulagement des pauvres, qu'on leur permît la chaſſe & la pêche pour ſe nourrir, que l'air & l'eau fuſſent libres, qu'on modérât leurs corvées, qu'on leur laiſsât du bois pour ſe chauffer. Ils réclamaient les droits du genre humain ; mais ils les ſoutinrent en bêtes féroces.

Les cruautés que nous avons vu exercées par les communes de France, & en Angleterre du tems des rois *Charles VI.* & *Henri V.* ſe renouvellèrent en Allemagne, & furent plus violentes par l'eſprit de fanatiſme. *Muncer* s'empare de Mulhauſen en Thuringe en prêchant l'égalité, & fait porter à ſes pieds l'argent des habitans en prêchant le déſintéreſſement. Les payſans ſe ſoulèvent de la Saxe juſqu'en Alſace. Ils maſſacrent les gentilshommes qu'ils rencontrent, ils égorgent une fille de l'empereur *Maximilien I.* Ce qui eſt très-remarquable, c'eſt qu'à l'exemple de ces anciens eſclaves révoltés, qui ſe ſentant incapables de gouverner, choiſirent pour leur roi le ſeul de leurs maîtres échappé au carnage, ces payſans mirent à leur tête un gentilhomme.

Ils ravagèrent tous les endroits où ils pénétrèrent depuis la Saxe juſqu'en Lorraine; mais bientôt ils eurent le ſort de tous les attroupemens qui n'ont pas un chef habile. Après avoir fait des maux affreux, ces troupes furent exterminées par des troupes régulières. *Muncer* qui avait voulu s'ériger en *Mahomet*, périt à Mulhauſen ſur l'échaffaut. *Luther*, qui n'avait point eu de part à ces emportemens, mais qui en était pourtant malgré lui le premier principe, puiſque le premier il avait franchi la barrière de la ſoumiſſion, ne perdit rien de ſon crédit, & n'en fut pas moins le prophète de ſa patrie.





CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

Suite du luthéranisme & de l'anabaptisme.

IL n'était plus possible à l'empereur *Charles-Quint*, ni à son frère *Ferdinand*, d'arrêter le progrès des réformateurs. En vain la diète de Sipre fit des articles modérés de pacification. Quatorze villes, & plusieurs princes protestèrent contre cet édit de Spire, ce fut cette protestation qui fit donner depuis à tous les ennemis de Rome le nom de *protestans*. Luthériens, zuingliens, écolampadiens, carlostadiens, calvinistes, presbytériens, puritains, haute église anglicane, petite église anglicane; tous sont désignés aujourd'hui sous ce nom. C'est une république immense composée de factions diverses, qui se réunissent toutes contre Rome leur ennemie commune.

Les luthériens présentèrent leur confession de foi dans Augsbourg; & c'est cette confession qui devint leur boussole: le tiers de l'Allemagne y adhérait: les princes de ce parti se liguaient déjà contre l'autorité de *Charles-Quint*, ainsi que contre Rome; mais le sang ne coulait point encor dans l'empire pour la cause de *Luther*; il n'y eut que les anabaptistes, qui toujours transportés de leur rage aveugle, & peu intimidés par l'exemple de leur chef *Muncer*, désolèrent l'Allemagne au nom de DIEU. Le fanatisme n'avait point encor produit dans le monde une fureur pareille; tous ces paysans, qui se croyaient prophètes, & qui ne savaient rien de l'écriture, sinon qu'il faut massacrer sans pitié les ennemis du Seigneur, se rendirent les plus forts en Vestphalie, qui était alors la patrie de la stupidité: ils s'emparèrent de la ville de Munster, dont ils chassèrent l'évêque. Ils voulaient d'abord établir la théocratie des Juifs, & être gouvernés

par DIEU ſeul : mais un nommé *Matthieu*, leur principal prophète ayant été tué, un garçon tailleur nommé *Jean de Leyde*, né à Leyde en Hollande, aſſura que DIEU lui était apparu, & l'avait nommé roi : il le dit, & le fit croire.

La pompe de ſon couronnement fut magnifique. On voit encor de la monnoie qu'il fit frapper ; ſes armoiries étaient deux épées dans la même poſition que les clefs du pape. Monarque & prophète à la fois, il fit partir douze apôtres, qui allèrent annoncer ſon règne dans toute la baſſe Allemagne. Pour lui, à l'exemple des rois d'Iſraël, il voulut avoir pluſieurs femmes, & en épouſa juſqu'à dix à la fois. L'une d'elles ayant parlé contre ſon autorité, il lui trancha la tête en préſence des autres, qui, ſoit par crainte, ſoit par fanatiſme, dansèrent avec lui autour du cadavre ſanglant de leur compagne.

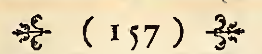
Ce roi prophète eut une vertu qui n'eſt pas rare chez les bandits & chez les tyrans, la valeur : il défendit Munſter contre ſon évêque *Valdec*, avec un courage intrépide pendant une année entière ; & dans les extrémités où le réduiſait la famine, il refuſa tout accommodement. Enfin il fut pris les armes à la main, par une trahiſon des ſiens. Sa captivité ne lui ôta rien de ſon orgueil inébranlable. L'évêque lui ayant demandé comment il avait oſé ſe faire roi, le priſonnier lui demanda à ſon tour de quel droit l'évêque oſait être ſeigneur temporel : J'ai été élu par mon chapitre, dit le prélat : Et moi par DIEU même, reprit *Jean de Leyde.* L'évêque après l'avoir quelque tems montré de ville en ville, comme on fait voir un monſtre, le fit tenailler avec des tenailles ardentes. L'enthouſiaſme anabaptiſte ne fut point éteint par le ſupplice que le roi & ſes complices ſubirent. Leurs frères des Pays-Bas furent ſur le point de ſurprendre Amſterdam. On extermina ce qu'on trouva de conjurés ; & dans ce tems-là tout ce qu'on rencontrait d'anabaptiſtes dans les Provinces-Unies, était

traité comme les Hollandais l'avaient été par les Espagnols ; on les noyait, on les étranglait, on les brûlait ; conjurés ou non, tumultueux ou paisibles, on courut par-tout sur eux dans toute la basse Allemagne comme sur des monstres dont il fallait purger la terre.

Cependant la secte subsiste assez nombreuse, cimentée du sang des prosélytes, qu'ils appellent *martyrs*, mais entiérement différente de ce qu'elle était dans son origine : les successeurs de ces fanatiques sanguinaires sont les plus paisibles de tous les hommes, occupés de leurs manufactures & de leur négoce, laborieux, charitables. Il n'y a point d'exemple d'un si grand changement; mais comme ils ne font aucune figure dans le monde, on ne daigne pas s'appercevoir s'ils sont changés ou non, s'ils sont méchans ou vertueux.

Ce qui a changé leurs mœurs, c'est qu'ils se sont rangés au parti des unitaires, c'est-à-dire, de ceux qui ne reconnaissent qu'un seul DIEU, & qui en révérant le CHRIST vivent sans beaucoup de dogmes & sans aucune dispute; hommes condamnés dans toutes les autres communions, & vivans en paix au milieu d'elles.





CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

De Genève & de Calvin.

AUTANT que les anabaptiftes méritaient qu'on fonnât le tocfin fur eux de tous les coins de l'Europe, autant les proteftans devinrent recommandables aux yeux des peuples, par la manière dont leur réforme s'établit en plufieurs lieux. Les magiftrats de Genève firent foutenir des thèfes pendant tout le mois de Juin : on invita tous les catholiques & les proteftans de tous pays à venir y difputer : quatre fecretaires rédigèrent par écrit tout ce qui fe dit d'effentiel pour & contre. Enfuite le grand confeil de la ville examina pendant deux mois le réfultat des difputes. C'était ainfi à-peu-près qu'on en avait ufé à Zurich & à Berne, mais moins juridiquement & avec moins de maturité & d'appareil. Enfin le confeil profcrivit la religion romaine ; & l'on voit encor aujourd'hui dans l'hôtel-de-ville, cette infcription gravée fur une plaque d'airain : *En mémoire de la grace que* DIEU *nous a faite d'avoir fecoué le joug de l'antechrift*, *aboli la fuperftition & recouvré notre liberté.*

Les Genèvois recouvrèrent en effet leur vraie liberté. L'évêque qui difputait le droit de fouveraineté fur Genève au duc de Savoie & au peuple, à l'exemple de tant de prélats Allemans, fut obligé de fuir & d'abandonner le gouvernement aux citoyens. Il y avait depuis long-tems deux partis dans la ville, celui des proteftans & celui des romains. Les proteftans s'appellaient *egnots*, du mot *eidgnoffen*, *alliés par ferment.* Les egnots qui triomphèrent, attirèrent à eux une partie de la faction oppofée, & chafsèrent le refte. De-là vint que les réformés de France eurent le nom d'*egnots*, ou d'*huguenots* ; terme dont la plupart des écrivains Français inventèrent depuis de vaines origines.

Cette réforme ſur-tout oppoſa la ſévérité des mœurs aux ſcandales que donnaient alors les catholiques. Il y avait ſous la protection de l'évêque, comme prince de Genève, des bordels publics établis dans la ville, les filles légalement proſtituées payaient une taxe au prélat, le magiſtrat éliſait tous les ans la reine du bordel, afin que toutes choſes ſe paſſaſſent en règle & avec décence. On aurait pu excuſer en quelque ſorte ces débauches, en diſant qu'alors il était plus difficile qu'aujourd'hui de ſéduire les femmes mariées ou leurs filles; mais il régnait des diſſolutions plus révoltantes : car après qu'on eut aboli les couvens dans Genève, on trouva des chemins ſecrets qui donnaient entrée aux cordeliers dans des couvens de filles. On découvrit à Lauſanne dans la chapelle de l'évêque, derrière l'autel, une petite porte qui conduiſait par un chemin ſouterrain chez des religieuſes du voiſinage, & cette porte exiſte encor.

La religion de Genève n'était pas abſolument celle des Suiſſes : mais la différence était peu de choſe ; & jamais leur communion n'en a été altérée. Le fameux *Calvin*, que nous regardons comme l'apôtre de Genève, n'eut aucune part à ce changement ; il ſe retira quelque tems après dans cette ville ; mais il en fut d'abord exclu, parce que ſa doctrine ne s'accordait pas en tout avec la dominante ; il y retourna enſuite, & s'y érigea en pape des proteſtans.

Son nom propre était *Chauvin*. Il était né à Noyon en 1509. Il ſavait du latin, du grec, & de la mauvaiſe philoſophie de ſon tems. Il écrivait mieux que *Luther*, & parlait plus mal : tous deux laborieux & auſtères, mais durs & emportés ; tous deux brûlans de l'ardeur de ſe ſignaler & d'obtenir cette domination ſur les eſprits qui flatte tant l'amour-propre, & qui d'un théologien fait une eſpèce de conquérant.

Les catholiques peu inſtruits, qui ſavent en général

que *Luther*. *Zuingle*, *Calvin* se marièrent ; que *Luther* fut obligé de permettre deux femmes au landgrave de Hesse, pensent que ses fondateurs s'insinuèrent par des séductions flatteuses, & qu'ils ôtèrent aux hommes un joug pesant, pour leur en donner un très-léger : mais c'est tout le contraire. Ils avaient des mœurs farouches : leurs discours respiraient le fiel. S'ils condamnèrent le célibat des prêtres, s'ils ouvrirent les portes des couvens, c'était pour changer en couvens la société humaine. Les jeux, les spectacles furent défendus chez les réformés. Genève pendant plus de cent ans n'a pas souffert chez elle un instrument de musique. Ils proscrivirent la confession auriculaire, mais ils la voulurent publique. Dans la Suisse, dans l'Ecosse, à Genève, elle l'a été ainsi que la pénitence. On ne réussit guère chez les hommes, du moins jusqu'aujourd'hui, en ne leur proposant que le facile & le simple ; le maître le plus dur est le plus écouté, ils ôtaient aux hommes le libre arbitre, & on courait à eux. Ni *Luther*, ni *Calvin*, ni les autres ne s'entendirent sur l'eucharistie ; l'un, ainsi que je l'ai déja dit, voyait DIEU dans le pain & dans le vin, comme du feu dans un fer ardent ; l'autre comme le pigeon dans lequel était le St. Esprit. *Calvin* se brouilla d'abord avec ceux de Genève, qui communiaient avec du pain levé ; il voulait du pain azyme. Il se réfugia à Strasbourg ; car il ne pouvait retourner en France, où les buchers étaient alors allumés, & où *François I.* laissait brûler les protestans, tandis qu'il faisait alliance avec ceux d'Allemagne. S'étant marié à Strasbourg avec la veuve d'un anabaptiste, il retourna enfin à Genève, & communiant avec du pain levé comme les autres, il y acquit autant de crédit que *Luther* en avait en Saxe.

Il régla les dogmes & la discipline que suivent tous ceux que nous appellons *calvinistes*, en Hollande, en Suisse, en Angleterre, & qui ont si long-tems partagé la France. Ce fut lui qui établit les synodes, les consis-

toires, les diacres; qui régla la forme des prières & des prêches: il inſtitua même une juriſdiction conſiſtoriale, avec droit d'excommunication.

Sa religion eſt conforme à l'eſprit républicain, & cependant *Calvin* avait l'eſprit tyrannique.

On en peut juger par la perſécution qu'il ſuſcita contre *Caſtalion*, homme plus ſavant que lui, que ſa jalouſie fit chaſſer de Genève; & par la mort cruelle dont il fit périr long-tems après le malheureux *Michel Servet.*



CHAPITRE SINGT-SIXIEME.

De CALVIN *& de* SERVET.

MICHEL SERVET, de Villanueva en Arragon, très-ſavant médécin, méritait de jouir d'une gloire paiſible, pour avoir long-tems avant *Harvey* découvert la circulation du ſang; mais il negligée un art utile pour des ſciences dangereuſes: il traita de la préfiguration du CHRIST dans le Verbe, de la viſion de DIEU, de la ſubſtance des anges, de la manducation ſupérieure: il adoptait en partie les anciens dogmes ſoutenus par *Sabellius*, par *Eusèbe*, par *Arius*, qui dominèrent dans l'Orient, & qui furent embraſſés au ſeizième ſiècle par *Lelio Socini*, reçus enſuite en Pologne, en Angleterre, en Hollande.

Pour ſe faire une idée des ſentimens très-peu connus de cet homme, que ſa mort barbare a ſeule rendu célèbre, il ſuffira peut-être de rapporter ce paſſage de ſon quatrième livre de la trinité. *Comme le germe de la génération était en* DIEU, *avant que le fils de* DIEU *fût fait réellement, ainſi le créateur a voulu que cet ordre fût obſervé dans toutes les générations. La ſemence ſubſtantielle du* CHRIST, *& toutes les cauſes ſéminales & formes archétipes étant véritablement en* DIEU, &c. En

liſalnt

lisant ces paroles on croit lire *Origène*, & au mot de CHRIST près, on croit lire *Platon*, que les premiers théologiens chrétiens regardèrent comme leur maître.

Servet était de si bonne foi dans sa métaphysique obscure, que de Vienne en Dauphiné, où il séjourna quelque tems, il écrivit à *Calvin* sur la trinité. Ils disputèrent par lettres. De la dispute *Calvin* passa aux injures, & des injures à cette haine théologique la plus implacable de toutes les haines. *Calvin* eut par trahison les feuilles d'un ouvrage que *Servet* faisait imprimer secrétement. Il les envoya à Lyon avec les lettres qu'il avait reçues de lui : action qui suffirait pour le déshonorer à jamais dans la société ; car ce qu'on appelle l'esprit de la société, est plus honnête & plus sévère que tous les synodes. *Calvin* fit accuser *Servet* par un émissaire. Quel rôle pour un apôtre ! *Servet* qui savait qu'en France on brûlait sans miséricorde tout novateur, s'enfuit tandis qu'on lui faisait son procès. Il passe malheureusement par Genève. *Calvin* le sait, le dénonce, le fait arrêter à l'enseigne de la rose, l'orsqu'il était prêt d'en partir. On le dépouilla de quatre-vingt-dix-sept pièces d'or, d'une chaîne d'or & de six bagues. Il était sans doute contre le droit des gens, d'emprisonner un étranger qui n'avait commis aucun délit dans la ville ; mais aussi Genève avait une loi qu'on devrait imiter. Cette loi ordonne que le délateur se mette en prison avec l'accusé. *Calvin* fit la dénonciation par un de ses disciples qui lui servait de domestique.

Ce même *Jean Calvin*, avait avant ce tems-là prêché la tolérance ; on voit ce propres mots dans une de ses lettres imprimées. « En cas que quelqu'un soit hétéro» doxe, & qu'il fasse scrupule de se servir des mots » *trinité* & *personne*, &c. Nous ne croyons pas que ce » soit une raison pour rejeter cet homme ; nous devons » le supporter, sans le chasser de l'église, & sans l'ex» poser à aucune censure comme un hérétique. »

Mais *Jean Calvin* changea d'avis, dès qu'il ſe livra à la fureur de ſa haine théologique ; il demandait la tolérance dont il avait beſoin pour lui en France, & il s'armait de l'intolérance à Genève. *Calvin* après le ſupplice de *Servet* publia un livre dans lequel il prétendit prouver qu'il fallait punir les hérétiques.

Quand ſon ennemi fut aux fers, il lui prodigua les injures & les mauvais traitemens que font les lâches quand ils ſont maîtres. Enfin à force de preſſer les juges, d'employer le crédit de ceux qu'il dirigeait, de crier & de faire crier que DIEU demandait l'exécution de *Michel Servet*, il le fit brûler vif, & jouit de ſon ſupplice, lui qui, s'il eût mis le pied en France, eût été brûlé lui-même ; lui qui avait élevé ſi fortement ſa voix contre les perſécutions.

Cette barbarie d'ailleurs qui s'autoriſait du nom de juſtice, pouvait être regardée comme une inſulte aux droits des nations : un Eſpagnol qui paſſait par une ville étrangère, était-il juſticiable de cette ville, pour avoir publié ſes ſentimens, ſans avoir dogmatiſé ni dans cette ville ni dans aucun lieu de ſa dépendance ?

Ce qui augmente encor l'indignation & la pitié, c'eſt que *Servet* dans ſes ouvrages publiés, reconnaît nettement la divinité éternelle de JESUS-CHRIST ; il déclara dans le cours de ſon procès qu'il était fortement perſuadé que JESUS-CHRIST était le fils de DIEU, engendré de toute éternité du Père, & conçu par le St. Eſprit dans le ſein de la vierge *Marie*. *Calvin* pour le perdre produiſit quelques lettres ſecretes de cet infortuné, écrites long-tems auparavant à ſes amis en terme haſardés.

Cette cataſtrophe déplorable n'arriva qu'en 1553, dix-huit ans après que Genève eut rendu ſon arrêt contre la religion romaine : mais je la place ici pour mieux faire connaître le caractère de *Calvin* ; qui devint l'apôtre de Genève & des réformés de France. Il ſemble aujoud'hui qu'on faſſe amende honorable aux cendres de *Servet*. De

ſavans paſteurs des égliſes proteſtantes, & même les plus grands philoſophes, ont embraſſé ſes ſentimens & ceux de *Socin*. Ils ont encor été plus loin qu'eux. Leur religion eſt l'adoration d'un DIEU par la médiation du CHRIST. Nous ne faiſons ici que rapporter les faits & les opinions, ſans entrer dans aucune controverſe, ſans diſputer contre perſonne, reſpectant ce que nous devons reſpecter, & uniquement attachés à la fidélité de l'hiſtoire.

Le dernier trait au portrait de *Calvin*, peut ſe tirer d'une lettre de ſa main, qui ſe conſerve encor au château de la Baſtie-Roland près de Montelimar : elle eſt adreſſée au marquis de *Poët* grand chambellan du roi de Navarre, & datée du 30 Septembre 1561.

« Honneur, gloire, & richeſſes ſeront la récompenſe » de vos peines ; ſur-tout ne faites faute de défaire » le pays de ces zélés faquins qui excitent les peuples » à ſe bander contre nous. Pareils monſtres doivent » être étouffés, comme j'ai fait de *Michel Servet* Eſpa- » gnol. »

Jean Calvin avait uſurpé un tel empire dans la ville de Genève, où il fut d'abord reçu avec tant de difficulté, qu'un jour ayant ſu que la femme du capitaine général, qui (fut enſuite premier ſyndic) avait danſé après ſoupé, avec ſa famille & quelques amis, il la força de paraître en perſonne devant le conſiſtoire pour y reconnaître ſa faute ; & que *Pierre Ameaux* conſeiller d'état, accuſé d'avoir mal parlé de *Calvin*, d'avoir dit qu'il était un très-méchant homme, qu'il n'était qu'un Picard, & qu'il prêchait une fauſſe doctrine, fut condamné (quoiqu'il demandât grace) à faire amende honorable en chemiſe, tête nue, la torche au poing, par toute la ville.

Les vices des hommes tiennent ſouvent à des vertus. Cette dureté de *Calvin* était jointe au plus grand déſintéreſſement ; il ne laiſſa pour tout bien en mourant que la valeur de cent vingt écus d'or. Son travail infatigable

abrégea ſes jours, mais lui donna un nom célèbre & un grand crédit.

Il y a des lettres de *Luther*, qui ne reſpirent pas un eſprit plus pacifique & plus charitable que celles de *Calvin*. Les catholiques ne peuvent comprendre que les proteſtans reconnaiſſent de tels apôtres ; les proteſtans répondent qu'ils n'invoquent point ceux qui ont ſervi à établir leur réforme, qu'ils ne ſont ni *luthériens*, ni *zuingliens*, ni *calviniſtes* ; qu'ils croient ſuivre les dogmes de la primitive égliſe ; qu'il ne canoniſent point les paſſions de *Luther* & de *Calvin* ; & que la dureté de leur caractère ne doit pas plus décrier leurs opinions dans l'eſprit des réformés, que les mœurs d'*Alexandre VI*. & des *Léon X*. & les barbaries des perſécutions, ne font tort à la religion romaine dans l'eſprit des catholiques.

Cette réponſe eſt ſage, & la modération ſemble aujourd'hui prendre dans les deux partis oppoſés la place des anciennes fureurs. Si le même eſprit ſanguinaire avait toujours préſidé à la religion, l'Europe ſerait un vaſte cimetière. L'eſprit de philoſophie a enfin émouſſé les glaives. Faut-il qu'on ait éprouvé plus de deux cents ans de frénéſie pour arriver à des jours de repos ?

Ces ſecouſſes qui par les événemens des guerres remirent tant de biens de l'égliſe entre les mains des ſéculiers, n'enrichirent pas les théologiens promoteurs de ces guerres. Ils eurent le ſort de ceux qui ſonnent la charge & qui ne partagent point les dépouilles. Les paſteurs des égliſes proteſtantes avaient ſi hautement élevé leurs voix contre les richeſſes du clergé, qu'ils s'imposèrent à eux-mêmes la bienſéance de ne pas recueillir ce qu'ils condamnaient : & preſque tous les ſouverains les aſtreignirent à cette bienſéance. Ils voulurent dominer en France, & ils y eurent en effet un très-grand crédit ; mais ils ont fini enfin par en être chaſſés, avec déſenſe d'y reparaître, ſous peine d'être pendus. Par-tout où leur religion s'eſt établie, leur

pouvoir a été reſtraint à la longue dans des bornes étroites par les princes, ou par les magiſtrats des républiques.

Les paſteurs calviniſtes & luthériens ont eu par-tout des appointemens qui ne leur ont pas permis de luxe. Les revenus des monaſtères ont été mis preſque par-tout entre les mains de l'état, & appliqués à des hôpitaux. Il n'eſt reſté de riches évêques proteſtans en Allemagne que ceux de Lubeck & d'Oſnabruck, dont les revenus n'ont pas été diſtraits. Vous verrez en continuant de jeter les yeux ſur les ſuites de cette révolution, l'accord bizarre, mais pacifique, par lequel le traité de Veſtphalie a rendu cet évêché d'Oſnabruck alternativement catholique & luthérien. La réforme en Angleterre a été plus favorable au clergé anglican, qu'elle ne l'a été en Allemagne, en Suiſſe, & dans les Pays-Bas aux luthériens & aux calviniſtes. Tous les évêchés ſont conſidérables dans la Grande-Bretagne; tous les bénéfices y donnent de quoi vivre honnêtement. Les curés de la campagne y ſont plus à leur aiſe qu'en France; l'état & les ſéculiers n'y ont profité que de l'aboliſſement des monaſtères. Il y a des quartiers entiers à Londres qui ne formaient autrefois qu'un ſeul couvent, & qui ſont peuplés aujourd'hui d'un très-grand nombre de familles. En général toute nation qui a converti les couvens à l'uſage public, y a beaucoup gagné, ſans que perſonne y ait perdu: car en effet on n'ôte rien à une ſociété qui n'exiſte plus. On ne fit tort qu'aux poſſeſſeurs paſſagers que l'on dépouillait, & ils n'ont point laiſſé de deſcendans qui puiſſent ſe plaindre; & ſi ce fut une injuſtice d'un jour, elle a produit un bien pour des ſiècles.

Il eſt arrivé enfin par différentes révolutions, que l'égliſe latine a perdu plus de la moitié de l'Europe chrétienne, qu'elle avait eue preſque toute entière en divers tems: car outre le pays immenſe qui s'étend de Conſtantinople juſqu'à Corfou & juſqu'à la mer de Naples, elle n'a plus ni la Suède, ni la Norwége, ni le Dan-

nemarck ; la moitié de l'Allemagne, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la Hollande, les trois quarts de la Suisse se sont séparés d'elle. Le pouvoir du siége de Rome a bien plus perdu encor. Il ne s'est véritablement conservé que dans les pays immédiatement soumis au pape.

Cependant, avant qu'on pût poser tant de limites, & qu'on parvînt même à mettre quelque ordre dans la confusion, les deux partis catholique & luthérien, mettaient alors en feu l'Allemagne. Déjà la religion qu'on nomme *évangélique*, était établie vers l'an 1555 dans vingt-quatre villes impériales, & dans dix-huit petites provinces de l'empire. Les luthériens voulaient abaisser la puissance de *Charles-Quint*, & il prétendait les détruire. On faisait des ligues ; on donnait des batailles. Mais il faut suivre ici ces révolutions de l'esprit humain en fait de religion, & voir comment s'établit l'église anglicane, & comment fut déchirée l'église de France.



CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

Du roi HENRI VIII. *De la révolution de la religion en Angleterre.*

ON fait que l'Angleterre se sépara du pape, parce que le roi *Henri VIII.* fut amoureux. Ce que n'avaient pu ni le *denier de saint Pierre*, ni les réserves, ni les provisions, ni les annates, ni les collectes & les ventes des indulgences, ni cinq cents années d'exactions toujours combattues par les loix des parlemens & par les murmures des peuples, un amour passager l'exécuta, ou du moins en fut la cause. La première pierre qu'on jeta suffit pour renverser ce grand monument dès long-tems ébranlé par la haine publique.

Henri VIII. homme voluptueux, fougueux, & opi-

niâtre dans tous ſes deſirs, eut parmi beaucoup de maîtreſſes, *Anne de Boulen*, fille d'un gentilhomme de ſon royaume. Cette fille d'un enjouement & d'une liberté qui promettait tout, eut pourtant l'adreſſe de ne ſe pas abandonner entiérement, & d'irriter la paſſion du roi, qui réſolut d'en faire ſa femme.

Il était marié depuis dix-huit ans à *Catherine d'Eſpagne*, fille de *Ferdinand* & d'*Iſabelle*, & tante de *Charles-Quint*, de laquelle il avait eu trois enfans, & dont il reſtait encor la princeſſe *Marie*, qui fut depuis reine d'Angleterre. Comment faire un divorce? Comment caſſer ſon mariage avec une femme telle que *Catherine d'Eſpagne*, à laquelle on ne pouvait reprocher ni ſtérilité, ni mauvaiſe conduite, ni même cette humeur qui accompagne ſi ſouvent la vertu des femmes? Ayant d'abord épouſé le prince *Artur*, frère ainé de *Henri VIII.* & l'ayant perdu au bout de quelques mois, *Henri VII.* l'avait fiancée à ſon ſecond fils *Henri*, avec la diſpenſe du pape *Jules II.* & ce *Henri VIII.* après la mort de ſon père, l'avait ſolemnellement épouſée. Il eut long-tems après un bâtard d'une maîtreſſe nommée *Blunt.* Il ne ſentait alors que des dégoûts de ſon mariage, & point de ſcrupules; mais quand il aima éperdument *Anne de Boulen*, & qu'il ne put venir à bout de jouir d'elle ſans l'épouſer, alors il eut des remords de conſcience, & trembla d'avoir offenſé DIEU dix-huit ans avec ſa femme. Ce prince ſoumis encor aux papes, ſollicita *Clément VII.* de caſſer la bulle de *Jules II.* & de déclarer ſon mariage avec la tante de *Charles-Quint*, contraire aux loix divines & humaines.

Clément VII. bâtard de *Julien de Médicis*, venait de voir Rome ſaccagée par l'armée de *Charles-Quint.* Ayant enſuite fait à peine la paix avec l'empereur, il craignait toujours que ce prince ne le fit dépoſer pour ſa bâtardiſe. Il craignait encor plus qu'on ne le déclarât ſimoniaque, & qu'on ne produiſit le fatal billet qu'il avait

fait au cardinal *Colonne*; billet par lequel il lui promettait des biens & des honneurs s'il parvenait au pontificat par la faveur de sa voix & de ses bons offices.

Il ne pouvait déclarer la tante de l'empereur concubine, & mettre les enfans de cette femme si long-tems légitime, au rang des bâtards. D'ailleurs un pape ne pouvait guère avouer que son prédécesseur n'avait pas été en droit de donner une dispense. Il aurait sappé lui-même les fondemens de la grandeur pontificale, en avouant qu'il y avait des loix que les papes ne pouvaient enfreindre.

Louis XII. avait fait, il est vrai, dissoudre son mariage; mais le cas était bien différent. Il n'avait point eu d'enfans de sa femme; & le pape *Alexandre VI.* qui ordonna ce divorce, était lié d'intérêt avec *Louis XII.*

François I. roi de France soutint à Rome le parti de *Henri VIII.* & comme son beau-frère, & comme son allié, & sur-tout comme ennemi de *Charles-Quint* devenu déjà si redoutable. Le pape pressé entre l'empereur, & ces deux rois, & qui écrivait qu'il *était entre l'enclume & le marteau*, négocia, temporisa, promit, se rétracta, espéra que l'amour de *Henri VIII.* durerait moins qu'une négociation italienne. Il se trompa. Le monarque Anglais qui était malheureusement théologien, fit servir sa théologie à son amour. Lui & tous les docteurs de son parti avaient recours au lévitique, qui défend de *révéler la turpitude de la femme de son frère*, & *d'épouser la sœur de sa femme*. Les états chrétiens ont long-tems manqué, & manquent encor de bonnes loix positives. Leur jurisprudence encor gothique en plusieurs points, composée des anciennes coutumes de cinq cents petits tyrans, a souvent recours aux loix romaines, & à celles des Hebreux, comme un homme égaré qui demande sa route : ils vont chercher dans le code du peuple Juif les règles de leurs tribunaux.

Mais si on voulait suivre les loix matrimoniales des

Hébreux, il faudrait donc les ſuivre en tout. Il faudrait condamner à la mort celui qui approche de ſa femme quand elle a ſes règles, & ſe ſoumettre à beaucoup de commandemens qui ne ſont faits ni pour nos climats, ni pour nos mœurs, ni pour la loi nouvelle.

Ce n'eſt-là que la moindre partie de l'abus où l'on ſe jetait en jugeant le mariage de *Henri* par le lévitique. On ſe diſſimulait que dans ces mêmes livres, où DIEU ſemble, ſelon nos faibles lumières, commander quelquefois les contraires pour exercer l'obéiſſance humaine, il était non-ſeulement permis par le deutéronome, mais ordonné d'épouſer la veuve de ſon frère quand elle n'avait point d'enfans; que la veuve était en droit de ſommer ſon beau-frère d'exécuter cette loi; & que ſur ſon refus elle devait lui jeter un ſoulier àla tête.

On oubliait encor que les loix juives permettaient à un frère d'épouſer ſa propre ſœur; témoin la *Thamar*, fille de *David*, qui avant d'être violée par ſon frère *Ammon*, lui dit en propres mots, *Mon frère, ne me faites pas des ſottiſes, vous paſſeriez pour un fou : demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refuſera pas.* C'eſt ainſi que les loix ſont preſque toujours contradictoires. Mais il était plus contradictoire encor de vouloir gouverner l'iſle d'Angleterre par les coutumes de la Judée.

C'était un ſpectacle curieux & rare, de voir d'un côté le roi d'Angleterre ſolliciter les univerſités de l'Europe d'être favorables à ſon amour, de l'autre l'empereur preſſer leurs déciſions en faveur de ſa tante, & le roi de France au milieu d'eux ſoutenir la loi du lévitique contre celle du deutéronome, pour rendre *Charles-Quint* & *Henri VIII.* irréconciliables. L'empereur donnait des bénéfices aux docteurs Italiens qui écrivaient ſur la validité du mariage de *Catherine* : *Henri VIII.* payait par-tout les avis des docteurs qui ſe déclaraient pour lui. Le tems a découvert ces myſtères : on a vu dans les

comptes d'un agent fecret de ce roi nommé *Crouk: A un religieux fervire un écu, à deux de l'obfervance deux écus, au prieur de St. Jean quinze écus, au prédicateur Jean Marino vingt écus.* On voit que le prix était différent felon le crédit du fuffrage. Cet acheteur de décifions théologiques s'excufait en proteftant qu'il n'avait jamais marchandé, & que jamais il n'avait donné l'argent qu'après la fignature. Enfin les univerfités de France & fur-tout la forbonne, décidèrent que le mariage de *Henri* avec *Catherine d'Arragon* n'était point légitime, & que le pape n'avait pas le droit de difpenfer de la loi du lévitique.

Les agens de *Henri VIII.* allèrent jufqu'à fe munir des fuffrages des rabins: ceux-ci avouèrent qu'à la vérité le deutéronome ordonnait qu'on époufât la veuve de fon frère; mais ils dirent que cette loi n'était que pour la Paleftine, & que le lévitique devait être obfervé en Angleterre. Les univerfités & les rabins des pays Autrichiens penfaient tout autrement; mais *Henri* ne les confulta pas.

Muni des approbations qui ne lui avaient pas coûté cher, preffé par fa maîtreffe, laffé des fubterfuges du pape, foutenu de fon clergé, autorifé par les univerfités & maître de fon parlement, encouragé encor par *François I.* il fait caffer fon mariage par une fentence de *Cranmer* archevêque de Cantorberi. La reine ayant foutenu fes droits avec fermeté, mais avec modeftie, & ayant décliné cette jurifdiction fans donner des armes contre elle par des plaintes trop amères, retirée à la campagne, laiffa fon lit & fon trône à fa rivale. Cette maîtreffe déjà groffe de deux mois quand elle fut déclarée femme & reine, fit fon entrée dans Londres avec une pompe autant au deffus de la magnificence ordinaire, que fa fortune paffée était au deffous de fa dignité préfente.

Le pape *Clément VII.* ne put alors fe difpenfer d'accorder à *Charles-Quint* outragé, & aux prérogatives du S. Siége, une bulle contre *Henri VIII.* Mais le pape par

cette bulle perdit le royaume d'Angleterre. *Henri* presque au même tems se fait déclarer par son clergé chef suprême de l'église anglaise. Son parlement lui confirme ce titre, & abolit toute l'autorité du pape, ses annates, son denier de *S. Pierre*, les provisions des bénéfices. Les peuples prêtèrent avec alégresse un nouveau serment au roi, qu'on appella *le serment de suprématie.* Tout le crédit du pape si puissant pendant tant de siècles, tomba en un instant sans contradiction, malgré le désespoir des ordres religieux.

Ceux qui prétendaient que dans un grand royaume on ne pouvait rompre avec le pape sans danger, virent qu'un seul coup pouvait renverser ce colosse vénérable, dont la tête était d'or, & dont les pieds étaient d'argile. En effet les droits par lesquels la cour de Rome avait vexé longtems les Anglais n'étaient fondés que sur ce qu'on voulait bien être rançonné; & dès qu'on ne voulut plus l'être, on sentit qu'un pouvoir qui n'est pas fondé sur la force, n'est rien par lui-même.

Le roi se fit donner par son parlement les annates que prenaient les papes. Il créa six évêchés nouveaux; il fit faire en son nom la visite des couvens. On voit encor les procès-verbaux de quelques débauches scandaleuses, qu'on eut soin d'exagérer; de quelques faux miracles, dont on grossit le nombre; de reliques supposées, dont on se servait dans plus d'un couvent pour exciter la piété & pour attirer les offrandes. On brûla dans le marché de Londres plusieurs statues de bois que des moines faisaient mouvoir par des ressorts.

Mais parmi ces instrumens de fraude, le peuple ne vit qu'avec un horreur douloureuse brûler les cendres de *St. Thomas de Cantorberi*, que l'Angleterre révérait. Le roi s'en appropria la châsse enrichie de pierreries. S'il reprochait aux moines leurs extorsions, il les mettait bien en droit de l'accuser de rapine. Tous les couvens furent supprimés. On assigna des retraites aux vieux re-

ligieux qui ne pouvaient retourner dans le monde, une penſion aux autres. Leurs rentes furent miſes dans la main du roi. Il y avait au calcul de *Burnet*, pour cent ſoixante mille livres ſterlings de revenu. Le mobilier, l'argent comptant étaient conſidérables. *Henri* de ces deux dépouilles fonda ſes ſix nouveaux évêchés, & un collége, récompenſa quelques ſerviteurs, & convertit le reſte à ſon uſage.

Ce même roi, qui avait ſoutenu de ſa plume l'autorité du pape contre *Luther*, devenait ainſi un ennemi irréconciliable de Rome. Mais ce zèle, qu'il avait ſi hautement montré contre les opinions de cet héréſiarque réformateur, fut une des raiſons qui le retinrent ſur le dogme, quand il eut changé la diſcipline.

Il voulut bien être le rival du pape, mais non pas *luthérien* ou *ſacramentaire*. L'invocation des ſaints ne fut point abolie, mais reſtreinte. Il fit lire l'écriture en langue vulgaire, mais il ne voulut pas qu'on allât plus avant. Ce fut un crime capital de croire au pape; c'en fut un d'être proteſtant. Il fit brûler dans la même place ceux qui parlaient pour le pontife, & ceux qui ſe déclaraient de la réforme d'Allemagne.

Le célèbre *Morus* qui avait été grand chancelier, & un évêque nommé *Fisher*, qui refusèrent de prêter le ſerment de ſuprématie, c'eſt-à-dire de reconnaître *Henri VIII.* pour le pape d'Angleterre, furent condamnés par le parlement à perdre la tête, ſelon la rigueur de la loi nouvellement portée; car c'était toujours avec le glaive de la loi que *Henri VIII.* faiſait périr quiconque réſiſtait.

Preſque tous les hiſtoriens, & ſur-tout ceux de la communion romaine, ſe ſont accordés à regarder ce *Thomas More* ou *Morus*, comme un homme vertueux, comme une victime des loix, comme un ſage rempli de clémence, & de bonté ainſi que de doctrine. Mais

la vérité eſt, que c'était un ſuperſtitieux & un barbare perſécuteur. Il avait, un an avant ſon ſupplice, fait venir chez lui un avocat nommé *Bainham*, accuſé de favoriſer les opinions des luthériens, & l'ayant fait battre de verges en ſa préſence, l'ayant enſuite fait conduire à la tour, où il fut témoin des tortures qu'il lui fit ſubir, il l'avait enfin fait brûler vif dans la place de Shmitfield. Pluſieurs autres malheureux avaient péri dans les flammes par des arrêts principalement émanés de ce chancelier qu'on nous peint comme un homme ſi doux & ſi tolérant. C'était pour de telles cruautés qu'il méritait le dernier ſupplice, & non pas pour avoir nié la nouvelle ſuprématie de *Henri VIII*. Il mourut en plaiſantant. Il eût mieux valu avoir un caractère plus ſérieux & moins barbare.

Le pape *Paul III*. ſucceſſeur de *Clément VII*. crut ſauver la vie à l'évêque *Fisher*, pendant qu'on inſtruiſait ſon procès, en lui envoyant le chapeau de cardinal. Il ne fit que donner au roi le plaiſir de faire périr un cardinal ſur l'échaffaut. La tête du cardinal *Polus*, ou de *la Fole*, qui était à Rome, fut miſe à prix. Le roi fit périr par la main du bourreau la mère de ce cardinal, ſans reſpecter ni la vieilleſſe, ni le ſang royal dont elle était, & tout cela parce qu'on lui conteſtait ſa qualité de pape Anglais.

Un jour le roi ſachant qu'il y avait à Londres un *ſacramentaire* aſſez habile nommé *Lambert*, voulut ſe donner la gloire de diſputer contre lui dans une grande aſſemblée convoquée à Veſtminſter. La fin de la diſpute fut, que le roi lui donna le choix d'être de ſon avis, ou d'être pendu. *Lambert* eut le courage de choiſir le dernier parti, & le roi eut la lâche cruauté de le faire exécuter. Les évêques d'Angleterre étaient encor catholiques en renonçant à la juriſdiction du pape : & ils étaient ſi animés contre les hérétiques, que lorſqu'ils les avaient condamnés au feu, ils accordaient quarante

jours d'indulgence à quiconque apportait du bois au bucher.

Tous ces meurtres se faisaient par arrêts du parlement. Ce masque de justice, plus odieux peut-être que l'oppression qui brave les loix, fut pourtant ce qui prévint les guerres civiles. Il n'y eut que quelques séditions dans les provinces. Londres tremblante fut tranquille; tant *Henri VIII.* adroit & terrible avait su se rendre absolu.

Sa volonté faisait toutes les loix; & ces loix, par lesquelles on jugeait les hommes, étaient si imparfaites, qu'on pouvait alors condamner à mort un accusé sans avoir deux témoins contre lui. Ce ne fut que sous le règne d'*Edouard VI.* que les Anglais décernèrent, à l'exemple des autres nations, qu'il faut deux témoins pour faire condamner un coupable.

Anne de Boulen jouissait de son triomphe à l'ombre de l'autorité du roi. On prétend que les partisans secrets de Rome conjurèrent sa perte, dans l'espérance que si le roi se séparait d'elle, la fille de *Catherine d'Espagne* hériterait du royaume, & rétablirait la religion abolie pour sa rivale. Le complot réussit au-delà de ce qu'on espérait. Le roi amoureux de *Jeanne de Seymour*, fille d'honneur de la reine, reçut avidement ce qu'on lui dit contre sa femme. Toutes ses passions étaient extrêmes: il ne craignit point la honte d'accuser son épouse d'adultère dans la chambre des pairs. Ce parlement, qui ne fut jamais que l'instrument des passions du roi, condamna la reine au supplice, sur des indices si légers, qu'un citoyen qui se brouillerait avec sa femme pour si peu de chose, passerait pour un homme injuste. On fit trancher la tête à son frère, qu'on supposait avoir commis un inceste avec elle, sans qu'on en eût la moindre preuve. On fit mourir deux hommes qui lui avaient dit un jour de ces choses flatteuses qu'on dit à toutes les femmes, & qu'une reine vertueuse peut entendre

quand l'enjouement de fon efprit permet quelque liberté à fes courtifans. On pendit un muficien qu'on avait engagé à dépofer qu'il avait eu fes faveurs, & qui ne lui fut jamais confronté. La lettre que cette malheureufe reine écrivit à fon mari avant d'aller à l'échaffaut, paraît un grand témoignage de fon innocence, & de fon courage. *Vous m'avez toujours élevée*, dit-elle; *de fimple demoifelle vous me fites marquife, de marquife reine, & de reine vous voulez aujourd'hui me faire fainte.* Enfin *Anne de Boulen* paffa du trône à l'échaffaut par la jaloufie d'un mari qui ne l'aimait plus. Ce ne fut pas la vingtième tête couronnée qui périt tragiquement en Angleterre, mais ce fut la première qui mourut de la main du bourreau. Le tyran (on ne peut lui donner un autre nom) fit encor un divorce avec fa femme avant de la faire mourir & par-là déclara bâtarde fa fille *Elizabeth*, comme il avait déclaré bâtarde fa première fille *Marie*.

Dès le lendemain même de l'exécution de la reine, il époufa *Jeanne de Seymour*, qui mourut l'année fuivante, après lui avoir donné un fils.

Henri paffe bientôt à de nouvelles noces avec *Anne de Clèves*, féduit par un portrait que le fameux peintre *Holbens* avait fait de cette princeffe. Mais quand il la vit, il la trouva fi différente de ce portrait, qu'au bout de fix mois il fe réfolut à un troifième divorce. Il dit à fon clergé qu'en époufant *Anne de Clèves*, il n'avait pas donné un confentement intérieur à fon mariage. On ne peut avoir l'audace d'alléguer une telle raifon que quand on eft sûr que ceux à qui on la donne, auront la lâcheté de la trouver bonne. Les bornes de la juftice & de la honte étaient paffées depuis long-tems. Le clergé & le parlement donnèrent la fentence de divorce. Il époufa une cinquième femme : c'eft *Catherine Howard*, l'une de fes fujettes. Tout autre fe fût laffé d'expofer fans ceffe au public la honte vraie ou fauffe de fa maifon.

Mais *Henri* ayant appris que la reine avant ſon mariage avait eu des amans, fit encor trancher la tête à cette reine pour une faute paſſée qu'il devait ignorer, & qui ne méritait pas la mort, lorſqu'elle fut commiſe.

Souillé de trois divorces & du ſang de deux épouſes, il fit porter une loi, dont la honte, la cruauté, le ridicule, l'impoſſibilité dans l'exécution ſont égales; c'eſt que tout homme qui ſera inſtruit d'une galanterie de la reine, doit l'accuſer ſous peine de haute trahiſon; & que toute fille qui épouſe un roi d'Angleterre, & n'eſt pas vierge, doit le déclarer ſous la même peine.

La plaiſanterie (ſi on pouvait plaiſanter dans une telle cour) diſait qu'il fallait que le roi épouſât une veuve. Auſſi en épouſa-t-il une dans la perſonne *de Catherine Parr*, ſa ſixième femme. Elle fut prête de ſubir le ſort d'*Anne de Boulen* & de *Catherine Howard*, non pour ſes galanteries, mais parce qu'elle fut quelquefois d'un autre avis que le roi ſur les matières de théologie.

Quelques ſouverains qui ont changé la religion de leurs états, ont été des tyrans, parce que la contradiction & la révolte font naître la cruauté. *Henri VIII.* était cruel par ſon caractère; tyran dans le gouvernement, dans la religion, dans ſa famille. Il mourut dans ſon lit; & *Henri VI.* le plus doux des princes, avait été détrôné, empriſonné, aſſaſſiné.

On vit dans ſa dernière maladie un effet ſingulier du pouvoir qu'ont les loix en Angleterre juſqu'à ce qu'elles ſoient abrogées, & combien on s'eſt tenu dans tous les tems à la lettre plutôt qu'à l'eſprit de ces loix. Perſonne n'oſait avertir *Henri* de ſa fin prochaine, parce qu'il avait fait ſtatuer quelques années auparavant par le parlement, que c'était un crime de haute trahiſon de prédire la mort du ſouverain. Cette loi, auſſi cruelle, qu'inepte, ne pouvait être fondée ſur les troubles que la ſucceſſion entraînerait, puiſque cette ſucceſſion était réglée en faveur du prince *Edouard*: elle n'était que le

fruit

fruit de la tyrannie de *Henri VIII.* de sa crainte de la mort, & de l'opinion où les peuples étaient encor, qu'il y a un art de connaître l'avenir.



CHAPITRE VINGT-HUITIEME.

Suite de la religion d'Angleterre.

SOUS le barbare & capricieux *Henri VIII.* les Anglais ne savaient encor de quellle religion ils devaient être. Le luthéranisme, le puritanisme, l'ancienne religion romaine partageaient & troublaient les esprits que la raison n'éclairait pas encor. Ce conflit d'opinions & de cultes bouleversait les têtes, s'il ne subvertissait pas l'état. Chacun examinait, chacun raisonnait, & ce furent les premières semences de cette philosophie hardie, qui se déploya long-tems après sous *Charles II.* & sous ses successeurs.

Déjà même quoique le scepticisme eût peu de partisans en Angleterre, qu'on ne disputât que pour savoir sous quel maître on devait s'égarer, il y eut dans le grand parlement convoqué par *Henri*, des esprits mâles qui déclarèrent hautement, qu'il ne fallait croire ni à l'église de Rome ni aux sectes de *Luther* & de *Zuingle*. Le célèbre lord *Herbert* nous a conservé le discours plus hardi d'un membre du parlement, lequel en 1529, déclara que la prodigieuse multitude d'opinions théologiques qui s'étaient combattues dans tous les tems, mettait les hommes dans la nécessité de n'en croire aucune, & que la seule religion nécessaire était de croire en DIEU, & d'être juste. On l'écouta, on ne murmura pas, & on resta dans l'incertitude.

Sous le règne du jeune *Edouard VI.* fils de *Henri VIII.* & de *Jeanne Seymour*, les Anglais furent protestans,

parce que le prince & son conseil le furent, & que l'esprit de réforme avait jeté par-tout des racines. Cette église était alors un mélange de *sacramentaires* & de *luthériens*; mais personne ne fut persécuté pour sa foi, hors deux pauvres femmes anabaptistes, que l'archevêque de Cantorberi *Cranmer*, qui était luthérien, s'obstina à faire brûler, ne prévoyant pas qu'un jour il périrait par le même supplice. Le jeune roi ne voulait pas consentir à l'arrêt porté contre une de ces infortunées : il résista longtems; il signa en pleurant. Ce n'était pas assez de verser des larmes, il fallait ne pas signer : mais il n'était âgé que de quatorze ans, & ne pouvait avoir de volonté ferme, ni dans le mal, ni dans le bien.

Ceux que l'on appellait alors anabaptistes en Angleterre, sont les pères de ces quakers pacifiques, dont la religion a été tant tournée en ridicule, & dont on a été forcé de respecter les mœurs. Ils ressemblaient très-peu par les dogmes, & encor moins par leur conduite, à ces anabaptistes d'Allemagne, ramas d'hommes rustiques & féroces que nous avons vus pousser les fureurs d'un fanatisme sauvage aussi loin que peut aller la nature humaine abandonnée à elle-même. Les anabaptistes Anglais n'avaient point encor de corps de doctrine arrêté; aucune secte établie populairement n'en peut jamais avoir qu'à la longue : mais ce qui est très-extraordinaire, c'est que se croyant chrétiens, & ne se piquant nullement de philosophie, ils n'étaient réellement que des déistes; car ils ne reconnaissaient JESUS-CHRIST que comme un homme à qui DIEU avait daigné donner des lumières plus pures qu'à ses contemporains. Les plus savans d'entr'eux prétendait que le terme de FILS DE DIEU ne signifie chez les Hébreux qu'*homme de bien*, comme *fils de Satan* ou de *Bélial* ne veut dire que *méchant homme*. La plupart des dogmes, disaient-ils, qu'on a tirés de l'écriture, sont des subtilités de philosophie dont on a enveloppé des vérités simples & naturelles. Ils ne recon-

naiſſaient ni l'hiſtoire de la chûte de l'homme, ni le myſtère de la ſainte trinité, ni par conſéquent celui de l'incarnation. Le baptême des enfans était abſolument rejeté chez eux; ils en conféraient un nouveau aux adultes : pluſieurs même ne regardaient le baptême que comme une ancienne ablution orientale adoptée par les Juifs, renouvellée par *St. Jean-Baptiſte*, & que le CHRIST ne mit jamais en uſage avec aucun de ſes diſciples. C'eſt en cela ſur-tout qu'ils reſſemblèrent le plus aux quakers qui ſont venus après eux, & c'eſt principalement leur averſion pour le baptême des enfans qui leur fit donner par le peuple le nom d'*anabaptiſtes*. Il penſaient ſuivre l'évangile à la lettre; & en mourant pour leur ſecte, ils croyaient mourir pour le chriſtianiſme; bien différens en cela des théiſtes ou déicoles, qui établirent plus que jamais leurs opinions ſecretes au milieu de tant de ſectes publiques.

Ceux-ci plus attachés à *Platon* qu'à JESUS-CHRIST, plus philoſophes que chrétiens, fatigués de tant diſputes malheureuſes, rejettèrent témérairement la révélation divine dont les hommes avaient trop abuſé, & l'autorité eccléſiaſtique dont on avait encor abuſé davantage. Ils étaient répandus dans toute l'Europe, & ſont multipliés depuis à un excès prodigieux, mais ſans jamais établir ni ſecte ni ſociété, ſans s'élever contre aucune puiſſance. C'eſt la ſeule religion ſur la terre qui n'ait jamais eu d'aſſemblée, celle dans laquelle on a le moins écrit, celle qui a été la plus paiſible; elle s'eſt étendue par-tout ſans aucune communication. Compoſée originairement de philoſophes, qui en ſuivant trop leurs lumières naturelles, & ſans s'inſtruire mutuellement, ſe ſont tous égarés d'une manière uniforme; paſſant enſuite dans l'ordre mitoyen de ceux qui vivent dans le loiſir attaché à une fortune bornée, elle eſt montée depuis chez les grands de tous les pays, & elle a rarement deſcendu chez le peuple. L'Angleterre a été de tous les pays du monde celui où

cette religion, ou plutôt cette philofophie, a jeté avec le tems les racines les plus profondes & les plus étendues. Elle y a pénétré même chez quelques artifans & jufques dans les campagnes. Le peuple de cette ifle eft le feul qui ait commencé à penfer par lui-même; mais le nombre de ces philofophes agreftes eft très-petit, & le fera toujours : le travail des mains ne s'accorde point avec le raifonnement, & le commun peuple en général n'ufe ni n'abufe guère de fon efprit.

Un athéifme funefte, qui eft le contraire du théifme, naquit encor dans prefque toute l'Europe de ces divifions théologiques. On prétend qu'alors il y avait plus d'athées en Italie qu'ailleurs. Ce ne furent pas les querelles de doctrine qui conduifirent les philofophes Italiens à cet excès; ce furent les défordres dans lefquels prefque toutes les cours & celle de Rome étaient tombées. Si on lit avec attention plufieurs écrits italiens de ces tems-là, on verra que leurs auteurs trop frappés du débordement des crimes dont ils parlaient, ne reconnaiffaient point l'être fuprême dont la providence permet ces crimes, & penfaient comme *Lucrèce* penfait dans des tems non moins malheureux. Cette opinion pernicieufe s'établit chez les grands en Angleterre & en France; elle eut peu de cours dans l'Allemagne & dans le Nord, & il n'eft pas à craindre qu'elle faffe jamais de grands progrès. La vraie philofophie, la morale, l'intérêt de la fociété l'ont prefque anéantie; mais alors elle s'établiffait par les guerres de religion; & des chefs de parti devenus athées conduifaient une multitude d'enthoufiaftes.

Edouard VI. mourut dans ces tems funeftes, n'ayant encor pu donner que des efpérances. Il avait déclaré en mourant héritière du royaume, fa coufine *Jeanne Gray*, defcendante de *Henri VIII.* au préjudice de *Marie* fa fœur, fille de *Henri VIII.* & de *Catherine d'Efpagne.* *Jeanne Gray* fut proclamée à Londres; mais le parti & le droit de *Marie* l'emportèrent. A peine y eut-il une

guerre. *Marie* enferma ſa rivale dans la Tour avec la princeſſe *Eliſabeth*, qui régna depuis avec tant de gloire.

Beaucoup plus de ſang fut répandu par les bourreaux que par les ſoldats. Le père, le beau-père, l'époux de *Jeanne Gray*, elle-même enfin, furent condamnés à perdre la tête. Voilà la troiſième reine expirant en Angleterre par le dernier ſupplice. Elle n'avait que dix-ſept ans. On l'avait forcée à recevoir la couronne. Tout parlait en ſa faveur ; & *Marie* devait craindre l'exemple trop fréquent de paſſer du trône à l'échaffaut. Mais rien ne la retint ; elle était auſſi cruelle que *Henri VIII.* Sombre & tranquille dans ſes barbaries, autant que *Henri* ſon père était emporté, elle eut un autre genre de tyrannie.

Attachée à la communion romaine, toujours irritée du divorce de ſa mère, elle commença par convoquer à force d'adreſſe & d'argent, une chambre des communes toute catholique. Les pairs qui pour la plupart n'avaient de religion que celle du prince, ne furent pas difficiles à gagner. Il arriva en matière de religion ce qu'on avait vu en politique dans les guèrres de la *roſe blanche*, & de la *roſe rouge*. Le parlement avait condamné tour-à-tour les *Yorcks* & les *Lancaſtres*. Il pourſuivit ſous *Henri VIII.* les proteſtans ; il les encouragea ſous *Edouard VI* ; il les brûla ſous *Marie*. On a ſouvent demandé pourquoi ce ſupplice horrible du feu eſt chez les chrétiens le châtiment de ceux qui ne penſent pas comme l'égliſe dominante, tandis que les plus grands crimes ſont punis d'une mort plus douce ? L'évêque *Brunet* en donne pour raiſon, que comme on croyait les hérétiques condamnés à être brûlés éternellement dans l'enfer, quoique leurs corps n'y fuſſent point avant la réſurrection, on penſait imiter la juſtice divine en brûlant leurs corps ſur la terre.

L'archevêque de Cantorbéri, *Cranmer*, qui avait beaucoup ſervi *Henri VIII.* dans ſon divorce, ne fut pas

condamné pour ce dangereux ſervice, mais pour être proteſtant. Il eut la faibleſſe d'abjurer; & *Marie* eut la ſatisfaction de le faire brûler, après l'avoir déshonoré. Ce primat du royaume reprit ſon courage ſur le bûcher. Il déclara qu'il mourait proteſtant, fit réellement ce qu'on a écrit, & probablement ce qu'on a feint de *Mutius Scevola.* Il plongea d'abord dans les flammes la main qui avait ſigné l'abjuration, & n'élança ſon corps dans le bûcher, que quand ſa main fut tombée. Action auſſi intrépide & plus louable que celle qu'on attribue à *Mutius.* L'Anglais ſe puniſſait d'avoir ſuccombé à ce qui lui paraiſſait une faibleſſe, & le Romain d'avoir manqué un aſſaſſinat.

On compte environ huit cents perſonnes livrées aux flammes ſous *Marie.* Une femme groſſe accoucha dans le bûcher même. Quelques citoyens touchés de pitié arrachèrent l'enfant du feu. Le juge catholique l'y fit rejeter. En liſant ces actions abominables, croit-on être né parmi des hommes, ou parmi ces êtres qui nous ſont repréſentés dans un gouffre de ſupplices, acharnés à y plonger le genre humain?

De tous ceux que *Marie* fit exécuter vifs dans les flammes, il n'y en eut aucun qui fut accuſé de révolte. La religion faiſait tout. On laiſſe aux Juifs l'exercice de leur loi; on leur donne des priviléges; & les chrétiens livrent à la plus horrible mort d'autres chrétiens qui diffèrent d'eux ſur quelques articles!

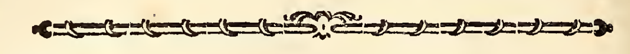
Marie mourut paiſible, mais mépriſée de ſon mari *Philippe II.* & de ſes ſujets, qui lui reprochent encor la perte de Calais, laiſſant enfin une mémoire odieuſe dans l'eſprit de quiconque n'a pas l'ame d'un perſécuteur.

A *Marie* catholique ſuccéda *Elizabeth* proteſtante. Le parlement fut proteſtant; la nation entière le devint, & l'eſt encor. Alors la religion fut fixée. La liturgie qu'on avait ébauchée ſous *Edouard VI.* fut établie telle

qu'elle eſt aujourd'hui ; la hiérarchie Romaine conſervée avec bien moins de cérémonies que chez les catholiques, & un peu plus que chez les luthériens ; la confeſſion permiſe & non ordonnée ; la croyance que DIEU eſt dans l'euchariſtie ſans tranſſubſtantiation ; c'eſt en général ce qui conſtitue la religion anglicane. La politique exigeait que la ſuprématie reſtât à la couronne. Une femme fut donc chef de l'égliſe.

Cette femme avait plus d'eſprit, & un meilleur eſprit que *Henri VIII.* ſon père, & que *Marie* ſa ſœur. Elle évita la perſécution autant qu'ils l'avaient excitée. Comme elle vit à ſon avénement que les prédicateurs des deux partis étaient en chaire les trompettes de la diſcorde, elle ordonna qu'on ne prêchât de ſix mois ſans une permiſſion expreſſe ſignée d'elle, afin de préparer les eſprits à la paix. Cette précaution nouvelle contint ceux qui croyaient avoir le droit, & qui pouvaient avoir le talent d'émouvoir le peuple. Perſonne ne fut perſécuté, ni même recherché pour ſa croyance ; mais on pourſuivit ſévérement ſelon la loi ceux qui violaient la loi & qui troublaient l'état. Ce grand principe ſi long-tems méconnu s'établit alors en Angleterre dans les eſprits, que c'eſt à DIEU ſeul à juger les cœurs qui peuvent lui déplaire, & que c'eſt aux hommes à réprimer ceux qui s'élèvent contre le gouvernement établi par les hommes. Vous examinerez dans la ſuite ce que vous devez penſer d'*Elizabeth* & ſur-tout ce que fut ſa nation.





CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

De la religion en Ecosse.

LA religion n'éprouva de troubles en Ecosse que comme un reflux de ceux d'Angleterre. Vers l'an 1559 quelques calvinistes s'étaient d'abord insinués dans le peuple, qu'il faut presque toujours gagner le premier. Il est de bonne foi; il se met lui-même la bride qu'on lui présente, jusqu'à ce qu'il vienne quelque homme puissant qui la tienne, & qui s'en serve à son avantage.

Les évêques catholiques ne manquèrent pas d'abord de faire condamner au feu quelques hérétiques: c'était une chose aussi en usage en Europe, que de faire périr un voleur par la corde.

Il arriva en Ecosse ce qui doit arriver dans tous les pays où il reste de la liberté. Le supplice d'un vieux prêtre, que l'archevêque de *St. André* avait condamné au bûcher, ayant fait beaucoup de prosélytes, ont se servit de cette liberté pour répandre plus hardiment les nouvèaux dogmes, & pour s'élever contre la cruauté de l'archevêque. Plusieurs seigneurs firent en Ecosse, dans la minorité de la fameuse reine *Marie Stuart*, ce que firent depuis ceux de France dans la minorité de *Charles IX*. Leur ambition attisa le feu que les disputes de religion allumaient; il y eut beaucoup de sang répandu comme ailleurs. Les Ecossais qui étaient alors un des peuples les plus pauvres & les moins industrieux de l'Europe, auraient bien mieux fait de s'appliquer à fertiliser par leur travail leur terre ingrate & stérile, & à se procurer au moins par la pêche une subsistance qui leur manquait, que d'ensanglanter leur malheureux pays pour des opinions étrangères, & pour l'intérêt

de quelques ambitieux. Ils ajoutèrent ce nouveau malheur à celui de l'indigence où ils étaient alors.

Le reine régente mère de *Marie Stuart* crut étouffer la réforme, en faisant venir des troupes de France; mais elle établit par cela même le changement qu'elle voulait empêcher. Le parlement d'Ecosse indigné de voir le pays rempli de soldats étrangers, obligea la régente de les renvoyer: il abolit la religion romaine, & établit la confession de foi de Genève.

Marie Stuart veuve du roi de France *François II.* princesse faible, née seulement pour l'amour, forcée par *Catherine de Médicis*, qui craignait sa beauté, de quitter la France & de retourner en Ecosse, ne retrouva qu'une contrée malheureuse divisée par le fanatisme. Vous verrez comme elle augmenta par ses faiblesses les malheurs de son pays.

Le calvinisme enfin l'a emporté en Ecosse, malgré les évêques catholiques, & ensuite malgré les évêques anglicans. Il est aujourd'hui presque aboli en France, du moins il n'y est plus toléré. Tout a été révolution depuis le seizième siècle, en Ecosse, en Angleterre, en Allemagne, en Suède, en Dannemarck, en Hollande, en Suisse & en France.



CHAPITRE TRENTIEME.

De la religion en France, sous FRANÇOIS I. *& ses successeurs.*

LES Français depuis *Charles VII.* étaient regardés à Rome comme des schismatiques, à cause de la pragmatique sanction faite à Bourges, conformément aux décrets du concile de Basle, ennemi de la papauté. Le plus grand objet de cette pragmatique était l'usage des élections parmi

les eccléſiaſtiques, uſage encourageant à la vertu & à la doctrine en de meilleurs tems, mais ſource de factions. Il était cher aux peuples par ces deux endroits : il l'était aux eſprits rigides comme un reſte de la primitive égliſe, aux univerſités comme récompenſe de leurs travaux. Les papes cependant, malgré cette pragmatique qui aboliſſait les annates & les autres exactions, les recevaient preſque toujours. *Fromentau* nous dit, que dans les dix-ſept années du règne de *Louis XII.* ils tirèrent du diocèſe de Paris la ſomme exorbitante de trois millions trois cent mille livres numéraires de ce tems-là.

Lorſque *François I.* alla faire en 1515 ſes expeditions d'Italie, brillantes au commencement comme celles de *Charles VIII.* & de *Louis XII.* & enſuite plus malheureuſes encor, *Léon X.* qui s'était d'abord oppoſé à lui, en eut beſoin, & lui fut néceſſaire.

Le chancelier *Duprat*, qui fut depuis cardinal, fit avec les miniſtres de *Léon X.* ce fameux *concordat*, par lequel on diſait que le roi & le pape ſe donnèrent ce qui ne leur appartenait pas. Le roi obtint la nomination des bénéfices; & le pape eut, par un article ſecret, le revenu de la première année, en renonçant aux mandats, aux réſerves, aux expectatives, à la prévention; droits que Rome avait long-tems prétendus. Le pape immédiatement après la ſignature du concordat, ſe réſerva les annates par une bulle. L'univerſité de Paris, qui perdait un de ſes droits, s'en attribua un qu'à peine un parlement d'Angleterre pourrait prétendre. Elle fit afficher une défenſe d'imprimer le *concordat* du roi, & de lui obéir. Cependant les univerſités ne ſont pas ſi maltraitées par cet accord du roi & du pape, puiſque la troiſième partie des bénéfices leur eſt réſervée, & qu'elles peuvent les impétrer pendant quatre mois de l'année, Janvier, Avril, Juillet & Octobre, qu'on nomme les mois des *gradués*.

Le clergé, & ſur-tout les collégiales, à qui on ôtait

le droit de nommer leurs évêques, en murmurèrent; l'éſpérance d'obtenir des bénéfices de la cour les appaiſa. Le parlement, qui n'attendait pas de graces de la cour, fut inébranlable dans ſa fermeté à ſoutenir les anciens uſages, & les libertés de l'égliſe gallicane, dont il était le conſervateur; il réſiſta reſpectueuſement à pluſieurs lettres de juſſion, & enfin forcé d'enrégiſtrer le *concordat*, il proteſta que c'était par le commandement du roi réitéré pluſieurs fois.

Cependant le parlement dans ſes remontrances, l'univerſité dans ſes plaintes, ſemblaient oublier un ſervice eſſentiel que *François I.* rendait à la nation en accordant les *annates* : elles avaient été payées avant lui ſur un pied exorbitant, ainſi qu'en Angleterre : il les modéra; elles ne montent pas aujourd'hui à quatre cent mille francs année commune; mais enfin les vœux de toute la nation étaient qu'on ne payât point du tout d'*annates* à Rome.

On ſouhaitait au moins un concordat ſemblable au concordat germanique. Les Allemans, toujours jaloux de leurs droits, avaient ſtipulé avec *Nicolas V.* que l'élection canonique ſerait en vigueur dans toute l'Allemagne, qu'on ne paierait point d'annates à Rome, que ſeulement le pape pourrait nommer à certains canonicats pendant ſix mois de l'année, & que les pourvus paieraient au pape une ſomme dont on convint. Ces riches canonicats Allemans étaient encor un grand abus aux yeux des juriſconſultes, & cette redevance à Rome une ſimonie. C'était, ſelon eux un marché onéreux & ſcandaleux, de payer en Italie pour obtenir un revenu dans la Germanie & dans la Gaule. Ce trafic paraiſſait la honte de la religion; & les calculateurs politiques faiſaient voir que c'était une faute capitale en France d'envoyer tous les ans à Rome environ quatre cent mille livres, dans un tems où l'on ne regagnait pas par le commerce ce que l'on perdait par ce contrat

pernicieux. Si le pape exigeait cet argent comme un tribut, il était odieux, comme une aumône, elle était trop forte; mais enfin, aucun accord ne s'eſt jamais fait que pour de l'argent. Reliques, indulgences, diſpenſes, bénéfices, tout a été vendu.

S'il fallait mettre ainſi la religion à l'encan, il valait mieux, ſans doute, faire ſervir cette ſimonie au bien de l'état, qu'au profit d'une évêque étranger, qui par le droit de la nature & des gens, n'était pas plus autoriſé à recevoir la première année du revenu d'un bénéfice en France, que la première année du revenu de la Chine & des Indes.

Cet accord alors ſi révoltant ſe fit dans le tems qui précéda la rupture du Nord entier, de l'Angleterre & de la moitié de l'Allemagne, avec le ſiége de Rome. Ce ſiége en devint bientôt plus odieux à la France, & la religion pouvait ſouffrir de la haine que Rome inſpirait.

Tel fut long-tems le cri de tous les magiſtrats, de toutes les collégiales, de toutes les univerſités. Ces plaintes s'aggravèrent encor, quand on vit la bulle dans laquelle le voluptueux *Léon X.* appelle la pragmatique ſanction, *la dépravation du royaume de France.*

Cette inſulte faite à toute une nation, dans une bulle où l'on citait *S. Paul*, & où l'on demandait de l'argent excite encor aujourd'hui l'indignation publique.

Les premières années qui ſuivirent le *concordat*, furent des tems de trouble dans pluſieurs diocèſes. Le roi nommait un évêque, les chanoines un autre; le parlement, en vertus des appels comme d'abus, jugeait en faveur du clergé. Ces diſputes euſſent fait naître des guerres civiles du tems du gouvernement féodal. Enfin *François I.* ôta au parlement la connaiſſance de ce qui concerne les évêchés & les abbayes, & l'attribua au grand conſeil. Avec le tems tout fut tranquille. On s'accoutuma au *concordat*, comme s'il avait toujours exiſté; & les plaintes du parlement ceſsèrent entiérement, lorſ-

qu'en 1538 le roi obtint du pape *Paul III.* l'indult du chancelier & des membres du parlement; indult par lequel ils peuvent eux-mêmes faire en petit ce que le roi fait en grand, conférer un bénéfice dans leur vie: les maîtres de requêtes eurent le même privilége.

Dans toute cette affaire, qui fit tant de peine à *François I.* il était néceſſaire qu'il fût obéi, s'il voulait que *Léon X.* remplit avec lui ſes engagemens politiques, & l'aidât à recouvrer le duché de Milan.

On voit que l'étroite liaiſon qui les unit quelque tems, ne permettait pas au roi de laiſſer ſe former en France une religion contraire à la papauté. Le conſeil croyait d'ailleurs que toute nouveauté en religion traîne après elle des nouveautés dans l'état. Les politiques peuvent ſe tromper, en ne jugeant que par un exemple qui les frappe. Le conſeil avait raiſon, en conſidérant les troubles d'Allemagne qu'il fomentait lui-même; peut-être avait-il tort, s'il ſongeait à la facilité avec laquelle les rois de Suède & de Dannemarck établiſſaient alors le luthéraniſme. Il pouvait encor regarder en arrière, & voir de plus grands exemples. La religion chrétienne s'était par-tout introduite ſans guerre civile; dans l'empire Romain, ſur un édit de *Conſtantint* en France par la volonté de *Clovis*; en Angleterre par l'exemple du petit roi de Kent, nommé *Ethelbert*; en Pologne, en Hongrie par les mêmes cauſes. Il n'y avait guère plus d'un ſiècle que le premier des *Jagellons* qui régna en Pologne s'était fait chrétien; avait rendu toute la Lithuanie & la Samogitie chrétienne, ſans que ces anciens Gépides euſſent murmuré. Si les Saxons avaient été baptiſés dans des ruiſſeaux de ſang par *Charlemagne*, c'eſt qu'il s'agiſſait de les aſſervir, & non de les éclairer. Si on voulait jeter les yeux ſur l'Aſie entière, on verrait les états muſulmans remplis de chrétiens & d'idolâtres également paiſibles, pluſieurs religions établies dans l'Inde, à la Chine & ailleurs, ſans avoir jamais pris les armes. Si on remon-

tait à tous les fiècles anciens, on y verrait les mêmes exemples. Ce n'eft pas une religion nouvelle, qui par elle-même eft dangereufe & fanglante; c'eft l'ambition des grands, laquelle fe fert de cette religion pour attaquer l'autorité établie. Ainfi les princes luthériens s'armèrent contre l'empereur qui voulait les détruire : mais *François I. Henri III.* n'eurent chez eux ni princes ni feigneurs à craindre.

La cour divifée depuis fous des minorités malheureufes, était alors réunie dans une obéiffance parfaite à *François I.* Auffi ce prince laiffa-t il plutôt perfécuter les hérétiques qu'il ne les pourfuivit. Les évêques, les parlemens allumèrent des bûchers; il ne les éteignit pas. Il les aurait éteints fi fon cœur n'avait pas été endurci fur les malheurs des autres autant qu'amolli par les plaifirs, il aurait du moins mitigé la peine de *Jean le Clerc*, qui fut tenaillé vif, & à qui on coupa les bras, les mammelles & le nez pour avoir parlé contre les images & contre les reliques. Il fouffrit qu'on brûlat à petit feu vingt miférables accufés d'avoir dit tout haut ce que lui-même penfait fans doute tout bas, fi l'on en juge par toutes les actions de fa vie. Le nombre des fuppliciés pour n'avoir pas cru au pape, & l'horreur de leurs fupplices font frémir; il n'en était point ému, la religion ne l'embarraffait guère. Il fe liguait avec les proteftans d'Allemagne, & même avec les mahométans contre *Charles-Quint*; & quand les princes luthériens d'Allemagne fes alliés lui reprochèrent d'avoir fait mourir leurs frères qui n'excitaient aucun trouble en France, il rejetait tout fur les juges ordinaires.

Nous avons vu les juges d'Angleterre fous *Henri VIII.* & fous *Marie* exercer des cruautés qui font horreur. Les Français qui paffent pour un peuple plus doux furpafsèrent beaucoup ces barbaries faites au nom de la religion & de la juftice.

Il faut favoir qu'au douzième fiècle, *Pierre Valdo*,

riche marchand de Lyon, dont la piété & les erreurs donnèrent, dit-on, naiſſance à la ſecte des Vaudois, s'étant retiré avec pluſieurs pauvres qu'il nourriſſait dans des vallées incultes & déſertes entre la Provence & le Dauphiné, il leur ſervit de pontife comme de père; les inſtruiſait dans ſa ſecte, qui reſſemblait à celle des Albigeois, de *Wiclef*, de *Jean Hus*, de *Luther*, de *Zuingle*, ſur pluſieurs points principaux. Ces hommes long-tems ignorés, défrichèrent ces terres ſtériles, & par des travaux incroyables, les rendirent propres au grain & au pâturage; ce qui prouve combien il faut accuſer notre négligence, s'il reſte en France des terres incultes. Ils prirent à cens les héritages des environs, leurs peines ſervirent à les faire vivre & enrichirent leurs ſeigneurs, qui jamais ne ſe plaignirent d'eux. Leur nombre en deux cent cinquante ans ſe multiplia juſqu'à près de dix-huit mille. Ils habitèrent trente bourgs ſans compter les hameaux. Tout cela était l'ouvrage de leurs mains. Point de prêtres parmi eux, point de querelles ſur leur culte, point de procès, ils décidaient entr'eux leurs différends. Ceux qui allaient dans les villes voiſines, étaient les ſeuls qui ſuſſent qu'il y avait une meſſe & des évêques. Ils priaient DIEU dans leur jargon; & un travail aſſidu rendait leur vie innocente. Ils jouirent pendant plus de deux ſiècles de cette paix, qu'il faut attribuer à la laſſitude des guerres contre les Albigeois. Quand l'eſprit humain s'eſt emporté long-tems aux dernières fureurs, il mollit vers la patience & l'indifférence: on le voit dans chaque particulier & dans les nations entières. Ces Vaudois jouiſſaient de ce calme, quand les réformateurs d'Allemagne & de Genève apprirent qu'ils avaient des frères. Auſſi-tôt ils leur envoyèrent des miniſtres; on appellait de ce nom les deſſervans des égliſes proteſtantes; alors ces Vaudois furent trop connus. Les édits nouveaux contre les hérétiques les condamnaient au feu. Le parlement de Provence décerna cette peine contre dix-

neuf des principaux habitans du bourg de Mérindol, & ordonna que leurs bois feraient coupés & leurs maifons démolies. Les Vaudois effrayés députèrent vers le cardinal *Sadolet* évêque de Carpentras, qui était alors dans fon évêché. Cet illuftre favant, vrai philofophe, puifqu'il était humain, les reçut avec bonté & intercéda pour eux. *Langeai* commandant en Piémont fit furfeoir l'exécution. *François I.* leur pardonna à condition qu'ils abjureraient. On n'abjure guère une religion fucée avec le lait. Leur opiniâtreté irrita le parlement Provençal compofé d'efprits ardens. *Jean Meynier d'Oppede*, alors premier préfident, le plus emporté de tous, continua la procédure.

Les Vaudois enfin s'attroupèrent. *D'Oppede* irrité aggrava leurs fautes auprès du roi, & obtint permiffion d'exécuter l'arrêt fufpendu cinq années entières. Il fallait des troupes pour cette exécution. *D'Oppede* & l'avocat-général *Guérin* en prirent. Il paraît évident que ces habitans trop opiniâtres, appellés par le déclamateur *Maimbourg*, *une canaille révoltée*, n'étaient point du tout difpofés à la révolte, puifqu'ils ne fe défendirent pas; ils s'enfuirent de tous côtés en demandant miféricorde. Le foldat égorgea les femmes, les enfans, les vieillards qui ne purent fuir affez tôt.

D'Oppede & *Guérin*, courent de village en village. On tue tout ce qu'on rencontre: on brûle les maifons & les granges, les moiffons & les arbres. On pourfuit les fugitifs à la lueur de l'embrafement. Il ne reftait dans le bourg fermé de Cabrières que foixante hommes & trente femmes. Ils fe rendent, fous la promeffe qu'on épargnera leur vie; mais à peine rendus, on les maffacre. Quelques femmes réfugiées dans une églife voifine, en font tirées par ordre d'*Oppede*; il les enferme dans une grange, à la quelle il fait mettre le feu. On compta vingt-deux bourgs mis en cendres; & lorfque les flammes furent éteintes, la contrée auparavant floriffante & peuplée, fut

fut un désert, où l'on ne voyait que des corps morts. Le peu qui échappa, se sauva vers le Piémont. *François I.* en eut horreur : l'arrêt dont il avait permis l'exécution, portait seulement la mort de dix-neuf hérétiques : *d'Oppède* & *Guérin* firent massacrer des milliers d'haitans. Le roi recommanda en mourant à son fils de faire justice de cette barbarie, qui n'avait point d'exemple chez des juges de paix.

En effet *Henri II.* permit aux seigneurs ruinés de ces villages détruits & de ces peuples égorgés, de porter leurs plaintes au parlement de Paris. L'affaire fut plaidée. *d'Oppède* eut le crédit de paraître innocent, tout retomba sur l'avocat-général *Guérin* ; il n'y eut que cette tête qui paya le sang de cette multitude malheureuse.

Ces exécutions n'empêchaient pas le progrès du *calvinisme.* On brûlait d'un côté, & on chantait de l'autre en riant les psaumes de *Marot*, selon le génie toujours léger, & quelquefois très-cruel, de la nation Française. Toute la cour de *Marguerite* reine de Navarre & sœur de *François I.* était calviniste ; la moitié de celle du roi l'était. Ce qui avait commencé par le peuple avait passé aux grands comme il arrive toujours. On faisait secrétement des prêches : on disputait par-tout hautement. Ces querelles dont personne ne se soucie aujourd'hui ni dans Paris ni à la cour, parce quelles sont anciennes, aiguillonnaient dans leur nouveauté tous les esprits. Il y avait dans le parlement de Paris plus d'un membre attaché à ce qu'on appellait *la réforme.* Ce corps était toujours occupé à combattre les prétentions de l'église de Rome que l'hérésie detruisait. La liberté rigide & républicaine de quelques conseillers se plaisait encor à favoriser une secte sévère, qui condamnait les débauches de la cour. *Henri II.* mécontent de plusieurs membres de ces corps, entre un jour inopinément dans la grand'chambre, tandis qu'on délibérait sur l'adoucissement de la persécution contre les *huguenots.* Il fait arrêter cinq conseillers ;

l'un d'eux, *Anne du Bourg*, qui avait parlé avec plus de force, ſigna dans la baſtille ſa confeſſion de foi, qui ſe trouva conforme en beaucoup d'articles à celle des *calviniſtes* & des *luthériens*; il y avait alors une inquiſiteur en France. Quoique le tribunal de l'inquiſition, qui eſt en horreur à tous les Français, n'y fût pas établi, l'évêque de Paris, cet inquiſiteur nommé *Mouchi*, & des commiſſaires du parlement, jugèrent & condamnèrent *du Bourg*, malgré l'ancienne loi, ſuivant laquelle il ne devait être jugé que par les chambres du parlement aſſemblées; loi toujours ſubſiſtante, toujours réclamée, & preſque toujours inutile; car rien n'eſt ſi commun dans l'hiſtoire de France que des membres du parlement, jugés ailleurs que dans le parlement. *Anne du Bourg* ne fut exécuté que ſous le règne de *François II.* Le cardinal de *Lorraine,* homme qui gouvernait l'état avec violence, voulait ſa mort. On pendit & on brûla dans la grève ce prêtre magiſtrat, eſprit trop inflexible, mais juge intègre & d'une vertu reconnue.

Les martyrs font des proſélytes. Le ſupplice d'un tel homme fit plus de réformés que les livres de *Calvin.* La ſixième partie de la France était calveniſte ſous *François II.* comme le tiers de l'Allemagne au moins fut luthérien ſous *Charles-Quint.*

Il ne reſtait qu'un parti à prendre : c'était d'imiter *Charles-Quint*, qui finit après bien des guerres, par laiſſer la liberté de conſcience, & la reine *Elizabeth*, qui en potégeant la religion domminante, laiſſa chacun adorer DIEU ſuivant ſes principes, pourvu qu'on fût ſoumis aux loix de l'état.

C'eſt ainſi qu'on en uſe aujourd'hui dans tous les pays déſolés autrefois par les guerres de religion, après que trop d'expériences funeſtes ont fait connaître combien ce parti eſt ſalutaire.

Mais pour le prendre, il faut que les loix ſoient affermies, & que la fureur des factions commence à ſe

calmer. Il n'y eut en France que des factions sanglantes depuis *François II.* jusqu'aux belles années du grand *Henri.* Dans ce tems de troubles les loix furent inconnues ; & le fanatisme survivant encor à la guerre, assassina ce monarque au milieu de la paix par la main d'un furieux & d'un imbécille échappé du cloître.

M'étant fait ainsi une idée de l'état de la religion en Europe au seizième siècle, il me reste à parler des ordres religieux, qui combattaient les opinions nouvelles ; & de l'inquisition, qui s'efforçait d'exterminer les protestans.



CHAPITRE TRENTE-UNIEME.

Des ordres religieux.

LA vie monastique qui a fait tant de bien & tant de mal, qui a été une des colonnes de la papauté, & qui a produit celui par qui la papauté fut exterminée dans la moitié de l'Europe, mérite une attention particulière.

Beaucoup de protestans & de gens du monde s'imaginent que les papes ont institué toutes ces milices différentes, en habit, en chaussure, en nourriture, en occupations, en règle, pour être dans tous les états de la chrétienté les armées du St. Siége. Il est vrai que les papes les ont mises en usage, mais ils ne les ont point inventées.

Il y eut chez les peuples de l'Orient, dans la plus haute antiquité, des hommes qui se retiraient de la foule pour vivre ensemble dans la retraite. Les Perses, les Egyptiens, les Indiens sur-tout, eurent des communautés de cénobites, indépendamment de ceux qui étaient destinés au culte des autels. C'est des Indiens que nous viennent ces prodigieuses austérités, ces sacrifices & ces tourmens

volontaires auxquels les hommes se condamnent, dans la persuasion que la divinité se plaît aux souffrances des hommes. L'Europe en cela ne fut que l'imitatrice de l'Inde. L'imagination ardente & sombre des Orientaux s'est portée beaucoup plus loin que la nôtre. On ne voit point de moines chez les Grecs & chez les Romains. Tous les colléges des prêtres desservaient leurs temples, auxquels ils étaient attachés. La vie monastique était inconnue à ces peuples. Les Juifs eurent leurs esséniens & leurs thérapeutes. Les chrétiens les imitèrent.

St. Basile au commencement du quatrième siècle, dans une province barbare vers la mer Noire, établit sa règle suivie de tous les moines de l'Orient : il imagina les trois vœux, auxquels les solitaires se soumirent tous. *St. Bénédict* ou *Benoît*, donna la sienne au sixième siècle, & fut le patriarche des cénobites de l'Occident.

Ce fut long-tems une consolation pour le genre-humain, qu'il eût de ces asiles ouverts à tous ceux qui voulaient fuir les oppressions du gouvernement Goth & Vandale. Presque tout ce qui n'était pas seigneur de château, était esclave : on échappait dans la douceur des cloîtres à la tyrannie & à la guerre. Les loix féodales de l'Occident ne permettaient pas à la vérité qu'un esclave fût reçu moine sans le consentement du seigneur; mais les couvens savaient éluder la loi. Le peu de connaissances qui restait chez les barbares fut perpétué dans les cloîtres. Les bénédictins transcrivirent quelques livres. Peu-à-peu il sortit des cloîtres plusieurs inventions utiles. D'ailleurs ces religieux cultivaient la terre, chantaient les louanges de DIEU, vivaient sobrement, étaient hospitaliers ? leurs exemples pouvaient servir à mitiger la férocité de ces tems de barbarie. On se plaignit que bientôt après les richesses corrompirent ce que la vertu avait institué. Il fallut des réformes. Chaque siècle produisit en tout pays des hommes animés par l'exemple de

St. Benoît, qui tous voulurent être fondateurs de congrégations nouvelles.

L'efprit d'ambition eft prefque toujours joint à celui d'enthoufiafme, & fe mêle, fans qu'on s'en apperçoive, à la piété la plus auftère. Entrer dans l'ordre ancien de *St. Benoît*, ou de *St. Bafile*, c'était fe faire fujet; créer un nouvel inftitut, c'était fe faire un empire. De là cette multitude de clers, de chanoines réguliers, de religieux, & de religieufes. Quiconque a voulu fonder un ordre, a été bien reçu des papes, parce qu'ils ont été tous immédiatement foumis au St. Siége, & fouftraits autant qu'on l'a pu à la domination de leurs évêques. La plus part de leurs généraux réfident à Rome comme dans le centre de la chrétienté, & de cette capitale ils envoient au bout du monde les ordres que le pontife leur donne.

Mais ce qu'on n'a pas affez remarqué, c'eft qu'il s'en eft peu fallu que le pontificat Romain n'ait été pour jamais entre les mains des moines. Ce dernier aviliffement qui manquait à Rome ne fut pas à craindre lorfque *Grégoire I.* dans l'an 590 fut élu pape par le clergé & par le peuple. Il eft vrai qu'auparavant il avait été bénédictin, mais il y avait long-tems qu'il était forti du cloître. Les Romains depuis s'accoutumèrent à voir des moines fur la chaire papale; elle fut remplie par des dominicains & par des francifcains au treizième fiècle, & il y en eut beaucoup au quinzième. Les cardinaux dans ces tems de trouble, d'ignorance, de fauffe fcience & de barbarie, avaient ravi au clergé & au peuple Romain le droit d'élire leur évêque. Si ces moines papes avaient ofé mettre feulement dans le collége des cardinaux les deux tiers de moines, le pontificat reftait pour jamais entre leurs mains; les moines alors auraient gouverné defpotiquement toute la chrétienté catholique; tous les rois auraient été expofés à l'excès de l'opprobre. Les cardinaux n'ont paru fentir ce danger que vers la fin du feizième fiècle, fous le pontificat du cordelier *Sixte-*

N 3

Quint. Ce n'eſt que dans ce tems qu'ils ont pris la réſolution de ne donner le chapeau de cardinal qu'à très-peu de moines, & de n'en élire aucun pour pape.

Tous les états chrétiens étaient inondés, au commencement du ſeizième ſiècle, de citoyens devenus étrangers dans leur patrie & ſujets du pape. Un autre abus, c'eſt que ces familles immenſes ſe perpétuent aux dépens de la race humaine. On peut aſſurer qu'avant que la moitié de l'Europe eût aboli les cloîtres, ils renfermaient plus de cinq cent mille perſonnes. Il y a des campagnes dépeuplées : les colonies du nouveau-monde manquent d'habitans : le fléau de la guerre emporte tous les jours trop de citoyens. Si le but de tout légiſlateur eſt la multiplication des ſujets, c'eſt aller ſans doute contre ce grand principe, que de trop encourager cette multitude d'hommes & de femmes que perd chaque état, & qui s'engagent par ſerment, autant qu'il eſt en eux à la deſtruction de l'eſpèce humaine. Il ſerait à ſouhaiter qu'il y eut des retraites douces pour la vieilleſſe ; mais ce ſeul inſtitut néceſſaire, eſt le ſeul qui ait été oublié. C'eſt l'extrême jeuneſſe qui peuple les cloîtres : c'eſt dans un âge où il n'eſt permis nulle part de jouir de ſes biens, qu'il eſt permis de diſpoſer de ſa liberté pour jamais.

On ne peut nier qu'il n'y ait eu dans le cloître de très-grandes vertus. Il n'eſt guère encor de monaſtère qui ne renferme des ames admirables, qui font honneur à la nature humaine. Trop d'écrivains ſe ſont plû à rechercher les déſordres & les vices dont furent ſouillés quelquefois ces aſiles de la piété. Il eſt certain que la vie ſéculière a toujours été plus vicieuſe, & que les plus grand crimes n'ont pas été commis dans les monaſtères ; mais ils ont été plus remarqués par leur contraſte avec la règle. Nul état n'a toujours été pur. Il faut n'enviſager ici que le bien général de la ſociété. Il faut plaindre mille talens enſevelis, & des vertus ſté-

riles qui euſſent été utiles au monde. Le petit nombre des cloîtres fit d'abord beaucoup de bien. Ce petit nombre proportionné à l'étendue de chaque état eût été reſpectable. Le grand nombre les avilit, ainſi que les prêtres, qui autrefois preſque égaux aux évêques, ſont maintenant à leur égard ce qu'eſt le peuple en comparaiſon des princes.

Il eſt vrai qu'entre les anciens moines noirs & les nouveaux moines blancs, il régnait une inimitié ſcandaleuſe. Cette jalouſie reſſemblait à celle des factions vertes & bleues dans l'empire Romain; mais elle ne cauſa pas les mêmes ſéditions.

Dans cette foule d'ordres religieux, les bénédictins tenaient toujours le premier rang. Occupés de leur puiſſance & de leurs richeſſes, ils n'entrèrent guère au ſeizième ſiècle dans les diſputes ſcholaſtiques; ils regardaient les autres moines, comme l'ancienne nobleſſe voit la nouvelle. Ceux de Clugny, de Cîteaux, de Clervaux & beaucoup d'autres étaient des rejetons de la ſouche de *St. Benoît*, & n'étaient du tems de *Luther* connus que par leur opulence. Les riches abbayes d'Allemagne, tranquilles dans leurs états, ne ſe mêlaient pas de controverſe, & les bénédictins de Paris n'avaient pas encor employé leur loiſir à ces ſavantes recherches qui leur ont donné tant de réputation.

Les carmes tranſplantés de la Paleſtine en Europe au cinquième ſiècle étaient contens, pourvu qu'on crût qu'*Elie* était leur fondateur.

L'ordre des chartreux établi à Grenoble à la fin du onzième ſiècle, ſeul ordre ancien, qui n'ait jamais eu beſoin de réforme, était en petit nombre; trop riche à la verité pour des hommes ſéparés du ſiècle, mais malgré ces richeſſes, conſacrés ſans relâchement au jeûne, au ſilence, à la prière, à la ſolitude; tranquilles ſur la terre au milieu de tant d'agitations dont le bruit venait à peine juſqu'à eux, & ne connaiſſant les ſouverains que

par les priéres où leurs noms ſont inſérés. Heureux, ſi des vertus ſi pures & ſi perſévérantes avaient pu être utiles au monde !

Les prémontrés que *St. Norbert* fonda en 1120 ne faiſaient pas beaucoup de bruit, & n'en valaient que mieux.

Les franciſcains étaient les plus nombreux & les plus agiſſans. *François d'Aſſiſe* qui les fonda vers l'an 1210 était l'homme de la plus grande ſimplicité & du plus prodigieux enthouſiaſme ; c'était l'eſprit du tems, c'était en partie celui de la populace des croiſés ; c'était celui des Vaudois & des Albigeois. Il trouva beaucoup d'hommes de ſa trempe, & ſe les aſſocia. Les guerres des croiſades nous ont déjà fait voir un grand exemple de ſon zèle, & de celui de ſes compagnons, quand il alla propoſer au ſoudan d'Egypte de ſe faire chrétien ; & que frère *Giles* prêcha ſi obſtinément dans Maroc.

Jamais les égaremens de l'eſprit n'ont été pouſſés plus loin que dans le livre *des conformités de François avec le Chriſt*, écrit de ſon tems, augmenté depuis, recueilli & imprimé enfin au commencement du ſeizième ſiècle par un cordelier nommé *Barthelemi Albici.* On regarde dans ce livre le CHRIST comme percurſeur de *François*. C'eſt-là qu'on trouve l'hiſtoire de la femme de neige que *François* fit de ſes mains ; celle d'un loup enragé qu'il guérit miraculeuſement, & auquel il fit promettre de ne plus manger de moutons ; celle d'un cordelier devenu évêque, qui dépoſé par le pape, & étant mort après ſa dépoſition, ſortit de ſa bière pour aller porter une lettre de reproche au pape ; celle d'un médecin qu'il fit mourir par ſes prières dans Nocera, pour avoir le plaiſir de le reſſuſciter par de nouvelles prières. On attribuait à *François* une multitude prodigieuſe de miracles. C'en était un grand, en effet, qu'avait opéré ce fondateur d'un ſi grand ordre, de l'avoir multiplié au point, que de ſon vivant à un chapitre général qui ſe

tint près d'Affife en 1219, il fe trouva cinq mille de fes moines. Aujourd'hui quoique les proteftans leur aient enlevé un nombre prodigieux de leurs monaftères, ils ont encor fept mille maifons d'hommes fous des noms différens, & plus de neuf cents couvens de filles. On a compté par leurs derniers chapitres cent quinze mille hommes, & environ vingt-neuf mille filles : abus intolérable dans des pays où l'on a vu l'efpèce humaine manquer fenfiblement.

Ceux-là étaient ardens à tout; prédicateurs, théologiens, miffionnaires, quêteurs, émiffaires, courant d'un bout du monde à l'autre, & en tous lieux ennemis des dominicains. Leur querelle théologique roulait fur la naiffance de la mère de JESUS-CHRIST. Les dominicains affuraient qu'elle était née livrée au démon comme les autres: les cordeliers prétendaient qu'elle avait été exempte du péché originel. Les dominicains croyaient être fondés fur l'opinion de *St. Thomas*; les francifcains fur celle de *Jean Duns*, Ecoffais, nommé improprement *Scot*, & connu en fon tems par le titre de *Docteur fubtil.*

La querelle politique de ces deux ordres était la fuite du prodigieux crédit des dominicains.

Ceux-ci fondés un peu après les francifcains, n'étaient pas fi nombreux; mais ils étaient plus puiffans, par la charge de maître du facré palais de Rome, qui depuis *St. Dominique* eft affectée à cet ordre, & par les tribunaux de l'inquifition auxquels ces religieux préfident. Leur généraux même nommèrent long-tems les inquifiteurs dans la chrétienté. Le pape qui les nomme actuellement, laiffe toujours fubfifter la congrégation de cet office dans le couvent de la *Minerve* des dominicains, & ces moines font encor inquifiteurs dans trente-deux tribunaux de l'Italie, fans compter ceux du Portugal & de l'Efpagne.

Pour les auguftins, c'était originairement une congré-

gation d'hermites, auquels le pape *Alexandre VI.* donna une règle en 1254. Quoique le sacristain du pape fût toujours tiré de leur corps, & qu'ils fussent en possession de prêcher & de vendre les indulgences, ils n'étaient ni si répandus que les cordeliers, ni si puissans que les dominicains; & ils ne sont guère connus du monde séculier que pour avoir eu *Luther* dans leur ordre.

Les minimes ne faisaient ni bien, ni mal. Il furent fondés par un homme sans jugement, par ce *Francesco Martorillo* que *Louis XI.* priait de lui prolonger la vie. Ce *Martorillo* ayant réglé en Calabre que ses moines mangeraient tout à l'huile, parce que l'huile y est presque pour rien, ordonna la même chose à ses moines établis par lui-même dans les climats septentrionaux de France, où les oliviers ne croissent point, & où l'huile est quelquefois si chère, que cette nourriture ordonnée par la frugalité est un luxe.

J'omets un grand nombre de congrégations différentes; car dans ce plan général, je ne fais point passer en revue tous les régimens d'une armée. Mais l'ordre des jésuites établi du tems de *Luther* demande une attention distiguée. Le monde chrétien s'est épuisé à en dire du bien & du mal. Cette société s'est étendue par-tout, & par-tout elle a eu des ennemis. Un très-grand nombre de personnes pensent que sa fondation était l'effort de la politique, & que l'institut de *St. Ignace* était un dessein formé d'asservir les consciences des rois à son ordre, de le faire dominer sur les esprits des peuples, & de lui acquérir une espèce de monarchie universelle.

Ignace de Loyola, était bien éloigné d'une pareille vue, & ne fut jamais en état de former de telles prétentions. C'était un gentilhomme Biscayen sans lettres, né avec un esprit romanesque, entêté de livres de chevalerie, & disposé à l'enthousiasme. Il servait dans les troupes d'Espagne, tandis que les Français, qui vou-

laient en vain retirer la Navarre des mains de ſes uſurpateurs, aſſiégeaient le château de Pampelune en 1521. *Ignace* qui alors avait près de trente ans, était renfermé dans le château. Il y fut bleſſé. La *légende dorée* qu'on lui donna à lire pendant ſa convaleſcence, & une viſion qu'il crut avoir, le déterminèrent à faire le pélerinage de Jéruſalem. Il ſe dévoua à la mortification. On aſſure même qu'il paſſa ſept jours & ſept nuits ſans manger ni boire, choſe preſque incroyable, qui marque une imagination un peu faible, & un corps extrêmement robuſte. Tout ignorant qu'il était, il prêcha de village en village. On ſait le reſte de ſes aventures : comment il fit la veille des armes, & s'arma chevalier de la Vierge ; comment il voulut combattre un Maure qui avait parlé peu reſpectueuſement de celle dont il était chevalier, & comme il abandonna la choſe à la déciſion de ſon cheval, qui prit un autre chemin que celui du Maure. Il prétendit aller prêcher les Turcs : il alla juſqu'à Veniſe ; mais faiſant réflexion qu'il ne ſavait pas le latin, langue pourtant aſſez inutile en Turquie ; il retourna à l'âge de trente-trois ans, commencer ſes études à Salamanque.

L'inquiſition l'ayant fait mettre en priſon, parce qu'il dirigeait des dévotes, & en faiſait des pélerines, & n'ayant pu apprendre dans Alcala ni dans Salamanque les premiers rudimens de la grammaire, il alla ſe mettre en ſixième dans Paris au collége de Montaigu, ſe ſoumettant au fouet comme les petits garçons de ſa claſſe. Incapable d'apprendre le latin, pauvre, errant dans Paris & mépriſé, il y trouva des Eſpagnols dans le même état ; il ſe les aſſocia : quelques Français ſe joignirent à eux ; ils allèrent tous à Rome, vers l'an 1537 ſe préſenter au pape *Paul III.* en qualité de pélerins, qui voulaient aller à Jéruſalem, & y former une congrégation particulière. *Ignace* & ſes compagnons avaient de la vertu ; ils étaient déſintéreſſés, mortifiés,

pleins de zèle. On doit avouer auſſi qu'*Ignace* brûlait de l'ambition d'être chef d'un inſtitut. Cette eſpèce de vanité, dans laquelle entre l'ambition de commander, s'affermit dans un cœur par le ſacrifice des autres paſſions, & agit d'autant plus puiſſamment qu'elle ſe joint à des vertus. Si *Ignace* n'avait pas eu cette paſſion, il ſerait entré avec les ſiens dans l'ordre des théatins que le cardinal *Cajetan* avait établi. En vain ce cardinal le ſollicitait d'entrer dans cette communauté, l'envie d'être fondateur l'empêcha d'être religieux ſous un autre.

Les chemins de Jéruſalem n'étaient pas ſurs ; il fallut reſter en Europe. *Ignace* qui avait appris un peu de grammaire, ſe conſacra à enſeigner les enfans. Ses diſciples remplirent cette vue avec un très-grand ſuccès ; mais ce ſuccès même fut une ſource de troubles. Les jéſuites eurent à combattre des rivaux dans les univerſités où ils furent reçus : & les villes où ils enſeignèrent en concurrence avec l'univerſité, furent un théatre de diviſions.

Si le deſir d'enſeigner, que la charité inſpira à ce fondateur, a produit des événemens funeſtes, l'humilité par laquelle il renonça, lui & les ſiens aux dignités eccléſiaſtiques, eſt préciſément ce qui a fait la grandeur de ſon ordre. La plupart des ſouverains prirent des jéſuites pour confeſſeurs, afin de n'avoir pas un évêché à donner pour une abſolution ; & la place de confeſſeur eſt devenue ſouvent bien plus importante qu'un ſiége épiſcopal. C'eſt un miniſtère ſecret qui devient puiſſant à proportion de la faibleſſe du prince.

Enfin *Ignace* & ſes compagnons, pour arracher du pape une bulle d'établiſſement, fort difficile à obtenir, furent conſeillés de faire, outre les vœux ordinaires, un quatrième vœu particulier d'obéiſſance au pape ; & c'eſt ce quatrième vœu qui dans la ſuite a produit des miſſionnaires portant la religion & la gloire du ſouverain pontife aux extrémités de la terre. Voilà comme l'eſprit du monde

le moins politique donna naiſſance au plus politique de tous les ordres monaſtiques. En matière de religion l'enthouſiaſme commence toujours le bâtiment, mais l'habileté l'achève.

Paul III. en 1540 promulgua leur bulle d'inſtitution, avec la clauſſe expreſſe que leur nombre ne paſſerait jamais ſoixante. Cependant *Ignace* avant de mourir eut plus de mille jéſuites ſous ſes ordres. La prudence gouverna enfin ſon enthouſiaſme ; ſon livre des *exercices ſpirituels*, qui devait diriger ſes diſciples, était à la vérité romaneſque. Il y repréſente DIEU comme un général d'armée, dont les jéſuites ſont les capitaines. Mais on peut faire un très-mauvais livre & bien gouverner. Il fut aſſiſté ſur-tout par un *Laïnès* & un *Salmeron*, qui étant devenus habiles, composèrent avec lui les loix de ſon ordre. *François de Borgia* duc de Gandie, petit-fils du pape *Alexandre VI.* & neveu de *Céſar Borgia*, auſſi dévot & auſſi ſimple que ſon oncle & ſon grand-père avaient été méchans & fourbes, entra dans l'ordre des jéſuites, & lui procura des richeſſes & du crédit. *François Xavier* par ſes miſſions dans l'Inde, & au Japon, rendit l'ordre célèbre. Cette ardeur, cette opiniâtreté, ce mélange d'enthouſiaſme & de ſoupleſſe qui fait le caractère de tout nouvel inſtitut, fit recevoir les jéſuites dans preſque tous les royaumes, malgré les oppoſitions qu'ils eſſuyèrent. Ils ne furent admis en France en 1561, qu'à condition qu'ils ne prendraient jamais le nom de jéſuites, & qu'ils ſeraient ſoumis aux évêques. Ce nom de jéſuite paraiſſait trop faſtueux. On leur reprochait de vouloir s'attribuer à eux ſeuls un titre commun à tous les chrétiens, & les vœux qu'ils faiſaient au pape donnaient de la jalouſie.

On les a vus depuis gouverner pluſieurs cours de l'Europe, ſe faire un grand nom par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeuneſſe, aller réformer les ſciences à la Chine, rendre pour un tems le Japon chrétien, & donner des loix aux peuples du Paraguai. *a*) Ils ſont

(*a*) Voyez le chapitre du Paraguai.

actuellement environ dix-huit mille dans le monde, tous soumis à un général perpétuel & absolu, liés tous ensemble uniquement par l'obéissance qu'ils vouent à un seul. Leur gouvernement est devenu le modèle d'un gouvernement monarchique. Ils ont des maisons pauvres, ils en ont de très-riches. L'évêque du Mexique *Dom Jean de Palafox* écrivait au pape *Innocent X.* environ cent ans après leur institution : *J'ai trouvé entre les mains des jésuites presque toutes les richesses de ces provinces. Deux de leurs colléges possèdent trois cent mille moutons, six grandes sucreries, dont quelques-unes valent près d'un million d'écus; ils ont des mines d'argent très-riches; leurs mines sont si considérables, qu'elles suffiraient à un prince qui ne reconnaîtrait aucun souverain au dessus de lui.* Ces plaintes paraissaient un peu exagérées, mais très-fondées.

Cet ordre eut beaucoup de peine à s'établir en France; & cela devait être. Il naquit, il s'éleva sous la maison d'*Autriche*, alors ennemie de la France, & fut protégé par elle. Les jésuites du tems de la ligue étaient les pensionnaires de *Philippe II.* Les autres religieux, qui entrèrent tous dans cette faction, excepté les bénédictins & les chartreux, n'attisaient le feu qu'en France; les jésuites le soufflaient de Rome, de Madrid, de Bruxelles au milieu de Paris. Des tems plus heureux ont éteint ces flammes.

Rien ne semble plus contradictoire que cette haine publique dont ils ont été chargés & cette confiance qu'ils se sont attirée, cet esprit qui les exila de plusieurs pays & qui les y remit en crédit, ce prodigieux nombre d'ennemis & cette faveur populaire. Mais on avait vu des exemples de ces contrastes dans les ordres mendians. Il y a toujours dans une société nombreuse, occupée des sciences & de la religion, des esprits ardens & inquiets qui se font des ennemis, des savans qui se font de la réputation, des caractères insinuans qui se

font des partifans, & des politiques qui tirent parti du travail & du caractère de tous les autres.

Il ne faut pas fans doute attibuer à leur inftitut, à un deffein formé, général & toujours fuivi, les crimes auxquels des tems funeftes ont entraîné plufieurs jéfuites. Ce n'eft pas certainement la faute d'*Ignace*, fi les pères *Matthieu Guignard*, *Guéret*, & d'autres, cabalèrent & écrivirent contre *Henri IV.* avec tant de fureur, & s'ils ont été enfin chaffés de la France, de l'Efpagne & du Portugal; de même que ce n'eft pas la faute du fondateur des dominicains, fi un de leurs frères empoifonna l'empereur *Henri VII.* en le communiant, & fi un autre affaffina le roi de France *Henri III.* On ne doit pas imputer davantage à *St. Benoît* l'empoifonnement du duc de Guienne, frère de *Louis XI.* par un bénédictin. Nul ordre religieux ne fut fondé dans des vues criminelles, ni même politiques.

Les pères de l'oratoire de France, d'une inftitution plus nouvelle, font différens de tous les ordres. Leur congrégation eft la feule où les vœux foient inconnus, & où n'habite point le repentir. C'eft une retraite toujours volontaire. Les riches y vivent à leurs dépens, les pauvres aux dépens de la maifon. On y jouit de la liberté qui convient à des hommes. La fuperftition & les petiteffes n'y déshonorent guère la vertu.

Il à régné entre tous ces ordres une émulation qui eft fouvent devenue une jaloufie éclatante. La haine entre les moines noirs & les moines blancs fubfifta violemment pendant quelques fiècles. Les dominicains & les francifcains furent néceffairement divifés, comme on l'a remarqué. Chaque ordre femblait fe rallier fous un étendard différent. Ce qu'on appelle efprit du corps anime toutes les fociétés.

Les inftituts confacrés au foulagement des pauvres & au fervice des malades, ont été les moins refpectables. Peut-être n'eft-il rien de plus grand fur la terre

que le facrifice que fait un fexe délicat de la beauté & de la jeuneffe, fouvent de la haute naiffance, pour foulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue eft fi humiliante pour l'orgueil humain, & fi révoltante pour notre délicateffe. Les peuples féparés de la communion romaine n'ont imité qu'imparfaitement une charité fi généreufe. Mais auffi cette congrégation fi utile eft la moins nombreufe.

Il eft une autre congrégation plus héroïque; car ce nom convient aux trinitaires de la rédemption des captifs, établis vers l'an 1120 par un gentilhomme nommé *Jean de Matha*. Ces religieux fe confacrent depuis fix cents ans à brifer les chaînes des chrétiens chez les Maures. Ils emploient à payer les rançons des efclaves leurs revenus & les aumônes qu'ils recueillent, & qu'ils portent eux-mêmes en Afrique.

On ne peut fe plaindre de tels inftituts; mais on fe plaint en général que la vie monaftique a dérobé trop de fujets à la fociété civile. Les religieufes fur-tout font mortes pour la patrie. Les tombeaux où elles vivent font prefque tous très-pauvres. Une fille qui travaille de fes mains aux ouvrages de fon fexe, gagne beaucoup plus que ne coûte l'entretien d'une religieufe. Leur fort peut faire pitié, fi celui de tant de couvens d'hommes trop riches peut faire envie. Il eft bien évident que leur trop grand nombre dépeuplerait un état. Les juifs pour cette raifon n'eurent ni efféniennes ni filles thérapeutes. Il n'y eut aucun afile confacré a la virginité en Afie; les Chinois & les Japonois feuls ont quelques bonzeffes; mais elles ne font pas abfolument inutiles. Il n'y eut jamais dans l'ancienne Rome que fix veftales, encor pouvaient-elles fortir de leur retraite au bout d'un certain tems pour fe marier. Le pape *St. Léon*, dont la mémoire eft refpectée, ordonna en 458, avec d'autres évêques, qu'on ne donnerait jamais le voile aux filles avant l'age de quarante ans; & l'empereur *Majorien* fit

fit une loi de l'état, de cette ſage loi de l'égliſe. Un zèle imprudent abolit avec le tems ce que la ſageſſe avait établi.

Un des plus horribles abus de l'état monaſtique, mais qui ne tombe que ſur ceux qui ayant eu l'imprudence de ſe faire moines, ont le malheur de s'en repentir, c'eſt la licence que les ſupérieurs des couvens ſe donnent d'exercer la juſtice & d'être chez eux lieutenans-criminels: ils enferment pour toujours dans des cachots ſouterrains ceux dont ils ſont mécontens, ou dont ils ſe défient. Il y en a mille exemples en Italie, en Eſpagne; il y en a eu en France: c'eſt ce que dans le jargon des moines il appellent, *être in pace, à l'eau d'angoiſſe & au pain de tribulation.*

Vous trouverez dans l'hiſtoire du droit public eccléſiaſtique, auquel travailla Mr. d'*Argenſon* le miniſtre des affaires étrangères, homme beaucoup plus inſtruit & plus philoſophe qu'on ne croyait, vous trouverez, dis-je, que l'intendant de Tours délivra un de ces priſonniers, qu'il découvrit difficilement après les plus exactes recherches. Vous verrez que Monſieur de *Coalin* évêque d'Orléans délivra un de ces malheureux moines enfermé dans une citerne bouchée d'une groſſe pierre. Mais ce que vous ne lirez pas, c'eſt qu'on ait puni l'inſolence barbare de ces ſupérieurs monaſtiques, qui s'attribuaient le droit de la puiſſance royale, & qui l'exerçaient avec tant de tyrannie.

La politique ſemble exiger qu'il n'y ait pour le ſervice des autels, & pour les autres ſecours, que le nombre de miniſtres néceſſaires. L'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande n'en ont pas vingt mille. La Hollande, qui contient deux millions d'habitans, n'a pas mille eccléſiaſtiques: encor ces hommes conſacrés à l'égliſe, étant preſque tous mariés, fourniſſent des ſujets à la patrie, & des ſujets élevés avec ſageſſe.

On comptait en France vers l'an 1700 plus de deux

cent cinquante mille eccléſiaſtiques, tant ſéculiers que réguliers, & c'eſt beaucoup plus que le nombre ordinaire de ſes ſoldats. Le clergé de l'état du pape compoſait environ trente-deux mille hommes, & le nombre des religieux & des filles cloîtrées allait à huit mille. C'eſt de tous les états catholiques celui où le nombre des clercs ſéculiers excède le plus celui des religieux: mais avoir quarante mille eccléſiaſtiques, & ne pouvoir entretenir dix mille ſoldats, c'eſt le sûr moyen d'être toujours faible.

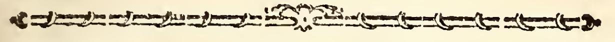
La France a plus de couvens que toute l'Italie enſemble. Le nombre des hommes & des femmes que renferment les cloîtres, montait en ce royaume à plus de quatre-vingt-dix mille au commencement du ſiècle courant; l'Eſpagne n'en a environ que cinquante mille, ſi on s'en rapporte au dénombrement fait en 1623 par *Gonzales d'Avila*; mais ce pays n'eſt pas à beaucoup près la moitié auſſi peuplé que la France; & après l'émigration des Maures & des Juifs, après la tranſplantation de tant de familles Eſpagnoles en Amérique, il faut convenir que les cloîtres en Eſpagne tiennent lieu d'une mortalité qui détruit inſenſiblement la nation.

Il y a dans le Portugal un peu plus de dix mille religieux de l'un & de l'autre ſexe. C'eſt un pays à-peu-près de l'étendue de celui du pape, & cependant les cloîtres y ſont plus peuplés.

Il n'eſt point de royaume où l'on n'ait ſouvent propoſé de rendre à l'état une partie des citoyens que les monaſtères lui enlèvent. Mais ceux qui gouvernent ſont rarement touchés d'une utilité éloignée, toute ſenſible qu'elle eſt; ſur-tout quand cet avantage futur eſt balancé par les difficultés préſentes.

Les ordres religieux s'oppoſent tous à cette réforme. Chaque ſupérieur qui ſe voit à la tête d'un petit état, voudrait accroître la multitude de ſes ſujets; & ſouvent

un moine, que le repentir desfèche dans son cloître, eſt encor attaché à l'idée du bien de ſon ordre, qu'il préfère au bien réel de la patrie.



CHAPITRE TRENTE-DEUXIEME.

De l'inquiſition.

SI une milice de cinq à ſix cent mille religieux, combattant par la parole ſous l'étendard de Rome, ne put empêcher la moitié de l'Europe de ſe ſouſtraire au joug de cette cour, l'inquiſition n'a réellement ſervi qu'à faire perdre au pape encor quelques provinces, comme les ſept Provinces-Unies, & à brûler ailleurs inutilement des malheureux.

On ſe ſouvient que dans les guerres contre les Albigeois, le pape *Innocent III.* établit vers l'an 1200 ce tribunal, qui juge les penſées des hommes, & qu'au mépris des évêques, arbitres naturels dans les procès de doctrine, il fut confié à des dominicains & à des cordeliers.

Ces premiers inquiſiteurs avaient le droit de citer tout hérétique, de l'excommunier, d'accorder des indulgences à tout prince qui exterminerait les condamnés, de réconcilier à l'égliſe, de taxer les pénitens, & de recevoir d'eux en argent une caution de leur repentir.

La bizarrerie des événemens, qui met tant de contradictions dans la politique humaine, fit que le plus violent ennemi des papes, fut le protecteur le plus ſévère de ce tribunal.

L'empereur *Fréderic II.* accuſé par le pape, tantôt d'être mahométan, tantôt d'être athée, crut ſe laver du reproche en prenant ſous ſa protection les inquiſiteurs; il donna même quatre édits à Pavie en 1244, par leſquels il ordonnait aux juges ſéculiers de livrer

aux flammes ceux que les inquisiteurs condamneraient comme hérétiques obstinés, & de laisser dans une prison perpétuelle ceux que l'inquisition déclarerait repentans.

Fréderic II. malgré cette politique n'en fut pas moins persécuté; & les papes se servirent depuis contre les droits de l'empire des armes qu'il leur avait données.

En 1255 le pape *Alexandre III.* établit l'inquisition en France sous le roi *St. Louis.* Le gardien des cordeliers de Paris, & le provincial des dominicains, étaient les grands inquisiteurs. Ils devaient, par la bulle d'*Alexandre*, consulter les évêques, mais ils n'en dépendaient pas. Cette étrange jurisdiction donnée à des hommes qui font vœu de renoncer au monde, indigna le clergé & les laïcs. Un cordelier inquisiteur assista au jugement des templiers; mais bientôt le soulèvement de tous les esprits ne laissa à ces moines qu'un titre inutile.

En Italie les papes avaient plus de crédit, parce que tout désobéis qu'ils étaient dans Rome, tout éloignés qu'ils en furent long-tems, ils étaient toujours à la tête de la faction *Guelfe*, contre celle des *Gibelins.* Ils se servirent de cette inquisition contre les partisans de l'empire. Car en 1302 le pape *Jean XXII.* fit procéder par des moines inquisiteurs contre *Matthieu Visconti*, seigneur de Milan, dont le crime était d'être attaché à l'empereur *Louis de Bavière.* Le dévouement du vassal à son suzerain, fut déclaré hérésie; la maison d'*Este*, celle de *Malatesta*, furent traitées de même, pour la même cause; & si le supplice ne suivit pas la sentence, c'est qu'il était alors plus aisé aux papes d'avoir des inquisiteurs que des armées.

Plus ce tribunal s'établit, & plus les évêques qui se voyaient enlever un droit qui semblait leur appartenir, le réclamèrent vivement. Les papes les associèrent aux moines inquisiteurs, qui exerçaient pleinement

leur autorité dans preſque tous les états d'Italie, & dont les évêques ne furent que les aſſeſſeurs.

Sur la fin du treizième ſiècle en 1289, Veniſe avait déjà reçu l'inquiſition; mais ſi ailleurs elle était toute dépendante du pape, elle fut dans l'état Vénitien ſoumiſe au ſénat. La plus ſage précaution qu'il prit, fut que les amendes & les confiſcations n'appartinſſent pas aux inquiſiteurs. On croyait modérer leur zèle en leur ôtant la tentation de s'enrichir par leurs jugemens; mais comme l'envie de faire valoir les droits de ſon miniſtère, eſt chez les hommes une paſſion auſſi forte que l'avarice, les entrepriſes des inquiſiteurs obligèrent le ſénat long-tems après, au ſeizième ſiècle, d'ordonner que l'inquiſition ne pourrait jamais faire de procédure ſans l'aſſiſtance de trois ſénateurs. Par ce réglement, & par pluſieurs autres auſſi politiques, l'autorité de ce tribunal fut anéantie à Veniſe à force d'être éludée.

Un royaume où il ſemblait que l'inquiſition dût s'établir avec le plus de facilité & de pouvoir, eſt préciſément celui où elle n'a jamais eu d'entrée; c'eſt le royaume de Naples. Les ſouverains de cet état, & ceux de Sicile, ſe croyaient en droit, par les conceſſions des papes, d'y jouir de la juriſdiction eccléſiaſtique: le pontife romain, & le roi diſputant toujours à qui nommerait les inquiſiteurs, on n'en nomma point, & les peuples profitèrent pour la première fois des querelles de leurs maîtres: il y eut pourtant dans Naples & Sicile moins d'hérétiques qu'ailleurs. Cette paix de l'égliſe dans ces royaumes prouva bien que l'inquiſition était moins un rempart de la foi qu'un fléau inventé pour troubler les hommes.

Elle fut enfin autoriſée en Sicile, après l'avoir été en Eſpagne par *Ferdinand* & *Iſabelle* en 1478, mais elle fut en Sicile, plus encor qu'en Caſtille, un privilége de la couronne, & non un tribunal romain; car en Sicile c'eſt le roi qui eſt pape.

Il y avait déjà long-tems qu'elle était reçue dans l'Arragon : elle y languiſſait ainſi qu'en France, ſans fonction, ſans ordre, & preſque oubliée.

Mais ce ne fut qu'après la conquête de Grenade qu'elle déploya dans toute l'Eſpagne cette force & cette rigueur que jamais n'avaient eues les tribunaux ordinaires. Il faut que le génie des Eſpagnols eût alors quelque choſe de plus auſtère & de plus impitoyable que celui des autres nations. On le voit par les cruautés réfléchies dont ils inondèrent bientôt après le nouveau-monde. On le voit ſur-tout ici par l'excès d'atrocité qu'ils mirent dans l'exercice d'une juriſdiction, où les Italiens ſes inventeurs mettaient beaucoup plus de douceur. Les papes avaient érigé ces tribunaux par politique, & les inquiſiteurs Eſpagnols y ajoutèrent la barbarie.

Lorſque *Mahomet II.* eut ſubjugué Conſtantinople & la Grèce, lui & ſes ſucceſſeurs laiſsèrent les vaincus vivre en paix dans leur religion : & les Arabes maîtres de l'Eſpagne n'avaient jamais forcé les chrétiens régnicoles à recevoir le mahométiſme. Mais après la priſe de Grenade, le cardinal *Ximénès* voulut que tous les Maures fuſſent chrétiens, ſoit qu'il y fût porté par zèle, ſoit qu'il écoutât l'ambition de compter un nouveau peuple ſoumis à ſa primatie. C'était une entrepriſe directement contraire au traité par lequel les Maures s'étaient ſoumis, & il fallait de tems pour la faire réuſſir. Mais *Ximénès* voulut convertir les Maures auſſi vîte qu'on avait pris Grenade. On les prêcha, on les perſécuta : ils ſe ſoulevèrent ; on les ſoumit, & on les força de recevoir le baptême. *Ximénès* fit donner à cinquante mille d'entr'eux ce ſigne d'une religion à laquelle ils ne croyaient pas.

Les Juifs compris dans le traité fait avec les rois de Grenade, n'éprouvèrent pas plus d'indulgence que les Maures. Il y en avait beaucoup en Eſpagne. Ils étaient ce qu'ils ſont par-tout ailleurs, les courtiers du com-

merce. Cette profeſſion, loin d'être turbulente, ne peut ſubſiſter que par un eſprit pacifique. Il y a plus de vingt-huit mille Juifs autoriſés par le pape en Italie : il y a près de deux cent quatre-vingts ſynagogues en Pologne. La ſeule province de Hollande poſsède environ quinze mille Hébreux, quoiqu'elle puiſſe aſſurément faire ſans eux le commerce. Les Juifs ne paraiſſaient pas plus dangereux en Eſpagne, & les taxes qu'on pouvait leur impoſer, étaient des reſſources aſſurées pour le gouvernement. Il eſt donc bien difficile de pouvoir attribuer à une ſage politique la perſécution qu'ils eſſuyèrent.

L'inquiſition procéda contr'eux, & contre les muſulmans. Nous avons déjà obſervé combien de familles mahométanes & juives aimèrent mieux quitter l'Eſpagne, que de ſoutenir la rigueur de ce tribunal, & combien *Ferdinand* & *iſabelle* perdirent de ſujets. C'étaient certainement ceux de leur ſecte les moins à craindre, puiſqu'ils préféraient la fuite à la révolte. Ce qui reſtait, feignit d'être chrétien. Mais le grand inquiſiteur *Torquemada* fit regarder à la reine *Iſabelle* tous ces chrétiens déguiſés, comme des hommes dont il fallait confiſquer les biens, & proſcrire la vie.

Ce *Torquemada*, dominicain, devenu cardinal, donna au tribunal de l'inquiſition eſpagnole, cette forme juridique oppoſée à toutes les loix humaines, laquelle s'eſt toujours conſervée. Il fit en quatorze ans le procès à près de quatre-vingt mille hommes, & en fit brûler ſix mille avec l'appareil & la pompe des plus auguſtes fêtes. Tout ce qu'on nous raconte des peuples qui ont ſacrifié des hommes à la divinité, n'approche pas de ces exécutions accompagnées de cérémonies religieuſes. Les Eſpagnols n'en conçurent pas d'abord aſſez d'horreur, parce que c'étaient leurs anciens ennemis, & des Juifs qu'on immolait. Mais bientôt eux-mêmes devinrent victimes. Car lorſque les dogmes de *Luther* éclatèrent, le peu de citoyens qui fut ſoupçonné de les admettre, fut

immolé. La forme des procédures devint un moyen infaillible de perdre qui on voulait. On ne confronte point les accusés aux délateurs, & il n'y a point de délateur qui ne soit écouté. Un criminel public & flétri par la justice, un enfant, une courtisane, sont des accusateurs graves: le fils même peut déposer contre son père, la femme contre son époux. Enfin l'accusé est obligé d'être lui-même son propre délateur, de deviner & d'avouer le délit qu'on lui suppose, & que souvent il ignore. Cette procédure inouie jusqu'alors fit trembler l'Espagne. La défiance s'empara de tous les esprits; il n'y eut plus d'amis, plus de société. Le frère craignit son frère, le père son fils. C'est de là que le silence est devenu le caractère d'une nation née avec toute la vivacité que donne un climat chaud & fertile. Les plus adroits s'empressèrent d'être les archers de l'inquisition sous le nom de ses familiers, aimant mieux être satellites que suppliciés

Il faut encor attribuer à ce tribunal cette profonde ignorance de la saine philosophie où les écoles d'Espagne demeurent plongées, tandis que l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie même, ont découvert tant de vérités, & ont élargi la sphère de nos connaissances. Jamais la nature humaine n'est si avilie que quand l'ignorance superstitieuse est armée du pouvoir.

Mais ces tristes effets de l'inquisition sont peu de chose en comparaison de ces sacrifices publics qu'on nomme *Auto da fé*, actes de foi, & des horreurs qui les précèdent.

C'est un prêtre en surplis; c'est un moine voué à l'humilité & à la douceur, qui fait dans de vastes cachots appliquer des hommes aux tortures les plus cruelles. C'est ensuite un théatre dressé dans une place publique, où l'on conduit au bûcher tous les condamnés, à la suite d'une procession de moines & de confréries. On chante, on dit la messe, & on tue des hommes. Un

Asiatique qui arriverait à Madrid le jour d'une telle exécution, ne saurait si c'est une réjouissance, une fête religieuse, un sacrifice, ou une boucherie; & c'est tout cela ensemble. Les rois, dont ailleurs la seule présence suffit pour donner grace à un criminel, assistent nue tête à ce spectacle, sur un siége moins élevé que celui de l'inquisiteur, & voient expirer leurs sujets dans les flammes. On reprochait à *Montezuma* d'immoler des captifs à ses dieux; qu'aurait-il dit s'il avait vu un *Auto da fé*?

Ces exécutions sont aujourd'hui plus rares qu'autrefois. Mais la raison qui perce avec tant de peine, quand le fanatisme est établi, n'a pu les abolir encor.

L'inquisition ne fut introduite dans le Portugal que vers l'an 1557, quand ce pays n'était point soumis aux Espagnols. Elle essuya d'abord toutes les contradictions que son seul nom devait produire: mais enfin elle s'établit; & sa jurisprudence fut la même à Lisbonne qu'à Madrid. Le grand inquisiteur est nommé par le roi & confirmé par le pape. Les tribunaux particuliers de cet office qu'on nomme *saint*, son soumis en Espagne & en Portugal au tribunal de la capitale. L'inquisition eut dans ces deux états la même sévérité & la même attention à signaler son pouvoir.

En Espagne après la mort de *Charles-Quint*, elle osa faire le procès au confesseur de cet empereur, *Constantin Ponce*, qui mourut dans un cachot, & dont l'effigie fut brûlée après sa mort dans un *Auto da fé*.

En Portugal *Jean de Bragance*, ayant arraché son pays à la domination Espagnole, voulut aussi le délivrer de l'inquisition: mais il ne put réussir qu'à priver les inquisiteurs des confiscations. Ils le déclarèrent excommunié après sa mort. Il fallut que la reine sa veuve les engageât à donner au cadavre une absolution aussi ridicule que honteuse. Par cette absolution on le déclarait coupable.

Quand les Eſpagnols s'établirent en Amérique, ils portèrent l'inquiſition avec eux. Les Portugais l'introduiſirent aux Indes occidentales, immédiatement après qu'elle fut autoriſée à Lisbonne.

On connaît l'inquiſition de Goa. Si cette juriſdiction opprime ailleurs le droit naturel, elle eſt dans Goa contraire à la politique. Les Portugais ne ſont dans l'Inde que pour y négocier. Le commerce & l'inquiſition paraiſſent incompatibles. Si elle était reçue dans Londres & dans Amſterdam, ces villes ne ſeraient ni ſi peuplées ni ſi opulentes. En effet quand *Philippe II.* la voulut introduire dans les provinces de Flandre, l'interruption du commerce fut une des principales cauſes de la révolution. La France & l'Allemagne ont été heureuſement préſervées de ce fléau. Elles ont eſſuyé des guerres horribles de religion : mais enfin les guerres finiſſent, & l'inquiſition une fois établie eſt éternelle.

Il n'eſt pas étonnant qu'on ait imputé à un tribunal ſi déteſté, des excès d'horreur & d'inſolence qu'il n'a pas commis. On trouve dans beaucoup de livres, que ce *Conſtantin Ponce* confeſſeur de *Charles-Quint*, condamné par l'inquiſition, avait été accuſé au St Office d'avoir dicté le teſtament de l'empereur, dans lequel il n'y avait pas aſſez de legs pieux, & que le confeſſeur & le teſtament furent condamnés l'un & l'autre à être brûlés ; qu'enfin tout ce que put *Philippe II.* fut d'obtenir que la ſentence ne s'exécutât pas ſur le teſtament de l'empereur ſon père. Tout cela eſt manifeſtement faux. *Conſtantin Ponce* n'était plus depuis long-tems confeſſeur de *Charles-Quint* quand il fut empriſonné ; & le teſtament de ce prince fut reſpecté par *Philippe II.* qui était trop habile & trop puiſſant pour ſouffrir qu'on déshonorât le commencement de ſon règne & la gloire de ſon père.

On lit encor dans pluſieurs ouvrages écrits contre l'inquiſition, que le roi d'Eſpagne *Philippe III.* aſſiſtant

à un *Auto da fé*, & voyant brûler plusieurs hommes, Juifs, mahometans, hérétiques ou soupçonnés de l'être, s'écria; *Voilà des hommes bien malheureux, de mourir parce qu'ils n'ont pu changer d'opinion.* Il est très-vraisemblable qu'un roi ait pensé ainsi, & que ces paroles lui aient échappé. Il est seulement bien cruel qu'il ne sauvât pas ceux qu'il plaignait. Mais on ajoute que le grand inquisiteur ayant recueilli ces paroles, en fit un crime au roi même; qu'il eut l'impudence atroce d'en demander une réparation; que le roi eut la bassesse d'en faire une, & que cette réparation à l'honneur du Saint Office, consiste à se faire tirer du sang, que le grand inquisiteur fit brûler par la main du bourreau. *Philippe III.* fut un prince borné, mais non d'une imbécillité si humiliante. Une telle aventure n'est croyable d'aucun prince, elle n'est rapportée que dans des livres sans aveux, dans le tableau des papes, & dans ces faux mémoires imprimés en Hollande sous tant de faux noms. Il faut être d'ailleurs bien mal adroit pour calomnier l'inquisition, & pour chercher dans le mensonge de quoi la rendre odieuse.

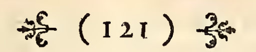
Ce tribunal inventé pour extirper les hérésies, est précisément ce qui éloigne le plus les protestans de l'église romaine. Il est pour eux un objet d'horreur; ils aimeraient mieux mourir que s'y soumettre; & les chemises ensoufrées du St. Office, sont l'étendard contre lequel ils sont à jamais réunis.

L'inquisition a été moins cruelle à Rome & en Italie, où les Juifs ont de grands priviléges, & où les citoyens sont tous plus empressés à faire leur fortune & celle de leurs parens dans l'église, qu'à disputer sur des mystères. Le pape *Paul IV.* qui donna trop d'étendue au tribunal de l'inquisition romaine, fut détesté des Romains; le peuple troubla ses funérailles, jeta sa statue dans le Tibre, démolit les prisons de l'inquisition, & jeta des pierres aux ministres de cette jurisdiction. Cependant l'in-

quiſition romaine ſous *Paul IV.* n'avait fait mourir perſonne. *Pie IV.* fut plus barbare ; il fit brûler trois malheureux ſavans accuſés de ne pas penſer comme les autres ; mais jamais l'inquiſition italienne n'a égalé les horreurs de celle d'Eſpagne. Le plus grand mal qu'elle ait fait à la longue en Italie a été de tenir autant qu'elle l'a pu dans l'ignorance une nation ſpirituelle. Il faut que ceux qui écrivent demandent à un jacobin permiſſion de penſer, & les autres, permiſſion de lire. Les hommes éclairés qui ſont en grand nombre gémiſſent tout bas en Italie. Le reſte vit dans les plaiſirs & dans l'ignorance, le bas peuple dans la ſuperſtition. Plus les Italiens ont d'eſprit, plus on a voulu le reſtreindre ; & cet eſprit ne leur ſert qu'à être dominés par des moines dont il faut baiſer la main dans pluſieurs provinces, de même qu'il ne leur à ſervi qu'à baiſer les fers des Goths, des Lombards, des Francs & des Teutons.

Ayant ainſi parcouru tout ce qui eſt attaché à la religion, & réſervant aux tems ſuivans les malheurs dont elle fut en France & en Allemagne la cauſe ou le prétexte, je viens au prodige des découvertes qui firent en ce tems la gloire & la richeſſe du Portugal & de l'Eſpagne, qui embraſsèrent l'univers entier, & qui rendirent *Philippe II.* le plus puiſſant monarque de l'Europe.







CHAPITRE TRENTE-TROIZIEME.

Des découvertes des Portugais.

JUSQU'ICI nous n'avons guère vu que des hommes dont l'ambition ſe diſputait, ou troublait la terre connue. Une ambition qui ſemblait plus utile au monde, mais qui enſuite ne fut pas moins funeſte, excita enfin l'induſtrie humaine à chercher de nouvelles terres & de nouvelles mers.

On ſait que la direction de l'aimant vers le nord, ſi long-tems inconnue aux peuples les plus ſavans, fut trouvée dans le tems de lignorance, vers la fin du treizième ſiècle. *Flavio Goia*, citoyen d'Amalfi au royaume de Naples, inventa bientôt après la bouſſole ; il marqua l'aiguille aimantée d'une fleur de lys, parce que cet ornement entrait dans les armoiries des rois de Naples, qui étaient de la maiſonde *France*.

Cette invention reſta long-tems ſans uſage ; & les vers que *Fauchet* rapporte pour prouver qu'on s'en ſervait avant l'an 1300, ſont probablement du quatorzième ſiècle.

On avait déja trouvé les iſles Canaries ſans le ſecours de la bouſſole, vers le commencement du quatorzième ſiècle. Ces iſles qui du tems de *Ptolomée* & de *Pline* étaient nommées *les iſles Fortunées*, furent fréquentées des Romains, maîtres de l'Afrique Tingitane dont elles ne ſont pas éloignées. Mais la décadence de l'empire Romain ayant rompu toute communication entre les nations d'Occident, qui devinrent toutes étrangères l'une à l'autre, ces iſles furent perdues pour nous. Vers l'an 1300 des Biſcayens les retrouvèrent. Le prince d'Eſpagne *Louis de la Cerda*, fils de celui qui perdit le trône,

ne pouvait être roi d'Eſpagne, demanda l'an 1306 au pape *Clément V.* le titre de roi des iſles Fortunées; & comme les papes voulaient donner alors les royaumes réels & imaginaires, *Clément VI.* le couronna roi de ces iſles dans Avignon. *La Cerda* aima mieux reſter dans la France ſon aſile, que d'aller dans les iſles Fortunées.

Le premier uſage bien avéré de la bouſſole fut fait par des Anglais ſous le règne du roi *Edouard III.* Le peu de ſcience qui s'était conſervé chez les hommes, était renfermé dans les cloîtres. Un moine d'Oxford nommé *Linna*, habile aſtronome pour ſon tems, pénétra juſqu'à l'Iſlande, & dreſſa des cartes des mers ſeptentrionales, dont on ſe ſervit depuis ſous le règne de *Henri VI.*

Mais ce ne fut qu'au commencement du quinzième ſiècle que ſe firent les grandes & utiles découvertes. Le prince *Henri de Portugal* fils du roi *Jean I.* qui les commença, rendit ſon nom plus glorieux que celui de tous ſes contemporains. Il était philoſophe, & il mit ſa philoſophie à faire du bien au monde. *Talent de bien faire* était ſa deviſe.

A cinq degrés en-deçà de notre tropique, eſt un promontoire qui s'avance dans la mer Atlantique, & qui avait été juſques-là le terme des navigations connues: on l'appellait le *cap Non.* Ce monoſyllabe marquait qu'on ne pouvait le paſſer.

Le prince *Henri* trouva des pilotes aſſez hardis pour doubler ce cap, & pour aller juſqu'à celui de Boyador, qui n'eſt qu'à deux degrés du tropique; mais ce nouveau promontoire s'avançant l'eſpace de ſix-vingts milles dans l'Océan, bordé de tous côtés de rochers, de bancs de ſable & d'une mer orageuſe, découragea les pilotes. Le prince, que rien ne décourageait, en envoya d'autres. Ceux-ci ne purent paſſer; mais en s'en retournant par la grande mer, ils retrouvèrent l'iſle de Madère, que ſans doute les Carthaginois avaient con-

nue, & que l'exagération avait fait prendre pour un iſle immenſe, laquelle par un autre exagération a paſſé dans l'eſprit de quelques modernes pour l'Amérique même. On lui donna le nom de *Madère* parce qu'elle était couverte de bois, & que *madera* ſignifie *bois*, d'où nous eſt venu le mot de *madrier*. Le prince *Henri* y fit planter des vignes de Grèce, & des cannes de ſucre qu'il tira de Sicile & de Chypre, où les Arabes les avaient apportées des Indes, & ce ſont ces cannes de ſucre qu'on a tranſplantées depuis dans les iſles de l'Amérique, qui en fourniſſent aujourd'hui l'Europe.

Le prince *Dom Henri* conſerva Madère; mais il fut obligé de céder aux Eſpagnols les Canaries dont il s'était emparé. Les Eſpagnols firent valoir le droit de *Louis de la Cerda*, & la bulle de *Clément V*.

Le cap Boyador avait jeté une telle épouvante dans l'eſprit de tous les pilotes, que pendant treize années aucun n'oſa tenter le paſſage. Enfin la fermeté du prince *Henri* inſpira du courage. On paſſa le tropique: on alla à près de quatre cents lieues par-delà juſqu'àu Cap-Verd. C'eſt par ſes ſoins que furent trouvées les iſles du Cap-Verd, & les Açores. S'il eſt vrai qu'on vit ſur un rocher des Açores une ſtatue repréſentant un homme à cheval, tenant la main gauche ſur le cou du cheval, & montrant l'Occident de la main droite, on peut croire que ce monument était des anciens Carthaginois. L'inſcription dont on ne put connaître les caractères, ſemble favorable à cette opinion.

Preſque toutes les côtes d'Afrique qu'on avait découvertes, étaient ſous la dépendance des empereurs de Maroc, qui du détroit de Gibraltar juſqu'au fleuve du Sénégal étendaient leur domination & leur ſecte à travers les déſerts. Mais le pays était peu peuplé, & les habitans n'étaient guère au deſſus des brutes. Lorſqu'on eut pénétré au-delà du Sénégal, on fut ſurpris de voir que les hommes étaient entiérement noirs au midi de

ce fleuve, tandis qu'ils étaient de couleur cendrée au feptentrion. La race des nègres eft une efpèce d'hommes différente de la nôtre, comme la race des épagneuls l'eft des lévriers. La membrane mufqueufe, ce rézeau que la nature a étendu entre les mufcles & la peau, eft blanche chez nous, chez eux noire, bronzée ailleurs Le célèbre *Ruish* fut le premier de nos jours qui en difféquant un nègre à Amfterdam fut affez adroit pour en lever tout ce rézeau mufqueux.Le czar *Pierre* l'acheta; mais *Ruish* en conferva une petite partie que j'ai vue, & qui reffemblait à de la gaze noire. Si un nègre fe fait une brûlure, fa peau devient brune, quand le rézeau a été offenfé, finon, la peau renaît noire. La forme de leurs yeux n'eft point la nôtre. Leur laine noire ne reffemble point à nos cheveux, & on peut dire que fi leur intelligence n'eft pas d'une autre efpèce que notre entendement, elle eft fort inférieure. Ils ne font pas capables d'une grande attention; ils combinent peu, & ne paraiffent faits ni pour les avantages, ni pour les abus de notre philofophie; ils font originaires de cette partie de l'Afrique, comme les éléphans & les finges, guerriers, hardis & cruels dans l'empire de Maroc, fouvent même fupérieurs aux troupes bazanées qu'on appelle *blanches*, il fe croient nés en Guinée pour être vendus aux blancs & pour les fervir.

Il y a plufieurs efpèces de nègres; ceux de Guinée, ceux d'Ethiopie, ceux de Madagafcar, ceux des Indes ne font pas les mêmes. Les noirs de Guinée, du Congo, ont de la laine, les autres de longs crins. Les peuplades noires qui avaient le moins de commerce avec les autres nations, ne connaiffaient aucun culte. Le premier degré de ftupidité eft de ne penfer qu'au préfent & aux befoins du corps. Tel était l'état de plufieurs nations, & fur-tout des infulaires. Le fecond degré eft de prévoir à demi, de ne former aucune fociété ftable, de regarder les aftres avec admiration, & de célébrer quelques

fêtes

fêtes, quelques réjouiſſances au retour de certaines ſaiſons, à l'apparition de certaines étoiles, ſans aller plus loin, & ſans avoir aucune notion diſtincte. C'eſt entre ces deux degrés d'imbécillité & de raiſon commencée, que plus d'une nation a vécu pendant des ſiécles.

Les découvertes des Portugais étaient juſqu'alors plus curieuſes qu'utiles. Il fallait peupler les iſles; & le commerce des côtes occidentales d'Afrique ne produiſait pas de grands avantages. On trouva enfin de l'or ſur les côtes de Guinée, mais en petite quantité, ſous le roi *Jean II.* C'eſt de là qu'on donna depuis le nom de *Guinées* aux monnoies que les Anglais firent frapper avec l'or qu'ils trouvèrent dans le même pays.

Les Portugais, qui ſeuls avaient la gloire de reculer pour nous les bornes de la terre, paſsèrent l'équateur, & découvrirent le royaume du Congo: alors on apperçut un nouveau ciel & de nouvelles étoiles.

Les Européens virent pour la première fois le pole Auſtral & les quatres étoiles qui en ſont les plus voiſines. C'était une ſingularité bien ſurprenante, que le fameux *Dante* eut parlé plus de cent ans auparavant de ces quatres étoiles. *Je me tournai à main droite*, dit-il dans le premier chant de ſon purgatoire, *& je conſidérai l'autre pole: j'y vis quatre étoiles qui n'avaient jamais été connues que dans le premier âge du monde.* Cette prédiction ſemblait bien plus poſitive que celle de *Sénèque le tragique*, qui dit dans ſa *Médée*: *qu'un jour l'Océan ne ſéparera plus les nations, qu'un nouveau Tiphis découvrira un nouveau-monde, & que Thule ne ſera plus la borne de la terre.*

Cette idée vague de *Sénèque* n'eſt qu'une eſpérance probable fondée ſur les progrès qu'on pouvait faire dans la navigation; & la prophétie du *Dante* n'a réellement aucun rapport aux découvertes des Portugais & des Eſpagnols. Plus cette prophétie eſt claire, & moins elle eſt vraie. Ce n'eſt que par un haſard aſſez bizarre que

le pole auſtral & ces quatre étoiles ſe trouvent annoncées dans le *Dante*. Il ne parlait que dans un ſens figuré : ſon poëme n'eſt qu'une allégorie perpétuelle. Ce pole chez lui eſt le paradis terreſtre ; ces quatre étoiles, qui n'étaient connues que des premiers hommes, ſont les quatres vertus cardinales, qui ont diſparu avec les tems d'innocence. Si on approfondiſſait ainſi la plupart des prédictions dont tant de livres ſont pleins, on trouverait qu'on n'a jamais rien prédit, & que la connaiſſance de l'avenir n'appartient qu'à DIEU, & à ceux qu'il inſpire. Mais ſi on avait eu beſoin de cette prédiction du *Dante* pour établir quelque droit, ou quelque opinion, comme on aurait fait valoir cette prophétie, comme elle eût paru claire ! avec quel zèle on aurait opprimé ceux qui l'auraient expliquée raiſonnablement !

On ne ſavait auparavant ſi l'aiguille aimentée ſerait dirigée vers le pole antarctique en approchant de ce pole. La direction fut conſtante vers le Nord. On pouſſa juſqu'à la pointe de l'Afrique, ou le cap des Tempêtes cauſa plus d'effroi que celui de Boyador ; mais il donna au roi l'eſpérance de trouver au-delà de ce cap un chemin pour embraſſer par la navigation le tour de l'Afrique, & de trafiquer aux Indes : dès-lors il fut nommé *le cap de Bonne-Eſpérance* ; nom qui ne fut point trompeur. Bientôt le roi *Emmanuel*, héritier des nobles deſſeins de ſes pères envoya malgré les remontrances de tout le Portugal une petite flotte de quatre vaiſſeaux, ſous la conduite de *Vaſco de Gama*, dont le nom eſt devenu immortel par cette expédition.

Les Portugais ne firent alors aucun établiſſement à ce fameux cap, que les Hollandais ont rendu depuis une des plus délicieuſes habitations de la terre, & où ils cultivent avec ſuccès les productions des quatre parties du monde. Les naturels de ce pays ne reſſemblaient ni aux blancs ni aux nègres ; tous de couleur d'olive foncée, tous ayant des crins, tous nés hommes & fem-

mes avec une ſurpeau pendante du nombril, qui couvre les organes de la génération, en forme de tablier qu'on hauſſe & qu'on baiſſe. Les organes de la voix ſont différens des nôtres; ils forment un bégayement & un gloſſement qu'il eſt impoſſible aux autres hommes d'imiter. Ces peuples n'étaient point antropophages; au contraire, leurs mœurs étaient douces & innocentes. Il eſt indubitable qu'il n'avaient point pouſſé l'uſage de la raiſon juſqu'à reconnaître un Etre ſuprême. Ils étaient dans ce degré de ſtupidité qui admet une ſociété informe, fondée ſur les beſoins communs. Le maitre-ès-arts *Pierre Kolb*, qui a ſi long-tems voyagé parmi eux, eſt sûr que ces peuples deſcendent de *Cethura* l'une des femmes d'*Abraham*, & qu'ils adorent un petit cerf-volant. On eſt fort peu inſtruit de leur théologie; & quant à leur arbre généalogique, je ne ſais ſi *Pierre Kolb*, a eu de bons mémoires.

Si la circonciſion a du étonner les premiers philoſophes qui voyagèrent en Egypte & à Colchos, l'opération des Hottentots dut étonner bien davantage; on coupe un teſticule à tous les mâles de tems immémorial, ſans que ces peuples ſachent pourquoi & comment cette coutume s'eſt introduite parmi eux. Quelques-uns d'eux on dit aux Hollandais que ce retranchement les rendait plus légers à la courſe; d'autres que les herbes aromatiques, dont on remplace le teſticule coupé les rends plus vigoureux. Il eſt certain qu'ils n'en peuvent rendre qu'une mauvaiſe raiſon, & c'eſt l'origine de bien des uſages dans le reſte de la terre.

Gama ayant doublé la pointe de l'Afrique, & remontant par ces mers inconnues vers l'équateur, il n'avait pas encor repaſſé le capricorne, qu'il trouva vers Sofala des peuples policés qui parlaient arabe. De la hauteur des Canaries juſqu'à Sofala, les hommes, les animaux, les plantes, tout avait paru d'une eſpèce nouvelle. La ſurpriſe fut extrême de retrouver des hom-

mes qui ressemblaient à ceux du continent connu. Le mahométisme commençait à pénétrer parmi eux; les musulmans en allant à l'orient de l'Afrique, & les chrétiens en remontant par l'occident, se rencontraient à une extrémité de la terre.

Ayant enfin trouvé des pilotes mahométans à quatorze degrés de latitude méridionale, il aborda dans les grandes Indes au royaume de Calicut, après avoir reconnu plus de quinze cents lieues de côtes.

Ce voyage de *Gama* fut ce qui changea le commerce de l'ancien monde. *Alexandre*, que des declamateurs n'ont regardé que comme un destructeur, & qui cependant fonda plus de villes qu'il n'en détruisit, homme sans doute digne du nom de *Grand* malgré ses vices, avait destiné sa ville d'Alexandrie à être le centre du commerce & le lien des nations; elle l'avait été en effet, & sous les *Ptolomées*, & sous les Romains, & sous les Arabes. Elle était l'entrepôt de l'Egypte, de l'Europe & des Indes. Venise au quinzième siècle tirait presque seule d'Alexandrie les denrées de l'orient & du midi, & s'enrichissait aux dépens du reste de l'Europe par cette industrie, & par l'ignorance des autres chrétiens. Sans le voyage de *Vasco de Gama*, cette république devenait bientôt la puissance prépondérante de l'Europe; mais le passage du cap de Bonne-Espérance détourna la source de ses richesses.

Les princes avaient jusques-là fait la guerre pour ravir des terres; on la fit alors pour établir des comptoirs. Dès l'an 1500 on ne put avoir du poivre à Calicut qu'en répandant du sang.

Alphonse d'Albuquerque & d'autres fameux capitaines Portugais en petit nombre, combattirent successivement les rois de Calicut, d'Ormus, de Siam, & défirent la flotte du soudan d'Egypte. Les Vénitiens aussi intéressés que l'Egypte à traverser les progrès du Portugal, avaient proposé à ce soudan de couper l'isthm de Suez à leurs

dépens, & de creuser un canal qui eût joint le Nil a la mer Rouge. Ils eussent par cette entreprise conservé l'empire du commerce des Indes; mais les difficultés firent évanouir ce grand projet, tandis que *d'Albuquerque* prenait la ville de Goa au deçà du Gange, Malaca dans la Chersonèse d'or, Aden à l'entrée de la mer Rouge sur les côtes de l'Arabie heureuse, & qu'enfin il s'emparait d'Ormus dans le golphe de Perse.

Bientôt le Portugais s'établirent sur toutes les côtes de l'isle de Ceilan, qui produit la canelle la plus précieuse, & les plus beaux rubis de l'Orient. Ils eurent des comptoirs à Bengale; il trafiquèrent jusqu'à Siam, & fondèrent la ville de Macao sur la frontière de la Chine. L'Ethiopie orientale, les côtes de la mer Rouge, furent fréquentées par leurs vaisseaux. Les isles Moluques, seul endroit de la terre où la nature à placé le gérofle, furent decouvertes & conquises par eux. Les négociations & les combats contribuèrent à ces nouveaux établissemens: il y fallut faire ce commerce nouveau à main armée.

Les Portugais en moins de cinquante ans ayant découvert cinq mille lieues de côtes, furent les maîtres du commerce par l'ocean Ethiopique, & par la mer Athlantique. Ils eurent vers l'an 1540 des établissemens considérables depuis les Moluques jusques au golfe Persique, dans une étendue de soixante degrés de longitude. Tout ce que la nature produit d'utile, de rare, d'agréable fut porté par eux en Europe, à bien moins de fraix que Venise ne pouvait le donner. La route du Tage au Gange devenait fréquentée. Siam & le Portugal étaient alliés.





CHAPITRE TRENTE-QUATRIEME.

Du Japon.

LES Portugais établis en riches marchands & en rois ſur les côtes de l'Inde, & dans la preſqu'iſle du Gange, paſsèrent enfin en 1538 dans les iſles du Japon.

De tous les pays de l'Inde le Japon n'eſt pas celui qui mérite le moins l'attention d'un philoſophe. Nous aurions dû connaître ce pays dès le treizième ſiècle par la relation du célèbre *Marco Paolo.* Ce Vénitien avait voyagé par terre à la Chine, & ayant ſervi long-tems ſous un des enfans de *Gengis-kan*, il eut les premières notions de ces iſles que nous nommons *Japon*, & qu'il appelle *Zipangri.* Mais ſes contemporains qui adoptaient les fables les plus groſſières, ne crurent point les vérités que *Marco Paolo* annonçait. Son manuſcrit reſta long-tems ignoré : il tomba enfin entre les mains de *Chriſtophe Colomb*, & ne ſervit pas peu à le confirmer dans ſon eſpérance de trouver un monde nouveau, qui pouvait rejoindre l'orient & l'occident. *Colomb* ne ſe trompa que dans l'opinion que le Japon touchait à l'hémiſphère qu'il découvrit.

Ce royaume borne notre continent, comme nous le terminons du côté oppoſé. Je ne ſais pourquoi on a appellé les Japonois *nos antipodes en morale*; il n'y a point de pareils antipodes parmi les peuples qui cultivent leur raiſon. La religion la plus autoriſée au Japon admet des récompenſes & des peines après la mort. Leurs principaux commandemens, qu'ils appellent *divins*, ſont préciſément les nôtres. Le menſonge, l'incontinence, le larcin, le meurtre ſont également défendu ; c'eſt la loi naturelle réduites en préceptes poſitifs. Ils y ajoutent le précepte de la tempérance, qui défend juſqu'aux liqueurs

fortes de quelque nature qu'elles foient, & ils étendent la défenfe du meurtre jufqu'aux animaux. *Saka*, qui leur donna cette loi, vivait environ mille ans avant notre ère vulgaire. Ils ne diffèrent donc de nous en morale que dans leur précepte d'épargner les bêtes. S'ils ont beaucoup de fables, c'eft en cela qu'ils reffemblent à tous les peuples, & à nous qui n'avons connu que des fables groffières avant le chriftianifme, & qui n'en avons que trop mêlé à notre fainte religion. Si leurs ufages font différens des notres, tous ceux des nations orientales le font auffi depuis les Dardanelles jufqu'au fond de la Corée.

Comme le fondement de la morale eft le même chez toutes les nations, il y a auffi des ufages de la vie civile, qu'on trouve établis dans toute la terre. On fe vifite, par exemple, au Japon le premier jour de l'année, & on fe fait des préfens, comme dans notre Europe. Les parens & les amis fe raffemblent dans les jours de fête.

Ce qui eft plus fingulier, c'eft que leur gouvernement a été pendant deux mille quatre cents ans entiérement femblable à celui du calife des mufulmans, & de Rome moderne. Les chefs de la religion ont été chez les Japonais les chefs de l'empire plus long-tems qu'en aucune nation du monde; la fucceffion de leurs pontifes roi, remonte inconteftablement fix cent foixante ans avant notre ère. Mais les féculiers ayant peu-à-peu partagé le gouvernement, s'en emparèrent entiérement vers la fin du feizième fiècle, fans ofer pourtant détruire la race & le nom des *pontifes* dont ils ont envahi tout le pouvoir. L'empereur eccléfiaftique nommé *Dairi* eft une idole toujours révérée : & le général de la couronne, qui eft le véritable empereur, tient avec refpect le *Dairi* dans une prifon honorable. Ce que les Turcs ont fait à Bagdat, ce que les empereurs Allemans ont voulu faire à Rome, les Taicofamas l'ont fait au Japon.

La nature humaine, dont le fonds eft partout le

même, a établi d'autres ressemblances entre ces peuples & nous. Ils ont la superstition des sortilèges que nous avons eue si long-tems. On retrouve chez eux les pélerinages, les épreuves même du feu qui faisaient autrefois une partie de notre jurisprudence; enfin ils placent leurs grands-hommes dans le ciel, comme les Grecs & les Romains. Leur pontife a seul, comme celui de Rome moderne, (s'il est permis de parler ainsi) le droit de faire des apothéoses, & de consacrer des temples aux hommes qu'il en juge dignes. Les ecclésiastiques sont en tout distingués des séculiers; il y a entre ces deux ordres un mépris & une haine réciproque, comme par-tout ailleurs. Ils ont depuis très-long-tems des religieux, des hermites, des instituts même, qui ne sont pas fort éloignés de nos ordres guerriers; car il y avait une ancienne société de solitaires qui faisaient vœu de combattre pour la religion.

Cependant malgré cet établissement, qui semble annoncer des guerres civiles, comme l'ordre teutonique de Prusse en a causé en Europe, la liberté de conscience était établie dans ce pays, aussi-bien que dans tout le reste de l'orient. Le Japon était partagé en plusieurs sectes, quoique sous un roi pontife. Mais toutes les sectes se réunissaient dans les mêmes principes de morale. Ceux qui croyaient la métempsicose, & ceux qui n'y croyaient pas, s'abstenaient, & s'abstiennent encor aujourd'hui, de manger la chair des animaux qui rendent service à l'homme. Toute la nation se nourrit de riz & de légumes, de poisson & de fruits; sobriété qui semble en eux une vertu plus qu'une superstition.

La doctrine de *Confucius* à fait beaucoup de progrès dans cet empire. Comme elle se réduit toute à la simple morale, elle a charmé tous les esprits de ceux qui ne sont pas attachés aux bonzes, & c'est toujours la seine partie de la nation. On croit que le progrès de cette philosophie n'a pas peu contribué à ruiner la puissance du

Dairi. L'empereur qui régnait en 1700 n'avait pas d'autre religion.

Il ſemble qu'on abuſe plus au Japon qu'a la Chine de cette doctrine de *Confucius.* Les philoſophes Japonais regardent l'homicide de ſoi-même comme une action vertueuſe, quand elle ne bleſſe pas la ſociété. Le naturel fier & violent de ces inſulaires, met ſouvent cette théorie en pratique, & rend le ſuicide beaucoup plus commun encor au Japon qu'en Angleterre.

La liberté de conſcience, comme le remarque *Kempfer*, ce véridique & ſavant voyageur avait toujours été accordée dans le Japon, ainſi que dans preſque tout le reſte de l'Aſie. Pluſieurs religions étrangères s'étaient paiſiblement introduites au Japon. DIEU permettait ainſi que la voie fût ouverte à l'évangile dans toutes ces vaſtes contrées. Perſonne n'ignore qu'il fit des progrès prodigieux ſur la fin du ſeizième ſiècle dans la moitié de cet empire. Le premier qui répandit ce germe fut le célèbre *François Xavier*, jéſuite Portugais, homme d'un zèle courageux & infatigable ; il alla avec les marchands dans pluſieurs iſles du Japon, tantôt en pélerin, tantôt dans l'appareil pompeux d'un vicaire apoſtolique député par le pape ; il eſt vrai qu'obligé de ſe ſervir d'un truchement, il ne fit pas d'abord de grands progrès. *Je n'entens point ce peuple*, dit-il dans ſes lettres, *& il ne m'entend point, nous épellons comme des enfans.* Il ne fallait pas qu'après cet aveu les hiſtoriens de ſa vie lui attribuaſſent le don des langues ; ils devaient auſſi ne pas mépriſer leurs lecteurs juſqu'au point d'aſſurer que *Xavier* ayant perdu ſon crucifix, il lui fut rapporté par un cancre, qu'il ſe trouva en deux endroits au même inſtant, & qu'il reſſuſcita neufs morts. On devait s'en tenir à louer ſon zèle & ſes tentatives. Il apprit enfin aſſez des japonois pour ſe faire un peu entendre. Les princes de pluſieurs iſles de cet empire, mécontens pour la plupart de leurs bonzes, ne furent pas fâchés que des prédicateurs étran-

gers vinſſent contredire ceux qui abuſaient de leur miniſtère. Peu-à-peu la religion chrétienne s'établit.

La célèbre ambaſſade de trois princes chrétiens Japonois au pape *Grégoire XIII.* eſt peut-être l'hommage le plus flatteur que le St. Siége ait jamais reçu. Tout ce grand pays, où il faut aujourd'hui abjurer l'évangile, & où les ſeuls Hollandais ſont reçus à condition de n'y faire aucun acte de religion, a été ſur le point d'être un royaume chrétien, & peut-être un royaume Portugais. Nos prêtres y étaient honorés plus que parmi nous-même; aujourd'hui leur tête y eſt à prix, & ce prix même eſt conſidérable, il eſt environ de douze mille livres. L'indiſcrétion d'un prêtre Portugais, qui ne voulut pas céder le pas à un des premiers officiers du roi, fut la première cauſe de cette révolution. La ſeconde fut l'obſtination de quelques jéſuites, qui ſoutinrent trop un droit odieux, en ne voulant pas rendre une maiſon qu'un ſeigneur Japonais leur avait donnée, & que le fils de ce ſeigneur redemandait. La troiſième fut la crainte d'être ſubjugué par les chrétiens; & c'eſt ce qui cauſa une guerre civile. Nous verrons comment le chriſtianiſme, qui commença par des miſſions finit par des batailles.

Tenons-nous en à préſent à ce que le Japon était alors, à cette antiquité dont ces peuples ſe vantent comme les Chinois, à cette ſuite de rois pontifes qui remonte à plus de ſix ſiècles avant notre ère. Remarquons ſurtout que c'eſt le ſeul peuple de l'Aſie qui n'ait jamais été vaincu. On compare les Japonais aux Anglais, par cette fierté inſulaire qui leur eſt commune, par le ſuicide qu'on croit ſi fréquent dans ces deux extrémités de notre hémiſphère. Mais les iſles du Japon n'ont jamais été ſubjuguées; celles de la Grande-Bretagne l'ont été plus d'une fois. Les Japonais ne paraiſſent pas être un mêlange de différens peuples, comme les Anglais & preſque toutes nos nations, ils ſemblent être Aborigènes. Leurs loix, leur culte, leurs mœurs, leur langage ne tiennent

rien de la Chine; & la Chine de son côté semble originairement exister par elle-même, & n'avoir que fort tard reçu quelque chose des autres peuples. C'est cette grande antiquité des peuples de l'Asie qui vous frappe. Ces peuples, excepté les Tartares, ne se sont jamais répandus loin de leurs limites; & vous voyez une nation faible, resserrée, peu nombreuse, à peine comptée auparavant dans l'histoire du monde, venir en très-petit nombre du port de Lisbonne découvrir tout ces pays immenses, & s'y établir avec splendeur.

Jamais commerce ne fut plus avantageux aux Portugais que celui du Japon. Ils en rapportaient, à ce que disent les Hollandais, trois cents tonnes d'or chaque année, & on sait que cent mille florins font ce que les Hollandais appellent une *tonne*. C'était beaucoup exagérer: mais il parait par le soin qu'ont ces républicains industrieux & infatigables de se conserver le commerce du Japon à l'exclusion des autres nations, qu'il produisait sur-tout dans les commencemens des avantages immenses. Ils y achetaient le meilleur thé de l'Asie, les plus belles porcelaines, de l'ambre gris, du cuivre d'une espèce supérieure au nôtre, enfin l'argent & l'or, objet principal de toutes ces entreprises. Ce pays posède comme la Chine, presque tout ce que nous avons, & presque tout ce qui nous manque. Il est aussi peuplé que la Chine à proportion: la nation est plus fière & plus guerrière. Tous ces peuples étaient autrefois bien supérieurs à nos peuples occidentaux dans tous les arts de l'esprit & de la main. Mais que nous avons regagné le tems perdu! Les pays où le *Bramante* & *Michel Ange* ont bâtit St. Pierre de Rome, où *Raphaël* a peint, ou *Newton* a calculé l'infini, où *Cinna* & *Athalie* ont été écrits, sont devenus les premiers pays de la terre. Les autres peuples ne sont dans les beaux-arts que des barbares ou des enfans, malgré leur antiquité, & malgré tout ce que la nature a fait pour eux.



CHAPITRE TRENTE-CINQUIEME.

De l'Inde en deçà & delà le Gange, des espèces d'hommes différentes, & de leurs coutumes.

JE ne vous parlerai pas ici du royaume de Siam, qui n'a été bien connu qu'au tems ou *Louis XIV.* en reçut une ambassade & y envoya des missionnaires & des troupes également inutiles. Je vous épargne les peuples du Tonquin, de Laos, de la Cochinchine, chez qui on ne pénétra que rarement, & long-tems après l'époque des entreprises portugaises, & où notre commerce ne s'est jamais bien étendu.

Les potentats de l'Europe, & les négocians qui les enrichissent, n'ont eu pour objet dans toutes ces découvertes que de nouveaux trésors. Les philosophes y ont découvert un nouvel univers en morale & en physique. La route facile & ouverte de tous les ports de l'Europe jusqu'aux extrémités des Indes, mit notre curiosité à portée de voir par ses propres yeux tout ce qu'elle ignorait ou qu'elle ne connaissait qu'imparfaitement par d'anciennes relations infidèles. Quels objets pour des hommes qui réfléchissent, de voir au-delà du fleuve Zayre, bordé d'une multitude innombrable de nègres, les vastes côtes de la Cafrerie, où les hommes sont de couleur d'olive, & où ils se coupent un testicule à l'honneur de la divinité, tandis que les Ethiopiens & tant d'autres peuples de l'Afrique se contentent d'offrir une partie de leurs prépuces ! Ensuite si vos remontez à Sofala, à Quiloa, à Montbasa, à Mélinde, vous trouvez des noirs d'une espèce différente de ceux de la Nigritie, des blancs & des bronzés, qui tous commercent ensemble. Tous ces pays sont couverts d'animaux & de végétaux inconnus dans nos climats.

Au milieu des terres de l'Afrique eſt une race peu nombreuſe de petits hommes blancs comme de la neige, dont le viſage a la forme du viſage des nègres; & dont les yeux ronds reſſemblent parfaitement à ceux des perdrix. Les Portugais les nommèrent *Albinos* : ils ſont petits, faibles, louches. La laine qui couvre leur tête & qui forme leurs ſourcils eſt comme un coton blanc & fin; ils ſont au-deſſous des nègres pour la force du corps & de l'entendement, & la nature les a peut-être placés après les nègres & les Hottentots, au-deſſus des ſinges, comme un des degrés qui deſcendent de l'homme à l'animal. Peut-être auſſi y a-t-il eu des eſpèces mitoyennes inférieures, que leur faibleſſe a fait périr. Nous avons eu deux de ces Albinos en France; j'en ai vu un à Paris à l'hôtel de Bretagne, qu'un marchand de nègres avait amené; on trouve quelques-uns de ces animaux reſſemblans à l'homme dans l'Aſie orientale; mais l'eſpèce eſt rare, elle demanderait des ſoins compatiſſans des autres eſpèces humaines qui n'en ont point pour tout ce qui leur eſt inutile.

La vaſte preſqu'iſle de l'Inde, qui s'avance des embouchures du Nil & du Gange juſqu'au milieu des iſles Maldives; eſt peuplée de vingt nations différentes, dont les mœurs & les religions ne ſe reſſemblent pas. Les naturels du pays ſont d'une couleur de cuivre rouge. *Dampierre* trouva depuis dans l'iſle de Timor des hommes dont la couleur eſt de cuivre jaune; tant la nature ſe varie. La première choſe que vit *Pelſart* en 1630 vers la partie des terres auſtrales, ſéparées de notre hémiſphère, à laquelle on a donné le nom de *la Nouvelle-Hollande*, ce fut une troupe de nègres qui venaient à lui en marchant ſur les mains comme ſur les pieds. Il eſt à croire que quand on aura pénétré dans ce monde auſtral, on connaîtra encor plus la variété de la nature : tout agrandira la ſphère de nos idées, & diminuera celle de nos préjugés.

Mais pour revenir aux côtes de l'Inde : dans la presqu'isle deçà le Gange habitent des multitudes de Banians descendans des anciens brachmanes, attachée à l'ancien dogme de la métempsicose, & à celui des deux principes répandu dans toutes les provinces des Indes, ne mangeant rien de ce qui respire, aussi obstinés que les Juifs à ne s'allier avec aucune nation, aussi anciens que ce peuple, & aussi occupés que lui du commerce.

C'est sur-tout dans ces pays que s'est conservée la coutume immémoriale qui encourage les femmes à se brûler sur le corps de leurs maris, dans l'espérance de renaître, ainsi que vous l'avez vu précédement.

Vers Surate vers Cambaye, & sur les frontières de la Perse, étaient répandus les Guèbres, restes des anciens Persans, qui suivent la religion de *Zoroastre*, & qui ne se mêlent pas plus avec les autres peuples que les Banians & les Hébreux. On vit dans l'Inde d'anciennes familles juives qu'on y crut établies depuis leurs première dispersion. On trouva sur les côtes du Malabar des chrétiens nestoriens, qu'on appelle mal-à-propos *les chrétiens de St. Thomas*; ils ne savaient pas qu'il y eût une église de Rome. Gouvernés autrefois par un patriarche de Syrie, ils reconnaissaient encor ce fantôme de patriarche, qui résidait, ou plutôt qui se cachait dans Mosul, qu'on prétend être l'ancienne Ninive. Cette faible église syriaque était comme ensevelie sous ses ruines par le pouvoir mahométan, ainsi que celles d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie. Les Portugais apportaient la religion catholique romaine dans ces climats : ils fondaient un archevêché dans Goa, devenue métropole en même tems que capitale. On voulut soumettre les chrétiens du Malabar au St. Siége; on ne put jamais y réussir. Ce qu'on a fait si aisément chez les sauvages de l'Amérique, on l'a toujours tenté vainement dans toutes les églises separées de la communion de Rome.

Lorſque d'Ormus on alla vers l'Arabie, on rencontra des diſciples de *St. Jean* qui n'avaient jamais connu l'évangile : ce ſont ceux qu'on nomme *les Sabéens*.

Quand on a pénétré enſuite par la mer orientale de l'Inde à la Chine, au Japon, & quand on a vécu dans l'intérieur du pays ; les mœurs, la religion, les uſages des Chinois, des Japonois, des Siamois ont été mieux connus de nous que ne l'étaient auparavant ceux de nos contrées limitrophes dans nos ſiècles de barbarie.

C'eſt un objet digne de l'attention d'un philoſophe que cette différence entre les uſages de l'Orient & les notres, auſſi grande qu'entre nos langages. Les peuples les plus policés de ces vaſtes contrées n'ont rien de notre police ; leurs arts ne ſont point les notres. Nourriture, vêtemens, maiſons, jardins, loix, culte, bienſéances, tout diffère. Y a-t-il rien de plus oppoſé à nos coutumes que la manière dont les Banians trafiquent dans l'Indouſtan ? Les marchés les plus conſidérables ſe concluent ſans parler, ſans écrire, tout ſe fait par ſignes. Comment tant d'uſages orientaux ne différaient-ils pas des notres ? La nature, dont le fonds eſt par-tout le même, a de prodigieuſes différences dans leur climat & dans le notre. On eſt nubile à ſept ou huit ans dans l'Inde méridionale. Les mariages contractés à cet âge y ſont communs. Ces enfans qui deviennent peres, jouiſſent de la meſure de raiſon que la nature leur accorde, dans un âge où la notre eſt à peine développée.

Tous ces peuples ne nous reſſemblent que par les paſſions, & par la raiſon univerſelle qui contrebalance les paſſions, & qui imprime cette loi dant tous les cœurs, *Ne faits pas ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît*. Ce ſont-là les deux caractères que la nature empreint dans tant de races d'hommes différentes, & les deux liens éternels dont elles les unit, malgré tout ce qui les diviſe. Tout le reſte eſt le fruit du ſol de la terre, & de la coutume.

Là c'était la ville de Pégu, gardé par des crocodiles qui nagent dans des fossés pleins d'eau. Ici c'était Java, où des femmes montaient la garde au palais du roi. A Siam la possession d'un éléphant blanc fait la gloire du royaume. point de bled au Malabar. Le pain, le vin sont ignorés dans toutes les isles. On voit dans une des Philippines un arbre dont le fruit ressemble au pain le plus savoureux. Dans les isles Mariannes l'usage du feu était inconnu.

Il est vrai qu'il faut lire avec un esprit de doute presque toutes les relations qui nous viennent de ces pays éloignés. On est plus occupé à nous envoyer des côtes du Coromandel & du Malabar des marchandises que des vérités. Un cas particulier est souvent pris pour un usage général. On nous dit qu'à Cochin ce n'est point le fils du roi qui est son héritier, mais le fils de sa sœur. Un tel réglement contredit trop la nature. Il n'y a point d'homme qui veuille exclure son fils de son héritage. Et si ce roi de Cochin n'a point de sœur, à qui appartiendra le trône? Il est vraisemblable qu'un neveu habile l'aura emporté sur un fils mal conseillé & mal secouru, & qu'un voyageur aura pris cet accident pour une loi fondamentale. Cent écrivains auront copié ce voyageur, & l'erreur se sera accréditée.

Des auteurs qui ont vécu dans l'Inde prétendent que personne ne posséde de bien en propre dans les états du grand-mogol; ce qui serait encor plus contre la nature. Les mêmes écrivains nous assurent qu'ils ont négocié avec des Indiens riches de plusieurs millions. Ces deux assertions semblent un peu se contredire. Il faut toujours se souvenir que les conquérans du Nord ont établi l'usage des fiefs depuis la Lombardie jusqu'à l'Inde. Un Banian qui aurait voyagé en Italie du tems d'*Astolphe* & d'*Albouin*, aurait-il eu raison d'affirmer que les Italiens ne possèdaient rien en propre? On ne peut trop combattre cette idée humiliante pour le genre humain,

humain, qu'il y a des pays où des millions d'hommes travaillent ſans ceſſe pour un ſeul qui dévore tout.

Nous ne devons pas moins nous défier de ceux qui nous parlent de temples conſacrés à la débauche. Mettons-nous à la place d'un Indien qui ſerait témoin dans nos climats de quelques ſcènes ſcandaleuſes de nos moines; il ne devrait pas aſſurer que c'eſt-là leur inſtitut & leur règle.

Ce qui attirera ſur-tout votre attention, c'eſt de voir preſque tous ces peuples imbus de l'opinion que leurs dieux ſont venus ſouvent ſur la terre. *Viſnou* s'y métamorphoſa neuf fois dans la preſqu'iſle du Gange; *Sammonocodom* le dieu des Siamois y prit cinq cent cinquante fois la forme humaine. Cette idée leur eſt commune avec les anciens Egyptiens, les Grecs, les Romains. Une erreur ſi téméraire, ſi ridicule, & ſi univerſelle vient pourtant d'un ſentiment raiſonnable qui eſt au fond de tous les cœurs. On ſent naturellement ſa dépendance d'un être ſuprême; & l'erreur ſe joignant toujours à la vérité, à fait regarder les dieux dans preſque toute la terre comme des ſeigneurs qui venaient quelquefois viſiter & réformer leurs domaines. La religion a été chez tant de peuples comme l'aſtrologie: l'une & l'autre ont précédé les tems hiſtoriques; l'une & l'autre ont été un mélange de vérité, & d'impoſture. Les premiers obſervateurs du cours véritable des aſtres leur attribuèrent de fauſſes influences. Les fondateurs des religions étrangères, en reconnaiſſant la Divinité ſouillèrent le culte par les ſuperſtitions.

De tant de religions différentes, il n'en eſt aucune qui n'ait pour but principal les expiations. L'homme a toujours ſenti qu'il avait beſoin de clémence. C'eſt l'origine de ces pénitences effrayantes auquelles les bonzes, les bramines, les faquirs ſe dévouent. Et ces tourmens volontaires, qui ſemblent crier miſéricorde pour le genre humain, ſont devenus un mérite pour gagner ſa vie.

Je n'entrerai point dans le détail immenſe de leurs coutumes, mais il y en a une ſi étrange pour nos mœurs, qu'on ne peut s'empêcher d'en faire mention : c'eſt celle des bramines, qui portent en proceſſion le *Phallum* des Egyptiens, le *Priape* des Romains. Nos idées de bienſéance nous portent à croire, qu'une cérémonie qui nous paraît ſi infame, n'a été inventée que par la débauche ; mais il n'eſt guère croyable que la dépravation des mœurs ait jamais chez aucun peuple établi des cérémonies religeuſes. Il eſt probable au contraire que cette coutume fut d'abord introduite dans des tems de ſimplicité, & qu'on ne penſa d'abord qu'à honorer la Divinité dans le ſymbole de la vie qu'elle nous à donnée. Une telle cérémonie à dû enſuite inſpirer la licence à la jeuneſſe, & paraître ridicule aux eſprits ſages, dans des tems plus raffinés, plus corrompus, & plus éclairés. Mais l'ancien uſage a ſubſiſté malgré les abus, & il n'y a guère de peuple qui n'ait conſervé quelque cérémonie qu'on ne peut ni approuver ni abolir

Parmi tant d'opinions extravagantes, & de ſuperſtitions bizarres, croirions-nous que tous ces payens des Indes reconnaiſſent comme nous un être infiniment parfait ? qu'ils l'appellent *l'être des êtres*, *l'être ſouverain*, *inviſible*, *incompréhenſible*, *ſans figure*, *créateur*, & *conſervateur*, *juſte & miſéricordieux*, *qui ſe plaît à ſe communiquer aux hommes pour les conduire au bonheur éternel* ? Ces idées ſont contenues dans le *vedam*, ce livre des anciens brachmanes. Elles ſont répandues dans les écrits modernes des bramines.

Un ſavant Danois miſſionnaire ſur la côte de Trinquebar, cite pluſieurs paſſages, pluſieurs formules de prières, qui ſemblent partir de la raiſon la plus droite, & de la ſainteté la plus épurée. En voici une tirée d'un livre intitulé *varabadu*. *O ſouverain de tous les êtres, ſeigneur du ciel & de la terre, je ne vous contiens pas dans mon cœur. Devant qui déplorerai-je ma misère, ſi vous m'a-*

bandonnez, vous à qui je dois mon ſoutien & ma conſervation? Sans vous je ne ſaurais vivre. Appellez-moi, ſeigneur, afin que j'aille vers vous.

Il fallait être auſſi ignorant & auſſi téméraire que nos moines du moyen âge, pour nous bercer continuellement de la fauſſe idée que tout ce qui habite au-dela de de notre petite Europe, & nos anciens maîtres & légiſlateurs les Romains, & les Grecs précepteurs des Romains, & les anciens Egyptiens précepteurs des Grecs, & enfin tout ce qui n'eſt pas nous, ont toujours été des idolâtres odieux & ridicules.

Cependant malgré une doctrine ſi ſage & ſi ſublime, les plus baſſes, & les plus folles ſuperſtitions prévalent. Cette contradiction n'eſt que trop dans la nature de l'homme. Les Grecs & les Romains avaient la même idée d'un être ſuprême, & ils avaient joint tant de divinités ſubalternes, le peuple avait honoré ces divinités par tant de ſuperſtitions, & avait étouffé la vérité par tant de fables, qu'on ne pouvait plus diſtinguer à la fin ce qui était digne de reſpect, & ce qui méritait le mépris.

Vous ne perdrez point un tems précieux à rechercher toutes les ſectes qui partagent l'Inde. Les erreurs ſe ſubdiviſent en trop de manières. Il eſt d'ailleurs vraiſemblable que nos voyageurs ont pris quelquefois des rites différens pour des ſectes oppoſées; il eſt aiſée de s'y méprendre. Chaque collége de prêtres dans l'ancienne Grèce & dans l'ancienne Rome, avait ſes cérémonies, & ſes ſacrifices. On ne vénérait point *Hercule* comme *Apollon*, ni *Junon* comme *Vénus*: tous ces différens cultes appartenaient pourtant à la même religion.

Nos peuples occidentaux ont fait éclater dans toutes ces découvertes une grande ſupériorité d'eſprit & de courage ſur les nations orientales. Nous nous ſommes établis chez elles, & très-ſouvent malgré leur réſiſtance. Nous avons appris leurs langues; nous leur avons en-

ſeigné quelques-uns de nos arts. Mais la nature leur avait donné ſur nous un avantage qui balance tous les nôtres ; c'eſt qu'elles n'avaient nul beſoin de nous, & que nous avions beſoin d'elles.



CHAPITRE TRENTE-SIXIEME.

De l'Ethiopie ou Abiſſinie.

AVANT ce tems nos nations occidentales ne connaiſſaient de l'Ethiopie que le ſeul nom. Ce fut ſous le fameux *Jean II.* roi de Portugal, que *Don Franciſco Alvarez* pénétra dans ces vaſtes contrées qui ſont entre le tropique & la ligne équinoxiale, & où il eſt ſi difficile d'aborder par mer. On y trouva la religion chrétienne établie, non pas telle qu'elle était pratiquée par les premiers Juifs qui l'embraſsèrent avant que les deux rites fuſſent entiérement ſéparés. Ce mélange de judaïſme & de chriſtianiſme s'eſt toujours maintenu juſqu'à nos jours en Ethiophie. La circonciſion & le baptême y ſont également pratiqués ; le ſabbat & le dimanche également obſervés : le mariage eſt permis aux prêtres, le divorce à tout le monde, & la polygamie y eſt en uſage ainſi que chez tous les Juifs de l'Orient.

Ces Abiſſins, moitié Juifs, moitié chrétiens, reconnaiſſent pour leur patriarche l'archevêque qui réſide dans les ruines d'Alexandrie, ou au Caire en Egypte ; & cependant ce patriarche n'a pas la même religion qu'eux ; il eſt de l'ancien rite grec, & ce rite diffère encor de la religion des Grecs ; le gouvernement Turc maître de l'Egypte, y laiſſe en paix ce petit troupeau. On ne trouve point mauvais que ces chrétiens plongent leurs enfans dans des cuves d'eau, & portent l'euchariſtie aux femmes dans leurs maiſons, ſous la forme d'un morceau de

pain trempé dans du vin. Ils ne feraient pas tolérés à Rome, & ils le font chez les mahométans.

Don Francifco Alvares fut le premier qui apprit la pofition des fources du Nil, & la caufe des inondations régulières de ce fleuve; deux chofes inconnues à toute l'antiquité, & même aux Egyptiens.

La relation de cet *Alvares* fut très-long-tems au nombre des vérités peu connues; & depuis lui jufqu'à nos jours on a vu trop d'auteurs, échos des erreurs accréditées de l'antiquité, répéter qu'il n'eft pas donné aux hommes de connaître les fources du Nil. On donna alors le nom de *prêtre Jean* au négus ou roi d'Ethiopie, fans autre raifon de l'appeller ainfi, que parce qu'il fe difait iffu de la race de *Salomon* par la reine de Saba, & parce que depuis les croifades on affurait qu'on devait trouver dans le monde un roi chrétien nommé le *prêtre Jean*. Le négus n'était pourtant ni chrétien, ni prêtre.

Tout le fruit des voyages en Ethiopie fe réduifit à obtenir une ambaffade du roi de ce pays au pape *Clément VII*. Le pays était pauvre, avec des mines d'argent qu'on dit abondantes. Les habitans moins induftrieux que les Américains, ne favaient ni mettre en œuvre ces tréfors, ni tirer partie des tréfors véritables que la terre fournit pour les befoins réels des hommes.

En effet on voit une lettre d'un *David* négus d'Ethiopie, qui demande au gouverneur Portugais dans les Indes, des ouvriers de toute efpèce; c'était bien-là être véritablement pauvre. Les trois quarts de l'Afrique, & de l'Afie feptentrionale, étaient dans la même indigence. Nous penfons, dans l'opulente oifiveté de nos villes, que tous l'univers nous reffemble; & nous ne fongeons pas que les hommes ont vécu long-tems comme le refte des animaux, ayant fouvent à peine le couvert & la pâture, au milieu même des mines d'or & de diamans.

Ce royaume d'Ethiopie tant vanté, était fi faible, qu'un petit roi mahométan, qui poffédait un canton voifin,

le conquit presque tout entier au commencement du seizième siècle. Nous avons la fameuse lettre de *Jean Bermudes* au roi de Portugal *Dom Sébastien*, par laquelle nous pouvons nous convaincre que les Ethiopiens ne sont pas ce peuple indomptable dont parle *Hérodote*, ou qu'ils ont bien dégénéré. Ce patriarche latin envoyé avec quelques soldats Portugais, protégeait le jeune négus de l'Abissinie contre ce roi Maure qui avait envahi ses états. Et malheureusement quand le grand négus fut rétabli, le patriarche voulut toujours le protéger. Il était son parrain, & se croyait son maître en qualité de père spirituel & de patriarche. Il lui ordonna de rendre obéissance au pape, & lui dénonça qu'il l'excommuniait en cas de refus. *Alfonse d'Albuquerque* n'agissait pas avec plus de hauteur avec les petits princes de la presqu'isle du Gange. Mais enfin le filleul rétabli sur son trône d'or, respecta peu son parrain, le chassa de ses états, & ne reconnut point le pape.

Ce *Bermudes* prétend que sur les frontières du pays de Damut, entre l'Abissinie & les pays voisins de la source du Nil, il y a une petite contrée où les deux tiers de la terre sont d'or. C'est-là ce que les Portugais cherchaient, & ce qu'ils n'ont point trouvé : c'est-là le principe de tous ces voyages : les patriarches, les missions, les conversions n'ont été que le prétexte. Les Européans n'ont fait prêcher leur religion depuis le Chili jusqu'au Japon, que pour faire servir les hommes, comme des bêtes de somme, à leur insatiable avarice. Il est à croire que le sein de l'Afrique renferme beaucoup de ce métal, qui a mis en mouvement l'univers ; le sable d'or qui roule dans ses rivières, indique la mine dans les montagnes. Mais jusqu'à présent cette mine a été inaccessible aux recherches de la cupidité ; & à force de faire des efforts en Amérique, & en Asie, on s'est moins trouvé en état de faire des tentatives dans le milieu de l'Afrique.



CHAPITRE TRENTE-SEPTIEME.

De Colomb, *& de l'Amérique.*

C'EST à ces découvertes des Portugais dans l'ancien-monde que nous devons le nouveau ; ſi pourtant c'eſt une obligation que cette conquête de l'Amérique, ſi funeſte pour ſes habitans, & quelquefois pour les conquérans même.

C'eſt ici le plus grand événement ſans doute de notre globe, dont une moitié avait toujours été ignorée de l'autre. Tout ce qui a paru grand juſqu'ici, ſemble diſparaître devant cette eſpèce de création nouvelle. Nous prononçons encor avec une admiration reſpectueuſe les noms des Argonautes, qui firent cent fois moins que les matelots de *Gama* & d'*Albuquerque.* Que d'autels on eût érigé dans l'antiquité à un Grec qui eût découvert l'Amérique! *Chriſtophe Colomb* & *Barthelemi* ſon frère ne furent pas traités ainſi.

Colomb frappé des entrepriſes des Portugais, conçut qu'on pouvait faire quelque choſe de plus grand ; & par la ſeule inſpection d'une carte de notre univers, jugea qu'il devait y en avoir un autre, & qu'on le trouverait en voguant toujours vers l'occident. Son courage fut égal à la force de ſon eſprit, & d'autant plus grand qu'il eut à combattre les préjugés de tout ſes contemporains, & à ſoutenir les refus de tous les princes. Gênes ſa patrie, qui le traita de viſionnaire, perdit la ſeule occaſion de s'agrandir qui pouvait s'offrir pour elle. *Henri VII.* roi d'Angleterre, plus avide d'argent que capable d'en haſarder dans une ſi noble entrepriſe, n'écouta pas le frère de *Colomb* : lui-même fut refuſé en Portugal par *Jean II.* dont les vues étaient entiérement

tournées du côté de l'Afrique. Il ne pouvait s'adresser à la France, où la marine était toujours négligée, & les affaires autant que jamais en confusion, sous la minorité de *Charles VIII*. L'empereur *Maximilien* n'avait ni ports pour une flotte, ni argent pour l'équiper, ni grandeur de courage pour un tel projet. Venise eut pu s'en charger; mais soit que l'aversion des Génois pour les Vénitiens ne permît pas à *Colomb* de s'adresser à la rivale de sa patrie, soit que Venise ne concût de grandeur que dans son commerce d'Alexandrie & du Levant, *Colomb* n'espéra qu'en la cour d'Espagne.

Ferdinand roi d'Arragon, & *Isabelle* reine de Castille, réunissaient par leur mariage toute l'Espagne, si vous en exceptez le royaume de Grenade, que les mahométans conservaient encor, mais que *Ferdinand* leur enleva bientôt après. L'union d'*Isabelle* & de *Ferdinand* prépara la grandeur de l'Espagne: *Colomb* la commença; mais ce ne fut qu'après huit ans de sollicitations que la cour d'*Isabelle* consentit au bien que le citoyen de Gênes voulait lui faire. Ce qui fait échouer les plus grands projets, c'est presque toujours le défaut d'argent. La cour d'Espagne était pauvre. Il fallut que le prieur *Pérez*, & deux négocians nommés *Pinzono*, avançassent dix-sept mille ducats pour les frais de l'armement. *Colomb* eut de la cour une patente, & partit enfin du port de Palos en Andalousie avec trois petits vaisseaux, & un vain titre d'amiral.

Des isles Canaries où il mouilla, il ne mit que trente-trois jours pour découvrir la première isle de l'Amérique; & pendant ce court trajet il eut à soutenir plus de murmures de son équipage, qu'il n'avait essuyé de refus des princes de l'Europe. Cette isle située environ à mille lieues des Canaries, fut nommée *San-Salvador*. Aussi-tôt après il découvrit les autres isles Lucayes, & Cuba, & Hispaniola nommée aujourd'hui *St. Domingue*. *Ferdinand & Isabelle* furent dans une singulière surprise

de le voir revenir au bou de fept mois avec des Américains d'Hifpaniola, des raretés du pays, & fur-tout de l'or qu'il leur préfenta. Le roi & la reine le firent affeoir & couvrir comme un grand d'Efpagne, le nommèrent grand amiral & viceroi du nouveau-monde. Il était regardé par-tout comme un homme unique envoyé du ciel. C'était alors à qui s'intérefferait dans fes entreprifes, à qui s'embarquerait fous fes ordres. Il repart avec une flotte de dix-fept vaiffeaux. Il trouve encor de nouvelles ifles, comme les Caraïbes & la Jamaïque. Le doute s'était changé en admiration pour lui à fon premier voyage, mais l'admiration fe tourna en envie au fecond.

Il était amiral, vice-roi, & pouvait ajouter à ces titres celui de bienfaiteur de *Ferdinand* & d'*Ifabelle*. Cependant des juges envoyés fur fes vaiffeaux même pour veiller fur fa conduite, le ramenèrent en Efpagne. Le peuple qui entendit que *Colomb* arrivait, courut au-devant de lui, comme du génie tutelaire de l'Efpagne. On tira *Colomb* du vaiffeau; il parut, mais avec les fers aux pieds & aux mains.

Ce traitement lui avait été fait par l'ordre de *Fonfeca* évêque de Burgos, intendant des armemens. L'ingratitude était auffi grande que les fervices. *Ifabelle* en fut honteufe : elle répara cet affront autant qu'elle le put; mais on retint *Colomb* quatre années, foit qu'on craignît qu'il ne prît pour lui ce qu'il avait découvert, foit qu'on voulût feulement avoir le tems de s'informer de fa conduite. Enfin on le renvoya encor dans fon nouveau-monde. Ce fut à ce troifième voyage qu'il apperçut le continent à dix degrés de l'équateur, & qu'il vit la côte où l'on à bâti Carthagène.

Lorfque *Colomb* avait promis un nouvel hémifphère, on lui avait foutenu que cet hémifphère ne pouvait exifter; & quand il l'eut découvert, on prétendit qu'il avait été connu depuis long-tems. Je ne parle pas ici d'un *Martin*

Behem de Nuremberg, qui, dit-on, alla de Nuremberg au détroit de Magellan en 1460 avec une patente d'une ducheffe de Bourgogne, qui ne régnant pas alors ne pouvait donner de patentes. Je ne parle pas des prétendues cartes qu'on montre de ce *Martin Behem*, & des contradictions qui décréditent cette fable. Mais enfin ce *Martin Behem* n'avait pas peuplé l'Amérique. On en faifait honneur aux Carthaginois, & on citait un livre d'*Ariftote* qu'il n'a pas compofé. Quelques-uns ont cru trouver de la conformité entre des paroles caraïbes, & des mots hébreux, & n'ont pas manqué de fuivre une fi belle ouverture. D'autres ont fu que les enfans de *Noé* s'étant établis en Sibérie, pafsèrent de là en Canada fur la glace, & qu'enfuite leurs enfans nés au Canada allèrent peupler le Pérou. Les Chinois & les Japonais, felon d'autres, envoyèrent des colonies en Amérique, & y firent paffer des lions pour leur divertiffement, quoique ni le Japon ni la Chine n'aient de lions. C'eft ainfi que fouvent les favans ont raifonné fur ce que les hommes de génie ont inventé. On demande qui a mis des hommes en Amérique? Ne pourrait-on pas répondre que c'eft celui qui y fait croître des arbres & de l'herbe?

La réponfe de *Colomb* à fes envieux, eft célèbre. Ils difaient que rien n'était plus facile que fes découvertes. Il leur propofa de faire tenir un œuf debout : & aucun n'ayant pu le faire, il caffa le bout de l'œuf, & le fit tenir. Cela était bien aifé, dirent les affiftans : Que ne vous en avifiez-vous donc? répondit *Colomb*. Ce conte eft rapporté du *Brunellefchi*, grand artifte, qui réforma l'architecture à Florence long-tems avant que *Colomb* exiftât. La plupart des bons mots font des redites.

La cendre de *Colomb* ne s'intéreffe pas à la gloire qu'il eut pendant fa vie d'avoir doublé pour nous les œuvre de la création. Mais les hommes aiment à rendre juftice aux morts, foit qu'ils fe flattent de l'efpérance vaine qu'on la rendra mieux aux vivans, foit qu'ils aiment natu-

rellement la vérité. *Americo Veſpucci*, que nous nommons *Améric Veſpuce*, négociant Florentin, jouit de la gloire de donner ſon nom à la nouvelle moitié du globe, dans laquelle il ne poſſédait pas un pouce de terre : il prétendit avoir le premier découvert le continent. Quand il ſerait vrai qu'il eût fait cette découverte, la gloire n'en ſerait pas à lui ; elle appartient inconteſtablement à celui qui eut le génie & le courage d'entreprendre le premier voyage. La gloire, comme dit *Newton* dans ſa diſpute avec *Leibnitz*, n'eſt due qu'à l'inventeur ; ceux qui viennent après ne ſont que des diſciples. *Colomb* avait déjà fait trois voyages en qualité d'amiral & de vice-roi, cinq ans avant qu'*Améric Veſpuce* en eût fait un en qualité de géographe, ſous le commandement de l'amiral *Ojeda* : mais ayant écrit à ſes amis de Florence qu'il avait découvert le nouveau-monde, on le crut ſur ſa parole ; & les citoyens de Florence ordonnèrent que tous les ans aux fêtes de la Touſſaint on fît pendant trois jours devant ſa maiſon une illumination ſolemnelle. Cet homme ne méritait certainement aucuns honneurs pour s'être trouvé en 1498 dans un eſcadre qui rangea les côtes du Bréſil, lorſque *Colomb* cinq ans auparavant avait montré le chemin au reſte du monde.

Il a paru depuis peu à Florence une vie de cet *Améric Veſpuce*, dans laquelle il ne paraît pas qu'on ait reſpecté la vérité, ni qu'on ait raiſonné conſéquemment. On s'y plaint de pluſieurs auteurs Français, qui ont rendu juſtice à *Colomb*. Ce n'était pas aux Français qu'il fallait s'en prendre, mais aux Eſpagnols, qui les premiers ont rendu cette juſtice. L'auteur de la vie de *Veſpuce* dit, qu'il veut *confondre la vanité de la nation Françaiſe, qui a toujours combattu avec impunité la gloire & la fortune de l'Italie*. Quelle vanité y a-t-il à dire que ce fut un Génois qui découvrit l'Amérique ? Quelle injure fait-on à la gloire de l'Italie, en avouant que c'eſt un Italien né à Gênes, à qui l'on doit le nouveau-

monde ? Je remarque exprès ce défaut d'équité, de politeſſe, & de bon ſens, dont il n'y a que trop d'exemples ; & je dois dire que les bons écrivains Français ſont en général ceux qui ſont le moins tombés dans ce défaut intolérable. Une des raiſons qui les font lire dans toute l'Europe, c'eſt qu'ils rendent juſtice à toutes les nations.

Les habitans des iſles, & de ce continent, étaient une eſpèce d'hommes nouvelle : aucun n'avait de barbe. Ils furent auſſi étonnés du viſage des Eſpagnols, que des vaiſſeaux & de l'artillerie ; ils regardèrent d'abord ces nouveaux hôtes comme des monſtres, ou des dieux, qui venaient du ciel ou de l'Océan. Nous apprenions alors, par des voyages de Portugais, le peu qu'eſt notre Europe, & quelle variété règne ſur la terre. On avait vu qu'il y avait dans l'Indouſtan des races d'hommes jaunes. Les noirs, diſtingués encor en pluſieurs eſpèces, ſe trouvaient en Afrique & en Aſie aſſez loin de l'équateur ; & quand on eut depuis percé en Amérique juſques ſous la ligne, ont vit que la race y eſt aſſez blanche. Les naturels du Bréſil ſont de couleur de bronze. Les Chinois paraiſſaient encor une eſpèce entiérement différente par la conformation de leur nez, de leurs yeux & de leurs oreilles, par leur couleur, & peut-être encor même par leur génie. Mais ce qui eſt plus à remarquer, c'eſt que dans quelques régions que ces races ſoient tranſplantées, elles ne changent point, quand elles ne ſe mêlent pas aux naturels du pays. La membrane muſqueuſe des nègres reconnue noire, & qui eſt la cauſe de leur couleur, eſt une preuve manifeſte qu'il y a dans chaque eſpèce d'hommes, comme dans les plantes, un principe qui les différencie.

La nature a ſubordonné à ce principe ces différens degrés de génie, & ces caractères des nations qu'on voit ſi rarement changer. C'eſt par-là que les nègres ſont les eſclaves des autres hommes. On les achète ſur les côtes d'Afrique comme des bêtes ; & les multitudes de ces noirs tranſ-

plantés dans nos colonies d'Amérique, fervent un très-petit nombre d'Européans. L'expérience a encor appris quelle fupériorité ces Européans ont fur les Américains, qui aifément vaincus par-tout, n'ont jamais ofé tenter une révolution, quoiqu'ils fuffent plus de mille contre un.

Cette partie de l'Amérique était encor remarquable, par des animaux & des végétaux, que les trois autres parties du monde n'ont pas, & par le befoin de ce que nous avons. Les chevaux, le bled de toute efpèce, le fer, étaient les principales productions qui manquaient dans le Mexique & dans le Pérou. Parmi les denrées ignorées dans l'ancien-monde, la cochenille fut une des premières & des plus précieufes, qui nous furent apportées : elle fit oublier la graine d'*écarlate*, qui fervait de tems immémorial aux belles teintures rouges.

Au tranfport de la cochenille on joignit bientôt celui de l'indigo, du cacao, de la vanille, des bois qui fervent à l'ornement, ou qui entrent dans la médecine; enfin du quinquina, feul fpécifique contre les fiévres intermittentes, placé par la nature dans les montagnes du Pérou, tandis qu'elle a mis la fiévre dans le refte du monde. Ce nouveau continent pofsède auffi des perles, des pierres de couleur, des diamans.

Il eft certain que l'Amérique procure aujourd'hui aux moindres citoyens de l'Europe des commodités & des plaifirs. Les mines d'or & d'argent n'ont été utiles d'abord qu'aux rois d'Efpagne & aux négocians. Le refte du monde en fut appauvri; car le grand nombre qui ne fait point le négoce, s'eft trouvé d'abord en poffeffion de peu d'efpèces, en comparaifon des fommes immenfes qui entraient dans les tréfors de ceux qui profitèrent des premières découvertes. Mais peu-à-peu cette affluence d'or & d'argent dont l'Amérique a inondé l'Europe, a paffé dans plus de mains, & s'eft plus également diftribuée. Le prix des denrées a hauffé dans toute l'Europe à-peu-près dans la même proportion.

Pour comprendre, par exemple, comment les tréſors de l'Amérique ont paſſé des mains Eſpagnoles dans celles des autres nations il ſuffira de conſidérer ici deux choſes; l'uſage que *Charles-Quint* & *Philippe II.* firent de leur argent, & la manière dont les autres peuples entrent en partage des mines du Pérou.

Charles-Quint, empereur d'Allemagne, toujours en voyage & toujours en guerre, fit néceſſairement paſſer beaucoup d'eſpèces en Allemagne & en Italie, qu'il reçut du Mexique & du Pérou. Lorſqu'il envoya ſon fils *Philippe II.* à Londres épouſer la reine *Marie*, & prendre le titre de roi d'Angleterre, ce prince remit à la Tour vingt-ſept grandes caiſſes d'argent en barre, & la charge de cent chevaux en or & en argent monnoyé. Les troubles de Flandre & les intrigues de la ligue en France, coûtèrent à ce même *Philippe II.* de ſon propre aveu, plus de trois mille millions de livres de notre monnoie d'aujourd'hui.

Quand à la manière dont l'or & l'argent du Pérou parviennent à tous les peuples de l'Europe, & de là vont en partie aux grandes Indes, c'eſt une choſe connue, mais étonnante. Une loi ſévère établie par *Ferdinand* & *Iſabelle*, confirmée par *Charles-Quint* & par tous les rois d'Eſpagne, défend aux autres nations, non-ſeulement l'entrée des ports de l'Amérique Eſpagnole, mais la part la plus indirecte dans ce commerce. Il ſemblait que cette loi dût donner à l'Eſpagne de quoi ſubjuguer l'Europe. Cependant l'Eſpagne ne ſubſiſte que de la violation perpétuelle de cette loi même. Elle peut à peine fournir quatre millions en denrées qu'on tranſporte en Amérique; & le reſte de l'Europe fournit quelquefois pour cinquante millions de marchandiſes. Ce prodigieux commerce des nations amies ou ennemies de l'Eſpagne, ſe fait ſous le nom des Eſpagnols même, toujours fidèles au particuliers, & toujours trompant le roi qui a un beſoin extrême de l'être. Nulle reconnaiſſance n'eſt donnée

par les marchands Eſpagnols aux marchands étrangers. La bonne foi, ſans laquelle il n'y aurait jamais eu de commerce, fait la ſeule ſureté.

La manière dont on donna long-tems aux étrangers l'or & l'argent que les galions ont rapporté d'Amérique, fut encor plus ſingulière. L'Eſpagnol qui eſt à Cadix facteur de l'étranger, confiait les lingots reçus à des braves, qu'on appellait *meteóres*. Ceux-ci armés de piſtolets de ceinture & d'épées, allaient porter les lingots numérotés au rempart, & les jetaient à d'autres *meteóres*, qui les portaient aux chaloupes, auxquels elles étaient deſtinées. Les chaloupes les remettaient aux vaiſſeaux en rade. Ces *meteóres*, ces facteurs, les commis, les gardes qui ne les troublaient jamais, tous avaient leur droit, & le négociant étranger n'était jamais trompé. Le roi ayant reçu ſon indult ſur ces tréſors à l'arrivée des galions, y gagnait lui-même. Il n'y avait proprement que la loi de trompée, loi qui n'eſt utile qu'autant qu'on y contrevient, & qui n'eſt pourtant pas encor abrogée, parce que les anciens préjugés ſont toujours ce qu'il y a de plus fort chez les hommes.

Le plus grand exemple de la violation de cette loi, & de la fidélité des Eſpagnols, s'eſt fait voir en 1684. La guerre était déclarée entre la France & l'Eſpagne. Le roi catholique voulut ſe ſaiſir des effets des Français. On employa en vain les édits & les monitoires, les recherches & les excommunications ; aucun commiſſaire Eſpagnol ne trahit ſon correſpondant Français. Cette fidélité ſi honorable à la nation Eſpagnole, prouva bien que les hommes n'obéiſſent de bon gré qu'aux loix qu'ils ſe ſont faites pour le bien de la ſociété ; & que les loix qui ne ſont que la volonté du ſouverain, trouvent toujours tous les cœurs rebelles.

Si la découverte de l'Amérique fit d'abord, beaucoup de bien aux Eſpagnols, elle fit auſſi de très-grands maux. L'un a été de dépeupler l'Eſpagne, par le nombre né-

ceſſaire de ſes colonies ; l'autre d'infecter l'univers d'une maladie qui n'était connue que dans quelques parties de cet autre monde, & ſur-tout dans l'iſle Hiſpaniola. Pluſieurs compagnons de *Chriſtophe Colomb* en revinrent attaqués, & portèrent dans l'Europe cette contagion. Il eſt certain que ce venin qui empoiſonne les ſources de la vie était propre de l'Amérique ; comme la peſte & la petite vérole ſont des maladies originaires de la Numidie méridionale. Il ne faut pas croire même que la chair humaine dont quelques ſauvages Américains ſe nourriſſaient, ait été la ſource de cette corruption. Il n'y avait point d'antropophages dans l'iſle Hiſpaniola, où ce mal était invétéré. Il n'eſt pas n'on plus la ſuite de l'excès dans le plaiſirs : ces excès n'avaient jamais été punis ainſi par la nature dans l'ancien-monde ; & aujourd'hui après un moment paſſé & oublié depuis des années, la plus chaſte union peut être ſuivie du plus cruel & du plus honteux des fléaux dont le genre humain ſoit affligé.

Pour voir maintenant comment cette moitié du globe devint la proie des princes chrétiens, il faut ſuivre d'abord les Eſpagnols dans leurs découvertes & dans leurs conquêtes.

Le grand *Colomb*, après avoir bâti quelques habitations dans les iſles & reconnu le continent, avait repaſſé en Eſpagne, où il jouiſſait d'une gloire qui n'était point ſouillée de rapines & de cruautés : il mourut en 1506 à Valladolid. Mais les gouverneurs de Cuba, d'Hiſpaniola qui lui ſuccédèrent, perſuadés que ces provinces fourniſſaient de l'or, en voulurent avoir au prix du ſang des habitans. Enfin, ſoit qu'ils cruſſent la haine de ces inſulaires implacable, ſoit qu'ils craigniſſent leur grand nombre, ſoit que la fureur du carnage ayant une fois commencé, ne connût plus de bornes, ils dépeuplèrent en peu d'années Hiſpaniola qui contenait trois millions d'habitans, & Cuba qui en avait plus de ſix cent mille. *Barthelemi de las Caſas* évêque de Chiapa, témoin

de ces deſtructions, rapporte qu'on allait à la chaſſe des hommes avec des chiens. Ces malheureux ſauvages preſque nuds & ſans armes étaient pourſuivis comme des daims dans le fort des forêts, dévorés par des dogues, & tués à coups de fuſil, ou ſurpris & brûlés dans leurs habitations.

Ce témoin oculaire dépoſe à la poſtérité, que ſouvent on faiſait ſommer, par un dominicain & par un cordelier, ces malheureux de ſe ſoumettre à la religion chrétienne & au roi d'Eſpagne; & après cette formalité, qui n'était qu'une injuſtice de plus, on les égorgeait ſans remords. Je crois le récit de *las Caſas* exagéré en plus d'un endroit; mais ſuppoſé qu'il en diſe dix fois trop; il reſte de quoi être ſaiſi d'horreur.

On eſt encor ſurpris que cette extinction totale d'une race d'hommes dans Hiſpaniola ſoit arrivée ſous les yeux & ſous le gouvernement de pluſieurs religieux de *St. Jerôme*: car le cardinal *Ximénès*, maître de la Caſtille avant *Charles-Quint*, avait envoyé quatre de ces moines en qualité de préſidens du conſeil royal de l'iſle. Ils ne purent ſans doute réſiſter au torrent; & la haine des naturels du pays devenue avec raiſon implacable, rendit leur perte malheureuſement néceſſaire.



CHAPITRE TRENTE-HUITIEME.

Vaines diſputes. Comme l'Amérique a été peuplée. Différences ſpécifiques entre l'Amérique & l'ancien-monde. Religion. Antropophages. Raiſons pourquoi le nouveau-monde eſt moins peuplé que l'ancien.

Si ce fut un effort de philoſophie qui fit découvrir l'Amérique, ce n'en eſt pas un de demander tous les jours, comment il ſe peut qu'on ait trouvé des hom-

mes dans ce continent, & qui les y a menés. Si on ne s'étonne pas qu'il y ait des mouches en Amérique, c'eſt une ſtupidité de s'étonner qu'il y ait des hommes.

Le ſauvage qui ſe croit une production de ſon climat, comme ſon orignal & ſa racine de manioc, n'eſt pas plus ignorant que nous en ce point, & raiſonne mieux. En effet, puiſque le nègre d'Afrique ne tire point ſon origine de nos peuples blancs, pourquoi les rouges, les olivâtres, les cendrés de l'Amérique viendraient-ils de nos contrées? & d'ailleurs, quelle ſerait la contrée primitive?

La nature qui couvre la terre de fleurs, de fruits, d'arbres, d'animaux, n'en a-t-elle d'abord placé que dans un ſeul terrain, pour qu'ils ſe répandiſſent de là dans le reſte du monde? où ſerait-ce terrain qui aurait eu d'abord toute l'herbe & toutes les fourmis, & qui les aurait envoyées au reſte de la terre? Comment la mouſſe & les ſapins de la Norwége auraient-ils paſſé aux terres auſtrales? Quelque terrain qu'on imagine, il eſt preſque tout dégarni de ce que les autres produiſent. Il faut ſuppoſer qu'originairement il avait tout, & qu'il ne lui reſte preſque plus rien. Chaque climat a ſes productions différentes, & le plus abondant eſt très-pauvre en comparaiſon de tous les autres enſemble. Le Maître de la nature a peuplé & varié tout le globe. Les ſapins de la Norwége ne ſont point aſſurément les pères des girofliers des Moluques, & ils ne tirent pas plus leur origine des ſapins d'un autre pays, que l'herbe des champs d'Archangel n'eſt produite par l'herbe des bords du Gange. On ne s'aviſe point de penſer que les chenilles & les limaçons d'une partie du monde ſoient originaires d'une autre partie; pourquoi s'étonner qu'il y ait en Amérique quelques eſpèces d'animaux, quelques races d'hommes ſemblables aux nôtres?

L'Amérique, ainſi que l'Afrique & l'Aſie, produit des végétaux, des animaux qui reſſemblent à ceux de

l'Europe ; & tout de même encor que l'Afrique & l'Asie, elle en produit beaucoup qui n'ont aucune analogie à ceux de l'ancien-monde.

Les terres du Mexique, du Pérou, du Canada, n'avaient jamais porté ni le froment qui fait notre nourriture, ni le raisin qui fait notre boisson ordinaire, ni les olives dont nous tirons tant de secours, ni la plupart de nos fruits. Toutes nos bêtes de somme & de charrue, chevaux, chameaux, ânes, bœufs, étaient absolument inconnus. Il y avait des espèces de bœufs & de moutons, mais toutes différentes des nôtres. Les moutons du Pérou étaient plus grands, plus forts que ceux d'Europe, & servaient à porter des fardeaux. Leurs bœufs tenaient à la fois de nos buffles & de nos chameaux. On trouva dans le Mexique des troupeaux de porcs, qui ont sur le dos le nombril, que par-tout ailleurs les quadrupèdes ont au ventre : point de chiens, point de chats. Le Mexique, le Pérou avaient des lions, mais petits & privés de crinière ; & ce qui est plus singulier, le lion de ces climats était un animal poltron.

On peut réduire, si l'on veut, sous une seule espèce tous les hommes, parce qu'ils ont tous les mêmes organes de la vie, des sens & du mouvement. Mais cette espèce parut évidemment divisée en plusieurs autres, dans le physique & dans le moral.

Quant au physique, ont crut voir dans les Esquimaux, qui habitent vers le soixantième degré du nord, une figure, une taille semblable à celle des Lapons. Des peuples voisins avaient la face toute velue. Les Iroquois, les Hurons, & tous les peuples jusqu'à la Floride, parurent olivâtres, & sans aucun poil sur le corps, excepté la tête. Le capitaine *Rogers*, qui navigea vers les côtes de la Californie, y découvrit des peuplades de nègres qu'on ne soupçonnait pas dans l'Amérique. On vit dans l'isthme de Panama une race qu'on appelle les *Dariens*, qui a beaucoup de rapport aux *Albinos* d'Afri-

que. Leur taille eſt tout au plus de quatre pieds ; ils ſont blancs comme les Albinos, & c'eſt la ſeule race de l'Amérique qui ſoit blanche. Leurs yeux rouges ſont bordés de paupières façonnées en demi-cercle. Ils ne voient & ne ſortent de leurs trous que la nuit : ils ſont parmi les hommes ce que les hiboux ſont parmi les oiſeaux. Les Mexicains, les Péruviens parurent d'une couleur bronzée, les Braſiliens d'un rouge plus foncé, les peuples du Chili plus cendrés. On a exagéré la grandeur des Patagons, qui habitent vers le détroit de Magellan; mais on croit que c'eſt la nation de la plus haute taille qui ſoit ſur la terre.

Parmi tant de nations ſi différentes de nous, & ſi différentes entr'elles, on n'a jamais trouvé d'hommes iſolés, ſolitaires, errans à l'aventure à la manière des animaux, s'accouplant comme eux au haſard, & quittant leurs fémelles pour chercher ſeuls leur pâture. Il faut que la nature humaine ne comporte pas cet état, & que par-tout l'inſtinct de l'eſpèce l'entraîne à la ſocieté comme à la liberté ; c'eſt ce qui fait que la priſon, ſans aucun commerce avec les hommes, eſt un ſupplice inventé par les tyrans ; ſupplice qu'un ſauvage pourrait moins ſupporter encor que l'homme civiliſé.

Du détroit de Magellan jusqu'à la baie d'Hudſon, on a vu des familles raſſemblées, & des huttes qui compoſaient des villages ; point de peuples errans qui changeaſſent de demeures ſelon les ſaiſons, comme les Arabes-Bédouins & les Tartares ; en effet, ces peuples n'ayant point de bêtes de ſomme, n'auraient pu tranſporter aiſément leurs cabanes. Par-tout on a trouvé des idiomes formés, par leſquels les plus ſauvages exprimaient le petit nombre de leurs idées ; c'eſt encor un inſtinct des hommes de marquer leurs beſoins par des articulations. De-là ſe ſont formées néceſſairement tant de langues différentes, plus ou moins abondantes, ſelon qu'on a eu plus ou moins de connaiſſances. Ainſi

la langue des Mexicains était plus formée que celle des Iroquois, comme la notre eſt plus régulière & plus abondante que celle des Samoyèdes.

De tous les peuples de l'Amérique, un ſeul avait une religion, qui ſemble au premier coup-d'œil ne pas offenſer notre raiſon. Les Péruviens adoraient le ſoleil comme un aſtre bienfaiſant; ſemblables en ce point aux anciens Perſans, & aux Sabéens : mais ſi vous en exceptez les grandes & nombreuſes nations de l'Amérique, les autres étaient plongées pour la plupart dans une ſtupidité barbare. Leurs aſſemblées n'avaient rien d'un culte réglé, leur croyance ne conſtituait point une religion. Il eſt conſtant que les Braſiliens, les Caraïbes, les Moſquites, les peuplades de la Guiane, celles du nord, n'avaient pas plus de notion diſtincte d'un DIEU ſuprême que les Cafres de l'Afrique. Cette connaiſſance demande une raiſon cultivée, & leur raiſon ne l'était pas. La nature ſeule peut inſpirer l'idée confuſe de quelque choſe de puiſſant, de terrible, à un ſauvage qui verra tomber la foudre, ou un fleuve ſe déborder. Mais ce n'eſt-là que le faible commencement de la connaiſſance d'un DIEU créateur. Cette connaiſſance raiſonnée manquait même abſolument à toute l'Amérique.

Les autres Américains qui s'étaient fait une religion, l'avaient faite abominable. Les Mexicains n'étaient pas les ſeuls qui ſacrifiaſſent des hommes à je ne ſais quel être malfaiſant; on a prétendu même que les Péruviens ſouillaient auſſi le culte du ſoleil par de pareils holocauſtes. Les anciens peuples de notre hémiſphère, & les plus policés de l'autre ſe ſont reſſemblés par cette religion barbare.

Herrera nous aſſure que les Mexicains mangeaient les victimes humaines immolées. La plupart des premiers voyageurs & des miſſionnaires, diſent tous que les Braſiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les Hurons & quelques autres peuplades, mangeaient les captifs faits à la

guerre; & ils ne regardent pas ce fait comme un ufage de quelques particuliers, mais comme un ufage de nation. Tant d'auteurs anciens & modernes ont parlé d'antropophages, qu'il eft difficile de les nier. Je vis en 1725 quatre fauvages amenés da Miffiffipi à Fontainebleau. Il y avait parmi eux une femme de couleur cendrée comme fes compagnons; je lui demandai par l'interprète qui les conduifait, fi elle avait mangé quelquefois de la chair humaine; elle me répondit que oui, très-froidement, & comme à une queftion ordinaire. Cette atrocité fi révoltante pour notre nature, eft pourtant bien moins cruelle que le meurtre. La véritable barbarie eft de donner la mort, & non de difputer un mort aux corbeaux ou aux vers. Des peuples chaffeurs, tels qu'étaient les Brafiliens & les Canadiens, des infulaires comme les Caraïbes, n'ayant pas toujours une fubfiftance affurée, ont pu devenir quelquefois antropophages. La famine & la vengeance les ont accoutumés à cette nourriture; & quand nous voyons dans les fiècles les plus civilifés, le peuple de Paris dévorer les reftes fanglans du maréchal *d'Ancre*, & le peuple de la Haye manger le cœur du grand penfionnaire *de Vith*, nous ne devons pas être furpris qu'une horreur chez nous paffagère, ait duré chez les fauvages.

Les plus anciens livres que nous ayons ne nous permettent pas de douter que la faim n'ait pouffé les hommes à cet excès. *Moyfe* même menace les Hébreux dans cinq verfets du deutéronome, qu'ils mangeront leurs enfans, s'ils tranfgreffent fa loi. Le prophète *Ezéchiel*, fuivant plufieurs commentateurs, promet aux Hébreux, de la part de DIEU, que s'ils fe défendent bien contre le roi de Perfe, ils auront à manger de la chair de cheval & de la chair de cavalier. *Marco Paolo* ou *Marc Paul* dit que de fon tems, dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou les prêtres (c'était la même chofe) avaient le droit de manger la chair des

criminels condamnés à la mort. Tout cela ſoulève le cœur; mait le tableau du genre humain doit ſouvent produire cet effet.

Comment des peuples toujours ſéparés les uns des autres, ont-ils pu ſe réunir dans une ſi horrible coutume ? faut-il croire qu'elle n'eſt pas abſolument auſſi oppoſée à la nature humaine qu'elle le paraît ? Il eſt ſûr qu'elle eſt rare, mais il eſt ſûr qu'elle exiſte.

On ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs aient mangé ſouvent leurs ſemblables. La faim & le déſeſpoir contraignirent aux ſiéges de Sancerre & de Paris pendant nos guerres de religion, des mères à ſe nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable *las Caſas* évêque de Chiapa, dit que cette horreur n'a été commiſe en Amérique que par quelques peuples chez leſquels il n'a pas voyagé. *Dampier* aſſure qu'il n'a jamais rencontré d'antropophages, & il n'y a peut-être pas aujourd'hui deux peuplàdes où cette horrible coutume ſoit en uſage.

Il eſt un au're vice tout différent, qui ſemble plus oppoſé au but de la nature, que cependant les Grecs ont vanté, que les Romains ont permis, qui s'eſt perpétué dans les nations les plus polies, & qui eſt beaucoup plus commun dans nos climats chauds & tempérés de l'Europe & de l'Aſie, que dans les glaces du ſeptentrion. On a vu en Amérique ce même effet des caprices de la nature humaine. Les Braſiliens pratiquaient cet uſage monſtrueux & commun; les Canadiens l'ignoraient. Comment ſe peut-il encor qu'une paſſion qui renverſe les loix de la propagation humaine, ſe ſoit emparée dans le deux hémiſphères des organes de la propagation même.

Une autre obſervation importante, c'eſt qu'on a trouvé le milieu de l'Amérique aſſez peuplé, & les deux extrémités vers les poles peu habitées; en général le nouveau-monde ne contenait pas le nombre d'hommes qu'il de-

vait contenir. Il y en a certainement des caufes naturelles ; premiérement le froid exceffif qui eft auffi perçant en Amérique dans la latitude de Paris & de Vienne, qu'il eft à notre continent au cercle polaire.

En fecond lieu, les fleuves font pour la plupart en Amérique, dix fois plus larges, au moins, que les nôtres. Leurs inondations fréquentes, ont dû porter la ftérilité, & par conféquent la mortalité dans des pays immenfes. Les montagnes beaucoup plus hautes, font auffi plus inhabitables que les nôtres ; des poifons violens & durables, dont la terre d'Amérique eft couverte, rendent mortelle la plus légère atteinte d'une flèche trempée dans ces poifons ; enfin la ftupidité de l'efpèce humaine dans une partie de cet hémifphère, a dû influer beaucoup fur la dépopulation. On a connu en général, que l'entendement humain n'eft pas fi formé dans le nouveau-monde que dans l'ancien. L'homme eft dans tout les deux un animal très-faible ; les enfans périffent par-tout faute d'un foin convenable ; & il ne faut pas croire que quand les habitans des bords du Rhin, de l'Elbe & de la Viftule, plongeaient dans ces fleuves les enfans nouveaux-nés dans la rigueur de l'hiver, les femmes Allemandes & Sarmates élevaffent alors autant d'enfans qu'elles en élèvent aujourd'hui, fur-tout quand ces pays étaient couverts de forêts qui rendaient le climat plus mal-fain & plus rude qu'il ne l'eft dans nos derniers tems. Mille peuplades de l'Amérique manquaient d'une bonne nourriture. On ne pouvait ni fournir aux enfans un bon lait, ni leur donner enfuite une fubfiftance faine, ni même fuffifante. Plufieurs efpèces d'animaux carnaffiers font réduites, par ce defaut de fubfiftance, à une très-petite quantité ; & il faut s'étonner fi on a trouvé dans l'Amérique plus d'hommes que de finges.





CHAPITRE TRENTE-NEUVIEME.

De Fernand Cortez.

CE fut de l'iſle de Cuba que partit *Fernand Cortez* pour de nouvelles expéditions dans le continent. Ce ſimple lieutenant du gouverneur d'une iſle nouvellement découverte, ſuivi de moins de ſix cents hommes, n'ayant que dix-huit chevaux & quelques pièces de campagne, va ſubjuguer le plus puiſſant état de l'Amérique. D'abord il eſt aſſez heureux pour trouver un Eſpagnol, qui ayant été neuf ans priſonnier à Jucatan ſur le chemin du Mexique, lui ſert d'interprète. Une Américaine, qu'il nomme *Dona Marina*, devient à la fois ſa maîtreſſe & ſon conſeil, & apprend bientôt aſſez d'eſpagnol pour être auſſi une interprète utile. Ainſi l'amour, la religion, l'avarice, la valeur & la cruauté ont conduit les Eſpagnols dans ce nouvel hémiſphère. Pour comble de bonheur on trouva un volcan plein de ſouphre, on decouvre du ſalpêtre, qui ſert à renouveller dans le beſoin la poudre conſommée dans les combats. *Cortez* avance le long du golphe du Mexique, tantôt careſſant les naturels du pays, tantôt faiſant la guerre. Il trouve des villes policées où les arts ſont en honneur. La puiſſante république de Tlaſcala, qui fleuriſſait ſous un gouvernement ariſtocratique, s'oppoſe à ſon paſſage : mais la vue des chevaux, & le bruit ſeul du canon, mettaient en fuite ces multitudes mal armées : il fait une paix auſſi avantageuſe qu'il le veut. Six mille de ſes nouveaux alliés de Tlaſcala l'accompagnent dans ſon voyage du Mexique. Il entre dans cet empire ſans réſiſtance, malgré les défenſes du ſouverain. Ce ſouverain commandait cependant, à ce qu'on dit, à trente vaſſeaux, dont chacun pouvait paraître à la tête de cent mille hommes

armés de flèches & de ces pierres tranchantes qui leur tenaient lieu de fer. S'attendait-on à trouver le gouvernement féodal établi au Mexique ?

La ville de Mexique, bâtie au milieu d'un grand lac, était le plus beau monument de l'induſtrie Américaine. Des chauſſées immenſes traverſaient le lac tout couvert de petites barques faites de troncs d'arbres. On voyait dans la ville des maiſons ſpacieuſes & commodes conſtruites de pierres, des marchés, de boutiques qui brillaient d'ouvrages d'or & d'argent ciſelés & ſculptés, de vaiſſelle de terre verniſſée, d'étoffes de coton, & de tiſſus de plumes qui formaient des deſſins éclatans par les plus vives nuances. Auprès du grand marché était un palais où on rendait ſommairement la juſtice aux marchands, comme dans la juriſdiction des conſuls de Paris, qui n'eſt établie qu'après la deſtruction de l'empire du Mexique ſous le roi *Charles IX*. Pluſieurs palais de l'empereur *Montezuma* augmentaient la ſomptuoſité de la ville. Un d'eux s'élevait ſur des colonnes de jaſpe, & était deſtiné à renfermé des curioſités qui ne ſervaient qu'au plaiſir. Un autre était rempli d'armes offenſives & défenſives garnies d'or & de pierreries. Un autre était entouré de grands jardins, où l'on ne cultivait que des plantes médicinales ; des intendans les diſtribuaient gratuitement aux malades. On rendait compte au roi du ſuccès de leurs uſages, & les médecins en tenaient regiſtre à leur manière ſans avoir l'uſage de l'écriture. Les autres eſpèces de magnificence ne marquent que le progrès des arts, celle-là marque le progrès de la morale.

S'il n'était pas de la nature humaine de réunir le meilleur & le pire, on ne comprendrait pas comment cette morale s'accordait avec les ſacrifices humains dont le ſang regorgeait à Mexico devant l'idole de *Viſiliputsli* regardé comme le DIEU des armées. Les ambaſſadeurs de *Montezuma* dirent à *Cortez*, à ce qu'on prétend, que leur

maître avait ſacrifié dans ſes guerres près de vingt mille ennemis chaque année dans le grand temple de Mexico. C'eſt une très-grande exagération ; on ſent qu'on a voulu colorer par-là les injuſtices du vainqueur de *Montezuma :* mais enfin quand les Eſpagnols entrèrent dans ce temple, ils trouvèrent parmi ſes ornemens, des cranes d'hommes ſuſpendus comme des trophées. C'eſt ainſi que l'antiquité nous peint le temple de *Diane* dans la Cherſonèſe Taurique.

Il n'y a guère de peuples dont la religion n'ait été inhumaine & ſanglante ; vous ſavez que les Gaulois, les Carthaginois, les Syriens, les anciens Grecs immolèrent des hommes. La loi des Juifs ſemblait permettre ces ſacrifices ; il eſt dit dans le lévitique ; *Si une ame vivante a été promiſe à* DIEU, *on ne pourra la racheter, il faut qu'elle meure.* Les livres des Juifs rapportent, que quand ils envahirent le petit pays des Cananéens, ils maſſacrèrent dans pluſieurs villages, les hommes, les femmes, les enfans, & les animaux domeſtiques, parce qu'ils avaient été dévoués. C'eſt ſur cette loi, que furent fondés les ſermens de *Jephté* qui ſacrifia ſa fille, & de *Saül* qui ſans les cris de l'armée eût immolé ſon fils. C'eſt elle encor qui autoriſait *Samuel* à égorger le roi *Agag*, priſonnier de *Saül,* & à le couper en morceaux ; exécution ſi horrible & auſſi dégoûtante que tout ce qu'on peut voir de plus affreux chez les ſauvages, & qui ſerait un crime énorme, ſi DIEU même, l'arbitre de la vie & de la mort, à qui on ne peut demander compte, ne l'eût ainſi ordonné dans les profondeurs impénétrables de ſa juſtice. D'ailleurs il paraît que chez les Mexicains on n'immolait que les ennemis ; ils n'étaient point antropophages comme un très-petit nombre de peuplades Américaines.

Leur police en tout le reſte était humaine & ſage. L'éducation de la jeuneſſe formait un des plus grands

objets du gouvernement. Il y avait des écoles publiques établies pour l'un & l'autre fexe. Nous admirons encor les anciens Egyptiens, d'avoir connu que l'année eft d'environ trois cent foixante-cinq jours. Les Mexicains avaient pouffé jufques-là leur aftronomie.

La guerre était chez eux réduite en art; c'eft ce qui leur avait donné tant de fupériorité fur leurs voifins. Un grand ordre dans les finances maintenait la grandeur de cet empire, regardé par fes voifins avec crainte & avec envie.

Mais ces animaux guerriers, fur qui les principaux Efpagnols étaient montés, ce tonnerre artificiel qui fe formait dans leurs mains, ces châteaux de bois qui les avaient apportés fur l'Océan, ce fer dont ils étaient couverts, leurs marches comptées par des victoires, tant de fujets d'admiration joints à cette faibleffe qui porte les peuples à admirer; tout cela fit que quand *Cortez* arriva dans la ville de Mexico, il fut reçu par *Montezuma* comme fon maître, & par les habitans comme leur Dieu. On fe mettait à genoux dans les rues, quand un valet Efpagnol paffait. On raconte qu'un cacique, fur les terres duquel paffait un capitaine Efpagnol, lui préfenta des efclaves & du gibier. Si tu es dieu, dit-il, voilà des hommes, mange-les. Si tu es homme, voilà des vivres que ces efclaves t'apprêteront.

Ceux qui ont fait les relations de ces étranges événemens, les ont voulu relever par des miracles, qui ne fervent en effet qu'à les rabaiffer. Le vrai miracle fut la conduite de *Cortez*. Peu-à-peu la cour de *Montezuma* s'apprivoifant avec leurs hôtes, ofa les traiter comme des hommes. Une partie des Efpagnols était à la Vera-Cruz fur le chemin du Mexique. Un général de l'empereur, qui avait des ordres fecrets, les attaqua, & quoique fes troupes fuffent vaincues, il y eut trois ou quatre Efpagnols de tués. La tête d'un d'eux fut même portée à *Montezuma*. Alors *Cortez* fit ce qui s'eft jamais

fait de plus hardi en politique. Il va au palais ſuivi de cinquante Eſpagnols, & accompagné de la *Dona Marina* qui lui ſert toujours d'interprète ; alors mettant en uſage la perſuaſion & la menace, il emmene l'empereur priſonnier au quartier Eſpagnol, le force à lui livrer ceux qui ont attaqué les ſiens à la Vera-Cruz, & fait mettre les fers aux pieds & aux mains de l'empereur même, comme un général qui punit un ſimple ſoldat ; enſuite il l'engage à ſe reconnaître publiquement vaſſal de *Charles-Quint.*

Montezuma & les principaux de l'empire donnent pour tribut attaché à leur hommage ſix cent mille marcs d'or pur, avec une incroyable quantité de pierreries, & d'ouvrages d'or, & tout ce que l'induſtrie de pluſieurs ſiècles avait fabriqué de plus rare. *Cortez* en mit à part le cinquième pour ſon maître ; prit un cinquième pour lui, & diſtribua le reſte à ſes ſoldats.

On peut compter parmi les plus grands prodiges, que les conquérans de ce nouveau-monde ſe déchirant eux-mêmes, les conquêtes n'en ſouffrirent pas. Jamais le vrai ne fut moins vraiſemblable. Tandis que *Cortez* était prêt de ſubjuguer l'empire du Mexique avec cinq cents hommes qui lui reſtaient, le gouverneur de Cubá, *Velaſquez*, plus offenſé de la gloire de *Cortez* ſon lieutenant que de ſon peu de ſoumiſſion, envoie preſque toutes ſes troupes, qui conſiſtaient en huit cents fantaſſins, quatre-vingts cavaliers bien montés, & deux petites pièces de canon, pour réduire *Cortez*, le prendre priſonnier, & pourſuivre le cours de ſes victoires. *Cortez* ayant d'un côté mille Eſpagnols à combattre, & le continent à retenir dans la ſoumiſſion, laiſſa quatre-vingts hommes pour lui répondre de tout le Mexique, & marcha ſuivi du reſte contre ſes compatriotes. Il en défait une partie, il gagne l'autre. Enfin cette armée qui venait pour le détruire ; ſe range ſous ſes drapeaux, & il retourne au Mexique avec elle.

L'empereur était toujours en priſon dans ſa capitale, gardé par quatre-vingts ſoldats. Celui qui les commandait, nommé *Alvaredo*, ſur un bruit vrai ou faux que les Mexicains conſpiraient pour délivrer leur maître, avait pris le tems d'une fête, où deux mille des premiers ſeigneurs étaient plongés dans l'ivreſſe de leurs liqueurs fortes : il fond ſur eux avec cinquante ſoldats, les égorge eux & leur ſuite ſans réſiſtance, & les dépouille de tous les ornemens d'or & de pierreries dont ils étaient parés pour cette fête. Cette énormité que tout le peuple attribuait avec raiſon à la rage de l'avarice, ſouleva ces hommes trop patiens : & quand *Cortez* arriva, il trouva deux cent mille Américains en armes, contre quatre-vingts Eſpagnols occupés à ſe défendre, & à garder l'empereur. Ils aſſiégèrent *Cortez* pour délivrer leur roi : ils ſe précipitèrent en foule contre les canons & les mouſquets. *Antonio de Solis* appelle cette action une révolte, & cette valeur une brutalité, tant l'injuſtice des vainqueurs a paſſé juſqu'aux écrivains.

L'empereur *Montezuma* mourut dans un de ces combats, bleſſé malheureuſement de la main de ſes ſujets. *Cortez* oſa propoſer à ce roi dont il cauſait la mort, de mourir dans le chriſtianiſme ; ſa concubine *Dona Mariana* était la catéchiſte. Le roi mourut en implorant inutilement la vengeance du ciel contre les uſurpateurs. Il laiſſa des enfans plus faibles que lui, auxquels les rois d'Eſpagne n'ont pas craint de laiſſer des terres dans le Mexique même ; & aujourd'hui les deſcendans en ligne droite de ce puiſſant empereur vivent à Mexico même. On les appelle les *comtes de Montezuma*, ils ſont de ſimples gentilshommes chrétiens, & confondus dans la foule. C'eſt ainſi que les ſultans Turcs ont laiſſé ſubſiſter à Conſtantinople une famille des *Paléologues*. Les Mexicains créèrent un nouvel empereur, animé comme eux du deſir de la vengeance. C'eſt ce fameux *Gati-*

moẓin, dont la deſtinée fut encor plus funeſte que celle de *Monteẓuma.* Il arma tout le Mexique contre les Eſpagnols.

Le déſeſpoir, l'opiniâtreté de la vengeance & de la haine, précipitait toujurs ces multitudes contre ces mêmes hommes qu'ils n'oſaient regarder auparavant qu'à genoux. Les Eſpagnols étaient fatigués de tuer, & les Américains ſe ſuccédaient en foule ſans ſe décourager. *Corteẓ* fut obligé de quitter la ville, où il eût été affamé; mais les Mexicains avaient rompu toutes les chauſſées. Les Eſpagnols firent des ponts avec les corps des ennemis; mais dans leur retraite ſanglante ils perdirent tous les tréſors qu'ils avaient ravis pour *Charles-Quint* & pour eux. Chaque jour de marche était une bataille: on perdait toujours quelque Eſpagnol, dont le ſang était payé par la mort de pluſieurs milliers de ces malheureux qui combattaient preſque nuds.

Corteẓ n'avait plus de flotte. Il fit faire par ſes ſoldats, & par les Tlaſcaliens qu'il avait avec lui, neuf bateaux, pour rentrer dans Mexico, par le lac même qui ſemblait lui en défendre l'entrée.

Les Mexicains ne craignirent point de donner un combat naval. Quatre à cinq mille canots, chargés chacun de deux hommes, couvrirent le lac, & vinrent attaquer les neuf bateaux de *Corteẓ*, ſur leſquels il y avait environ trois cents hommes. Ces neuf brigantins qui avaient du canon renverſèrent bientôt la flotte ennemie. *Corteẓ* avec le reſte de ſes troupes combattait ſur les chauſſées. Vingt Eſpagnols tués dans ce combat, & ſept ou huit priſonniers, faiſaient un événement plus important dans cette partie du monde que les multitudes de nos morts dans nos batailles. Les priſonniers furent ſacrifiés dans le temple du Mexique. Mais enfin après de nouveaux combats, on prit *Gatimoẓin* & l'impératrice ſa femme. C'eſt ce *Gatimoẓin* ſi fameux par le paroles qu'il prononça, lorſqu'un receveur des tré-

ſors du roi d'Eſpagne le fit mettre ſur des charbons ardens, pour ſavoir en quel endroit du lac il avait fait jeter ſes richeſſes ; ſon grand-prêtre condamné au même ſupplice jetait de cris ; & *Gatimozin* lui dit, *Et moi ſuis-je ſur un lit de roſes ?*

Cortez fut maître abſolu de la ville de Mexique, avec laquelle tout le reſte de l'empire tomba ſous la domination Eſpagnole, ainſi que la Caſtille d'or, le Darien, & toutes les contrées voiſines.

Quel fut le prix des ſervices inouis de *Cortez* ? Celui qu'eut *Colomb* ; il fut perſécuté, & le même évêque *Fonſeca*, qui avait contribué à faire renvoyer le découvreur de l'Amérique chargé de fers, voulut faire traiter de même le vainqueur. Enfin malgré les titres dont *Cortez* fut décoré dans ſa patrie, il y fut peu conſidéré. A peine put-il obtenir audience de *Charles-Quint* : un jour il fendit la preſſe qui entourait le coche de l'empereur, & monta ſur l'étrier de la portière. *Charles* demanda quel était cet homme ? » C'eſt, répondit *Cortez*, » celui qui vous a donné plus d'états que vos pères ne » vous ont laiſſé de villes. »



CHAPITRE

CHAPITRE QUARANTIEME.

De la conquête du Pérou.

CORTEZ ayant foumis à *Charles-Quint* plus de deux cents lieues de nouvelles terres en longueur, & plus de cent-cinquante en largeur, croyait avoir peu fait. L'ifthme qui refferre entre deux mers le continent de l'Amérique, n'eft pas de vingt-cinq lieues communes: on voit du haut d'une montagne, près de Nombre de Dios, d'un côté la mer qui s'étend de l'Amérique jufqu'à nos côtes, & de l'autre celle qui fe prolonge jufqu'aux grandes Indes. La première a été nommée *mer du Nord*, parce que nous fommes au nord; la feconde *mer du Sud*, parce que c'eft au fud que les grandes Indes font fituées. On tenta donc dès l'an 1513 de chercher par cette mer du Sud de nouveaux pays à foumettre.

Vers l'an 1527 deux fimples aventuriers, *Diego d'Almagro*, & *Francefco Pizarro*, qui même ne connaiffaient pas leurs pères, & dont l'éducation avait été fi abandonnée, qu'ils ne favaient ni lire ni écrire, furent ceux par qui *Charles-Quint* acquit de nouvelles terres plus vaftes & plus riches que le Mexique. D'abord ils reconnaiffent trois cents lieues de côtes Américaines en cinglant droit au midi; bientôt ils entendent dire que vers la ligne équinoxiale & fous l'autre tropique, il y a une contrée immenfe, où l'or, l'argent, & les pierreries font plus communs que le bois, & que le pays eft gouverné par un roi auffi defpotique que *Montezuma*; car dans tout l'univers le defpotifme eft le fruit de la richeffe.

Du pays de Cufco, & des environs du tropique du capricorne, jufqu'à la hauteur de l'ifle de Perles, qui

eſt aux ſixième degré de latitude ſeptentrionale, un ſeul roi étendait ſa domination abſolue dans l'eſpace de près de trente degrés. Il était d'une race de conquérans qu'on appellait *incas*. Le premier de ces incas qui avait ſubjugué le pays, & qui lui impoſa des loix, paſſait pour le fils du ſoleil. Ainſi les peuples les plus policés de l'ancien-monde & du nouveau, ſe reſſemblaient dans l'uſage de déifier les hommes extraordinaires, ſoit conquérans, ſoit légiſlateurs.

Garcilaſſo de la Vega, iſſu de ces incas, tranſporté à Madrid, écrivit leur hiſtoire vers l'an 1608. Il était alors avancé en âge, & ſon père pouvait aiſément avoir vu la révolution arrivée vers l'an 1530. Il ne pouvait, à la vérité, ſavoir avec certitude l'hiſtoire détaillée de ſes ancêtres. Aucun peuple de l'Amérique n'avait connu l'art de l'écriture, & ſemblables en ce point aux anciennes nations Tartares, aux habitans de l'Afrique méridionale, à nos ancêtres les Celtes, aux peuples du Septentrion. Aucune de ces nations n'eut rien qui tint lieu de l'hiſtoire. Les Péruviens tranſmettaient les principaux faits à la poſtérité, par des nœuds qu'ils faiſaient à des cordes. Mais en général les loix fondamentales, les points les plus eſſentiels de la religion, les grands exploits dégagés de détails, paſſent aſſez fidélement de bouche en bouche. Ainſi *Garcilaſſo* pouvait être inſtruit de quelques principaux événemens. C'eſt ſur ces objets ſeuls qu'on peut l'en croire. Il aſſure que dans tout le Pérou on adorait le ſoleil, culte plus raiſonnable qu'aucun autre, dans un monde à qui rien n'avait été révélé. *Pline*, chez les Romains, dans les tems les plus éclairés, n'admet point d'autre DIEU. *Platon* plus éclairé que *Pline*, avait appellé le ſoleil le fils de DIEU, la ſplendeur du père; & cet aſtre long-tems auparavant fut révéré par les mages & par les anciens Egyptiens. La même vraiſemblance & la même erreur régnèrent également dans les deux hémiſphères.

Le Péruviens avaient des obéliſques, des gnomons

réguliers, pour marquer les points des équinoxes & des solstices. Leur année était de trois cent soixante-cinq jours; peut-être la science de l'antique Egypte ne s'étendit pas au-delà. Ils avaient élevé des prodiges d'architecture, & taillé des statues avec un art surprenant. C'était la nation la plus policée & la plus industrieuse du nouveau-monde.

L'inca *Huescar*, père d'*Atabalipa*, dernier inca, sous qui ce vaste empire fut détruit, l'avait beaucoup augmenté & embelli. Cet inca qui conquit tout le pays de Quito, aujourd'hui la capitale du Pérou, avait fait par les mains de ses soldats & des peuples vaincus un grand chemin de cinq cents lieues de Cusco jusqu'à Quito, à travers des précipices comblés, & des montagnes applanies. Ce monument de l'obéissance & de l'industrie humaine n'a pas été depuis entretenu par les Espagnols. Des relais d'hommes établis de demi-lieue en demi-lieue portaient les ordres du monarque dans tout son empire. Telle était la police. Et si on veut juger de la magnificence, il suffit de savoir que le roi était porté dans ses voyages sur une trône d'or, qu'on trouva peser vingt-cinq mille ducats, & que la litières de lames d'or sur laquelle était le trône était soutenue par les premiers de l'état.

Dans les cérémonies pacifiques & religieuses à l'honneur du soleil, on formait des danses; rien n'est plus naturel; c'est un des plus anciens usages de notre hémisphère. *Huescar* pour rendre les danses plus graves, fit porter par les danseurs une chaîne d'or longue de sept cents de nos pas géométriques, & grosse comme le poignet; chaîcun en soulevait un chaînon. Il faut conclure de ce fait que l'or était plus commun au Pérou, que ne l'est parmi nous le cuivre.

François Pizarro attaqua cet empire avec deux cent cinquante fantassins, soixante cavaliers, & une douzaine de petits canons que traînaient souvent les esclaves des pays déjà domptés. Il arrive par la mer du Sud à la hauteur de

Quito par-delà l'équateur. *Atabalipa* fils d'*Huefcar* régnait alors; il était vers Quito avec environ quarante mille foldats armés de flèches & de piques d'or & d'argent. *Pizarro* commença comme *Cortez* par une ambaffade, & offrit à l'inca l'amitié de *Charles-Quint*. L'inca répond qu'il ne recevra pour amis les déprédateurs de fon empire, que quand ils auront rendu tout ce qu'ils ont ravi fur leur route: & après cette réponfe il marche aux Efpagnols. Quand l'armée de l'inca, & la petite troupe Caftilliane furent en préfence, les Efpagnols voulurent encor mettre de leur côté jufqu'aux apparences de la religion. Un moine nommé *Valverda*, fait évêque de ce pays même qui ne leur appartenait pas encor, s'avance avec un interprète vers l'inca, une bible à la main, & lui dit qu'il faut croire ce qui eft dit dans ce livre. Il lui fait un long fermon de tous les myftères du chriftianifme. Les hiftoriens ne s'accordent pas fur la manière dont le fermon fut reçu; mais ils conviennent tous que la prédication finit par le combat.

Les canons, les chevaux, & les armes de fer firent fur les Péruviens le même effet que fur les Mexicains; on n'eut guère que la peine de tuer; & *Atabalipa* arraché de fon trône d'or par les vainqueurs, fut chargé de fers.

Cet empereur pour fe procurer une liberté prompte promit une trop groffe rançon; il s'obligea, felon *Herrera* & *Zarata*, de donner autant d'or qu'une falle de fes palais pouvait en contenir, jufqu'à la hauteur de fa main, qu'il éleva en l'air au deffus de fa tête. Auffitôt fes courriers partent de tous côtés pour affembler cette rançon immenfe; l'or & l'argent arrivent tous les jours au quartier des Efpagnols; mais foit que les Péruviens fe laffaffent de dépouiller l'empire pour un captif, foit qu'*Atabalipa* ne les prefsât pas, on ne remplit point toute l'étendue de fes promeffes. Les efprits des vainqueurs s'aigrirent; leur avarice trompée monta à cet

excès de rage, qu'ils condamnèrent l'empereur à être brûlé vif; toute la grace qu'ils lui promirent, c'eſt qu'en cas qu'il voulût mourir chrétien on l'étranglerait avant de le brûler. Ce même évêque *Valverda* lui parla de chriſtianiſme par un interprète; il le baiſa, & immédiatement après on le pendit; & on le jeta dans les flammes. Le malheureux *Garcilaſſo*, inca, devenu Eſpagnol, dit qu'*Atabalipa* avait été très-cruel envers ſa famille, & qu'il méritait la mort; mais il n'oſe pas dire que ce n'était point aux Eſpagnols à le punir. Quelques écrivains témoins oculaires comme *Zarata*, prétendent que *François Pizarro* était déja parti pour aller porter à *Charles-Quint* une partie des tréſors d'*Atabalipa* & que d'*Almagro* ſeul fut coupable de cette barbarie. Cet évêque de Chiapa, que j'ai déjà cité, ajoute qu'on fit ſouffrir le même ſupplice à pluſieurs capitaines Péruviens, qui par une généroſité auſſi grande que la cruauté des vainqueurs, aimèrent mieux recevoir la mort que de découvrir les tréſors de leurs maîtres.

Cependant de la rançon déjà payée par *Atabalipa*, chaque cavalier Eſpagnol eut deux cent quarante marcs en or pur; chaque fantaſſin en eut cent ſoixante: on partagea dix fois environ autant d'argent dans la même proportion; ainſi le cavalier eut un tiers de plus que le fantaſſin. Les officiers eurent des richeſſes immenſes; & on envoya à *Charles-Quint* trente mille marcs d'argent, trois mille d'or non travaillé, & vingt mille marcs peſant d'argent avec deux mille d'or en ouvrages du pays. l'Amérique lui aurait ſervi à tenir ſous le joug une partie de l'Europe, & ſur-tout les papes, qui lui avaient adjugé ce nouveau-monde, s'il avait reçu ſouvent de pareils tributs.

On ne ſait ſi on doit plus admirer le courage opiniâtre de ceux qui découvrirent & conquirent tant de terres, ou plus déteſter leur férocité: la même ſource, qui eſt l'avarice, produiſit tant de bien & tant de mal *Diego*

d'*Almagro* marche à Cufco à travers des multitudes qu'il faut écarter ; il pénètre jufqu'au Chili par-delà le tropique du Capricorne. Par-tout on prend poffeffion au nom de *Charles-Quint.* Bientôt après la difcorde fe met entre les vainqueurs de Pérou, comme elle avait divifé *Velafquez* & *Fernand Cortez* dans l'Amérique feptentrionale.

Diego d'*Almagro* & *Francefco Pizarro* font la guerre civile dans Cufco même, la capitale des incas. Toutes les recrues qu'ils avaient reçues d'Europe, fe partagent, & combattent pour le chef qu'elles choififfent. Ils donnent un combat fanglant fous les murs de Cufco, fans que les Péruviens ofent profiter de l'affaibliffement de leur ennemi commun ; au contraire il y avait des Péruviens dans chaque armée ; ils fe battaient pour leurs tyrans ; & les multitudes de péruviens difperfés, attendaient ftupidement à quel parti de leurs deftructeurs ils feraient foumis, & chaque parti n'était que d'environ trois cents hommes, tant la nature à donné en tout la fupériorité aux Européans fur les habitans du nouveau-monde. Enfin d'*Almagro* fut fait prifonnier, & fon rival *Pizarro* lui fit trancher la tête ; mais bientôt aprês il fut affaffiné lui-même par les amis d'*Almagro.*

Déjà fe formait dans tout le nouveau-monde le gouvernement Efpagnol. Les grandes provinces avaient leurs gouverneurs. Des audiences, qui font à-peu-près ce que font nos parlemens, étaient établies : des archevêques, des évêques, des tribunaux d'inquifition, toute la hiérarchie eccléfiaftique exerçait fes fonctions comme à Madrid, lorfque les capitaines qui avaient conquis le Pérou pour l'empereur *Charles-Quint*, voulurent le prendre pour eux-mêmes. Un fils d'*Almagro* fe fit reconnaître roi du Pérou ; mais d'autres Efpagnols aimant mieux obéir à leur maître qui demeurait en Europe, qu'à leur compagnon qui devenait leur fouverain, le prirent & le firent périr par la main du bourreau. Un frère de

François Pizarro eut la même ambition & le même ſort Il n'y eut contre *Charles-Quint* de révoltes que celles des Eſpagnols même, & pas une des peuples ſoumis.

Au milieu de ces combats, que les vainqueurs livraient entr'eux, ils découvrirent les mines du Potoſi, que les Péruviens même avaient ignorées. Ce n'eſt point exagérer de dire que la terre de ce canton était toute d'argent : elle eſt encor aujourd'hui très-loin d'être épuiſée. Les Péruviens travaillèrent à ces mines pour les Eſpagnols comme pour les vrais propriétaires. Bientôt après on joignit à ces eſclaves des nègres qu'on achetait en Afrique, & qu'on tranſportait au Pérou comme des animaux deſtinés au ſervice des hommes.

On ne traitait en effet ni ces nègres, ni les habitans du nouveau-monde, comme une eſpèce humaine. Ce *las Caſas* religieux dominicain évêque de Chiapa, duquel nous avons parlé, touchés des cruautés de ſes compatriotes, & des misères de tant de peuples, eut le courage de s'en plaindre à *Charles-Quint*, & à ſon fils *Philippe II.* par les mémoires que nous avons encor. Il y repréſente preſque tous les Américains, comme des hommes doux & timides, d'un tempérament faible qui les rend naturellement eſclaves. Il dit que les Eſpagnols ne regardèrent dans cette faibleſſe que la facilité qu'elle donnait aux vainqueurs de les détruire ; que dans Cuba, dans la Jamaïque, dans les iſles voiſines, ils firent périr plus de douze cent mille hommes, comme des chaſſeurs qui dépeuplent une terre de bêtes fauves. *Je les ai vus*, dit-il, *dans l'iſle St. Domingue & dans la Jamaïque, remplir les campagnes de fourches patibulaires, auxquelles ils pendaient ces malheureux treize à treize, en l'honneur, diſaient-ils, des treize apôtres. Je les ai vus donner des enfans à dévorer à leurs chiens de chaſſe.*

Un cacique de l'iſle de Cuba nommé *Hatucu*, condamné par eux à périr par le feu, pour n'avoir pas donné aſſez d'or, fut remis avant qu'on allumât le bûcher entre les

mains d'un franciſcain, qui l'exhortait à mourir chrétien, & qui lui promettait le ciel. Quoi! les Eſpagnols iront donc au ciel, demandait le cacique? Oui ſans doute, diſait le moine. Ah, s'il eſt ainſi, que je n'aille point au ciel, repliqua ce prince! Un cacique de la nouvelle Grenade, qui eſt entre le Pérou & le Mexique, fut brûlé publiquement pour avoir promis en vain de remplir d'or la chambre d'un capitaine.

Des milliers d'Américains ſervaient aux Eſpagnols de bêtes de ſomme, & on les tuait quand leur laſſitude les empêchait de marcher. Enfin ce témoin occulaire affirme, que dans les iſles & ſur la terre-ferme, ce petit nombre d'Européans a fait périr plus de douze millions d'Américains. *Pour vous juſtifier*, ajoute-t-il, *vous dites que ces malheureux s'étaient rendus coupables de ſacrifices humains; que, par exemple, dans le temple du Mexique on avait ſacrifié vingt mille hommes: je prends à témoin le ciel & la terre, que les Mexicains uſant du droit barbare de la guerre, n'avaient pas fait ſouffrir la mort dans leurs temples à cent cinquante priſonniers.*

De tous ce que je viens de citer, il réſulte que probablement les Eſpagnols avaient beaucoup exagéré les dépravations des Mexicains, & que l'évêque de Chiapa outrait auſſi quelquefois ſes reproches contre ſes compatriotes. Obſervons ici que ſi on reproche aux Mexicains d'avoir quelquefois ſacrifié des ennemis vaincus au DIEU de la guerre, jamais les Péruviens ne firent de tels ſacrifices au ſoleil, qu'ils regardaient comme le DIEU bienfaiſant de la nature. La nation du Pérou était peut-être la plus douce de toute la terre.

Enfin les plaintes réitérées de *las Caſas* ne furent pas inutiles. Les loix envoyées d'Europe ont un peu adouci le ſort des Américains. Ils ſont aujourd'hui ſujets ſoumis & non eſclaves.

CHAPITRE QUARANTE-UNIEME.

Du premier voyage autour du monde.

Ce mélange de grandeur & de cruauté étonne & indigne. Trop d'horreurs déshonorent les grandes actions des vainqueurs de l'Amérique; mais la gloire de *Colomb* eſt pure. Telle eſt celle de *Magalhaens*, que nous nommons *Magellan*, qui entreprit de faire par mer le tour du globe, & de *Sébaſtien Cano*, qui acheva le premier ce prodigieux voyage, qui n'eſt plus un prodige aujourd'hui.

Ce fut en 1519, dans le commencement des conquêtes Eſpagnoles en Amérique, & au milieu des grands ſuccès des Portugais en Aſie & en Afrique, que *Magellan* découvrit pour l'Eſpagne le détroit qui porte ſon nom, qu'il entra le premier dans la mer du Sud, & qu'en voguant de l'occident à l'orient il trouva les iſles qu'on nomma depuis *Marianes*.

Ces iſles Marianes ſituées près de la ligne méritent une attention particulière. Les habitans ne connaiſſaient point le feu, & il leur était abſolument inutile. Ils ſe nourriſſaient des fruits que leurs terres produiſent en abondance, ſur-tout du cacao, du ſago qui eſt fort au deſſus du riz, & d'une pâte qui a le goût du meilleur pain, & qui ſe forme dans une gouſſe au haut d'un grand arbre; on prétend que la durée ordinaire de leur vie eſt de cent vingt ans. On en dit autant des Braſiliens. Ces inſulaires n'étaient ni ſauvages, ni cruels; aucune des commodités qu'ils pouvaient deſirer ne leur manquait. Leurs maiſons bâties de planches de cacaotiers, induſtrieuſement façonnées, étaient propres & régulières. Ils cultivaient des jardins plantés avec art; & peut-être étaient-ils les moins malheureux, & les moins

méchans de tous les hommes. Cependant les Portugais appellèrent leur pays *les isles des larrons*, parce que ces peuples ignorant le tien & le mien mangèrent quelques provisions d'un vaisseau. Il n'y avait pas plus de religion chez eux que chez les Hottentots, ni chez beaucoup de nations Africaines & Américaines. Mais au-delà de ces isles en tirant vers les Moluques, il y en a d'autres où la religion mahométane avait été portée du tems des califes. Les mahométans y avaient abordé par la mer de l'Inde, & les chrétiens y venaient par la mer du Sud. Si les mahométans Arabes avaient connu la boussole, c'était à eux à découvrir l'Amérique; ils étaient dans le chemin; mais ils n'ont jamais navigé plus loin qu'à l'isle de Mindanao, à l'ouest des Manilles. Ce vaste archipel était peuplé d'hommes d'espèces différentes, les uns blancs, les autres noirs, les autres olivâtres ou rouges. On a toujours trouvé la nature plus variée dans les climats chauds que dans ceux du Septentrion.

Au reste ce *Magellan* était un Portugais, auquel on avait refusé une augmentation de paye de six écus. Ce refus le détermina à servir l'Espagne, & à chercher par l'Amérique un passage pour aller partager les possessions des Portugais en Asie. En effet, ses compagnons après sa mort s'établirent à Tidor, la principale des isles Moluques où croissent les plus précieuses épiceries.

Les Portugais furent étonnés d'y trouver les Espagnols, & ne purent comprendre comment ils y avaient abordé par la mer Orientale, lorsque tous les vaisseaux du Portugal ne pouvaient venir que de l'Occident. Ils ne soupçonnaient pas que les Espagnols eussent fait une partie du tour du globe. Il fallut une nouvelle géographie pour terminer le différend des Espagnols & des Portugais, & pour réformer l'arrêt que la cour de Rome avait porté sur leurs prétentions & sur les limites de leurs découvertes.

Il faut savoir que quand le célèbre prince *Dom Henri* commençait à reculer pour nous les bornes de l'uni-

vers, les Portugais demandèrent aux papes la possession de tout ce qu'ils découvriraient. La coutume subsistait de demander des royaumes au St. Siége, depuis que *Grégoire VII.* s'était mis en possession de les donner: on croyait par-là s'assurer contre une usurpation étrangère, & intéresser la religion à ces nouveaux établissemens. Plusieurs pontifes confirmèrent donc au Portugal les droits qu'il avait acquis & qu'ils ne pouvaient lui ôter.

Lorsque les Espagnols commençaient à s'établir dans l'Amérique, le pape *Alexandre VI.* divisa les deux nouveaux-mondes, l'Américain & l'Asiatique, en deux parties : tout ce qui était à l'orient des isles Açores devait appartenir au Portugal; tout ce qui était à l'occident fut donné à l'Espagne; on traça une ligne sur le globe, qui marqua les limites de ces droits réciproques, & qu'on appelle *la ligne de marcation.* Le voyage de *Magellan* dérangea la ligne du pape. Les isles Marianes, les Philippines, les Moluques, se trouvaient à l'orient des découvertes Portugaises. Il fallut donc tracer une autre ligne, qu'on appella de *démarcation.* Qu'y a-t-il de plus étonnant, où qu'on ait découvert tant de pays, ou que des évêques de Rome les aient donnés tous?

Toutes ces lignes furent encor dérangées, lorsque les Portugais abordèrent au Brésil; elle ne furent pas plus respectées par les Français & par les Anglais, qui s'établirent ensuite dans l'Amérique septentrionale. Il est vrai que les Anglais sur-tout n'ont fait que glaner après les riches moissons des Espagnols : mais enfin ils y ont eu des établissemens considérables.

Le funeste effet de toutes ces découvertes & de ces transplantations a été que nos nations commerçantes se sont fait la guerre en Amérique & en Asie, toutes les fois qu'elles se la sont déclarée en Europe. Elles ont réciproquement détruit leurs colonies naissantes. Les premiers voyages ont eu pour objet d'unir toutes les na-

tions. Les derniers ont été entrepris pour nous détruire au bout du monde.

C'eſt un grand problême de ſavoir ſi l'Europe a gagné en ſe portant en Amérique. Il eſt certain que les Eſpagnols en retirèrent d'abord des richeſſes immenſes : mais l'Eſpagne a été dépeuplée & ces tréſors partagés à la fin par tant d'autres nations, ont remis l'égalité qu'ils avaient d'abord ôtée. Le prix des denrées a augmenté par-tout. Ainſi perſonne n'a réellement gagné. Il reſte à ſavoir ſi la cochenille & le quinquina ſont d'un aſſez grand prix pour compenſer la perte de tant d'hommes.



CHAPITRE QUARANTE-DEUXIEME.

Du Bréſil.

QUAND les Eſpagnols envahiſſaient la plus riche partie du nouveau-monde, les Portugais ſurchargés des tréſors de l'ancien, négligeaient le Bréſil, qu'ils découvrirent en 1500, mais qu'ils ne cherchaient pas.

Leur amiral *Cabral*, après avoir paſſé les iſles du Cap-Verd, pour aller par la mer auſtrale d'Afrique aux côtes du Malabar, prit tellement le large à l'occident, qu'il vit cette terre du Bréſil, qui de tout le continent Américain eſt le plus voiſin de l'Afrique ; il n'y a que trente degrés en longitude de cette terre au mont Atlas ; c'était celle qu'on devait découvrir la première. On la trouva fertile ; il y règne un printems perpétuel. Tous les habitans grands, bien-faits, vigoureux, d'une couleur rougeâtre, marchaient nuds, à la réſerve d'une large ceinture qui leur ſervait de poche.

C'étaient des peuples chaſſeurs, par conſéquent n'ayant pas toujours une ſubſiſtance aſſurée ; de là néceſſairement féroces, ſe faiſant la guerre avec leurs flèches & leurs

maſſues pour quelques pièces de gibier, comme les barbares policés de l'ancien continent la font pour quelques villages. La colère, le reſſentiment d'une injure les armait ſouvent, comme on le raconte des premiers Grecs & des Aſiatiques. Ils ne ſacrifiaient point d'hommes, parce que n'ayant aucun culte religieux, ils n'avaient point de ſacrifices à faire ainſi que les Mexicains, mais ils mangeaient leurs priſonniers de guerre; & *Améric Veſpuce* rapporte dans une de ſes lettres, qu'ils furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européans ne mangeaient pas leurs priſonniers.

Au reſte, nulles loix chez les Braſiliens que celles qui s'établiſſaient au haſard pour le moment préſent par la peuplade aſſemblée; l'inſtinct ſeul les gouvernait. Cet inſtinct les portait à chaſſer quand ils avaient faim, à ſe joindre à des femmes quand le beſoin le demandait, & à ſatisfaire ce beſoin paſſager avec des jeunes gens.

Ces peuples ſont une preuve aſſez forte que l'Amérique n'avait jamais été connue de l'ancien-monde; on auroit porté quelque religion dans cette terre peu éloignée de l'Afrique. Il eſt bien difficile qu'il n'y eût reſté quelque trace de cette religion quelle qu'elle fût; on n'y en trouva aucune. Quelques charlatans portant des plumes ſur la tête, excitaient les peuples au combat, leur faiſaient remarquer la nouvelle lune, leur donnaient des herbes qui ne guériſſaient pas leurs maladies. Mais qu'on ait vu chez eux des prêtres, des autels, un culte, c'eſt ce qu'aucun voyageur n'a dit, malgré la pente à le dire.

Les Mexicains, les Péruviens, peuples policés, avaient un culte établi. La religion chez eux maintenait l'état, parce qu'elle était entiérement ſubordonnée au prince; mais il n'y avait point d'état chez les ſauvages ſans beſoin & ſans police.

Le Portugal laiſſa pendant près de cinquante ans languir les colonies que leurs marchands avaient envoyées au Bréſil. Enfin en 1559 on y fit des établiſſements ſolides,

& les rois de Portugal eurent à la fois les tributs des deux mondes. Le Bréſil augmenta les richeſſes des Eſpagnols quand leur roi *Philippe II.* s'empara du Portugal en 1581. Les Hollandais le prirent preſque tout entier ſur les Eſpagnols depuis 1625 juſqu'à 1630.

Ces mêmes Hollandais enlevaient à l'Eſpagne tout ce que le Portugal avait établi dans l'ancien-monde & dans le nouveau. Enfin, lorſque le Portugal eut ſecoué le joug des Eſpagnols, il ſe remit en poſſeſſion des côtes du Bréſil. Ce pays a produit à ces nouveaux maîtres, ce que le Mexique, le Pérou, & les iſles donnaient aux Eſpagnols, de l'or, de l'argent, des denrées précieuſes. Dans nos derniers tems même on y a découvert des mines de diamans, auſſi abondantes que celles de Golconde. Mais qu'eſt-il arrivé? tant de richeſſes ont appauvri les Portugais. Les colonies d'Aſie du Bréſil avaient enlevé beaucoup d'habitans. Les autres comptant ſur l'or & les diamans, ont ceſſé de cultiver les véritables mines, qui ſont l'agriculture & les manufactures. Leurs diamans & leur or ont payé à peine les choſes néceſſaires que les Anglais leur ont fournies; c'eſt pour l'Angleterre en effet que les Portugais ont travaillé en Amérique. Enfin, en 1756, quand Lisbonne a été renverſée par un tremblement de terre, il a fallu que Londres envoyât juſqu'à de l'argent monnoyé au Portugal qui manquait de tout. Dans ce pays le roi eſt riche, & le peuple pauvre.



CHAPITRE QUARANTE-TROISIEME.

Des possessions des Français en Amérique.

LES Espagnols tiraient déjà du Mexique & du Pérou des trésors immenses, qui pourtant à la fin ne les ont pas beaucoup enrichis ; quand les autres nations jalouses & excitées par leur exemple n'avaient pas encor dans les autres parties de l'Amérique une colonie qui leur fût aventageuse.

L'amiral *Coligni* qui avait en tout de grandes idées, imagina en 1557 sous *Henri II.* d'établir les Français & sa secte dans le Brésil ; un chevalier de *Villegagnon* alors calviniste, y fut envoyé. *Calvin* s'intéressa à l'entreprise, les Genevois n'étaient pas alors d'aussi bons commerçans qu'aujourd'hui. *Calvin* envoya plus de prédicans que de cultivateurs. Ces ministres qui voulaient dominer, eurent avec le commandant de violentes querelles ; ils excitèrent une sédition. La colonie fut divisée ; les Portugais la détruisirent. *Villegagnon* renonça à *Calvin* & à ses ministres ; il les traita de perturbateurs ; ceux-ci le traitèrent d'athée, & le Brésil fut perdu pour la France, qui n'a jamais su faire de grands établissemens au-dehors.

On disait que la famille des incas s'était retirée dans ce vaste pays dont les limites touchent à celles du Pérou ; que c'était-là que la plupart des Péruviens avaient échappé à l'avarice & à la cruauté des chrétiens d'Europe qui habitaient au milieu des terres, près d'un certain lac Parima dont le sable était d'or ; qu'il y avait une ville dont les toits étaient couverts de ce métal ; les Espagnols appellaient cette ville *Eldorado* ; ils la cherchèrent long-tems.

Ce nom d'Eldorado éveilla toutes les puissances. La

reine *Elizabeth* envoya en 1596 une flotte ſous le commandement du ſavant & malheureux *Raleig*, pour diſputer aux Eſpagnols ces nouvelles dépouilles. *Raleig* en effet pénétra dans le pays habité par des peuples rouges. Il prétend qu'il y a une nation dont les épaules ſont auſſi hautes que la tête. Il ne doute point qu'il n'y ait des mines : il rapporta une centaine de grandes plaques d'or, & quelques morceaux d'or ouvragés. Mais enfin, on ne trouva ni de ville d Eldorado, ni de lac Parima. Les Français après pluſieurs tentatives, s'établirent en 1664 à la pointe de cette grande terre dans l'iſle de Cayenne, qui n'a qu'environ quinze lieues communes de tour. C'eſt-là ce qu'on nomma *la France équinoxiale.* Cette France ſe réduiſit à un bourg compoſé d'environ cent cinquante maiſons de terre & de bois ; & l'iſle de Cayenne n'a valu quelque choſe que ſous *Louis XIV.* qui le premier des rois de France encouragea véritablement le commerce maritime ; encor cette iſle fut-elle enlevée au Français par les Hollandais dans la guerre de 1672. Mais une flotte de *Louis XIV.* la reprit. Elle fournit aujourd'hui un peu d'indigo & de mauvais café. La Guiana était dit-on, le plus beaux pays de l'Amérique où les Français puſſent s'établir, & c'eſt celui qu'ils négligèrent.

On leur parla de la Floride entre l'ancien & le Nouveau-Mexique. Les Eſpagnols étaient déjà en poſſeſſion d'une partie de la Floride, à laquelle même ils avaient donné ce nom. Mais comme un armateur Français prétendait y avoir abordé à-peu-près dans le même tems qu'eux, c'était un droit à diſputer ; les terres des Américains devant appartenir, par notre droit des gens, ou de raviſſeurs, non-ſeulement à celui qui les envahiſſait le premier, mais à celui qui diſait le premier les avoir vues.

L'amiral *Coligni* y avait envoyé ſous *Charles IX.* vers l'an 1564, une colonie huguenote, voulant toujours

jours établir ſa religion en Amérique, comme les Eſpagnols y avaient porté la leur. Les Eſpagnols ruinèrent cet établiſſement, & pendirent aux arbres tous les Français avec un grand écriteau au dos; *Pendus, non comme Français, mais comme hérétiques.*

Quelque tems après un Gaſcon, nommé le chevalier de *Gourgues*, ſe mit à la tête de quelques corſaires pour eſſayer de reprendre la Floride. Il s'empara d'un petit fort Eſpagnol, & fit pendre à ſon tour les priſonniers, ſans oublier de leur mettre un écriteau; *Pendus non comme Eſpagnols, mais comme voleurs & Maranes.* Déjà les peuples de l'Amérique voyaient leurs déprédateurs Européans les venger en s'exterminant les uns les autres: & ils ont eu ſouvent cette conſolation.

Après avoir pendu des Eſpagnols, il fallut pour ne le pas être, évacuer la Floride, à laquelle les Français renoncèrent. C'était un pays meilleur encor que la Guiane. Mais les guerres affreuſes de religion qui ruinaient alors les habitans de la France, ne leur permettaient pas d'aller égorger, & convertir des ſauvages, ni de diſputer ce beau pays aux Eſpagnols.

Déjà les Anglais ſe mettaient en poſſeſſion des meilleurs terres & des plus avantageuſement ſituées qu'on puiſſe poſſéder dans l'Amérique ſeptentrionale, au-delà de la Floride, quand deux ou trois marchands de Normandie, ſur la légère eſpérance d'un petit commerce de pelleterie, équipèrent quelques vaiſſeaux, & établirent une colonie dans le Canada, pays couvert de neiges & de glaces huit mois de l'année, habité par des barbares, des ours & des caſtors. Cette terre découverte auparavant dès l'an 1535, avait été abandonnée; mais enfin après pluſieurs tentatives mal appuyées par un gouvernement qui n'avait point de marine, une petite compagnie de marchands de Dieppe & de St. Malo, fonda Québec en 1608, c'eſt-à-dire, bâtit quelques cabanes;

& ces cabanes ne ſont devenues une ville que ſous *Louis XIV.*

Cet établiſſement, celui de Louiſbourg, & tous les autres dans cette nouvelle France, ont été toujours très-pauvres, tandis qu'il y a quinze mille carroſſes dans la ville de Mexique, & davantage dans celle de Lima. Ces mauvais pays n'en ont pas moins été un ſujet de guerre preſque continuel, ſoit avec les naturels, ſoit avec les Anglais, qui poſſeſſeurs des meilleurs territoires, ont voulu ravir celui des Français, pour être les ſeuls maîtres du commerce de cette partie boréale du monde.

Les peuples qu'on trouva dans le Canada n'étaient pas de la nature de ceux du Mexique & du Pérou & du Bréſil. Ils leur reſſemblaient en ce qu'ils ſont privés de poil comme eux, & qu'ils n'en ont qu'aux ſourcils & à la tête. Ils en diffèrent par la couleur qui approche de la nôtre; ils en diffèrent encor plus par la fierté & le courage. Ils ne connurent jamais le gouvernement monarchique; l'eſprit républicain a été le partage de tous les peuples du Nord dans l'ancien-monde & dans le nouveau. Tous les habitans de l'Amérique ſeptentrionale des montagnes, des Apalaches au détroit de *David*, ſont des payſans & des chaſſeurs diviſés en bourgades; inſtitution naturelle de l'eſpèce humaine. Nous leur avons rarement donné le nom d'Indiens, dont nous avions très-mal-à-propos déſigné les peuples du Mexique, du Pérou & du Bréſil. On n'appella ce pays, *les Indes*, que parce qu'il en venait autant de tréſors que de l'Inde véritable. On ſe contenta de nommer les Américains du nord *ſauvages*, ils l'étaient moins à quelques égards que les payſans de nos côtes Européanes, qui ont ſi long-tems pillé de droit les vaiſſeaux naufragés, & tué les navigateurs. La guerre, ce crime & ce fléau de tous les tems & de tous les hommes, n'avait pas chez eux comme chez nous l'intérêt pour

motif; c'était d'ordinaire l'insulte & la vengeance qui en étaient le sujet, comme chez les Brasiliens & chez tous les sauvages.

Ce qu'il y avait de plus horrible chez les Canadiens, est qu'ils faisaient mourir dans les supplices leurs ennemis captifs, & qu'ils les mangeaient. Cette horreur leur était commune avec les Brasiliens éloignés d'eux de cinquante degrés. Les uns & les autres mangeaient un ennemi comme le gibier de leur chasse. C'est un usage qui n'est pas de tous les jours; mais il a été commun à plus d'un peuple, & nous en avons traité à part.

C'était dans ces terres stériles & glacées du Canada que les hommes étaient souvent antropophages; ils ne l'étaient point dans l'Acadie, pays meilleurs où l'on ne manque pas de nourriture. Ils ne l'étaient point dans le reste du continent, excepté dans quelques parties du Brésil, & chez les Cannibales des isles Caraïbes.

Quelques jésuites & quelques huguenots rassemblés par une fatalité singulière, cultivèrent la colonie naissante du Canada; elle s'allia ensuite avec les Hurons qui faisaient la guerre aux Iroquois. Ceux-ci nuisirent beaucoup à la colonie, prirent quelques jésuites prisonniers, &, dit-on, les mangèrent. Les Anglais ne furent pas moins funestes à l'établissement de Québec. A peine cette ville commençait à être bâtie & fortifiée qu'ils l'attaquèrent. Ils prirent toute l'Acadie; cela ne veut dire autre chose, sinon qu'ils détruisirent des cabanes de pêcheurs.

Les Français n'avaient donc dans ce tems-là aucun établissement hors de France, & pas plus en Amérique qu'en Asie.

La compagnie de marchands qui s'était ruinée dans ces entreprises, espérant réparer ses pertes, pressa le cardinal de *Richelieu* de la comprendre dans le traité de St. Germain fait avec les Anglais. Cet peuples rendirent le peu qu'ils avaient envahi, dont ils ne faisaient alors

aucun cas, & ce peu devint enſuite la Nouvelle-France. Cette Nouvelle-France reſta long-tems dans un état miſérable ; la pêche de la morue rapporta quelques légers profits qui ſoutinrent la compagnie. Les Anglais informés de ces petits profits prirent encor l'Acadie.

Ils la rendirent encor au traité de Bréda. Enfin ils la prirent cinq fois ; & s'en ſont conſervé la propriété par la paix d'Utrecht ; paix alors heureuſe qui eſt devenue depuis funeſte à l'Europe. Car nous verrons que les miniſtres qui firent ce traité, n'ayant pas déterminé les limites de l'Acadie, l'Angleterre voulant les étendre, & la France les reſſerrer ; ce coin de terre a été le ſujet d'une guerre violente en 1755 entre ces deux nations rivales ; & cette guerre à produit celle de l'Allemagne, qui n'y avait aucun rapport. La complication des intérêts politiques eſt venue au point qu'un coup de canon tiré en Amérique peut être le ſignal de l'embraſement de l'Europe.

La petite iſle du cap Breton, où eſt Louiſbourg, la rivière de St. Laurent, Québec, le Canada demeurèrent donc à la France en 1713. Ces établiſſemens ſervirent plus à entretenir la navigation, & à former des matelots, qu'ils ne rapportèrent de profit. Québec contenait environ ſept mille habitans ; les dépenſes de la guerre pour conſerver ces pays coûtaient plus qu'ils ne vaudront jamais ; & cependant elles paraiſſaient néceſſaires.

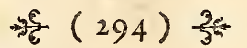
On a compris dans la Nouvelle-France un pays immenſe qui touche d'un côté au Canada, de l'autre au Nouveau-Mexique, & dont les bornes vers le nord-oueſt ſont inconnues ; on l'a nommé *Miſſiſſipi*, du nom du fleuve qui deſcend dans le golfe du Mexique ; & *Louiſiane*, du nom de *Louis XIV*.

Cette étendue de terre était à la bienſéance des Eſpagnols, qui n'ayant que trop de domaines en Amérique, ont négligé cette poſſeſſion, d'autant plus qu'ils n'y ont pas trouvé d'or. Quelques Français du Canada s'y tranſportèrent, en deſcendant par le pays & la rivière

des Ilinois, & en essuyant toutes les fatigues & tous les dangers d'un tel voyage. C'est comme si on voulait aller en Egypte par le cap de Bonne-Espérance, au lieu de prendre la route de Damiette. Cette grande partie de la Nouvelle-France fut jusqu'en 1708 composée d'une douzaine de familles errantes dans des deserts & dans des bois.

Louis XIV. accablé alors de malheurs voyait dépérir l'ancienne France, & ne pouvait penser à la nouvelle. L'état était épuisé d'hommes & d'argent. Il est bon de savoir que dans cette misère publique deux hommes avaient gagné chacun environ quarante millions, l'un par un grand commerce dans l'Inde ancienne, tandis que la compagnie des Indes établie par *Colbert* était détruite, l'autre par des affaires avec un ministère malheureux, obéré & ignorant. Le grand négociant qui se nommait *Crozoat*, étant assez riche & assez hardi pour risquer une partie de ses trésors, se fit concéder la Louisiane par le roi, à condition que chaque vaisseau que lui & ses associés enverraient, y porteraient six garçons & six filles pour peupler. Le commerce & la population y languirent également.

Après la mort de *Louis IV.* l'Ecossais *Law* ou *Lass*, homme extraordinaire, dont plusieurs idées ont été utiles, & d'autres pernicieuses, fit accroire à la nation que la Louisiane produisait autant d'or que le Pérou, & allait fournir autant de soie que la Chine. Ce fut la première époque du fameux systême de *Lass*. On envoya des colonies au Mississipi; on grava le plan d'une ville magnifique & régulière, nommée *la Nouvelle-Orléans*. Les colons périrent la plûpart de misère, & la ville se réduisit à quelques méchantes maisons. Peut-être un jour, s'il y a des millions d'habitans de trop en France, sera-t-il avantageux de peupler la Louisiane; mais il est plus vraisemblable qu'il faudra l'abandonner.





CHAPITRE QUARANTE-QUATRIEME.

Des iſles Françaiſes & des flibuſtiers.

Les poſſeſſions les plus importantes que les Français ont acquiſes avec le tems, ſont, la moitié de l'iſle St. Domingue, la Martinique, la Guadaloupe, & quelques petites iſles Antilles; ce n'eſt pas la deux-centième partie des conquêtes Eſpagnoles, mais on en a tiré enfin de grands avantages.

St. Domingue eſt cette même iſle Hiſpaniola, que les habitans nommaient *Aïti*, découverte par *Colomb*, & dépeuplée par les Eſpagnols; les Français n'ont pas trouvé dans la partie qu'ils habitent l'or & l'argent qu'on y trouvait autrefois, ſoit que les métaux demandent une longue ſuite de ſiècles pour ſe former, ſoit plutôt qu'il n'y en ait qu'une quantité déterminée dans la terre, & que la mine ne renaiſſe plus; l'or & l'argent en effet n'étant point des mixtes, il eſt difficile de concevoir ce qui les reproduirait. Il y a encor des mines de ces métaux dans le terrain qui reſte aux Eſpagnols; mais les frais n'étant pas compenſés par le profit, on a ceſſé d'y travailler.

La France n'eſt entrée en partage de cette iſle avec l'Eſpagne, que par la hardieſſe déſeſpérée d'un peuple nouveau, que le haſard compoſa d'Anglais, de Bretons, & ſur-tout de Normans. On les a nommé *boucaniers*, & *flibuſtiers*; leur union & leur origine furent à-peu-près celle des anciens Romains; leur courage fut plus impétueux & plus terrible. Imaginez des tigres qui auraient un peu de raiſon; voilà ce qu'étaient les flibuſtiers; voici leur hiſtoire.

Il arriva vers l'année 1625 que des aventuriers Français & Anglais abordèrent en même tems dans une iſle

des Caraïbes, nommée *St. Christophe* par les Espagnols, qui donnaient presque toujours le nom d'un saint aux pays dont ils s'emparaient, & qui égorgeaient les naturels au nom d'un saint. Il fallut que ces nouveaux venus, malgré l'antipatie naturelle des deux nations, se réunissent contre les Espagnols. Ceux-ci maîtres de toutes les isles voisines comme du continent, vinrent avec des forces supérieures. Le commandant Français échappa & retourna en France. Le commandant Anglais capitula; les plus déterminés des Français & des Anglais gagnèrent dans des barques l'isle de St. Dominigue, & s'établirent dans un endroit inabordable de la côte, au milieu des rochers. Ils fabriquèrent de petits canots à la manière des Américains, & s'emparèrent de l'isle de la Tortue. Plusieurs Normans allèrent grossir leur nombre comme au douzième siècle ils allaient à la conquête de la Pouille, & dans le dixième à la conquête de l'Angleterre; ils eurent toutes les aventures heureuses & malheureuses que pouvait attendre un ramas d'hommes sans loi, venus de Normandie & d'Angleterre dans le golfe du Mexique.

Cromwel en 1655 envoya une flotte qui enleva la Jamaïque aux Espagnols; on n'en serait point venu à bout sans ces flibustiers. Ils pirataient par-tout, & plus occupés de piller que de conserver, ils laissèrent pendant une de leurs courses reprendre par les Espagnols la Tortue. Ils la reprirent ensuite; le ministère de France fut obligé de nommer pour commandant à la Tortue celui qu'ils avaient choisi; ils infestèrent la mer du Mexique, & se firent des retraites dans plusieurs isles. Le nom qu'ils prirent alors fut celui des *frères de la Côte.* Ils s'entassaient dans un misérable canot, qu'un coup de canon ou de vent aurait brisé, & allaient à l'abordage des plus gros vaisseaux Espagnols, dont quelquefois ils se rendaient maîtres. Point d'autres loix parmi eux que celle du partage égal des dépouilles, point d'autre religion que la naturelle, de laquelle encor ils s'écartaient monstrueusement.

Ils ne furent pas à portée de ravir des épouſes, comme on l'a conté des compagnons de *Romulus*; ils obtinrent qu'on leur envoyât cent filles de France ; ce n'était pas aſſez pour perpétuer une aſſociation devenue nombreuſe; deux flibuſtiers tiraient aux dés une fille; le gagnant l'épouſait, & le perdant n'avait droit de coucher avec elle que quand l'autre était occupé ailleurs.

Ces hommes étaient d'ailleurs plus faits pour la deſtruction que pour fonder un état. Leurs exploits étaient inouis, leurs cruautés auſſi. Un d'eux (nommé l'*Olonais*, parce qu'il était des Sables d'Olonne) prend avec un ſeul canot une frégate armée, juſques dans le port de la Havane. Il interroge un des priſonniers, qui lui avoue que cette frégate était deſtinée à lui donner la chaſſe, qu'on devait ſe ſaiſir de lui & le pendre; ils avoue encor que lui qui parlait était le bourreau. *L'Olonais* ſur le champ le fait pendre, coupe lui-même la tête à tous les captifs & ſuce leur ſang.

Cet *Olonais* & un autre nommé *le Baſque*, vont juſqu'au fond du petit golfe de Venezuela, dans celui de Honduras avec cinq cents hommes : ils mettent à feu & à ſang deux villes conſidérables ; ils reviennent chargés de butin ; ils montent les vaiſſeaux que les canots ont pris. Les voilà bientôt une puiſſance maritime, & ſur le point d'être de grands conquérans.

Morgan Anglais, qui a laiſſé un nom fameux, ſe mit à la tête de mille flibuſtiers, les uns de ſa nation, les autres Normans, Bretons, Saintongeois, Baſques; il entreprend de s'emparer de Porto-Belo, l'entrepôt des richeſſes Eſpagnoles, ville très-forte, munie de canon, & d'une garniſon conſidérable. Il arrive ſans artillerie, monte à l'eſcalade de la citadelle ſous le feu du canon ennemi, malgré une réſiſtance opiniâtre il prend la fortereſſe; cette témérité heureuſe oblige la ville à ſe racheter pour environ un million de piaſtres. Quelque tems après il oſe s'enfoncer dans l'iſthme de Panama, au milieu

des troupes Eſpagnoles ; il pénètre à l'ancienne ville de Panama, enlève tous les tréſors, réduit la ville en cendres, & revient à la Jamaïque victorieux & enrichi. C'était le fils d'un payſan d'Angleterre; il eût pu ſe faire un royaume dans l'Amérique, mais enfin il mourut en priſon à Londres.

Les flibuſtiers Français, dont le repaire était tantôt dans les rochers de St. Domingue, tantôt à la Tortue, arment dix bateaux, & vont au nombre denviron douze cents hommes attaquer la Vera-Cruz ; cela eſt auſſi téméraire que ſi douze cents Biſcayens venaient aſſiéger Bordeaux avec dix barques. Ils prennent la Vera-Cruz d'aſſaut, ils en rapportent cinq millions, & font quinze cents eſclaves. Enfin après pluſieurs ſuccès de cette eſpèce, les flibuſtiers Anglais & Français ſe déterminent à entrer dans la mer du Sud, & à piller le Pérou. Aucun Français navait vu encor cette mer; pour y entrer il fallait ou traverſer les montagnes de l'iſthme de Panama, ou entreprendre de côtoyer par mer toute l'Amérique méridionale, & paſſer le détroit de Magellan qu'ils ne connaiſſaient pas. Ils ſe diviſent en deux troupes, & prennent à la fois ces deux routes.

Ceux qui franchiſſent l'iſthme renverſent & pillent tout ce qui eſt ſut leur paſſage, arrivent à la mer du Sud, s'emparent dans les ports de quelques barques qu'ils y trouvent, & attendent avec ces petits vaiſſeaux ceux de leurs camarades qui ont dû paſſer le détroit de Magellan. Ceux-ci qui étaient preſque tous Français eſſuyèrent des aventures auſſi romaneſques que leur entrepriſe : ils ne purent paſſer au Pérou par le détroit, ils en furent repouſſés par des tempêtes; mais ils allèrent piller les rivages de l'Afrique.

Cependant les flibuſtiers qui ſe trouvent au-delà de l'iſthme, dans la mer du Sud, n'ayant que des barques pour naviguer, ſont pourſuivis par la flotte Eſpagnole du Pérou ; il faut lui échapper. Un de leurs compagnons

qui commande une efpèce de canot chargé de cinquante hommes, fe retire jufqu'à la mer Vermeille, & dans la Californie ; il y refte quatre années, revient par la mer du Sud, prend dans fa route un vaiffeau chargé de cinq cent mille piaftres, paffe le détroit de Magellan, & arrive à la Jamaïque avec fon butin. Les autres cependant rentrent dans l'ifthme chargés d'or & de pierreries. Les troupes Efpagnoles raffemblées les attendent & les pourfuivent par-tout. Il faut que les flibuftiers traverfent l'ifthme dans fa plus grande largeur, & qu'ils marchent par des détours l'efpace de trois cents lieues, quoiqu'il n'y en ait que quatre-vingts en droite ligne de la côte où ils étaient à l'endroit où ils voulaient arriver. Ils trouvent des rivières qui fe précipitent par des cataractes, & font réduits à s'y embarquer dans des efpèces de tonneaux. Ils combattent la faim, les élémens & les Efpagnols. Cependant ils fe rendent à la mer du Nord, avec l'or & les pierreries qu'ils ont pu conferver. Ils n'étaient pas alors au nombre de cinq cents. La retraite des dix mille Grecs fera toujours plus célèbre, mais elle n'eft pas comparable.

Si ces aventuriers avaient pu fe réunir tous fous un chef, ils auraient fondé une puiffance confidérable en Amérique. Ce n'était à la vérité qu'une troupe de voleurs ; mais qu'ont été tous les conquérans? Les flibuftiers ne réuffirent qu'à faire aux Efpagnols prefqu'autant de mal que les Efpagnols en avaient fait aux Américains. Les uns allèrent jouir dans leur patrie de leurs richeffes, les autres moururent des excès où ces richeffes les entraînèrent ; beaucoup furent réduits à leur première indigence. Les gouvernemens de France & d'Angleterre cefsèrent de les protéger, quand on n'eut plus befoin d'eux ; enfin il ne refte de ces héros du brigandage, que leur nom & le fouvenir de leur valeur & de leurs cruautés.

C'eft à eux que la France doit la moitié de l'ifle de

St. Domingue; c'eſt par leurs armes qu'on s'y établit dans tous le tems de leurs courſes.

On comptait en 1757 dans la St. Domingue françaiſe, environ trente mille perſonnes, & cent mille eſclaves nègres ou mulâtres, qui travaillaient aux ſucreries, aux plantations d'indigo, de cacao, & qui abrègent leur vie pour flatter nos appétits nouveaux, en rempliſſant nos nouveaux beſoins, que nos pères ne connaiſſaient pas; nous allons acheter ces nègres à la côte de Guinée, à la Côte d'Or, à celle d'Ivoire; il y a trente ans qu'on avait un beau nègre pour cinquante livres; c'eſt à-peu-près cinq fois moins qu'un bœuf gras. Cette marchandiſe humaine coûte aujourd'hui en 1772 environ quinze cents livres. Nous leur diſons qu'ils ſont hommes comme nous; qu'ils ſont rachetés du ſang d'un DIEU mort pour eux, & enſuite on les fait travailler comme des bêtes de ſomme, on les nourrit plus mal; s'ils veulent s'enfuir; on leur coupe une jambe, & on leur fait tourner à bras l'arbre des moulins à ſucre lorſqu'on leur a donné une jambe de bois; après cela nous oſons parler du droit des gens. La petite iſle de la Martinique, la Guadaloupe, que les Français cultivèrent en 1735, fournirent les mêmes denrées que St. Domingue. Ce ſont des points ſur la carte & des événemens qui ſe perdent dans l'hiſtoire de l'univers. Mais enfin, ces pays qu'on peut à peine appercevoir dans une mappemonde, produiſirent en France une circulation annuelle d'environ ſoixante millions de marchandiſes. Ce commerce n'enrichit point un pays; bien au contraire, il fait périr des hommes, il cauſe des naufrages, il n'eſt pas ſans doute un vrai bien; mais les hommes s'étant fait des néceſſités nouvelles, il empêche que la France n'achète chèrement de l'étranger ce ſuperflu devenu néceſſaire.



CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME.

Des possessions des Anglais & des Hollandais en Amérique.

LES Anglais étant nécessairement plus adonnés que les Français à la marine; puisqu'ils habitent une isle, ont eu dans l'Amérique septentrionale de bien meilleurs établissemens que les Français. Ils possèdent six cents lieues communes de côtes, depuis la Caroline, jusqu'à cette baie d'Hudson, par laquelle on a cru en vain trouver un passage qui pût conduire jusqu'aux mers du Sud & du Japon. Leurs colonies n'approchent pas des riches contrées de l'Amérique espagnole; les terres de l'Amérique anglaise ne produisent, du moins jusqu'à présent, ni argent, ni or, ni indigo, ni cochenille, ni pierres précieuses, ni bois de teinture: cependant elles ont procuré d'assez grands avantages. Les possessions anglaises en terre-ferme commencent à dix degrés de notre tropique, dans un des plus heureux climats, c'est dans ce pays nommé *Caroline* que les Français ne purent s'établir; & les Anglais n'en ont pris possession qu'après s'être assurés des côtes plus septentrionales.

Vous avez vu les Espagnols & les Portugais maîtres de presque tout le nouveau-monde, depuis le détroit de Magellan jusqu'à la Floride: après la Floride est cette Caroline, à laquelle les Anglais ont ajouté depuis peu la partie du sud appellée *la Géorgie*, du nom du roi *George I*, ils n'ont eu la Caroline que depuis 1664. Le plus grand lustre de cette colonie est d'avoir reçu ses loix du philosophe *Locke.* La liberté entière de conscience, la tolérance de toutes les religions fut le fondement de ces loix. Les épiscopaux y vivent fraternellement avec les puritains; ils y permettent le culte des

catholiques leurs ennemis, & celui des Indiens nommés *idolâtres*; mais pour établir légalement une religion dans le pays, il faut être ſept pères de famille. *Locke* a conſidéré que ſept familles avec leurs eſclaves pourraient compoſer cinq à ſix cents perſonnes, & qu'il ne ſerait pas juſte d'empêcher ce nombre d'hommes de ſervir DIEU ſuivant leur conſcience, parce qu'étant gênés ils abandonneraient la colonie.

Les mariages ne ſe contractent dans la moitié du pays, qu'en préſence du magiſtrat. Mais ceux qui veulent joindre à ce contrat civil la bénédiction d'un prêtre, peuvent ſe donner cette ſatisfaction.

Ces loix ſemblèrent admirables, après les torrens de ſang que l'eſprit d'intolérance avait répandus dans l'Europe: mais on n'aurait pas ſeulement ſongé à faire de telles loix chez les Grecs & chez les Romains, qui ne ſoupçonnèrent jamais qu'il pût arriver un tems où les hommes voudraient forcer le fer à la main d'autres hommes à croire. Il eſt ordonné par ce code humain, de traiter les nègres avec la même humanité qu'on a pour ſes domeſtiques. La Caroline poſſédait en 1657 quarante mille nègres, & vingt mille blancs.

Au-delà de la Caroline eſt la Virginie, nommée ainſi en l'honneur de la reine *Elizabeth*, peuplée d'abord par les ſoins du fameux *Raleig*, ſi cruellement récompenſé depuis par *Jacques I.* Cet établiſſement ne s'était pas fait ſans de grandes peines. Les ſauvages plus aguerris que les Mexicains, & auſſi injuſtement attaqués, détruiſirent preſque toute la colonie.

On prétend que depuis la révocation de l'édit de Nantes, qui a valu des peuplades aux deux mondes, le nombre des habitans de la Virginie ſe monte à cent quarante mille, ſans compter les nègres. On a ſur-tout cultivé le tabac dans cette province & dans le Mariland; c'eſt un commerce immenſe, & un nouveau beſoin artificiel qui n'a commencé que fort tard, & qui s'eſt

accrû par l'exemple ; il n'était pas permis, de mettre de cette pouffière acre & mal-propre dans fon nez, à la cour de *Louis XIV.* cela paffait pour une groffiéreté. La première ferme du tabac fut en France de trois cent mille livres par an, elle eft aujourd'hui de feize millions. Les Français en achètent pour près de quatre millions par année des colonies Anglaifes, eux qui pourraient en planter dans la Louifiane. Je ne peux m'empêcher de remarquer ici que la France & l'Angleterre confument aujourd'hui en denrées inconnues à nos pères, plus que leurs couronnes n'avaient autrefois de revenus.

De la Virginie, en allant toujours au nord, vous allez au Mariland, qui pofsède quarante mille blancs & plus de foixante mille nègres ; au-delà eft la célèbre Penfilvanie, pays unique fur la terre par la fingularité de fes nouveaux colons. *Guillaume Pen*, chef de la religion qu'on nomme très-improprement *quakerifme*, donna fon nom & fes loix à cette contrée vers l'an 1680. Ce n'eft pas ici une ufurpation comme toutes ces invafions que nous avons vues dans l'ancien-monde & dans le nouveau. *Pen* acheta le terrain des indigènes, & devint le propriétaire le plus légitime. Le chriftianifme qu'il apporta ne reffemble pas plus à celui du refte de l'Europe que fa colonie ne reffemble aux autres. Ses compagnons profeffaient la fimplicité & l'égalité des premiers difciples de CHRIST. Point d'autres dogmes que ceux qui fortirent de fa bouche ; ainfi prefque tout fe bornait à aimer DIEU & les hommes ; point de baptême, parce que JESUS ne baptifa perfonne ; point de prêtres, parce que les premiers difciples étaient également conduits par le CHRIST lui-même. Je ne fais ici que le devoir d'un hiftorien fidèle, & j'ajouterai que fi *Pen* & fes compagnons errèrent dans la théologie, cette fource intariffable de querelles & de malheurs, ils s'élevèrent au deffus de tous les peuples par la morale.

Placés entre douze petites nations que nous appellons *ſauvages*, ils n'eurent de différends avec aucune; elles regardaient *Pen* comme leur arbitre & leur père. Lui & ſes primitifs qu'on appelle *quakers*, & qui ne doivent être appellés que du nom de *juſtes*, avaient pour maxime de ne jamais faire la guerre aux étrangers: & de n'avoir point entr'eux de procès. On ne voyait point de juges parmi eux, mais des arbitres, qui ſans aucun frais accommodaient toutes les affaires litigieuſes. Point de médecins chez ce peuple ſobre, qui n'en avait pas beſoin.

La Penſilvanie fut long-tems ſans ſoldats, & ce n'eſt que depuis peu que l'Angleterre en a envoyé pour les défendre quand on a été en guerre avec la France. Otez ce nom de *quaker*, cette habitude révoltante & barbare de trembler en parlant dans leurs aſſemblées religieuſes, & quelques coutumes ridicules, il faudra convenir que ces primitifs ſont les plus reſpectables de tous les hommes; leur colonie eſt auſſi floriſſante que leurs mœurs ont été pures. Philadelphie, ou la ville des frères, leur capitale, eſt une des plus belles villes de l'univers; & on a compté cent quatre-vingt mille hommes dans la Penſilvanie en 1740. Ces nouveaux citoyens ne ſont pas tous du nombre des primitifs, ou quakers; la moitié eſt compoſée d'Allemans, de Suédois, & d'autres peuples qui forment dix-ſept religions. Les primitifs qui gouvernent regardent tous ces étrangers comme leurs confrères.

Au-delà de cette contrée unique ſur la terre où s'eſt refugiée la paix bannie par-tout ailleurs, vous rencontrez la nouvelle Angleterre, dont Boſton, la ville la plus riche de toute cette côte, eſt la capitale.

Elle fut habitée d'abord & gouvernée par des puritains, perſécutés en Angleterre par ce *Laud* archevêque de Cantorberi, qui depuis paya de ſa tête ſes perſécutions, & dont l'échaffaut ſervit à élever celui du roi *Charles I.* Ces puritains eſpèce de calviniſtes, ſe refugièrent vers

l'an 1620 dans ce pays, nommé depuis *la Nouvelle Angleterre.* Si les épiſcopaux les avaient pourſuivis dans leur ancienne patrie, c'étaient des tigres qui avaient fait la guerre à des ours. Ils portèrent en Amérique leur humeur ſombre & féroce, & vexèrent en toute manière les pacifiques Penſilvaniens, dès que ces nouveaux venus commencèrent à s'établir. Mais en 1692 ces puritains ſe punirent eux-mêmes par la plus étrange maladie épidémique de l'eſprit qui ait jamais attaqué l'eſpèce humaine.

Tandis que l'Europe commençait à ſortir de l'abyme de ſuperſtitions horribles où l'ignorance l'avait plongée depuis tant de ſiècles, & que les ſortiléges & les poſſeſſions n'étaient plus regardées en Angleterre & chez les nations policées que comme d'anciennes folies dont on rougiſſait, les puritains les firent revivre en Amérique. Une fille eut des convulſions en 1692, un prédicant accuſa una vieille ſervante de l'avoir enſorcelée; on força la vieille d'avouer qu'elle était magicienne: la moitié des habitans crut être poſſédée, l'autre moitié fut accuſée de ſortilége; & le peuple en fureur menaçait tous les juges de les pendre, s'ils ne faiſaient pas pendre les accuſés. On ne vit pendant deux ans que des ſorciers, des poſſédés & des gibets; & c'étaient les compatriotes de *Locke* & de *Newton* qui ſe livraient à cette abominable démence. Enfin la maladie ceſſa; les citoyens de la Nouvelle-Angleterre reprirent leur raiſon, & s'étonnèrent de leur fureur. Ils ſe livrèrent au commerce & à la culture des terres. La colonie devint bientôt la plus floriſſante de toutes. On y comptait en 1750 environ trois cent cinquante mille habitans; c'eſt dix fois plus qu'on n'en comptait dans les établiſſemens Français.

De la Nouvelle-Angleterre vouz paſſez à la Nouvelle-Yorck, à l'Acadie, qui eſt devenue un ſi grand ſujet de diſcorde; à Terre-Neuve, où ſe fait la grande pêche de la morue; & enfin, après avoir navigé vers l'oueſt,

vous

vous arrivez à la baie d'Hudſon, par laquelle on a cru ſi long-tems trouver un paſſage à la Chine & ces mers inconnues, qui font partie de la vaſte mer du Sud; de ſorte qu'on croyait trouver à la fois le chemin le plus court pour naviger aux extrêmités de l'Orient & de l'Occident.

Les iſles que les Anglais poſsèdent en Amérique, leur ont preſque autant valu que leur continent; la Jamaïque, la Barbade, & quelques autres où ils cultivent le ſucre, leur ont été très-profitables tant par leurs fabriques que par le commerce avec la Nouvelle-Eſpagne, d'autant plus avantageux qu'il eſt prohibé.

Les Hollandais ſi puiſſans aux Indes orientales, ſont à peine connus dans l'Amérique; le petit terrain de Surinam, près du Bréſil, eſt ce qu'ils ont conſervé de plus conſidérable. Ils y ont porté le génie de leur pays, qui eſt de couper les terres en canaux. Ils ont fait une nouvelle Amſterdam à Surinam, comme à Batavia; & l'iſle de Curaçao leur produit des avantages conſidérables. Les Danois enfin ont eu trois petites iſles, & ont commencé un commerce très-utile, par les encouragemens que leur roi leur a donnés.

Voilà juſqu'à préſent ce que les Européans ont fait de plus important dans la quatrième partie du monde.

Il en reſte une cinquième, qui eſt celle des terres auſtrales, dont on n'a découvert encore que quelques côtes & quelques iſles. Si on comprend ſous le nom de ce nouveau-monde auſtral les terres des Papous, & la Nouvelle-Guinée; qui commencent ſous l'équateur même, il eſt clair que cette partie du globe eſt la plus vaſte de toutes.

Magellan vit le premier en 1520 la terre antarctique; à cinquante-un degrès vers le pole auſtral: mais ces climats glacés ne pouvaient pas tenter les poſſeſſeurs du Pérou. Depuis ce tems on fit la découverte de pluſieurs pays immenſes au midi des Indes, comme la Nouvelle-Hollande, qui s'étend depuis le dixième degré

jusques par-delà le trentième. Quelques personnes prétendent que la compagnie de Batavia y possède des établissemens utiles. Il est pourtant difficile d'avoir secrétement des provinces & un commere. Il est vraisemblable qu'on pourrait encore envahir cette cinquième partie du monde ; que la nature n'a point négligé ces climats, & qu'on y verrait des marques de sa variété & de sa profusion.

Mais jusqu'ici que connaissons-nous de cette immense partie de la terre ? Quelques côtes incultes, où *Pelsart* & ses compagnons ont trouvé en 1630 des hommes noirs, qui marchent sur la main comme sur les pieds : une baie où *Tasman* en 1642 fut attaqué par des hommes jaunes armés de flèches & de massues : une autre où *Dampier* en 1699 a combattu des nègres, qui tous avaient la machoire supérieure dégarnie de dents par-devant. On n'a point encore pénétré dans ce segment du globe ; & il faut avouer qu'il vaut mieux cultiver son pays que d'aller chercher les glaces & les animaux noirs & bigarrés du pole austral. Nous apprenons la découverte de la nouvelle Zélande ; c'est un pays immense, inculte, affreux, peuplé de quelques antropophages qui, à cette coutume près de manger des hommes, ne sont pas plus méchans que nous.



CHAPITRE QUARANTE-SIXIEME.

Du Paraguai. De la domination des jésuites dans cette partie de l'Amérique, de leurs querelles avec les Espagnols & les Portugais.

Les conquêtes du Mexique & du Pérou, sont des prodiges d'audace : les cruautés qu'on y a exercées, l'extermination entière des habitans de St. Domingue, & de quelques autres isles, sont des excès d'horreur; mais l'établissement dans le Paraguai par les seuls jésuites Espagnols, paraît à quelques égards le triomphe de l'humanité : il semble expier les cruautés des premiers conquérans. Les quakers dans l'Amérique septentrionale, & les jésuites dans la méridionale, ont donné un nouveau spectacle au monde. Les primitifs ou quakers ont adouci les mœurs des sauvages voisins de la Pensilvanie; ils les ont instruits seulement par exemple, sans attenter à leur liberté, & ils leur ont procuré de nouvelles douceurs dans la vie par le commerce. Les jésuites se sont à la vérité servis de la religion pour ôter la liberté aux peuplades du Paraguai; mais ils les ont policées; ils les ont rendues industrieuses, & sont venus à bout de gouverner un vaste pays comme en Europe ou gouverne un couvent. Il paraît que les primitifs ont été plus justes, & les jésuites plus politiques. Les premiers ont regardé comme un attentat l'idée de soumettre leurs voisins : les autres se sont fait une vertu de soumettre des sauvages par la douceur & par l'instruction.

Le Paraguai est un vaste pays entre le Brésil, le Pérou, & le Chili. Les Espagnols s'étaient rendus maîtres de la côte, où ils fondèrent Buenos-Aires, ville d'un grand commerce sur les rives de la Plata : mais

quelques puiſſans qu'ils fuſſent, ils étaient en trop petit nombre pour ſubjuguer tant de nations qui habitaient au milieu des forêts. Ces nations leur étaient néceſſaires pour avoir de nouveaux ſujets qui leur facilitaſſent le chemain de Buenos-Aires au Pérou. Ils furent aidés dans cette conquête par des jéſuites, beaucoup plus qu'ils ne l'auraient été par des ſoldats. Ces miſſionnaires pénétrèrent de proche en proche dans l'intérieur du pays au commencement du dix-ſeptième ſiècle. Quelques ſauvages pris dans leur enfance, & élevés à Buenos-Aires, leur ſervirent de guides & d'interprètes. Leurs fatigues, leurs peines égalèrent celles des conquérans du nouveau-monde. Le courage de religion eſt auſſi grand pour le moins que le courage guerrier. Il ne ſe rebutèrent jamais; & voici enfin comme ils réuſſirent.

Les bœufs, les vaches, les moutons amenés d'Europe à Buenos-Aires s'étaient multipliés à un excès prodigieux, ils en menèrent une grande quantité avec eux; il firent charger des charriots de tous les inſtrumens du labourage & de l'architecture, ſemèrent quelques plaines de tous les grains d'Europe, & donnèrent tout aux ſauvages, qui furent apprivoiſés comme les animaux qu'on prend avec un appas. Ces peuples n'étaient compoſés que de familles ſéparées les unes des autres, ſans ſociété, ſans aucune religion: on les accoutuma aiſément à la ſociété, en leur donnant les nouveaux beſoins des productions qu'on leur apportait. Il fallut que les miſſionnaires, aidés de quelques habitans de Buenos-Aires, leur appriſſent à ſemer, à labourer, à cuire la brique, à façonner le bois, à conſtruire des maiſons; bientôt ces hommes furent transformés, & devinrent ſujets de leurs bienfaiteurs. S'ils n'adoptèrent pas d'abord le chriſtianiſme qu'ils ne purent comprendre, leurs enfans élevés dans cette religion, devinrent entiérement chrétiens.

L'établiſſement a commencé par cinquante familles,

& il monta en 1750 à près de cent mille. Les jésuites dans l'espace d'un siècle ont formé trente cantons, qu'ils appellent *le pays des missions* ; chacun contient jusqu'à présent environ dix mille habitans. Un religieux de *St. François*, nomme *Florentin*, qui passa par le Paraguai en 1711, & qui dans sa relation marque à chaque page son admiration pour ce gouvernement si nouveau, dit que la peuplade de *St. Xavier*, où il séjourna longtems, contenait trente mille personnes au moins. Si on s'en rapporte à son témoignage ont peut conclure, que les jésuites se sont formés quatre cent mille sujets par la seule persuasion.

Si quelque chose peut donner l'idée de cette colonie, c'est l'ancien gouvernement de Lacédémone. Tout est en commun dans la contrée des missions. Ces voisins du Pérou ne connaissent point l'or & l'argent. L'essence d'un Spartiate était l'obéissance aux loix de *Licurgue*, & l'essence d'un Paraguéen a été jusqu'ici l'obéissance aux loix des jésuites ; tout se ressemble, à cela près, que les Paraguéens n'ont point d'esclaves pour ensemencer leurs terres & pour couper leurs bis, comme les Spartiates ; ils sont les esclaves des jésuites.

Ce pays dépend à la vérité, pour le spirituel, de l'évêque de Buenos-Aires, & du gouverneur pour le temporel. Il est soumis au roi d'Espagne, ainsi que les contrées de la Plata & du Chili : mais les jésuites, fondateurs de la colonie, se sont toujours maintenus dans le gouvernement absolu des peuples qu'ils ont formés. Ils donnent aux rois d'Espagne une piastre pour chacun de leurs sujets, & cette piastre ils la paient au gouverneur de Buenos-Aires, soit en denrées, soit en monnoie ; car eux seuls ont de l'argent, & leurs peuples n'en touchent jamais. C'est la seule marque de vassalité que le gouvernement Espagnol ait cru devoir exiger. Ni le gouverneur de Buenos-Aires ne peut déléguer un officier de guerre

ou de magiſtrature au pays des jéſuites, ni l'évêque ne peut y envoyer un curé.

On tenta une fois d'envoyer deux curés dans les peuplades appellées de *Notre-Dame de Foi* & *Saint Ignace* : on prit même la précaution de les faire eſcorter par des ſoldats. Les deux peuplades abandonnèrent leurs demeures, elles ſe repartirent dans les autres cantons ; & les deux curés demeurés ſeuls retournèrent à Buenos-Aires.

Un autre évêque irrité de cette aventure, voulut établir l'ordre hiérarchique ordinaire dans tous les pays des miſſions, il invita tous les eccléſiaſtiques de ſa dépendance à ſe rendre chez lui pour recevoir leurs commiſſions; perſonne n'oſa ſe préſenter. Ce ſont les jéſuites eux-mêmes qui nous apprennent ces faits dans un de leurs mémoires apologétiques. Ils reſtèrent donc maîtres abſolus dans le ſpirituel, & non moins maîtres dans l'eſſentiel. Ils permettent au gouverneur d'envoyer, par le pays des miſſions, des officiers au Pérou ; mais ces officiers ne peuvent demeurer que trois jours dans le pays. Ils ne parlent à aucun habitant ; & quoiqu'ils ſe préſentent au nom du roi, ils ſont traités véritablement en étrangers ſuſpects. Les jéſuites qui ont toujours conſervé les dehors, ont fait ſervir la piété à juſtifier cette conduite, qu'on eût pu qualifier de déſobéiſſance & d'inſulte. Ils ont déclaré au conſeil des Indes de Madrid, qu'ils ne pouvaient recevoir un Eſpagnol dans leurs provinces, de peur que cet officier ne corrompît les mœurs des Paraguéens, & cette raiſon ſi outrageante pour leur propre nation, a été admiſe par les rois d'Eſpagne, qui n'ont pu tirer aucun ſervice des Paraguéens, qu'à cette ſingulière condition, déshonorante pour une nation auſſi fière & auſſi fidèle que l'Eſpagnole.

Voici la manière dont ce gouvernement unique ſur la terre eſt adminiſtré. Le provincial jéſuite aſſiſté de ſon conſeil, rédige les loix ; & chaque recteur aidé d'un autre conſeil les fait obſerver ; un procureur fiſcal eſt tiré du

corps des habitans de chaque canton. Ce fiſcal a ſous lui un lieutenant. Ces deux officiers font tous les jours la viſite de leur diſtrict, & avertiſſent le ſupérieur jéſuite de tout ce qui ſe paſſe.

Toute la peuplade travaille, & les ouvriers de chaque profeſſion raſſemblés font leur ouvrage en commun, en préſence de leurs ſurveillans nommés par le fiſcal. Les jéſuites fourniſſent le chanvre, le coton, la laine que les habitans mettent en œuvre. Ils fourniſſent de même les grains qu'on sème, & qu'on recueille en commun. Toute la récolte eſt dépoſée dans les magaſins publics. On diſtribue à chaque famille ce qui ſuffit à ſes beſoins : le reſte eſt vendu à Buenos-Aires & au Pérou.

Ces peuples ont des troupeaux. Ils cultivent les bleds, les légumes, l'indigo, le coton, le chanvre, les cannes de ſucre, le jalap, l'ipécacuana, & ſur-tout la plante qu'on nomme *herbe du Paraguai*, eſpèce de thé très-recherché dans l'Amérique méridionale, & dont on fait un trafic conſidérable. On rapporte en retour des eſpèces, & des denrées. Les jéſuites diſtribuent les denrées, & font ſervir l'argent & l'or à la décoration des égliſes, & aux beſoins du gouvernement. Ils ont un arſenal dans chaque canton; on donne à des jours marqués, des armes aux habitans qui peuvent les manier. Un jéſuite eſt prépoſé à l'exercice qui ſe fait réguliérement ; après quoi les armes ſont reportées dans l'Arſenal, & il n'eſt permis à aucun citoyen d'en garder dans ſa maiſon. Les mêmes principes, qui ont fait de ces peuplades les ſujets les plus ſoumis, en ont fait de très-bons ſoldats ; ils croient obéir & combattre par devoir. On a eu plus d'une fois beſoin de leur ſecours contre les Portugais du Bréſil, contre des brigands à qui on a donné le nom de *Mamelus*, & contre des ſauvages nommés *Moſquites*, qui étaient antropophages. Les jéſuites les ont toujours conduits dans ces expéditions, & ils ont toujours combattu avec ordre, avec courage, & avec ſuccès.

Lorſqu'en 1662 les Eſpagnols firent le ſiége de la ville de St. Sacrement, dont les Portugais s'étaient emparés, & qui a cauſé des accidens ſi étranges, un jéſuite amena quatre mille Paraguéens, qui montèrent à l'aſſaut, & qui emportèrent la place. Je n'omettrai point un trait qui montre que ces religieux accoutumés au commandement, en ſavaient plus que le gouverneur de Buenos-Aires, qui était à la tête de l'armée. Ce général voulut qu'en allant à l'aſſaut on plaçât des rangs de chevaux au-devant des ſoldats, afin que l'artillerie des ramparts ayant épuiſé ſon feu ſur les chevaux, les ſoldats ſe préſentaſſent avec moins de riſque; le jéſuite remontra le ridicule & le danger d'une telle entrepriſe, & il fit attaquer dans les règles.

La manière dont ces peuples ont combattu pour l'Eſpagne, a fait voir qu'ils ſauraient ſe défendre contre elle & qu'il ſerait dangereux de vouloir changer leur gouvernement. Il eſt très-vrai que les jéſuites juſqu'à préſent ſe ſont formé dans le Paraguai un empire d'environ quatre cents lieues de circonférence, & qu'ils peuvent l'étendre davantage.

Soumis dans tout ce qui eſt d'apparence au roi d'Eſpagne, ils ſont rois en effet, & peut-être les rois les mieux obéis de la terre. Ils ont été à la fois fondateurs, légiſlateurs, pontifes & ſouverains.

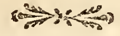
Un empire d'une conſtitution ſi étrange, dans un autre hémiſphère, eſt l'effet le plus éloigné de ſa cauſe, qui ait jamais paru dans le monde. Nous voyons depuis long-tems des moines princes dans notre Europe; mais ils ſont parvenus à ce degré de grandeur, oppoſé à leur état, par une marche naturelle; on leur a donné de grandes terres, qui ſont devenus fiefs & des principautés, comme d'autres terres. Mais dans le Paraguai on n'a rien donné aux jéſuites; ils ſe ſont fait ſouverains ſans ſe dire ſeulement propriétaires d'une lieue de terrain, & tout a été leur ouvrage.

Ils ont enfin abufé de leur pouvoir, & en ont perdu une grande partie ; car lorfque l'Efpagne a cédé au Portugal la ville de St. Sacrement, & ces vaftes dépendances, les jéfuites ont ofé s'oppofer à cet accord ; les peuples qu'ils gouvernent n'ont point voulu fe foumettre à la domination portugaife, & ils ont réfifté également à leurs anciens & à leurs nouveaux maîtres.

Si on en croit la *Relacio abbreviada*, le général Portugais d'*Andrado*, écrivait dès l'an 1750 au général Efpagnol *Valderios* : *Les jéfuites font les feuls rebelles. Leurs Indiens ont attaqué deux fois la forterefſe Portugaife du Pardo avec une artillerie très-bien fervie.* La même relation ajoute que ces Indiens ont coupé la tête à leurs prifonniers, & les ont portées à leurs commandans jéfuites. Si cette accufation eft vraie, elle n'eft guère vraifemblable.

Ce qui eft plus sûr, c'eft que leur province de *Saint-Nicolas* s'eft foulevée en 1757, & a mis treize mille combattans en campagne fous les ordres de deux jéfuites, *Lamp* & *Tadeo*. C'eft l'origine du bruit qui courut alors qu'un jéfuite s'était fait roi du Paraguai fous le nom de *Nicolas I.*

Pendant que ces religieux faifaient la guerre en Amérique, aux rois d'Efpagne & de Portugal, ils étaient en Europe les confeffeurs de ces princes. Mais enfin, ils ont été accufés de rebellion & de parricide à Lisbonne, ils ont été chaffé du Portugal en 1758. Le gouvernement Portugais en a purgé toutes fes colonies d'Amérique ; ils ont été chaffés de tous les états du roi d'Efpagne dans l'ancien & dans le nouveau monde ; les parlemens de France les ont détruits par un arrêt ; le pape a éteint l'ordre par une bulle ; & la terre a appris enfin qu'on peut abolir tous les moines fans rien craindre.





CHAPITRE QUARANTE-SEPTIÈME.

Etat de l'Asie au tems des découvertes des Portugais.

DE LA CHINE.

TANDIS que l'Espagne jouissait de la conquête de la moitié de l'Amérique, que le Portugal dominait sur les côtes de l'Afrique & de l'Asie, que le commerce de l'Europe prenait une face si nouvelle, & que le grand changement dans la religion chrétienne changeait les intérêts de tant de rois, il faut vous représenter dans quel état était le reste de notre ancien univers.

Nous avons laissé, vers la fin du treizième siècle, la race de *Gengis-kan* souveraine dans la Chine, dans l'Inde, dans la Perse : & les Tartares portant la destruction jusqu'en Pologne & en Hongrie. La branche de cette famille victorieuse qui régna dans la Chine, s'appelle *Yven.* On ne reconnaît point dans ce nom celui *d'Octay-kan*, ni celui de *Coblay* son frère, dont la race régna un siècle entier. Ces vainqueurs, prirent avec un nom chinois les mœurs chinoises. Tous les usurpateurs veulent conserver par les loix ce qu'ils ont envahi par les armes. Sans cet intérêt si naturel de jouir paisiblement de ce qu'on a volé, il n'y aurait pas de société sur la terre. Les Tartares trouvèrent les loix des vaincus si belles, qu'ils s'y soumirent pour mieux s'affermir. Ils conservèrent surtout avec soin celle qui ordonne que personne ne soit ni gouverneur ni juge dans la province où il est né ; loi admirable, & qui d'ailleurs convenait à des vainqueurs.

Cet ancien principe de morale & de politique, qui rend les pères si respectables aux enfans, & qui fait regarder l'empereur comme le père commun, accou-

tuma bientôt les Chinois à l'obéiſſance volontaire. La ſeconde génération oublia le ſang que la première avait perdu. Il y eut neuf empereurs conſécutifs de la même race Tartare, ſans que les annales chinoiſes faſſent mention de la moindre tentative de chaſſer ces étrangers. Un des arrière-petits fils de *Gengis-kan* fut aſſaſſiné dans ſon palais : mais il le fut par un Tartare, & ſon héritier naturel lui ſuccéda ſans aucun trouble.

Enfin ce qui avait perdu les califes, ce qui avait autrefois détrôné les rois de Perſe & ceux d'Aſſyrie, renverſa ces conquérans ; ils s'abandonnèrent à la molleſſe. Le neuvième empereur du ſang de *Gengis-kan*, entouré de femmes & de prêtres *lamas* qui le gouvernaient tour-à-tour, excita le mépris, & réveilla le courage des peuples. Les bonzes ennemis des lamas furent les premiers auteurs de la révolution. Un aventurier qui avait été valet dans un couvent de bonzes, s'étant mis à la tête de quelques brigands, ſe fit déclarer chef de ceux que la cour appellait *les révoltés.* On voit vingt exemples pareils dans l'empire Romain, & ſur-tout dans celui des Grecs. La terre eſt un vaſte théâtre, où la même tragédie ſe joue ſous des noms différens.

Cet aventurier chaſſa la race des Tartares en 1357, & commença la vingt-unième famille, ou dynaſtie, nommée *Ming*, des empereurs Chinois. Elle a régné deux cent ſoixante-ſeize ans ; mais enfin elle a ſuccombé ſous les deſcendans de ces mêmes Tartares qu'elle avait chaſſés. Il a toujours fallu qu'à la longue le peuple le plus inſtruit, le plus riche, le plus policé, ait cédé par-tout au peuple ſauvage, pauvre & robuſte. Il n'y a eu que l'artillerie perfectionnée qui ait pu enfin égaler les faibles aux forts, & contenir les barbares. Nous avons obſervé (au ſecond chapitre) que les Chinois ne faiſaient point encor uſage du canon, quoiqu'ils connuſſent la poudre depuis ſi long-tems.

Le reſtaurateur de l'empire Chinois prit le nom de *Taitſoug*, & rendit ce nom célèbre par les armes & par les loix. Une de ſes premières attentions fut de réprimer les bonzes, qu'il connaiſſait d'autant mieux qu'il les avait ſervis. Il défendit qu'aucun Chinois n'embraſsât la profeſſion de bonze avant quarante ans, & porta la même loi pour les bonzeſſes. C'eſt ce que le czar *Pierre le Grand* a fait de nos jours en Ruſſie. Mais cet amour invincible de ſa profeſſion, & cet eſprit qui anime tous les grands corps, a fait triompher bientôt les bonzes Chinois, & les moines Ruſſes, d'une loi ſage; il a toujours été plus aiſé dans tous les pays d'abolir des coutumes invétérées que de les reſtreindre. Nous avons déjà remarqué que *St. Léon* avait porté cette même loi que le fanatiſme a toujours bravée.

Il paraît que *Taitſoug*, ce ſecond fondateur de la Chine regardait la propagation comme le premier des devoirs; car en diminuant le nombre des bonzes, dont la plupart n'étaient pas mariés, il eut ſoin d'exclure de tous les emplois les eunuques, qui auparavant gouvernaient le palais, & amolliſſaient la nation.

Quoique la race de *Gengis* eût été chaſſée de la Chine, ces anciens vainqueurs étaient toujours très-redoutables. Un empereur Chinois nommé *Yngtſong* fut fait priſonnier par eux, & amené captif dans le fond de la Tartarie en 1444. L'empire Chinois paya pour lui une rançon immenſe. Ce prince reprit ſa liberté, mais non pas ſa couronne, & il attendit paiſiblement pour remonter ſur le trône la mort de ſon frère qui régnait pendant ſa captivité.

L'intérieur de l'empire fut tranquille. L'hiſtoire rapporte qu'il ne fut troublé que par un bonze, qui voulut faire ſoulever les peuples, & qui eut la tête tranchée.

La religion de l'empereur & des lettrés ne changea point. On défendit ſeulement de rendre à *Confutzée* les

mêmes honneurs qu'on rendait à la mémoire des rois ; défenſe honteuſe, puiſque nul roi n'avait rendu tant de ſervices à la patrie que *Confutzée* ; mais défenſe qui prouve que *Confutzée* ne fut jamais adoré, & qu'il n'entre point d'idolâtrie dans ces cérémonies dont les Chinois honorent leurs aïeux & les manes des grands hommes. Rien ne confond mieux les mépriſables diſputes que nous avons eu en Europe ſur les rites chinois.

Une étrange opinion régnait alors à la Chine. On était perſuadé qu'il y avait un ſecret pour rendre les hommes immortels. Des charlatans qui reſſemblaient à nos alchimiſtes, ſe vantaient de pouvoir compoſer une liqueur qu'ils appellaient *le breuvage de l'immortalité*. Ce fut le ſujet de mille fables dont l'Aſie fut inondée, & qu'on a priſes pour de l'hiſtoire. On prétend que plus d'un empereur Chinois dépenſa des ſommes immenſes pour cette recette : c'eſt comme ſi les Aſiatiques croyaient que nos rois de l'Europe ont recherché ſérieuſement la *fontaine de Jouvence*, auſſi connue dans nos anciens romans goulois que la coupe d'immortalité dans les romans aſiatiques.

Sous la dynaſtie *Yven*, c'eſt-à-dire ſous la poſtérité de *Gengis-kan*, & ſous celle des reſtaurateurs nommée *Ming*, les arts qui appartiennent à l'eſprit & à l'imagination furent plus cultivés que jamais ; ce n'était ni notre ſorte d'eſprit, ni notre ſorte d'imagination ; cependant on retrouve dans leurs petits romans le même fonds qui plaît à toutes les nations. Ce ſont des malheurs imprévus, des avantages ineſpérés, des reconnaiſſances ; on y trouve peu de ce fabuleux incroyable, tel que les métamorphoſes inventées par les Grecs & embellies par *Ovide*, tel que les contes arabes, & les fables du *Boyardo* & de l'*Arioſte*. L'invention dans les fables chinoiſes s'éloigne rarement de la vraiſemblance, & tend toujours à la morale.

La paſſion du théatre devint univerſelle à la Chine

depuis le quatorzième ſiècle juſqu'à nos jours. Ils ne pouvaient avoir reçu cet art d'aucun peuple. Ils ignoraient que la Grèce eût exiſté ; & ni les mahométans, ni les Tartares n'avaient pu leur communiquer les ouvrages grecs. Ils inventèrent l'art, mais par la tragédie chinoiſe qu'on a traduite, on voit qu'ils ne l'ont pas perfectionné. Cette tragédie intitulée l'*Orphelin de Tchao* eſt du quatorzième ſiècle ; on nous la donne comme la meilleure qu'ils aient eu encor. Il eſt vrai qu'alors les ouvrages dramatiques étaient plus groſſiers en Europe : à peine même cet art nous était-il connu. Notre caractère eſt de nous perfectionner, & celui des Chinois eſt juſqu'à préſent de reſter où ils ſont parvenus. Peut-être cette tragédie eſt-elle dans le goût des premiers eſſais d'*Eſchine*. Les Chinois toujours ſupérieurs dans la morale ont fait peu de progrès dans toutes les autres ſciences. C'eſt ſans doute que la nature, qui leur à donné un eſprit droit & ſage, leur a refuſé la force de l'eſprit.

Ils écrivent en général comme ils peignent, ſans connaître les ſecrets de l'art. Leurs tableaux juſqu'à préſent ſont deſtitués d'ordonnance, de perſpective, de clair-obſcur ; leurs écrits ſe reſſentent de la même faibleſſe. Mais il paraît qu'il règne dans leurs productions une médiocrité ſage, une vérité ſimple, qui ne tient rien du ſtyle empoulé des autres Orientaux. Vous ne voyez dans ce que vous avez lu de leurs traités de morale aucune de ces paraboles étrangères, de ces comparaiſons giganteſques & forcées. Ils parlent rarement en énigmes ; c'eſt encor ce qui en fait dans l'Aſie un peuple à part. Vous liſiez il n'y a pas long-tems des réflexions d'nn ſage Chinois ſur la manière dont on peut ſe procurer la petite portion de bonheur dont la nature de l'homme eſt ſuſceptible ; ces réflexions ſont préciſément les mêmes que nous retrouvons dans la plupart de nos livres.

La théorie de la médecine n'eſt encor chez eux qu'i-

gnorance & erreur. Cependant les médecins Chinois ont une pratique aſſez heureuſe. La nature n'a pas permis que la vie des hommes dépendit de la phyſique. Les Grecs ſavaient ſaigner à propos, ſans ſavoir que le ſang circulât. L'expérience des remèdes & le bon ſens ont établi la médecine pratique dans toute la terre : elle eſt par-tout un art conjectural, qui aide quelquefois la nature, & quelquefois la détruit.

En général l'eſprit d'ordre, de modération, le goût des ſciences, la culture de tous les arts utiles à la vie, un nombre prodigieux d'inventions qui rendaient ces arts plus faciles, compoſaient la ſageſſe chinoiſe. Cette ſageſſe avait poli les conquérans Tartares, & les avait incorporés à la nation. C'eſt un avantage que les Grecs n'ont pu avoir ſur les Turcs. Enfin les Chinois avaient chaſſé leurs maîtres, & les Grecs n'ont pas imaginé de ſecouer le joug de leurs vainqueurs.

Quand nous parlons de la ſageſſe qui a préſidé quatre mille ans à la conſtitution de la Chine, nous ne prétendons par parler de la populace ; elle doit être en tout pays uniquement occupée du travail des mains. L'eſprit d'une nation réſide toujours dans le petit nombre qui fait travailler le grand, qui le nourrit & le gouverne. Certainement cet eſprit de la nation Chinoiſe eſt le plus ancien monument de raiſon qui ſoit ſur la terre.

Ce gouvernement, quelque beau qu'il fût, était néceſſairement infecté de grands abus attachés à la condition humaine, & ſur-tout à un vaſte empire. Le plus grand de ces abus, qui n'a été corrigé que dans ces derniers tems, était la coutume des pauvres d'expoſer leurs enfans, dans l'eſpérance qu'ils ſeraient recueillis par les riches. Il périſſait ainſi beaucoup de ſujets. L'extrême population empechait le gouvernement de prévenir ces pertes. On regardait les hommes comme les fruits des arbres, dont on laiſſe périr ſans regret une

partie, quand il en reste suffisamment pour la nourriture. Les conquérans Tartares auraient pu fournir la subsistance à ces enfans abandonnés, & en faire des colonies qui auraient peuplé les déserts de la Tartarie. Ils n'y songèrent pas ; & dans notre Occident où nous avions un besoin plus pressant de réparer l'espèce humaine, nous n'avions pas encor remédié au même mal, quoiqu'il nous fût plus préjudiciable. Londres n'a d'hopitaux pour les enfans trouvés que depuis quelques années. Il faut bien des siècles pour que la société humaine se perfectionne.



CHAPITRE QUARANTE-HUITIEME.

Des Tartares.

SI les Chinois deux fois subjugués, la première par *Gengis-kan* au treizième siècle, & la seconde dans le dix-septième, ont toujours été le premier peuple de l'Asie dans les arts & dans les loix, les Tartares l'ont été dans les armes. Ils est humiliant pour la nature humaine que la force l'ait toujours emporté sur la sagesse & que ces barbares aient subjugué presque tout notre hémisphère jusqu'au mont Atlas. Ils détruisirent l'empire Romain au cinquième siècle, & conquirent l'Espagne & tout ce que les Romains avaient eu en Afrique. Nous les avons vus ensuite assujettir les califes de Babylone.

Mahmoud, qui sur la fin du dixième siècle conquit la Perse & l'Inde, était un Tartare. Il n'est presque connu aujourd'hui des peuples Occidentaux que par la réponse d'une pauvre femme qui lui demanda justice dans les Indes du meurtre de son fils volé & assassiné dans la province d'Yrac en Perse : Comment voulez-vous que je rende justice de si loin ? dit le sultan ; Pourquoi donc nous

vernement a bien plus d'influence encor que le climat.

Soliman fils de *Sélim* fut toujours un ennemi formidable aux chrétiens & aux Perſans. Il prit Rhodes, & quelques années après la plus grande partie de la Hongrie. La Moldavie & la Valachie devinrent de véritables fiefs de ſon empire. Il mit le ſiége devant Vienne, & ayant manqué cette entrepriſe, il tourna ſes armes contre la Perſe; plus heureux ſur l'Euphrate que ſur le Danube, il s'empara de Bagdat comme ſon père, ſur lequel les Perſans l'avaient repris. Il ſoumit la Géorgie, qui eſt l'ancienne Ibérie. Ses armes victorieuſes ſe portaient de tous les côtés; car ſon amiral *Cheredin Barberouſſe*, après avoir ravagé la Pouille, alla dans la mer Rouge s'emparer du royaume d'Yemen, qui eſt plutôt un pays de l'Inde que de l'Arabie. Plus guerrier que *Charles-Quint*, il lui reſſembla par des voyages continuels. C'eſt le premier empereur Ottoman qui ait été l'allié des Français & cette alliance a toujours ſubſiſté. Il mourut en aſſiégeant en Hongrie la ville de Zigeth, & la victoire l'accompagna juſques dans les bras de la mort; à peine eut-il expiré que la ville fut priſe d'aſſaut. Son empire s'étendait d'Alger à l'Euphrate, & du fond de la mer Noire au fond de la Grèce & de l'Epire.

Sélim II. ſon ſucceſſeur prit ſur les Vénitiens l'iſle de Chypre par ſes lieutenans. Comment tous nos hiſtoriens peuvent-ils nous répéter qu'il n'entreprit cette conquête que pour boire le vin de malvoiſie de cette iſle, & pour la donner à un Juif? Il s'en empara par le droit de convenance. Chypre devenait néceſſaire aux poſſeſſeurs de l'Anatolie, & jamais empereur ne fera la conquête d'un royaume ni pour un Juif ni pour du vin. Un Hébreu nommé *Mequines* donna quelques ouvertures pour cette conquête, & les vaincus mêlèrent à cette vérité des fables que les vainqueurs ignorent.

Après avoir laiſſé les Turcs s'emparer des plus beaux climats de l'Europe, de l'Aſie, & de l'Afrique, nous

contribuâmes à les enrichir. Venise trafiquait avec eux dans le tems même qu'ils lui enlevaient l'isle de Chypre, & qu'ils faisaient écorcher vif le sénateur *Bragadino* gouverneur de Famagouste. Gênes, Florence, Marseille se disputaient le commerce de Constantinople. Ces villes payaient en argent les soies & les autres denrées de l'Asie. Les négocians chrétiens s'enrichissaient de ce commerce, mais c'était aux dépens de la chrétienté. On recueillait alors peu de soie en Italie, aucune en France. Nous avons été forcés souvent d'aller acheter du bled à Constantinople : mais enfin l'industrie a réparé les torts que la nature & la négligence faisaient à nos climats, & les manufactures ont rendu le commerce des chrétiens, & sur-tout des Français très-avantageux en Turquie, malgré l'opinion du comte *Marsigli*, moins informé de cette grande partie de l'intérêt des nations que les négocians de Londres & de Marseille.

Les nations chrétiennes trafiquent avec l'empire Ottoman comme avec toute l'Asie. Nous allons chez ces peuples, qui ne viennent jamais dans notre Occident ; c'est une preuve évidente de nos besoins. Les échelles du Levant sont remplies de nos marchands. Toutes les nations commerçantes de l'Europe chrétienne y ont des consuls. Presque toutes entretiennent aujourd'hui des ambassadeurs ordinaires à la Porte Ottomane, qui n'en envoie point à nos cours. La Porte regarde ces ambassades perpétuelles comme un hommage que les besoins des chrétiens rendent à sa puissance. Elle a fait souvent à ces ministres des affronts, pour lesquels les princes de l'Europe se feraient la guerre entr'eux, mais qu'ils ont toujours dissimulés avec l'empire Ottoman. Le roi d'Angleterre *Guillaume* disait dans nos derniers tems, *qu'il n'y a pas de point d'honneur avec les Turcs*. Ce langage est celui d'un négociant qui veut vendre ses effets, & non d'un roi qui est jaloux de ce qu'on appelle *la gloire*.

L'adminiſtration de l'empire des Turcs eſt auſſi différente de la nôtre que les mœurs & la religion. Une partie des revenus du grand-ſeigneur conſiſte, non en argent monnoyé comme dans les gouvernemens chrétiens, mais dans les productions de tous les pays qui lui ſont ſoumis. Le canal de Conſtantinople eſt couvert toute l'année de navires, qui apportent de l'Egypte, de la Grèce, de l'Anatolie, des côtes du Pont-Euxin, toutes les proviſions néceſſaires pour le ſerrail, pour les janiſſaires, pour la flotte. On voit par le *canon namé*, c'eſt-à-dire, par les regiſtres de l'empire, que le revenu du tréſor en argent juſqu'à l'année 1683 ne montait qu'à près de trente-deux mille bourſes, ce qui revenait à-peu-près à quarante-ſix millions de nos livres d'aujourd'hui.

Ce revenu ne ſuffirait pas pour entretenir de ſi grandes armées, & tant d'officiers. Les bachas dans chaque province ont des fonds aſſignés ſur la province même, pour l'entretien des ſoldats que les fiefs fourniſſent; mais ces fonds ne ſont pas conſidérables: celui de l'Aſie-Mineure ou Anatolie allait tout au plus à douze cent milles livres; celui du Diarbeck, à cent mille; celui d'Alep n'était pas plus conſidérable; le fertile pays de Damas ne donnait pas deux cent mille francs à ſon bacha; celui d'Erzerum en valait environ deux cent mille. La Grèce entière, qu'on appelle *Romélie*, donnait à ſon bacha douze cent mille livres. En un mot tous ces revenus dont les bachas & les beiglerbeys entretenaient les troupes ordinaires juſqu'en 1683, ne ſe montaient pas à dix de nos millions; la Moldavie & la Valachie ne fourniſſaient pas deux cent mille livres à leur prince pour l'entretien de huit mille ſoldats au ſervice de la Porte. Le capitan-bacha ne tirait pas des fiefs appellés *zaims* & *timars* répandus ſur les côtes, plus de huit cent mille livres pour la flotte.

Il réſulte du dépouillement du *canon namé*, que

toute l'adminiſtration Turque était établie ſur moins de ſoixante de nos millions en argent comptant ; & cette dépenſe depuis 1683 n'a pas été beaucoup augmentée ; ce n'eſt pas la troiſième partie de ce qu'on paie en France, en Angleterre, pour les dettes publiques ; mais auſſi il y a dans ces deux royaumes beaucoup plus de circulation, un commerce plus animé.

Ce qu'il y a d'affreux, c'eſt que dans le tréſor particulier du ſultan on compte les confiſcations pour un grand objet. C'eſt une des plus anciennes tyrannies établies, que le bien d'une famille appartienne au ſouverain quand le père de famille a été condamné. On porte à un ſultan la tête de ſon viſir, & cette tête lui vaut quelquefois pluſieurs millions. Rien n'eſt plus horrible qu'un droit qui met un ſi grand prix à la cruauté, & qui donne la tentation d'être injuſte.

Pour le mobilier des officiers de la Porte, nous avons déjà obſervé qu'il appartient au ſultan, par une ancienne uſurpation, qui n'a été que trop long-tems en uſage chez les chrétiens. Dans tout l'univers l'adminiſtration publique a été ſouvent un brigandage autoriſé, excepté dans quelques états républicains, où les droits de la liberté & de la propriété ont été plus ſacrés, & où les finances de l'état étant médiocres ont été mieux dirigées, parce que l'œil embraſſe les petits objets & que les grands confondent la vue.

On peut donc préſumer que les Turcs ont exécuté de très-grandes choſes à peu de frais. Les appointemens attachés aux plus grandes dignités, ſont très-médiocres ; on en peut juger par la place du muphti. Il n'a que deux mille aſpres par jour, ce qui fait environ cent cinquante mille livres par année. Ce n'eſt que la dixième partie du revenu de quelques égliſes chrétiennes. Il en eſt ainſi du grand-viſiriat ; & ſans les confiſcations & les préſens, cette dignité produirait plus d'honneur que de fortune, excepté en tems de guerre.

Les Turcs n'ont point fait la guerre comme les princes de l'Europe la font aujourd'hui, avec de l'argent & des négociations. La force du corps, l'impétuofité des janiffaires, ont établi fans difcipline cet empire, qui fe foutient par l'aviliffement des peuples vaincus, & par les jaloufies des peuples voifins.

Les fultans n'ont jamais mis en campagne cent quarante mille combattans à la fois, fi on retranche les Tartares & la multitude qui fuit leurs armées. Mais ce nombre était toujours fupérieur à celui que les chrétiens pouvaient leur oppofer.



CHAPITRE CINQUANTE-DEUXIEME.

De la bataille de Lépante.

LES Vénitiens après la perte de l'ifle de Chypre, commerçant toujours avec les Turcs, & ofant toujours être leurs ennemis, demandaient des fecours à tous les princes chrétiens que l'intérêt commun devait réunir. C'était encor l'occafion d'une croifade; mais vous avez déjà vu qu'à force d'en avoir fait autrefois d'inutiles, on n'en faifait point de néceffaires. Le pape *Pie V.* fit bien mieux que de prêcher une croifade; il eut le courage de faire la guerre à l'empire Ottoman, en fe liguant avec les Vénitiens & le roi d'Efpagne *Philippe II.* Ce fut la première fois qu'on vit l'étendard des deux clefs déployé contre le croiffant, & les galères de Rome affronter les galères Ottomanes. Cette feule action du pape, par laquelle il finit fa vie, doit confacrer fa mémoire. Il ne faut pour connaître ce pontife s'en rapporter à aucun de ces portraits colorés par la flatterie, ou noircis par la malignité, ou crayonnés par le bel efprit. Ne jugeons jamais des hommes que par les faits. *Pie V.* dont

le nom était *Ghisleri*, fut un de ces hommes que le mérite & la fortune tirèrent de l'obſcurité pour les élever à la première place du chriſtianiſme. Son ardeur à redoubler la ſévérité de l'inquiſition, le ſupplice dont il fit périr pluſieurs citoyens, montre qu'il était cruel & ſanguinaire. Ses intrigues pour faire ſoulever l'Irlande contre la reine *Elizabeth*, la chaleur avec laquelle il fomenta les troubles de la France, la fameuſe bulle *in cœna Domini* dont il ordonna la publication toutes les années, font voir que ſon zèle pour la grandeur du St. Siége n'était pas conduit par la modération. Il avait été dominicain. La ſévérité de ſon caractère s'était fortifiée par la dureté d'eſprit qu'on puiſe dans le cloître. Mais cet homme élevé parmi des moines, eut comme *Sixte-Quint* ſon ſucceſſeur, des vertus royales : ce n'eſt pas le trône, c'eſt le caractère qui les donne. *Pie V.* fut le modèle du fameux *Sixte-Quint*; il lui donna l'exemple d'amaſſer en peu d'années des épargnes aſſez conſidérables pour faire regarder le St. Siége comme une puiſſance. Ces épargnes lui donnaient de quoi mettre en mer des galères. Son zèle ſollicitait tous les princes chrétiens ; mais il ne trouvait que tiédeur ou impuiſſance. Il s'adreſſait en vain au roi de France *Charles IX.* à l'empereur *Maximilien*, au roi de Portugal *Dom Sébaſtien*, au roi de Pologne *Sigiſmond II.*

Charles IX. était allié des Turcs, & n'avait point de vaiſſeaux à donner. L'empereur *Maximilien II.* craignait les Turcs; il manquait d'argent, & ayant fait une trève avec eux, il n'oſait la rompre. Le roi *Dom Sébaſtien* était encor trop jeune pour exercer ce courage qui depuis le fit périr en Afrique. La Pologne était épuiſée par une guerre avec les Ruſſes, & *Sigiſmond* ſon roi était dans une vieilleſſe languiſſante. Il n'y eut donc que *Philippe II.* qui entra dans les vues du pape. Lui ſeul de tous les rois catholiques était aſſez riche pour faire les plus grand frais de l'armement néceſſaire ;

lui ſeul pouvait par les arrangemens de ſon adminiſtration parvenir à l'exécution prompte de ce projet. Il y était principalement intéreſſé par la néceſſité d'écarter les flottes Ottomanes de ſes états d'Italie, & de ſes places d'Afrique ; & il ſe liguait avec les Vénitiens, dont il fut toujours l'ennemi ſecret en Italie, contre les Turcs qu'il craignait davantage.

Jamais grand armement ne ſe fit avec tant de célérité. Deux cents galères, ſix groſſes galéaſſes, vingt-cinq vaiſſeaux de guerre, avec cinquante navires de charge, furent prêts dans les ports de Sicile en Septembre cinq mois après la priſe de l'iſle de Chypre. *Philippe II.* avait fourni la moitié de l'armement. Les Vénitiens furent chargés des deux tiers de l'autre moitié, & le reſte était fourni par le pape. *Dom Juan d'Autriche*, ce célèbre bâtard de *Charles-Quint*, était le général de la flotte. *Marc-Antoine Colonna* commandait après lui au nom du pape. Cette maiſon *Colonna*, ſi long-tems ennemie des pontifes, était devenue l'appui de leur grandeur. *Sébaſtien Veniero*, que nous nommons *Venier*, était général de la mer pour les Vénitiens. Il y avait eu trois doges dans ſa maiſon, & aucun d'eux n'eut autant de réputation que lui. *Barbarigo*, dont la maiſon n'était pas moins célèbre à Veniſe, était provéditeur, c'eſt-à-dire intendant de la flotte. Malthe envoya trois de ces galères, & ne pouvait en fournir davantage. Il ne faut pas compter Gênes, qui craignait plus *Philippe II.* que *Sélim*, & qui n'envoya qu'une galère.

Cette armée navale portait, diſent les hiſtoriens, cinquante mille combattans. On ne voit guère que des exagérations dans des récits de bataille. Deux cent ſix galères, & vingt-cinq vaiſſeaux, ne pouvaient être armés tout au plus que de vingt mille hommes de combat. La ſeule flotte Ottomane était plus forte que les trois eſcadres chrétiennes. On y comptait environ deux

cent cinquante galères. Les deux armées ſe rencontrèrent dans le golphe de Lépante, l'ancien *Naupactus* non loin de Corinthe. Jamais depuis la bataille d'Actium les mers de la Grèce n'avaient vu, ni une flotte ſi nombreuſe, ni une bataille ſi mémorable. Les galères Ottomanes étaient manœuvrées par des eſclaves chrétiens, & les galères chrétiennes par des eſclaves Turcs, qui tous ſervaient malgré eux contre leur patrie.

Les deux flottes ſe choquèrent avec toutes les armes de l'antiquité, & toutes les modernes; les flèches, les longs javelots, les lances à feu, les grapins, les canons, les mouſquets, les piques, & les ſabres. On combattit corps à corps ſur la plupart des galères accrochées, comme ſur un champ de bataille. Les chrétiens remportèrent une victoire d'autant plus illuſtre que c'était la première de cette eſpèce.

Dom Juan d'Autriche & *Veniero* l'amiral des Vénitiens attaquèrent la capitane Ottomane que montait l'amiral des Turcs nommé *Ali*. Il fut pris avec ſa galère, & on lui fit trancher la tête, qu'on arbora ſur ſon propre pavillon. C'était abuſer du droit de la guerre, mais ceux qui avaient écorché *Bragadino* dans Famagouſte, ne méritaient pas un autre traitement. Les Turcs perdirent plus de cent cinquante bâtimens dans cette journée. Il eſt difficile de ſavoir le nombre des morts: on le faiſait monter à près de quinze mille; environ cinq mille eſclaves chrétiens furent délivrés. Veniſe ſignala cette victoire par des fêtes qu'elle ſeule ſavait alors donner. Conſtantinople fut dans la conſternation. Le pape *Pie V*. en apprenant cette grande victoire, qu'on attribuait ſur-tout à *Dom Juan* le généraliſſime, mais à laquelle les Vénitiens avaient eu la plus grande part, s'écria; *Il fut un homme envoyé de* DIEU, *nommé Jean*; paroles qu'on appliqua depuis à *Jean Sobieski* roi de Pologne, quand il délivra Vienne.

Dom Juan d'Autriche acquit tout d'un coup la plus

grande réputation, dont jamais capitaine ait joui. Chaque nation moderne ne compte que ſes héros, & néglige ceux des autres peuples. *Dom Juan* comme vengeur de la chrétienté était le héros de toutes les nations ; on le comparait à *Charles-Quint* ſon père, à qui d'ailleurs il reſſemblait plus que *Philippe.* Il merita ſur-tout cette idolâtrie des peuples, lorſque deux ans après il prit Tunis, comme *Charles-Quint*, & fit comme lui un roi African tributaire d'Eſpagne. Mais quel fut le fruit de la bataille de Lépante & de la conquête de Tunis ? Les Vénitiens ne gagnèrent aucun terrain ſur les Turcs, & l'amiral de *Sélim II.* reprit ſans peine le royaume de Tunis : tous les chrétiens y furent égorgés. Il ſemblait que les Turcs euſſent gagné la bataille de Lépante.



CHAPITRE CINQUANTE-TROISIEME.

Des côtes d'Afrique.

LES côtes d'Afrique depuis l'Egypte juſqu'aux royaumes de Fez & de Maroc, accrurent encor l'empire des ſultans ; mais elles furent plutôt ſous leur protection que ſous leur gouvernement. Le pays de Barca, & ſes déſerts ſi fameux autrefois par le temple de *Jupiter Ammon*, dépendirent du bacha d'Egypte. La Cirenaïque eut un gouverneur particulier. Tripoli qu'on rencontre enſuite en allant vers l'occident, ayant été pris par *Pierre de Navarre* ſous le règne de *Ferdinand le Catholique* en 1510, fut donné par *Charles-Quint* aux chevaliers de Malthe. Mais les amiraux de *Soliman* s'en emparèrent, & avec le tems elle s'eſt gouvernée comme une république, à la tête de laquelle eſt un général qu'on nomme *dey*, qui eſt élu par la milice.

Plus loin vous trouverez le royaume de Tunis, l'an-

cien séjour des Carthaginois. Vous avez vu *Charles-Quint* donner un roi à cet état, & le rendre tributaire de l'Espagne; *Dom Juan* le reprendre encor sur les Maures avec la même gloire que *Charles-Quint* son père; mais enfin l'amiral de *Sélim II.* remettre Tunis sous la domination mahométane, & y exterminer tous les chrétiens, trois ans après cette fameuse bataille de Lépante, qui produisit tant de gloire à *Dom Juan* & aux Vénitiens avec si peu d'avantage. Cette province se gouverna depuis comme Tripoli.

Alger qui termine l'empire des Turcs en Afrique, est l'ancienne Numidie, la Mauritanie Césarienne, si fameuse par les rois *Juba*, *Syphax*, & *Masinissa*. Il reste à peine des ruines de Cirte leur capitale, ainsi que de Carthage, de Memphis & même d'Alexandrie, qui n'est plus au même endroit où *Alexandre* l'avait bâtie. Le royaume de *Juba* était devenu si peu de chose, que *Cheredin Barberousse* aima mieux être amiral du grand-seigneur que roi d'Alger. Il céda cette province à *Soliman;* & de roi qu'il était il se contenta d'être bacha. Depuis ce tems, jusqu'au commencement du dix-septième siècle, Alger fut gouvernée par les bachas que la Porte y envoyait. Mais enfin la même administration qui s'établit à Tripoli & à Tunis, se forma dans Alger devenue un retraite de corsaires. Aussi un de leurs derniers deys disait au consul de la nation Anglaise qui se plaignait de quelques prises, « Cessez de vous » plaindre au capitaine des voleurs, quand vous avez » été volé. »

Dans toute cette partie de l'Afrique on trouve encor des monumens des anciens Romains, & on n'y voit pas un seul vestige de ceux des chrétiens, quoiqu'il y eût beaucoup plus d'évêchés que dans l'Espagne & dans la France ensemble. Il y en a deux raisons, l'une que les plus anciens édifices de pierre dure, de marbre & de ciment dans les climats secs, résistent à la destruc-

tion plus que les nouveaux : l'autre, que des tombeaux avec l'inſcription *Diis Manibus*, que les barbares n'entendent point, ne les révoltent pas, & que la vue des ſymboles du chriſtianiſme excite leur fureur.

Dans les beaux ſiècles des Arabes, les ſciences & les arts fleurirent chez ces Numides ; aujourd'hui ils ne ſavent pas même régler leur année, & en faiſant ſans ceſſe le métier de pirates, ils n'ont pas un pilote qui ſache prendre hauteur, pas un bon conſtructeur de vaiſſeau. Ils achètent des chrétiens, & ſur-tout des Hollandais, les agrêts, les canons, la poudre dont ils ſe ſervent pour s'emparer de nos vaiſſeaux marchands : & les puiſſances chrétiennes, au lieu de détruire ces ennemis communs, ſont occupées à ſe ruiner mutuellement.

Conſtantinople fut toujours regardée comme la capitale de tant de régions. Sa ſituation ſemble faite pour leur commander. Elle a l'Aſie devant elle, l'Europe derrière. Son port auſſi sûr que vaſte, ouvre & ferme l'entrée de la mer Noire à l'orient, & de la Méditerranée à l'occident. Rome bien moins avantageuſement ſituée, dans un terrain ingrat, & dans un coin de l'Italie, où la nature n'a fait aucun port commode, ſemblait bien moins propre à dominer ſur les nations ; cependant elle devint la capitale d'un empire deux fois plus étendu que celui des Turcs : c'eſt que les anciens Romains ne trouvèrent aucun peuple qui entendît comme eux la diſcipline militaire, & que les Ottomans après avoir conquis Conſtantinople ont trouvé preſque tout le reſte de l'Europe auſſi aguerri & mieux diſcipliné qu'eux.



CHAPITRE CINQUANTE-QUATRIEME.

Du royaume de Fez & de Maroc.

LA protection du grand-feigneur ne s'étend point jufqu'à l'empire de Maroc, vafte pays qui comprend une parti de la Mauritanie Tingitane. Tanger était la capitale de la colonie Romaine. Ceft de là que partirent depuis ces Maures qui fubjuguèrent l'Efpagne. Tanger fut conquife elle-même fur la fin du quinzième fiècle par les Portugais, & donnée dans nos derniers tems à *Charles II.* roi d'Angleterre pour la dot de l'infante de Portugal fa femme ; & enfin *Charles II.* l'a cédée aux rois de Maroc. Peu de villes ont éprouvé plus de révolutions.

Cet empire s'étend jufqu'aux frontières de la Guinée fous les plus beaux climats; il n'y a point de territoire plus fertile, plus varié, plus riche; plufieurs branches du mont Atlas font remplies de mines, & les campagnes produifent les plus abondantes moiffons & les meilleurs fruits de la terre. Ce pays fut cultivé autrefois comme il méritait de l'être, il fallait bien qu'il le fût du tems des premiers califes, puifque les fciences y étaient en honneur, & que c'eft toujours la dernière chofe dont on prend foin. Les Arabes & les Maures de ces contrées portèrent en Efpagne leurs armes & leurs arts ; mais tout a dégénéré depuis, tout eft tombé dans la plus épaiffe barbarie : les Arabes de *Mahomet* avaient policé le pays, ils fe font retirés dans les déferts, où ils ont repris l'ancienne vie paftorale ; & le gouvernement a été abandonné aux Maures, efpèce d'hommes moins favorifée de la nature que de leur climat, moins induftrieufe que les Arabes, nation cruelle à la fois & efclave. C'eft-là que le defpotifme fe montre dans

toute ſon horreur. L'ancienne coutume établie que les miramolins ou empereurs de Maroc ſoient les premiers bourreaux du pays, n'a pas peu contribué à faire des habitans de ce vaſte empire des ſauvages fort au deſſous des Mexicains. Ceux qui habitent Tétuan ſont un peu plus civiliſés; les autres déshonorent la nature humaine. Beaucoup de Juifs chaſſés d'Eſpagne par *Ferdinand* & *Iſabelle*, ſe ſont réfugiés à Tétuan, à Méquinez, à Maroc, & y vivent miſérablement. Les habitans des provinces ſeptentrionales ſe ſont mêlés avec les noirs qui ſont vers le Niger. On voit dans tout l'empire, dans les maiſons, dans les armées, un mélange de noirs, de blancs, & de métis. Ces peuples trafiquèrent de tout tems en Guinée. Ils allaient par les déſers aux côtes où les Portugais vinrent par l'Océan. Jamais ils ne connurent la mer que comme l'élément des pirates. Enfin toute cette vaſte côte la l'Afrique, depuis Damiette juſqu'au mont Atlas, était devenue barbare, tandis que pluſieurs de nos peuples ſeptentrionaux, autrefois beaucoup plus barbares, atteignaient à la politeſſe des Grecs & des Romains.

Il y eut des querelles de religion dans ce pays comme ailleurs, & une ſecte de muſulmans qui ſe prétendait plus orthodoxe que les autres diſpoſa du trône; c'eſt ce qui n'eſt jamais arrivé à Conſtantinople. Il y eut auſſi comme ailleurs des guerres civiles, & ce n'eſt qu'au dix-ſeptième ſiècle que tous les états de Fez, de Maroc, de Tafilet ont été réunis, & n'ont compoſé qu'un empire, après la fameuſe victoire que les Maures remportèrent ſur le malheureux *Sébaſtien* roi de Portugal.

Dans quelque abrutiſſement que ces peuples ſoient tombés, jamais l'Eſpagne & le Portugal n'ont pu ſe venger ſur eux de leur ancien eſclavage, & les aſſervir à leur tour. Oran frontière de leur empire, pris par le cardinal *Ximénès*, perdu enſuite, & repris depuis peu par le duc de *Montemar* ſous *Philippe V.* en 1732, n'a pu ouvrir le chemin à d'autres conquêtes. Tanger

qui pouvait être une clef de l'empire, fut toujours inutile. Ceuta, que les Portugais prirent en 1409, que les Espagnols eurent sous *Philippe II.* & qu'ils ont conservé toujours, n'a été qu'un objet de dépense. Les Maures avaient accablé toute l'Espagne, & les Espagnols n'on pu encor que harceler les Maures. Ils ont passé la mer Atlantique, & conquis un nouveau-monde, sans pouvoir se venger à cinq lieues de chez eux. Les Maures mal armés, indisciplinés, esclaves sous un gouvernement détestable, n'ont pu être subjugués par les chrétiens. La véritable raison est que les chrétiens se sont toujours mutuellement déchirés. Comment les Espagnols auraient-ils pu passer en Afrique avec de grandes armées, & dompter les musulmans, quand ils avaient la France à combatre ? ou lorsqu'étant unis avec la France, les Anglais leur prenaient Gibraltar & Minorque ?

Ce qui est singulier, c'est le nombre de renégats Espagnols, Français, Anglais, qu'on a trouvés dans les états de Maroc. On a vu un Espagnol nommé *Pérès*, amiral sous l'empire de *Mulei Ismaël*, un Français nommé *Pilet*, gouverneur de Salé, une Irlandaise concubine du tyran *Ismaël*, quelques marchands Anglais établis à Tétuan. L'espérance de faire fortune chez les nations ignorantes conduit toujours des Européans en Afrique, en Asie, sur-tout en Amérique. La raison contraire retient loin de nous les peuples de ces climats.





CHAPITRE CINQUANTE-CINQUIEME.

De PHILIPPE *II. roi d'Efpagne.*

APRÈS le règne de *Charles-Quint*, quatre grandes puiffances balancèrent le forces de l'Europe chrétienne; l'Efpagne par fes richeffes du nouveau-monde; la France par elle-même, par fa fituation, qui empechait les vaftes états de *Philippe II.* de fe communiquer; l'Allemagne par la multitude même de fes princes, qui quoique divifés entr'eux fe réuniffaient pour la défenfe de la patrie; l'Angleterre après la mort de *Marie*, par la conduite feule d'*Élizabeth*, car fon terrain était très-peu de chofe: l'Ecoffe loin de faire un corps avec elle était fon ennemie, & l'Irlande lui était à charge.

Les royaumes du Nord n'entraient point encor dans le fyftême politique de l'Europe, & l'Italie ne pouvait être une puiffance prépondérante. *Philippe II.* femblait la tenir fous fa main. *Philibert* duc de Savoie, gouverneur des Pays-Bas, dépendait entiérement de lui. *Charles-Emmanuel* fils de ce *Philibert*, & gendre de *Philippe II.* ne fut pas moins dans fa dépendance. Le Milanais, les deux Siciles qu'il poffédait & fur-tout fes tréfors, firent trembler les autres états de l'Italie pour leur liberté. Enfin *Philippe II.* joua le premier rôle fur le théatre de l'Europe, mais non le plus admiré. De moins puiffans princes fes contemporains ont laiffé un plus grand nom, comme *Elizabeth*, & fur-tout *Henri IV.* Ses généraux & fes ennemis ont été plus eftimés que lui: le nom de *Dom Juan d'Autriche*, d'*Alexandre Farnèfe*, celui des princes d'*Orange*, eft bien au deffus du fien. La poftérité fait une grande différence entre la puiffance & la gloire.

Pour bien connaître les tems de *Philippe II.* il faut d'abord connaître fon caractère, qui fut en partie la caufe

de tous les grands événemens de ſon ſiècle, mais on ne peut appercevoir ſon caractère que par les faits. On ne peut trop redire qu'il faut ſe défier du pinceau des contemporains, conduit preſque toujours par la flatterie ou par la haine. Et pour ces portraits recherchés que tant d'hiſtoriens modernes font des anciens perſonnages, on doit les renvoyer aux romans.

Ceux qui ont comparé depuis peu *Philippe II.* à *Tibère*, n'ont certainement vu ni l'un ni l'autre. D'ailleurs quand *Tibère* commandait les légions & les faiſait combattre, il était à leur tête ; & *Philippe* était dans une chapelle entre deux recollets, pendant que le prince de Savoie, & ce comte d'*Egmont* qu'il fit périr depuis ſur l'échaffaut, lui gagnaient la bataille de St. Quentin. *Tibère* n'était ni ſuperſtitieux ni hypocrite ; & *Philippe* prenait ſouvent un crucifix en main quand il ordonnait des meurtres. Les débauches du Romain & les voluptés de l'Eſpagnol ne ſe reſſemblent pas. La diſſimulation même qui les caractériſe l'un & l'autre, ſemble différente : celle de *Tibère* paraît plus fourbe, celle de *Philippe* plus taciturne. Il faut diſtinguer entre parler pour tromper, & ſe taire pour être impénétrable. Tous deux paraiſſent avoir eu une cruauté tranquille & réfléchie ; mais combien de princes & d'hommes publics ont mérité le même reproche !

Pour ſe faire une idée juſte de *Philippe*, il faut ſe demander ce que c'eſt qu'un ſouverain qui affecte de la piété, & à qui le prince d'Orange *Guillaume* reproche publiquement dans ſon manifeſte, un mariage ſecret avec *Dona Iſabella Oſorio*, quand il épouſa ſa première femme *Marie de Portugal*. Il eſt accuſé à la face de l'Europe par ce même *Guillaume* du parricide de ſon fils, & de l'empoiſonnement de ſa troiſième épouſe *Iſabelle de France ;* on lui impute d'avoir forcé le prince d'*Aſcoli* à épouſer une femme qui était enceinte de ce roi même. On ne doit pas s'en rapporter au témoignage d'un ennemi ; mais cet ennemi était un prince reſpecté

nous avez-vous conquis, ne pouvant nous gouverner? répondit la mère.

Ce fut du fond de la Tartarie que partit *Gengis-kan* à la fin du douzième ſiècle pour conquérir l'Inde, la Chine, la Perſe & la Ruſſie. *Batoukan* l'un de ſes enfans, ravagea juſqu'aux frontières de l'Allemagne. Il ne reſte aujourd'hui du vaſte empire de Capshac, partage de *Batoukan*, que la Crimée poſſédée par ſes deſcendans ſous la protection des Turcs.

Tamerlan, qui ſubjugua une ſi grande partie de l'Aſie, était un Tartare & même de la race de *Gengis*.

Uſſum Caſſan, qui régna en Perſe, était auſſi né dans la Tartarie.

Enfin ſi vous regardez d'où ſont partis les Ottomans, vous les verrez ſortir du bord oriental de la mer Caſpienne, pour venir mettre ſous le joug l'Aſie-Mineure, l'Arabie, l'Egypte, Conſtantinople & la Grèce.

Voyons ce qui reſtait dans ces vaſtes déſerts de la Tartarie au ſeizième ſiècle, après tant d'émigrations de conquérans. Au nord de la Chine étaient ces mêmes Monguls & ces Mantchous qui la conquirent ſous *Gengis*, & qui l'ont encor repriſe il y a un ſiècle. Ils étaient alors de la religion dont le *dalai lama* eſt le chef dans le petit Tibet. Leurs déſerts confinent aux déſerts de la Ruſſie. De là juſqu'à la mer Caſpienne habitent les Elhuts, les Calcas, les Calmoucs, & cent hordes de Tartares vagabonds. Les Usbecs étaient & ſont encor dans le pays de Samarcande; ils vivent tous pauvrement, & ſavent ſeulement qu'il eſt ſorti de chez eux des eſſaims qui ont conquis les plus riches pays de la terre.





CHAPITRE QUARANTE-NEUVIEME.

Du Mogol.

LA race de *Tamerlan* régnait dans le Mogol. Ce royaume de l'Inde n'avait pas été tout-à-fait soumis par *Tamerlan*. Les enfans de ce conquérant se firent la guerre pour le partage des états, comme les successeurs d'*Alexandre*, & l'Inde fut très-malheureuse. Ce pays où la nature du climat inspire la mollesse, résista faiblement à la postérité de ses vainqueurs. Le sultan *Babar*, arrière-petit-fils de *Tamerlan*, se rendit absolument le maître de tous les pays qui s'étendent depuis Samarcande jusqu'auprès d'Agra.

Quatre nations principales étaient alors établies dans l'Inde; les mahométans Arabes nommés *Patanes*, qui avaient conservé quelques pays depuis le dixième siècle; les anciens Parsis ou Guèbres réfugiés du tems d'*Omar*, les Tartares de *Gengis-kan* & de *Tamerlan*; enfin les vrais Indiens, en plusieurs tribus ou castes.

Les mulsulmans Patanes étaient encor les plus puissans, puisque vers l'an 1530 un musulman nommé *Chircha* dépouilla le sultan *Amayum* fils de ce *Babar*, & le contraignit de se refugier en Perse. L'empereur Turc *Soliman*, l'ennemi naturel des Persans, protégea l'usurpateur mahométan contre la race des usurpateurs Tartares que les Persans secouraient. Le vainqueur de Rhodes tint la balance dans l'Inde; & tant que *Soliman* vécut, *Ghircha* régna hureusement. C'est lui qui rendit la religion des *Osmanlis* dominante dans le Mogol. On voit encor les beaux chemins ombragés d'arbres, les caravanserails & les bains qu'il fit construire pour les voyageurs.

Amayum ne put rentrer dans l'Inde qu'après la mort de *Soliman* & de *Chircha*. Une armée de Perſans le remit ſur le trône. Ainſi les Indiens ont toujours été ſubjugués par des étrangers.

Le petit royaume de Guzurate près de Surate, demeurait encor ſoumis aux anciens Arabes de l'Inde; c'eſt preſque tout ce qui reſtait dans l'Aſie à ces vainqueurs de tant d'états que vous avez vu tout conquérir depuis la Perſe juſqu'aux provinces méridionales de la France. Ils furent obligés alors d'implorer le ſecours des Portugais, contre *Akebar* fils d'*Amayoud*, & les Portugais ne purent les empêcher de ſuccomber.

Il y avait encor vers Agra un prince qui ſe diſait deſcendant de *Por*, que *Quinte-Curce* a rendu ſi célèbre ſous le nom de *Porus*. *Akebar* le vainquit, & ne lui rendit pas ſon royaume. Mais il fit dans l'Inde plus de bien qu'*Alexandre* n'eut le tems d'en faire. Ses fondations ſont immenſes; & on admire toujours le grand chemin bordé d'arbres l'eſpace de cent cinquante lieues, depuis Agra juſqu'à Lahor; célèbre ouvrage de ce conquérant, embelli encor par ſon fils *Geanguir*.

La preſqu'iſle de l'Inde deçà le Gange, n'était pas encor entamée; & ſi elle avait connu des vainqueurs ſur ſes côtes, c'étaient des Portugais. Le vice-roi qui réſidait à Goa, égalait alors le grand-mogol en magnificence & en faſte, & le paſſait beaucoup en puiſſance maritime. Il donnait cinq gouvernemens, ceux de Mozambique, de Malaca, de Maſcate, d'Ormus, de Ceilan. Les Portugais étaient les maîtres du commerce de Surate, & les peuples du grand-mogol recevaient d'eux toutes les denrées précieuſes des iſles. L'Amérique pendant quarante ans ne valut pas davantage aux Eſpagnols; & quand *Philippe II.* s'empara du Portugal en 1580, il ſe trouva maître tout d'un coup des principales richeſſes des deux mondes, ſans avoir eu la moin-

dre part à leur découverte. Le grand-mogol n'était pas alors comparable à un roi d'Espagne.

Nous n'avons pas tant de connoissance de cet empire que de celui de la Chine; les fréquentes révolutions depuis *Tamerlan* en sont cause; & on n'y a pas envoyé de si bons observateurs que ceux par qui la Chine nous est connue.

Ceux qui ont recueilli les relations de l'Inde nous ont donné souvent des déclamations contradictoires. Le père *Catrou* nous dit, que le *mogol s'est retenu en propre toutes les terres de l'empire*; & dans la même page il nous dit que les *enfans des rajas succèdent aux terres de leurs pères*. Il assure que *tous les grands sont esclaves*; & il dit que *plusieurs de ces esclaves ont jusqu'à vingt à trente mille soldats; qu'il n'y a de loi que la volonté du mogol*; & *qu'on n'a point cependant touché aux droits des peuples*. Il est difficile de concilier ces notions.

Tavernier, parle plus aux marchands qu'aux philosophes, & ne donne guère d'instructions que pour connaître les grandes routes & pour acheter des diamans.

Bernier est un philosophe; mais il n'emploie pas sa philosophie à s'instruire à fond du gouvernement. Il dit comme les autres que toutes les terres appartiennent à l'empereur. C'est ce qui a besoin d'explication. Donner des terres & en jouir sont deux choses absolument différentes. Les rois Européans qui donnent tous les bénéfices ecclésiastiques, ne les possèdent pas. L'empereur dont le droit est de conférer tous les fiefs d'Allemagne & d'Italie quand ils vaquent faute d'héritiers, ne recueille pas les fruits de ces terres.

Bernier, n'a pas cru qu'on abuserait de ses expressions jusqu'au point de penser que tous les Indiens labourent, sèment; bâtissent, travaillent pour un Tartare. Ce Tartare d'ailleurs est absolu sur les sujets de son domaine, & a très-peu de pouvoir sur les vice-rois, qui sont assez puissans pour lui désobéir.

Il n'y a dans l'Inde, dit *Bernier*, que des grands seigneurs & des misérables. Comment accorder cette idée avec l'opulence de ces marchands que *Tavernier* dit riches de tant de millions ?

Quoi qu'il en soit, les Indiens n'étaient plus ce peuple supérieur chez qui les anciens Grecs voyagèrent pour s'instruire. Il ne resta plus chez ces Indiens que de la superstition, qui redoubla même par leur asservissement, comme celle des Egyptiens n'en devint que plus forte quand les Romains les soumirent.

Les eaux du Gange avaient de tout tems la réputation de purifier les ames. L'ancienne coutume de se plonger dans les fleuves au moment d'une éclipse, n'a pu encor être abolie ; & quoiqu'il y eût des astronomes Indiens qui sussent calculer les éclipses, les peuples n'en étaient pas moins persuadés que le soleil tombait dans la gueule d'un dragon, & qu'on ne pouvait le délivrer qu'en se mettant tout nud dans l'eau, & en faisant un grand bruit qui épouvantait le dragon & lui faisait lâcher prise. Cette idée si commune parmi les peuples Orientaux est une preuve évidente de l'abus que les peuples ont toujours fait en physique comme en religion, des signes établis par les premiers philosophes. De tout tems les astronomes marquèrent les deux points d'intersection où se font les éclipses, qu'on appelle *les nœuds de la lune*, l'une par une tête de dragon, l'autre par une queue. Le peuple également ignorant dans tous les pays du monde, prit le signe pour la chose même. Le soleil est dans la tête du dragon, disaient les astronomes. Le dragon va dévorer le soleil, disait le peuple, & sur-tout le peuple astrologue. Nous insultons à la crédulité des Indiens, & nous ne songeons pas qu'il se vend en Europe tous les ans plus de trois cent mille exemplaires d'almanachs, remplis d'observations non moins fausses, & d'idées non moins absurdes. Il vaut autant dire que le soleil & la lune sont entre les

griffes d'un dragon, que d'imprimer tous les ans qu'on ne doit ni planter, ni ſemer, ni prendre médecine, ni ſe faire ſaigner que certains jours de la lune. Il ſerait tems que dans un ſiècle comme le nôtre on daignât faire à l'uſage des cultivateurs un calendrier utile, qui les inſtruisît, & qui ne les trompât plus.

L'école des anciens gymnoſophiſtes ſubſiſtait encor dans la grande ville de Bénarès ſur les rives du Gange. Les bramines y cultivaient la langue ſacrée qu'on appelle *le hanſcrit*, qu'ils regardent comme la plus ancienne de tout l'Orient. Ils admettent des génies comme les premiers Perſans. Ils enſeignent à leurs diſciples, que toutes les idoles ne ſont faites que pour fixer l'attention des peuples, & ne ſont que des emblêmes divers d'un ſeul DIEU; mais ils cachent au peuple cette théologie ſage qui ne leur produirait rien, & l'abandonnent à des erreurs qui leur ſont utiles. Il ſemble que dans les climats méridionaux, la chaleur du climat diſpoſe plus les hommes à la ſuperſtition & à l'enthouſiaſme qu'ailleurs. On a vu ſouvent des Indiens dévots ſe précipiter à l'envi ſous les roues du char qui portait l'idole *Jagernat*, & ſe faire briſer les os par piété. La ſuperſtition populaire réuniſſait tous les contraires : on voyait d'un côté les prêtres de l'idole *Jagernat* amener tous les ans une fille à leur dieu pour être honorée du titre de ſon épouſe, comme on en préſentait une quelquefois en Egypte au dieu *Anubis* : de l'autre côté on conduiſait au bûcher des jeunes veuves, qui ſe jetaient en chantant & en danſant dans les flammes ſur les corps de leurs maris.

On raconte (*a*) qu'en 1642 un raja ayant été aſſaſſiné à la cour de *Sha-Gehan*, treize femmes de ce raja accoururent incontinent, & ſe jettèrent toutes dans le bûcher de leur maître. Un miſſionnaire très-croyable aſſure qu'en 1710, quarante femmes du prince de Marava ſe

(*a*) Lettres curieuſes & édifiantes. Tome 13.

précipitèrent dans un bûcher allumé ſur le cadavre de ce prince. Il dit qu'en 1717 deux princes de ce pays étant morts, dix-ſept femmes de l'un & treize de l'autre, ſe dévouèrent à la mort de la même manière, & que la dernière étant enceinte attendit qu'elle eût accouché, & ſe jeta dans les flammes après la naiſſance de ſon fils. Ce même miſſionnaire dit que ces exemples ſont plus fréquens dans les premières caſtes que dans celles du peuple; & pluſieurs miſſionnaires le confirment. Il ſemble que ce dut être tout le contraire. Les femmes des grands devraient tenir plus à la vie que celles des artiſans, & des hommes qui mènent une vie pénible, mais on a malheureuſement attaché de la gloire à ces dévouemens. Les femmes d'un ordre ſupérieur ſont plus ſenſibles à cette gloire; & les bramines (*b*) qui recueillent toujours quelques dépouilles de ces victimes, ont plus d'intérêt à ſéduire les riches.

Un nombre prodigieux de faits de cette nature ne peut laiſſer douter que cette coutume ne fût en vigueur dans le Mogol, comme elle y eſt encor dans toute la preſqu'iſle, juſqu'au cap de Comorin. Une réſolution ſi déſeſpérée dans un ſexe ſi timide nous étonne: mais la ſuperſtition inſpire par-tout une force ſurnaturelle.

(*a*) Voyez le chapitre de l'*ézourvédam*.





CHAPITRE CINQUANTIEME.

De la Perſe, & de ſa révolution au ſeizieme ſiècle. De ſes uſages, & de ſes mœurs, &c.

LA Perſe éprouvait alors une révolution à-peu-près ſemblable à celle que le changement de religion fit en Europe.

Un Perſan nommé *Eidar*, qui n'eſt connû de nous que ſous le nom de *Sophi*, c'eſt-à-dire *ſage*, & qui outre cette ſageſſe avait des terres conſidérables, forma ſur la fin du quinzième ſiècle la ſecte qui diviſe aujourd'hui les Perſans & les Turcs.

Pendant le règne du Tartare *Uſſum Caſſan*, une partie de la Perſe, flattée d'oppoſer un culte nouveau à celui des Turcs, de mettre *Aly* au deſſus d'*Omar*, & de pouvoir aller en pélerinage ailleurs qu'à la Mecque, embraſſa avidement les dogmes du *Sophi*. Les ſemences de ces dogmes étaient jetées depuis long-tems ; il les fit éclore, & donna la forme à ce ſchiſme politique & religieux, qui paraît aujourd'hui néceſſaire entre deux grands empires voiſins jaloux l'un de l'autre. Ni les Turcs, ni les Perſans n'avaient aucune raiſon de reconnaître *Omar* ou *Aly* pour ſucceſſeurs légitimes de *Mahomet*. Les droits de ces Arabes qu'ils avaient chaſſés devaient peu leur importer ; mais il importait aux Perſans que le ſiége de leur religion ne fut pas chez les Turcs.

Le peuple Perſan avait toujours compté parmi ſes griefs contre le peuple Turc le meurtre d'*Aly*, quoiqu'*Aly* n'eût point été aſſaſſiné par la nation Turque qu'on ne connaiſſait point alors ; mais c'eſt ainſi que le peuple raiſonne. Il eſt même ſurprenant qu'on n'eût pas profité plutôt de cette antipathie pour établir une ſecte nouvelle.

Le ſophi dogmatiſait donc pour l'intérêt de la Perſe ; mais il dogmatiſait auſſi pour le ſien propre. Il ſe rendit trop conſidérable. Le *sha-Buſtan* uſurpateur de la Perſe le craignit. Enfin ce reformateur eut la deſtinée à laquelle *Luther* & *Calvin* ont échappé. *Ruſtan* le fit aſſaſſiner en 1499.

Iſmaël fils de *Sophi* fut aſſez courageux & aſſez puiſſant pour ſoutenir les armes à la main les opinions de ſon père ; ſes diſciples devinrent des ſoldats.

Il convertit & conquit l'Arménie, ce royaume ſi fameux autrefois ſous *Tigrane*, & qui l'eſt ſi peu depuis ce tems-là. On y diſtingue à peine les ruines de Tigranocerte. Le pays eſt pauvre ; il y a beaucoup de chrétiens Grecs qui ſubſiſtent du négoce qu'ils font en Perſe & dans le reſte de l'Aſie : mais il ne faut pas croire que cette province nourriſſe quinze cent mille familles chrétiennes, comme le diſent les relations. Cette multitude irait à cinq ou ſix millions d'habitans, & le pays n'en à pas le tiers. *Iſmaël Sophi* maître de l'Arménie ſubjugua la Perſe entière & juſqu'aux Tartares de Samarcande. Il combattit le ſultan des Turcs *Sélim I.* avec avantage, & laiſſa à ſon fils *Thamas* la Perſe puiſſante & paiſible.

C'eſt ce même *Thamas* qui repouſſa enfin *Soliman*, après avoir été ſur le point de perdre ſa couronne. Ses deſcendans ont régné paiſiblement en Perſe juſqu'aux révolutions qui de nos jours ont déſolé cet empire.

La Perſe devint ſur la fin du ſeizième ſiècle un des plus floriſſans & des plus heureux pays du monde, ſous le règne du grand *Sha-Abbas* arrière-petit-fils d'*Iſmaël Sophi*. Il n'y a guère d'états qui n'aient eu un tems de grandeur & d'éclat, après lequel ils dégénèrent.

Les uſages, les mœurs, l'eſprit de la Perſe, ſont auſſi étrangers pour nous que ceux de tous les peuples qui ont paſſé ſous vos yeux. Le voyageur *Chardin* prétend que l'empereur de Perſe eſt moins abſolu que celui de Turquie : mais il ne paraît pas que le ſophi dépende

d'une milice comme le grand-ſeigneur. *Chardin* avoue du moins que toutes les terres en Perſe n'appartiennent pas à un ſeul homme : les citoyens y jouiſſent de leurs poſſeſſions, & paient à l'état une taxe qui ne va pas à un écu par an. Point de grands ni de petits fiefs, comme dans l'Inde & dans la Turquie, ſubjuguées par les Tartares. *Iſmaël Sophi*, reſtaurateur de cet empire, n'étant point Tartare, mais Arménien, avait ſuivi le droit naturel établi dans ſon pays, & non pas le droit de conquête & de brigandage.

Le ſerrail d'Iſpahan paſſait pour moins cruel que celui de Conſtantinople. La jalouſie du trône portait ſouvent les ſultans Turcs à faire étrangler leur parens. Les ſophis ſe contentaient d'arracher les prunelles des princes de leur ſang. A la Chine on n'a jamais imaginé que la ſureté du trône exigeât de tuer ou d'aveugler ſes frères & ſes neveux. On leur laiſſait toujours des honneurs ſans autorité. Tout prouve que les mœurs chinoiſes étaient les plus humaines & les plus ſages de l'Orient.

Les rois de Perſe ont conſervé la coutume de recevoir des préſens de leurs ſujets. Cet uſage eſt établi au Mogol & en Turquie ; il l'a été en Pologne, & c'eſt le ſeul royaume où il ſemblait raiſonnable ; car les rois de Pologne n'ayant qu'un très-faible revenu, avaient beſoin de ces ſecours. Mais le grand-ſeigneur ſur-tout & le grand-mogol, poſſeſſeurs de tréſors immenſes, ne devaient ſe montrer que pour donner. C'eſt s'abaiſſer que de recevoir ; & de cet abaiſſement ils font un titre de grandeur. Les empereurs de la Chine n'ont jamais avili ainſi leur dignité. *Chardin* prétend que les étrennes du roi de Perſe lui valaient cinq ou ſix de nos millions.

Ce que la Perſe a toujours eu de commun avec la Chine & la Turquie, c'eſt de ne pas connaître la nobleſſe ; il n'y a dans ces vaſtes états d'autre nobleſſe que celle des emplois ; & les hommes qui ne ſont rien,

n'y peuvent tirer avantage de ce qu'ont été leurs pères.

Dans la Perse, comme dans toute l'Asie, la justice a toujours été rendue sommairement; on n'y a jamais connu ni les avocats ni les procédures; on plaide sa cause soi-même, & la maxime qu'une courte injustice est plus supportable qu'une justice longue & épineuse, a prévalu chez tous ces peuples, qui policés long-tems avant nous, ont été moins raffinés en tout que nous ne le sommes.

La religion mahométane d'*Aly*, dominante en Perse, permettait un libre exercice à toutes les autres. Il y avait encor dans Ispahan des reste d'anciens Perses ignicoles, qui ne furent chassés de la capitale que sous le règne de *Sha-Abbas*. Ils étaient répandus sur les frontières, & particuliérement dans l'ancienne Assyrie, partie de l'Arménie haute où réside encor leur grand-prêtre. Plusieurs familles de ces dix tribus & demie, de ces Juifs Samaritains transportés par *Salmanazar* du tems d'*Osée*, subsistaient encor en Perse, & il y avait au tems dont je parle près de dix mille familles des tribus de *Juda*, de *Lévi* & de *Benjamin*, emmenées de Jérusalem avec *Sédécias* leur roi, par *Nabucodonosor*, & qui ne revinrent point avec *Esdras*, & *Néhémie*.

Quelques Sabéens disciples de *St. Jean-Baptiste*, desquels on a déjà parlé, étaient répandus vers le golfe Persique. Les chrétiens Arméniens du rite grec faisaient le plus grand nombre; les Nestoriens composaient le plus petit: les Indiens de la religion des bramines, remplissaient Ispahan; on en comptait plus de vingt mille. La plupart étaient de ces Banians, qui du cap de Comorin jusqu'à la mer Caspienne vont trafiquer avec vingt nations, sans s'être jamais mêlés à aucune.

Enfin toutes ces religions étaient vues de bon œil en Perse, excepté la secte d'*Omar*, qui était celle de leurs ennemis. C'est ainsi que le gouvernement d'Angleterre admet toutes les sectes, & tolère à peine le catholicisme qu'il redoute.

L'empire Perſan craignit avec raiſon la Turquie, à laquelle il n'eſt comparable ni par la population, ni par l'étendue. La terre n'y eſt pas ſi fertile, & la mer lui manquait. Le port d'Ormus ne lui appartenait point alors. Les Portugais s'en étaient emparés en 1507. Une petite nation Européane dominait ſur le golfe Perſique, & fermait le commerce maritime à toute la Perſe. Il a fallu que le grand *Sha-Abbas*, tout puiſſant qu'il était, ait eu recours aux Anglais pour chaſſer les Portugais en 1622. Les peuples d'Europe ont fait par leur marine le deſtin de toutes les côtes où ils ont abordé.

Si le terroir de la Perſe n'eſt pas ſi fertile que celui de la Turquie, les peuples y ſont plus induſtrieux; ils cultivent plus les ſciences: mais leurs ſciences ne mériteraient pas ce nom parmi nous. Si les miſſionnaires Européans ont étonné la Chine par le peu de phyſique & de mathématiques qu'ils ſavaient, ils n'auraient pas moins étonné les Perſans.

Leur langue eſt belle, & depuis ſix cents ans n'a point été altérée. Leurs poéſies ſont nobles, leurs fables ingénieuſes. Mais s'ils ſavent un peu plus de géométrie que les Chinois, ils n'ont pas beaucoup avancé au-delà des élémens d'*Euclide*. Ils ne connaiſſent d'aſtronomie que celle de Ptolomée; & cette aſtronomie n'eſt encor chez eux que ce qu'elle a été ſi long-tems en Europe, un chemin pour parvenir à l'aſtrologie judiciaire. Tout ſe réglait en Perſe par les influences des aſtres, comme chez les anciens Romains par le vol des oiſeaux & l'appétit des poulets ſacrés. *Chardin* prétend que de ſon tems l'état dépenſait quatre millons par an en aſtrologues. Si un *Newton*, un *Halley*, un *Caſſini* ſe fuſſent produits en Perſe, ils auraient été négligés, à moins qu'ils n'euſſent voulu prédire.

Leur médecine était comme celle de tous les peuples ignorans, une pratique d'expérience réduite en préceptes, ſans aucune connaiſſance de l'anatomie. Cette

ſcience avait péri avec les autres; mais elle renaiſſait avec elles au commencement du ſeizième ſiècle, par les découvertes de *Veſale*, & par le génie de *Fernel.*

Enfin de quelque peuple policé de l'Aſie que nous parlions, nous pouvons dire de lui, il nous a précédé, & nous l'avons ſurpaſſé.



CHAPITRE CINQUANTE-UNIEME.

De l'empire Ottoman au ſeizième ſiècle. Ses uſages, ſon gouvernement, ſes revenus.

LE tems de la grandeur & des progrès des *Ottomans* fut plus long que celui des *Sophis*, car depuis *Amurat II.* ce ne fut qu'un enchaînement de victoires.

Mahomet II. avait conquis aſſez d'états pour que ſa race ſe contentât d'un tel héritage. Mais *Sélim I.* y ajouta de nouvelles conquêtes. Il prit en 1515 la Syrie & la Méſopotamie, & entreprit de ſoumettre l'Egypte. C'eut été une entrepriſe aiſée, s'il n'avait eu que des Egyptiens à combattre: mais l'Egypte était gouvernée & défendue par une milice formidable d'étrangers, ſemblable à celle des janiſſaires. C'étaient des Circaſſes venus encor de la Tartarie; on les appellait *Mammelucs*, qui ſignifie eſclaves: ſoit qu'en effet le premier ſoudan d'Egypte qui les employa, les eût achetés comme eſclaves; ſoit plutôt que ce fût un nom qui les attachât de plus près à la perſonne du ſouverain, ce qui eſt bien plus vraiſemblable. En effet la manière figurée dont on parle chez tous les Orientaux, y a toujours introduit chez les princes les titres les plus ridiculement pompeux, & chez leurs ſerviteurs les noms les plus humbles. Les bachas du grand-ſeigneur s'intitulent ſes eſclaves; & *Thamas-Kouli-kan*, qui de nos jours a fait crever les yeux à *Thamas* ſon maître ne s'appellait

que ſon eſclave, comme ce mot même de *kouli* le témoigne.

Ces *Mammelucs* étaient maîtres de l'Egypte depuis nos dernières croiſades. Ils avaient vaincu & pris *St.Louis.* Ils établirent depuis ce tems un gouvernement qui n'eſt pas différent de celui d'Alger. Un roi & vingt-quatre gouverneurs de provinces étaient choiſis entre ces ſoldats. La molleſſe du climat n'affaiblit point cette race guerrière, parce qu'elle ſe renouvellait tous les ans par l'affluence des autres Circaſſes appellés ſans ceſſe pour remplir ce corps de vainqueurs toujours ſubſiſtant. L'Egypte fut ainſi gouvernée pendant près de trois cents années.

Il ſe préſente ici un champ bien vaſte pour les conjectures hiſtoriques. Nous voyons l'Egypte long-tems ſubjuguée par les peuples de l'ancienne Colchide, habitans de ces pays barbares qui ſont aujourd'hui la Géorgie, la Circaſſie & la Mingrélie. Il faut bien que ces peuples aient été autrefois plus recommandables qu'aujourd'hui, puiſque le premier voyage des Grecs à Colchos eſt une des grandes époques de la Grèce. Il eſt indubitable que les uſages & les mœurs de la Colchide tenaient beaucoup de ceux de l'Egypte; ils avaient pris des prêtres Egyptiens, juſqu'à la circonciſion. *Hérodote* qui avait voyagé en Egypte & en Colchide, & qui parlait à des Grecs inſtruits, ne nous laiſſe aucun lieu de douter de cette conformité: il eſt fidèle & exact ſur tout ce qu'il a vu; mais on l'accuſe de s'être trompé ſur tout ce qu'on lui a dit. Les prêtres d'Egypte lui ont confirmé qu'autrefois le roi *Séſoſtris* étant ſorti de ſon pays, dans le deſſein de conquérir toute la terre, il n'avait pas manqué d'envelopper la Colchide dans ſes conquêtes, & que c'était depuis ce tems-là que l'uſage de la circonciſion s'était conſervé à Colchos.

Premiérement, le deſſein de conquérir toute la terre eſt une idée romaneſque qui ne peut tomber dans la

tête d'un homme de ſens raſſis. On fait d'abord la guerre à ſon voiſin, pour augmenter ſes états par le brigandage: on peut enſuite pouſſer ſes conquêtes de proche en proche, quand on y trouve quelque facilité; c'eſt la marche de tous les conquérans.

Secondement, il n'eſt guère vraiſemblabe qu'un roi de la fertile Egypte ſoit allé perdre ſon tems à conquérir les contrées affreuſes du Caucaſe, habitées par les plus robuſtes des hommes, auſſi belliqueux que pauvres, & dont une centaine aurait pu arrêter à chaque pas les plus nombreuſes armées des mous & faibles Egyptiens; c'eſt à-peu-près comme ſi on diſait qu'un roi de Babylone était parti de la Méſopotamie pour aller conquérir la Suiſſe.

Ce ſont des peuples pauvres, nourris dans des pays âpres & ſtériles, vivans de leur chaſſe, & féroces comme les animaux de leur pays, qui déſertent ces pays ſauvages pour aller attaquer des nations opulentes; & ce ne ſont pas des nations opulentes qui ſortent de leurs demeures agréables pour aller chercher des contrées incultes.

Les féroces habitans du Nord ont fait dans tous les tems des irruptions dans les contrées du Midi. Vous voyez que les peuples de Colchos ont ſubjugué trois cents ans l'Egypte, à commencer du tems de *St. Louis.* Vous voyez dans tous les tems connus, que l'Egypte fut toujours conquiſe par quiconque voulut l'attaquer. Il eſt donc bien probable que les barbares du Caucaſe avaient aſſervi les bords du Nil; mais il ne l'eſt point qu'un *Séſoſtris* ſe ſoit emparé du Caucaſe.

Troiſiémement; pourquoi, de tous les peuples que les prêtres Egyptiens diſaient avoir été vaincus par leur *Séſoſtris*, les Colchidiens avaient-ils ſeuls reçu la circonciſion? Il fallait paſſer par la Grèce & par l'Aſie-Mineure pour arriver au pays de *Médée.* Les Grecs, grands imitateurs, auraient dû ſe faire circoncire les pre-

miers. *Séfoftris* aurait eu plus de foin de dominer dans le beau pays de la Grèce, & d'y impofer fes loix, que d'aller faire couper les prépuces des Colchidiens. Il eft bien plus dans l'ordre commun des chofes, que ce foit les Scythes, habitans des bords du Phafe & de l'Araxe, toujours affamés & toujours conquérans, qui tombèrent fur l'Afie-Mineure, fur la Syrie, fur l'Egypte, & qui s'étant établis à Thèbes & à Memphis dans ces tems réculés, comme ils s'y font établis du tems de *Saint Louis*, aient enfuite rapporté dans leur patrie quelques rites religieux, & quelques ufages de l'Egypte.

C'eft au lecteur intelligent à pefer toutes ces raifons. L'ancienne hiftoire ne préfente chez toutes les nations de la terre, que des doutes & des conjectures.

Toman-Bey, fut le dernier roi mammeluc ; il n'eft célèbre que par cette époque, & par le malheur qu'il eut de tomber entre les mains de *Sélim* ; mais il mérite d'être connu par une fingularité qui nous paraît étrange, & qui ne l'était pas chez les Orientaux ; c'eft que le vainqueur lui confia le gouvernement d'Egypte qu'il lui avait enlevée.

Toman-Bey, de roi devenu bacha, eut le fort des bachas ; il fut étranglé après quelques mois de gouvernement.

Depuis ce tems le peuple de l'Egypte fut enfeveli dans le plus honteux aviliffement ; cette nation qu'on dit avoir été fi guerrière du tems de *Séfoftris*, eft devenue plus pufillanime que du tems de *Cléopatre*. On nous dit qu'elle inventa les fciences, & elle n'en cultive pas une ; qu'elle était férieufe & grave, & aujourd'hui on la voit légère & gaie, danfer & chanter dans la pauvreté & dans l'efclavage : cette multitude d'habitans qu'on difait innombrable, fe réduit à trois millions tout au plus. Il ne s'eft pas fait un plus grand changement dans Rome & dans Athènes, c'eft une preuve fans réplique, que fi le climat influe fur le caractère des hommes, le gou-

respecté dans l'Europe. Il envoya son manifeste & ses accusations dans toutes les cours. Etait-ce l'orgueil, était-ce la force de la vérité qui empêchait *Philippe* de répondre? Pouvait-il mépriser ce terrible manifeste du prince d'*Orange*, comme on méprise ces libelles obscurs, composés par d'obscurs vagabons, auxquels les particuliers même ne répondent pas plus que *Louis XIV*. n'y a répondu? Qu'on joigne à ces accusations trop authentiques les amours de *Philippe* avec la femme de son favori *Rui Gomès*, l'assassinat d'*Escovedo*, la persécution contre *Antonio Perès* qui avait assassiné *Escovedo* par son ordre; qu'on se souvienne que c'est-là ce même homme qui ne parlait que de son zèle pour la religion, & qui immolait tout à ce zèle.

C'est sous ce masque infame de la religion qu'il trama une conspiration dans le Béarn en 1564 pour enlever *Jeanne de Navarre* mère de *Henri IV*. la mettre comme hérétique entre les mains de l'inquisition, la faire brûler & se saisir du Béarn en vertu de la confiscation que ce tribunal d'assassins aurait prononcée. On voit une partie de ce projet au trente-sixième livre du président de *Thou*, & cette anecdote importante a trop été négligée par les historiens suivans.

Qu'on mette en opposition à cette conduite le soin de faire rendre la justice en Espagne, soin qui ne coûte que la peine de vouloir, & qui affermit l'autorité: une activité de cabinet, un travail assidu aux affaires générales, la surveillance continuelle sur ses ministres toujours accompagnée de défiance, l'attention de voir tout par soi-même autant que le peut un roi, l'application suivie à entretenir le trouble chez ses voisins & à maintenir l'Espagne en paix, des yeux toujours ouverts sur une grande partie du globe depuis le Mexique jusqu'au fond de la Sicile, un front toujours composé & toujours sévère au milieu des chagrins de la politique & du trouble des

paſſions; alors on pourra ſe former un portrait de *Philippe II.*

Mais il faut voir quel aſcendant il avait dans l'Europe. Il était maître de l'Eſpagne, du Milanais, des deux Siciles, de tous les Pays-Bas: ſes ports étaient garnis de vaiſſeaux; ſon père lui avait laiſſé les troupes de l'Europe les mieux diſciplinées & les plus fières, commandées par les compagnons de ſes victoires. Sa ſeconde femme *Marie*, reine d'Angleterre ne ſe gouvernant que par ſes inſpirations faiſait brûler les proteſtans, & déclarait la guerre à la France ſur une lettre de *Philippe.* Il pouvait compter l'Angleterre parmi ſes royaumes. Les moiſſons d'or & d'argent, qui lui venaient du nouveau-monde, le rendaient plus puiſſant que *Charles-Quint*, qui n'en avait eu que les prémices.

L'Italie tremblait d'étre aſſervie. C'eſt ce qui détermina le pape *Paul IV. Caraffa*, né ſujet d'Eſpagne, à ſe jeter du côté de la France comme *Clément VII.* Il voulut ainſi que tous ſes prédéceſſeurs, établir une balance que leurs mains trop faibles ne purent jamais tenir. Ce pape propoſa à *Henri II.* de donner Naples & Sicile à un fils de France.

C'était toujours l'ambition des *Valois* de conquérir le Milanais & les deux Siciles. Le pape croit avoir une armée; il demande au roi *Henri II.* le célèbre *François de Guiſe* pour la commander: mais la plupart des cardinaux étaient penſionnaires de *Philippe. Paul* était mal obéi; il n'eut que peu de troupes, qui ne ſervirent qu'à expoſer Rome à être priſe & ſaccagée par le duc d'*Albe* ſous *Philippe II.* comme elle l'avait été ſous *Charles-Quint.* Le duc de *Guiſe* arrive par le Piémont, où les Français avaient encor Turin; il marche vers Rome avec quelque gendarmerie; à peine eſt-il arrivé qu'il apprend le déſaſtre de la bataille de St. Quentin en Picardie perdue par les Français.

Marie d'Angleterre, avait donné contre la France huit

mille Anglais à *Philippe* son époux, qui vint à Londres pour les faire embarquer, mais non pas pour les conduire à l'ennemi. Cette armée jointe à l'élite des troupes Espagnoles commandées par le duc de Savoie *Philibert-Emmanuel*, l'un des grands capitaines de ce siècle, défit si entiérement l'armée Françaife à St. Quentin, qu'il ne resta rien de l'infanterie; tout fut tué ou pris. Les vainqueurs ne perdirent que quatre-vingts hommes: le connétable de *Montmorenci*, & presque tous les officiers-généraux furent prisonniers; un duc d'*Enghien* blessé à mort; la fleur de la noblesse détruite; la France dans le deuil & dans l'alarme. Les défaites de Créci, de Poitiers, d'Azincourt n'avaient pas été plus funestes, & cependant la France tant de fois prête de succomber se releva toujours. *Charles-Quint* & *Philippe II.* son fils parurent prêts de la détruire.

Tous les projets de *Henri II.* sur l'Italie s'évanouissent; on rappelle le duc de *Guise*. Cependant le vainqueur *Philibert-Emmanuel de Savoie* prend St. Quentin. Il pouvait marcher jusqu'à Paris, que *Henri II.* faisait fortifier à la hâte, & qui par conséquent était mal fortifié. Mais *Philippe* se contenta d'aller voir son camp victorieux. Il prouva que les grands événemens dépendent souvent du caractère des hommes. Le sien était de donner peu à la valeur, & tout à la politique. Il laissa respirer son ennemi, dans le dessein de gagner par une paix qu'il aurait dictée, plus que par des victoires qui ne pouvaient être son ouvrage. Il donne au duc de *Guise* le tems de revenir, de rassembler une armée, de rassurer le royaume.

Il semblait qu'alors les rois ne se crussent pas faits pour se secourir eux-mêmes. *Henri II.* déclare le duc de Guise vice-roi de France, sous le nom de lieutenant-général du royaume. Il était en cette qualité au dessus du connétable.

Prendre Calais & tout son territoire au milieu de

l'hiver, & au milieu de la consternation où la bataille de St. Quentin jetait la France; chasser pour jamais les Anglais qui avoient possédé Calais durant deux cent treize ans, fut une action qui étonna l'Europe, & qui mit *François de Guise* au dessus de tous les capitaines de son tems. Cette conquête fut plus éclatante & plus profitable que difficile. La reine *Marie* n'avait laissé dans Calais qu'une garnison trop faible; & sa flotte n'arriva que pour voir les étandards de France arborés sur le port. Cette perte causée par la faute de son ministère acheva de la rendre odieuse aux Anglais.

Mais tandis que le duc de *Guise* rassurait la France par la prise de Calais, & ensuite par celle de Thionville, l'armée de *Philippe II.* gagna encor une assez grande bataille contre le maréchal de *Termes* auprès de Gravelines, sous le commandement du comte d'*Egmont*, de ce même comte d'*Egmont*, à qui *Philippe* fit depuis trancher la tête pour avoir défendu les droits & la liberté de sa patrie.

Tant de batailles rangées perdues par les Français, & tant de villes prises d'assaut par eux, donnent lieu de croire que ces peuples étaient, comme du tems de *Jules-César*, plus propres pour l'impétuosité des assauts, que pour cette discipline & ces manœuvres de ralliement qui décident de la victoire dans un champ de bataille.

Philippe, ne profita pas plus en guerrier de la victoire de Gravelines, que de celle de St. Quentin: mais il fit la paix glorieuse de Cateau-Cambresis, dans laquelle pour Saint-Quentin & les deux bourgs de Ham & du Catellet qu'il rendit, il gagna les places fortes de Thionville, de Marienbourg, de Montmidi, de Hédin, & le comté de Charolois en pleine souveraineté. Il fit raser Terouane & Ivoi, fit rendre Bouillon à l'évêque de Liége, le Montferrat au duc de Mantoue, la Corse aux Génois, la Savoie, le Piémont & la Bresse au duc de Savoie; se réservant d'entretenir des troupes dans Verceil &

dans Asti, jusqu'à ce que les droits prétendus par la France sur le Piémont fussent réglés, & que Turin, Pignerol, Quiers & Chivas fussent évacués par *Henri II.*

Pour Calais & son territoire, *Philippe* n'y prit pas un grand intérêt. Sa femme *Marie d'Angleterre* venait de mourir : *Elizabeth* commençait à régner. Cependant le roi de France s'obligea à rendre Calais dans huit années, & à payer huit cent mille écus d'or au bout de ces huit ans, si Calais n'était pas alors rendu; spécifiant de plus expressément, que soit que les huit cent mille écus d'or fussent payés ou non, *Henri* & ses successeurs demeureraient toujours obligés à rendre Calais & son territoire. (*a*) On a toujours regardé cette paix comme le triomphe de *Philippe II.* Le père *Daniel* y cherche en vain des avantages pour la France, en vain il compte Metz, Toul & Verdun, conservés par cette paix; il n'en fut point du tout question dans le traité de Catau-Cambresis. *Philippe* ne faisait aucune attention aux intérêts de l'Allemagne, & il prenait fort peu à cœur ceux de *Ferdinand* son oncle, auquel il ne pardonna jamais le refus de se démettre de l'empire en sa faveur. Si ce traité produisit quelque avantage à la France, ce fut celui de la dégoûter pour toujours du dessein de conquérir Milan & Naples. A l'égard de Calais, cette clef de la France ne fut jamais rendue à ses anciens ennemis, & les huit cent mille écus d'or ne furent jamais payés.

Cette guerre finit encor, comme tant d'autres, par un mariage. *Philippe* prit pour troisième femme *Isabelle* fille de *Henri II.* qui avait été promise à *Dom Carlos*; mariage infortuné, qui fut, dit-on, la cause de la mort prématurée de *Dom Carlos*, & de la princesse.

Philippe après de si glorieux commencemens retourna triomphant en Espagne sans avoir tiré l'épée, tout favo-

(*a*) Ni *Mézerai* ni *Daniel* n'ont rapporté fidélement ce traité.

riſait ſa grandeur. Le Pape *Paul IV.* avait été forcé de lui demander la paix , & il la lui avait donnée *Henri II.* ſon beau-père , & ſon ennemi naturel , venait d'être tué dans un tournoi , & laiſſait la France pleine de factions , gouvernée par des étrangers ſous un roi enfant. *Philippe* du fond de ſon cabinet était le ſeul roi en Europe puiſſant & redoutable. Il n'avait qu'une inquiétude ; c'était que la religion proteſtante ne ſe gliſſât dans quelqu'un de ſes états, ſur-tout dans les Pays-Bàs voiſins de l'Allemagne ; pays où il ne commandait point à titre de roi, mais à titre de duc, de comte, de marquis, de ſimple ſeigneur ; pays où les loix fondamentales bornaient plus qu'ailleurs l'autorité du ſouverain.

Son grand principe fut de gouverner le St. Siége en lui prodiguant les plus grands reſpects , & d'exterminer partout les proteſtans. Il y en avait un très-petit nombre en Eſpagne. Il promit ſolemnellement devant un crucifix , de les détruire tous , & il accomplit ſon vœu : l'inquiſition le ſeconda bien. On brûla à petit feu dans Valladolid tous ceux qui étaient ſoupçonnés ; & *Philippe* des fenêtres de ſon palais contemplait leur ſupplice , & entendait leurs cris. L'archevêque de Tolède & le père *Conſtantin Ponce* prédicateur & confeſſeur de *Charles-Quint*, furent reſſerrés dans les priſons du St. Office , & *Ponce* fut brûlé en effigie après ſa mort , ainſi qu'on l'a déjà remarqué.

Philippe ſut que dans une vallée du Piémont voiſine du Milanais il y avait quelques hérétiques ; il mande au gouverneur de Milan d'y envoyer des troupes, & lui écrit ces deux mots, *tous au gibet.* Il apprend que dans la Calabre il y a quelques cantons où les opinions nouvelles ont pénétré, il ordonne qu'on paſſe les novateurs au fil de l'épée, & qu'on en réſerve ſoixante, dont trente doivent périr par la corde , & trente par les flammes : l'ordre eſt exécuté avec ponctualité.

Cet eſprit de cruauté, & l'abus de ſon pouvoir , affai-

blirent enfin ce pouvoir immenſe. Car s'il avait ménagé les eſprits des Flamans, il n'eût pas vu la république des ſept Provinces ſe former par ſes ſeules perſécutions. Cette révolution ne lui eût pas coûté ſes tréſors ; & lorſqu'enſuite le Portugal, & les poſſeſſions des Portugais dans l'Afrique & dans les Indes, accrurent ſes vaſtes états quand la France déchirée fut ſur le point de recevoir des loix de lui, & d'avoir ſa fille pour reine ; il eût pu venir à bout de ces grands deſſeins, ſans cette funeſte guerre que ſes rigueurs allumaient dans les Pays-Bas.



CHAPITRE CINQUANTE-SIXIEME.

Fondation de la république des Provinces-Unies.

SI on conſulte tous les monumens de la fondation de cet état, auparavant preſque inconnu, & devenu bientôt ſi puiſſant, on verra qu'il s'eſt formé ſans deſſein, & contre toute vraiſemblance. La révolution commença par les belles & grandes provinces de terre-ferme, le Brabant, la Flandre, & le Hainaut, elles qui pourtant reſtèrent ſujettes ; & un petit coin de terre preſque noyé dans l'eau, qui ne ſubſiſtait que de la pêche du hareng, eſt devenu une puiſſance formidable, a tenu tête à *Philippe II.* a dépouillé ſes ſucceſſeurs de preſque tout ce qu'ils avaient dans les Indes orientales, & a fini enfin par les protéger.

On ne peut nier que ce ne ſoit *Philippe II.* lui-même, qui ait forcé ces peuples à jouer un ſi grand rôle, auquel ils ne s'attendaient certainement pas : ſon deſpotiſme ſanguinaire fut la cauſe de leur grandeur.

Il eſt important de conſidérer que tous les peuples

ne se gouvernent pas sur le même modèle; que les Pays-Bas étaient un assemblage de plusieurs seigneuries appartenantes à *Philippe* à des titres différens; que chacune avait ses loix & ses usages; que dans la Frise & dans le pays de Groningue un tribut de six mille écus était tout ce qu'on devait au seigneur; que dans aucune ville on ne pouvait mettre d'impôts, ni donner les emplois à d'autres qu'à des régnicoles, ni entretenir des troupes étrangères, ni enfin rien innover sans le consentement des trois ordres de l'état: il était dit par les anciennes constitutions du Brabant: *Si le souverain par violence ou par artifice veut enfreindre les priviléges, les états seront déliés du serment de fidélité, & pourront prendre le parti qu'ils croiront convenable.* Cette forme de gouvernement avait prévalu long-tems dans une très-grande partie de l'Europe; nulle loi n'était portée, nulle levée de deniers n'était faite sans la sanction des états assemblés. Un gouverneur de la province présidait à ces états au nom du prince, & ce gouverneur s'appellait *stadt-houder*, teneur d'états, ou tenant l'état, ou lieutenant, dans toute la Basse-Allemagne.

Philippe II. en 1559 donna le gouvernement de Hollande, de Zélande, de Frise & d'Utrecht à *Guillaume de Nassau* prince d'Orange. On peut observer que ce titre de prince ne signifiait pas prince de l'empire. La principauté de la ville d'Orange, tombée de la maison de *Châlon* dans la sienne par une donation, était un ancien fief du royaume d'Arles devenu indépendant. *Guillaume* tirait une plus grande illustration de la maison impériale dont il était. Mais quoique cette maison, aussi ancienne que celle d'*Autriche*, eût donné un empereur à l'Allemagne, elle n'était pas au rang des princes de l'empire. Ce titre de prince, qui ne commença à être en usage que vers le tems de *Fréderic II.* ne fut pris que par les plus grands terriens. Le sang impérial ne donnait aucun droit, aucun honneur; & le fils d'un empereur qui n'aurait pos-

ſédé aucune terre, n'était qu'empereur s'il était élu, & ſimple gentilhomme s'il ne ſuccédait pas à ſon père. *Guillaume de Naſſau* était comte dans l'empire, comme le roi *Philippe II.* était comte de Hollande & ſeigneur de Malines; mais il était ſujet de *Philippe* en qualité de ſon ſtadt-houder, & comme poſſédant des terres dans les Pays-Bas.

Philippe voulut être ſouverain abſolu dans les Pays-Bas, ainſi qu'il l'était en Eſpagne. Il ſuffiſait d'être homme pour avoir ce projet, tant l'autorité cherche toujours à renverſer les barrières qui la reſtreignent; mais *Philippe* trouvait encor un autre avantage à être deſpotique dans un vaſte & riche pays voiſin de la France: il pouvait en ce cas démembrer au moins la France pour jamais, puiſqu'en perdant ſept provinces, & étant ſouvent très-gêné dans les autres, il fut encor ſur le point de ſubjuguer ce royaume ſans même être jamais à la tête d'aucune armée.

Il voulut donc abroger toutes les loix, impoſer des taxes arbitraires, créer de nouveaux évêques, & établir l'inquiſition, qu'il n'avait pu faire recevoir ni dans Naples ni dans Milan. Les Flamans ſont naturellement de bons ſujets, & de mauvais eſclaves. La ſeule crainte de l'inquiſition fit plus de proteſtans que tous les livres de *Calvin*, chez ce peuple, qui n'eſt aſſurément porté par ſon caractère ni à la nouveauté, ni aux remuemens. Les principaux ſeigneurs s'uniſſent d'abord à Bruxelles pour repréſenter leurs droits à la gouvernante des Pays-Bas *Marguerite de Parme* fille naturelle de *Charles-Quint*. Leurs aſſemblées s'appellaient une conſpiration à Madrid: c'était dans les Pays-Bas l'acte le plus légitime. Il eſt certain que les confédérés n'étaient point des rebelles, qu'ils envoyèrent le comte de *Berg* & le ſeigneur de *Montmorenci-Montigny* porter en Eſpagne leurs plaintes au pied du trône. Ils demandaient l'éloignement du cardinal de *Granvelle* premier miniſtre,

dont ils craignaient les artifices. La cour leur envoya le duc d'*Albe* avec des troupes Eſpagnoles & Italiennes, & avec l'ordre d'employer les bourreaux autant que les ſoldats. Ce qui peut ailleurs étouffer aiſement une guerre civile, fut préciſément ce qui la fit naître en Flandre. *Guillaume de Naſſau* prince d'Orange, ſurnommé *le Taciturne*, ſongea preſque ſeul à prendre les armes, tandis que tous les autres penſaient à ſe ſoumettre.

Il y a des eſprits fiers, profonds, d'une intrépidité tranquille & opiniâtre, qui s'irritent par les difficultés. Tel était le caractère de *Guillaume le Taciturne*, & tel a été depuis ſon arrière-petit-fils le prince d'Orange roi d'Angleterre. *Guillaume le Taciturne* n'avait ni troupes, ni argent pour réſiſter à un monarque tel que *Philippe II*. Les perſécutions lui en donnèrent. Le nouveau tribunal établi à Bruxelles jeta les peuples dans le déſeſpoir. Les comtes d'*Egmont* & de *Horn*, avec dix-huit gentilshommes, ont la tête tranchée; leur ſang fut le premier ciment de la république des Provinces-Unies.

Le prince d'Orange retiré en Allemagne, condamné à perdre la tête, ne pouvait armer que les proteſtans en ſa faveur, & pour les animer il fallait l'être. Le calviniſme dominait dans les provinces maritimes des Pays-Bas. *Guillaume* était né luthérien. *Charles-Quint* qui l'aimait l'avait rendu catholique; la néceſſité le fit calviniſte: car les princes qui ont ou établi ou protégé ou changé les religions; en ont rarement eu. Il était très-difficile à *Guillaume* de lever une armée. Ses terres en Allemagne étaient peu de choſe: la comté de Naſſau appartenait à l'un de ſes frères. Mais ſes frères, ſes amis, ſon mérite & ſes promeſſes lui firent trouver des ſoldats. Il les envoie d'abord en Friſe ſous les ordres de ſon frère le comte *Louis*; ſon armée eſt détruite; il ne ſe décourage point: il en forme une autre d'Allemans & de Français, que l'enthouſiaſme de la reli-

gion, & l'efpoir du pillage engagent à fon fervice. La fortune lui eft rarement favorable ; il eft réduit à aller combattre dans l'armée des huguenots de France, ne pouvant pénétrer dans les Pais-Bas. Les févérités Efpagnoles lui donnèrent encor de nouvelles reffources. L'impofition du dixième de la vente des biens-meubles, du vingtième des immeubles, & du centième des fonds, acheva d'irriter les Flamans. Comment le maître du Mexique & du Pérou était-il forcé à ces exactions ? & comment *Philippe* n'était-il pas venu lui-même dans le pays, comme fon père, étouffer tous ces troubles ?

Le prince d'Orange entra enfin dans le Brabant avec une petite armée. Il fe retire en Zélande & en Hollande. Amfterdam aujourd'hui fi fameufe était alors peu de chofe, & n'ofa pas même fe déclarer pour le prince d'Orange. Cette ville était alors occupée d'un commerce nouveau & bas en apparence, mais qui fut le fondement de fa grandeur. La pêche du hareng & l'art de le faler ne paraiffent pas un objet bien important dans l'hiftoire du monde ; c'eft cependant ce qui a fait d'un pays méprifé & ftérile, une puiffance refpectable. Venife n'eut pas des commencemens plus brillans : tous les grands empires ont commencé par des hamaux, & les puiffances maritimes par des barques de pêcheurs.

Toute la reffource du prince d'Orange était dans des pirates : l'un d'eux furprend la Brille ; un curé fait déclarer Fleffingue ; enfin les états d'Hollande & de Zélande affemblés à Dordrecht, & Amfterdam elle-même, s'uniffent avec lui, & le reconnaiffent pour ftadt-houder : il tint alors des peuples cette même dignité qu'il avait tenue du roi. On abolit la religion romaine, afin de n'avoir plus rien de commun avec le gouvernement Efpagnol.

Ces peuples depuis long-tems n'avaient point paffé pour guerriers, & ils le devinrent tout d'un coup. Jamais on ne combattit de part & d'autre ni avec plus de courage, ni avec tant de fureur. Les Efpagnols au

ſiége de Harlem ayant jeté dans la ville la tête d'un de leurs priſonniers, les habitans leur jetèrent onze têtes d'Eſpagnols, avec cette inſcription, *dix têtes pour le paiement du douzième denier, & l'onzième pour l'intérêt.* Harlem s'étant rendu à diſcrétion, les vainqueurs font pendre tous les magiſtrats, tous les paſteurs, & plus de quinze cents citoyens : c'était traiter les Pays-Bas comme on avait traité le nouveau-monde. La plume tombe des mains quand on voit comment les hommes en uſent avec les hommes.

Le duc d'*Albe*, dont les inhumanités n'avaient ſervi qu'à faire perdre deux provinces au roi ſon maître, eſt enfin rappellé. On dit qu'il ſe vantait en partant d'avoir fait mourir dix-huit mille perſonnes par la main du bourreau. Les horreurs de la guerre n'en continuèrent pas moins ſous le nouveau gouverneur des Pays-Bas, le grand commandeur de *Requeſcens.* L'armée du prince d'Orange eſt encor battue ; ſes frères ſont tués, & ſon parti ſe fortifie par l'animoſité d'un peuple né tranquille, qui ayant une fois paſſé les bornes, ne ſavait plus reculer.

Le ſiége & la défenſe de Leyde ſont un des plus grands témoignages de ce que peuvent la même choſe qu'on leur a vu haſarder en 1672 lorſque *Louis XIV.* était aux portes d'Amſterdam ; ils percèrent les digues ; les eaux de l'Iſſel, de la Meuſe, & de l'Océan inondèrent les campagnes ; & une flotte de deux cents bateaux apporta du ſecours dans la ville par deſſus les ouvrages des Eſpagnols. Il y eut un autre prodige ; c'eſt que les aſſiégeans osèrent continuer le ſiége & entreprendre de ſaigner cette vaſte inondation. Il n'y avait point d'exemple dans l'hiſtoire ni d'une telle reſſource dans des aſſiégés, ni d'une telle opiniâtreté dans des aſſiégeans ; mais cette opiniâtreté fut inutile, & Leyde célèbre encor aujourd'hui tous les ans le jour de ſa délivrance. Il ne faut pas oublier que les habitans ſe ſer-

virent de pigeons dans ce ſiége pour donner des nouvelles au prince d'Orange ; c'eſt une pratique commune en Aſie.

Quel était donc ce gouvernement ſi ſage & ſi vanté de *Philippe II.* lorſqu'on voit dans ce tems-là même ſes troupes ſe mutiner en Flandre faute de paiement, ſaccager la ville d'Anvers, & que toutes les provinces des Pays-Bas, ſans conſulter ni lui, ni ſon gouverneur, font un traité de pacification avec les révoltés, publient une amniſtie, rendent les priſonniers, font démolir des fortereſſes, & ordonnent qu'on abattra la fameuſe ſtatue du duc d'*Albe*, trophée que ſon orgueil avait élevé à ſa cruauté, & qui était encor debout dans la citadelle d'Anvers, dont le roi était le maître ?

Après la mort du grand commandeur de *Requeſcens*, *Philippe* qui pouvait encor eſſayer de remettre le calme dans les Pays-Bas par ſa préſence, y envoie *Dom Juan d'Autriche* ſon frère, prince célèbre dans l'Europe par la fameuſe victoire de Lépante remportée ſur les Turcs, & par ſon ambition qui lui avait fait tenter d'être roi de Tunis. *Philippe* n'aimait pas *Dom Juan* ; il craignait ſa gloire, & ſe défiait de ſes deſſeins. Cependant il lui donne malgré lui le gouvernement des Pays-Bas, dans l'eſpérance que les peuples qui aimaient dans ce prince le ſang & la valeur de *Charles-Quint*, pourraient revenir à leur devoir. Il ſe trompa. Le prince d'Orange fut reconnu gouverneur du Brabant dans Bruxelles, lorſque *Dom Juan* en ſortait, après y avoir été inſtallé gouverneur-général. Cet honneur qu'on rendit à *Guillaume le Taciturne*, fut cependant ce qui empêcha le Brabant & la Flandre d'être libres, comme le furent les Hollandais. Il y avait trop de ſeigneurs dans ces deux provinces ; il furent jaloux du prince d'Orange, & cette jalouſie conſerva dix provinces à l'Eſpagne. Ils appellent l'arciduc *Matthias* pour être gouverneur-général en concurrence avec *Dom Juan*. On a peine à concevoir

qu'un archiduc d'Autriche, proche parent de *Philippe II.* & catholique, vienne ſe mettre à la tête d'un parti preſque tout proteſtant contre le chef de ſa maiſon : mais l'ambition ne connaît point ces liens, & *Philippe* n'était aimé ni de l'empereur ni de l'empire.

Tout ſe diviſe alors, tout eſt en confuſion. Le prince d'Orange nommé par les états lieutenant-général de l'archiduc *Matthias*, eſt néceſſairement le rival ſecret de ce prince. Tout deux ſont oppoſés à *Dom Juan*. Les états ſe défirent de tous les trois. Un autre parti également mécontent, & des états, & des trois princes, déchire la patrie. Les états publient la liberté de conſcience; mais il n'y avait plus de remède à la frénéſie incurable des factions. *Dom Juan* ayant gagné une bataille inutile à Gemblours, meurt à la fleur de ſon âge au milieu de ces troubles.

A ce fils de *Charles-Quint* ſuccède un petit-fils non moins illuſtre; c'eſt cet *Alexandre Farnèſe* duc de Parme, deſcendant de *Charles* par ſa mère, & du pape *Paul III.* par ſon père, le même qui vint depuis en France délivrer Paris, & combattre *Henri le Grand*. L'hiſtoire ne célèbre point de plus grand homme de guerre : mais il ne put empêcher, ni la fondation des ſept Provinces-Unies, ni les progrès de cette république qui naquit ſous ſes yeux.

Ces ſept provinces que nous appellons aujourd'hui du nom général de *la Hollande*, contractent par les ſoins du prince d'Orange cette *union* qui paraît ſi fragile, & qui a été ſi conſtante, de ſept provinces toujours indépendantes l'une de l'autre, ayant toujours des intérêts divers, & toujours auſſi étroitement jointes par le grand intérêt de la liberté, que l'eſt ce faiſceau de flèches qui forme leurs armoiries, & leur emblême.

Cette *union* d'Utrecht, le fondement de la république, l'eſt auſſi du ſtadt-houderat. *Guillaume* eſt déclaré chef des ſept provinces ſous le nom de capitaine, d'ami-

ral-général, de ſtadt-houder. Les dix autres provinces qui pouvaient avec la Hollande former la république la plus puiſſante du monde, ne ſe joignent point aux ſept petites Provinces-Unies. Celles-ci ſe protègent elles-mêmes : mais le Brabant, la Flandre, & les autres veulent un prince étranger pour les protéger. L'archiduc *Matthias* était devenu inutile. Les états-généraux renvoient avec une penſion modique ce fils & ce frère d'empereurs, qui fut depuis empereur lui-même. Ils font venir *François* duc d'Anjou frère du roi de France *Henri III.* avec lequel ils négociaient depuis long-tems. Toutes ces provinces étaient partagées entre quatre partis, celui de *Matthias* ſi faible qu'on le renvoie, celui du duc d'Anjou qui devint bientôt funeſte, celui du duc de Parme qui n'avait pour lui que quelques ſeigneurs & ſon armée, qui enfin conſerva dix provinces au roi d'Eſpagne, & celui de *Guillaume de Naſſau* qui lui en arracha ſept pour jamais.

C'eſt dans ce tems que *Philippe* toujours tranquille à Madrid, proſcrivit le prince d'Orange, & mit ſa tête à vingt-cinq mille écus. Cette méthode de commander des aſſaſſinats, inouie depuis le triumvirat, avait été pratiquée en France contre l'amiral de *Coligni*, beau-père de *Guillaume*, & on avait promis cinquante mille écus pour ſon ſang. Celui du prince ſon gendre ne fut eſtimé que la moitié par *Philippe*, qui pouvait payer plus chérement.

Quel était le préjugé qui régnait encor ? Le roi d'Eſpagne dans ſon édit de proſcription avoue qu'il a violé le ferment qu'il avait fait aux Flamans, & il dit *que le pape l'a diſpenſé de ce ſerment.* Il croyait donc que cette raiſon pouvait faire une forte impreſſion ſur les eſprits des catholiques ? Mais combien devait-elle irriter les proteſtans, & les affermir dans leur défection ?

La réponſe de *Guillaume* eſt un des plus beaux mo-

numens de l'hiſtoire. De ſujet qu'il avait été de *Philippe*, il devient ſon égal dès qu'il eſt proſcrit. On voit dans ſon apologie un prince d'une maiſon impériale non moins ancienne, non moins illuſtre autrefois que la maiſon d'*Autriche*, un ſtadt-houder qui ſe porte pour accuſateur du plus puiſſant roi de l'Europe au tribunal de toutes les cours, & de tous les hommes. Il eſt enfin ſupérieur à *Philippe*, en ce que pouvant le proſcrire à ſon tour, il abhorre cette vengeance, & n'attend ſa ſureté que de ſon épée.

Philippe dans ce tems-là même était plus redoutable que jamais ; car il s'emparait du Portugal ſans ſortir de ſon cabinet, & penſait réduire de même les Provinces-Unies. *Guillaume* avait à craindre d'un côté les aſſaſſins, & de l'autre un nouveau maître dans le duc d'Anjou frère de *Hénri III.* arrivé dans les Pays-Bas, & reconnu par les peuples pour duc de Brabant, & comte de Flandre. Il fut bientôt défait du duc d'Anjou, comme de l'archiduc *Matthias*. Ce duc voulut être ſouverain abſolu d'un pays qui l'avait choiſi pour ſon protecteur. Il y a eu de tous tems des conſpirations contre les princes ; ce prince en fit une contre les peuples. Il voulut ſurprendre à la fois Anvers, Bruges & d'autres villes qu'il était venu défendre. Quinze cents Français furent tués dans la ſurpriſe inutile d'Anvers : ces meſures manquèrent ſur les autres places. Preſſé d'un côté par *Alexandre Farnèſe*, de l'autre haï des peuples, il ſe retira en France, & laiſſa le duc de Parme, & le prince d'Orange ſe diſputer les Pays-Bas, qui devinrent le théâtre le plus illuſtre de la guerre en Europe, & l'école militaire où les braves de tous les pays allèrent faire leur apprentiſſage.

Des aſſaſſins vengèrent enfin *Philippe* du prince d'Orange. Un Français nommé *Salcède* trama ſa mort. *Jaurigni* Eſpagnol le bleſſa d'un coup de piſtolet dans Anvers. Enfin *Baltazar Gerard*, Fran-comtois, le tua dans

Delft aux yeux de fon époufe, qui vit ainfi affaffiner fon fecond mari, après avoir perdu le premier ainfi que fon père l'amiral à la journée de la *St. Barthelemi*. Cet affaffinat du prince d'Orange ne fut point commis par l'envie de gagner les vingt-cinq mille écus qu'avait promis *Philippe*, mais par l'enthoufiafme de la religion. Le jéfuite *Strada* rapporte que *Gerard* foutint toujours dans les tourmens, *qu'il avait été pouffé à cette action par un inftinct divin.* Il dit encor expreffément que *Jaurigni n'avait auparavant entrepris la mort du prince d'Orange qu'après avoir purgé fon ame par la confeffion aux pieds d'un dominicain, & après l'avoir fortifiée par le pain célefte.* C'était le crime du tems. Les anabaptiftes avaient commencé. Une femme en Allemagne pendant le fiége de Munfter avait voulu imiter *Judith*, elle fortit de la ville dans le deffein de coucher avec l'évêque qui l'affiégeait, & de le tuer dans fon lit. *Poltrot de Meré* avait affaffiné *François* duc de *Guife* par les mêmes principes. Les maffacres de la *St. Barthelemi* avaient mis le comble à ces horreurs. Le même efprit fit répandre enfuite le fang de *Henri III.* & de *Henri IV.* & forma la *confpiration des poudres* en Angleterre. Les exemples tirés de l'écriture, prêchés d'abord par les réformés, ou les novateurs, & trop fouvent enfuite par les catholiques, faifaient impreffion fur des efprits faibles & féroces, qui croyaient entendre DIEU qui leur ordonnait le meurtre. Leur aveugle fureur ne leur laiffait pas comprendre que fi DIEU demandait du fang dans l'ancien teftament, on ne pouvait obéir à cet ordre que quand DIEU lui-même defcendait du ciel pour dicter de fa bouche, d'une manière claire & précife, fes arrêts fur la vie des hommes dont il eft le maître; & qui fait encor fi DIEU n'eût pas été plus content de ceux qui auraient fait des remontrances à fa clémence que de ceux qui auraient obéi à fa juftice?

Philippe II. fut très-content de l'affaffinat, il récom-

penſa la famille *Gerard*, il lui accorda des lettres de nobleſſe pareilles à celles que *Charles VII.* donna à la famille de la pucelle d'Orléans, lettres par leſquelles le ventre annobliſſait. Les deſcendans d'une ſœur de l'aſſaſſin *Gerard* jouirent tous de ce ſingulier privilége, juſqu'au tems où *Louis XIV.* s'empara de la Franche-Comté. Alors on leur diſputa un honneur que les maiſons les plus illuſtres n'ont point en France, & dont même les deſcendans des frères de *Jeanne d'Arc* avaient été privés. On mit à la taille la famille de *Gerard*, elle oſa préſenter ſes lettres de nobleſſe à M. *de Vanolles* intendant de la province, il les foula aux pieds, le crime ceſſa d'être honoré, & la famille reſta roturière.

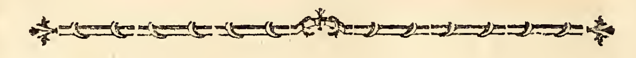
Quand *Guillaume le Taciturne* fut aſſaſſiné, il était près d'être déclaré comte de Hollande. Les conditions de cette nouvelle dignité avaient été ſtipulées par toutes les villes, excepté Amſterdam & Gouda. On voit par-là qu'il avait travaillé pour lui-même autant que pour la république.

Maurice ſon fils ne put prétendre à cette principauté : mais les ſept provinces le déclarèrent ſtadthouder, & il affermit l'édifice de la liberté fondé par ſon père. Il fut digne de combattre *Alexandre Farnèſe*. Ces deux grands hommes s'immortaliſaient ſur ce théatre reſſerré où la ſcène de la guerre attirait les regards des nations. Quand le duc de Parme, *Farnèſe*, ne ſerait illuſtre que par le ſiége d'Anvers, il ſerait compté parmi les plus grands capitaines ; les Anverſois ſe défendirent comme autrefois les Tyriens, & il prit Anvers comme *Alexandre*, dont il portait le nom, avait pris la ville de Tyr, en faiſant une digue ſur le fleuve profond & rapide de l'Eſcaut, & en renouvellant un exemple que le cardinal de *Richelieu* ſuivit auſſi au ſiége de la Rochelle.

La nouvelle république fut obligée d'implorer le ſecours de la reine d'Angleterre *Elizabeth*. Elle lui envoya ſous le comte de *Leiceſtre* un ſecours de quatre mille ſoldats ;

c'était aſſez alors. Le prince *Maurice* eut quelque tems dans *Leiceſtre* un ſupérieur, comme ſon père en avait eu dans le duc d'*Anjou* & de l'archiduc *Matthias*. *Leiceſtre* prit le titre & le rang de gouverneur-général ; mais il fut bientôt déſavoué par ſa reine. *Maurice* ne laiſſa pas entamer ſon ſtadthouderat des ſept Provinces-Unies ; heureux s'il n'avait pas voulu aller au-delà !

Toute cette guerre ſi longue & ſi pleine de viciſſitudes, ne put enfin ni rendre ſept provinces à *Philippe*, ni lui ôter les autres. La république devenait chaque jour ſi formidable ſur mer, qu'elle ne ſervit pas peu à détruire cette flotte de *Philippe II.* ſurnommée *l'invincible.* Ce peuple pendant plus de quarante ans reſſembla aux Lacédémoniens, qui repouſsèrent toujours le grand roi. Les mœurs de la ſimplicité, l'égalité étaient les mêmes dans Amſterdam qu'à Sparte, & la ſobriété plus grande. Ces provinces tenaient encor quelque choſe des premiers âges du monde. Il n'y a point de Friſon, un peu inſtruit qui ne ſache qu'alors l'uſage des clefs & des ſerrures était inconnu en Friſe. On n'avait que le ſimple néceſſaire, & ce n'était pas la peine de l'enfermer ; on ne craignait point ſes compatriotes ; on défendait ſes troupeaux & ſes grains contre l'ennemi. Les maiſons dans tous ces cantons maritimes n'étaient que des cabanes où la propreté fit toute la magnificence. Jamais peuple ne connut moins la délicateſſe. Quand *Louiſe de Coligni* vint épouſer à la Haye le prince *Guillaume*, on envoya au-devant d'elle une charrette de poſte découverte, où elle fut aſſiſe ſur une planche. Mais la Haye devint ſur la fin de la vie de *Maurice*, & dans le tems de *Fréderic-Henri*, un ſéjour agréable, par l'affluence des princes, des négociateurs & des guerriers. Amſterdam fut par le ſeul commerce une des plus floriſſantes villes de la terre ; & la bonté des pâturages d'alentour fit la richeſſe des habitans des campagnes.



CHAPITRE CINQUANTE-SIXIEME.

Suite du règne de PHILIPPE II. *Malheur de Dom* SEBASTIEN *roi de Portugal.*

IL ſemblait que le roi d'Eſpagne dût alors écraſer la maiſon de *Naſſau*, & la république naiſſante, du poids de ſa puiſſance. Il avait perdu à la vérité en Afrique la ſouveraineté de Tunis, & le port de la Goulette où était autrefois Carthage: mais un roi de Maroc & de Fez, nommé *Mueli-Méhémed*, qui diſputait le royaume à ſon oncle, avait offert à *Philippe* de ſe rendre ſon tributaire dès l'an 1577. *Philippe* le refuſa, & ce refus lui valut la couronne de Portugal. Le monarque Africain alla lui-même embraſſer les genoux du roi de Portugal *Dom Sébaſtien*, & implorer ſon ſecours. Ce jeune prince, arrière-petit-fils du grand *Emmanuel*, brûlait de ſe ſignaler dans cette partie du monde où ſes ancêtres avaient fait tant de conquêtes. Ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que n'étant point aidé par *Philippe* ſon oncle maternel, dont il allait être le gendre, il reçut un ſecours de douze cents hommes du prince d'Orange, qui pouvait à peine alors ſe ſoutenir en Flandre. Cette petite circonſtance dans l'hiſtoire générale, marque bien de la grandeur dans le prince d'Orange, mais ſur-tout une paſſion déterminée de faire par-tout des ennemis à *Philippe*.

Dom Sébaſtien débarque avec près de huit cents bâtimens au royaume de Fez, dans la ville d'Arzila, conquête de ſes ancêtres. Son armée était de quinze mille hommes d'infanterie, mais il n'avait pas mille chevaux. C'eſt apparemment ce petit nombre de cavalerie, ſi peu proportionné à la cavalerie formidable des Maures, qui l'a fait condamner comme un téméraire par tous les

hiſtoriens; mais que de louanges s'il avait été heureux! Il fut vaincu par le vieux ſouverain de Maroc *Molucco*. Trois rois périrent dans cette bataille, les deux rois Maures l'oncle & le neveu, & *Dom Sébaſtien*. La mort du vieux roi *Molucco* eſt une des plus belles dont l'hiſtoire faſſe mention. Il était languiſſant d'une grande maladie; il ſe ſentit affaibli au milieu de la bataille, donna tranquillement ſes derniers ordres, & expira en mettant le doigt ſur ſa bouche, pour faire entendre à ſes capitaines qu'il ne fallait pas que ſes ſoldats ſuſſent ſa mort. On ne peut faire une ſi grande choſe avec plus ſimplicité. Il ne revint perſonne de l'armée vaincue. Cette journée extraordinaire eut une ſuite qui ne le fut pas moins. On vit pour la première fois un prêtre cardinal & roi; c'était *Dom Henri*, âgé de ſoixante-dix ans, fils du grand *Emmanuel*, grand oncle de *Sébaſtien*. Il eut de plein droit le Portugal.

Philippe ſe prépara dès-lors à lui ſuccéder, & pour que tout fût ſingulier dans cette affaire, le pape *Grégoire XIII.* ſe mit au nombre des concurrens, & prétendit que le royaume de Portugal appartenait au Saint-Siége, faute d'héritiers en ligne directe; par la raiſon, diſait-il, qu'*Alexandre III.* avait autrefois créé roi le comte *Alphonſe*, qui s'était reconnu feudataire de Rome: c'était un étrange raiſon. Ce pape *Grégoire XIII. Buoncompagno*, avait le deſſein, ou plutôt l'idée vague, de donner un royaume à *Buoncompagno* ſon bâtard, en faveur duquel il ne voulait pas démembrer l'état eccléſiaſtique, comme avaient fait pluſieurs de ſes prédéceſſeurs. Il avait d'abord eſpéré que ſon fils aurait le royaume d'Irlande, parce que *Philippe II.* fomentait des troubles dans cette iſle, ainſi qu'*Elizabeth* attiſait le feu allumé dans les Pays-Bas. L'Irlande ayant encor été donnée par les papes, devait revenir à eux ou à leurs enfans, quand la ſouveraine d'Irlande était excommuniée. Cette idée ne réuſſit pas. Le pape obtint

à la vérité de *Philippe* quelques vaiſſeaux, & quelques Eſpagnols, qui abordèrent en Irlande avec des Italiens ſous le pavillon du St. Siége : mais ils furent paſſés au fil de l'épée, & les Irlandais de leur parti périrent par la corde. *Grégoire XIII.* tourna ſes vues du côté du Portugal; mais il avait à faire à *Philippe II.* qui avait plus de droits que lui, & plus de moyens de les ſoutenir.

Le vieux cardinal roi ne régna que pour voir diſcuter juridiquement devant lui quel ferait ſont héritier. Il mourut bien-tôt. Un chevalier de Malthe *Antoine* prieur de Crato voulut ſuccéder au roi prêtre, dont il était oncle paternel; au lieu que *Philippe II.* ne l'était que du côté de ſa mère. Le prieur paſſait pour bâtard, & ſe diſait légitime. Ni le prieur, ni le pape n'héritèrent. La branche de *Bragance*, qui ſemblait avoir des prétentions juſtes, eut alors ou la prudence ou la timidité de ne les pas faire valoir. Une armée de vingt mille hommes prouva le droit de *Philippe*; il ne fallait guère dans ce tems-là de plus grandes armées. Le prieur qui ne pouvait réſiſter par lui-même, eut en vain recours à l'appui du grand-ſeigneur. Il ne manquait à toutes ces bizarreries que de voir le pape implorer auſſi le Turc, pour être roi de Portugal.

Philippe ne faiſait jamais la guerre par lui-même : il conquit de ſon cabinet le Portugal. Le vieux duc d'*Albe* exilé depuis deux ans après ſes longs ſervices, rappellé comme un dogue enchaîné qu'on lâche encor pour aller à la chaſſe, termina ſa carrière de ſang en battant deux fois la petite armée du roi prieur, qui abandonné de tout le monde erra long-tems dans ſa patrie.

Philippe alors vint ſe faire couronner à Lisbonne, & promit quatre-vingt mille ducats à qui livrerait *Dom Antoine*. Les proſcriptions étaient les armes à ſon uſage.

Le prieur de Crato ſe refugia d'abord en Angleterre avec quelques compagnons de ſon infortune, qui man-

quant de tout, & délabrés comme lui, le servait à genoux. Cet usage établi par les empereurs Allemans qui succédèrent à la race de *Charlemagne*, fut reçu en Espagne quand *Alphonse X.* roi de Castille eut été élu empereur au treizième siècle. Les rois d'Angleterre ont suivi cet exemple, qui semble contredire la fière liberté de la nation. Les rois de France l'ont dédaignée, & se sont contentés du pouvoir réel. En Pologne les rois ont été servis ainsi dans des jours de cérémonie, & n'en sont pas plus absolus.

Elizabeth n'était pas en état de faire la guerre pour le prieur de Crato : ennemie implacable, mais non déclarée, de *Philippe*, elle mettait toute son application à lui résister, à lui susciter secrétement des ennemis ; & ne pouvant se soutenir en Angleterre que par l'affection du peuple, ne pouvant conserver cette affection qu'en ne demandant point de nouveaux subsides ; elle n'était pas en état de porter la guerre en Espagne.

Dom Antoine s'adresse à la France. Le conseil de *Henri III.* était avec *Philippe* dans les mêmes termes de jalousie & de crainte, que le conseil d'Angleterre. Il n'y avait point de guerre déclarée, mais une ancienne inimitié, une envie mutuelle de se nuire ; & *Henri III.* fut toujours embarrassé entre les huguenots qui faisaient un état dans l'état, & *Philippe*, qui voulait en faire un autre en offrant toujours aux catholiques sa protection dangereuse.

Cathérine de Médicis avait des prétentions sur le Portugal presque aussi chimériques que celle du pape. *Dom Antoine* en flattant ces prétentions, en promettant une partie du royaume qu'il ne pouvait recouvrer, & au moins les isles Açores où il avait un grand parti, obtint par le crédit de *Catherine* un secours considérable. On lui donna soixante petits vaisseaux, & environ six mille hommes pour la plupart huguenots, qu'on était bien aise d'employer au loin, & qui l'étaient encor davan-

tage d'aller combattre des Espagnols. Les Français, & sur-tout les calvinistes, cherchaient par-tout la guerre. Ils suivaient alors en foule le duc d'*Anjou* pour l'établir en Flandre. Ils s'embarquèrent avec allégresse pour tenter de rétablir *Dom Antoine* en Portugal. On s'empara d'abord d'une des isles; mais bientôt la flotte d'Espagne parut: elle était supérieure en tout à celle des Français, par la grandeur des vaisseaux, par le nombre des troupes. Il y avait douze galères à rames qui accompagnaient cinquante galions: c'est la première fois qu'on vit des galères sur l'Océan, & il était bien étonnant qu'on les eût conduites jusqu'à six cents lieues dans ces mers nouvelles. Lorsque *Louis XIV.* longtems après fit passer quelques galères dans l'Océan, cette entreprise passa pour la première de cette espèce, & ne l'était pourtant pas; mais elle était plus périlleuse que celle de *Philippe II.* parce que l'Océan Britannique est plus orageux que l'Atlantique.

Cette bataille navale fut la première qui se donna dans cette partie du monde. Les Espagnols vainquirent, & abusèrent de leur victoire. Le marquis de *Santa-Cruz* général de la flotte de *Philippe*, fit mourir presque tous les prisonniers par la main du bourreau, sous prétexte que la guerre n'étant point déclarée entre l'Espagne & la France, il devait les traiter comme des pirates. *Dom Antoine* heureux d'échapper par la fuite, alla se faire servir à genoux en France & mourir dans la pauvreté.

Philippe alors se voit maître non-seulement du Portugal, mais de tous les grands établissemens que sa nation avait fait dans les Indes. Il étendait sa domination au bout de l'Amérique & de l'Asie, & ne pouvait prévaloir contre la Hollande.

Une ambassade de quatre rois du Japon sembla mettre alors le comble à cette grandeur suprême qui le faisait regarder comme le premier monarque de l'Europe. La religion chrétienne faisait au Japon de grands

progrès ; & les Eſpagnols pouvaient ſe flatter d'y établir leur puiſſance, comme leur religion.

Philippe avait dans la chrétienté, le pape ſuzerain de ſon royaume de Naples à ménager, la France à tenir toujours diviſée, en quoi il réuſſiſſait par le moyen de la ligue & par ſes tréſors; la Hollande à réduire, & ſur-tout l'Angleterre à troubler. Il faiſait mouvoir à la fois tous ces reſſorts, & il parut bientôt par l'armement de ſa flotte nommée l'*invincible*, que ſon but était de conquérir l'Angleterre plutôt que de l'inquiéter.

La reine *Elizabeth* lui fourniſſait aſſez de raiſons ; elle ſoutenait hautement les conféderés des Pays-Bas. *François Drack* alors ſimple armateur, avait pillé plusieurs poſſeſſions Eſpagnoles dans l'Amérique, traverſé le détroit de Magellan, & était revenu à Londres en 1580 chargé de depouilles, après avoir fait le tour du monde. Un prétexte plus conſidérable que ces raiſons était la captivité de *Marie Stuart* reine d'Écoſſe retenue depuis dix-huit ans priſonnière contre le droit des gens. Elle avait pour elle tous les catholiques de l'iſle. Elle avait un droit qu'elle tirait de *Henri VII.* par une naiſſance dont la légitimité n'était pas conteſtée comme celle d'*Elizabeth*. *Philippe* pouvait faire valoir pour lui-même le vain titre de roi d'Angleterre qu'il avait porté, & enfin l'entrepriſe de délivrer la reine *Marie* mettait néceſſairement le pape & tous les catholiques de l'Europe dans ſes intérêts.



CHAPITRE CINQUANTE-SEPTIEME.

De l'invasion de l'Angleterre, projetée par PHILIPPE II. *De la flotte invincible. Du pouvoir de* Philippe II. *en France. Examen de la mort de* Dom Carlos, *&c.*

DANS ce dessein *Philippe* prépare cette flotte prodigieuse qui devait être secondée par un autre armement en Flandre, & par la révolte des catholiques en Angleterre. Ce fut ce qui perdit la reine *Marie Stuart*, & la conduisit sur un échaffaut au lieu de la délivrer. Il ne restait plus à *Philippe* qu'à la venger en prenant l'Angleterre pour lui-même; après quoi il voyait la Hollande soumise & punie.

Il avait fallu l'or du Pérou pour faire tous ces préparatifs. La flotte *invincible* part du port de Lisbonne forte de cinquante gros vaisseaux, de vingt mille soldats, de près de trois mille canons, de près de sept mille hommes d'équipage qui pouvaient combattre dans l'occasion. Une armée de trente mille combattans assemblée en Flandre par le duc de *Parme*, n'attend que le moment de passer en Angleterre sur des barques de transport déjà prêtes, & de se joindre aux soldats que portait la flotte de *Philippe*. Les vaisseaux Anglais beaucoup plus petits que ceux des Espagnols, ne devaient pas résister au choc de ces citadelles mouvantes, dont quelques-unes avaient leurs œuvres vives de trois pieds d'épaisseur impénétrables au canon. Cependant rien de cette entreprise si bien concertée ne réussit. Bientôt cent vaisseaux Anglais, quoique petits, arrêtent cette flotte formidable; ils prennent quelques bâtimens Espagnols; ils dispersent le reste avec huit brûlots. La tempête seconde ensuite les Anglais. *L'invincible* est prête d'échouer sur les côtes de Zélande. L'armée du

duc de Parme, qui ne pouvait ſe mettre en mer qu'à la faveur de la flotte Eſpagnole, demeure inutile. Les vaiſſeaux de *Philippe* vaincus par les Anglais & par les vents, ſe retirent aux mers du Nord; quelques-uns avaient échoué ſur les côtes de Zélande, d'autres ſont fracaſſés vers les rochers des iſles Orcades, & ſur les côtes d'Ecoſſe; d'autres ſont naufrage en Irlande. Les payſans y maſſacrèrent les ſoldats & les matelots échappés à la fureur de la mer; & le vice-roi d'Irlande eut la barbarie de faire pendre ce qui en reſtait. Enfin il ne revint en Eſpagne que cinquante vaiſſeaux; & d'environ trente mille hommes que la flotte avait portés, les naufrages, le canon, & le fer des Anglais, les bleſſures & les maladies, n'en laiſsèrent pas rentrer ſix mille dans leur patrie.

Il règne encor en Angleterre un ſingulier préjugé ſur cette flotte invincible. Il n'y a guère de négociant qui ne répète ſouvent à ſes apprentis que ce fut un marchand nommé *Gresham* qui ſauva la patrie en retardant l'équipement de la flotte d'Eſpagne, & en accélérant celui de la flotte Anglaiſe. Voici, dit-on, comment il s'y prit. Le miniſtère Eſpagnol envoyait des lettres-de-change à Gênes pour payer les armemens des ports d'Italie, *Gresham* qui était le plus fort marchand d'Angleterre tira en même tems ſur Gênes & menaça ſes correſpondans de ne plus jamais traiter avec eux s'ils préféraient le papier des Eſpagnols au ſien. Les Génois ne balancèrent pas entr'un marchand Anglais & un ſimple roi d'Eſpagne. Le marchand tira tout l'argent de Gênes, il n'en reſta plus pour *Philippe II.* & ſon armement reſta ſix mois ſuſpendu. Ce conte ridicule eſt répété dans vingt volumes, on l'a même débité publiquement ſur les théatres de Londres; mais les hiſtoriens ſenſés ne ſe ſont jamais déshonorés par cette fable abſurde. Chaque peuple a ſes contes inventés par l'amour-propre; il ſerait heureux que le genre

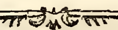
humain n'eût jamais été bercé de contes plus abſurdes & plus dangereux.

La floriſſante armée de trente mille hommes qu'avait le duc de Parme, ne ſervit pas plus à ſubjuguer la Hollande que la flotte invincible n'avait ſervi à conquérir l'Angleterre. La Hollande qui ſe defendait ſi aiſément par ſes canaux, par ſes digues, par ſes étroites chauſſées, encor plus par un peuple idolâtre de ſa liberté, & devenu tout guerrier ſous les princes d'Orange, aurait pu tenir contre une armée plus formidable.

Il n'y avait que *Philippe II.* qui pût être encor redoutable après un ſi grand déſaſtre. L'Amérique & l'Aſie lui prodiguaient de quoi faire trembler ſes voiſins, & ayant manqué l'Angleterre, il fut ſur le point de faire de la France une de ſes provinces.

Dans le tems même qu'il conquérait le Portugal, qu'il ſoutenait la guerre en Flandre, & qu'il attaquait l'Angleterre, il animait en France cette ligue nommée *ſainte*, qui déchirait l'état; & mettant encor lui-même la diviſion dans cette ligue qu'il protegeait, il fut prêt trois fois d'être reconnu ſouverain de la France ſous le nom de *protecteur*, avec le pouvoir de conférer toutes les charges. L'infante *Eugénie* ſa fille devait être reine ſous ſes ordres, & porter en dot la couronne de France à ſon époux. Cette propoſition fut faite par la faction des ſeize dès l'an 1589 après l'aſſaſſinat de *Henri III.* Le duc de *Mayenne* chef de la ligue ne put éluder cette propoſition qu'en diſant, que la ligue ayant été formée par la religion, *le titre de protecteur de la France ne pouvait appartenir qu'au pape.* L'ambaſſadeur de *Philippe* en France pouſſa très-loin cette négociation avant la tenue des états de Paris en 1593. On délibéra long-tems ſur les moyens d'abolir la loi ſalique, & enfin l'infante fut propoſée pour reine aux états de Paris.

Philippe accoutumait inſenſiblement les Français à



dépendre de lui ; car d'un côté il envoyait à la ligue aſſez de ſecours pour l'empêcher de ſuccomber, mais non aſſez pour la rendre indépendante; de l'autre il armait ſon gendre *Charles Emmanuel de Savoie* contre la France. Il lui entretenait des troupes ; il l'aidait à ſe faire reconnaître *protecteur* par le parlement de Provence, afin que la France apprivoiſée par cet exemple, reconnût *Philippe* pour *protecteur* de tout le royaume.

Il était vraiſemblable que la France y ſerait forcée. Son ambaſſadeur régnait en effet dans Paris en prodiguant les penſions. La ſorbonne & tous les ordres religieux étaient dans ſon parti. Son projet n'était point de conquérir la France, comme le Portugal, mais de forcer la France à le prier de la gouverner. C'eſt dans ce deſſein qu'il envoie du fond des Pays-Bas *Alexandre Farnèſe* au ſecours de Paris preſſé par les armes victorieuſes de *Henri IV.* & c'eſt dans deſſein qu'il le rappelle, après que *Farnèſe* a délivré par ſes ſavantes marches, ſans coup férir, la capitale du royaume. Enſuite lorſque *Henri IV.* aſſiége Rouen, il renvoie encor le même duc de Parme faire lever le ſiége. C'était une choſe bien admirable, lorſque *Philippe* était aſſez puiſſant pour décider ainſi du deſtin de la guerre en France, que le prince d'Orange *Maurice*, & les Hollandais le fuſſent aſſez pour s'y oppoſer, & pour envoyer de ſecours à *Henri IV.* eux qui dix ans auparavant n'étaient regardés en Eſpagne que comme des ſéditieux obſcurs, incapables d'échapper au ſupplice. Ils envoyèrent trois mille hommes au roi de France ; mais le duc de Parme, n'en délivra pas moins la ville de Rouen, comme il avait délivré celle de Paris.

Alors *Philippe* le rappelle encor, & toujours donnant & retirant ſes ſecours à la ligue, toujours ſe rendant néceſſaire, il tend ſes filets de tous côtés ſur les frontières & dans le cœur du royaume, pour faire tomber ce pays diviſé dans le piége inévitable de ſa

domination. Il était déjà établi dans une grande partie de la Bretagne par la force des armes. Son gendre le duc de Savoie l'était dans la Provence & dans une partie du Dauphiné. Le chemin était toujours ouvert pour les armées Eſpagnoles d'Arras à Paris, & de Fontarabie à la Loire. *Philippe* était ſi perſuadé que la France ne pouvait lui échapper, que dans ſes entretiens avec le préſident *Jeannin* envoyé du duc de *Mayenne*, il lui diſait toujours; *ma ville de Paris*, *ma ville d'Orléans*, *ma ville de Rouen.*

La cour de Rome qui le craignit, était pourtant obligée de le ſeconder; & les armes de la religion combattaient ſans ceſſe pour lui. Il ne lui en coûtait que l'affectation d'un grand zèle. Ce voile de zèle pour la religion catholique était encor le prétexte de la deſtruction de Genève, à laquelle il travaillait dans le même tems. Il fit marcher dès l'an 1589 une armée aux ordres de *Charles Emmanuel* duc de Savoie ſon gendre, pour réduire Genève, & les pays circonvoiſins. Mais des peuples pauvres, élevés au deſſus d'eux-mêmes par l'amour de la liberté, furent toujours l'écueil de ce riche & puiſſant monarque. Les Genévois aidés des ſeuls cantons de Zurich & de Berne, & de trois cents ſoldats de *Henri IV.* ſe ſoutinrent contre les armes du gendre. Ces mêmes Genévois délivrèrent leur ville en 1602 des mains de ce même duc de Savoie, qui l'avait ſurpriſe par eſcalade en pleine paix, & qui déjà la mettait au pillage. Ils eurent même la hardieſſe de punir cette entrepriſe d'un ſouverain comme un brigandage, & de faire pendre treize officiers qualifiés, qui n'ayant pu être conquérans furent traités comme des voleurs de nuit.

Philippe ſans ſortir de ſon cabinet ſoutenait donc ſans ceſſe la guerre à la fois dans les Pays-Bas contre le prince *Maurice*, dans preſque toutes les provinces de France contre *Henri IV.* à Genève & dans la Suiſſe,

& ſur mer contre les Anglais & les Hollandais. Quel fut le fruit de toutes ces vaſtes entrepriſes, qui tinrent ſi long-tems l'empire en alarmes? *Henri IV.* en allant à la meſſe lui fit perdre la France en un quart-d'heure. Les Anglais aguerris ſur mer par lui-même, & devenus auſſi bon marins que les Eſpagnols, ravagèrent ſes poſſeſſions en Amérique. Le comte d'*Eſſex* brûla ſes galions & ſa ville de Cadix. Enfin après avoir encor déſolé la France, après qu'Amiens eût été pris par ſurpriſe, & repris par la valeur de *Henri IV. Philippe* fut obligé de conclure la paix de Vervins, & de reconnaître pour roi de France celui qu'il n'avait jamais nommé que le prince de Béarn. Il faut obſerver ſur-tout que dans cette paix, il rendit Calais que l'archiduc *Albert* gouverneur de ſes Pays-Bas, avait priſe pendant les malheurs de la France, & qu'on ne fit nulle mention des droits prétendus par *Elizabeth* dans le traité; elle n'eut ni cette ville ni les huit cent mille écus qu'on lui devait par le traité de Catau-Cambreſis.

Le pouvoir de *Philippe*, fut alors comme un grand fleuve rentré dans ſon lit après avoir inondé au loin les campagnes. *Philippe* reſta le premier potentat de l'Europe. *Elizabeth*, & ſur-tout *Henri IV.* avaient une gloire plus perſonnelle: mais *Philippe* conſerva juſqu'au dernier moment ce grand aſcendant que lui donnait l'immenſité de ſes pays & de ſes tréſors. Trois mille millions de nos livres que lui coûtèrent ſa cruauté deſpotique dans les Pays-Bas, & ſon ambition en France, ne l'appauvrirent point. L'Amérique & les Indes orientales furent toujours inépuiſables pour lui. Il arriva ſeulement que ſes tréſors enrichirent l'Europe malgré ſon intention. Ce que ſes intrigues prodiguèrent en Angleterre, en France, en Italie, ce que ſes armemens lui coûtèrent dans les Pays-Bas, ayant augmenté les richeſſes des peuples qu'il voulait ſubjuguer, le prix des denrées

doubla presque par-tout, & l'Europe s'enrichit du mal qu'il avait voulu lui faire.

Il avait environ trente millions de ducats d'or de revenu, sans être obligé de mettre de nouveaux impôts sur ses peuples. C'était plus que tous les monarques chrétiens ensemble. Il eut par-là de quoi marchander plus d'un royaume, mais non de quoi les conquérir. Le courage d'esprit d'*Elizabeth*, la valeur de *Henri IV.* & celle des princes d'Orange triomphèrent de ses trésors & de ses intrigues. Mais si on en excepte le saccagement de Cadix, l'Espagne fut de son tems toujours tranquille & toujours heureuse.

Les Espagnols eurent une supériorité marquée sur les autres peuples; leur langue se parlait à Paris, à Vienne, à Milan, à Turin; leurs modes, leur manière de penser & d'écrire, subjuguèrent les esprits des Italiens, & depuis *Charles-Quint* jusqu'au commencement du règne de *Philippe III.* l'Espagne eut une considération que les autres peuples n'avaient point.

Dans le tems qu'il faisait la paix avec la France, il donna les Pays-Bas & la Franche-Comté en dot à sa fille *Claire-Eugénie*, qu'il n'avait pu faire reine, & il les donna comme un fief reversible à la couronne d'Espagne faute de postérité.

Philippe mourut bientôt après, à l'âge de soixante-onze ans, dans ce vaste palais de l'Escurial, qu'il avait fait vœu de bâtir en cas que ses généraux gagnassent la bataille de St. Quentin : comme s'il importait à DIEU que le connétable de *Montmorenci* ou *Philibert de Savoie* gagnât la bataille, & comme si la faveur céleste s'achetait par des bâtimens.

La postérité a mis ce prince au rang des plus puissans rois, mais non des plus grands. On l'appella le *démon du midi*, parce que du fond de l'Espagne, qui est au midi de l'Europe, il troubla tous les autres états.

Si après l'avoir confidéré fur le théatre du gouvernement, on l'obferve dans le particulier, on voit en lui un maître dur & défiant, un amant, un mari cruel, & un père impitoyable.

Un grand événement de fa vie domeftique qui exerce encor aujourd'hui la curiofité du monde, eft la mort de fon fils *Dom Carlos*. Perfonne ne fait comment mourut ce prince; fon corps qui eft dans les tombes de l'Efcurial, y eft féparé de fa tête : on prétend que cette tête n'eft féparée que parce que la caiffe de plomb qui renferme le corps eft en effet trop petite. C'eft une allégation bien faible. Il était aifé de faire un cercueil plus long. Il eft plus vraifemblable que *Philippe* fit trancher la tête de fon fils. On a imprimé dans la vie du czar *Pierre I.* que lorfqu'il voulut condamner fon fils à la mort, il fit venir d'Efpagne les actes du procès de *Dom Carlos*; mais ni ces actes ni la condamnation de ce prince n'exiftent. On ne connaît pas plus fon crime que fon genre de mort. Il n'eft ni prouvé, ni vraifemblable, que fon père l'ait fait condamner par l'inquifition. Tout ce qu'on fait, c'eft qu'en 1568 fon père vint l'arrêter lui-même dans fa chambre, & qu'il écrivit à l'impératrice fa fœur, *qu'il n'avait jamais découvert dans le prince fon fils aucun vice capital ni aucun crime déshonorant, & qu'il l'avait fait enfermer pour fon bien & pour celui du royaume.* Il écrivit en même tems au pape *Pie V.* tout le contraire : il lui dit dans fa lettre du 20 Janvier 1568, *que dès fa plus tendre jeuneffe la force d'un naturel vicieux a étouffé dans Dom Carlos toutes les inftructions paternelles.* Après ces lettres par lefquelles *Philippe* rend compte de l'emprifonnement de fon fils, on n'en voit point par lefquelles il fe juftifie de fa mort; & cela feul joint aux bruits qui coururent dans l'Europe, peut faire croire qu'en effet *Philippe* fut coupable d'un parricide. Son filence au milieu des rumeurs publiques juftifia encor ceux qui prétendaient

que la caufe de cette horrible aventure fut l'amour de *Dom Carlos* pour *Elizabeth de France* fa belle-mère ; & l'inclination da cette reine pour ce jeune prince. Rien n'était plus vraifemblable. *Elizabeth* avait été élevée dans une cour galante & voluptueufe. *Philippe II.* était plongé dans les intrigues des femmes ; la galanterie était l'effence d'un Efpagnol. De tous côtés était l'exemple de l'infidélité. Il était naturel que *Dom Carlos* & *Elizabeth* à-peu-près du même âge euffent de l'amour l'un pour l'autre. La mort précipitée de la reine qui fuivit de près celle du prince, confirma ces foupçons.

Toute l'Europe crut que *Philippe* avait immolé fa femme & fon fils à fa jaloufie ; & on le crut d'autant plus, que quelque tems après ce même efprit de jaloufie le porta a vouloir faire périr par la main du bourreau le fameux *Antonio Pérès*, fon rival auprès de la princeffe d'*Eboli*. Ce font-là les accufations qu'on a vu intentées contre lui par le prince d'Orange, au tribunal du public. Il eft bien étrange que *Philippe* n'y fît pas au moins répondre par les plumes vénales de fon royaume, & que perfonne dans l'Europe ne réfutât le prince d'Orange. Ce ne font pas-là des convictions entières, mais ce font les préfomptions les plus fortes ; & l'hiftoire ne doit pas négliger de les rapporter comme telles ; le jugement de la poftérité était le feul rempart qu'on ait contre la tyrannie heureufe.



CHAPITRE CINQUANTE-HUITIEME.

Des Anglais, ſous EDOUARD VI, MARIE, & ELIZABETH.

LES Anglais n'eurent ni cette brillante proſpérité des Eſpagnols, ni cette influence dans les autres cours, ni ce vaſte pouvoir qui rendait l'Eſpagne ſi dangereuſe; mais la mer & le négoce leur donnèrent une grandeur nouvelle. Ils connurent leur véritable élément, & cela ſeul les rendit plus heureux que toutes les poſſeſſions étrangères, & les victoires de leurs anciens rois. Si ces rois avaient régné en France, l'Angleterre n'eût été qu'une province aſſervie. Ce peuple qu'il fut ſi difficile de former, qui fut conquis ſi aiſément par des pirates Danois & Saxons, & par un duc de Normandie, n'avait été ſous les *Edouard III.* & les *Henri V.* que l'inſtrument groſſier de la grandeur paſſagère de ces monarques; il fut ſous *Elizabeth* un peuple puiſſant, policé, induſtrieux, laborieux, entreprenant. Les navigations des Eſpagnols avaient excité leur émulation; ils cherchèrent dans trois voyages conſécutifs un paſſage au Japon & à la Chine par le nord. *Drack* & *Candish*, firent le tour du globe, en attaquant par-tout ces mêmes Eſpagnols, qui s'étendaient aux deux bouts du monde. Des ſociétés qui n'avaient d'appui qu'elles-mêmes, trafiquèrent avec un grand avantage ſur les côtes de la Guinée. Le célèbre chevalier *Raleig*, ſans aucun ſecours du gouvernement; jeta & affermit les fondemens des colonies Anglaiſes dans l'Amérique ſeptentrionale en 1585. Ces entrepriſes formèrent bientôt la meilleure marine de l'Europe; il y parut bien lors qu'ils mirent cent vaiſſeaux en mer contre la flotte *invincible* de *Philippe II.* & qu'ils allèrenr enſuite inſulter les côtes d'Eſpagne, détruire ſes navires &

brûler Cadix ; & qu'enfin devenus plus formidables ils battirent en 1602 la première flotte que *Philippe III.* eût mise en mer, & prirent dès-lors un supériorité qu'ils ne perdirent presque jamais.

Dès les premières années du règne d'*Elizabeth*, ils s'appliquèrent aux manufactures. Les Flamans persécutés par *Philippe II.* vinrent peupler Londres; la rendre industrieuse, & l'enrichir. Londres tranquille sous *Elizabeth* cultiva même avec succès les beaux-arts, qui sont la marque & le fruit de l'abondance. Les noms de *Spencer* & ceux de *Shakespear* qui fleurirent de ce tems, sont parvenus aux autres nations. Londres s'agrandit, se poliça, s'embellit; enfin la moitié de cette isle de la Grande-Bretagne balança la grandeur Espagnole. Les Anglais étaient le second peuple par leur industrie ; & comme libres, ils étaient le premier. Il y avait déjà sous ce règne des compagnies de commerce établies pour le Levant & pour le Nord. On commençait en Angleterre à considérer la culture des terres comme le premier bien, tandis qu'en Espagne on commençait à négliger ce vrai bien pour des trésors de convention. Le commerce des trésors du nouveau-monde enrichissait le roi d'Espagne : mais en Angleterre le négoce des denrées était utile au citoyens. Un simple marchand de Londres nommé *Gresham*, eut alors assez d'opulence & assez de générosité pour bâtir à ses dépens la bourse de Londres & un collége qui porte son nom. Plusieurs autres citoyens fondèrent des hôpitaux, & des écoles. C'était-là le plus bel effet qu'eût produit la la liberté. De simples particuliers faisaient ce que font aujourd'hui les rois quand leur administration est heureuse.

Les revenus de la reine *Elizabeth* n'allaient guère au-delà de six cent mille livres sterlings, & le nombre de ses sujets ne montait pas à beaucoup plus de quatre millions d'habitans. La seule Espagne alors en contenait une fois davantage. Cependant *Elizabeth* se défendit toujours avec succès, & eut la gloire d'aider à la fois

Henri IV. à conquérir ſon royaume, & les Hollandais à établir leur république.

Il faut remonter en peu de mots aux tems d'*Edouard quatre* & de *Marie*, pour connaître la vie & le règne d'*Elizabeth*.

Cette reine née en 1533, fut déclarée au berceau héritière légitime du royaume d'Angleterre, & peu de tems après déclarée bâtarde, quand ſa mère *Anne de Boulen* paſſa du trone à l'échaffaut. Son père qui finit ſa vie en 1547, mourut en tyran, comme il avait vécu. De ſon lit de mort il ordonnait des ſupplices, mais toujours par l'organe des loix. Il fit condamner à mort le duc de *Norfolck* & ſon fils, ſur ce ſeul prétexte que leur vaiſſelle était marquée aux armes d'Angleterre. Le père à la vérité obtint ſa grace, mais le fils fut exécuté. Il faut avouer que ſi les Anglais paſſent pour faire peu de cas de la vie, leur gouvernement les a traités ſelon leur goût. Le règne du jeune *Edouard IV.* fils de *Henri VIII.* & de *Jeanne Seymour*, ne fut pas exempt de ces ſanglantes tragédies. Son oncle *Thomas Seymour* amiral d'Angleterre, eut la tête tranchée, parce qu'il s'était brouillé avec *Edouard Seymour* ſon frère, duc de *Sommerſet*, protecteur du royaume; & bientôt après le duc de *Sommerſet* lui-même périt de la même mort. Ce règne d'*Edouard VI.* qui ne fut que de cinq ans, fut un tems de ſéditions & de troubles, pendant lequel la nation fut ou parut proteſtante. Il ne laiſſa la couronne ni à *Marie*, ni à *Elizabeth* ſes ſœurs, mais à *Jeanne Gray* deſcendante de *Henri VII.* petite fille de la veuve de *Louis XII.* & de *Brandon* ſimple gentilhomme créé duc de *Suffolck*. Cette *Jeanne Gray* était femme d'un lord *Gilfort*, & *Gilfort* était fils du duc de *Nortumberland* tout puiſſant ſous *Edouard VI.* Le teſtament d'*Edouard VI.* en donnant le trône à *Jeanne Gray*, ne lui prépara qu'un échaffaut; elle fut proclamée à Londres; mais le parti & le droit de *Marie* fille de

Henri VIII. & de *Catherine d'Arragon* l'emportèrent ; & la première chofe que fit cette reine après avoir figné fon contrat de mariage avec *Philippe*, ce fut de faire condamner à mort fa rivale, princeffe de dix-fept ans, pleine de graces & d'innocence, qui n'avait d'autre crime que d'être nommée dans le teftament d'*Edouard.* En vain elle fe dépouilla de cette dignité fatale, qu'elle ne garda que neuf jours : elle fut conduite au fupplice, ainfi que fon mari, fon père, & fon beau-père. Ce fut la troifième reine en Angleterre en moins de vingt années qui mourut fur l'échaffaut. La religion proteftante dans laquelle elle était née fut la principale caufe de fa mort. Les bourreaux dans cette révolution furent beaucoup plus employés que les foldats. Toutes ces cruautés s'exécutaient par acte du parlement. Il y a eu des tems fanguinaires chez tous les peuples ; mais chez le peuple Anglais plus de têtes illuftres ont été portées fur l'échaffaut que dans tout le refte de l'Europe enfemble. Ce fut le caractère de cette nation de commettre des meurtres juridiquement. Les portes de Londres ont été infectées de cranes humains attachés aux murailles, comme les temples du Mexique.



CHAPITRE CINQUANTE-NEUVIEME.

De la reine ELIZABETH.

ELIZABETH fut d'abord mise en prison par sa sœur la reine *Marie*. Elle employa une prudence au dessus de son âge, & une flatterie qui n'était pas dans son caractère, pour conserver sa vie. Cette princesse qui refusa depuis *Philippe II.* quand elle fut reine, voulait alors épouser le comte de *Devonshire Courtenai*; & il paraît par les lettres qui restent d'elle qu'elle avait beaucoup d'inclination pour lui: un tel mariage n'eût point été extraordinaire; on voit que *Jeanne Gray* destinée au trône avait épousé le lord *Gilfort. Marie* reine douairière de France avait passé du lit de *Louis XII.* dans les bras du chevalier *Brandon*. Toute la maison royale d'Angleterre venait d'un simple gentilhomme nommé *Tudor*, qui avait épousé la veuve d'*Henri V.* fille du roi de France *Charles VI.* & en France quand les rois n'étaient pas encor parvenus au degré de puissance qu'ils ont eu depuis, la veuve de *Louis le Gros* ne fit aucune difficulté d'épouser *Matthieu de Montmorenci*.

Elizabeth dans sa prison, & dans l'état de persécution où elle vécut toujours sous *Marie*, mit à profit sa disgrace: elle cultiva son esprit, apprit les langues & les sciences; mais de tous les arts où elle excella, celui de se ménager avec sa sœur, avec les catholiques, & avec les protestans, de dissimuler & d'apprendre à régner, fut le plus grand.

A peine proclamée reine, *Philippe II.* son beau-frère la rechercha en mariage. Si elle l'eût épousé, la France & la Hollande couraient risque d'être accablées: mais elle haïssait la religion de *Philippe*, n'aimait pas sa personne, & voulait à la fois jouir de la vanité d'être aimée, & du

bonheur d'être indépendante. Mise en prison sous la reine sa sœur catholique, elle songea, dès qu'elle fut sur le trône, à rendre le royaume protestant. Elle se fit pourtant couronner par un évêque catholique, pour ne pas effaroucher d'abord les esprits. Je remarquerai qu'elle alla de Vestminster à la tour de Londres dans un char suivi de cent autres. Ce n'est pas que les carrosses fussent alors en usage, ce n'était qu'un appareil passager.

Immédiatement après, elle convoqua un parlement, qui établit la religion anglicane telle qu'elle l'est aujourd'hui, & qui donne au souverain la suprématie, les décimes, & les annates.

Elizabeth eut donc le titre de chef de la religion anglicane. Beaucoup d'auteurs, & principalement les Italiens, ont trouvé cette dignité ridicule dans une femme, ils pouvaient considérer que cette femme régnait, qu'elle avait les droits attachés au trône par les loix du pays, qu'autrefois les souverains de toutes les nations connues avaient l'intendance des choses de la religion, que les empereurs Romains furent souverains-pontifes; que si aujourd'hui dans quelques pays l'église gouverne l'état, il y en a beaucoup d'autres où l'état gouverne l'église. Nous avons vu en Russie quatre souveraines de suite présider au synode qui tient lieu du patriarchat absolu. Une reine d'Angleterre qui nomme un archevêque de Cantorberi, & qui lui prescrit de loix, n'est pas plus ridicule qu'une abbesse de Fontevrault qui nomme des prieurs & des curés, & qui leur donne sa bénédiction; qu'en un mot chaque pays a ses usages.

Tous les princes doivent se souvenir, & les évêques ne doivent pas perdre la mémoire de la fameuse lettre de la reine *Elizabeth* à *Héaton* évêque d'Ely.

PRÉSOMPTUEUX PRÉLAT,

J'apprends que vous différez à conclure l'affaire dont vous êtes convenu; ignorez-vous-donc que moi qui vous

ai élevé, je puis également vous faire rentrer dans le néant. Rempliſſez au plutôt votre engagement, ou je vous ferai deſcendre de votre ſiége.

Votre amie tant que vous mériterez que je le ſois.

ELIZABETH.

Si les princes & les magiſtrats avaient toujours pu établir un gouvernement aſſez ferme pour être en droit d'écrire impunément de telles lettres, il n'y aurait jamais eu de ſang verſé pour les querelles de l'empire & du ſacerdoce.

La religion anglicane conſerva ce que les cérémonies romaines ont d'auguſte, & ce que le luthéraniſme a d'auſtère. J'obſerve que de neuf mille quatre cents béneficiers que contenait l'Angleterre, il n'y eut que quatorze évêques, cinquante chanoines, & quatre-vingts curés, qui n'acceptant pas la réforme reſtèrent catholiques & perdirent leurs bénéfices. Quand on penſe que la nation Anglaiſe changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII.* on s'étonne qu'un peuple ſi libre ait été ſi ſoumis, ou qu'un peuple qui a tant de fermeté, ait eu tant d'inconſtance. Les Anglais en cela reſſemblèrent à ces cantons Suiſſes qui attendirent de leurs magiſtrats la déciſion de ce qu'ils devaient croire. Un acte du parlement eſt tout pour les Anglais; ils aiment la loi, & on ne peut les conduire que par les loix d'un parlement qui prononce, ou qui ſemble prononcer par lui-même.

Perſonne ne fut perſécuté pour être catholique; mais ceux qui voulurent troubler l'état par principe de conſcience, furent ſévérement punis. Les *Guiſes* qui ſe ſervaient alors du prétexte de la religion pour établir leur pouvoir en France, ne manquèrent pas d'employer les mêmes armes pour mettre *Marie Stuart* reine d'Ecoſſe leur niéce ſur le trône d'Angleterre. Maîtres des finances & des armées de France, ils envoyaient des

troupes & de l'argent en Ecoſſe, ſous prétexte de ſecourir les Ecoſſais catholiques contre les Ecoſſais proteſtans. *Marie Stuart* épouſe de *François II.* roi de France, prenait hautement le titre de *reine d'Angleterre*, comme deſcendante de *Henri VII.* Tous les catholiques Anglais, Ecoſſais, Irlandais étaient pour elle. Le trône d'*Elizabeth* n'était pas encor affermi; les intrigues de la religion pouvaient le renverſer. *Elizabeth* diſſipe ce premier orage; elle envoie une armée au ſecours des proteſtans d'Ecoſſe, & force la régente d'Ecoſſe mère de *Marie Stuart* à recevoir la loi par un traité, & à renvoyer les troupes de France dans vingt jours.

François II. meurt; elle oblige *Marie Stuart* ſa veuve à renoncer au titre de *reine d'Angleterre.* Ses intrigues encouragent les états d'Edimbourg à établir la réforme en Ecoſſe; par-là elle s'attache un pays dont elle avait tout à craindre.

A peine eſt-elle libre de ces inquietudes, que *Philippe II.* lui donne de plus grandes alarmes. *Philippe* était indiſpenſablement dans ſes intérêts, quand *Marie Stuart* héritière d'*Elizabeth* pouvait eſpérer de réunir ſur une même tête les couronnes de France, d'Angleterre & d'Écoſſe. Mais *François II.* étant mort, & ſa veuve retournée en Ecoſſe ſans appui, *Philippe* n'ayant que les proteſtans à craindre, devint l'implacable ennemi d'*Elizabeth.*

Il ſoulève en ſecret l'Irlande contr'elle, & elle réprime toujours les Irlandais. Il envoie cette *flotte invincible* pour la détrôner, & elle la diſſipe. Il ſoutient en France cette ligue catholique ſi funeſte à la maiſon royale, & elle protége le parti oppoſé. La république de Hollande eſt preſſée par les armes Eſpagnoles; elle l'empêche de ſuccomber. Autrefois les rois d'Angleterre dépeuplaient leurs états pour ſe mettre en poſſeſſion du trône de France: mais les intérêts, & les tems ſont tellement changés, qu'elle envoie des ſecours réitérés

à *Henri IV.* pour l'aider à conquérir ſon patrimoine. C'eſt avec ce ſecours que *Henri* aſſiégea enfin Paris, & que ſans le duc de Parme, ou ſans ſon extrême indulgence pour les aſſiégés, il eût mis la religion proteſtante ſur le trône. C'était ce qu'*Elizabeth* avait extrêmement à cœur. On aime à voir ſes ſoins réuſſir, à ne point perdre le fruit de ſes dépenſes. La haine contre la religion catholique s'était encor fortifiée dans ſon cœur depuis qu'elle avait été excommuniée par *Pie V.* & par *Sixte-Quint*; ces deux papes l'avaient déclarée indigne & incapable de régner; & plus *Philippe II.* ſe déclarait le protecteur de cette religion, plus *Elizabeth* en était l'ennemie paſſionnée. Il n'y eut point de miniſtre proteſtant plus affligé qu'elle, quand elle apprit l'abjuration de *Henri IV.* Sa lettre à ce monarque eſt bien remarquable; *Vous m'offrez votre amitié comme à votre ſœur; je ſais que je l'ai méritée, & certes à un grand prix; je ne m'en repentirais pas ſi vous n'aviez pas changé de père. Je ne peux plus être votre ſœur de père; car j'aimerai toujours plus chérement celui qui m'eſt propre, que celui qui vous a adopté.* Ce billet fait voir en même tems ſon cœur, ſon eſprit, & l'énergie avec laquelle elle s'exprimait dans une langue étrangère.

Malgré cette haine contre la religion romaine, il eſt sûr qu'elle ne fut point ſanguinaire avec les catholiques de ſon royaume, comme *Marie* l'avait été avec les proteſtans. Il eſt vrai que le jéſuite *Créton*, le jéſuite *Campian* & d'autres furent pendus, dans le tems même que le duc d'*Anjou* frère de *Henri III.* préparait tout à Londres pour ſon mariage avec la reine, lequel ne ſe fit point, mais ces jéſuites furent unanimement condamnés pour des conſpirations & des ſéditions dont ils furent accuſés: l'arrêt fut donné ſur les dépoſitions des témoins. Il ſe peut que ces victimes fuſſent innocentes; mais auſſi la reine était innocente de leur mort, puiſque les loix ſeules avaient agi. Mais nous n'avons nulle

preuve de leur innocence : & les preuves juridiques de leurs crimes ſubſiſtent dans les archives de l'Angleterre. pluſieurs perſonnes en France s'imaginent encor qu'*Elizabeth* ne fit périr le comte d'*Eſſex* que par une jalouſie de femme ; elles le croient ſur la foi d'une tragédie & d'un roman. Mais quiconque a un peu lu, ſait que la reine avait alors ſoixante-huit ans, que le comte d'*Eſſex* fut coupable d'une révolte ouverte, fondée ſur le déclin même de l'âge de la reine, & ſur l'eſpérance de profiter du déclin de ſa puiſſance ; qu'il fut enfin condamné par ſes pairs, lui & ſes complices.

La juſtice plus exactement rendue ſous le règne d'*Elizabet* que ſous aucun de ſes prédéceſſeurs, fut un des fermes appuis de ſon adminiſtration. Les finances ne furent employées qu'à défendre l'état.

Elle eut des favoris, & n'en enrichit aucun aux dépens de la patrie. Son peuple fut ſon premier favori, non qu'elle l'aimât en effet ; car qui aime le peuple ? mais elle ſentait que ſa ſureté & ſa gloire dépendaient de le traiter comme ſi elle l'eût aimé.

Elizabeth aurait joui de cette gloire ſans tache, ſi elle n'eût pas ſouillé un ſi beau règne par l'aſſaſſinat de *Marie Stuart*, qu'elle oſa commettre avec le glaive de la juſtice.



CHAPITRE SOIXANTIEME.

De la reine MARIE STUART.

IL eſt difficile de ſavoir la vérité toute entière dans une querelle de particuliers ; combien plus dans une querelle de têtes couronnées, lorſque tant de reſſorts ſecrets ſont employés ; lorſque les deux partis font valoir également la vérité & le menſonge ? Les auteurs contemporains ſont alors ſuſpects, ils ſont pour la plupart les avocats d'un parti, plutôt que les dépoſitaires de l'hiſtoire. Je dois donc m'en tenir aux faits avérés dans les obſcurités de cette grande & fatale aventure.

Toutes les rivalités étaient entre *Marie* & *Elizabeth*, rivalité de nation, de couronne, de religion celle de l'eſprit, celle de la beauté. *Marie* bien moins puiſſante, moins maîtreſſe chez elle, moins ferme, & moins politique, n'avait de ſupériorité ſur *Elizabeth* que celle de ſes agrémens, qui contribuèrent même à ſon malheur. La reine d'Écoſſe encourageait la faction catholique en Angleterre ; & la reine d'Angleterre animait avec plus de ſuccès la faction proteſtante en Ecoſſe. *Elizabeth* porta d'abord la ſupériorité de ſes intrigues juſqu'à empêcher long-tems *Marie d'Ecoſſe* de ſe remarier à ſon choix.

Cependant *Marie* malgré les négociations de ſa rivale, malgré les états d'Ecoſſe compoſés de proteſtans, & malgré le comte de *Murray* ſon frère naturel qui était à leur tête, épouſe *Henri Stuart* comte d'*Arlai* ſon parent, & catholique comme elle. *Elizabeth* alors excite ſous main les ſeigneurs proteſtans ſujets de *Marie* à prendre les armes : la reine d'Ecoſſe les pourſuivit elle-même, & les contraignit de ſe retirer en Angleterre : juſques-là tout lui était favorable, & ſa rivale était confondue.

La faibleſſe du cœur de *Marie* commença tous ſes malheurs. Un muſicien Italien nommé *David Rizzio* fut trop avant dans ſes bonnes graces. Il jouait bien des inſtrumens, & avait une voix de baſſe agréable : c'eſt d'ailleurs une preuve que déjà les Italiens avaient l'empire de la muſique, & qu'ils étaient en poſſeſſion d'exercer leur art dans les cours de l'Europe ; toute la muſique de la reine d'Ecoſſe était Italienne. Une preuve plus forte que les cours étrangères ſe ſervent de quiconque eſt en crédit, c'eſt que *David Rizzio* était penſionnaire du pape. Il contribua beaucoup au mariage de la reine, & ne ſervit pas moins enſuite à l'en dégoûter. *D'Arlai* qui n'avait que le nom de roi, mépriſé de ſa femme, aigri & jaloux, entre par un eſcalier dérobé, ſuivi de quelques hommes armés, dans la chambre de ſa femme, où elle ſoupait avec *Rizzio*, & une de ſes favorites ; on renverſe la table, & on tue *Rizzio* aux yeux de la reine, qui ſe met en vain au-devant de lui ; elle était enceinte de cinq mois : la vue des épées nues & ſanglantes, fit ſur elle un impreſſion qui paſſa juſqu'au fruit qu'elle portait dans ſon flanc. Son fils *Jacques VI.* roi d'Ecoſſe & d'Angleterre, qui naquit quatre mois après cette aventure, trembla toute ſa vie à la vue d'une épée nue, quelque effort qu'il fît pour ſurmonter cette diſpoſition de ſes organes : tant la nature a de force, & tant elle agit par des voies inconnues.

La reine reprit bientôt ſon autorité, ſe raccommoda avec le comte de *Murray*, pourſuivit les meurtriers du muſicien, & prit un nouvel engagement avec un comte de *Bothuel*. Ces nouvelles amours produiſirent la mort du roi ſon époux ; on prétend qu'il fut d'abord empoiſonné, & que ſon tempérament eut la force de réſiſter au poiſon : mais il eſt certain qu'il fut aſſaſſiné à Edimbourg dans une maiſon iſolée, dont la reine avait retiré ſes plus précieux meubles. Dès que le coup fut

fait, on fit ſauter la maiſon avec de la poudre; on enterra ſon corps auprès de celui de *Rizzio* dans le tombeau de la maiſon royale. Tous les ordres de l'état, tout le peuple accusèrent *Bothuel* de l'aſſaſſinat; & dans le tems même que la voix publique criait vengeance, *Marie* ſe fit enlever par cet aſſaſſin, qui avait encor les mains teintes du ſang de ſon mari, & l'épouſa publiquement. Ce qu'il y eut de ſingulier dans cette horreur, c'eſt que *Bothuel* avait alors une femme, & que pour ſe ſéparer d'elle, il la força de l'accuſer d'adultère & fit prononcer un divorce par l'archevêque de *St. André* ſelon les uſages du pays.

Bothuel eut toute l'inſolence qui ſuit les grands crimes. Il aſſembla les principaux ſeigneurs, & leur fit ſigner un écrit, par lequel il était dit expreſſément, que la reine ne ſe pouvait diſpenſer de l'épouſer, puiſqu'il l'avait enlevée, & qu'il avait couché avec elle. Tous ces faits ſont avérés; les lettres de *Marie* à *Bothuel* ont été conteſtées, mais elles portent un caractère de vérité auquel il eſt difficile de ne pas ſe rendre. Ces attentats ſoulevèrent l'Ecoſſe. *Marie* abandonnée de ſon armée, fut obligée de ſe rendre aux confédérés. *Bothuel* s'enfuit dans les iſles Orcades; on obligea la reine de céder la couronne à ſon fils, & on lui permit de nommer un régent. Elle nomma le comte de *Murray* ſon frère. Ce comte ne l'en accabla pas moins de reproches & d'injures: elle ſe ſauve de ſa priſon. L'humeur dure & ſévère de *Murray* procurait à la reine un parti. Elle lève ſix mille hommes, mais elle eſt vaincue, & ſe refugie ſur les frontières d'Angleterre. *Elizabeth* la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carliſle, mais elle lui fit dire, qu'étant accuſée par la voix publique du meurtre du roi ſon époux, elle devait s'en juſtifier, & qu'elle ſerait protégée, ſi elle était innocente.

Elizabeth ſe rendit arbitre entre *Marie* & la régence

d'Ecoſſe. Le régent vint lui-même juſqu'à Hamptoncourt, & ſe ſoumit à remettre entre les mains des commiſſaires Anglais les preuves qu'il avait contre ſa ſœur. Cette malheureuſe princeſſe d'un autre côté, retenue dans Carliſle, accuſa le comte de *Murray* lui-même d'être auteur de la mort de ſon mari, & recuſa les commiſſaires Anglais, à moins qu'on ne leur joignît les ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne. Cependant la reine d'Angleterre fit continuer cette eſpèce de procès, & jouit du plaiſir de voir flétrir ſa rivale, ſans vouloir rien prononcer. Elle n'était point juge de la reine d'Ecoſſe; elle lui devait un aſile, mais elle la fit transférer à Teutbury, qui fut pour elle une priſon.

Ces déſaſtres de la maiſon royale d'Ecoſſe retombaient ſur la nation partagée en factions produites par l'anarchie. Le comte de *Murray* fut aſſaſſiné par une faction qui ſe fortifiait du nom de *Marie.* Les aſſaſſins entrèrent à main armée en Angleterre, & firent quelques ravages ſur la frontière.

Elizabeth envoya bientôt une armée punir ces brigands, & tenir l'Ecoſſe en reſpect. Elle fit élire pour régent le comte de *Lénox* frère du roi aſſaſſiné. Il n'y a dans cette démarche que de la juſtice & de la grandeur, mais en même tems on conſpirait en Angleterre pour délivrer *Marie* de la priſon où elle était retenue. Le pape *Pie V.* faiſait très-indiſcrétement afficher dans Londres une bulle par laquelle il excommuniait *Elizabeth*, & déliait ſes ſujets du ſerment de fidélité; c'eſt cet attentat ſi familier aux papes, ſi horrible & ſi abſurde, qui ulcéra le cœur d'*Elizabeth.* On voulait ſecourir *Marie*, & on la perdait. Les deux reines négociaient enſemble, mais l'une du haut du trône, & l'autre du fond d'une priſon. Il ne paraît pas que *Marie* ſe conduisît avec la flexibilité qu'exigeait ſon malheur. L'Ecoſſe pendant ce tems-là ruiſſelait de ſang. Les catholiques & les proteſtans faiſaient la guerre civile. L'am-

baſſadeur

baſſadeur de France & l'archevêque de *St. André* furent faits priſonniers, & l'archevêque pendu ſur la dépoſition de ſon propre confeſſeur, qui jura que le prélat s'était accuſé à lui d'être complice du meurtre du roi.

Le grand malheur de la reine *Marie* fut d'avoir des amis dans ſa diſgrace. Le duc de *Norfolck* catholique voulut l'épouſer, comptant ſur une révolution & ſur le droit de *Marie* à la ſucceſſion d'*Elizabeth*. Il ſe forma dans Londres des partis en ſa faveur, très-faibles à la vérité, mais qui pouvaient être fortifiés des forces d'Eſpagne & des intrigues de Rome. Il en coûta la tête au duc de *Norfolck*. Les pairs le condamnèrent à mort, pour avoir demandé au roi d'Eſpagne & au pape des ſecours en faveur de *Marie*. Le ſang du duc de *Norfolck*, reſſerra les chaînes de cette princeſſe malheureuſe. Une ſi longue infortune ne découragea point ſes partiſans à Londres, animés par les princes de *Guiſe*, par le St. Siége, par les jéſuites, & ſur-tout par les Eſpagnols.

Le grand projet était de délivrer *Marie*, & de mettre ſur le trône d'Angleterre la religion catholique avec elle. On conſpira contre *Elizabeth*. *Philippe II.* préparait déjà ſon invaſion. La reine d'Angleterre alors ayant fait mourir quatorze conjurés, fit juger *Marie* ſon égale, comme ſi elle avait été ſa ſujette. Quarante-deux membres du parlement & cinq juges du royaume allèrent l'interroger dans ſa priſon à Forteringai ; elle proteſta, mais répondit. Jamais jugement ne fut plus incompétent, & jamais procédure ne fut plus irrégulière. On lui repréſenta de ſimples copies de ſes lettres, & jamais les originaux. On fit valoir contre elle les témoignages de ſes ſecretaires, & on ne les lui confronta point. On prétendit la convaincre ſur la dépoſition de trois conjurés qu'on avait fait mourir, & dont on aurait pu différer la mort pour les examiner avec elle. Enfin

quand on aurait procédé avec les formalités que l'équité exige pour le moindre des hommes, quand on aurait prouvé que *Marie* cherchait par-tout des secours & des vengeurs, on ne pouvait la déclarer criminelle. *Elizabeth* n'avait d'autre jurisdiction sur elle, que celle du puissant sur le faible & sur le malheureux.

Enfin après dix-huit ans de prison, dans un pays qu'elle avait imprudemment choisi pour asile, *Marie* eut la tête tranchée dans une chambre de sa prison tendue de noir. *Elizabeth* sentait qu'elle faisait une action très-condamnable, & elle la rendit encor plus odieuse, en voulant tromper le monde qu'elle ne trompa point, en affectant de plaindre celle qu'elle avait fait mourir, en prétendant qu'on avait passé ses ordres, & en faisant mettre en prison le secretaire d'état, qui avait, disait-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. L'Europe eut en horreur sa cruauté & sa dissimulation. On estima son règne, mais on détesta son caractère. Ce qui condamna davantage *Elizabeth*, c'est qu'elle n'était point forcée à cette barbarie; on pouvait même prétendre que la conservation de *Marie* lui était nécessaire pour lui répondre des attentats de ses partisans.

Si cette action flétrit la mémoire d'*Elizabeth*, il y a une imbécillité fanatique à canoniser *Marie Stuart*, comme une martyre de la religion: elle ne le fut que de son adultère, du meurtre de son mari, & de son imprudence; ses fautes & ses infortunes ressemblèrent parfaitement à celles de *Jeanne de Naples*; toutes deux belles & spirituelles, entraînées dans le crime par faiblesse, toutes deux mises à mort par leurs parens. L'histoire ramène souvent les mêmes malheurs, les mêmes attentats, & le crime puni par le crime.



CHAPITRE SOIXANTE-UNIEME.

De la France vers la fin du ſeizième ſiècle, ſous FRANÇOIS II.

TANDIS que l'Eſpagne intimidait l'Europe par ſa vaſte puiſſance, & que l'Angleterre jouait le ſecond rôle en lui réſiſtant, la France était déchirée, faible & prête d'être démembrée; elle était loin d'avoir en Europe de l'influence & du crédit. Les guerres civiles la rendirent dépendante de tous ſes voiſins. Ces tems de fureur, d'aviliſſement & de calamités, ont fourni plus de volumes que n'en contient toute l'hiſtoire romaine. Quelles furent les cauſes de tant de malheurs ? La religion, l'ambition, le défaut de bonnes loix, un mauvais gouvernement.

Henri II. par ſes rigueurs contre les ſectaires, & ſur-tout par la condamnation du conſeiller *Anne du Bourg*, exécuté après la mort du roi par l'ordre des *Guiſes*, fit beaucoup plus de calviniſtes en France qu'il n'y en avait en Suiſſe & à Genève. S'ils avaient paru dans un tems comme celui de *Louis XII.* où l'on faiſait la guerre à la cour de Rome, ont eût pu les favoriſer; mais ils venaient préciſément dans le tems que *Henri II.* avait beſoin du pape *Paul IV.* pour diſputer Naples & Sicile à l'Eſpagne, & lorſque ces deux puiſſances s'uniſſaient avec le Turc contre la maiſon d'*Autriche*. On crut donc devoir ſacrifier les ennemis de Rome aux intérêts de Rome. Le clergé puiſſant à la cour, craignant pour ſes biens temporels & pour ſon autorité, les pourſuivit; la politique, l'intérêt, le zèle concoururent à les exterminer. On pouvait les tolérer, comme *Elizabeth* en Angleterre tolérait les catholiques; on pouvait conſerver de bons ſujets, en leur laiſſant la liberté de con-

ſcience. Il eût importé peu à l'état qu'ils chantaſſent à leur manière, pourvu qu'ils euſſent été ſoumis aux loix de l'état; on les perſécuta, & on en fit des rebelles.

La mort funeſte de *Henri II.* fut le ſignal de trente ans de guerres civiles. Un roi enfant gouverné par des étrangers; des princes du ſang & de grands-officiers de la couronne, jaloux du crédit des *Guiſes*, commencèrent la ſubverſion de la France.

La fameuſe conſpiration d'Amboiſe eſt la première qu'on connaiſſe en ce pays. Les ligues faites & rompues, les mouvemens paſſagers, les emportemens & le repentir, ſemblaient avoir fait juſqu'alors le caractère des Gaulois, qui pour avoir pris le nom de *Francs*, & enſuite de *Français*, n'avaient pas changé de mœurs. Mais il y eut dans cette conſpiration une audace qui tenait de celle de *Catilina*, un manége, une profondeur, & un ſecret qui la rendait ſemblable à celle des vêpres ſiciliennes & des *Pazzi* de Florence, le prince *Louis de Condé* en fut l'ame inviſible, & conduiſit cette entrepriſe avec tant de dextérité, que quand toute la France ſut qu'il en était le chef, perſonne ne put l'en convaincre.

Cette conſpiration avait cela de particulier, qu'elle pouvait paraître excuſable, en ce qu'il s'agiſſait d'ôter le gouvernement à *François* duc de *Guiſe*, & au cardinal de *Lorraine* ſon frère, tous deux étrangers, qui tenaient le roi en tutele, la nation en eſclavage, & les princes du ſang & les officiers de la couronne éloignés : elle était très-criminelle, en ce qu'elle attaquait les droits d'un roi majeur, maître par ſes loix de choiſir les dépoſitaires de ſon autorité. Il n'a jamais été prouvé, que dans ce complot on eût réſolu de tuer les *Guiſes*; mais comme ils auraient réſiſté, leur mort était infaillible. Cinq cents gentilshommes tous bien accompagnés, & mille ſoldats déterminés, conduits par trente capitaines choiſis, devaient ſe rendre au jour maqué du fond des provinces du royaume dans Amboiſe où était

la cour. Les rois n'avaient point encor la nombreuſe garde qui les entoure aujourd'hui. Le régiment des gardes ne fut formé que par *Charles IX.* Deux cents archers tout au plus accompagnaient *François II.* Les autres rois de l'Europe n'en avaient pas d'avantage. Le connétable de *Montmorenci* revenant depuis dans Orléans, où les *Guiſes* avaient mis une garde nouvelle à la mort de *Francois II.* chaſſa ces nouveaux ſoldats, & les menaça de les faire pendre comme des ennemis qui mettaient une barrière entre le roi & ſon peuple.

La ſimplicité des mœurs antiques était encor dans le palais des rois; mais auſſi ils étaient moins aſſurés contre une entrepriſe déterminée. Il était aiſé de ſe ſaiſir dans la maiſon royale, des miniſtres, du roi même. Le ſuccès ſemblait sûr. Le ſecret fut gardé par tous les conjurés pendant près de ſix mois. L'indiſcrétion du chef nommé *La Renaudie*, qui s'ouvrit dans Paris à un avocat, fit découvrir la conjuration; elle n'en fut pas moins exécutée; les conjurés n'allèrent pas moins au rendez-vous; leur opiniâtreté déſeſpérée venait ſurtout du fanatiſme de la religion. Ces gentishommes étaient la plûpart des calviniſtes, qui ſe faiſaient un devoir de venger leurs frères perſécutés. Le prince *Louis de Condé* avait hautement embraſſé cette ſecte, parce que le duc de *Guiſe*, & le cardinal de *Lorraine* étaient catholiques. Une révolution dans l'égliſe & dans l'état devait être le fruit de cette entrepriſe.

Les *Guiſes* eurent à peine le tems de faire venir des troupes. Il n'y avait pas alors quinze mille hommes enrégimentés dans tout le royaume; mais on en raſſembla bientôt aſſez pour exterminer les conjurés. Comme ils venaient par troupes ſéparées, ils furent aiſément défaits. *La Renaudie* fut tué en combattant; pluſieurs moururent comme lui les armes à la main. Ceux qui furent pris périrent dans les ſupplices, & pendant un mois entier on

ne vit dans Amboiſe que des échaffauts ſanglans, & des potences chargées de cadavres.

La conſpiration découverte & punie, ne ſervit qu'à augmenter le pouvoir de ceux qu'on avait voulu détruire. *François de Guiſe* eut la puiſſance des anciens maires du palais, ſous le nouveau titre de lieutenant-général du royaume. Mais cette autorité même de *François de Guiſe*, & l'ambition turbulente du cardinal en France, révoltèrent contre eux tous les ordres du royaume, & produiſirent de nouveaux troubles.

Les calviniſtes toujours ſecrétement animés par le prince *Louis de Condé*, prirent les armes dans pluſieurs provinces. Il fallait que les *Guiſes* fuſſent bien puiſſans & bien redoutables, puiſque ni *Condé*, ni *Antoine* roi de Navarre ſon frère, père de *Henri IV*. ni le fameux amiral de *Coligni*, ni ſon frère d'*Andelot*, colonel-général de l'infanterie, n'oſaient encor ſe déclarer ouvertement. Le prince de *Condé* fut le premier chef de parti, qui parut faire la guerre civile en homme timide. Il portait les coups & retirait la main; & croyant toujours ſe ménager avec la cour qu'il voulait perdre, il eut l'imprudence de venir à Fontainebleau en courtiſan, dans le tems qu'il eut dû être en ſoldat à la tête de ſon parti. Les *Guiſes* le font arrêter dans Orléans. On lui fait ſon procès par le conſeil privé, & par les commiſſaires tirés du parlement, malgré les priviléges des princes du ſang, de n'être jugés que dans la cour des pairs, les chambres aſſemblées. Mais qu'eſt un privilége contre la force? qu'eſt un privilége dont il n'y avait d'exemple que dans la violation même qu'on en avait fait autrefois dans le procès criminel du duc d'*Alençon*.

Le prince de *Condé* eſt condamné à perdre la tête. Le célèbre chancelier de *l'Hôpital*, ce grand légiſlateur dans un tems où on manquait de loix, & cet intrépide philoſophe dans un tems d'enthouſiaſme & de fureurs,

refusa de signer. Le comte de *Sancerre* du conseil privé suivit cet exemple courageux. Cependant on allait signifier l'arrêt. Le prince de *Condé* allait finir par la main d'un bourreau, lorsque tout-à-coup le jeune *François II.* malade depuis long-tems & infirme dès son enfance, meurt à l'âge de dix-sept ans, laissant à son frère *Charles*, qui n'en avait que dix, un royaume épuisé & en proie aux factions.

La mort de *François II.* fut le salut du prince de *Condé*; on le fit bientôt sortir de prison, après avoir ménagé entre lui & les *Guises* une réconciliation, qui n'était & ne pouvait être que le sceau de la haine & de la vengeance. On assemble les états à Orléans. Rien ne pouvait se faire sans les états dans de pareilles circonstances. La tutele de *Charles IX.* & l'administration du royaume sont accordées par les états à *Catherine de Médicis*, mais non pas le nom de régente. Les états même ne lui donnèrent point le titre de *majesté*: il était nouveau pour les rois. Il y a encor beaucoup de lettres du *sire de Bourdeilles*, dans lesquelles on appelle *Henri III. votre altesse.*



CHAPITRE SOIXANTE-DEUXIEME.

De la France. Minorité de CHARLES IX.

DANS toutes les minorités des souverains, les anciennes constitutions d'un royaume reprennent toujours un peu de vigueur, du moins pour un tems, comme une famille assemblée après la mort du père. On tint à Orléans, & ensuite à Pontoise, des états-généraux: ces états doivent être mémorables par la séparation éternelle qu'ils mirent entre l'épée & la robe. Cette distinction fut ignorée dans l'empire Romain jusqu'au tems de *Constantin*. Les magistrats savaient combattre, & les guerriers savaient juger.

Les armes & les loix furent auſſi dans les mêmes mains chez toutes les nations de l'Europe, juſques vers le quatorzième ſiècle. Peu-à-peu ces deux profeſſions furent ſéparées en Eſpagne & en France ; elle ne l'était pas abſolument en France, quoique les parlemens ne fuſſent plus compoſés que d'hommes de robes longues. Il reſtait la juriſdiction des baillis d'épée, telle que dans pluſieurs provinces Allemandes, ou frontières de l'Allemagne. Les états d'Orléans convaincus que ces baillis de robe courte ne pouvaient guère s'aſtreindre à étudier les loix, leur ôtèrent l'adminiſtration de la juſtice, & la conférèrent à leurs ſeuls lieutenans de robe longue ; ainſi ceux qui par leurs inſtitutions avaient toujours été juges, ceſsèrent de l'être.

Le célèbre chancelier de *l'Hôpital*, eut la principale part à ce changement. Il fut fait dans le tems de la plus grande faibleſſe du royaume, & il a contribué depuis à la force du ſouverain, en diviſant ſans retour deux profeſſions qui auraient pu, étant réunies, balancer l'autorité du miniſtère. On a cru depuis que la nobleſſe ne pouvait conſerver le dépôt des loix. On n'a pas fait réflexion que la chambre haute d'Angleterre, compoſée de la ſeule nobleſſe du royaume proprement dite, eſt une magiſtrature permanente, qui fait les loix, & qui rend la juſtice. Quand on obſerve ces grands changemens dans la conſtitution d'un état, & qu'on voit des peuples voiſins qui n'ont pas ſubi ces changemens dans les mêmes circonſtances, il eſt évident que ces peuples ont eu un autre génie & d'autres mœurs.

Ces états généraux firent connaître combien l'adminiſtration du royaume était vicieuſe. Le roi été endetté de quarante millions de livres. On manquait d'argent ; on en eut à peine. C'eſt-là le véritable principe du bouleverſement de la France. Si *Catherine de Médicis* avait eu de quoi acheter des ſerviteurs, & de quoi payer une armée, les différens partis qui troublaient l'état, auraient

été contenus par l'autorité royale. La reine-mère se trouvait entre les catholiques & les protestans, les *Condés* & les *Guises*. Le connétable de *Montmorenci* avait une faction séparée. La division était dans la cour, dans Paris & dans les provinces. *Catherine de Médicis* ne pouvait guère que négocier au lieu de régner. Sa maxime de tout diviser, afin d'être maîtresse, augmenta le trouble & les malheurs. Elle commença par indiquer le colloque de Poissi entre les catholiques & les protestans; ce qui était mettre l'ancienne religion en compromis, & donner un grand crédit aux calvinistes, en les faisant disputer contre ceux qui ne se croyaient faits que pour les juger.

Dans le tems que *Théodore de Bèze* & d'autres ministres venaient à Poissi soutenir solemnellement leur religion en présence de la reine & d'une cour où l'on chantait publiquement les psaumes de *Marot*, arrivait en France le cardinal de *Ferrare* légat du pape *Paul IV*. Mais comme il était petit-fils d'*Alexandre VI*. par sa mère, on eut plus de mépris pour sa naissance, que de respect pour sa place & pour son mérite; les laquais insultèrent son porte-croix. On affichait devant lui des estampes de son grand-père, avec l'histoire des scandales & des crimes de sa vie. Ce légat amena avec lui le général des jésuites *Lainès*, qui ne savait pas un mot de français, & qui disputa au colloque de Poissi en italien; langue que *Catherine de Médicis* avait rendue familière à la cour, & qui influait alors beaucoup dans la langue française. Ce jésuite dans le colloque eût la hardiesse de dire à la reine, qu'il ne lui appartenait pas de le convoquer, & qu'elle usurpait le droit du pape. Il disputait cependant dans cette assemblée qu'il réprouvait; il dit en parlant de l'eucharistie, *que* DIEU *était à la place du pain & du vin, comme un roi qui se fait lui-même son ambassadeur.* Cette puérilité fit rire. Son audace avec la reine excita l'indignation. Les petites choses nuisent quelquefois beau-

coup, & dans la diſpoſition des eſprits tout ſervait à la cauſe de la religion nouvelle.

Le réſultat du colloque, & des intrigues qui le ſuivirent, fut un édit, par lequel les proteſtans pouvaient avoir des prêches hors des villes; & cet édit de pacification fut encor la ſource des guerres civiles, Le duc *François de Guiſe*, qui n'était plus lieutenant-général du royaume, voulait toujours en être le maître. Il était déjà lié avec le roi d'Eſpagne *Philippe II.* & ſe faiſait regarder par le peuple comme le protecteur de la catholicité. Les ſeigneurs ne marchaient dans ce tems-là qu'avec un nombreux cortége : on ne voyageait point comme aujourd'hui dans une chaiſe de poſte pécédée de deux ou trois domeſtipues; on était ſuivi de plus de cent chevaux; c'était la ſeule magnificence. On couchait trois ou quatre dans le même lit, & on allait à la cour habiter une chambre où il n'y avait que des coffres pour meubles. Le duc de *Guiſe* en paſſant auprès de Vaſſi, ſur les frontières de Champagne, trouva des calviniſtes, qui jouiſſant du privilége de l'édit, chantaient paiſiblement leurs pſaumes dans une grange ; ſes valets inſultèrent ces malheureux ; ils en tuèrent environ ſoixante, bleſsèrent & diſſipèrent le reſte. Alors les proteſtans ſe ſoulevèrent dans preſque tous le royaume. Toute la France eſt partagée entre le prince de *Condé* & *François de Guiſe*. *Catherine de Médicis* flotte entr'eux deux. Ce ne fut de tous côtés que maſſacres & pillages. Elle était alors dans Paris avec le roi ſon fils; elle s'y voit ſans autorité; elle écrit au prince de de *Condé* de venir la délivrer. Cette lettre funeſte était un ordre de continuer la guerre civile; on ne la faiſait qu'avec trop d'inhumanité : chaque ville était devenue une place de guerre, & les rues des champs de bataille.

D'un côté étaient les *Guiſes*, réunis par bienſéance avec la faction du connétable de *Montmorenci*, maître de la perſonne du roi. De l'autre était le prince de

Condé avec les *Coligni*. *Antoine* roi de Navarre, premier prince du ſang, faible & irréſolu, ne ſachant de quelle religion ni de quel parti il était, jaloux du prince de *Condé* ſon frère, & ſervant malgré lui le duc de *Guiſe* qu'il déteſtait, eſt traîné au ſiége de Rouen avec *Catherine de Médicis* elle-même : il eſt tué à ce ſiége, & il ne mérite d'être placé dans l'hiſtoire, que parce qu'il fut le père du grand *Henri IV*.

La guerre ſe fit toujours juſqu'à la paix de Vervins, comme dans les tems anarchiques de la décadence de la ſeconde race & du commencement de la troiſième. Très-peu de troupes réglées de part & d'autre, excepté quelques compagnies de gens-d'armes des principaux chefs : la ſolde n'était fondée que ſur le pillage. Ce que la faction proteſtante pouvait amaſſer, ſervait à faire venir des Allemans, pour achever la deſtruction du royaume. Le roi d'Eſpagne de ſon côté envoyait de petits ſecours aux catholiques, pour entretenir cet incendie, dont il eſpérait profiter. C'eſt ainſi que treize enſeignes Eſpagnoles marchèrent au ſecours de Montluc dans la Saintonge. Ces tems furent ſans contredit les plus funeſtes de la monarchie.

La première bataille rangée qui ſe donna fut celle de Dreux. Ce n'était pas ſeulement Français contre Français : les Suiſſes faiſaient la principale force de l'infanterie royale, les Allemans celle de l'armée proteſtante. Cette journée fut unique par la priſe des deux généraux. *Montmorenci* qui commandait l'armée royale en qualité de connétable, & le prince de *Condé*, furent tous deux priſonniers. *François de Guiſe*, lieutenant du connétable, gagna la bataille ; & *Coligni* lieutenant de *Condé*, ſauva ſon armée. *Guiſe* fut alors au comble de ſa gloire ; toujours vainqueur par-tout où il s'était trouvé, & toujours réparant les malheurs du connétable, ſon rival en autorité, mais non pas en réputation. Il était l'idole des catholiques, & le maître de la cour ; affable, généreux, & en tout ſens le premier homme de l'état.

Après ſa victoire de Dreux, il alla faire le ſiége d'Orléans ; il était prêt de prendre la ville, qui était le centre de la faction preteſtante, lorſqu'il fut aſſaſſiné. Le meurtre de ce grand homme fut le premier que le fanatiſme fit commettre. Ces mêmes *huguenots*, qui ſous *François I.* & ſous *Henri II.* n'avaient ſu que prier DIEU, & ſouffrir ce qu'ils appellaient le martyre, étaient devenus des enthouſiaſtes furieux : ils ne liſaient plus l'écriture que pour y chercher des exemples d'aſſaſſinats. *Poltrot de Méré* ſe crut un *Aod* envoyé de DIEU pour tuer un chef Philiſtin. Cela eſt ſi vrai, que le parti fit des vers à ſon honneur, & que j'ai vu encor une de ſes eſtampes, avec une inſcription qui élève ſon crime juſqu'au ciel. Ce crime cependant n'était que celui d'un lâche ; car il feignit d'être un transfuge, & aſſaſſina le duc de *Guiſe* par derrière. Il oſa charger l'amiral de *Coligni* & *Théodore de Bèze* d'avoir au moins connivé à ſon attentat : mais il varia tellement dans ſes interrogatoires, qu'il détruiſit lui-même ſon impoſture. *Coligni* offrit même d'aller à Paris ſubir une confrontation avec ce miſérable, & pria la reine de ſuſpendre l'exécution juſqu'à ce que la vérité fût reconnue. Il faut avouer que l'amiral, tout chef de parti qu'il était, n'avait jamais commis la moindre action qui pût le faire ſoupçonner d'une noirceur ſi lâche.

Ce n'était pas aſſez que les Eſpagnols, les Allemans & les Suiſſes vinſſent aider les Français à ſe détruire ; les Anglais ſe hâtèrent bientôt de concourir à cette commune ruine. Les proteſtans avaient introduit dans le Havre-de-Grace bâti par *François I.* trois mille Anglais. Le connétable de *Montmorenci*, échangé contre le prince de *Condé*, eut bien de la peine à les en chaſſer. Un moment de paix ſuccéda à ces troubles : *Condé* s'accommoda avec la cour ; mais l'amiral était toujours à la tête d'un grand parti dans les provinces.

Cependant *Charles IX.* ayant atteint l'âge de treize ans & un jour, vint tenir ſon lit de juſtice, non pas au parlement de Paris, mais à celui de Rouen; & ce qui eſt remarquable, ſa mère en ſe démettant de ſa régence, ſe mit à genoux devant lui.

Il ſe paſſa à cet acte de majorité une ſcène dont il n'y avait point d'exemple. *Odet de Châtillon*, cardinal, évêque de Beauvais, s'était fait proteſtant comme ſon frère, & s'était marié. Le pape l'avait rayé du nombre des cardinaux; lui-même avait mépriſé ce titre; mais pour braver le pape il aſſiſta à la cérémonie en habit de cardinal; ſa femme s'aſſéyait chez le roi & chez la reine, en qualité de femme d'un pair du royaume, & on la nommait indifféremment *madame la comteſſe de Beauvais*, & *madame la cardinale*. Ce qui eſt très-remarquable, c'eſt qu il n'était ni le ſeul cardinal ni le ſeul évêque qui fût marié en ſecret. Le cardinal du *Belley* avait épouſé madame de *Châtillon*, à ce que rapporte *Brantôme*, qui ajoute que perſonne n'en doutait.

La France était pleine de bizarreries auſſi grandes. Le deſordre des guerres civiles avait détruit toute police & toute bienſéance. Preſque tous les bénéfices étaient poſſédés par des ſéculiers: on donnait une abbaye, un évêché, en mariage à des filles: mais la paix, le plus grand des biens, faiſait oublier ces irrégularités, auxquelles on était accoutumé. Les proteſtans tolérés étaient ſur leurs gardes, mais tranquilles. *Louis de Condé* prenait part aux fêtes de la cour. Ce calme ne dura pas. Le parti huguenot demandait trop de ſuretés, & on lui en donnait trop peu. Le prince de *Condé* voulait partager le gouvernement. Le cardinal de *Lorraine*, à la tête de ſa maiſon, ſi étendue & ſi puiſſante, voulait retenir le premier crédit. Le connétable de *Montmorenci* ennemi des Lorrains, conſervait ſon pouvoir, & partageait la cour. Les *Coligni* & les autres chefs de parti ſe

préparaient à réſiſter à la maiſon de *Lorraine.* Chacun cherchait à dévorer une partie du gouvernement. Le clergé d'un côté, les paſteurs calviniſtes de l'autre, criaient à la religion. DIEU était leur prétexte ; la fureur de dominer était leur DIEU, & les peuples enivrés de fanatiſme étaient les inſtrumens & les victimes de l'ambition de tant de partis oppoſés.

Louis de Condé qui avait voulu arracher le jeune *François II.* des mains des *Guiſes* à Amboiſe, veut encor avoir entre ſes mains *Charles IX.* & l'enlever dans Meaux au connétable de *Montmorenci.* Ce prince de *Condé* fit préciſément la même guerre, les mêmes manœuvres, & ſur les mêmes prétextes (à la religion près) que fit depuis le grand *Condé*, du même nom de *Louis*, dans les guerres de la Fronde. Le prince & l'amiral donnent la bataille de *St. Denis* contre le connétable qui y eſt bleſſé à mort à l'âge de plus de quatre-vingts ans, homme intrépide à la cour comme dans les armées, plein de grandes vertus & de défauts, général malheureux, eſprit auſtère, difficile, opiniâtre, mais honnête homme & penſant avec grandeur. C'eſt lui qui répondit à ſon confeſſeur; *penſez-vous que j'aie vécu quatre-vingts ans pour ne pas ſavoir mourir un quart d'heure*? On porta ſon effigie en cire, comme celles des rois, à Notre-Dame, & les cours ſupérieures aſſiſtèrent à ſon ſervice par ordre de la cour : honneur dont l'uſage dépend, comme preſque tout, de la volonté des rois & des circonſtances des tems.

Cette bataille de *St. Denis* fut indéciſe, & la France n'en fut que plus malheureuſe. L'amiral *Coligni*, l'homme de ſon tems le plus fécond en reſſources, fait venir du Palatinat près de dix mille Allemans, ſans avoir de quoi les payer. On vit alors ce que peut le fanatiſme fortifié de l'eſprit de parti. L'armée de l'amiral ſe cottiſa pour ſoudoyer l'armée Palatine. Tout le royaume eſt ravagé. Ce n'eſt pas une guerre dans laquelle une puiſſance aſſemble

ſes forces contr'une autre, & eſt victorieuſe ou détruite : ce ſont autant de guerres qu'il y a de villes ; ce ſont les citoyens, les parens acharnés par-tout les uns contre les autres, le catholique, le proteſtant, l'indifférent, le prêtre, le bourgeois n'eſt pas en ſureté dans ſon lit : on abandonne la culture des terres, ou on les laboure le ſabre à la main. On fait encor une paix forcée : mais chaque paix n'eſt qu'une guerre ſourde, & tous les jours ſont marqués par des meurtres & par des aſſaſſinats.

Bientôt la guerre ſe fait ouvertement. C'eſt alors que la Rochelle devint le centre & le principal ſiége du parti réformé, la Genève de la France. Cette ville aſſez avantageuſement ſituée ſur le bord de la mer pour devenir une république floriſſante, l'état déjà à pluſieurs égards ; car ayant appartenu aux rois d'Angleterre depuis le mariage d'*Eléonore de Guienne* avec *Henri II.* elle s'était donnée au roi de France *Charles V.* à condition qu'elle aurait droit de battre en ſon propre nom de la monnoie d'argent, & que ſes maires & ſes échevins ſéraient réputés nobles : beaucoup d'autres priviléges, & un commerce aſſez étendu, la rendaient aſſez puiſſante, & elle le fut juſqu'au tems du cardinal de *Richelieu.* La reine *Elizabeth* la favoriſait. Elle dominait alors ſur l'Aunis, la Saintonge, & l'Angoumois, où ſe donna la célèbre bataille de Jarnac.

Le duc d'Anjou, depuis *Henri III.* à la tête de l'armée royale, avait le nom de général ; le maréchal de *Tavannes* l'était en effet ; il fut vainqueur. Le prince *Louis de Condé* fut tué, ou plutôt aſſaſſiné, après ſa défaite, par *Monteſquiou* capitaine des gardes du duc d'Anjou. *Coligni*, qu'on nomme toujours l'*amiral*, quoiqu'il ne le fût plus, raſſembla les débris de l'armée vaincue, & rendit la victoire des royaliſtes inutile. La reine de Navarre *Janne d'Albret*, veuve du faible *Antoine*, préſenta ſon fils à l'armée, le fit reconnaître

chef du parti ; de ſorte que *Henri IV.* le meilleur des rois de France, fut ainſi que le bon roi *Louis XII.* rebelle avant que de régner. L'amiral *Coligni* fut le chef véritable & du parti & de l'armée, & ſervit de père à *Henri IV.* & aux princes de la maiſon de *Condé.* Il ſoutient ſeul le poids de cette cauſe malheureuſe, manquant d'argent, & cependant ayant des troupes ; trouvant l'art d'obtenir des ſecours Allemans, ſans pouvoir les acheter ; vaincu encor à la journée de Moncontour dans le Poitou, par l'armée du duc d'Anjou, & réparant toujours les ruines de ſon parti.

Il n'y avait point alors de manière uniforme de combattre. L'infanterie Allemande & Suiſſe ne ſe ſervait que de longues piques ; la Françaiſe employait plus ordinairement des arquebuſes avec des courtes hallebardes : la cavalerie Allemande ſe ſervait de piſtolets ; la Françaiſe ne combattait guère qu'avec la lance. On entremêlait ſouvent les bataillons & les eſcadrons. Les plus fortes armées n'allaient pas alors à vingt mille hommes : on n'avait pas de quoi en payer davantage. Mille petits combats ſuivirent la bataille de Moncontour dans toutes les provinces.

Enfin au milieu de tant de déſolations, une nouvelle paix ſemble faire reſpirer la France ; mais cette paix ne fait que la préparation de la *St. Barthelemi.* Cette affreuſe journée fut méditée, & préparée pendant deux années. On a peine à concevoir comment une femme telle que *Catherine de Médicis*, élevée dans les plaiſirs, & à qui le parti huguenot était celui qui lui faiſait le moins d'ombrage, pût prendre une réſolution ſi barbare. Cette horreur étonne encor davantage dans un roi de vingt ans. La faction des *Guiſes* eut beaucoup de part à l'entrepriſe. Deux Italiens, depuis cardinaux, *Birague* & *Rets*, diſposèrent les eſprits. On ſe faiſait un grand honneur alors des maximes de *Machiavel*, & ſur-tout de celle qu'il ne faut pas faire le crime

à

à demi. La maxime, qu'il ne faut jamais commettre de crimes, eût été même plus politique ; mais les mœurs étaient devenues féroces par les guerres civiles, malgré les fêtes & les plaiſirs que *Catherine de Médicis* entretenait toujours à la cour. Ce mélange de galanterie & de fureurs, de voluptés & de carnage, forme le plus bizarre tableau, où les contradictions de l'eſpèce humaine ſe ſoient jamais peintes. *Charles IX.* qui n'était point du tout guerrier, était d'un tempérament ſanguinaire ; & quoiqu'il eût des maîtreſſes, ſon cœur était atroce. C'eſt le premier roi qui ait conſpiré contre ſes ſujets. La trame fut ourdie avec une diſſimulation auſſi profonde que l'action était horrible. Une ſeule choſe aurait pu donner quelque ſoupçon : c'eſt qu'un jour que le roi s'amuſant à chaſſer des lapins dans un clapier ; *faites-les-moi tous ſortir*, dit-il, *afin que j'aie le plaiſir de les tuer tous.* Auſſi un gentilhomme du parti de *Coligni* quitta Paris, & lui dit, en prenant congé de lui : *je m'enfuis parce qu'on nous fait trop de careſſes.*

L'Europe ne ſait que trop comment *Charles IX.* maria ſa ſœur à *Henri de Navarre*, pour le faire donner dans le piége ; par quels ſermens il le raſſura, & avec quelle rage s'exécutèrent enfin ces maſſacres projetés pendant deux années. Le père *Daniel* dit, que *Charles IX. joua bien la* comédie, *qu'il fit parfaitement ſon perſonnage.* Je ne répéterai point ce que tout le monde ſait de cette *tragédie* abominable : une moitié de la nation égorgeant l'autre, le poignard & le crucifix en main ; le roi lui-même tirant d'une arquebuſe ſur les malheureux qui fuyaient. Je remarquerai ſeulement quelques particularités ; la première, c'eſt que ſi on en croit le duc de *Sulli*, & l'hiſtorien *Matthieu*, & tant d'autres, *Henri IV.* leur avait ſouvent raconté, que jouant aux dés avec le duc d'*Alençon* & le duc de *Guiſe*, quelques jours avant la *St. Barthelemi*, ils vi-

rent deux fois des taches de ſang ſur les dés, & qu'ils abandonnèrent le jeu ſaiſis d'épouvante. Le jéſuite *Daniel*, qui a recueilli ce fait, devait ſavoir aſſez de phyſique, pour ne pas ignorer que les points noirs, quand ils font un angle donné avec les rayons du ſoleil, paraiſſent rouges ; c'eſt ce que tout homme peut éprouver en liſant ; & voilà à quoi ſe réduiſent tous les prodiges. Il n'y eut certes dans toute cette action d'autre prodige que cette fureur religieuſe, qui changeait en bêtes féroces une nation qu'on a vu ſouvent ſi douce & ſi légère.

Le jéſuite *Daniel* répète encor, que lorſqu'on eut pendu le cadavre de *Coligni* au gibet de Montfaucon, *Charles IX.* alla repaître ſes yeux de ce ſpectacle, & dit, *que le corps d'un ennemi mort ſentait toujours bon*: il devait ajouter, que c'eſt un ancien mot de *Vitellius*, qu'on s'eſt aviſé d'attribuer à *Charles IX.* Mais ce qu'on doit le plus remarquer, c'eſt que le père *Daniel* veut faire croire que les maſſacres ne furent jamais prémédités. Il ſe peut que le tems, le lieu, la manière, le nombre des proſcrits n'euſſent pas été concertés pendant deux années ; mais il eſt vrai que le deſſein d'exterminer le parti était pris dès longs-tems. Tout ce que rapporte *Mézerai*, meilleur Français que le jéſuite *Daniel*, & hiſtorien très-ſupérieur dans les cent dernières années de la monarchie, ne permet pas d'en douter ; & *Daniel* ſe contredit lui-même, en louant *Charles IX.* d'avoir bien joué *la comédie*, d'avoir bien fait *ſon rôle*.

Les mœurs des hommes, l'eſprit de parti, ſe connaiſſent à la manière d'écrire l'hiſtoire. *Daniel* ſe contente de dire, qu'on loua à Rome le *zèle du roi*, *& la terrible punition qu'il avait fait des hérétiques*. *Baronius*, dit que cette action était néceſſaire. La cour ordonna dans toutes les provinces les mêmes maſſacres qu'à Paris ; mais pluſieurs commandans refuſèrent d'obéir. Un *Saint Herem* en Auvergne, un *la Guiche* à Mâcon, un vicomte

d'*Orte* à Bayonne, & plusieurs autres écrivirent à *Charles IX.* la substance de ces paroles; qu'*ils périraient pour son service, mais qu'ils n'assassineraient personne pour son service.*

Ces tems étaient si funestes, le fanatisme ou la terreur domina tellement les esprits, que le parlement de Paris ordonna que tous les ans on ferait une procession le jour de la *Saint Barthelemi*, pour rendre graces à DIEU. Le chancelier de *l'Hôpital* pensa bien autrement, en écrivant, *excidat illa dies*. La procession ne se fit point, & on eut enfin horreur de consacrer la mémoire de ce qui devait être oublié pour jamais. Mais dans la chaleur de l'événement, la cour voulut que le parlement fît le procès à l'amiral après sa mort, & que l'on condamnât juridiquement deux gentilshommes de ses amis, *Briquemaut* & *Cavagnes*. Ils furent traînés à la grève sur la claie, avec l'effigie de *Coligni*, & exécutés. Ce fut le comble des horreurs, d'ajouter à cette multitude d'assassinats les formes de la justice.

S'il pouvait y avoir quelque chose de plus déplorable que la *St. Barthelemi*, c'est qu'elle fit naître la guerre civile, au-lieu de couper la racine des troubles. Les calvinistes ne pensèrent plus dans tout le royaume qu'à vendre chèrement leurs vies. On avait égorgé environ soixante mille de leurs frères en pleine paix : il en restait environ deux millions pour faire la guerre. De nouveaux massacres suivent donc de part & d'autre ceux de la *St. Barthelemi*. Le siége de Sancerre fut mémorable. Les historiens disent que les réformés s'y défendirent comme les Juifs à Jérusalem contre *Titus* : ils succombèrent comme eux, ils y éprouvèrent les mêmes extrêmités : & on rapporte qu'un père & une mère y mangèrent leur propre fille. On en dit autant depuis du siége de Paris par *Henri IV.*



CHAPITRE SOIXANTE-TROISIÈME.

Sommaire des particularités principales du concile de Trente.

C'EST au milieu de tant de guerres de religion, & de tant de désastres, que le concile de Trente fut assemblé. Ce concile fut le plus long qu'on ait jamais tenu, & cependant le moins orageux. Il ne forma point de schisme comme le concile de Basle; il n'alluma point de bûchers comme celui de Constance; il ne prétendit point déposer des empereurs comme celui de Lyon; il se garda d'imiter celui de Latran, qui dépouilla le comte de Toulouse de l'héritage de ses pères; encore moins celui de Rome, dans lequel *Grégoire VII.* alluma l'incendie de l'Europe, en osant déposséder l'empereur *Henri IV.* Le troisième & le quatrième concile de Constantinople, le premier & le second de Nicée avaient été des champs de discorde. Le concile de trente fut paisible; ou du moins ses querelles n'eurent ni éclat ni suite.

S'il est quelque certitude historique, on la trouve dans ce qui fut écrit sur ce concile par les contemporains. Le célèbre *Sarpi*, ce défenseur de la liberté Vénitienne, plus connu sous le nom de *Fra Paolo*, & le jésuite *Palavicini* son antagoniste, sont d'accord dans l'essentiel des faits. Il est vrai que *Palavicini* compte trois cent soixante erreurs dans *Fra Paolo*; mais quelles erreurs? Il lui reproche des méprises dans les dates & dans les noms. *Palavicini* lui-même a été convaincu d'autant de fautes que son adversaire; & quand il a raison contre lui, ce n'est pas la peine d'avoir raison. Qu'importe qu'une lettre inutile de *Léon X.* ait été écrite en 1516 ou 17? que le nonce *Arcimboldo*, qui vendit tant d'indulgences dans le Nord, fût le fils d'un marchand

Milanais, ou d'un Génois? Ce qui importe c'eſt qu'il ait fait trafic d'indulgence. On ſe ſoucie peu que le cardinal *Martinuſius* ait été moine de *St. Baſile*, ou hermite de *St. Paul*; mais on s'intéreſſe à ſavoir ſi ce défenſeur de la Tranſilvanie contre les Turcs, fut aſſaſſiné par les ordres de *Ferdinand I.* frère de *Charles V.* Enfin *Sarpi* & *Palavicini* ont tous deux dit la vérité d'une manière différente; l'un en homme libre, défenſeur d'un ſénat libre, l'autre en jéſuite qui voulait être cardinal.

Dès l'an 1533 *Charles V.* propoſa la convocation de ce concile au pape *Clément VII* qui encore effrayé du ſaccagement de Rome & de ſa priſon, craignant que le prétexte de ſa bâtardiſe n'enhardît un concile à le dépoſer, éluda cette propoſition, ſans oſer refuſer l'empereur. Le roi de France *François I* propoſa Genève pour le lieu de l'aſſemblée, préciſément dans le tems qu'on commençait à prêcher la réforme dans cette ville. Il eſt bien probable que ſi le concile ſe fût tenu dans Genève, le parti des réformés y eût beaucoup perdu.

Pendant qu'on diffère, les proteſtans d'Allemagne demandent un concile national, & ſe fondent dans leur réponſe au légat *Contarini*, ſur ces paroles expreſſes, *Quand deux ou trois ſeront aſſemblés en mon nom, je ſerai au milieu d'eux.* On leur accorde que cet article eſt certain, mais que ſi dans cent mille endroits de la terre, deux ou trois perſonnes ſont aſſemblées en ce nom, cela pourrait produire cent mille conciles, & cent mille confeſſions de foi différentes; en ce cas il n'y aurait eu jamais de réunion, mais auſſi il n'y eût peut-être jamais eu de guerre civile. La multitude des opinions diverſes produit néceſſairement la tolérance.

Le pape *Paul III Farnèſe* propoſe Vicence; mais les Venitiens répondent que le divan de Conſtantinople prendrait trop d'ombrage d'une aſſemblée de chrétiens dans le territoire de Veniſe. Il propoſe Mantoue; mais le ſeigneur de cette ville craint d'y recevoir une garniſon

étrangère ; enfin il se décide pour la ville de Trente, voulant complaire à l'empereur dont il avait très-grand besoin ; car il espérait alors d'obtenir l'investiture du Milanais pour son bâtard *Pierre Farnèse* auquel il donna depuis Parme & Plaisance.

Le concile est enfin convoqué par une bulle *de l'autorité du Père, du Fils, du St. Esprit, des apôtres Pierre & Paul, laquelle autorité le pape exerce en terre* : priant l'empereur, le roi de France & les autres princes de venir au concile. *Charles V* témoigne son indignation de ce qu'on ose mettre un roi à côté de lui, & surtout un roi allié des musulmans, après tous les services rendus par l'empereur à l'église. Il oubliait le pillage de Rome.

Le pape *Paul III* voulant donner l'investiture de Parme & de Plaisance à son bâtard, croyait alors avoir besoin du secours de *François I.* Pour intimider l'empereur, pressé à la fois par les Turcs & par les protestans, il menace *Charles V* du sort de *Dathan*, *Coré* & *Abiron* s'il s'oppose à l'investiture de Parme ; ajoutant que les *Juifs sont dispersés pour avoir supplicié le maître*, & que *les Grecs sont asservis pour avoir bravé le vicaire.*

Après bien des intrigues, l'empereur & le pape se réconcilient. *Charles* permet que le bâtard du pape règne à Parme, & *Paul* envoie trois légats pour ouvrir à Trente le concile qu'il doit diriger à Rome. Ces légats ont un chiffre avec le pape, c'était un invention alors très-peu commune, & dont les Italiens se servirent les premiers.

Les légats & l'archevêque de Trente commencent par accorder trois ans & cent soixante jours de délivrance du purgatoire à quiconque se trouvera dans la ville à l'ouverture du concile.

Le pape défend par une bulle qu'aucun prélat comparaisse par procureur, & aussi-tôt les procureurs de l'archevêque de Mayence arrivent & sont bien reçus

Cette loi ne regardait pas les évêques princes d'Allemagne, qu'on avait tant d'intérêt de ménager.

Paul III. investit enfin son fils *Pierre-Louis Farnèse*, du duché de Parme & de Plaisance, avec la connivence de *Charles-Quint*, & publie un jubilé.

Le concile s'ouvre par le sermont de l'évêque de Bitonto. Ce prélat prouve qu'un concile était nécessaire, premiérement « parce que plusieurs conciles ont déposé » des rois & des empereurs; secondement parce que dans » l'*énéïde*, *Jupiter* assembla le conseil des dieux. Il » dit qu'à la création de l'homme, & à la tour de Babel, » DIEU s'y prit en forme de concile, & que tous » les prélats doivent se rendre à Trente comme dans le » cheval de Troye: enfin que la porte du concile & » & du paradis est la même; l'eau vive en découle, les » pères doivent en arroser leurs cœurs comme des terres » sèches; faute de quoi, le St. Esprit leur ouvrira la » bouche comme à *Balaam* & à *Cayphe.* »

Un tel discours semble réfuter ce que nous avons dit, de la renaissance des lettres en Italie. Mais cet évêque de Bitonto était un moine du Milanais; un Florentin, un Romain, un élève des *Bembo* & des *Caza*, n'eût point parlé ainsi. Il faut songer que le bon goût établi dans plusieurs villes ne s'est jamais étendu dans toutes les provinces.

La première chose qui fut ordonnée par le concile, c'est que les prélats fussent toujours revêtus de l'habit de leur profession. La coutume était alors de s'habiller en séculiers, excepté quand ils officiaient.

Il y avait alors peu de prélats au concile, & la plupart des évêques des grands siéges menaient avec eux des théologiens qui parlaient pour eux. Il y avait aussi des théologiens employés par le pape.

Presque tous ces théologiens étaient ou de l'ordre de *St. François*, ou de celui de *St. Dominique*. Ces moines disputèrent sur le péché originel, malgré les

ambaſſadeurs de l'empereur, qui reclamaient en vain contre ces diſputes, régardées par eux comme inutiles. Ces moines entamèrent la grande queſtion, ſi la Vierge mère de JESUS-CHRIST naquit ſoumiſe au péché d'*Adam*? Les dominicains ennemis des franciſcains ſoutinrent toujours avec *St. Thomas* qu'elle fut conçue dans le péché. La diſpute fut vive & longue, & le concile ne la termina qu'en ſtatuant qu'on ne comprenait pas la Vierge dans le péché originel commun à tous les hommes, mais auſſi qu'on ne l'en exceptait pas.

Duprat évêque de Clermont demanda enſuite qu'on prie DIEU pour le roi de France comme pour l'empereur, puiſque ce roi a été invité au concile; mais il eſt refuſé, ſous prétexte qu'il aurait fallu prier auſſi pour les autres rois, & qu'on aurait indiſpoſé ceux qu'on eût nommé les derniers. Leurs rangs n'étaient plus réglés comme autrefois.

Pierre d'Anès arrive en qualité d'ambaſſadeur de France. C'eſt alors que dans une des congrégations il fit cette fameuſe réponſe à un évêque Italien, qui dit après l'avoir entendu haranguer, *vraiment ce coq chante bien.* Les mots de *coq* & de *Français* ſignifient la même choſe dans la langue latine dont ſe ſervait cet évêque. *D'Anès* répondit à ce froid jeu de mots, » Plût à DIEU que *Pierre* ſe repentît au chant du coq. »

C'eſt ici le lieu de placer le mot de *Dom Barthelemi des Martyrs* primat de Portugal, qui en parlant de la néceſſité d'une réformation, dit, « les très-illuſ- » tres cardinaux doivent être très-illuſtrément ré- » formés. »

Les évêques cédaient avec peine aux cardinaux qu'ils ne comptaient pas dans la hiérarchie de l'égliſe; & les cardinaux alors ne prenaient point le titre d'*éminence*, qu'ils ne ſe ſont donné que ſous *Urbain VIII.* On peut encor obſerver que tous les pères & les théologiens du concile parlaient en latin dans les ſeſſions;

mais ils avaient quelque peine à s'entendre les uns les autres ; Un Polonais, un Anglais, un Allemand, un Français, un Italien, prononçant tous d'une manière très-différente.

Une des plus importantes queſtions, qui furent agitées fut celle de la réſidence & de l'établiſſement des évêques de droit divin. Preſque tous les prélats, excepté ceux d'Italie attachés particuliérement au pape, s'obſtinèrent toujours à vouloir qu'on décidât que leur inſtitution était divine ; prétendant que ſi elle ne l'était pas, ils ne ſe voyaient pas en droit de condamner les proteſtans. Mais auſſi en recevant leurs bulles du pape, comment pouvaient-ils être établis purement de droit divin ? Si le concile conſtatait ce droit, le pape n'était qu'un évêque comme eux. Sa chaire était la première dans l'égliſe latine, mais non le principe des autres chaires ; elle perdait ſon autorité ; & cette queſtion, qui d'abord ſemblait purement théologique, tenait en effet à la politique la plus délicate. Elle fut long-tems débattue avec éloquence, & aucun des papes ſous qui ſe tint ce long concile, ne ſouffrit qu'elle fut décidée.

Les matières de la prédeſtination & de la grace furent long-tems agités. Les décrets furent formés. *Dominique de Soto* théologien dans ce concile expliqua ces décrets en faveur de l'opinion des dominicains, en trois volumes *in-folio* ; mais frère *André Vega* les expliqua en quinze tomes à l'avantage des cordeliers.

La doctrine des ſept ſacremens fut enſuite examinée long-tems avec attention, & n'excita aucune diſpute.

Après avoir établi cette doctrine telle qu'elle eſt reçue par toute l'égliſe latine, on paſſa à la pluralité des bénéfices, article plus épineux. Pluſieurs voix réclament contre l'abus introduit dès long-tems de tant de prélatures accumulées dans les mêmes mains. On renouvelle les plaintes faites du tems de *Clément VII.* qui donna en 1534 au cardinal *Hippolite* ſon neveu la jouiſſance

de tous les bénéfices de la terre vacans pendant ſix mois.

Le pape *Paul III.* veut ſe réſerver la déciſion de cette queſtion ; mais les pères décrètent qu'on ne peut poſſéder deux évêchés à la fois. Ils ſtatuent pourtant qu'on le peut avec une diſpenſe de Rome, & c'eſt ce qu'on n'a jamais refuſé aux prélats Allemans ; ainſi il eſt arrivé qu'un curé ne jouit jamais de deux paroiſſes de cent écus chacune, & qu'un prélat poſsède des évêchès de pluſieurs millions. Il était de l'intérêt de tous les princes & de tous les peuples, de déraciner cet abus ; il eſt cependant autoriſé.

Cet article ayant mis quelque aigreur dans les eſprits, *Paul III.* transfère le concile de Trente à Bologne, ſous prétexte des maladies qui régnaient à Trente.

Pendant les deux premières ſeſſions du concile à Bologne, le bâtard du pape *Pierre Louis Farnèſe* duc de Parme, devenu inſupportable par l'inſolence de ſes débauches & de ſes rapines, eſt aſſaſſiné dans Plaiſance, ainſi que *Coſme de Médicis* l'avait été auparavant dans Florence, & *Julien* avant ce *Coſme*, & le duc *Galéas* à Milan, & tant d'autres princes nouveaux. Il n'eſt pas prouvé que *Charles-Quint* eut part à ce meurtre, mais il en recueillit le fruit dès le lendemain, & le gouverneur de Milan ſe ſaiſit de Plaiſance au nom de l'empereur.

On peut juger ſi cet aſſaſſinat & cette promptitude à priver le pape de la ville de Plaiſance, mirent des diſſentions entre l'empereur & *Paul III.* Ces querelles influaient ſur le concile ; le peu d'évêques impériaux reſtés à Trente ne voulaient point reconnaître les pères de Bologne.

C'eſt dans le tems de ces diviſions que *Charles-Quint* ayant vaincu les princes proteſtans dans la célèbre bataille de Mulberg en 1547, & marchant de ſuccès en ſuccès, mécontent du pape, n'eſpérant plus rien d'un

concile divisé, ambitionne la gloire de faire ce que n'avait pu ce concile, de réunir, du moins pour un tems, les catholiques & les protestans d'Allemagne. Il fait travailler des théologiens de tous les partis; il fait publier son *inhalt*, son *interim*, profession de foi passagère en attendant mieux. Ce n'était point se déclarer chef de l'église comme le roi d'Angleterre *Henri VIII.* mais c'eût été l'être en effet, si les Allemans avaient eu autant de docilité que les Anglais.

Le fondement de cette formule de l'*interim* est la doctrine romaine, mais mitigée, & expliquée en termes qui peuvent ne point choquer les réformateurs. On permet aux peuples le vin dans la communion; on permet aux prêtres le mariage. Il y avait de quoi contenter tout le monde, si l'esprit de division pouvait jamais être content: mais ni les catholiques, ni les protestans ne furent satisfaits. *Paul III.* qui pouvait éclater contre cette entreprise, garda le silence. Il prévoyait qu'elle tomberait d'elle-même; & s'il osait se servir des armes des *Grégoire VII.* & des *Innocent III.* contre l'empereur, l'exemple de l'Angleterre & le pouvoir de *Charles* le faisaient trembler.

D'autres intérêts, plus pressans parce qu'ils sont particuliers, troublent la vie du pape. L'affaire de Parme & de Plaisance était des plus épineuses & des plus bizarres. *Charles-Quint* comme maître de la Lombardie, vient de réunir Plaisance à ce domaine, & peut y réunir Parme.

Le pape de son côté veut réunir Parme à l'état ecclésiastique, & donner un équivalent à son petit-fils *Octave Farnèse*. Ce prince a épousé une bâtarde de *Charles-Quint* qui lui ravit Plaisance; ils est petit-fils du pape, qui veut le priver de Parme; persécuté à la fois par ses deux grands-pères, il prétend le parti d'implorer le secours de la France & de résister au pape son aïeul. Ainsi dans le concile de Trente c'est l'incon-

tinence du pape & de l'empereur qui forme la querelle la plus importante. Ce ſont leurs bâtards qui produiſent les plus violentes intrigues, tandis que des moines théologiens argumentent. Ce pontife meurt ſaiſi de douleur, comme preſque tous les ſouverains au milieu des troubles qu'ils ont excités, & qu'ils ne voient point finir. De grands reproches, & peut-être beaucoup de calomnies flétriſſent ſa mémorie.

Jean del Monte, *Jules III.* eſt élu, & conſent à rétablir le concile à Trente; mais la querelle de Parme traverſe toujours le concile. *Octave Farnèſe* perſiſte à ne point rendre Parme à l'égliſe; *Charles-Quint* s'obſtine à garder Plaiſance malgré les pleurs de ſa fille *Marguerite* épouſe d'*Octave*; une autre bâtarde ſe jette à la traverſe & attire la guerre en Italie; c'eſt la femme d'un frère d'*Octave*, fille du roi de France *Henri II.* & de la ducheſſe de Valentinois; elle obtient aiſément que *Henri* ſon père ſe mêle de la querelle. Ce roi protége donc les *Farnèſes* contre l'empereur & le pape, & celui qui fait brûler les proteſtans en France, s'oppoſe à la tenue d'un concile contre les proteſtans.

Tandis que le roi très-chrétien ſe déclare contre le concile, quelques princes proteſtans y envoient leurs ambaſſadeurs, comme *Maurice* nouveau duc de Saxe, un duc de Virtemberg, & enſuite l'electeur de Brandebourg; mais ces miniſtres peu ſatisfaits s'en retournent bientôt. Le roi de France y envoie auſſi un ambaſſadeur, *Jacques Amiot*, plus connu par ſa naïve traduction de *Plutarque*, que par cette ambaſſade; mais il n'arrive que pour proteſter contre l'aſſemblée.

Cependant deux électeurs, Mayence & Trèves, prennent ſéance au deſſous des légats, deux nonces, deux ambaſſadeurs de *Charles-Quint*; un du roi des Romains, quelques prélats Italiens, Eſpagnols, Allemans, rendent au concile ſon activité.

Les cordeliers & les jacobins partagent encor les

opinions des pères fur l'euchariftie comme fur la prédeftination. Les cordeliers foutiennent que le corps de DIEU dans le facrement paffe d'un lieu à un autre; & les jacobins affirment que ce corps ne paffe point d'un lieu à un autre, mais qu'il eft fait, en un inftant, du pain tranffubftantié.

Les pères décident que le corps divin eft fous l'apparence du pain, & fon fang fous l'apparence du vin; que le corps & le fang font enfemble dans chaque efpèce par concomitance, tous entiers, reproduits en un inftant dans chaque parcelle & dans chaque goutte, auxquelles on doit un culte de latrie.

Cependant, le prince *Philippe* fils de *Charles-Quint* depuis roi d'Efpagne, & le prince héréditaire de Savoie paffent par Trente. Il eft dit dans quelques livres concernant les beaux-arts, *que les pères donnèrent un bal à ces princes, que le cardinal de Mantoue ouvrit le bal, & que les pères dansèrent avec beaucoup de gravité & de décence.* On cite fur ce fait le cardinal *Palavicini*, & pour faire voir que la danfe n'eft point une chofe profane, on fe prévaut du filence de *Fra Paolo* qui ne condamne point ce bal du concile.

Il eft vrai que chez les Hébreux & chez les Gentils, la danfe fut fouvent une cérémonie religieufe. Mais il n'eft pas vrai, comme on le dit, que *Palavicini* parle de cette danfe des pères. On réclame en vain l'indulgence de *Fra Paolo*; s'il ne condamne point ce bal, c'eft qu'en effet les pères ne dansèrent point *Palavicini* dans fon livre onzième chap. 15, dit feulement, qu'après un repas magnifique donné par le cardinal de *Mantoue* préfident du concile, dans une falle bâtie exprès à trois cents pas de la ville, il y eut des joutes, des danfes; mais il ne dit point du tout que ce préfident & le concile aient danfé.

Au milieu de ces divertiffemens & des occupations plus férieufes du concile, *Ferdinand I.* roi de Hongrie,

frère de *Charles-Quint*, fait assassiner le cardinal *Martinusius* en Hongrie. Le concile à cette nouvelle est plein d'indignation & de trouble. Les pères remettent la connaissance de cet attentat au pape, qui n'en peut connaître; ce n'est plus le tems des *Thomas Becquet* & des *Henri II.* d'Angleterre. *Jules III.* excommunie les assassins qui étaient Italiens, & au bout de quelques tems déclare le roi *Ferdinand*, frère du puissant *Charles-Quint*, absous des censures. Le meurtre du célèbre *Martinusius* demeure dans le grand nombre des assassinats impunis qui déshonorent la nature humaine.

De plus grandes entreprises dérangent le concile. Le parti protestant défait à Mulberg reprend vigueur; il est en armes. Le nouvel électeur de Saxe *Maurice* assiége Augsbourg. L'empereur est surpris dans les défilés du Tirol, obligé de fuir avec son frère *Ferdinand* il perd tout le fruit de ses victoires. Les Turcs menacent la Hongrie. *Henri II.* toujours ligué avec les Turcs & les protestans, tandis qu'il fait brûler les hérétiques de son royaume, envoie des troupes en Allemagne & en Italie; les pères du concile s'enfuient en hâte de la ville de Trente, & le concile est oublié pendant dix années.

Enfin en 1560, *Medequino*, *Pie IV.* qui se disait de la maison de ces grands négocians, & de ces grands princes les *Médicis*, ressuscite le concile de Trente. Il invite tous les princes chrétiens, il envoie même des nonces aux princes protestans assemblés à Naumbourg en Saxe. Il leur écrit, *à mon cher fils*, mais ces princes ne le reconnaissent point pour père, & refusent ses lettres.

Le concile recommence par une procession de cent douze évêques entre deux files de mousquetaires. Un évêque de Reggio prêche avec plus d'éloquence que n'avait fait l'évêque de Bitonto. On ne peut relever davantage le pouvoir de l'église; il égale son auto-

rité à celle de DIEU : *Car*, dit-il *l'église a détruit la circoncision & le sabbat que* DIEU *même avait ordonnés.* Dans les deux années 1562 & 63 que dura la reprise du concile, il s'élève presque toujours des disputes entre les ambassadeurs sur la préséance. Ceux de Bavière veulent l'emporter sur ceux de Venise; mais ils cèdent enfin après de longues contestations.

Les ambassadeurs des cantons Suisses catholiques demandent la préséance sur ceux du duc de Florence, & l'obtiennent. L'un de ces députés Suisses nommé *Melchior Luci* dit qu'il est prêt de soutenir le concile avec son épée, & de traiter les ennemis de l'église comme ses compatriotes ont traité le curé *Zuingle* & ses adhérens, qu'ils tuèrent & qu'ils brulèrent pour la bonne cause.

Mais la plus grande dispute fut entre les ambassadeurs de France & d'Espagne. Le comte de *Luna* ambassadeur de *Philippe II.* roi d'Espagne, veut être encensé à la messe & baiser la patêne, avant *Ferrier* ambassadeur de France. Ne pouvant obtenir cette distinction, il se réduit à souffrir qu'on emploie en même tems deux patènes & deux encensoirs. *Ferrier* fut inflexible. On se menace de part & d'autre; le service est interrompu, l'église est remplie de tumulte. On appaise enfin ce différend, en supprimant la cérémonie de l'encensoir, & le baiser de la patène.

D'autres difficultés retardaient l'examen des questions théologiques. Les ambassadeurs de l'empereur *Ferdinand* successeur de *Charles-Quint* veulent que cette assemblée soit un nouveau concile, & non pas une continuation du premier. Les légats prennent un parti mitoyen ; ils disent, *Nous continuons le concile en l'indiquant, & nous l'indiquons en le continuant.*

La grande question de l'institution & de la résidence des prélats de droit divin se renouvelle avec chaleur ; les évêques Espagnols, aidés de quelques prélats arrivés de France, soutiennent leurs prétentions ; c'est à cette

occaſion qu'ils ſe plaignent que le St. Eſprit arrive toujours de Rome dans la malle du courrier, bon mot célèbre dont les proteſtans ont triomphé.

Pie IV. outré de l'obſtination des évêques, dit que les ultramontains ſont ennemis du St. Siége, qu'il aura recours à un million d'écus d'or. Les prélats Eſpagnols ſe plaignent hautement que les prélats Italiens abandonnent les droits de l'épiſcopat, & qu'ils reçoivent du pape ſoixante écus d'or par mois: la plupart des prélats Italiens étaient pauvres, & le St. Siége de Rome plus riche que tous les évêques du concile enſemble, pouvait les aider avec bienſéance; mais ceux qui reçoivent ſont toujours de l'avis de celui qui donne.

Pie IV. offre à *Catherine de Médicis* régente de France cent mille écus d'or, & cent mille autres en prêt, avec un corps de Suiſſes & d'Allemans catholiques, ſi elle veut exterminer les huguenots de France, faire enfermer dans la Baſtille *Montluc* évêque de Valence, ſoupçonné de les favoriſer, & le chancelier de *l'Hôpital* non-moins ſuſpect, mais qui était le plus grand homme de France, ſi ce titre eſt dû au génie, à la ſcience, & la probité réunies. Le pape demande encor qu'on aboliſſe toutes les loix des parlemens de France ſur tout ce qui concerne l'égliſe, & dans ces eſpérances il donne vingt-cinq mille écus d'avance. L'humiliation de recevoir cette aumône de vingt-cinq mille écus montre dans quel abyme de miſère le gouvernement de France était alors plongé.

Ce fut un plus grand opprobre, quand le cardinal de *Lorraine* arrivant enfin au concile avec quelques évêques Français, commença par ſe plaindre que le pape n'eût donné que vingt-cinq mille écus au roi ſon maître. C'eſt alors que l'ambaſſadeur *Ferrier* dans ſon diſcours au concile compare *Charles IX.* enfant à l'empereur *Conſtantin.* Chaque ambaſſadeur ne manquait pas de faire la même comparaiſon en faveur de ſon

ſouverain ; ce parallèle ne convenait à perſonne ; d'ailleurs *Conſtantin* ne reçut jamais du pape vingt-cinq mille écus de ſubſides, & il y avait un peu de différence entre un enfant dont la mère était régente dans une partie des Gaules, & un empereur d'Orient & d'Occident.

Les ambaſſadeurs de *Ferdinand* au concile ſe plaignaient cependant avec aigreur que le pape eût promis de l'argent à la France. Ils demandaient que le concile réformât le pape & ſa cour, qu'il n'y eût tout au plus que vingt-quatre cardinaux, ainſi que le concile de Baſle l'avait ſtatué, ne ſongeant pas que ce petit nombre les rendrait plus conſidérables. *Ferdinand I.* demandait encor que chaque nation priât DIEU dans ſa langue, que le calice fût accordé aux laïques, & qu'on laiſsât les princes Allemans maîtres des biens eccléſiaſtiques dont ils s'étaient emparés.

On faiſait de telles propoſitions quand on était mécontent du ſiége de Rome, & on les oubliait quand on s'était rapproché.

La diſpute ſur le calice dura long-tems. Pluſieurs théologiens affirmèrent que la coupe n'eſt pas néceſſaire à la communion, que la manne du déſert, figure de l'euchariſtie, avait été mangée ſans boire, que *Jonathas* ne but point en mangeant ſon miel, que JESUS-CHRIST en donnant le pain aux apôtres les traita en laïques, & qu'il les fit prêtres en leur donnant le vin. Cette queſtion fut décidée avant l'arrivée du cardinal de *Lorraine* ; mais enſuite on laiſſa au pape la liberté d'accorder ou de refuſer le vin aux laïques, ſelon qu'il le trouverait plus convenable.

La queſtion du droit divin ſe renouvellait toujours & diviſait le concile. C'eſt à cette occaſion que le jéſuite *Lainès*, ſucceſſeur d'*Ignace* dans le généralat, & théologien du pape au concile, dit, *que les autres égliſes*

ne peuvent réformer la cour Romaine, parce que l'esclave n'est pas au dessus de son seigneur.

Les évêques Italiens étaient de son avis ; ils ne reconnaissaient de droit divin que dans le pape. Les évêques Français arrivés avec le cardinal de *Lorraine* se joignent aux Espagnols contre la cour de Rome ; & les prélats Italiens disaient que le concile était tombé *dalla rogna Spagnuola nel mal Francese.*

Il fallut négocier, intriguer, répandre de l'argent. Les légats gagnaient autant qu'ils pouvaient les théologiens étrangers. Il y eut sur-tout un certain *Hugonis* docteur de sorbonne qui leur servit d'espion. Il fut avéré qu'il avait reçu cinquante écus d'or d'un évêque de Vintimiglia, pour rendre compte des secrets du cardinal de *Lorraine.*

La cour de Frauce épuisée alors par les querelles de religion & de politique ; n'avait pas même de quoi payer ses théologiens au concile ; ils retournent tous en France, excepté cet *Hugonis* pensionnaire des légats ; neuf évêques Français avaient déjà quitté le concile, & il n'en restait plus que huit.

Les querelles de religion faisaient alors couler le sang en France, comme elles en avaient inondé l'Allemagne du tems de *Charles-Quint* : une paix passagère avait été signée avec le parti protestant au mois de Mars de cette année 1563. Le pape courroucé de cette paix fait condamner a Rome par l'inquisition le cardinal de *Châtillon* évêque de Beauvais, huguenot déclaré ; mais il enveloppa dans cette condamnation dix autres évêques de France, & on ne voit point que ces évêques en appellent au concile : quelques-uns se contentent de se pourvoir aux parlemens du Royaume. En un mot, aucune congrégation du concile ne réclama contre cet acte d'autorité.

Les pères prennent ce tems pour former un décret contre tous les princes qui voudront juger les ecclé-

fiaftiques & leur demander des fubfides. Tous les ambaffadeurs s'oppofent a ce décret qui ne paffe point, la querelle s'échauffe. L'ambaffadeur de France *Ferrier* dit dans le tumulte : *quand* JESUS-CHRIST *approche, il ne faut pas crier ici comme les diables, envoyez-nous dans des troupeaux de cochons.* On ne voit pas bien quel rapport ce troupeau de cochons pouvait avoir avec cette difpute.

Après tant d'altercations toujours vives & toujours appaifées par la prudence des légats, on preffe la conclufion du concile. On y décrète dans la vingt-quatrième feffion, que le lien du mariage eft perpétuel depuis *Adam*, qu'il eft devenu un facrement depuis JESUS-CHRIST, que l'adultère ne peut le diffoudre, & qu'il ne peut être annullé que par la parenté au quatrième degré, à moins d'une difpenfe du pape. Les proteftans au contraire penfaient qu'on peut époufer fa coufine, & qu'on peut quitter une femme adultère pour en prendre un autre.

Le confeil déclare dans cette feffion que les évêques dans les caufes criminelles ne peuvent être jugés que par le pape, & que s'il eft befoin, c'eft à lui feul de commettre des évêques pour juges. Cette jurifprudence n'eft pas admife dans la plupart des tribunaux, & fur-tout en France.

Dans la dernière feffion on prononce anathême contre ceux qui rejettent l'invocation des faints, qui prétendent qu'il ne faut invoquer que DIEU feul, & qui penfent que DIEU n'eft pas femblable aux princes faibles & bornés, qu'on ne peut aborder que par leurs courtifans.

Anathême contre ceux qui ne vénèrent pas les reliques, qui penfent que les os des morts n'ont rien de commun avec l'efprit qui les anima, & que ces os n'ont aucune vertu. Anathême contre ceux qui nient le purgatoire, ancien dogme des Egyptiens, des Grecs & des Romains, fanctifié par l'églife, regardé par quelques-

uns comme plus convenable à un DIEU juſte & clément qui châtie & qui pardonne, que l'enfer éternel, qui ſemble annoncer l'Etre infini comme infiniment implacable.

Dans tous ces anathêmes on ne ſpécifie ni les peuples de la confeſſion d'Augsbourg ; ni ceux de la communion de *Zuingle* & de *Calvin*, ni les anglicans.

Cette même ſeſſion permet que les moines faſſent des vœux à l'âge de ſeize ans, & les filles à douze ; permiſſion regardée comme très-préjudiciable à la police des états, mais ſans laquelle les ordres monaſtiques ſeraient bientôt anéantis.

On ſoutient la validité des indulgences, première ſource des querelles pour leſquelles ce concile fut convoqué, & on défend de les vendre: cependant on les vend encor à Rome, mais à très-bon marché; on les revend quatre ſous la pièce dans quelques petits cantons catholiques Suiſſes. Le grand profit ſe fait dans l'Amérique Eſpagnole, où l'on eſt plus riche & plus ignorant que dans les petits cantons.

On finit enfin par recommander aux évêques de ne céder jamais la préféance aux miniſtres des rois, & aux ſeigneurs.

Le concile eſt ſouſcrit par quatre légats du pape, onze cardinaux, vingt-cinq archevêques, cent ſoixante-huit évêques, ſept abbés, trente-neuf procureurs d'évêques abſens, & ſept généraux d'ordres.

On n'y employa pas la formule. *Il a ſemblé bon au St. Eſprit & à nous* ; mais, *en préſence du St. Eſprit il nous a ſemblé bon.*

Le cardinal de *Lorraine* renouvella les anciennes acclamations des premiers conciles Grecs ; il s'écria, *longues années au pape, à l'empereur & aux rois.* Le pères répétèrent les mêmes paroles. On ſe plaignit en France qu'il n'eût point nommé le roi ſon maître, & on vit dès-lors combien ce cardinal craignait d'offenſer *Philippe II.* qui fut le ſoutien de la ligue.

Ainsi finit ce concile, qui dura dans ses interruptions depuis sa convocation l'espace de vingt-un ans. Les théologiens qui n'avaient point de voix délibérative y expliquèrent les dogmes ; les prélats prononcèrent, les légats du pape les dirigèrent ; ils appaisèrent les murmures, adoucirent les aigreurs, éludèrent tout ce qui pouvait blesser la cour de Rome, & furent toujours les maîtres.



CHAPITRE SOIXANTE-QUATRIEME.

De la France sous HENRI III. *Sa transplantation en Pologne. Sa fuite. Son retour en France. Mœurs du tems. Ligue. Assassinats. Meurtre du roi. Anecdotes curieuses.*

AU milieu de ces désastres & de ces disputes, le duc d'*Anjou*, qui avait acquis quelque gloire en Europe dans les journées de Jarnac & de Moncontour, est élu roi de Pologne. Il ne regardait cet honneur que comme un exil. On l'appellait chez un peuple dont il n'entendait pas la langue, regardé alors comme barbare, & qui moins malheureux à la vérité que les Français, moins fanatique, moins agité, était cependant beaucoup plus agreste. L'apanage du duc d'*Anjou* lui valait plus que la couronne de Pologne ; il se montait à douze cent mille livres ; & ce royaume éloigné était si pauvre, que dans le diplôme de l'élection on stipula, comme une clause essentielle, que le roi dépenserait ces douze cent mille livres en Pologne. Il va donc chercher avec douleur cette terre étangère. Il n'avait pourtant rien à regretter en France : la cour qu'il abandonnait était en proie à autant de dissentions que le reste de l'état. C'étaient chaque jour des conspirations, ou réelles ou supposées, des duels, des assassinats, des emprisonnemens sans forme & sans raison, pires que les troubles qui en étaient cause.

On ne voyait pas tomber ſur les échaffauts autant de têtes conſidérables qu'en Angleterre ; mais il y avait plus de meurtres ſecrets, & on commençait à connaître le poiſon.

Cependant quand les ambaſſadeurs de Pologne vinrent à Paris rendre hommage à *Henri III.* on leur donna la fête la plus brillante & la plus ingénieuſe. Le naturel & les graces de la nation perçait encor à travers tant de calamités & de fureurs. Seize dames de la cour repréſentant les ſeize principales provinces de France, ayant danſé un ballet accompagné de machines, préſentèrent au roi de Pologne & aux ambaſſadeurs des médailles d'or, ſur leſquelles on avait gravé les productions qui caractériſaient chaque province.

A péine *Henri III.* eſt-il tranſplanté ſur le trône de Pologne, que *Charles IX.* meurt à l'âge de vingt-quatre ans & un mois. Il avait rendu ſon nom odieux à toute la terre, dans un âge où les citoyens de ſa capitale ne ſont pas encor majeurs. La maladie qui l'emporta eſt très-rare ; ſon ſang coulait par tous les pores : cet accident, dont il y a quelques exemples, eſt la ſuite ou d'une crainte exceſſive, ou d'une paſſion furieuſe, ou d'un tempérament violent & attrabilaire. Il paſſa dans l'eſprit des peuples, & ſur-tout des proteſtans, pour l'effet de la vengeance divine : opinion utile, ſi elle pouvait arrêter les attentats de ceux qui ſont aſſez puiſſans & malheureux pour n'être pas ſoumis au frein des loix.

Dès que *Henri III.* apprend la mort de ſon frère, il s'évade de Pologne, comme on s'enfuit de priſon. Il aurait pu engager le ſénat de Pologne à ſouffrir qu'il ſe partageât entre ce royaume & ſes pays héréditaires, comme il y en a eu tant d'exemples ; mais il s'empreſſa de fuir de ce pays alors ſauvage ; pour aller chercher dans ſa patrie des malheurs, & une mort non moins funeſte que tout ce qu'on avait vu juſqu'alors en France.

Il quittait un pays où les mœurs étaient dures, mais simples, où l'ignorance & la pauvreté rendaient la vie triste, mais exempte des grands crimes. La cour de France était au contraire un mélange de luxe, d'intrigues, de galanteries, de débauches, de complots, de superstitions, d'athéisme. *Catherine de Médicis*, nièce du pape *Clément VII.* avait introduite la vénalité de presque toutes les charges de la cour, telle qu'elle était à celle du pape. La ressource utile pour un tems, & dangereuse pour toujours, de vendre les revenus de l'état à des partisans qui avançaient l'argent, était encor une invention qu'elle avait apportée d'Italie. La superstition de l'astrologie judiciaire, des enchantemens, & des sortiléges était aussi un des fruits de sa patrie transplanté en France. Car quoique le génie des Florentins eût fait revivre dès long-tems les beaux-arts, il s'en fallait beaucoup que la vraie philosophie fût connue. Cette reine avait amené avec elle un astrologue nommé *Luc Gauric*, homme qui n'eût été de nos jours qu'un misérable charlatan méprisé de la populace, mais qui alors était un homme très-important. Les curieux conservent encor des anneaux constellés, des *talismans* de ces tems-là. On a cette fameuse médaille où *Catherine* est représentée toute nue entre les constellations d'*aries* & *taurus*, le nom d'*Ebullé Asmodée* sur sa tête, ayant un dard dans une main, un cœur dans l'autre, & dans l'exergue le nom d'*Oxiel.*

Jamais la démence des sortiléges ne fut plus en crédit. Il était commun de faire des figures de cire, qu'on piquait au cœur en prononçant des paroles inintelligibles. On croyait par-là faire périr ses ennemis; & le mauvais succès ne détrompait pas. On fit subir la question à *Cosme Ruggieri* Florentin, accusé d'avoir attenté par de tels sortiléges à la vie de *Charles IX.* Un de ces sorciers condamné à être brûlé, dit dans son interrogatoire, qu'il y en avait plus de trente mille en France.

Ces manies étaient jointes à mille pratiques de dévotion,

& ces pratiques ſe mêlaient à la débauche effrénée. Les proteſtans au contraire, qui ſe piquaient de réforme, oppoſaient des mœurs auſtères à celles de la cour, ils puniſſaient de mort l'adultère. Les ſpectacles, les jeux leur étaient autant en horreur que les cérémonies de l'égliſe romaine; ils mettaient preſque au même rang la meſſe & les ſortiléges. De ſorte qu'il y avait deux nations dans la France abſolument différentes l'une de l'autre, & on eſpérait d'autant moins la réunion, que les huguenots avaient, ſur-tout depuis la *St. Barthelemi*, formé le deſſein de s'ériger en république.

Le roi de Navarre, qui fut depuis *Henri IV.* & le prince *Henri de Condé*, fils de *Louis* aſſaſſiné à Jarnac, étaient les chefs du parti; mais ils avaient été retenus priſonniers à la cour depuis le tems des maſſacres. *Charles IX.* leur avait propoſé l'alternative d'un changement de religion ou de la mort. Les princes, en qui la religion n'eſt preſque jamais que leur intérêt, ſe réſolvent rarement au martyre. *Henri de Navarre* & *Henri de Condé*, s'étaient faits catholiques; mais vers le tems de la mort de *Charles IX. Condé* évadé de priſon avait abjuré l'égliſe romaine à Strasbourg, & refugié dans le Palatinat, il ménageait chez les Allemans des ſecours pour ſon parti, à l'exemple de ſon père.

Henri III. en revenant en France pouvait la rétablir: elle était ſanglante, déchirée, mais non démembrée. Pignerol, le marquiſat de Saluces, & par conſéquent les portes de l'Italie, étaient encor à elle. Une adminiſtration tolérable peut guérir en peu d'années les plaies d'un royaume dont le terrain eſt fertile, & les habitans induſtrieux. *Henri de Navarre* était toujours entre les mains de la reine-mère déclarée régente par *Charles IX.* juſqu'au retour du nouveau roi. Les proteſtans ne demandaient que la ſureté de leurs biens & de leur religion; & leur projet de former une république ne pouvait prévaloir contre l'autorité ſouveraine, dé-

ployée ſans faibleſſe & ſans excès. Il eût été aiſé de les contenir. Tel avait toujours été l'avis des plus ſages têtes, d'un chancelier de *l'Hôpital*, d'un *Paul de Foix*, d'un *Chriſtophe de Tou*, père du véridique & éloquent hiſtorien, d'un *Pibrac*, d'un *Harlai* : mais les favoris croyant gagner à la guerre, la firent réſoudre.

A peine donc le roi fut à Lyon, qu'avec le peu de troupes qu'on lui avait amenées, il voulut forcer des villes, qu'il eût pu ranger à leur devoir avec un peu de politique. Il dut s'appercevoir, quand il voulut entrer à main armée dans une petite ville nommée Livron, qu'il n'avait pas pris le bon parti : on lui cria du haut des murs, *Approchez, aſſaſſins, venez maſſacreurs, vous ne nous trouverez pas endormis comme l'amiral.*

Il n'avait pas alors de quoi payer ſes ſoldats ; ils ſe débandèrent, & trop heureux de n'être point attaqué dans ſon chemin, il alla ſe faire ſacrer à Reims, & faire ſon entrée dans Paris, ſous ces triſtes auſpices, & au milieu de la guerre civile qu'il avait fait renaître à ſon arrivée, & qu'il eût pu étouffer. Il ne ſut ni contenir les huguenots, ni contenter les catholiques, ni réprimer ſon frère le duc d'Alençon alors duc d'Anjou, ni gouverner ſes finances, ni diſcipliner une armée ; il voulait être abſolu, & ne prit aucun moyen de l'être. Ses débauches honteuſes avec ſes mignons le rendirent odieux : ſes ſuperſtitions, ſes proceſſions, dont il croyait couvrir ſes ſcandales & qui les augmentaient, l'avilirent : ſes profuſions dans un tems où il fallait n'employer l'or que pour avoir du fer, énervèrent ſon autorité. Nulle police, nulle juſtice : on tuait, on aſſaſſinait ſes favoris ſous ſes yeux, ou ils s'égorgeaient mutuellement dans leurs querelles. Son propre frère le duc d'Anjou catholique, s'unit contre lui avec le prince *Henri de Condé* calviniſte, & fait venir des Suiſſes, tandis que *Condé* rentre en France avec des Allemans.

Dans cette anarchie *Henri* duc de *Guiſe*, fils de *Fran-*

çois, riche, puiſſant, devenu le chef de la maiſon de *Lorraine* en France ; ayant tout le crédit de ſon père, idolâtré du peuple, redouté à la cour, force le roi à lui donner le commandement des armées. Son intérêt était que tout fût brouillé, afin que la cour eût toujours beſoin de lui.

Le roi demande de l'argent à la ville de Paris : elle lui répond qu'elle a fourni trente-ſix millions d'extraordinaire en quinze ans, & le clergé ſoixante millions ; que les compagnes ſont déſolées par la ſoldateſque, la ville par la rapacité des financiers, l'égliſe par la ſimonie & le ſcandale. Il n'obtient que des plaintes au lieu de ſecours.

Cependant le jeune *Henri de Navarre* ſe ſauve enfin de la cour, où il était toujours priſonnier. On pouvait le retenir comme prince du ſang ; mais on n'avait nul droit ſur la liberté d'un roi ; il l'était en effet de la baſſe Navarre, & la haute lui appartenait par droit d'héritage. Il va en Guienne. Les Allemans appellés par *Condé* entrent dans la Champagne. Le duc d'Anjou frère du roi eſt en armes.

Les dévaſtations qu'on avait vues ſous *Charles IX* recommencent. Le roi fait alors, par un traité honteux dont on ne lui ſait point de gré, ce qu'il aurait dû faire en ſouverain habile à ſon avénement : il donna la paix : mais il accorda beaucoup plus qu'on ne lui eût demandé d'abord : libre exercice de la religion réformée, temples, ſynodes, chambres-mi parties de catholiques & de réformés dans les parlemens de Paris, de Touloufe, de Grenoble, d'Aix, de Rouen, de Dijon, de Rennes. Il déſavoue publiquement la *St. Barthelemi*, à laquelle il n'avait eu que trop de part. Il exempte d'impoſitions pour ſix ans les enfans de ceux qui ont été tués dans les maſſacres, réhabilite la mémoire de l'amiral *Coligni* ; & pour comble d'humiliation, il ſe ſoumet à payer les troupes Allemandes du prince Palatin *Caſimir*, qui le forçaient à cette paix. Mais n'ayant pas de quoi

les ſatisfaire, il les laiſſe vivre à diſcrétion pendant trois mois dans la Bourgogne & dans la Champagne. Enfin il envoie au prince *Caſimir* ſix cent mille écus par *Bélièvre*. *Caſimir* retient l'envoyé du roi en ôtage pour le reſte du paiement, & l'emmène priſonnier à Heidelberg, où il fait porter en triomphe au ſon des fanfares les dépouilles de la France, dans des charriots traînés par des bœufs dont on avait doré les cornes.

Ce fut cet excès d'opprobre qui enhardit le duc *Henri de Guiſe* à former la ligue projetée par ſon oncle le cardinal de *Lorraine*, & à s'élever ſur les ruines d'un royaume ſi malheureux & ſi mal gouverné. Tout reſpirait alors les factions, & *Henri de Guiſe* était fait pour elles. Il avait, dit-on, toutes les grandes qualités de ſon père, avec une ambition plus effrénée & plus artificieuſe. Il enchantait comme lui tous les cœurs. On diſait du père & du fils, qu'auprès d'eux tous les autres princes paraiſſaient peuple. On vantait la généroſité de ſon grand cœur ; mais il n'en avait pas donné un grand exemple, quand il foula aux pieds dans la rue Bétiſi le corps de l'amiral *Coligni*, jeté à ſes yeux par les fenêtres.

La première propoſition de la ligue fut faite dans Paris. On fit courir chez les bourgeois les plus zélés des papiers qui contenaient un projet d'aſſociation pour défendre la religion, le roi & la liberté de l'état ; c'eſt-à-dire, pour opprimer à la fois le roi & l'état par les armes de la religion. La ligue fut enſuite ſignée ſolemnellement à Péronne, & dans preſque toute la Picardie. Bientôt après les autres provinces y entrent. Le roi d'Eſpagne la protége, & enſuite les papes l'autoriſent. Le roi preſſé entre les calviniſtes qui demandaient trop de liberté, & les ligueurs qui voulaient lui ravir la ſienne, croit faire un coup d'état en ſignant lui-même la ligue, de peur qu'elle ne l'écraſe. Il s'en déclare le chef, & par cela même il l'enhardit. Il ſe voit obligé de rompre malgré lui la paix qu'il avait donnée aux ré-

formés, ſans avoir d'argent pour renouveller la guerre. Les états-généraux ſont aſſemblés à Blois : mais on lui refuſe les ſubſides qu'il demande pour cette guerre, à laquelle les états même le forçaient. Il n'obtient pas ſeulement la permiſſion de ſe ruiner en aliénant ſon domaine. Il aſſemble pourtant une armée, en ſe ruinant d'une autre manière, en engageant les revenus de la couronne, en créant de nouvelles charges. Les hoſtilités ſe renouvellent de tous côtés, & la paix ſe fait encore. Le roi n'avait voulu avoir de l'argent & une armée, que pour être en état de ne plus craindre les *Guiſes* : mais dès que la paix eſt faite; il conſomme ce peu de reſſource en vains plaiſirs, en fêtes, en profuſions pour ſes favoris.

Il était difficile de gouverner un tel royaume autrement qu'avec du fer & de l'or. *Henri III* pouvait à peine avoir l'un & l'autre. Il faut voir quelles peines il eut à obtenir dans ſes preſſans beſoins treize cent mille francs du clergé pour ſix années, à faire vérifier au parlement quelques nouveaux édits burſaux, & avec quelle rapacité le marquis d'*O*, ſur-intendant des finances, dévorait cette ſubſiſtance paſſagère.

Il ne régnait pas. La ligue catholique, & les confédérés proteſtans ſe faiſaient la guerre malgré lui dans les provinces. Les maladies contagieuſes ; la famine, ſe joignaient à tant de fléaux : & c'eſt dans ces tems de calamités, que pour oppoſer des favoris au duc de *Guiſe*, ayant créé ducs & pairs *Joyeuſe* & d'*Epernon*, & leur ayant donné la préſéance ſur les anciens pairs, il dépenſe quatre millions aux nôces du duc de *Joyeuſe*, en le mariant à la ſœur de la reine ſa femme, & en le faiſant ſon beau-frère. De nouveaux impôts pour payer ſes prodigalités excitent l'indignation publique. Si le duc de *Guiſe* n'avait pas fait une ligue contre lui, la conduite du roi ſuffiſait pour en produire une.

C'eſt dans ce tems que le duc d'Anjou ſon frère va dans les Pays-Bas chercher, au milieu d'une déſolation

non moins funeste, une principauté qu'il perdit par une tyrannique imprudence. Comme *Henri III.* permettait à son frère d'aller ravir les Pays-Bas à *Philippe II.* à la tête des mécontens de Flandre, on peut juger si le roi d'Espagne encourageait la ligue en France, où elle prenait chaque jour de nouvelles forces. Quelle ressource le roi crut-il avoir contr'elle ? celle d'instituer des confréries de pénitens, de bâtir des cellules de moines à Vincennes pour lui & pour les compagnons de ses plaisirs, de prier DIEU en public tandis qu'il outrageait la nature en secret, de se vêtir d'un sac blanc, de porter une discipline & un rosaire à la ceinture, & de s'appeller *frère Henri.* Cela même indigna & enhardit les ligueurs. On prêchait publiquement dans Paris contre sa dévotion scandaleuse. La faction des Seize se formait sous le duc de *Guise*, & Paris n'était plus au roi que de nom.

Henri de Guise devenu maître du parti catholique, avait déjà des troupes avec de l'argent de son parti, & il attaquait les amis du roi de Navarre. Ce prince, qui était, comme le roi *François I*, le plus généreux chevalier de son tems, offrit de vuider ce grand différend en se battant contre le duc de *Guise*, ou seul à seul, ou dix contre dix, ou en tel nombre qu'on voudrait. Il écrit à *Henri III* son beau-frère : il lui remontre que c'est à lui & à sa couronne que la ligue en veut, bien plus qu'aux huguenots ; il lui fait voir le précipice ouvert ; il lui offre ses biens & sa vie pour le sauver.

Mais dans ce tems-là même le pape *Sixte-Quint* fulmine contre le roi de Navarre & le prince de *Condé*, cette fameuse bulle, dans laquelle il les appelle *génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon* : il les déclare déchus de tout droit, de toute succession. La ligue fait valoir la bulle, & force le roi à poursuivre son beau-frère qui voulait le secourir, & à seconder le duc de *Guise*, qui le détrônait avec respect. C'est la neuvième guerre civile depuis la mort de *François II.*

Henri IV, (car il faut déjà l'appeller ainſi, puiſque ce nom eſt ſi célèbre & ſi cher, & qu'il eſt devenu un nom propre) *Henri IV* eut à combattre à la fois le roi de France, *Marguerite* ſa propre femme, & la ligue. *Marguerite* en ſe déclarant contre ſon époux, rappellait ces anciens tems de barbarie, où les excommunications rompaient tous les liens de la ſociété, & rendaient un prince exécrable à ſes proches. Ce prince ſe fit connaître dès-lors pour un grand homme, en bravant le pape juſques dans Rome, en y faiſant afficher dans les carrefours un démenti formel à *Sixte-Quint*, & en appellant à la cour des pairs de cette bulle.

Il n'eut pas grand peine à empêcher ſon imprudente femme de ſe ſaiſir de l'Agénois, dont elle voulut s'emparer; & quand à l'armée royale qu'on envoya contre lui ſous les ordres du duc de *Joyeuſe*, tout le monde ſait comment il la vainquit à Coutras, combattant en ſoldat à la tête de ſes troupes, faiſant des priſonniers de ſa main, & montrant après la victoire autant d'humanité & de modeſtie que de valeur pendant la bataille.

Cette journée lui fit plus de réputation qu'elle ne lui donna de véritables avantages. Son armée n'était pas celle d'un ſouverain qui la ſoudoie & qui la retient toujours ſous le drapeau; c'était celle d'un chef de parti; elle n'avait point de paye réglée. Les capitaines ne pouvaient empêcher leurs ſoldats d'aller faire leurs moiſſons; ils étaient obligés eux-mêmes de retourner dans leurs terres. On accuſa *Henri IV* d'avoir perdu le fruit de ſa victoire, en allant dans le Béarn voir la comteſſe de *Grammont* dont il était amoureux. On ne fait pas réflexion qu'il eût été très-aiſé de faire agir ſon armée en ſon abſence, s'il avait pu la conſerver. *Henri de Condé* ſon couſin, prince auſſi auſtère dans ſes mœurs que le Navarrois avait de galanterie dans les ſiennes, quitta l'armée comme lui, alla comme lui dans ſes terres, après avoir reſté quelque tems dans le Poitou, ainſi que tous

les officiers, qui jurèrent de ſe retrouver le 20 de Novembre au rendez-vous des troupes. C'était ainſi qu'on faiſait la guerre alors.

Mais le ſéjour du prince de *Condé* dans St. Jean d'Angeli fut une des plus fatales aventures de ces tems horribles. A peine a-t-il ſoupé à ſon retour avec *Charlotte de la Trimouille* ſa femme, qu'il eſt ſaiſi de convulſions mortelles, qui l'emportent en deux jours. Le ſimple juge de St. Jean d'Angeli met la princeſſe en priſon, l'interroge, commence un procès criminel contr'elle ; il condamne par contumace un jeune page nommé *Permillac de Bel-Caſtel*, & fait exécuter *Brillaud* maître d'hôtel du prince, qui eſt tiré à quatre chevaux dans St. Jean d'Angeli, après que la ſentence a été confirmée par des commiſſaires que le roi de Navarre a nommés lui-même. La princeſſe appelle à la cour des pairs ; elle était enceinte ; elle fut depuis déclarée innocente, & les procédures brûlées. Il n'eſt pas inutile de réfuter encor ici ce conte répété dans tant de livres, que la princeſſe accoucha du père du grand *Condé* quatorze mois après la mort de ſon mari, & que la ſorbonne fut conſultée pour ſavoir ſi cet enfant était légitime. Rien n'eſt plus faux, & il eſt aſſez prouvé que ce nouveau prince de *Condé* naquit ſix mois après la mort de ſon père.

Si *Henri de Navarre* défit l'armée de *Henri III.* à la journée de Coutras, le duc de *Guiſe* de ſon côté diſſipa dans le même tems une armée d'Allemans qui venaient ſe joindre au Navarrois, & il fit voir dans cette expédition autant de conduite que *Henri IV.* avait montré de courage. Le malheur de Coutras, & la gloire du duc de *Guiſe*, furent deux nouvelles diſgraces pour le roi de France. *Guiſe* concerte avec tous les princes de ſa maiſon une requête au roi, par laquelle on lui demande la publication du concile de Trente, l'établiſſement de l'inquiſition, avec la confiſcation des biens des huguenots au profit des chefs de la ligue, de nou-

velles places de fureté pour elle, & le banniffement de fes favoris qu'on lui nommera. Chaque môt de ce requête était un offenfe. Le peuple de Paris, & fur-tout les *Seize*, infultaient publiquement les favoris du roi, & marquaient peu de refpect pour fa perfonne.

Rien ne fait mieux voir la malheureufe adminiftration du gouvernement, qu'une petite chofe qui fut la fource des défaftres de cette année. Le roi pour éviter les troubles qu'il prévoyait dans Paris, fait défenfe au duc de *Guife* d'y venir. Il lui écrit deux lettres; il ordonne qu'on dépêche deux courriers. Il ne fe trouve point d'argent dans l'épargne pour cette dépenfe néceffaire: on met les lettres à la pofte; & le duc de *Guife* vient à Paris, ayant pour excufe apparente, qu'il n'a point reçu l'ordre. De là fuit la journée des *barricades*. Il ferait fuperflu de répéter ici ce que tant d'hiftoriens ont détaillé fur cette journée. Qui ne fait que le roi quitta fa capitale, fuyant devant fon fujet, & qu'il affembla enfuite les feconds états de Blois, où il fit affaffiner le duc & le cardinal de *Guife* fon frère, après avoir communié avec eux, & avoir fait ferment fur l'hoftie qu'il les aimerait toujours.

Les loix font une chofe fi refpectable & fi fainte, que fi *Henri III.* en avait feulement confervé l'apparence, fi quand il eût dans fon pouvoir le prince & lecardinal dans le château de Blois, il eut mit dans fa vengeance, comme il le pouvait, quelque formalité de juftice; fa gloire, & peut-être fa vie, euffent été fauvées. Mais l'affaffinat d'un héros & d'un prêtre le rendirent exécrable aux yeux de tous les catholiques, fans le rendre plus redoutable.

Je crois devoir réfuter ici une erreur qui fe trouve dans beaucoup de livres, & principalement dans l'*état de la France* qu'on réimprime fouvent. On y dit que le duc de *Guife* fut affaffiné par les gentilshommes ordinaires de la chambre du roi: & le déclamateur *Maimbourg* prétend dans fon *hiftoire de la ligue*, que *Lognac* le chef des affaffins était premier gentilhomme de la chambre.

chambre. Tout cela eſt faux. Les regiſtres de la chambre des comptes, qui ont échappé à l'incendie, & que j'ai conſultés, font foi que le maréchal de *Rets* & le comte de *Villequier*, tirés du nombre des gentilshommes ordinaires, avaient le titre de premier gentilhomme, charge de nouvelle création inſtituée ſous *Henri II.* pour le maréchal de *St. André.* Ces mêmes regiſtres font voir les noms des gentilshommes ordinaires de la chambre, qui étaient alors des premières maiſons du royaume. Ils avaient ſuccédé ſous *François I.* aux chambellans, & ceux-ci aux chevaliers de l'hôtel. Les gentilshommes nommés les *quarante-cinq*, qui aſſaſſinèrent le duc de *Guiſe*, étaient une compagnie nouvelle formée par le duc d'*Epernon*, payée au tréſor royal ſur les billets du duc; & aucun de leurs noms ne ſe trouve parmi ces gentilshommes de la chambre.

Lognac, *Saint Capautet*, *Alfrenas*, *Herbelade*, & leurs compagnons, étaient de pauvres gentilshommes gaſcons, que d'*Epernon* avait fournis au roi, des gens de main, des gens de ſervice, comme on les appellait alors. Chaque prince, chaque grand ſeigneur, en avait auprès de lui dans ces tems de troubles. C'était par des hommes de cette eſpèce que la maiſon de *Guiſe* avait fait aſſaſſiner *Saint Mégrin*, l'un des favoris de *Henri III.* Ces mœurs étaient bien différentes de la noble démence de l'ancienne chevalerie, & de ces tems d'une barbarie plus généreuſe, dans leſquels on terminait ſes différends en champ clos à armes égales.

Tel eſt le pouvoir de l'opinion chez les hommes, que les mêmes aſſaſſins, qui n'avaient fait nul ſcrupule de tuer en lâches le duc de *Guiſe*, refusèrent de tremper leurs mains dans le ſang du cardinal ſon frère. Il fallut chercher quatre ſoldats du régiment des gardes, qui le maſſacrèrent dans le même château à coups de hallebardes. Il ſe paſſa deux jours entre la mort des deux frères; c'eſt une preuve invincible que

le roi aurait eu le tems de se couvrir de quelques apparences d'une forme de justice précipitée.

Non-seulement il n'eut pas l'art de prendre ce masque nécessaire, mais il se manqua encor à lui-même, en ne courant pas dans l'instant à Paris avec ses troupes. Il eut beau dire à la reine *Catherine* sa mère, qu'il avait pris toutes ses mesures; il n'en avait pris que pour se venger, & non pour régner. Il restait dans Blois inutilement occupé à examiner les cahiers des états, tandis que Paris, Orléans, Rouen, Dijon, Lyon, Toulouse, se soulèvent presque en même tems comme de concert. On ne le regarde plus que comme un assassin & un parjure. Le pape l'excommunie. Cette excommunication, qui eut été méprisée en d'autres tems, devient terrible alors, parce qu'elle se joint aux cris de la vengeance publique, & paraît réunir DIEU & les hommes. Soixante-dix docteurs assemblés en Sorbonne le déclarent déchu du trône, & les sujets déliés du serment de fidélité. Les prêtres refusent l'absolution aux pénitens qui le reconnaissent pour roi. La faction des seize emprisonne à la Bastille les membres du parlement affectionnés à la monarchie. La veuve du duc de *Guise* vient demander justice du meurtre de son époux & de son beau frère. Le parlement à la requête du procureur général nommé deux conseillers, *Courtin* & *Michon*, qui instruisent le procès criminel contre *Henri de Valois, ci-devant roi de France & de Pologne.*

Ce roi s'était conduit avec tant d'aveuglement, qu'il n'avait point encor d'armée: il envoyait *Sanci* négocier des soldats chez les Suisses, & il avait la bassesse d'écrire au duc de *Mayenne*, déjà chef de la ligue, pour le prier d'oublier l'assassinat de son frère. Il lui faisait parler par le nonce du pape; & *Mayenne* répondait au nonce: *je ne pardonnerai jamais à ce misérable.* Les lettres qui rendent compte de cette négociation sont encor aujourd'hui à Rome.

Enfin le roi est obligé d'avoir recours à ce *Henri de*

Fin de la Table des Chapitres.

REMARQUES

*Pour servir de supplément à l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations, & sur les principaux faits de l'histoire depuis CHARLEMAGNE jusqu'à la mort de LOUIS XIII.

Fin de le Table du Tome quatrième.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce quatrième Volume.



PRÉCIS
DU SIÈCLE
DE LOUIS XV.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce sixième Volume.



Navarre ſon vainqueur & ſon ſucceſſeur légitime, qu'il eut dû dès le commencement de la ligue prendre pour ſon appui, non-ſeulement comme le ſeul intéreſſé au maintien de la monarchie, mais comme un prince dont il connaiſſait la franchiſe, dont l'ame était au-deſſus de ſon ſiècle, & qui n'aurait jamais abuſé de ſon droit d'héritier préſomptif.

Avec le ſecours du Navarrois, avec les efforts de ſon parti, il a une armée. Les deux rois arrivent devant Paris, je ne répéterai pas ici comment Paris fut délivré par le meurtre de *Henri III.* Je remarquerai ſeulement, avec le préſident de *Thou*, que quand le dominicain *Jacques Clément*, prêtre fanatique, encouragé par ſon prieur *Bourguoin*, par ſon couvent, par l'eſprit de la ligue, & muni des ſacremens, vint demander audience pour l'aſſaſſiner, le roi ſentit de la joie en le voyant, & qu'il diſait que ſon cœur s'épanouiſſait toutes les fois qu'il voyait un moine. Je ne vous fatiguerai point de détails ſi connus, ni de tout ce qu'on fit à Paris & à Rome; je ne dirai point avec quel zèle on mit ſur les autels de Paris le portrait du parricide; qu'on tira le canon à Rome; qu'on y prononça l'éloge du moine. Mais il faut obſerver que dans l'opinion du peuple ce miſérable était un ſaint & un martyr; il avait délivré le peuple de DIEU du tyran perſécuteur, à qui on ne donnait d'autre nom que celui d'*Hérode*. Ce n'eſt pas que *Henri III.* roi de France eut la moindre reſſemblance avec ce petit roi de la Paleſtine; mais le bas peuple toujours ſot & barbare, ayant oui dire qu'*Hérode* avait fait égorger tous les petits enfans d'un pays, donnait ce nom à *Henri III. Clément* était à ſes yeux un homme inſpiré; il s'était offert à une mort inévitable: ſes ſupérieurs, & tous ceux qu'il avait conſultés, lui avaient ordonné de la part de DIEU de commettre cette ſainte action. Son eſprit égaré était dans le cas de l'ignorance invincible. Il était intimement perſuadé, qu'il s'immolait à DIEU, à l'égliſe,

à la patrie ; enfin selon le sentiment de ses théologiens, il courait à la gloire éternelle, & le roi assassiné était damné. C'est ce que quelques théologiens calvinistes avaient pensé de *Poltrot*; c'est ce que les catholiques avaient dit de l'assassinat du prince. d'Orange.

Il n'y eut aucun pays catholique (à l'exception de Venise) ou le crime de *Jacques Clément* ne fut consacré. Le jésuite *Mariana*, qui passait pour un historien sage, s'exprime ainsi dans son livre *de l'institution des loix. Jacques Clément se fit un grand nom; le meurtre* fut expié par le meurtre, *& le sang royal coula en sacrifice aux manes du duc de Guise, perfidement assassiné. Ainsi périt Jacques Clément âgé de vingt-quatre ans, la gloire éternelle de la France.* Le fanatisme fut porté en France jusqu'à mettre le portrait de cet assassin sur les autels, avec ces mots gravés au bas ; *St. Jacques Clément priez pour nous.*

Un fait très-long-tems ignoré, c'est la forme du jugement contre le cadavre du moine parricide ; son procès fut fait par le marquis de *Richelieu*, grand prévôt de France, père du cardinal ; & loin que le procureur génèral *La-Guêle*, témoin de l'assassinat, & qui avait amené frère *Clément* à *Henri III.* fît les fonctions de sa charge dans ce jugement, il ne fit que celle de témoin, il déposa comme les autres. Ce fut *Henri IV.* qui porta lui-même l'arrêt, & qui condamna le corps du moine à être écartelé & brûlé, de l'avis de son conseil, signé *Rusé.*

Ce qu'on ne savait pas encor, c'est qu'un autre jacobin nommé *Jean le Roy*, ayant assassiné le commandant de Coutance en Normandie, *Henri IV.* jugea aussi ce malheureux, le jour même qu'il jugea *Clément.* Il condamna le moine *Jean le Roy* à être mis dans un sac, & à être jeté dans la rivière, ce qui fut éxécuté à St. Cloud deux jours après, c'était une chose très-rare qu'un tel jugement & un tel supplice ; mais les crimes qu'on punissait étaient encor plus étonnans.

Fin du Tome troisième.